LES VIES

DE SAINT

Antimond

Apôtre des Morins, Évêque de Thérouanne

(6e Siècle)

ET DE

SAINT VICTRICE

CONFESSEUR DE LA FOI

APÔTRE DES MORINS ET DES NERVIENS

ARCHEVÊQUE DE ROUEN

(4e siècle)

—

LÉGENDAIRE

DE

LA MORINIE.

LÉGENDAIRE

DE

LA MORINIE

OU

VIES DES SAINTS DE L'ANCIEN DIOCÈSE DE THÉROUANNE

(Ypres, Saint-Omer, Boulogne.)

BOULOGNE

BERGER FRÈRES, IMPRIMEURS, 51, GRANDE RUE.

1850.

AUX LECTEURS

DU

Légendaire de la Morinie.

On a cru devoir, nous ne savons dans quel esprit peu bienveillant, publier une brochure où l'on met en doute notre exactitude historique relativement à la huitième livraison du *Légendaire de la Morinie*, (VIE DE SAINTE ISBERGUE). Comme notre but, en publiant cet ouvrage, est uniquement d'édifier et de porter à la pratique des vertus chrétiennes, nous nous garderons bien de faire de ce très-petit incident l'objet d'une discussion plus ou moins académique. Nous nous contenterons, pour donner à nos lecteurs une idée de la valeur historique de cette brochure, de mettre en regard d'une des assertions qu'elle renferme, le texte même du livre dont elle allègue l'autorité.

On lit au bas de la page septième de la brochure :

« Jean d'Auffaigne, qui a écrit la vie de la Vierge d'Aire en 1629, et qui travaillait sur les manuscrits d'Ysbergue, n'attribue pas non plus à la patronne de ce village les gestes de Giselle... . »

Voici maintenant ce que nous extrayons de l'ouvrage même, dont nous avons un exemplaire entre les mains, et dont le véritable titre est : *Bref narré de Madame* S. ISBERGVE *vierge, et de* S. VENANT *son directeur spirituel . . . . . recueillé par M. Ian* D'OFFAIGNE, *Pasteur de l'Eglise de S. Isbergue. — A S. Omer, de l'imprimerie de la Vefue Charles Boscart, au Nom de* IESVS. — M. DC. XXIX.

[PAGE 15 ET SUIVANTES.]

« Quand au nom que l'on sçait bien qu'elle ne fut appellée Isbergue au sainct Baptesme, ains Gysla nom qu'elle emporta quant et soy au tombeau: Bergue partie du composite, signifiant en langue Theutonique montagne luy fut causé par ce lieu de sa sepulture, lieu iadis bien plus esleué que maintenant au regard des places aux enuiron. Icy donc le lecteur sera aduerty que les Danois ou Nortmans peuples septentrionaux, qui mirent

ceste contrée et presque toute la France au feu et au sang, l'an de noster Seigneur 881. ne furent pas seulement cause de la désroute et subuersion des lieux, mais aussi de l'alteration des noms aux histoires Ecclesiastiques et autres escrits, par ceux qui ont deuancé les Nortmans, rien ne se trouue de plus curieuse recerche que les faits et descente de Pepin et Charlemagne : Or comme nous avons monstré pour asseuré que ceste vierge releue d'iceux, son extraction, nous trouuerons qu'elle ne peut estre autre que celle que les anciens Autheurs nomment Gysla pour les raisons qui se deduiront au chapitre suiuant;d'abundant aussi que nuls des enfans de Pepin a porté le nom d'Isbergue, ou Adaberghe, ou Iduberge, ou Itisbergue, selon que certains modernes escrivent du nom Gysla, deux lettres nous restent tant seulement vsitees parmy la populace les autres biffees par les 800. ans escoulez depuis son trespas : voyons donc comme elle a en son nom resenty changement (auec cent autres que ie pourois produire hors des chartres escrits deuant les Nortmans, comme elle fut ensevelie en ce lieu (où elle repose à present) qui s'appelloit en langue Theutonoise Peeterberghe, c'est à dire le mont de S. Pierre à cause de quelque lieu pieux à guise d'vn Prieuré basty à l'honneur de saint Pierre, que nous obseruons encor auiourd'huy pour le Patron du grand autel : ses miracles firent en sorte que les pelerins changerent cette premiere appellation en Gysleberghe. j. mont de Gysla : depuis les Nortmans, l'an 900. le g. guaires different de l'Y grecq s'est ecclypsé demeurant Ysleberghue que certains vieillards apres les troubles barbotoient d'ancienne souuenance (car elles durerent bien 60. ans) en fin le vulgaire n'en retinrent que le mot du iourd'huy Ysberghe.

» D'icy on recognoistra facilement l'abus de diuers Autheurs, qui ont opinion que le corps sacré de nostre Saincte, auroit esté transporté à Bergue. S. Winocq * et que là il seroit pery, car ce fut le corps de Adaberghe vierge et religieuse de Gisne. Et des autres encor qui ont pensé que ce fut Itisberghue ou Iduberghue qui fut femme de Pepin de Landis, Maire du Palais d'Austrasie, et gouuerneur de Dangobert fils de Clotaire. Ce pepin ne fut iamais Roy, et vescut bien long temps deuant cette vierge, laquelle tant de beaux monumens aduouent estre la vraye et legitime fille de Pepin Roy premier, et sœur de Charlemagne. Lorsque l'Euesché de Teroüanne estoit en son entier, son iour estoit marqué au Breuiaire comme vn grand double d'vne saincte Royalle, ce que retiennent encor à present plusieurs Eglises Collegialles, monasteres, et paroiches en recognoissance des graces et benefices que Dieu a fait couler en ce pays par ses merites. »

* Meyrus, libro 8, anno 1221.

Imp. Berger frères.

PRÉFACE.

Le titre même de cette publication indique assez quelle en est la nature.

Le but n'en est pas moins facile à comprendre tout d'abord. En présence des luttes déplorables qui depuis trop long-temps déjà épuisent les forces vives de la patrie, quelques hommes de foi se sont réunis pour se demander s'il n'y avait pas un moyen de paralyser l'action dissolvante du mal, de convoquer, sur, un terrain neutre des hommes faits pour s'entendre, et de convier à la considération d'idées d'un ordre supérieur et trop souvent négligées, des intelligences qui s'égarent, faute de guide, dans leur recherche avide de la vérité, qu'elles aiment d'instinct, mais qu'elles ne savent pas toujours distinguer de l'erreur. Ils ont pensé qu'il était bon de rappeler à leurs concitoyens quelles avaient été en réalité les œuvres de ces âges qui nous ont précédés, de cette religion que l'on a tant calomniée et dont on a fait tant de tableaux infidèles. Admirateurs des vertus sublimes des siècles de foi, ils ont voulu faire partager à leurs frères ces sentiments qui les consolent. Ils ont voulu leur donner, dans la vie des saints de leur pays, les exemples les plus saisissants des vertus chrétiennes, de cette foi si simple et si belle qui devait enfanter tant de prodiges, selon la promesse formelle du Sauveur; de cette espérance si vive de la vie future, qui faisait qu'on attachait alors si peu d'importance aux choses de la vie présente, ombre grossière de l'autre, selon la doctrine de l'apôtre; de cette douce, aimable, incomparable charité, de cet amour pour Dieu et pour les hommes, de ce respect pour la dignité humaine, de cette

simplicité dans les actions et dans les paroles, de cette horreur du mensonge sous toutes ses formes, de tout cet esprit chrétien, en un mot, qui avait si profondément pénétré dans les mœurs des générations d'autrefois. Là est le remède à nos maux si grands, là est la solution du problême que depuis long-temps on discute avec une inquiétude si vive et si naturelle d'ailleurs.

Souvent, il est vrai, on a retracé les vies et les actions des saints des anciens jours. Mais toujours on a fait l'histoire générale des saints de l'église universelle ; jamais on ne s'est attaché à faire connaître avec quelque détail les actions de ces personnages bienheureux qui ont foulé le sol où nous marchons, et respiré l'air qui nous fait vivre. Nous avons pensé qu'il était bon de montrer aux chrétiens de cette partie de la France où nous sommes, aux descendants de ces Morins si religieux et si fermes dès qu'ils eurent reçu le bienfait de la foi, quelles furent les vertus et les œuvres de leurs aïeux. Un évènement qui s'est accompli sur les lieux que nous habitons nous frappe bien plus qu'un autre dont le théâtre est loin de nous. L'exemple d'un acte de vertu venant de nos ancêtres nous porte d'une manière irrésistible à l'imitation, à la reproduction d'un acte analogue, et il y a dans le sang chrétien une sublime noblesse qui oblige. Et puis, on s'attache à son pays quand on en connaît l'histoire, on aime une terre où à chaque pas on rencontre des souvenirs que l'on peut hautement avouer, et alors on cesse d'être travaillé par la maladie du changement, de cette fièvre de déplacement qui rompt les traditions et brise les liens les plus doux de la vie ; on s'attache au sol natal, et on ne va pas chercher au loin, dans le hasard des spéculations ou des luttes de partis, un bonheur qu'il est bien plus sûr de trouver au pays qui vous a vus naître.

Autrefois, dans chaque famille, à la veillée, et avant la prière du soir en commun, on aimait à lire la vie du saint dont l'Eglise faisait en ce jour la fête ; chaque maison possédait son grand volume de la vie des saints, volume qui passait de génération en génération et transmettait, avec l'héritage patrimonial, l'es-

prit et les mœurs des aïeux. Aujourd'hui, le journal a remplacé la vie des saints. A-t-on trouvé quelque avantage à cet échange? La lecture de la vie des saints enseignait et faisait doucement pénétrer dans les âmes la bonne foi, l'amour de la vérité, l'amour du prochain, la charité douce et communicative ; la lecture du journal, en donnant le goût des débats si creux et si profondément vains de la politique, transforme peu à peu les lecteurs et les façonne aux idées, toujours exclusives, de la feuille qu'ils lisent. On prend peu à peu l'habitude de déguiser sa pensée, d'employer des détours pour arriver à un but le plus souvent sans importance ; on se classe, on se divise en castes, en partis ; on n'a plus pour son prochain que des sentiments d'éloignement s'il ne partage pas toutes les opinions que l'on a soi-même ; on a pour lui de la défiance, on est sur ses gardes; les communications vraîment charitables et dignes de de ce nom cessent bientôt, et il ne reste plus de la société que l'image et le nom sans la chose. Lequel est le plus éminemment social, de la lecture des vies des Saints, ou de la lecture du journal ? La réponse est facile : l'une tend à unir, l'autre à diviser.

Cette publication est une œuvre collective. Plusieurs auteurs y ont apporté leur part, plus ou moins considérable selon les ressources qu'ils avaient à leur disposition ou le temps qu'ils pouvaient y consacrer. Tous nous y avons travaillé sans prétention et dans le seul désir d'être utiles. Nous avons simplement cherché à reproduire avec fidélité les anciens récits, que nous avons été, non sans peine, chercher dans une foule d'ouvrages fort peu connus aujourd'hui, mais toujours authentiques et approuvés par l'autorité de l'Eglise. Nous citons, soit dans les notes, soit dans les avis mis en tête de chacune des livraisons, soit dans la revue rétrospective placée à la fin du recueil les autorités sur lesquelles nous nous sommes appuyés et les sources où nous avons puisé en abondance.

Si nous avons suivi pour cet ouvrage le mode de publication par livraisons, ce n'a été que pour en faciliter à tous l'acquisition, combattre par ce moyen l'influence délétère d'une

foule de petits livres répandus avec profusion dans toutes les classes de la société, et faire plus sûrement lire et méditer une à une les vies des saints que nous voulions faire connaître. Disons ici que le succès le plus complet est venu couronner nos faibles efforts, et félicitons hautement de leur bon esprit et de leur foi tant de personnes qui se sont empressées de souscrire à notre œuvre dont elles ont si bien compris le but. (1)

L'abbé E. VAN DRIVAL,

Membre de la Société Asiatique de Paris et de plusieurs sociétés d'archéologie et d'histoire.

Boulogne, 15 octobre 1850.

---

(3) M. Henri de Laplane, ancien député, secrétaire perpétuel de la Société des Antiquaires de la Morinie, etc., déjà connu par plusieurs publications, notamment par son compte-rendu détaillé DES FOUILLES DE SAINT-BERTIN, s'occupe d'un nouveau travail non moins intéressant que le premier, et qui doit être prochainement mis au jour sous le titre de BIOGRAPHIE DES ABBÉS DE SAINT-BERTIN. Ce travail contient nécessairement quelques unes des vies consignées dans notre légendaire des Morins, puisque plusieurs pontifes de Thérouanne ont été à la tête du cloître de SITHIU, et que plusieurs des bienheureux dont nous avons raconté les actions se sont sanctifiés dans cette antique maison ; mais elles sont écrites sous un point de vue différent. M. de Laplane rappelle les principales phases de la Biographie de chacun des ABBÉS DE SAINT-BERTIN dans leurs rapports avec l'histoire générale ou avec l'histoire particulière du monastère. Quant à nous, notre plan a dû se borner à une simple et consciencieuse esquisse agiographique des hommes qui arrosèrent de leur sang ou bénirent par leurs vertus le sol de la Morinie. Nos lecteurs jugeront jusqu'à quel point nous avons accompli notre tache ; ils accorderont leur indulgence a nos efforts.

SAINT PIERRE D'AMBLETEUSE

APOTRE D'ANGLETERRE

ET 1er ABBÉ DE CANTORBÉRY.

D'après l'Histoire abrégée de la Vie de saint Pierre d'Ambleteuse par A. Leclercq, Saint-Omer, 1767 ;— M. Oakeley, Histoire de saint Augustin ;— Malbrancq, De Morinis, etc. ; — Dom Ducrocq, manuscrit de la bibliothèque de Boulogne ; et renseignements divers.

I.

Etat du christianisme en Angleterre vers la fin du VIe siècle sous le règne du roi Ethelbert et sous le pontificat de Grégoire-le-Grand ; saint Pierre est du nombre des missionnaires qui, à cette époque, partent de Rome sous la conduite du moine Augustin pour aller évangéliser ce pays.

CE n'était pas en vain que dès les premiers temps de l'Eglise, et ainsi que l'atteste saint Gildas, le sol britannique avait été foulé par les pieds même du Christ, c'est-à-dire par ses apôtres saint Pierre et saint Paul, et avait reçu de leurs mains la divine semence de la parole évangélique.

Ce n'était pas non plus en vain que ce même sol avait été plus tard encore fécondé par le sang des Alban, des Amphibal, des Aaron, de tant d'autres généreux martyrs de la foi, et qu'il avait été de plus consacré par les éclatantes victoires de saint Germain sur l'hérésie pélagienne. Il était impossible que d'aussi précieux germes n'y rendissent pas en leur temps les fruits les plus abondants. A la suite de l'invasion saxonne en 449, le paganisme avec

toutes ses erreurs et ses superstitions put bien y dominer pour un instant; mais Dieu, qui dans sa providence veille sans cesse sur le salut des nations aussi bien que sur celui des individus, sait quand il le veut placer à leur tête certaines âmes d'élite qui lui servent à renouveler la face des royaumes. De faibles femmes souvent sont devenues dans ses mains les instruments de ces œuvres de régénération. Plusieurs d'entre elles, issues du sang des plus nobles familles, ont eu le glorieux privilége d'arracher à l'empire du démon non-seulement leurs royaux époux, mais encore, et à leur suite, d'innombrables sujets.

C'est ainsi que Clotilde et Ingonde avaient été, à vrai dire, les anges tutélaires des deux monarchies française et espagnole encore naissantes. Berthe, leur pieuse nièce, jalouse de marcher sur d'aussi saintes traces, fut également assez favorisée du Ciel pour exercer quelque temps sur les destinées de l'Angleterre l'influence la plus heureuse. La femme fidèle sanctifie le mari infidèle. Cette très-chrétienne et très-dévote princesse ayant, en l'année 570, contracté mariage avec le roi de l'heptarchie saxonne, Ethelbert, n'y avait consenti qu'à une condition, c'est que dans ce pays encore en proie à l'idolâtrie, elle resterait parfaitement libre de pratiquer la religion de ses pères. Elle nourrissait aussi la secrète espérance de voir un jour son époux partager avec elle les puissantes consolations de la foi. Et pour cela, dès son arrivée à Cantorbéry, siége du gouvernement d'Ethelbert, elle ne cessa d'agir sur le cœur de ce monarque par l'édifiant spectacle de sa charité, de sa douceur et de toutes ses vertus chrétiennes.

Puissamment secondée dans ses généreuses intentions par son saint confesseur, Luidbart, qu'elle avait amené de France avec elle, elle ne pouvait manquer d'obtenir de la part de l'illustre pape qui occupait alors le saint-siége tout l'encouragement et tout le secours désirables. Car ce pape, c'était Grégoire-le-Grand, qui lui-même gémissait depuis longtemps de la malheureuse condition de ses enfants d'Angleterre, et aspirait de tous ses vœux après le moment où il lui serait donné d'y apporter remède. Une circonstance de sa vie en apparence assez peu importante avait laissé dans sa mémoire une impression profonde.

Un jour qu'il traversait le marché aux esclaves, à Rome, il aperçoit, parmi ces malheureuses victimes de la cupidité humaine qui de toutes les parties du monde se rencontraient dans cette métropole, trois jeunes gens d'une beauté remarquable. Il s'informe aussitôt d'où ils viennent, et on lui répond : De la Bretagne, où les habitants en général sont aussi

beaux qu'eux. — Sont-ils chrétiens, continue-t-il? — Ils ne sont pas chrétiens, réplique le marchand ; ils sont, au contraire, plongés dans toutes les ténèbres du paganisme. — Hélas! s'écrie Grégoire, faut-il que tant de beauté soit la propriété du roi des enfers, et ces belles formes l'habitation d'âmes que l'esprit de Dieu n'a jamais visitées! Puis il demande quel est le nom de leur nation? — On les appelle Angles, et ils sont de Deira, province de la Grande-Bretagne. — Dites plutôt, reprend le saint en jouant sur les mots latins *angli* et *angeli*, dites plutôt que ce sont des anges, car ils sont beaux comme des anges. Dites aussi qu'ils seront soustraits à la colère (*de irâ*) de Dieu pour être élevés à la grâce de Jésus-Christ. Et comment nommez-vous le roi de leur pays? — Alla, répliqua le marchand pour finir ce dialogue. Alors Grégoire, profitant de ce qu'il trouvait dans ce dernier mot une sorte de rapport avec ses pensées, laisse échapper cette exclamation : « C'est fort à propos vraiment que ce roi a été appelé Alla, car l'*alleluia* sera chanté dans son empire.»

Dès-lors, ne pouvant s'empêcher de voir dans cet incident une indication toute providentielle, il avait conçu depuis long-temps le projet bien arrêté de mettre tout en œuvre pour arriver à affranchir ce malheureux peuple du joug du démon. Néanmoins ce ne fut qu'après être parvenu au pontificat et après s'être assuré de toutes les sympathies de la pieuse Berthe qu'il put sérieusement songer à réaliser ses plans. Il est vrai que déjà dévoré par son zèle apostolique et n'étant encore que simple religieux dans le monastère de Saint-André, il s'en était échappé une fois avec quelques autres de ses frères pour entreprendre cette mission. Mais l'éloignement subit de cet homme éminent ayant causé dans la ville de Rome un certain émoi, le pape Benoît Ier, qui ne s'en était lui-même séparé qu'à regret, avait aussitôt saisi ce prétexte pour le rappeler.

Le monastère dont nous venons de parler, uniquement composé de Bénédictins dont la science égalait la vertu, avait été fondé par Grégoire même, et lui était trop bien connu pour qu'il n'y eût pas de nouveau recours quand il s'agit de désigner les ouvriers évangéliques qu'il destinait à la régénération de la Grande-Bretagne. C'est donc de là, qu'après avoir reçu la bénédiction du saint pontife, partirent en 596, pleins de foi et d'espérance, et sous la conduite du moine Augustin, plusieurs autres missionnaires, Laurent, Jean, Pierre dont nous retraçons ici la vie, puis un quatrième dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom. Ils traversèrent la France et s'arrêtèrent un instant à Tours pour y rendre en passant leurs pieux hommages aux précieuses reliques du grand saint Martin.

Ce n'est en définitive qu'au printemps de l'année 577 que Pierre et ses compagnons, suivis de quarante autres personnes qu'ils avaient prises en France en qualité d'interprètes, abordèrent à la petite île de Thanet. Ils députèrent aussitôt l'un ou deux d'entre eux auprès du roi de Kent pour lui faire connaître l'objet de leur voyage et lui annoncer qu'ils venaient lui apporter une bonne nouvelle ; savoir, la promesse certaine d'une joie éternelle et d'un règne sans fin avec le Dieu vivant et véritable. Prévenu en faveur de ces envoyés par tous les discours que lui avaient tenus sur la religion Berthe et son confesseur Luidhart, Ethelbert, bien qu'adonné encore à l'idolâtrie, leur témoigna dans son accueil cette généreuse hospitalité qui fut et qui est encore aujourd'hui l'un des traits caractéristiques de la nation anglaise; il leur promit qu'il viendrait lui-même incessamment rendre visite à leur chef, et veilla en attendant à ce qu'ils ne manquassent d'aucune des choses qui pouvaient leur être nécessaires. Quelque temps après, en effet, le digne époux de Berthe part pour l'île de Thanet, et, suivant la tradition, rencontre les saints apôtres à Richborough, et établit là son siége en plein air, n'osant s'abriter sous le même toit que des étrangers qu'il soupçonnait d'art magique, parce qu'ils avaient reçu le don des miracles. Ceux-ci, précédésd'une grande croix d'argent et d'une bannière représentant l'image du Sauveur, allèrent au-devant de lui marchant en procession et dans l'attitude d'un profond recueillement L'appareil imposant de cette cérémonie parut faire sur l'esprit du roi une vive impression. Les paroles pleines de hardiesse et d'assurance que lui faisaient entendre pour la première fois ces missionnaires, ne lui inspiraient pas encore toute confiance. Mais, la noblesse de leurs traits, la franchise et la douceur de leurs manières le captivaient. Aussi, bien loin de vouloir les molester, non-seulement leur permit-il de pratiquer leur religion, mais d'y attirer encore tous ceux que leurs prédications pourraient toucher, faisant preuve en cela d'une tolérance qui, de la part de certains monarques appartenant à des âges beaucoup plus civilisés, pourrait encore aujourd'hui même passer pour une merveille. Là ne se bornèrent point ses bienfaits ; car il voulut en outre qu'ils eussent dans la capitale de son royaume un logement convenable. Pierre et ses compagnons ne tardèrent donc pas à quitter Thanet pour Cantorbéry où ils firent leur entrée avec la même solennité qu'ils avaient observée en se rendant à la première réception du roi. On était alors dans le temps pascal. En passant devant la petite église de Saint-Martin où la pieuse Berthe avait tant de fois prié et

pleuré pour la conversion de l'Angleterre, ils chantèrent comme si ç'eût été au nom des habitants : « Seigneur, nous « faisons appel à votre miséricorde ; détournez votre colère « de ce peuple et de votre sainte maison, car nous avons « péché. » Et à cette humble prière ils ajoutèrent : *Alleluia!* réalisant ainsi les paroles prophétiques du grand Grégoire, lequel avait dit que l'*Alleluia* serait chanté dans le royaume du roi Alla. Les missionnaires habitaient tout auprès du palais d'Éthelbert qui assistait souvent à leurs pieux exercices et prenait plaisir à leurs édifiants entretiens. « Ils « vivaient, dit l'historien (1), comme des apôtres dans la « prière, les veilles et les jeûnes. Ils prêchaient la parole « de vie à tous ceux qui étaient disposés à l'entendre, ne « recevant de leurs disciples que ce qui était absolument « indispensable à leurs besoins, et se conformant en toutes « choses avec une extrême rigueur à leur profession et à « leur doctrine. Ils semblaient mettre de côté les bonnes « choses de ce monde comme ne leur appartenant pas. Ils « supportaient les désappointements et les obstacles avec « calme et sans inquiétude ; ils seraient morts volontiers « pour défendre la vérité qu'ils prêchaient, si telle eût été « la volonté de Dieu. Aussi, un grand nombre d'indigènes, « gagnés par la simplicité, la pureté de leur vie, et la dou- « ceur de leur céleste doctrine, crurent et reçurent le « baptême. »

Les conversions se multiplièrent avec une rapidité toujours croissante, jusqu'à ce qu'enfin celui qui tourne le cœur des rois comme le cours des rivières, daignât faire ressentir à Éthelbert lui-même les premiers effets de son esprit de lumière. Saint Bède cite au nombre des raisons qui décidèrent ce prince à embrasser la foi chrétienne, « la multitude de miracles qui, opérés sous ses yeux, don- « naient plein crédit aux promesses des missionnaires. » Ce fut le jour de la Pentecôte, le 2 juin 597, que le roi de l'Angleterre reçut le baptême suivant les formes encore en usage aujourd'hui dans le rituel de l'Église catholique-romaine. Cinq mois après cette cérémonie saint Augustin retourna en France, où il fut sacré évêque de la Grande-Bretagne par les mains de l'archevêque Virgile. Durant cet intervalle, la prédication du bon exemple donné par Éthelbert avait été si puissante que dans la même année au jour de la Noël, plus de dix mille anglais vinrent encore chercher la grâce de la régénération dans les eaux saintes.

Depuis qu'Éthelbert avait revêtu le glorieux titre d'enfant

---

(1) Saint Bède, liv. I, chap. 26.

de Dieu, tous les honneurs et toutes les grandeurs de la terre étaient devenus pour lui comme s'ils n'eussent jamais été, et ces riches royaumes, qui avaient été si longtemps l'objet unique de ses convoitises, il les eût tous maintenant abandonnés bien volontiers, car il n'avait plus que cette seule pensée présente à l'esprit : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.» Mais le bonheur de ses peuples, auxquels il pouvait désormais faire partager sa foi et ses espérances, le retenait à ce poste élevé que lui avait assigné la divine Providence. Il ne conserve donc de la royauté que les devoirs. Mais, pour ce qui est de la majesté du trône, il la laisse toute entière à celui seul auquel appartient toute gloire dans le Ciel et sur la terre ; et, afin que seul ce grand Dieu soit glorifié à sa place dans la personne de ses ministres, il s'éloigne volontairement de son palais qu'il met intégralement à la disposition d'Augustin et des autres religieux ses frères. Sous cet illustre toît, érigé en monastère, nos missionnaires revinrent à leurs anciennes habitudes de vie claustrale, les conciliant, toutefois, avec les obligations actives que leur imposait envers la société leur qualité de missionnaires, et y puisant, pour l'accomplissement de ces mêmes obligations, une vigueur de foi et une énergie d'action qu'ils eussent en vain cherchées ailleurs.

II.

Saint Pierre est envoyé à Rome par Augustin pour rendre compte au pape de l'heureux succès de sa mission ; à son retour il s'arrête une nuit à Ambleteuse et s'y embarque : il fonde à Cantorbéry un monastère dont il est le premier abbé.

Jusqu'à présent nous n'avons rien dit d'Augustin qui ne soit également applicable à Pierre d'Ambleteuse, depuis longtemps le fidèle compagnon de tous ses travaux. Investi de la confiance particulière du chef de la mission, c'est notre saint qui, avec Laurence, eut en 598 l'honneur d'être délégué par lui auprès du Saint-Père pour lui rendre compte du succès de leur entreprise et lui demander un renfort d'ouvriers évangéliques rendu nécessaire par le nombre toujours croissant de leurs néophytes. Saint Pierre et le prêtre Laurence passèrent deux années à Rome et retournèrent en Angleterre en 601 accompagnés de douze nouveaux missionnaires. Ils étaient munis de lettres de recommandations pour les évêques et les princes souverains de la partie de la France qu'ils devaient traverser. Tous s'empressèrent de les accueillir avec les marques d'honneur et de distinction que réclamaient leur mérite personnel joint à la qualité d'envoyé de Dieu. Le roi Clotaire II surtout con-

çut pour notre saint une estime et une affection toutes particulières dont il donna plus tard des preuves signalées, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Les saints apôtres, afin de regagner les côtes d'Angleterre, choisirent pour lieu de leur embarquement le port d'Ambleteuse qui ne manquait pas alors d'une certaine renommée. Ils y furent, de la part des habitants, l'objet des soins les plus attentifs.

Aussi, en retour de l'aliment corporel qu'ils en recevaient avec abondance, ne crurent-ils pouvoir mieux leur prouver leur reconnaissance qu'en leur prodiguant avec largesse la nourriture spirituelle. Saint Pierre se distingua entre tous par les témoignages d'affection qu'il leur donna. Pendant la nuit qu'il séjourna à Ambleteuse il se releva tour à tour avec ses compagnons pour faire des stations et prier dans l'église devant les reliques de plusieurs saints et martyrs, entr'autres devant celles de saint Pierre et de saint Paul, dont ils allaient, grâce à la munificence du pape Grégoire, enrichir l'Angleterre.

Le lendemain le navire qui devait ramener notre saint en Angleterre leva l'ancre ; et celui-ci, après une heureuse et courte traversée, eut la satisfaction de remettre lui-même à Augustin, au roi Éthelbert et à la reine Berthe, les lettres et les présents que le pape Grégoire leur envoyait.

Un peu après le départ de saint Pierre d'Ambleteuse pour Rome, l'évêque Augustin, de concert avec son royal disciple, avait fondé dans le voisinage de Cantorbéry un monastère destiné non-seulement à offrir le modèle de la société chrétienne dans ce qu'elle a sur la terre de plus parfait, mais consacré aussi à recevoir la sépulture d'Augustin et de ses successeurs, ainsi que des rois de Kent. Les premiers patrons de ce monastère furent d'abord les apôtres saint Pierre et saint Paul, mais saint Dunstan, qui y passait des nuits entières en prières devant l'autel de la très-sainte Vierge, en renouvela plus tard la dédicace et ajouta saint Augustin au nombre de ses protecteurs spéciaux. Saint Pierre d'Ambleteuse fut élu par ses compagnons pour être le premier abbé du monastère royal de Cantorbéry. Le roi Éthelbert, en sa qualité de fondateur, lui en donna l'investiture et l'évêque Augustin la bénédiction abbatiale.

Le premier soin du vénérable abbé fut de choisir parmi les Anglais des sujets propres à recruter et à fortifier sa communauté. Rien ne saurait donner une idée du zèle et de la prudence qu'il déploya dans le gouvernement de cette petite république. Toutefois sa vive et constante sollicitude pour le salut des âmes ne pouvait se renfermer dans les li-

mites très-circonscrites de son abbaye. S'il arrivait que quelques ouvriers évangéliques éprouvassent le besoin de venir auprès de lui se recueillir et se retremper dans la solitude du cloître, c'était saint Pierre qui renouvelait leurs forces, ranimait leur courage, rallumait leur ardeur pour la conversion des idolâtres, les excitait à supporter avec joie toutes les peines et les fatigues inséparables d'une vie toute de labeur et de dévouement, et leur suggérait les moyens les plus propres à attirer sur leurs travaux un heureux succès.

III.

Second voyage de saint Pierre en France ; sa mort, sa sépulture ; honneurs rendus à sa mémoire.

Après que saint Pierre eut avec honneur parcouru cette noble carrière seulement l'espace de deux années, il se présenta une affaire majeure à négocier en France pour le bien de l'Angleterre. Éthelbert, qui connaissait toute la sagesse de notre saint et le haut degré d'estime dont il jouissait auprès du roi de France, ne voulut confier à aucun autre le soin de cette mission importante. Pierre s'embarqua donc pour la France, s'abandonnant de nouveau et sans hésiter à tous les périls de la mer. Mais à peine avait-il fait la moitié du trajet qui sépare l'Angleterre du Boulonnais que le navire qui le portait, assailli par une violente tempête, périt avec une grande partie de son équipage. Ce naufrage coûta la vie à notre saint, ou, pour mieux dire, il la lui procura, puisqu'il ne lui ravissait la vie du corps qu'afin de le mettre en pleine possession de celle de l'âme. Pour quelques-uns, il est vrai, c'eût été peut-être manquer le port et le manquer de la manière la plus funeste. Pour Pierre, au contraire, c'était y atteindre ; car au lieu et place de ce port terrestre qui lui échappait, un autre s'ouvrait à lui, et c'était celui de l'éternité bienheureuse. Combien parmi la multitude de marins qui fréquentent encore habituellement ces mêmes côtes, où jadis est venu échouer le corps inanimé de saint Pierre, ne sont pas exposés tous les jours à y trouver également la mort, mais une mort éternelle ! En est-il, en effet, beaucoup dans le nombre qui, à l'exemple de notre héros, se tiennent en fidèles serviteurs, les reins ceints et la lampe allumée, toujours prêts à aller au-devant de l'Époux. Hélas ! les yeux uniquement fixés sur des filets qui ne leur apporteront que le pain du corps, ils négligent la plupart du temps celui de l'âme et ne voient point ces rets bien autrement redoutables que leur tend sans cesse l'ennemi du genre humain ! Ils ont semé dans l'oubli de Dieu, ils ne

recueilleront et ne rapporteront dans leurs maisons que le dénuement, la misère et la honte.

La mort de Pierre arriva le 6 janvier de l'an 608. Son corps, trouvé sur la plage d'Ambleteuse, fut d'abord enseveli sans honneur comme celui de l'inconnu le plus vulgaire. Cependant cette injustice ne tarda pas à être réparée, car Dieu permit qu'un merveilleux prodige vint faire briller à tous les yeux le mérite de notre saint et révéler toute la gloire dont son âme jouissait dans le Ciel. On assure que chaque nuit une lumière éclatante resplendissant au-dessus de sa tombe, les habitants, surpris d'un fait aussi miraculeux, allèrent aux informations pour savoir quel pouvait être le saint personnage que le Seigneur favorisait de la sorte. C'est ainsi qu'ils reconnurent en lui ce vénérable prêtre Pierre qui déjà de son vivant leur avait témoigné tant de bonté et de dévouement ; et la possession inespérée de ses précieux restes était pour eux comme la confirmation et le gage assuré de sa protection persévérante.

Cependant la petite ville d'Ambleteuse n'étant pas aussi apte à se défendre contre les entreprises de l'ennemi que pouvait l'être la ville de Boulogne, celle-ci réclama et obtint bientôt la garde de cet inestimable trésor. Le transport s'en effectua d'Ambleteuse à Boulogne le 30 décembre 608 et de la manière la plus solennelle. L'inhumation eut lieu dans l'enceinte même de la cathédrale. A cette occasion, Dom Ducrocq, d'après Gocelin, religieux du monastère de Cantorbéry, rapporte l'anecdote suivante :

« Le sacristain de la cathédrale de Boulogne, indigné de » ce que l'on avait porté le corps de cet ambassadeur dans » son église à son insu, le mit dehors avec mépris, et le jeta » tout en colère dans le cimetière, se persuadant que le mort » n'était qu'un inconnu, et que tous ceux qui occupaient les » premières dignités de l'Eglise s'étaient trompés en lui » donnant une sépulture d'honneur. Mais hélas ! au moment » où le sacristain s'applaudissait sur ce qu'il venait de faire, » il fut terriblement puni. En effet, ce grand serviteur de » Dieu lui apparut la nuit suivante revêtu de son habit de religieux, et sa crosse à la main, il lui adressa de vifs reproches sur le peu d'égards et de respects qu'il témoignait » envers ceux que Dieu honore dans le Ciel. Puis prenant sa » crosse, il lui en donna tant de coups par la tête, sur les » bras et sur les reins, qu'après l'avoir laissé à demi-mort, » il disparut. Ce ne fut pas tout : comme ce sacristain devait » sonner matines, et qu'il était déjà grand jour sans qu'il les » eût sonnées, les chanoines accoururent à son appartement » pour savoir ce qui lui était arrivé, et le trouvèrent tout

» moulu de coups. Sur le récit de sa triste aventure ils en » prirent les plus grands soins pour chercher à le guérir, » mais il mourut le lendemain. Ses confrères, fort affligés » de sa perte, l'enterrèrent dans le cimetière, et donnèrent » ensuite à l'abbé Pierre, dans l'église même, une sépulture digne de son rang et de son mérite. »

Dès que la nouvelle de la mort de Pierre, abbé de Cantorbéry, se répand en France, le roi Clotaire II, qui l'avait en grande vénération, en ressent une très-vive douleur. Il apprend que l'église où repose sa précieuse dépouille n'est qu'une pauvre église toute champêtre, couverte de joncs et de genêts, que cependant il s'y passe journellement des choses merveilleuses qui témoignent de la sainteté du dépôt qui lui est confié. Aussitôt ce prince, digne parent de Berthe, fournit la somme nécessaire pour élever à la place de cette pauvre église, une superbe cathédrale, laquelle, d'après ce que rapporte un historien du pays, contribua beaucoup à la renommé de la ville de Boulogne. Le même auteur pense que ce fut en l'honneur de notre saint que l'on construisit également dans la basse-ville de Boulogne une chapelle appelée Saint-Pierre de Memburg ou de Menigloire, dont il est fait mention dans une bulle du pape Innocent III et dont les murailles, il y a près de deux siècles, étaient encore debout.

Note relative aux reliques de saint Pierre d'Ambleteuse ainsi qu'à la fontaine qui porte son nom.

La dévotion aux reliques de saint Pierre d'Ambleteuse, mise encore plus particulièrement en honneur par les fondations que nous venons de dire, attira pendant long-temps à Boulogne une grande affluence de fidèles qu'on voyait obtenir par son intercession une multitude de grâces spirituelles et temporelles. Gocelin témoigne que le corps entier de saint Pierre d'Ambleteuse reposait, au onzième siècle, dans l'église des chanoines réguliers de Boulogne. Dans la suite les chairs s'étant consumées, les ossemens furent transférés dans la sacristie. La tête fut enfermée, en 1528, dans un riche reliquaire d'argent du poids de vingt-quatre marcs. Un de ses bras fut pareillement enchassé dans un bras d'argent dont la main était dorée. L'autre bras, ainsi que plusieurs autres parties du corps furent laissés à la vénération des habitants d'Ambleteuse. Mais tous ces glorieux débris, qui avaient concouru à former autrefois un vrai temple vivant de l'Esprit Saint, furent impitoyablement profanés et dispersés en 1567 par les calvinistes français, qui enlevèrent en outre tous les reliquaires d'or et d'argent au nombre de près de cent que possédait la cathédrale de Boulogne. Et les autres reliques de saint Pierre disparurent également de

l'église d'Ambleteuse lorsque les anglais séjournèrent dans cette ville, il y a près de trois cents ans. Les soldats protestants qui occupaient alors le port d'Ambleteuse avaient pris tellement à tâche d'effacer les moindres vestiges de la piété catholique, qu'ils étaient parvenus à porter une assez rude atteinte au culte dont notre saint était l'objet dans le pays.

Il entrait pourtant dans les vues de la Providence de relever son serviteur de l'oubli dans lequel était tombée sa mémoire. En 1765, le bruit se répand que la cathédrale de Boulogne possède encore deux portions considérables de son corps. Aussitôt on se persuade que l'exposition de ces saintes reliques contribuera à faire revivre la dévotion des habitants d'Ambleteuse pour leur ancien protecteur, et le village tout entier en fait la demande au chapitre de Boulogne. Monseigneur de Partz de Pressy, évêque de Boulogne, y donne son approbation. En conséquence, le 24 janvier de cette même année 1763, le curé et les habitants d'Ambleteuse se rendent à la cathédrale de Boulogne, où, après avoir assisté à une messe solennelle en l'honneur du saint, ils reçoivent ses précieuses reliques des mains de M. Ballin, chapelain du chapitre. Un grand concours de fidèles, précédés de leur pasteur, faisant retentir les airs des hymnes de leur reconnaissance, accompagna ce pieux convoi jusqu'au lieu de sa destination. La fête à Ambleteuse se prolongea pendant huit jours et excita de la part des populations environnantes les témoignages de dévotion les plus édifiants. Des paroisses entières venaient en procession rendre hommage à la sainteté du bienheureux abbé; et, durant toute l'année qui suivit, une multitude de guérisons miraculeuses opérées par son intercession en attestèrent la puissance.

Au moment où éclata notre première révolution en 1789, on voyait encore dans l'église d'Ambleteuse une chapelle dédiée à saint Pierre au haut de laquelle figurait, sur une corniche, la statue de ce saint, représenté dans son costume de religieux bénédictin. La portion de reliques dont nous venons de parler y était également conservée avec beaucoup de soin et de respect. Mais, le flot révolutionnaire qui renversa tout sur son passage et ne laissa debout aucune des choses saintes, n'épargna pas plus cette église que toutes les autres. Elle fut entièrement dévastée et la chapelle détruite avec tout ce qu'elle renfermait de plus sacré. On avait été cependant assez heureux pour sauver la relique, laquelle resta secrètement déposée dans une maison du voisinage appartenant à M. Poilly (Antoine), jusqu'en 1806, époque à laquelle, cette maison ayant été entièrement consumée par les flammes, son précieux dépôt disparut avec elle. Depuis 1806 l'église d'Ambleteuse ne possédait plus rien de son bienheureux patron. Mais, en 1846, M. Hamy, curé d'Ambleteuse, ayant fait reconstruire dans son église un autel à saint Pierre abbé, reçut en présent, à cette occasion, de M. Leroy, prêtre attaché à l'établissement de M. Haffreingue, indépendamment de quelques autres petites parcelles provenant également du corps de notre saint, un os de forte dimension qui paraît avoir appartenu à l'une des cuisses. Aucuns doutes, d'ailleurs, ne sauraient s'élever sur l'identité sacrée de son origine, laquelle se trouve établie par les documents les plus authentiques. Pour soustraire en 93 cet intéressant débri à la rage des ennemis de

la foi, on avait eu la précaution de le cacher dans la maçonnerie d'un vieux mur d'une maison de la haute-ville. C'est la démolition de ce mur qui amena plus tard cette découverte inespérée.

Anciennement un nombre considérable de pélerins se portaient à Ambleteuse, non-seulement pour y vénérer les reliques de notre saint, mais encore pour s'y désaltérer à l'eau d'une fontaine qui portait son nom et qui avait la vertu toute particulière de guérir la fièvre. Cette fontaine, qui d'après une tradition locale, s'est formée à l'endroit même où est venu échouer le corps de saint Pierre, est demeurée pendant assez long-temps ensevelie sous le sable. Avant 1791, on avait pratiqué bien des fouilles pour la découvrir, mais inutilement. Ce n'est qu'environ deux ans plus tard qu'à la suite d'une violente tempête, la mer la dégageant un peu des sables qui l'obstruaient, en mit une partie à découvert. A cette heureuse nouvelle, les habitants des trois hameaux composant la commune d'Ambleteuse coururent tous à l'ouvrage et achevèrent ce que la mer avait commencé, en débarrassant complètement les abords de cette fontaine de tout ce qui pouvait en masquer la vue. Elle était alors entourée de pierres de taille formant un carré, lequel était recouvert d'une ou de plusieurs autres grosses pierres. Et du côté du village, pour donner aux habitants la facilité d'y puiser à leur aise on avait ménagé une ouverture close par une porte en bois qui tomba en pourriture aussitôt après l'opération du déblaiement. On s'empressa aussitôt de goûter l'eau, et quoique depuis fort long-temps elle fut complètement privée d'air on la trouva excellente. A dater de ce jour, les malades, les fiévreux surtout, y vinrent de nouveau comme autrefois chercher la santé. C'est cette même eau qui, en 1800, lors du camp de Boulogne, et à la suite de quelques travaux destinés à en rendre la distribution plus facile, servit à alimenter toute la flotille.

Aujourd'hui de cette source bénie il ne reste plus que quatre murs renfermant encore une eau abondante et pure, mais que leur état actuel de délabrement ne saurait défendre contre l'introduction de corps étrangers souvent assez malpropres. Les pélerins n'y viennent plus qu'en très-petit nombre; et cependant tous ceux, qui même de nos jours continuent à s'en approcher avec foi, éprouvent comme par le passé que le bras de Dieu ne s'est point raccourci et que ses Saints n'ont point perdu auprès de lui de leur pouvoir. Espérons que les généreux efforts tentés actuellement par M. Hamy, curé d'Ambleteuse, auprès de ses paroissiens pour remettre le culte de notre saint complètement en honneur, auront encore pour effet de relever de l'oubli et d'une ruine prochaine ce précieux monument qui nous reste de la piété d'un autre âge et de la protection d'un grand saint sur cette contrée. Puissions-nous y avoir un peu contribué nous-mêmes en exposant, quoique d'une manière bien imparfaite, les principaux titres qui recommandent saint Pierre d'Ambleteuse, premier abbé de Cantorbéry, à la vénération spéciale des fidèles du Boulonnais.

***

LES VIES

DE

Saint Jean

ET DU

BIENHEUREUX MILON

ÉVÊQUES DE THÉROUANNE

(12e *siècle*)

—

27 Janvier

La vie de saint Jean que l'on va lire n'est que la traduction libre et abrégée de la vie du saint écrite neuf mois après sa mort par Jean de Colmieu, son archidiacre. Nous avons cru devoir conserver au récit le caractère d'actualité et la forme directe du discours, afin de n'en altérer en rien la couleur originale et de lui laisser tout le charme d'un écrit tracé par un auteur témoin des faits qu'il raconte. C'est donc Jean de Colmieu lui-même qui nous parlera comme si nous vivions au douzième siècle et comme si saint Jean venait de mourir.

Imp. Berger frères.

SAINT JEAN

I.

Education de Jean ; ses études.

SAINT Jean l'homme de Dieu naquit dans les limites de l'évêché de Thérouanne en un lieu nommé Warnêton, que la rivière de la Lys vient doucement baigner de ses flots tranquilles. Ses parents étaient des personnes honnêtes aux yeux du siècle et craignant Dieu. Ils avaient grand soin de faire des aumônes, de donner des vêtements à ceux qui étaient nus et de pratiquer avec piété les autres œuvres de miséricorde. Ils donnèrent à leur fils au saint baptême le nom de Jean, et cela ne se fit pas sans une allusion prophétique ; ce fils devait en effet briller un jour par le don divin de la grâce. Dès sa plus tendre enfance il donna des preuves de cette attention spéciale de la divine Providence à son égard. Ses progrès rapides dans les premières études littéraires lui attiraient l'admiration générale et faisaient présager qu'un jour il serait grand et élevé au-dessus des autres ; il avait en effet pour les jeux de son âge beaucoup moins d'ardeur que les autres enfants, et il s'occupait sérieusement des choses qu'il avait à apprendre; assister aux pieuses réunions des fidèles, se conformer aux ordres de ses supérieurs, tel était l'objet de ses soins habituels. Quand il fut sorti de l'enfance et qu'il arriva à ce point où il s'agit de choisir entre les deux routes qui se présentent, il évita prudemment le sentier de gauche, et, voyageur éclairé sur le but auquel il tendait, il entra résolument dans la route étroite et difficile qui était à sa droite. Méprisant les vaines fictions des poètes

il appliqua toutes les forces de son esprit à la recherche des sens cachés des divines Écritures, science qui nourrit et fortifie l'homme intérieur et le fait avancer dans l'amour de Dieu. Que de provinces il parcourut, que de villes il visita dans ses pèlerinages studieux, que de maîtres il alla écouter, que de fois il eut à souffrir la faim, la soif, le froid, les veilles, lisant pendant le jour et passant les nuits à écrire ! Il eut surtout deux maîtres remarquables par l'intégrité de leur vie, l'un Lambert d'Utrecht, maître de grande religion et de grande science, l'autre plus grand encore au jugement de tous, Yves, qui fut depuis évêque de Chartres, et qui a bien prouvé sa profonde religion et sa science sublime par les monastères qu'il a institués et par les livres qu'il a écrits. Jean fut leur élève si docile, il écouta en même temps avec tant d'attention la parole intime de celui qui par son onction divine sait faire pénétrer dans notre cœur tout enseignement parfait, que bientôt on trouvait à peine dans toute la France quelqu'un qui fût au-dessus de lui sous le double rapport des mœurs ou de la science. Alors il revint dans son pays, apportant avec lui des trésors plus précieux que l'or, plus estimables que les pierreries.

Il demeura quelques temps à Lille, ville célèbre où Baudouin venait de fonder une église. Il était membre du clergé nombreux de cette église, mais il n'y était guères que corporellement, car son esprit détaché du monde était toujours occupé des choses célestes ; il lisait, il priait, il demeurait dans sa chambre, il se rendait à l'église toutes les fois qu'il devait s'y trouver. Pendant que d'autres recherchaient des vanités, des spectacles, ou se donnaient en spectacle en jouant eux-mêmes devant le public, lui fuyait avec soin toutes ces sottises, et s'il lui arrivait de les rencontrer sur son chemin, il passait avec gravité en accélérant sa marche et sans même vouloir les regarder. Aussi tous vénéraient sa sainteté, plusieurs s'efforçaient même de l'imiter.

II.

Il embrasse la vie monastique ; il devient archidiacre d'Arras.

Comme il ne devait rien manquer à cet assemblage de vertus parfaites, il résolut de quitter extérieurement le monde que déjà il méprisait et foulait aux pieds dans son intérieur. Il alla donc trouver l'abbé Jean, homme d'une grande sainteté, qui en ce moment dirigeait le monastère du Mont-Saint-Éloy, distant d'environ trois mille pas de la ville d'Arras, et se mit humblement sous sa conduite. L'homme de Dieu le reçut avec une joie extrême et rendit beaucoup

d'actions de grâces au Seigneur qui lui envoyait une consolation si grande. Comme en effet il observait lui-même la règle de Saint-Augustin et qu'il l'avait imposée à ses religieux, il pensa que la religion et la prudence de Jean lui seraient d'une très-grande utilité pour parvenir à ses fins. Et qui n'aurait point ambitionné de posséder cette perle précieuse de sagesse divine, que cet habile acheteur s'était procurée en vendant tout ce qu'il avait? Il avait rejeté tout ce qui est temporel et n'avait de désir que pour les choses qui doivent durer toujours. Aussi sa conduite dans le monastère fut telle qu'il était utile à tous et par la parole et par l'exemple.

Cependant le pape Urbain II, de sainte mémoire, siégeant sur la chaire du prince des apôtres, l'église d'Arras recouvra la liberté dont elle avait joui autrefois et fut séparée de l'église de Cambrai. Alors, après avoir prié et jeûné, on assembla dans Arras le clergé et le peuple des autres églises du nouveau diocèse, et avec la grâce du Seigneur et l'ordre du vénérable pape Urbain, on fit l'élection selon les canons. Le choix tomba sur Lambert, chanoine et grand chantre de l'église de Lille, homme digne d'être décoré des insignes pontificaux. Lambert était parfaitement étranger à ce fait, il ignorait ce qui devait se passer quand il répondit à l'invitation qu'on lui fit de venir à Arras. On l'enlève donc, on le traîne malgré lui, c'est en vain qu'il s'oppose de toutes ses forces et qu'il fait entendre ses réclamations , on le place sur la chaire épiscopale. Or, comme Raynauld archevêque de Rheims différait de le consacrer, il profita de ce délai et se rendit à Rome avec quelques membres de son clergé, et là, prosterné aux pieds du pape, il sollicita ardemment la faveur d'être déchargé du fardeau qu'on venait de lui imposer. Mais le pape, bien loin d'accéder à ses désirs, voulut le consacrer de ses propres mains et le renvoya à son église comblé de priviléges apostoliques. Alors il se mit à parcourir avec beaucoup de vigilance le champ que le Seigneur venait de confier à sa garde. De nombreux désordres s'étaient introduits par l'incurie du cultivateur. Les épines, les ronces croissaient en toute liberté, l'ivraie inutile étouffait le froment, la tâche était rude, il vit que seul il n'y pouvait suffire. Il résolut en conséquence d'associer à sa sollicitude pastorale plusieurs hommes religieux et prudents, afin que leur donnant à chacun une partie de sa lourde charge il pût être soulagé et travailler sans être accablé sous le faix. Il choisit entre autres le vénérable Jean avec qui il avait vécu de la manière la plus intime et qu'il avait eu pour compagnon d'études des saintes Écritures sous Yves leur maître

commun. Mais Jean se mit à refuser et à s'opposer de toutes ses forces à la réalisation du vœu de Lambert, tant il avait de peine à quitter même pour un peu de temps l'état de contemplation dont il faisait ses délices. Il fallut, pour l'obliger à céder, que l'évêque eût recours aux censures et imposât une peine à toute la communauté où il était. Il fut donc forcé de se rendre et il s'acquitta de sa charge d'archidiacre avec tant d'équité et de désintéressement qu'il s'attira l'estime et la vénération profonde de tous ceux avec qui il fut en rapport.

III.

Il est élevé à l'épiscopat.

Cependant l'église des Morins se trouvait depuis déjà vingt ans dans un état affreux de persécution au dehors et de troubles intérieurs. A l'évêque Drogon, d'heureuse mémoire, avait succédé Hubert qui, après avoir reçu une blessure cruelle, avait cédé à la violence et s'était réfugié dans le monastère de Saint-Bertin. Alors un intrus vint s'emparer de vive force du siége épiscopal. Cet homme se nommait Lambert de Belle. Aidé du comte de Flandres, il brise les portes de l'église de Thérouanne et y pénètre malgré le clergé qu'il disperse de côté et d'autre, et pendant près de deux années il possède, ou plutôt il tourmente et persécute cette église infortunée. Toutefois il fut puni de son audace sacrilége, et ceux-là mêmes qui l'avaient élevé furent les exécuteurs de la justice divine sur lui; car ils lui coupèrent la langue et les doigts de la main droite. On le chassa honteusement, et le clergé, d'accord avec le peuple, mit à sa place Gérard, qui se mit à pratiquer ignominieusement la simonie, à distraire les biens de l'église, et fut déposé par le pape Urbain. Alors la confusion fut à son comble; les archidiacres et les membres du clergé de la cathédrale firent choix d'un chanoine de Saint-Omer nommé Erkembode; mais l'élu refusa opiniâtrement et l'élection fut à recommencer. Ils nommèrent alors Aubert d'Amiens qui venait de recevoir un canonicat dans l'église de Thérouanne, malgré les canons qui défendent à un ecclésiastique d'être inscrit à la fois dans deux églises de ville. Mais les abbés, de leur côté, n'acceptaient ni l'un ni l'autre de ces choix, et, brûlant du zèle de la maison de Dieu, ils désiraient donner à ce diocèse un dispensateur digne et fidèle. Ayant donc invoqué le Saint-Esprit, et la crainte du Seigneur devant les yeux, ils choisirent Jean, archidiacre d'Arras, pour le mettre à la tête de la sainte église de Dieu, car ils savaient que sa vie était irréprochable, sa science reconnue partout, et ils le trouvaient

doué de toutes les qualités convenables pour s'acquitter dignement d'une administration devenue si difficile. Bientôt, conduits par un instinct divin, les laïques se rangèrent à leur avis, et Jean fut aussi l'élu de leurs cœurs. Les autres, de leur côté, réclamaient avec beaucoup de bruit, et la chose en vint au point qu'on fut obligé de s'en rapporter à la décision du pape.

Un concile général était en ce moment assemblé à Rome : la cause du diocèse de Thérouanne y fut donc examinée. L'archidiacre Jean, dont la sainteté était connue partout, fut désigné par le concile et confirmé par le pape évêque de Thérouanne. Tout cela se faisait à l'insu de celui que l'affaire regardait le plus, car on craignait avec raison qu'il ne vînt à se dérober par la fuite, et, afin de l'empêcher d'exécuter ce dessein quand il viendrait à connaître son élection, on obtint du souverain pontife des lettres dans lesquelles il lui parlait en ces termes :

« Urbain, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à son » fils bien-aimé Jean, archidiacre d'Arras, salut et bénédic- » tion apostolique.

» Comme il nous a été rapporté que vous aviez été élu » dans l'église des Morins par le commun suffrage de tous » les hommes religieux, tant du clergé que du peuple, nous » nous réjouissons grandement. Donc, par l'autorité du siége » apostolique, nous confirmons et nous corroborons cette » élection, et par la même autorité nous vous défendons de » vous y soustraire pour quelque raison que ce soit. »

On lui remit ces lettres au moment où il s'y attendait le moins, et quand il eut vu ce qu'elles contenaient, il fut frappé d'un si grand chagrin qu'il s'ennuyait et était las de vivre encore. Il considérait l'énormité du fardeau qui pesait sur lui, la difficulté extrême de gouverner une Eglise dont les affaires extérieures étaient en désordre, et dont l'intérieur surtout était dans l'indiscipline et le relâchement le plus complet.

Dans l'abattement où le plongeaient ses réflexions, il ne savait où se jeter. Enfin il prit un parti et se résolut à naviguer comme il le pourrait, et avec l'aide du Seigneur, sur une mer orageuse plutôt que de s'enfoncer dans les gouffres incertains de la désobéissance.

On était à l'an de l'Incarnation de N. S. J. C. 1099. Cette même année, le 2 des nones de juin, il reçut l'ordre de la prêtrise, et le mois suivant, le 16 des calendes d'août, il fut sacré évêque dans la ville de Rheims par l'archevêque Manassès. Il fut reçu à Thérouanne aux acclamations de joie du clergé, des grands et de tout le peuple, et solennellement

intrônisé dans la chaire pontificale le 9 des calendes du même mois, O temps heureux! ô temps comblés des bienfaits du Ciel! Urbain présidait l'Église, Urbain veillait avec sollicitude sur le troupeau du Seigneur. Chacune des parties de sa bergerie était l'objet de ses attentions, et partout il éloignait de la morsure des loups rapaces les brebis que vous avez rachetées, ô Christ Sauveur! Avec lui veillaient d'illustres et saints évêques, Hugues, archevêque de Lyon et légat du saint-siége en France, Manassès, archevêque de Rheims, Yves de Chartres, Lambert d'Arras, Odon de Cambrai, Noalon de Paris, Godefroi d'Amiens, et d'autres qui illustrèrent cet âge bienheureux!

IV.

Ses vertus dans l'épiscopat ; ses coopérateurs célèbres.

Qui pourrait, je ne dirai pas énoncer, mais même rechercher d'une manière suffisante jusqu'à quel point il fut sobre pour lui-même, juste envers ses sujets et son prochain, pieux envers Dieu, dès qu'il fut revêtu de la dignité pontificale? Moi qui parle ainsi, je ne dis que la vérité, car j'ai vécu près de quatorze ans avec lui, et je ne dis que ce que j'ai vu moi-même ou ce que j'ai appris des hommes très-dignes de foi qui l'ont connu dans l'intimité de sa vie.

Il obtint dès son enfance le don d'une pudeur si parfaite, il garda par la grâce de Dieu une chasteté si grande, que jamais il ne fut même soupçonné, bien que nous sachions qu'il ait eu à résister à plusieurs sollicitations de femmes qu'aveuglait la concupiscence. Il châtiait avec tant de soin ses autres sens, que jamais une parole impure ne tombait de sa bouche, jamais son regard n'exprimait l'orgueil ou la curiosité, jamais son oreille ne s'ouvrait pour écouter les choses vaines. Il mortifiait son goût et son odorat par les règles d'une abstinence sévère. Jamais il ne faisait usage de viande, pas même dans sa vieillesse. Trois ans seulement avant sa mort, un prêtre cardinal, légat du siége apostolique, étant venu lui faire visite et le trouvant tellement faible qu'il pouvait à peine marcher et célébrer les saints mystères, se mit à le prier instamment de changer d'habitude et de se nourrir désormais de viande, au moins de temps en temps. Nous nous joignîmes humblement à ce prêtre, et nous ne pûmes rien obtenir. Enfin il fallut un commandement exprès au nom de Dieu et des Apôtres et en vertu de l'obéissance, pour le contraindre à user quelquefois de viande et en très-petite quantité. Quant à ses vêtements, il avait soin d'observer en cela une grande modestie, n'en portant point de trop précieux, ne les choisissant pas non plus trop vils.

Aussitôt qu'il fut élevé sur le siége épiscopal, il eut soin de s'entourer d'hommes d'une religion éprouvée, qu'il choisit pour travailler avec lui dans la vigne du Père de famille. Il avait, en outre, souvent auprès de lui plusieurs abbés religieux, ayant le zèle de Dieu et s'efforçant de marcher sur ses traces, Conon d'Arrouaise, qui fut depuis évêque et légat du siége apostolique en France, Lambert de Saint-Bertin, Bernard de Waten, Gérard de Ham et plusieurs autres. Telle était la société du serviteur du Christ, et dans leur commerce il trouvait des consolations et de la force pour supporter les chagrins et les ennuis de l'exil de ce monde. Ils étaient les témoins de sa conduite privée, ils étaient également les témoins de ses œuvres publiques ; et toujours ce qu'il disait aux autres de faire il en avait le premier donné l'exemple dans ses œuvres ; sa prédication était toujours d'accord avec son action. Toujours il était occupé à la méditation spirituelle, ou bien à la lecture des livres saints, ou bien encore à des conversations sur le mépris du monde et l'amour de Dieu, ou bien seul avec Dieu il se répandait en prières ardentes pour lui-même et pour ceux qui lui étaient confiés. L'évêque était le premier aux veilles de la nuit, aux offices du matin ; il était dur pour lui-même et indulgent pour les autres jusqu'au point d'éviter de troubler leur repos par le moindre bruit quand il lui arrivait de devancer l'heure de la prière commune. Il se retirait ensuite dans le secret de son cœur, et là, après avoir chassé le trouble des pensées du siècle, il priait dévotement son Père et demeurait dans cet exercice de la méditation ou de la lecture jusqu'à l'heure de prime, puis après prime il faisait de même jusqu'à tierce. Ensuite il procédait à la célébration de la messe, devoir dont il s'acquittait par lui-même tous les jours ou du moins très-fréquemment. A sa table on faisait chaque jour une lecture sacrée, de sorte que l'homme intérieur recevait sa nourriture en même temps que l'homme extérieur prenait la sienne.

V.

Sa discipline ecclésiastique ; ses autres vertus.

Dans les premiers temps de son épiscopat, il commença par réparer extérieurement et intérieurement l'église de Sainte-Marie-de-Thérouanne, qu'il avait trouvée dans un état complet de délabrement. Il la rebâtit même en grande partie, et quand il eut, à l'aide du bois et de la pierre, réédifié ce temple extérieur, avec d'autres bois spirituels et d'autres pierres vivantes, il le rétablit d'une manière bien plus utile ; car il fit venir tous les ecclésiastiques savants et de bonnes mœurs qu'il put trouver, et qui n'étaient ins-

crits dans aucune église, c'est-à-dire qui n'avaient point de bénéfice, et il leur assura une pension convenable et suffisante prise sur les revenus de l'église. Nous savons, et en toute vérité nous rendons témoignage que dans tout le temps de son pontificat il s'abstint tellement de tout esprit de cupidité, que jamais, ni par un moyen ni par un autre, il n'exerça la plus petite exaction sur ses sujets, clercs ou laïques. Jamais même il ne voulut percevoir les amendes que les lois imposent (dans certains cas de violation des constitutions ecclésiastiques), bien que plusieurs l'aient blamé d'agir ainsi. Aussi arriva-t-il que le clergé fut plus utile et plus vénéré dans l'Église de Dieu, et que les malveillants n'eurent plus d'occasion de décrier les prêtres du Seigneur.

Il s'efforça, tant par ses paroles que par son exemple, de ramener dans la bonne manière de vivre d'autres ecclésiastiques de ce diocèse, qui depuis long-temps déjà marchaient par les voies larges du siècle et les désirs de la chair. Il en trouva qui étaient infectés de la peste de la Simonie, et il résolut d'employer toutes ses forces à la combattre et à l'anéantir. Les églises d'Ypres et de Formeselles étaient dans les mains d'hommes souillés par cette hérésie; il les leur enleva par les voies canoniques, et loua la vigne du Seigneur à d'autres laboureurs. Quand il eut ainsi délivré l'église d'Ypres, après l'avoir tenue quelque temps sous sa garde immédiate, il la donna à des frères réguliers, mit à leur tête un abbé et la leur confia pour toujours. Il réforma complètement Formeselles, et dans ces deux églises on suivit désormais la règle de Saint-Augustin, et tous les revenus furent mis en commun. Il institua en outre, en différents lieux, sept monastères, et davantage même, et il y plaça des réunions de moines ou de clercs résolus à vivre selon la règle des apôtres. Quant aux autres ecclésiastiques qui avaient à régir le peuple de Dieu selon les différents degrés de la hiérarchie, il savait, ou les avertir, ou même les forcer de veiller avec soin à l'accomplissement des devoirs de leur charge et à la pratique des vertus.

Il nous souvient qu'un fils d'iniquité, poussé par le conseil de méchants hommes dans lesquels le démon agissait, voulut un jour lui ôter la vie. Dieu seul fut son protecteur et empêcha les ruses de l'ennemi de nuire à ce juste. Il traversait un petit village par lequel on savait qu'il devait passer. Voici tout-à-coup qu'un furieux s'élance sur lui, une lance à la main, et cherche à le frapper. Le prêtre du Seigneur se retourne aux cris qu'il entend retentir derrière lui, il regarde l'assassin sans trembler, sans cher-

cher à fuir, bien qu'il fût alors à cheval et son ennemi à pied ; l'homme de Dieu ne craignait point la mort, il la désirait, afin d'être plus tôt avec J.-C. Alors arriva un prodige de la puissance divine : le trait lancé par le méchant s'arrête au milieu des airs et demeure suspendu au-dessus de la tête du pontife. L'ennemi n'a pour lui que la honte ; il s'enfuit, et le saint défend de le poursuivre. Mais Dieu se chargea de la vengeance, et l'assassin aussi bien que ses complices moururent bientôt, après avoir été affligés de plusieurs châtiments.

Cependant les bonnes œuvres du saint évêque l'avaient rendu un objet de complaisance aux yeux de Dieu et d'amour pour les hommes bons et vertueux. Ce que l'on apprenait de lui par la renommée était grand sans doute, mais on avait de lui une idée bien plus grande encore, quand on se trouvait en sa présence. Son visage était orné d'une sorte de beauté angélique, sur sa face rayonnait sans cesse quelque chose de divin ; il était comme entouré d'une sphère de respect, on ne pouvait le voir sans le vénérer aussitôt, sans se sentir entraîné vers lui par une irrésistible attraction du cœur. Il avait tant de familiarité et de crédit auprès du pape Paschal, d'heureuse mémoire, qu'il le regardait comme un de ses plus chers amis. Aussi il obtenait de lui tout ce qu'il lui demandait, entre autres des privilèges pour les monastères qu'il avait fondés. Le même pape avait tant de confiance dans son intégrité et dans sa sagesse, qu'il le délégua souvent pour traiter à sa place différentes affaires concernant des églises ou des personnes. Il lui confiait aussi le soin de gouverner d'autres églises privées de leurs pasteurs. Cependant Jean ne se glorifiait point de toutes ces prérogatives ; il n'en usait même ordinairement point, ou tout au plus agissait-il assez pour ne pas être exposé au péché de désobéissance. Nous pourrions en dire beaucoup davantage sur ce sujet ; mais ce peu de détails suffira pour rappeler la mémoire des vertus de notre saint pasteur.

VI.

Il court le danger de perdre la vie ; le Ciel le préserve.

Il est cependant un fait qui ne doit pas être passé snos silence et que depuis long-temps on désirait voir retracé par écrit. Environ quinze ans avant sa mort, il parcourait son diocèse selon ses habitudes de sollicitude pastorale, lorsqu'il arriva dans un endroit appelé Merckem (entre Dixmude et Ypres), où il reçut l'hospitalité. Il y avait auprès du parvis de l'église un ouvrage de fortification, sorte de

château-fort, très-élevé, bâti depuis longues années par le seigneur de cette terre. Un fossé large et profond entourait ce château qui n'avait de communication avec le reste du village que par un pont soutenu sur des poutres de distance en distance, appuyé d'une part au bord extérieur du fossé, et de l'autre au rempart même de la forteresse, où l'on ne pouvait ainsi pénétrer qu'après avoir monté le long de ce pont disposé en pente. Le pontife était logé dans ce château avec sa suite nombreuse et vénérable. Après avoir imposé les mains et administré l'onction fortifiante du chrême sacré à une grande foule de peuple dans l'église et dans le parvis, il retourna à ce lieu de son logement pour changer d'habits, parce qu'il avait ensuite à bénir un cimetière destiné à recevoir les corps des fidèles. Comme il descendait du château et qu'il était vers le milieu du pont, à une hauteur de trente-cinq pieds au moins, il s'arrêta pour un motif quelconque; il était alors entouré d'une troupe de peuple qui le précédait et le suivait, l'accompagnait à sa droite et sa gauche. Tout-à-coup le pont fléchit, se brise, et au milieu d'un craquement horrible et d'un nuage de poussière tout ce peuple est précipité dans le fossé avec son évêque. Ici se présente à mon esprit le naufrage de l'apôtre saint Paul, quand Dieu accorda à ses prières la vie de toutes les personnes qui étaient avec lui. De même en fut-il cette fois; car malgré le pêle-mêle de tout le monde, malgré la chûte des poutres, des planches et de tant de matériaux de construction, personne ne fut blessé; et lui-même, le visage toujours aimable et gai, n'ayant de l'eau que jusqu'aux genoux, se débarrassa, rendit grâces à Dieu, et s'écria : le Diable a voulu empêcher l'œuvre de Dieu, mais il ne prévaudra pas, car Dieu est toujours avec nous; puis, sans s'arrêter un instant, il alla bénir le cimetière.

VII.

Sa dernière maladie; sa mort.

Il eut beaucoup à souffrir pendant les trois dernières années de sa vie. Il était chaque jour témoin de choses qu'il ne pouvait voir sans une extrême douleur. Car après la mort du glorieux serviteur de Dieu, le marquis Charles (Charles-le-Bon, comte de Flandre et martyr), la terre fut abandonnée aux mains de l'impie, selon ce que dit l'Ecriture. Il n'y avait plus que vols et brigandages, fraudes et parjures, pillages et incendies, homicides et combats. Tout cela affligeait profondément le cœur si plein de charité de notre bon Père.

Deux mois avant sa mort, il commença à éprouver un

grand dégoût pour la nourriture ; il ne pouvait plus prendre qu'un peu de lait. Des symptômes plus graves s'étant déclarés, il fit venir les prêtres de l'église qui, selon l'autorité apostolique, l'oignirent d'huile sainte et répandirent sur lui la prière de la foi. Il avait d'abord confessé ses péchés, puis il reçut le corps sacré et le sang du Seigneur, donna à tous le baiser de paix et les congédia afin de s'unir plus étroitement à Dieu par la contemplation. Il fit donner aux pauvres tout ce qu'il avait, afin de suivre pauvre le Christ, son maître, pauvre lui-même, et n'ayant point eu sur la terre un lieu pour reposer sa tête. Il donna à l'église ses manuscrits, ses vêtements, les vases sacrés qu'il avait en grand nombre ; puis il ne songea plus qu'à prier et à converser doucement sur les choses du Ciel avec ses amis intimes. Il nous prédit alors plusieurs choses que nous avons vues se réaliser depuis, et régla l'ordre de sa sépulture, gardant jusqu'à la fin l'usage de toutes ses facultés, qui avaient toujours été si éminentes. Il avait défendu de laisser entrer personne, à moins qu'il n'en donnât lui-même la permission. Cependant une foule immense était à la porte, accourue de la ville et du dehors, des parties les plus éloignées du diocèse. Hommes et femmes de tout rang étaient là attendant humblement qu'il leur fût donné de recevoir la bénédiction du saint prélat. Ils espéraient, disaient-ils, qu'on ne refuserait point à des enfants de voir une dernière fois leur père bien-aimé. Ils demandaient, ils suppliaient, ils se plaignaient et se lamentaient; plusieurs même avaient fait le serment de ne point s'en aller avant d'avoir été admis. Vaincus par tant d'importunités, nous en dîmes quelques mots au saint évêque ; il fit un signe de tête qui leur permit d'entrer. Ils entrèrent alors dans le plus grand silence ; il ouvrit les yeux, leva la main et les bénit. D'autres et d'autres vinrent alors de tous côtés ; nous les introduisions dans le même ordre à d'assez longs intervalles de temps, puis nous les congédiions. Lui, cependant, persévérait dans son silence, et, les yeux presque toujours fermés, il était livré à une contemplation et à une prière non interrompue. Ses douleurs étaient très-vives ; mais il avait tant de patience qu'il était là, étendu, tranquille et silencieux, sans proférer aucune plainte, aucun gémissement. Enfin, à la seconde férie de la semaine, à la première heure du jour, il commença à entrer dans l'agonie. Alors, suivant sa volonté, nous le posâmes sur un cilice recouvert de cendre ; on ouvrit les portes, les clercs et les moines accoururent, et nous nous mîmes à psalmodier avec beaucoup d'attention et de ferveur. Mais tout le

monde pleurait tellement, les gémissements et les lamentations des hommes et des femmes étaient si nombreux et si forts, que l'on ne savait plus distinguer les voix de ceux qui psalmodiaient d'avec les accents de ceux qui pleuraient. Nous parcourûmes ainsi la plus grande partie du psautier, nous répétions pour la seconde fois l'office de la recommandation de l'âme, lorsqu'enfin cette âme fidèle se dépouilla du fardeau pesant de son corps qui paraissait jouir d'un doux sommeil, et s'avança pour entrer en possession de ce repos de l'immortalité pour lequel il avait tant soupiré et tant travaillé. Il a toujours tenu la foi catholique, il a persévéré jusqu'à la fin dans les bonnes œuvres; aussi la miséricorde du Seigneur lui a donné la couronne de gloire. Il sortit de ce monde l'an de l'Incarnation de N. S. J.-C. 1130, (indiction 8e, le 6 des Calendes de Février, à la 3e heure du jour), après avoir gouverné l'église de Thérouanne pendant trente ans, six mois et trois jours.

Actes principaux de la carrière épiscopale de saint Jean.

An 1099.—Saint Jean est sacré évêque de Thérouanne. Il assiste au concile de St.-Omer, que Manassès, archevêque de Rheims, célèbre, avec ses suffragants, dans l'église de Notre-Dame.

Cette même année, saint Jean consacre l'église de Loo, près de Dixmude, de l'orde de Saint-Augustin. Cette fondation avait été commencée par un prêtre nommé Thomas, qui de son église de St.-Pierre avait fait un monastère ou une église canoniale, vers l'an 1050. Ce premier établissement fut fort agrandi par Philippe, comte de Loo, qui lui fit une dotation considérable en 1093. (Voyez la suite des Prévôts et Abbés de Loo, dans le tome V du *Gallia Christiana*, col. 349, etc.)

1100.—Dès son arrivée à Thérouanne, saint Jean s'occupe de la réparation de son église cathédrale qu'il reconstruit presque de de fond en comble. Vers ce même temps, il reçoit une lettre d'Yves de Chartres, dans laquelle cet homme célèbre le loue de sa vigilance et de son zèle pour conserver aux églises leur liberté et empêcher les loups de pénétrer dans le bercail du Seigneur. Il l'exhorte à faire ses efforts auprès de son métropolitain pour assurer l'exécution des lettres de Rome touchant la liberté des élections de Beauvais.

1101.—Il se rend à Rome et devient l'ami intime du Souverain Pontife. Il contribue activement à la réforme de l'abbaye de St.-Bertin, en donnant à l'abbé Lambert le conseil de la soumettre à la règle de Cluny. (Voir plus loin, page 241 et suivantes.)

1102.—De retour dans son diocèse, il chasse de la ville d'Ypres des prêtres ambitieux et simoniaques, et met à leur place, à la demande des habitants, le prêtre Gérard, homme d'une vie exemplaire. Il lui confie les églises de St.-Martin et St.-Pierre. Gérard construit aussitôt un édifice propre à la vie commune, il s'adjoint des compagnons et mène avec eux la vie régulière selon l'ordre de Saint-Augustin, édifiant le monde et donnant au peuple fidèle la

nourriture saine des doctrines de l'Evangile. En 1559, lors de l'érection de l'évêché d'Ypres, l'église de Saint-Martin devint la cathédrale, et les chanoines furent sécularisés.

1103.—Il s'occupe de divers réglements et donations.

1104.—Il assiste à Rheims à la consécration de Godefroi, évêque d'Amiens. Vers cette époque, il confirme la fondation de l'abbaye de Bourbourg, de l'ordre de Saint-Benoît, faite par la comtesse Clémence, femme de Robert-de-Jérusalem, comte de Flandres. Cette pieuse comtesse fonda aussi une autre abbaye de filles à Merckem, près de Dixmude; cette seconde maison fut ruinée dans les troubles religieux du 16e siècle.

1105.—Il souscrit à une donation relative à l'église d'Eversham, que dès l'an 1099 il avait érigée en prévôté de chanoines réguliers de Saint-Augustin. Cette maison fut fondée dans le territoire de Furnes, sous le patronage de saint Pierre et de saint Vaast, par deux chanoines de Cassel, Walbert et Elbodon, en 1091.

1106.—Saint Jean consacre l'église d'Arrouaise, destinée à devenir la maison-mère d'une illustre et nombreuse congrégation d'abbayes de l'ordre de Saint-Augustin. Il fait aussi la dédicace de l'église et du monastère de Saint-Bertin, reconstruits par le bienheureux Lambert. (Voir plus loin, page 241 et suivantes.)

1107.—Il confie à saint Hugues, abbé de Cluny, la réforme de l'abbaye de Saint-Wulmer-de-Samer. (Voir plus loin, page 190.)

1108.—Il lève de terre et place sous l'autel de la Sainte Vierge le corps de saint Humfroi. (Voyez plus loin, page 90.) Il s'acquitte auprès des chanoines de Tournay et des moines de Saint-Martin d'une mission de conciliation qui lui est confiée par le siége apostolique. Il établit des chanoines réguliers à Falempin, et leur donne pour abbé un des membres de son clergé nommé Lambert.

1112.—Il met sous la dépendance de l'abbaye d'Anchin le prieuré de Saint-Georges, près d'Hesdin. Enguerrand, comte d'Hesdin, avait commencé cette fondation, en 1094, dans une église ou chapelle déjà dédiée à saint Georges. (Voir un manuscrit du 17e siècle, de la Bibliothèque publique de Boulogne.)

1113.—Il donne des réglements aux chanoines de Saint-Wulmer.

1114.—Il reçoit du Pape Paschal une mission relative au diocèse de Tournay. Il assiste au concile de Beauvais.

1115.—Il assiste aux conciles de Rheims et de Châlons.

1117.—Il réforme l'abbaye de Saint-Pierre-de-Gand, ou Blandinium, monastère célèbre dont la fondation remonte à saint Amand. (Voir le *Gallia Christiana*, tome 5e, col. 184, etc.)

1119.—Il s'occupe de diverses confirmations et donations. Charles-le-Bon, comte de Flandre, son intime ami, le délivre de l'oppression injuste de l'avoué de Thérouanne.

1120.—Il assiste au concile de Beauvais. Il établit des chanoines réguliers à Choques, près de Béthune.

1121.—Il institue, comme abbé de Bergues, Thomas, religieux de Saint-Bertin.

1122.—Il accorde des priviléges à l'abbaye d'Andres. « Cette » abbaye fut fondée, en 1084, par Baudouin, comte de Guînes, » sous le titre de Saint-Sauveur et de Sainte-Rotrude, abbesse de » Marchiennes au diocèse d'Arras, à l'occasion des reliques de » cette sainte trouvées dans le territoire de Guînes. Ce monastère,

» des plus célèbres du pays, prit commencement dans une petite
» chapelle dédiée à saint Médard, où ces ossements devinrent
» immobiles dans le temps que le comte les voulait faire transférer
» à son château. Il y établit des religieux tirés de l'abbaye de
» Charoux en Poitou, sous la dépendance de laquelle celle-ci a
» été si long-temps. Elle a été enveloppée dans les mêmes ruines
» que les autres abbayes du comté de Guînes et gouvernement de
» Calais, lorsque les anglais en devinrent maîtres sous le règne
» de Philippe-de-Valois, et il n'est rien resté de considérable de
» l'abbaye d'Andres, que la chronique écrite par Guillaume, qui
» en était abbé en l'an 1207. On peut dire qu'il s'est heureusement
» vengé des injures du temps et de la guerre en attachant son nom
» et celui de son abbaye à ce monument immortel. » — (Extrait du manuscrit du 17e siècle, cité plus haut).

Cette chronique si précieuse pour l'histoire du Boulonnais a été imprimée au tome second du *Spicilegium* de D. Luc d'Achery.

La même année 1122, saint Jean érige en abbaye le monastère des Dunes, qui avait commencé, vers l'an 1107, par un pieux ermite nommé Lyger qui s'était mis à mener une vie austère et mortifiée en cet endroit du territoire de Furnes, et qui bientôt avait été entouré de nombreux imitateurs. Cette abbaye des Dunes, de l'ordre de Saint-Benoit, s'accrut tellement, qu'au milieu du 13e siècle, sous l'abbé Nicolas, elle comptait 150 religieux et 248 convers s'occupant de divers métiers, administrant les fermes et cultivant les terres de l'abbaye. (Gazet, Hist. Ecclés. des Pays-Bas, 416.)

1123. — Il consacre l'église de Nonnenbosche, abbaye de filles de l'ordre de Saint-Benoît, fondée en un lieu champêtre et bocageux, nommé Rumettre, près d'Ypres. Ce monastère est demeuré en ce lieu jusqu'aux troubles suscités par les Huguenots. Les religieuses furent alors forcées de se retirer dans la ville d'Ypres, où elles s'établirent désormais, observant la clôture et la discipline régulière ordonnée par le saint concile de Trente. (Gazet, loc. cit., page 417.)

1127. — Walterus, ou Gauthier, lui dédie la vie de Charles-le-Bon, comte de Flandres, qu'il avait écrite suivant son conseil.

1128. — Il se rend à Lille et ne craint pas de se prononcer pour le faible contre le fort, en donnant raison à l'église et aux chanoines de cette ville, et condamnant Guillaume de Normandie. La même année, il fait partie de l'assemblée d'évêques réunis à Arras pour discuter et décider la réforme de Saint-Jean-de-Laon.

1129. — Il confirme l'établissement du monastère de Guînes, abbaye de filles de l'ordre de Saint Benoit, fondée par Manassès, fils de Baudouin, comte de Guînes, et Emma de Cancarville, sa femme, qui y mirent des religieuses tirées de l'abbaye d'Estrun, diocèse d'Arras, sous la direction des moines de Saint-Bertin. Cette abbaye fut entièrement ruinée par les Anglais. (Manuscrit déjà cité.)

1130. — Il meurt le 27e jour de janvier, après avoir gouverné ou plutôt fondé de nouveau et réformé complètement l'église des Morins pendant les trente années si bien remplies de son administration vigilante et réparatrice.

E. V........

LE BIENHEUREUX MILON

Issu de la noble maison de Selincourt en Picardie, le *bienheureux* Milon devint prêtre du diocèse de Thérouanne, et exerçait, en **1113**, les fonctions curiales dans la modeste paroisse de Verchin, près de Fruges (1). Il se retira, peu après, dans un ermitage que s'était formé saint Josse, vers **640**, en un lieu nommé Rumac, situé à peu de distance de la rivière d'Authie, dans la commune actuelle de Tortefontaine. Il s'y livrait, avec quelques autres reclus, aux saintes rigueurs de la pénitence, lorsqu'il résolut de se rendre auprès de saint Norbert à Prémontré pour étudier la règle de son nouvel institut. Il s'unit aux disciples de l'illustre fondateur, prit avec eux l'habit religieux, et fit profession selon la règle de Saint-Augustin, la veille de Noël **1119**.

En **1120**, il revint dans sa retraite de Rumac, ou plutôt de *Saint-Josse-au-Bois*, car elle avait pris ce nom du saint qui l'avait primitivement habitée ; et, conformément aux instructions qu'il avait reçues de saint Norbert, il engagea les ermites qu'il y avait laissés à embrasser la règle de Prémontré. Ils accueillirent cette proposition, et Milon devint leur premier abbé.

La réputation que le fondateur de Prémontré s'était acquise par ses prédications, par la sainteté de sa vie et par ses miracles, contribua beaucoup à favoriser le nouvel établissement de Saint-Josse-au-Bois. Les seigneurs voisins s'em-

(1) Archives de l'abbaye de Dommartin, déposées à Arras.

pressèrent de contribuer à sa dotation. D. Jacques Humetz, religieux de Dommartin (1), cite Enguerrand de Mouriez, Ermenfroi de Gouy, Rorgon de Tortefontaine, Hugues de Ponches, Guyard d'Argoul, Drogon de Selincourt. Renauld, archevêque de Reims, approuva les donations de ces seigneurs, autorisa l'établissement du monastère et permit aux religieux d'élire librement leurs abbés (2).

Ces libéralités mirent Milon à même de construire une église dont on voyait encore quelques ruines au siècle derdernier, dans l'enclos des fermes de Saint-Josse. « Il y a, » dit D. Humetz, dans une pâture vers Douriez, une grange » dont une muraille en pierres, qui sert de pignon, est un » reste de cette ancienne église. »

Bientôt le nouvel abbé de Saint-Josse-au-Bois se vit entouré d'un grand nombre de religieux, ce qui l'obligea d'ériger des constructionssur un plus vaste plan. Il admit aussi des religieuses qu'il établit dans un quartier séparé; ce qui prouve que, dans l'ordre de Prémontré, on fondait, comme dans plusieurs autres congrégations religieuses, des monastères doubles (3).

Cet ordre se multiplia à tel point qu'il compta dans la sui-

---

(1) D. Jacques Humetz composa, en 1769, une histoire abrégée de son abbaye, et qui nous a été donnée en copie par M. Levrin, curé de Tortefontaine. « Depuis quarante-six ans, dit l'auteur dans la préface, que » je suis entré en l'abbaye de Dommartin, j'ai entendu raconter par les » plus anciens religieux qui y étaient en 1723, beaucoup de traditions » sur les abbayes de Saint-Josse-au-Bois et de Dommartin. Depuis trente » ans que je vois les archives de cette dernière, j'ai observé que la plu- » part de ces traditions ne s'accordaient pas en tout avec les chartes et » autres titres, et qu'il y en avait plusieurs destituées de tout fondement. » C'est pourquoi j'ai cru rendre un grand service en faisant toutes les » recherches possibles dans les auteurs anciens et modernes, pour tirer » cette origine le plus au clair que je le pourrais; et c'est, d'après ces » recherches; que j'ai rédigé l'abrégé qui suit. »

(2) La charte de l'archevêque de Reims a été éditée, tome X du *Gallia christiana*. Col. 103.

(3) L'abbaye de *Saint-Josse-au-Bois*, qui avait pris ce nom à cause de l'ancienne solitude de Saint-Josse, et pour qu'on pût la distinguer de celle de Saint Josse-sur-mer, près Montreuil, ordre de Saint-Benoit, est plus connue sous celui de Dommartin. L'établissement érigé par Milon y fut transféré en 1161 par Adam son successeur, à la suite d'une donation faite par Eustache Colet et Agnès sa mère, de la maison des chatelains de Beaurain. Dommartin appartient aujourd'hui à la commune de Tortefontaine, et touche à la rivière d'Authie. L'enclos du monastère comprenait 40 journaux. Il n'y reste plus qu'une ferme. La pioche révolutionnaire a fait disparaitre l'église et les bâtiments claustraux. Les armes de l'abbaye étaient d'azur à trois navires d'or, deux en chef et un en pointe, avec la mitre et la crosse en dehors. On y avait gravé pour devise ce mot, *priez*. Voyeznotre *notice historique* sur cette maison, t. V. du *Puits-Artésien*, p. 167.

te jusqu'à mille abbayes d'hommes divisées en trente provinces. Les religieux étaient vêtus de blanc et portaient un scapulaire au-dessus de leur soutane. Lorsqu'ils sortaient, ils se couvraient d'un manteau blanc. Dans l'intérieur de la maison, ils avaient un petit camail de même couleur. En hiver, ils portaient au chœur une chappe ; mais dans la belle saison, ils n'avaient à l'église qu'un surplis et une aumusse blanche. Ils laissaient alors tomber sur leurs épaules le capuchon du camail, et se couvraient d'un bonnet carré blanc (1).

Milon voyait prospérer, sous son habile direction, la colonie de Norbertins qu'il avait formée à Rumac, lorsque le siége épiscopal de Thérouanne devint vacant par la mort de saint Jean de Warnêton, en 1130. Séduits par Thierry d'Alsace, comte de Flandre, les bourgeois acclamèrent pour le remplacer Bauduin, chanoine de la cathédrale et frère de ce comte. On installa cet élu, qui était tout jeune encore, sans laisser au chapitre le temps de se réunir. Il prit possession du palais épiscopal, et les affaires de l'église se traitèrent sous sa juridiction ; en sorte qu'il fit beaucoup de mal en peu de temps. L'archevêque de Reims et les autres prélats de la province ayant été instruits de cet état de choses, ordonnèrent aux fidèles de Thérouanne de tenir une assemblée qui serait présidée par les deux archidiacres, et d'élire un évêque d'une manière conforme aux règles canoniques.

Les suffrages se réunirent sur l'abbé Milon. Nul autre, en effet, n'était plus digne de succéder au saint évêque qui avait administré le diocèse avec tant de sagesse, et qui y avait fait briller de si hautes vertus. Ce qui, d'ailleurs, avait valu au fervent disciple de saint Norbert les suffrages du clergé, c'est qu'il avait puissamment aidé à propager l'ordre de Prémontré. Il avait, du reste, tellement conquis l'estime de tous, que les hommes les plus distingués voulaient se placer sous sa direction. Son élection fut confirmée par le pape Innocent II. L'archevêque de Reims le sacra le 15 février 1131, et il fit son entrée à Thérouanne le 15 mars suivant.

Peu de temps après son avènement à l'épiscopat, il songea à doter sa ville de Thérouanne d'une maison de l'ordre de Prémontré. Il choisit pour cela l'emplacement d'un ancien couvent ruiné depuis les invasions normandes au neuvième siècle. Il était situé près de la Lys et au midi de la cité. Cette position convenait d'autant mieux qu'une église était devenue nécessaire dans ce quartier éloigné de la cathédrale. Il appela des religieux de la maison de Saint-Pierre-

(1) Archives de Dommartin.

lès-Selincourt, vulgairement connue sous le nom de *Sainte-Larme*, ayant à leur tête Alelme, qui fut leur premier abbé. Milon fit à ce monastère, qui prit pour patron saint Augustin, plusieurs donations, notamment celles des autels de Nielles, de Coquelles près de Calais, de Bainghen, de Haringues et de Rincq. Le pape Eugène III confirma ces libéralités en 1147 (1).

L'esprit général de cette époque portait les riches de la terre à fonder des établissements religieux. Robert, seigneur de Licques, avait institué, dans sa baronie de ce nom, cinq prébendes canoniales, s'était lui-même voué à l'état ecclésiastique dans cette collégiale, où il avait donné l'exemple de grandes vertus. Bauduin, son fils, lui avait succédé en qualité de prévôt. Quatre de ses fils étaient entrés dans les ordres, et servaient Dieu dans cette même collégiale, lorsqu'il leur témoigna l'intention de faire un pélerinage à Jérusalem. Les fils voulurent suivre le père dans cette lointaine et laborieuse pérégrination. Mais avant leur départ, ils résolurent d'abandonner leurs prébendes en faveur de la prévôté établie sur la colline de Watten. Milon, qui fut consulté à cette occasion, leur persuada qu'il valait mieux honorer à perpétuité la baronie de Licques par un établissement plus important, en y fondant une communauté régie par un abbé. Un synode fut réuni à cette occasion en 1132. Il y fut décidé que Bauduin et ses quatre fils s'étant voués au service de Dieu, il entrait dans les intérêts de l'Eglise de la Morinie qu'il se formât à Licques une institution particulière, et qu'on choisît l'ordre de Prémontré. Bauduin s'occupa de la construction des édifices claustraux, et Milon désigna pour premier abbé de cette maison Henri, religieux de l'abbaye de Saint-Martin à Loudun. Le monastère de Notre-Dame-de-Licques, situé dans le comté de Guînes, et peu éloigné du détroit du Pas-de-Calais, ne tarda pas à prospérer, et contribua à l'extension de l'institut de Saint-Norbert dans les Iles Britanniques (2).

Le bienheureux Milon établit en 1132, d'après les auteurs du *Gallia Christiana*, et un an plus tôt, d'après Dom Gosse (3), des chanoines réguliers de la congrégation d'Arrouaise, dans l'abbaye de Saint-Wulmer-de-Boulogne.

Heureux de voir son diocèse se peupler ainsi de pieux cénobites, ce fut aussi une grande joie pour lui de consacrer,

(1) Notice manuscrite sur l'abbaye de Saint-Augustin-lès-Thérouanne, par Nicolas Ledé, abbé de Saint-André-au-Bois.

(2) La charte de fondation de l'abbaye de Licques a été éditée, tome X du *Gallia christiana*. Col. 400.

(3) Histoire d'Arrouaise, page 338.

en 1133, son église cathédrale. Ce monument avait beaucoup souffert depuis plusieurs années ; il le fit réparer, et le pourvut d'ornements. Garin évêque d'Amiens, Alvise d'Arras et Simon de Noyon vinrent rehausser, par leur présence, l'éclat de cette cérémonie. Thierry d'Alsace s'y rendit avec un grand nombre de seigneurs. On y remarquait, en outre, Simon abbé de Saint-Bertin, et le prévôt de Notre-Dame de Saint-Omer qui avaient apporté les corps de saint Omer et de saint Bertin, de saint Folquin et de saint Erkembode. L'abbé de Bergues s'y trouvait aussi avec les reliques de saint Winoc. Une immense population s'était réunie pour prendre part à cette solennité.

Le saint évêque de Thérouanne vit encore s'établir dans son diocèse, en 1137, l'abbaye de Beaulieu dans le Boulonnais. Si l'on s'en rapporte au récit de Folquin abbé de ce monastère (1), Eustache dit *le Vieux*, seigneur de Fiennes, ayant suivi Godefroi de Bouillon en Palestine, aurait eu pour partage dans les dépouilles de Jérusalem une coupe dont on croyait que Notre-Seigneur s'était servi lorsqu'il célébra la dernière cène avec ses disciples. Ce chevalier aurait émis le vœu de fonder, dans l'une de ses terres, un monastère sous l'invocation de la Sainte Vierge, dans le but d'y déposer cette insigne relique, s'il revenait dans sa patrie. Il établit donc à Beaulieu des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin et de la congrégation d'Arrouaise, qu'il fit venir de l'abbaye de Ruisseauville.

Milon se réjouissait de voir ainsi les seigneurs de son diocèse rivaliser de zèle pour la fondation d'établissements aussi éminemment utiles à l'édification publique, aux progrès de la civilisation, au défrichement du sol, et, par suite, au développement des arts et de l'industrie dans l'ancien pays des Morins.

Thierry d'Alsace avait augmenté la dotation de l'abbaye de l'ordre de Prémontré récemment établie à Furnes; l'évêque de Thérouanne confirma, en 1137, les libéralités de ce prince.

Si, d'une part, plusieurs seigneurs Morins édifiaient le saint pontife par leurs pieuses donations aux églises, il eut, de l'autre, beaucoup à souffrir de l'avoué de sa ville épiscopale. Cet homme, nommé Arnoul, qui, par la nature de ses fonctions, devait protéger l'évêque et le clergé, n'usa, au contraire, de son autorité que pour faire peser sur eux la plus cruelle oppression. Il avait construit sur la voie romaine, ou route de Tournehem, un château qui dominait la ville,

(1) V. *Gallia christiana*, tome X, col. 419, et l'histoire précitée de Dom Gosse.

et se servit de cette forteresse pour s'y retrancher, inquiéter l'évêque, son chapitre et toute la population. Milon se vit forcé d'implorer le secours du comte de Flandre pour soumettre ce turbulent voisin. Thierry d'Alsace leva des troupes, vint assiéger ce fort, le prit d'assaut et le fit raser jusqu'aux fondations. Le pape intervint dans cette affaire, lança des anathêmes contre l'avoué Arnoul ; et, dans une assemblée du clergé et de la noblesse, il fut réglé que nul ne pourrait, à l'avenir, construire aucun fort, non-seulement dans l'enceinte de Thérouanne, mais même à moins d'une lieue de cette place. Voici comment Milon raconte les excès auxquels se livrait cet avoué. « Il venait, dit-il, à main armée, violer » nos demeures, briser les portes du temple, répandre le » sang dans le lieu saint, incendier nos granges et les » maisons de nos chanoines. Sommé de paraître devant » nous pour donner satisfaction de tous ces torts, il refusa » jusqu'à trois fois, et nous avons alors prononcé contre lui » un jugement canonique. »

Saint Jean, son prédécesseur, avait établi en 1120, près du Château de Choques, des chanoines réguliers de la congrégation d'Arrouaise. L'église et les bâtiments claustraux ayant été détruits de fond en comble par le fait de la guerre, Milon procura à ces religieux un terrain en dehors du bourg de Choques, près de la Clarence, où leur établissement se maintint jusqu'en 1792. Il abandonna à cette abbaye, en 1142, l'autel de Gonehem (1) et confirma toutes les possessions qu'elle tenait des seigneurs de Béthune, ses principaux fondateurs, ou qu'elle avait acquises jusqu'alors.

Milon consacra, en 1144, en présence d'un grand nombre d'abbés et de gentilshommes, l'église de Dixmude, élevée aux frais de Chrétien, seigneur de ce lieu. Il assista la même année avec Alvise, évêque d'Arras, à la dédicace de la basilique de Saint-Denis.

Une collégiale avait été établie à Ardres par les seigneurs de ce lieu. De concert avec Bauduin d'Ardres, l'évêque de Thérouanne en unit les prébendes en 1145 à l'abbaye de Notre-Dame-de-Capelle, fondée par sainte Ide, sur le territoire de la commune actuelle des Attaques.

Vers le même temps, il rédigea en synode la donation du domaine de Nieurlet que fit Arnoul, comte de Guînes, aux

---

(1) La charte de Milon relative à cette concession d'autel se trouve aux archives du Pas-de-Calais. Il y append encore le sceau du saint évêque bien conservé. Philippe et Milon son neveu, ses archidiacres, étaient présents à la rédaction de cet acte. On trouve aux mêmes archives une autre charte originale de Milon, concernant un échange de dîmes fait par le même monastère au territoire de Planques.

religieux cisterciens de Clairmarais. Cet accroissement de propriété était dû, selon Malbrancq, au pieux souvenir que les seigneurs Morins conservaient du passage de saint Bernard dans nos contrées. L'illustre abbé de Clairvaux revint dans le diocèse de Thérouanne, en 1150, et y introduisit, de concert avec Milon, le chant du *Salve Regina*.

Milon avait rédigé en 1137, avec Théodoric, évêque d'Amiens, la charte de fondation de l'abbaye de Cercamp par Hugues de Camp d'Avesnes, comte de Saint-Pol (1). Il confirma, en 1145, les diverses donations faites jusqu'alors à ce monastère.

Le saint évêque de Thérouanne assista, en 1148, au concile tenu à Reims sous la présidence du pape Eugène III. On y rédigea dix-huit canons sur la discipline ecclésiastique, et l'on y traita incidemment l'affaire de Gilbert de la Poirée, évêque de Poitiers, suscitée par un écrit qu'il avait publié sur la substance divine. On compte parmi les prélats qui s'occupèrent principalement de sa condamnation, et qui étaient les plus distingués par leur science, Geofroi de Loroux archevêque de Bordeaux, Josselein évêque de Soissons, Milon de Thérouanne, saint Bernard et l'abbé Suger. Ils rédigèrent un symbole et députèrent trois d'entre eux pour le présenter au pape. Ces députés furent Milon, Suger et l'évêque d'Auxerre. Le novateur fut condamné et promit au Souverain Pontife qu'il ferait à son œuvre telles corrections que sa Sainteté lui prescrirait (2).

Ardent à procurer la propagation de l'ordre de Prémontré, le bienheureux Milon engagea Guillaume, châtelain de Saint-Omer, à fonder, en 1156, l'abbaye de Saint-André-au-Bois. Cette maison, fille de celle de Saint-Josse-au-Bois ou Dommartin, qui avait été établie dès 1135 à Maresquel, près de la Canche, fut alors transférée à peu de distance de là, sur le territoire de Gouy (3).

Ce zèle qu'il déployait pour étendre cet institut naissant, et dont il était l'un des premiers profès, lui avait inspiré une sorte de préjugé contre les religieux moines et notamment contre ceux de Cluny. Pierre-le-Vénérable, général de cet ordre, le lui a reproché dans une lettre dont le P. Longueval a inséré un extrait dans son *Histoire de l'Église Gallicane* (4). Il est permis de conjecturer, cependant, avec les auteurs

(1) Cette charte de fondation est conservée en original aux archives du Pas-de-Calais.

(2) Longueval, *Histoire de l'Église Gallicane*, t. XII, p. 183-199.

(3) V. notre notice historique sur Saint-André-au-Bois imprimée dans *le Puits Artésien*, t. V, p. 200 et suiv.

(4) Tome XII, p. 282.

du *Gallia Christiana*, que ce préjugé n'était point général et avait pour objet quelque abbaye de son diocèse de l'ordre de Saint-Benoît, dont il pouvait avoir à se plaindre. Ce qui le prouve, c'est qu'il témoigna sa bienveillance envers les religieux de Saint-Sauve à Montreuil, en leur abandonnant une partie des fruits provenant de l'autel de Notre-Dame-de-Darnestal.

Les auteurs du *Gallia Christiana* font mourir le saint évêque de Thérouanne en 1158, le 16 juillet, et Nicolas Ledé, abbé de Saint-André-au-Bois, place sa mort au 26 juillet 1159. Il rétablit dans son diocèse diverses lois canoniques, notamment celles qui avaient rapport aux mariages. De concert avec le comte de Flandre Thierry d'Alsace, il fit plusieurs réglements concernant la transmission des fiefs, les droits des églises et ceux des communes récemment affranchies. Pour obvier aux diffamations, il fut décidé que nul ne serait accusé d'adultère sur de simples bruits, ni contraint à subir l'épreuve du feu, si ce n'est sur le rapport d'un juré ecclésiastique, et par suite de lettres synodales. Les droits civils et les prérogatives du clergé obtinrent, par ces sages réglements, une égale protection. Ce vénérable prélat sut allier aux devoirs de l'épiscopat ceux de sa profession religieuse dont il conserva l'esprit jusqu'au dernier moment. Sa vertu la plus remarquable était l'humilité. On disait de saint Norbert, de saint Bernard et de lui : *In Norberto fides, in Bernardo caritas, in Milone humilitas.* « On lit dans ses » actes, dit Malbrancq, qu'une femme aveugle depuis quatre » ans a recouvré la vue près de son tombeau. » Baronius a loué la science de ce saint évêque, et du Saussaye en a fait mention dans son Martyrologe. Raissius en parle aussi au 16 juillet, dans son *Auctarium ad natales sanctorum Belgii.* La courte légende de cet auteur est extraite des Monuments de Dommartin et de la Chronique d'Yperius. L'église de Thérouanne et l'ordre de Prémontré lui ont décerné le titre de *Bienheureux* (1).

(1) V. sur Milon, Malbrancq *de Morinis*, lib. IX et X, t. troisième.

PARENTY,

Chanoine d'Arras.

LA VIE

DE SAINT

Bertulphe

DE RENTY

(7e siècle)

D'APRÈS SURIUS ET LES ACTES DES SAINTS DE BELGIQUE PAR GHESQUIÈRE.

—

5 Février

Celui qui veut être le premier sera le dernier de tous et le serviteur de tous. St-Marc, 9, 34.

Celui qui avait reçu cinq talents s'approchant, en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'aviez donné cinq talents, j'en ai gagné cinq autres. Son maître lui dit : Courage, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup ; entre dans la joie du Seigneur.

St-Mathieu, 25, 20.

Imp. BERGER Frères.

SAINT BERTULPHE

I.

Naissance de Bertulphe ; son arrivée dans la Gaule-Belgique ; sa conversion.

C'EST vers l'an 645, sous le règne glorieux de Sigebert, l'Eglise étant alors florissante et paisible, que naquit le bienheureux confesseur Bertulphe. Ses parents, qui étaient parvenus à une honnête aisance, ne savaient pas ce que c'est que de posséder le trésor bien autrement précieux de la foi, et ils avaient pu, dans leurs désirs inconsidérés, rêver tous les biens du monde, hormis celui-là. Il est vrai de dire qu'à cette époque la nuit du paganisme étendait encore ses ombres épaisses sur la malheureuse contrée qu'ils habitaient. Néanmoins, à peine entré dans l'adolescence, et quoique réduit aux seuls enseignements de la loi naturelle, on voyait déjà notre saint marcher d'un pas sûr dans la voie des commandements de Dieu, et tandis que la plupart de ses compagnons ne connaissaient d'autre occupation ou divertissement que le barbare plaisir de la guerre, lui s'adonnait exclusivement à la seule chose nécessaire et s'efforçait de gravir l'étroit et pénible sentier de la justice. Mais se sentant retardé dans sa course par tant d'influences contraires, et de plus en plus sollicité par les attraits de la grâce, il comprit bientôt qu'il devait fouler aux pieds toutes les considé-

rations de la chair et du sang, et abandonner à tout jamais sa parenté et sa patrie plutôt que de s'exposer à perdre son âme dans le contact d'aussi dangereux amis. Nouvel Abraham, il dit donc adieu au pays qui l'avait vu naître, et partit à la découverte d'une nouvelle terre et d'une nouvelle alliance. S'étant dirigé du côté de l'occident, il arriva dans la Gaule et s'arrêta aux confins de l'océan, à l'un des points extrêmes du territoire de Thérouanne.

Il y avait en ce temps-là, dans cette contrée, un certain comte Wambert, d'assez noble lignage, et dont le mérite ne le cédait en rien aux richesses. Son épouse Humburge, dont la condition répondait à celle de son mari, ajoutait encore à l'éclat de toutes ses vertus natives celui d'une religion pure et sans tache. Ce n'était ni chez l'un ni chez l'autre une foi morte, c'était bien au contraire une foi toujours agissante et féconde en œuvres de salut. A voir les excellents fruits qu'ils produisaient, il n'était pas difficile de reconnaître toute l'excellence de cet olivier franc sur lequel ces primitifs rejetons de la race gauloise avaient greffé leurs sauvages rameaux. De pieuses et nombreuses fondations l'attestaient. Ils avaient sur leur propre domaine, et de leurs propres deniers, construit un superbe monastère, et l'avaient placé sous l'invocation de saint Denis, martyr. Joignez-y trois autres églises dédiées l'une à saint Pierre, l'autre à saint Martin, et la troisième à saint Vaast.

Comment, au milieu d'une atmosphère qui répandait de si doux parfums de foi, ne pas respirer quelque chose de l'amour du Christ, surtout quand on y est aussi bien disposé que l'était Bertulphe. Notre saint eut donc à peine touché à cette terre privilégiée qu'il reconnut en elle sa véritable patrie, car il commençait déjà à voir et à goûter par lui-même combien le Seigneur est doux à ceux qui le servent, et, selon l'expression du psalmiste, les merveilles de la miséricorde du Très-Haut lui étaient, dans le lieu de son exil, comme des hymnes d'amour, comme de délicieux concerts. Non content d'avoir été admis par le baptême dans la société ordinaire des fidèles, il tint à figurer au premier rang des soldats du Christ, et afin de s'unir plus étroitement à l'Eglise, il se fit recevoir au nombre de ses ministres.

Sur ces entrefaites, la renommée de l'illustre Wambert et de sa digne épouse grandissant toujours, la bonne odeur de toutes leurs vertus se répandait au loin et gagnait tous les cœurs. Celui de Bertulphe, prévenu par de continuels appels de l'Esprit-Saint, ne pouvait non plus rester indifférent à d'aussi édifiants exemples. Il se sentit épris non-seulement d'admiration mais d'amour pour cette pieuse famille, et il

n'eut ni cesse ni repos qu'il n'eût obtenu accès auprès d'elle, considérant que ce serait pour lui un grand bonheur que de pouvoir, en récompense de ses lointaines pérégrinations, contempler une fois ce rare spectacle de vrais fidèles adorant le vrai Dieu en esprit et en vérité. Mais là ne se bornèrent point ses désirs ; car aussitôt qu'il eut vu de plus près ces âmes d'élite il ne voulut plus s'en séparer, et quelque basse et humiliante que pût être cette condition, il n'eut aucune honte, lui qui s'estimait un serviteur inutile, d'accepter dans la maison du noble comte les fonctions et le titre du dernier des serviteurs, n'aspirant, comme Joseph, qu'à une seule gloire, celle de passer aux yeux de Dieu pour un serviteur fidèle dont la conscience était sans détours.

II.

Comment Bertulphe élevé par le comte Wambert en honneur et en dignité se suscite quelques envieux dont il triomphe.

Wambert et sa digne compagne ne furent pas longtemps sans rendre justice à la probité et à la sagacité que déployait Bertulphe dans l'office de son emploi, et, pour reconnaître son désintéressement et son dévouement, ils résolurent de lui donner une marque signalée de leur confiance en l'élevant à la seconde place de leur maison et en le nommant l'intendant de tous leurs biens, persuadés qu'ils étaient de ne pouvoir placer la suprême direction de leurs affaires dans les mains d'un plus sage économe. Et en effet les intentions droites du serviteur, répondant constamment à celles de son maître, ne tardèrent pas à leur attirer à tous deux les bénédictions du Ciel les plus abondantes. Le comte Wambert vit bientôt ses domaines s'accroître d'une manière considérable, et Bertulphe, de son côté, obtint dès ici-bas la faveur de voir réaliser dans sa personne la récompense promise par le Seigneur au serviteur fidèle : Courage, bon et fidèle serviteur, parce que tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup.

Mais le sort même des biens de ce monde dépendant en grande partie du bon ou mauvais usage qu'on en sait faire, notre saint n'ignorait pas qu'en répandant avec largesse sur les membres souffrants de Jésus-Christ les richesses de son maître, il aurait le bonheur, sur cette terre même, de les augmenter au centuple tout en lui amassant dans le Ciel des trésors bien autrement dignes d'estime et pour lesquels il n'aurait à redouter ni les voleurs, ni la rouille, ni les vers. Aussi à un travail constamment sanctifié par la prière joignait-il les aumônes les plus abondantes, aumônes pleines

de fruits ; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, ses ressources, au fur et à mesure qu'il les prodiguait, semblaient ne faire que s'accroître.

Toujours sous l'œil de Dieu, il n'attendait pas le regard de son maître pour se conformer à ses volontés et à ses moindres désirs; car le maître auquel il obéissait ici-bas n'était autre pour lui que le représentant de Dieu lui-même, et il portait gravé dans son cœur ce précepte du pasteur des âmes : Serviteurs, soyez soumis à vos maîtres, et vous entretenez à leur égard dans un esprit de révérencieuse crainte et d'amour.

Uniquement préoccupé des intérêts du noble comte qu'il confondait avec les siens propres, il eût rougi à la seule pensée de détourner à son profit la plus petite part des fruits qu'il retirait de la culture des biens dont il n'était que le dépositaire ; en cela bien différent d'un grand nombre de serviteurs de nos jours, lesquels, dans les marchés qu'ils passent au nom de leurs maîtres, et, par suite de capitulations de conscience très-coupables, ne se font aucun scrupule de s'approprier, à l'insçu de ces derniers, des profits qui ne leur sont pas dûs. Inutile d'ajouter que l'apparence même d'un mensonge eût révolté une âme aussi droite que celle de Bertulphe. Il ne se cachait que pour une seule chose, c'était pour faire le bien. Ses œuvres n'étaient sans doute pas faites pour être mises sous le boisseau, il convenait cependant à sa parfaite humilité d'en dérober le spectacle à tous les regards.

Une vie si pure, tant d'actes de justice devaient soulever beaucoup de haines et de colères. Le vil reptile ennemi du genre humain qui rôde sans cesse autour de nous cherchant une proie à dévorer ne pouvait manquer de diriger contre ce vaillant athlète toute la violence de son venin. Il lui suscita donc quelques envieux qui s'efforcèrent de persuader à Wambert que Bertulphe, par ses prodigalités, lui faisait un tort considérable et le menait ainsi à une ruine prochaine. Toutes ces trames évidemment ourdies par des artisans de mensonge trouvèrent longtemps le noble comte insensible et ne purent aller jusqu'à ébranler sa confiance en l'habileté et en la fidélité d'un serviteur qu'il avait tant de fois éprouvé.

Cependant ces impies détracteurs s'acharnant de plus en plus après cette innocente victime, il plut à la Providence de les confondre par un miracle. Un soir, à la tombée du jour, il arriva que le fidèle serviteur de Dieu s'apprêtait à franchir le seuil de la maison de son maître, portant, cachée sous ses habits, une petite provision de pain et de lait caillé avec un peu de vin dans un vase fermé, le tout destiné à être dis-

tribué à quelques pauvres familles. A cette vue, toute la rage de ses ennemis se réveille; ils ne veulent pas laisser échapper une aussi bonne occasion de perdre à jamais cet homme dont la vertu leur est importune et odieuse. Ils vont donc aussitôt trouver Wambert et lui offrent, à l'appui des accusations qu'ils portent contre son serviteur, une preuve sans réplique. Wambert y consent, et immédiatement, à leur instigation, faisant venir Bertulphe, il lui demande ce qu'il porte ainsi caché dans son sein. Alors celui-ci qui ne voulait pas, en s'attirant une marque d'infâmie pour le bien qu'il faisait, se priver encore pour l'avenir et de la faveur de son maître et par cela même de la possibilité d'étendre encore ses bienfaits, répond qu'il n'a sur lui autre chose qu'un peu d'eau dans un vase de terre, et pour chauffer cette eau quelques petits morceaux de bois à brûler. Or, comme son maître lui témoigne son étonnement de le voir, lui si haut placé dans sa maison, descendre à des détails aussi vils, et comme il paraît douter en ce cas de sa véracité, notre saint, sortant sa main de dessous son manteau, expose à tous les regards les objets mêmes qu'il avait annoncés; car, ô merveilleux effet de l'assistance divine, pour sauver son digne serviteur et pour convaincre ses ennemis de mensonge, le Tout-Puissant avait permis que le pain et le vin, en cette circonstance, subissent une complète transformation. C'est ainsi que les complots des méchants, tournant contre leurs auteurs, ne servent souvent qu'à faire éclater davantage toutes les vertus de ceux dont ils semblaient devoir assurer la ruine.

Des traits semblables à celui que nous venons de citer, attirant de plus en plus à notre saint les respects et la vénération de tous ceux qui l'approchaient, excitaient en même temps la noble émulation de Wambert et de sa pieuse compagne, et les enflammèrent tous deux du désir d'entreprendre pour la gloire de Dieu de grandes choses. Ils conçoivent donc le dessein d'aller visiter Rome en pélerins pénitents et donnent à Bertulphe en partant une nouvelle marque de leur confiance en le laissant, durant leur absence, maître absolu de toute l'étendue de leurs domaines.

Puis après avoir, sur la tombe du prince des apôtres, scellé solennellement de leurs larmes les engagements pris avec le Ciel au jour de leur baptême, après avoir aux pieds du père commun des fidèles déposé l'offrande de leurs cœurs et d'une partie de leurs biens, ils eurent grande hâte de regagner leurs foyers, impatients qu'ils étaient de faire également participer leurs amis absents à cette ample moisson qu'ils avaient faite des bénédictions apostoliques jointes

aux souvenirs d'édification les plus utiles au raffermissement de leur commune foi.

La nuit même qui suivit leur retour fut signalée par un fait bien digne d'être rapporté. D'épais nuages s'amoncelaient à l'horizon, la foudre grondait au loin, et tout présageait un orage des plus terribles. Wambert et ses compagnons, arrivant tout harassés de fatigue et de sommeil après ce long et pénible voyage pendant lequel ils avaient été si souvent sujets à toutes les intempéries de l'air, s'estimaient heureux cette fois d'y échapper. Quel plus délicieux abri que celui qui allait leur être rendu sous le toit de leurs pères après leur avoir si longtemps fait faute! Et comment la circonstance n'en eût-elle pas doublé le prix! Ils ne songeaient donc tous qu'à une seule chose, à se livrer aux douceurs du repos. Il y avait cependant aussi à pourvoir à la garde des chevaux abandonnés jusques-là en plein air à toute l'inclémence du temps, et personne ne se souciait trop de prendre sur lui cette charge. Enfin Bertulphe, qui ne recule devant aucun labeur, devant aucune peine, surtout quand, venant en aide à ses semblables, il sait qu'il travaille en même temps à la gloire de Dieu et à sa propre santification, Bertulphe s'offre pour remplir cet office que tous refusent. Il s'engage à passer le reste de la nuit dans les pâturages auprès des chevaux, et à les ramener tous le lendemain sains et saufs sans en excepter un seul. L'exécution suit de près la promesse. Bientôt le ciel s'entr'ouvre, des torrents d'eau inondent la terre et tout cède à la violence de la tempête. Quelques compagnons qui, ne voulant pas se laisser vaincre en générosité par Bertulphe, avaient jusqu'alors près de lui fait bonne contenance, l'abandonnent et s'enfuient à toutes jambes jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un refuge.

Seul imperturbable au milieu de tous ces éléments déchaînés, cet intrépide soldat du Christ ne bouge pas un instant du poste que lui assigne son devoir. Alors son maître, inquiet de ne pas le voir rentrer avec les autres, lui en fait intimer l'ordre par l'un de ses officiers. Mais quand ce dernier vint pour s'acquitter de sa mission, quelle n'est pas sa surprise! L'homme de Dieu était assis, un livre à la main, dans l'attitude de la méditation, et tandis qu'une colonne de feu, partant du sommet des nues et descendant jusqu'à terre, l'enveloppait de toute parts et le défendait ainsi contre les ténèbres de cette sombre nuit, un aigle d'une taille démesurée, déployant au-dessus de sa tête sa large envergure, empêchait les eaux du ciel de l'atteindre. Et en effet, Dieu, qui n'abandonne jamais les siens dans la détresse, voulut témoigner par ce double prodige combien la preuve de charité et

d'obéissance qu'avait donnée Bertulphe en cette circonstance lui était agréable. Wambert accourt au bruit de cette merveille, en demeure tout stupéfait et peut à peine en croire ses propres yeux. Il ne sait plus lequel des deux est maître ou serviteur, et se prosterne aux pieds de notre saint, partagé entre le sentiment d'admiration que lui inspire cette marque éclatante du ciel sur son fidèle serviteur, et le remords qu'il éprouve d'avoir traité ce dernier d'une manière si peu digne de son mérite. Nous étonnerons-nous de cet hommage? En présence de cette seule véritable grandeur de la vertu rehaussée encore par la sainteté, quelle est celle des fausses grandeurs humaines qui ne s'abaisserait d'elle-même pour lui faire place? C'est alors vraiment que le serviteur peut se dire à bon droit plus grand que ce maître qu'il subjugue de la sorte et supérieur aux distinctions sociales les plus élevées. Et si quelques-uns de ces esprits insatiables de notre époque qui, alors qu'ils savent à peine se gouverner eux-mêmes, ne rêvent pourtant rien moins que la domination du monde entier, si quelques-uns de ces esprits égarés par l'ignorance, non moins que par leurs appétits désordonnés, connaissaient mieux l'ascendant de la vertu, son pouvoir vainqueur des éléments et de la mort même, ce pouvoir serait certainement le seul auquel il voulûssent s'adresser désormais pour en obtenir le secret de cette suprématie qu'ils envient tant!

Wambert ne pouvait s'expliquer comment cet homme, qui lui semblait bien plutôt fait pour commander que pour obéir. avait pu accepter chez lui une condition aussi voisine de la domesticité. Bertulphe lui apprit. à cette occasion, à la suite de quels terribles combats il s'était vu contraint à tout abandonner, son pays. sa fortune et son père, et comment, au terme de son voyage sur cette terre étrangère,après avoir ressenti pour la première fois la vivifiante chaleur du soleil de justice, comblé dans tous ses vœux le jour où il avait rencontré de sincères adorateurs du vrai Dieu auprès desquels il était assuré de vivre et de mourir dans la paix du Seigneur, il s'était dit qu'il n'aurait plus d'autre patrie ni d'autres maîtres. C'est ainsi que cette âme profondément chrétienne exprimait sa reconnaissance pour tous les bienfaits dont la divine Providence l'avait favorisé en lui donnant des supérieurs si dignes de le comprendre et de favoriser ses pieux désirs. A dater de ce jour ceux-ci le traitèrent non plus en serviteur, mais en fils tendrement aimé, et l'instituèrent, en cette qualité, l'héritier de leurs domaines ainsi que de tout ce qui s'y trouvait contenu. Cet homme choisi de Dieu, qui avait toujours pratiqué jusqu'alors le détache-

ment le plus absolu des choses de la terre, parce que tout son trésor dès longtemps il l'avait mis au Ciel, ne se sentait pas plus de goût pour ces nouvelles richesses qu'il n'en avait eu précédemment pour celles de ses pères, et il eût bien voulu pouvoir les traiter avec le même dédain; mais la gloire de Dieu et l'intérêt de tant de pauvres, dont il était devenu le père, le lui défendaient. Aussi, quelle que fût sa répugnance naturelle à cet égard, il dut obéir à la manifestation d'un ordre contraire qui lui semblait clairement émaner de la volonté de l'Être suprême.

III.

Mort de Wambert et de sa digne épouse ; Bertulphe, héritier de tous leurs biens, érige le monastère de Renty.

A quelque temps de là, l'illustre comte et son épouse ayant quelques vagues pressentiments de leur fin prochaine, voulurent une dernière fois encore avant de mourir revoir la ville éternelle et y renouveler les souvenirs de ce premier pélerinage qui avait laissé dans leurs âmes une impression si salutaire. Mais à peine ont-ils accompli ce pieux désir et sont-ils en route pour revenir, que la fièvre dont ils avaient si bien senti les approches s'empare de tous deux à la fois et les oblige à s'arrêter dans l'une de leurs terres connue sous le nom de Falkenberg (Fauquembergue), où la maladie fit des progrès si rapides qu'elle leur apporta bientôt la fin de leurs misères et le couronnement de leurs espérances éternelles. Bertulphe, qui les avait si bien servis pendant leur vie, devait également être seul appelé à recueillir et à ensevelir leurs dépouilles. Aussi notre saint, à la première nouvelle de la mort de ses bienfaiteurs, dont il connaissait à cet égard les dernières intentions, accourut pour leur rendre ses devoirs, suprême hommage d'un dévouement tout filial. Sa douleur égalait la grandeur de sa perte, mais elle était résignée et chrétienne, et partant elle n'avait rien d'égoïste, car sa foi lui enseignait que ces âmes qu'il pleurait, exemptes désormais, quant à elles, de l'amer tribut des larmes, jouissaient, dans le sein de leur divin auteur, de la félicité sans bornes que leur avaient méritée leurs vertus.

Devenu, par cet événement, l'unique possesseur de grandes richesses, il eut toujours soin d'en tenir son âme parfaitement détachée, en possédant toutes choses comme s'il ne les eût jamais possédées, il pouvait être rangé au nombre de ceux dont il est dit qu'ils n'ont rien et qu'ils possèdent toutes choses. Dégagé des derniers liens qui pouvaient le retenir encore dans la vie du siècle, et désireux de s'adon-

ner tout entier au service de Dieu, il résolut d'embrasser la vie contemplative. Quatre superbes églises lui avaient été léguées par Wambert : l'une d'elles, celle de Renty, fut érigée en monastère. C'est là que Bertulphe, retiré avec quelques autres religieux, et vivant dans de continuels et sublimes entretiens avec Dieu et les saints anges, persévérait dans la prière, le jeûne et les veilles, et se sacrifiait en esprit d'union avec ses frères, formant avec eux une sainte conjuration de suppliants holocaustes qui devaient faire violence au Ciel, et défendre les pécheurs des coups de sa colère.

Quelques-uns de ces religieux, après s'être retrempés à ce foyer de l'oraison commune, et après avoir revêtu la triple cuirasse, ne craignaient pas d'affronter de nouveau le monde et de redescendre dans la lice afin d'apporter à leurs frères combattants et souffrants tous ces trésors de foi et de charité que leurs communs efforts avaient dérobés au Ciel. D'abondantes moissons d'âmes étaient toujours le fruit de semblables campagnes. Ces pieux enfants de saint Benoît ne descendaient jamais de leur montagne sainte sans emporter avec eux le pain de l'âme en même temps que celui du corps, et tous deux étaient répandus à la fois sur les membres souffrants du Christ avec une largesse et un amour qui achevaient de leur gagner tous les cœurs. Beaucoup des pauvres brebis que ces bons pasteurs ramenaient au bercail ne voulaient plus les quitter, tant il y avait de délices pour eux auprès de ces sources ignorées d'eau vive que recèlent certains sanctuaires particulièrement bénis du Seigneur. C'est au point que l'asile primitivement ouvert par Bertulphe ne suffisant bientôt plus au zèle de tous ces nouveaux convertis, il devint nécessaire de construire dans le voisinage d'autres fondations pieuses, lesquelles furent également, dans la pensée de notre saint, consacrées à la prière faite en commun. Pouvait-il en effet songer à leur donner une autre destination celui qui était tous les jours témoin des prodiges opérés,suivant les promesses de l'Évangile,à la seule voix de ses moines assemblés et priant au nom de Jésus-Christ.

C'eût été, aux yeux de Bertulphe, ne pas marcher sur les traces de son divin maître et ne pas travailler efficacement à son propre salut que de ne pas s'efforcer en même temps, par la prédication de la parole et du bon exemple, de contribuer autant qu'il était en lui au salut de ses frères. Bertulphe ne cessa donc, jusqu'à son dernier jour, d'offrir en sa personne le modèle parfait de chacune des vertus qui font les saints.

IV.

Mort de Bertulphe ; miracles opérés sur sa tombe ; diverses translations que subirent ses reliques ; leur sort final.

Enfin l'heure de la délivrance de Bertulphe allait sonner, et ses mérites grandissaient de jour en jour dans une proportion qui devait encore en hâter le terme. Après avoir, ainsi qu'il l'avait fait, combattu le bon combat, le moment était venu où ce vaillant soldat du Christ allait recevoir du maître suprême de ses destinées la couronne de gloire dûe à ses triomphes. A peine eut-il éprouvé les premières atteintes du mal qui devait l'emporter, que, sentant la vie prête à lui échapper, il assembla ses disciples afin de les préparer à une prochaine séparation, les suppliant de ne pas s'en affliger outre mesure, d'étouffer leurs larmes et de se réjouir bien plutôt avec lui de ce que, son corps étant sur le point de se dissoudre, son âme allait entrer dans la joie du Seigneur. Ses dernières exhortations roulaient principalement sur la nécessité de vivre en paix avec soi-même et avec les autres, et de pratiquer la charité envers tous. Il dit aussi quelques mots de ces pauvres déshérités de la famille humaine qu'il avait toujours considérés comme ses frères les plus tendrement aimés et assistés avec tout le respect dû aux membres affligés d'un Dieu fait homme. Sa sollicitude pour eux s'étendit jusqu'au delà du tombeau, car il voulut que même après lui ils trouvâssent encore des bienfaiteurs parmi les continuateurs de son œuvre monastique. Ses intentions furent religieusement observées, et on assure que jusqu'à l'époque de notre première révolution, au jour anniversaire de la mort de notre saint, et afin d'en célébrer plus dignement la mémoire, l'église de Saint-Vaast de Renty faisait distribuer à ses pauvres de telles quantités de pains qu'ils se comptaient par plus de mille. Après ce dernier témoignage de souvenir donné aux fils de sa paternité spirituelle, à ces seuls véritables amis qu'il laissât dans la vie de ce monde, Bertulphe n'eut plus, en cet instant suprême, de pensées et de désirs que pour son Créateur, qu'il reçut avec transports dans la communion du corps et du sang de notre Seigneur. C'est à la suite de cet acte consommé de foi et d'amour que son âme, secouant son enveloppe terrestre, s'envola triomphante vers sa céleste patrie, au milieu du chœur des anges et des chants de victoire des bienheureux.

Bertulphe, selon la plus commune opinion, mourut le 5 du mois de février de l'an 705. Né, comme nous l'avons déjà dit plus haut, en 645, il n'aurait ainsi vécu que soixante ans.

La piété des fidèles lui fit élever dans sa propre terre de Renty et dans la chapelle même dédiée par Wambert à saint Denis un magnifique tombeau dans lequel ses précieux restes furent déposés. Un grand nombre de miracles éclatants vinrent pendant long-temps témoigner en faveur du crédit dont notre saint jouissait auprès de Dieu, et ajouter encore à l'extrême vénération dont il était l'objet dans ce pays. Et en effet, combien d'affligés et d'infirmes de tout genre n'y trouvèrent-ils pas la fin de toutes leurs misères et physiques et morales? Des aveugles, des sourds, des muets et des paralytiques y recouvraient l'usage de membres et d'organes depuis long-temps perdus pour eux, et les incroyants frappés de ces merveilles y renaissaient en foule à la foi.

Deux cents ans plus tard, en 898, les reliques de notre saint subirent un premier déplacement et cessèrent d'appartenir à l'abbaye de Renty. Erkengère, à la fois seigneur de ce domaine et comte de Boulogne, les fit transporter dans cette dernière ville, voulant de la sorte non-seulement les préserver contre la fureur dévastatrice des Normands, mais encore s'en faire un moyen de défense et de protection pour sa cité. Puis, enlevées clandestinement par un impie Breton qui avait eu la sacrilége pensée de les vendre à un roi d'Angleterre, elles furent, grâce à un événement tout providentiel, retrouvées à Audinghen vers l'an 935, et rapportées à Boulogne par les soins d'Arnoul, comte de Flandre. Echues ensuite en partage à Harlebeck (près de Courtrai), sur la Lys, elles ne durent qu'à une intervention encore toute providentielle d'échapper à un incendie qui dévora entièrement l'église dans laquelle elles étaient. Ce fut en dernier lieu, et à dater de l'an 955, l'église de Saint-Pierre, à Gand, qui eut le bonheur de les posséder. Là, placés dans un coffre qui reposait sur un support en fer, on assure que toutes les fois que la guerre ou quelque autre calamité publique était à craindre, ces saints ossements communiquaient à la châsse un son merveilleux qui avertissait les habitants qu'ils eùssent à redoubler de prières et d'œuvres de pénitence afin de détourner les coups de la vengeance céleste prête à fondre sur eux.

Les glorieux restes de Bertulphe avaient pu, ainsi que nous venons de le dire, être soustraits une fois à la fureur des flammes, mais ils n'échappèrent pas à celle de l'hérésie. Il est constant, en effet, qu'en 1578 le corps de ce fidèle serviteur du Christ, avec ceux de huit autres saints, tombèrent au pouvoir des Huguenots qui les livrèrent à la profanation et à la destruction, n'y voyant absolument rien de précieux

ni qui fut digne de leur intérêt, si ce n'est les châsses d'or et d'argent qui les renfermaient et qu'ils se gardèrent bien de laisser perdre.

J. M.

Note sur sainte Angadrême.

La terre de Renty produisit au VII[e] siècle une autre fleur dont les parfums remplirent d'une agréable odeur le jardin de l'Église. Angadrême ou Angadrisme était fille de Robert, grand référendaire du roi Clotaire III. Ayant reçu, elle et son proche parent Lantbert, du village de Quernes près d'Aire, les soins tout particuliers du grand apôtre des Morins saint Omer, tous deux croissaient en sagesse à mesure qu'ils croissaient en âge. Une pieuse émulation les excitait chaque jour davantage à faire de nouveaux progrès dans la voie qui mène à Dieu, et même les leçons sérieuses et approfondies que leur avait prodiguées l'homme de Dieu, la connaissance qu'il leur avait donnée des saintes lettres, avaient produit en leur âme de si grands effets de grâce, qu'ils n'avaient que du dégoût pour les choses de la terre. C'est qu'il leur avait été accordé de comprendre le don de Dieu et les idées de l'ordre surnaturel. Aussi leur amour pour la chasteté s'affermissait de plus en plus dans leur cœur, et Dieu seul était l'objet capable de remplir désormais toute l'étendue de leurs affections.

Cependant un autre jeune serviteur de Dieu croissait en même temps dans l'exercice de toutes les vertus ; c'était Ansbert, fils de Siwin, seigneur de Chaucy en Vexin, sur la rivière d'Epte. Lui aussi méprisait les choses de la terre et n'avait de goût que pour les vérités de l'Évangile. Si parfois il accompagnait son père à la chasse ou dans le monde, c'était sans inclination et par pure obéissance. Sa résolution était prise de conserver sa chasteté et de choisir le Seigneur pour son partage.

Comme son père n'avait point d'autre enfant que lui, il songea à lui procurer un établissement par un mariage avantageux, et il obtint pour lui la main d'Angadrême. Ainsi les deux pères, sans consulter la disposition de leurs enfants, les engageaient réciproquement à se donner leur foi, et l'un et l'autre accoutumés au respect et à l'obéissance qu'ils devaient à l'autorité paternelle n'osaient résister à la volonté

expresse de Siwin et de Robert. On prit jour pour les accorder et pour ménager une première entrevue. Angadrême et Ansbert se virent en effet, et se trouvèrent dans une conformité de mœurs et d'inclinations qui put bien former l'union de leurs cœurs, mais pour un effet fort différent de celui qu'elle a coutume de produire. Car s'étant communiqué leurs pensées et leurs premières résolutions, ils se fortifièrent dans la chasteté et prièrent Dieu que si sa volonté était de les faire vivre ensemble, il lui plût de préserver leurs cœurs du poison des voluptés, et de les garantir de l'amour de la créature. Ils se quittèrent donc pleins du désir de conserver chacun de son côté la pureté du corps avec celle de l'esprit. Angadrême se mit alors à prier avec beaucoup de ferveur ; elle conjurait le Seigneur d'effacer en elle tout ce qui contribuait à la rendre agréable aux hommes, et de la mettre en état de ne plaire qu'à lui seul, en lui ôtant une beauté qui lui était dangereuse et pour elle-même et pour les autres. Alors elle tomba malade et se trouva bientôt couverte d'une sorte de lèpre qui la défigura complètement. Son père, qui l'aimait tendrement, crut que ce n'était qu'un accident passager et la confia aux soins de médecins habiles. Mais ceux-ci ne furent pas longtemps à voir qu'il y avait quelque chose de divin dans cette maladie, et Angadrême avoua alors à son père quelle en était la véritable cause. Elle n'avait jamais souhaité, lui disait-elle, d'avoir un autre époux que Jésus-Christ, et elle s'estimait fort heureuse que Dieu, sans la mettre en danger de désobéir à son père, eût eu la bonté de mettre lui-même un obstacle à ce mariage qui aurait détruit les conditions secrètes de continence qu'elle avait faites avec lui pour le servir avec plus de liberté.

Attendri par les paroles de sa fille, Robert fit venir Siwin et son fils, leur exposa le nouvel état des choses et leur demanda la rupture du contrat. Siwin y consentit, et Ansbert, transporté de joie, fut libre, lui aussi, d'exécuter les pieux desseins qu'il avait conçus. Après avoir servi quelque temps encore les princes de la terre, il quitta le monde, se retira dans le monastère de Fontenelle, dont il fut plus tard abbé, puis il devint évêque de Rouen. Angadrême reçut le voile des mains de saint Ouen et passa toute sa vie dans un monastère près de la ville de Beauvais (Oroir ou Auroër), monastère qu'elle édifia par ses vertus admirables et qu'elle gouverna avec une prudence parfaite.

On rapporte qu'elle était toujours la première à tous les exercices et que souvent même elle devançait l'heure, tant était grand son amour pour la régularité. Un jour que, selon sa coutume, elle allait chercher du feu pour allumer les

lampes et les cierges de l'église, comme il n'était pas encore jour et que sa visite était fort importune à celui qui était chargé de faire cuire le pain, cet homme tout impatienté lui jeta au hasard des charbons et des tisons enflammés. Angadrême, sans s'émouvoir, les reçoit dans son vêtement, et, sans qu'il fût atteint le moins du monde par l'ardeur des flammes, elle porte ces charbons ardents jusques dans l'église, à la grande stupéfaction des sœurs et surtout de l'homme qui avait cédé à la colère et qui alors se prosterna à ses pieds pour obtenir son pardon.

Une autre fois elle arrêta un violent incendie en faisant porter près du théâtre de cet événement, avec une foi vive et des prières ardentes, les reliques d'un saint auquel elle avait une grande dévotion, et depuis lors les habitants de Beauvais ont pris sainte Angadrême pour leur patronne.

Elle mourut le 14 octobre, à la fin du VIIe siècle, la même année que saint Ansbert avec qui on avait voulu la marier.

Quant au pieux Lantbert, il avait d'abord été religieux, puis abbé de Fontenelle ; il fut enfin appelé à diriger comme premier pasteur l'illustre et sainte église de Lyon.

* * *



LA VIE

DE SAINTE

Austreberthe

VIERGE

ABBESSE DE PAVILLY

(7e Siècle)

D'après Surius et les Bollandistes

—

10 Février

Nous avons suivi pour sainte Austreberthe la vie que nous a donnée SURIUS, parce que c'est la vie la plus ancienne que nous ayons de la sainte, et qu'elle a été écrite par un auteur contemporain. C'est ce qui se trouve établi dans une dissertation insérée sur ce sujet dans le cinquième volume des *Acta Sanctorum Belgii*. Voir cet ouvrage, page 422 et suivantes.

SAINTE AUSTREBERTHE

I.

Naissance et éducation de sainte Austreberthe ; sa piété se manifeste dès ses premières années.

ENSANGLANTÉE pendant près d'un siècle par les guerres des successeurs de Clovis, et par les rivalités de deux furies décorées du titre de reines, la Gaule commença à respirer sous le règne assez paisible du petit-fils de la barbare Frédégonde. Dagobert premier, prince d'un caractère doux, mais indolent et trop adonné aux plaisirs, se montra favorable à l'Église ; et, sous sa protection, il se fonda à cette époque un grand nombre de monastères. Semblable à un bel arbre qui, après un long hiver, reparaît au printemps plein de sève et de vigueur, ainsi l'Eglise des Gaules s'embellit des vertus d'un nombre infini de saints religieux et de vierges consacrées au Seigneur, dont la vie angélique apaisait le Ciel irrité des crimes de la terre.

Parmi les fondateurs de cette époque se distingue surtout Philibert, pour lequel Dagobert avait une profonde vénération. Ce saint homme obtint du monarque franck la concession d'un terrain assez considérable dans une forêt de la Neustrie, et là il jeta les fondements d'un établissement de religieux, pour y chanter nuit et jour les louanges du Seigneur. C'est cette célèbre abbaye de Jumiéges, dont on ne peut voir les magnifiques ruines sans se sentir pénétré d'une profonde douleur, et comme artiste et comme chrétien. Bientôt après, un noble

gaulois nommé Amalbert, édifié de la vie presque céleste que menaient les moines de Jumièges, accorda à Philibert un terrain appelé Pavilly, distant d'environ dix milles de cette communauté, afin que le serviteur de Dieu y fondât un monastère de filles. Ainsi la religion élevait de toutes parts des asiles à la piété de ceux de ses enfants qui, fatigués des luttes incessantes qu'ils avaient à soutenir contre les orages du siècle et contre leurs propres passions, désiraient se retirer dans la solitude ; et il est immense le nombre de monastères que cette époque vit s'ériger sur le sol de la France.

Dans ces siècles qu'on appelle à juste titre barbares, et qui l'étaient sous différents rapports, les Chrétiens d'alors comprenaient bien mieux que de nos jours les divins conseils de l'Evangile, et savaient mieux les mettre en pratique. Quoique la cour ne soit pas ordinairement le séjour de la sainteté, cependant celle de Dagobert était édifiée des exemples admirables que donnait au roi et à ses leudes, Badefroy, comte palatin. Issu des premiers rois francks, rien n'égalait néanmoins son admirable humilité, et la chasteté de ses mœurs ne le cédait qu'à sa grande sagesse et à sa profonde prudence. Framechilde, son épouse, fille d'un souverain de la Germanie, était digne de Badefroy, moins par sa noblesse que par la haute piété qui la distinguait des autres dames de la cour. Semblables à deux nobles coursiers qui s'efforcent à l'envi de parcourir ensemble la même carrière, Badefroy et Framechilde, engagés dans la voie de la perfection, s'animaient mutuellement à s'y avancer de plus en plus. Heureuse et sainte émulation qui devrait toujours animer les époux chrétiens, s'ils comprenaient bien la pensée de Dieu et de l'Eglise !

Le Seigneur, pour récompenser leur éminente vertu, leur accorda une fille qui fut tout à la fois l'honneur de son sexe et la gloire de la Religion. Un an avant sa naissance, Framechilde eut une vision ou plutôt un entretien avec un messager céleste qui lui annonça les grandes destinées de sa fille, et lui imposa le nom qu'elle devait porter, celui d'Austreberthe. Quelle ne fut pas la joie de ces pieux parents, lorsqu'ils reçurent dans leurs bras cette fille de bénédictions ! Ils se proposèrent dès cet instant de l'entourer de tant de sollicitudes, qu'avec l'aide de Dieu elle pût ignorer même l'apparence du péché, et présenter intacte à son Créateur sa robe baptismale. Comme le jardinier écarte avec soin de la jeune plante qu'il cultive tout ce qui peut nuire à sa végétation, ainsi Badefroi et Framechilde eurent grand soin d'éloigner d'Austreberthe toute impression capable d'altérer la candeur de son âme angélique. Rien ne fut oublié non plus

pour développer en elle l'intelligence supérieure qu'elle avait reçue d'en-haut, et les premières années de sa vie s'écoulèrent innocentes et paisibles sous la garde de la tendre vigilance de ses parents.

Mais, dès l'âge de dix ans cependant, sa vocation pour la vie religieuse se manifestait dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions. Elle n'avait rien de la puérilité des autres jeunes filles ; Dieu, qui l'avait prévenue avant sa naissance de ses plus douces bénédictions, l'attirait déjà à lui par le goût prononcé qu'elle avait pour la prière. Prier était pour elle l'occupation la plus douce, la plus agréable, et la pensée de Dieu ne l'abandonnait jamais, même dans les actions où il semblait qu'elle devait moins y songer.

II.

Vision de sainte Austreberthe, présage de sa vocation ; elle s'enfuit de la maison paternelle et va trouver saint Omer.

Un jour, s'amusant, comme font quelquefois les enfants de son âge, à regarder sa figure dans l'eau limpide d'un ruisseau, il lui sembla voir sa tête couverte du voile des épouses du Christ. Dès lors elle n'a plus qu'une pensée, qu'un désir, celui d'appartenir à tout jamais à ce Dieu sauveur par le don de tout elle-même, car ce voile mystérieux lui semblait être l'indice de sa vocation.

Dans notre siècle sceptique, on se rirait de prendre pour l'expression de la volonté céleste ce que nous appellerions illusions de l'imagination; mais, alors qu'on n'avait pas appris à douter, alors que les saintes Ecritures étaient la lecture favorite des chrétiens, on se souvenait qu'il avait plu souvent à Dieu de faire connaître par des signes extérieurs ce qu'il demandait aux hommes, et l'on se croyait coupable quand on semblait même balancer. Etonnons-nous alors du grand nombre de serviteurs et de servantes de Dieu dans les siècles de ferveur primitive !

Austreberthe, toujours préoccupée du désir d'entrer en religion, s'y préparait à l'avance et s'était fait de la maison paternelle une espèce de monastère où elle s'exerçait à toutes les vertus de son âge. Afin d'ôter pour elle à ses parents toute idée d'établissement dans le monde, dans ses entretiens avec sa mère elle ne faisait qu'exalter le bonheur des filles qui ont choisi Jésus-Christ pour époux ; ses yeux alors interrogeaient ceux de Framechilde, et lorsqu'elle croyait y démêler un non assentiment à ses désirs : « Ma chère » mère, lui disait-elle, vous m'avez donné un cœur si tendre » que votre amour et celui de mon père ne suffisent pas » pour le contenter. Chaque fois qu'il se reporte vers les

» créatures, j'éprouve un vide si accablant en considérant
» combien peu elles peuvent me donner d'affection, que
» malgré moi, et sans presque y penser, tant cela me paraît
» être naturel, j'ai choisi pour époux celui dont je n'ai point
» à craindre l'inconstance, dont le cœur saura toujours ré-
» pondre au mien, et qui, me sachant même gré de mon
» amour, m'aimera éternellement. C'est le titre d'épouse de
» Jésus-Christ que je veux avoir et point d'autre; je mets
» mon cœur à trop haut prix pour que jamais aucun homme
» puisse y prétendre. »

Mais, malgré ses protestations et malgré la grande piété de ses parents, ils résolurent de la marier; et une alliance brillante s'étant présentée, le temps et le jour de son mariage furent fixés.

Que faire? Ira-t-elle heurter de front la volonté de ses parents qui s'étaient formellement prononcés? Mais comment aussi résister à la volonté de Dieu, si clairement manifestée par la vision qu'elle avait eue et dont le souvenir la poursuivait sans cesse? Comment?.... Dans cette perplexité, elle s'adressa au Seigneur, et le supplia de lui faire connaître ce qu'elle devait faire.

Austreberthe, se souvenant que notre Seigneur a dit que celui qui veut le suivre et qui lui préfère son père ou sa mère n'est pas digne de devenir son disciple, après avoir prié, pleuré et conjuré Dieu de se manifester à elle, se sentit vivement pressée de la pensée de s'enfuir de la maison paternelle. Elle prend alors son plus jeune frère et s'enfuit tristement du château, le cœur déchiré par la pensée de la douleur de ses parents, mais cependant animée de l'espérance que cette démarche était la seule manière de leur faire comprendre qu'elle est inébranlable dans la résolution de n'appartenir qu'à Dieu, et qu'elle s'exposera à tout plutôt que de changer. Chemin faisant, l'enfant lui fait plusieurs questions et lui demande où ils vont ainsi furtivement.— A la ville voisine, répond Austreberthe; et cette réponse, en satisfaisant la curiosité de l'enfant, qui ne connaissait encore que le château de ses pères, calma l'inquiétude qu'il éprouvait de s'éloigner ainsi à l'insu de sa mère qu'il ne quittait jamais.

Mais un obstacle imprévu se présenta : à l'endroit de la Canche, où se trouvait un pont qu'il fallait traverser, les eaux de la rivière se trouvèrent tellement grossies, que la partie supérieure du pont en était toute couverte et qu'il était absolument impossible d'y passer. Que faire alors? Doit-elle retourner chez ses parents sans avoir exécuté son dessein? s'exposer à leurs reproches et être forcée de con-

sentir à l'union qu'ils projettent, ou bien s'exposera-t-elle à périr en essayant d'affronter la violence des eaux? Tournant son cœur vers Dieu, elle le supplie de lever tout obstacle au vif désir qu'elle éprouve de n'être qu'à lui. « Mon ami, » dit-elle à son frère étonné et effrayé tout à la fois, c'est vers » l'évêque de Thérouanne que nous allons; veux-tu m'ac- » compagner jusque chez lui et recevoir sa bénédiction? » Alors ne crains rien, Dieu est avec nous, suis-moi et » avance. » Faisant alors le signe de la croix, pleine de confiance en Dieu pour qui elle abandonne ce qu'elle a de plus cher, elle s'avance sur le pont submergé, excitant plusieurs personnes qui se trouvaient avec elle à la suivre, car, par un prodige étonnant, l'eau s'était comme consolidée sur le pont, et la servante du Seigneur passa, ainsi que son frère, sur l'autre rive, à la vue de tout le monde étonné d'un pareil prodige. Arrivée à Thérouanne, elle se hâta d'aller trouver saint Omer, et, se jetant à ses pieds : « Mon père, » lui dit-elle, le cœur oppressé de sanglots et la voix pleine » de larmes, je veux appartenir à Jésus-Christ, pour son » amour j'ai quitté mes parents qui veulent me fiancer à » un époux mortel; prenez pitié de moi, et, au nom de Dieu, » donnez-moi le voile sacré des vierges. » Saint Omer, surpris d'une telle résolution, hésita d'abord, considérant la grande jeunesse d'Austreberthe et attribuant cette démarche à un accès de ferveur passagère. Il l'interroge, sonde les dispositions de son âme, et, satisfait des réponses qu'il reçoit et bientôt instruit de l'éclatant prodige que Dieu avait opéré en sa faveur, il n'hésite plus, admire les voies de la Providence, et place sur la tête de la jeune vierge le voile sacré, objet de tous ses désirs.

La fuite d'Austreberthe fut bientôt connue de ses parents; comment peindre leurs angoisses et leurs perplexités? Qu'est-elle devenue? où est-elle allée? Saint Omer, prévoyant ce qui avait effectivement lieu, se chargea du soin de ramener Austreberthe à sa famille. Il eut peu de peine à obtenir que Badefroy et Framechilde oubliâssent l'inquiétude et le désespoir où les avait plongés le départ de la jeune fugitive, car ils ne l'eurent pas plus tôt aperçue que, volant au devant d'elle, ils la serrent dans leurs bras et la couvrent des plus tendres caresses. Saint Omer leur ayant appris tout ce qui s'était passé, et le miracle par lequel Dieu avait fait connaître sa volonté touchant la vocation d'Austreberthe, ils conçurent alors pour leur fille un profond respect, et protestèrent à saint Omer qu'ils ne mettraient dorénavant aucune opposition au désir de leur fille bien-aimée.

Après le départ du saint prélat, Austreberthe resta encore

quelque temps auprès de ses parents qui avaient peine à se séparer d'elle ; mais enfin, craignant de déplaire à Dieu s'ils retardaient plus long-temps, non-seulement ils lui donnèrent la permission de quitter le siècle, mais encore ils la conduisirent eux-mêmes dans un monastère. Ce monastère, situé sur le bord de la Somme, dans un lieu nommé Pont, était sous la direction spirituelle de l'abbesse Burgoflède. Lorsque cette sainte fille eut appris tout ce qui s'était passé, elle fut comblée de joie, reçut Austreberthe pour sa fille et la réunit à ses religieuses. Badefroy et Framechilde, après avoir béni leur fille chérie, la quittèrent, non sans douleur, mais persuadés qu'en accédant à ses désirs ils n'avaient fait qu'exécuter la volonté du Ciel.

III.

La sainte entre dans le monastère de Pont ; vertus qu'elle y pratique. Le bienheureux Philibert la choisit pour supérieure du couvent de Pavilly.

Il est des plantes que l'air épais de la vallée empêche de croître et dont la beauté ne se développe que dans la solitude des montagnes ; ainsi les vertus qu'Austreberthe pratiquait dans la maison paternelle brillèrent d'un nouvel éclat quand elle eut embrassé la vie religieuse. La base de toute perfection étant l'humilité, elle porta cette vertu à un degré éminent, parce qu'elle méditait sans cesse ces paroles de notre divin modèle : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Loin de s'énorgueillir de ce que sa naissance avait eu de miraculeux, ni du prodige éclatant que Dieu avait opéré en sa faveur lorsqu'elle alla trouver saint Omer, elle en tirait un nouveau sujet de s'abaisser en considérant tout ce que Dieu exigeait d'elle. Regardant l'abbesse Burgoflède comme tenant à son égard la place de Dieu même, elle lui obéissait avec le plus profond respect et la servait ainsi que les autres religieuses, comme aurait pu le faire l'esclave la plus soumise, ou plutôt la fille la plus dévouée. Elle les regardait comme étant bien au-dessus d'elle d'avoir depuis si long-temps quitté le siècle et d'avoir porté bien avant elle le titre d'épouses de Jésus-Christ. « Pour- » quoi ne vous vénérerais-je pas ? disait-elle à celles de ses » sœurs qui souvent s'opposaient à ce qu'elle les servît ainsi, » n'êtes-vous pas plus avancées que moi dans la carrière de » la vertu, carrière dans laquelle je ne fais seulement que » d'entrer ? Ne portez-vous pas depuis long-temps le joug ai- » mable du Sauveur, tandis que moi je suis encore toute » remplie de l'esprit du siècle ? Je ne suis qu'une pécheresse, » indigne même de votre société, car vous êtes les épouses,

» et moi je ne suis qu'une misérable esclave qui traîne en-
» core ses chaînes. Non, mes sœurs, non, jamais je ne
» pourrai vous respecter assez ; ainsi ne vous opposez point
» à ce que je m'humilie toujours devant vous. »

Mais plus elle s'abaissait, plus le Seigneur prenait plaisir à l'exalter, et quelque temps après son noviciat, Burgoflède, édifiée de tant de vertus réunies, la nomma intendante du monastère. Malgré les oppositions de son humilité qui lui faisait rechercher et choisir avec ardeur les emplois les plus vils de la communauté, elle fut promue à cette charge dont elle remplit avec zèle et ponctualité les plus petites obligations. Elle s'appliqua à s'humilier davantage, et, dès-lors, elle marcha de vertu en vertu, opposant la plus grande patience au mécontentement de quelques-unes, excitant les pusillanimes par son ardeur, étant toujours la première à la prière et aux exercices de la communauté, enfin elle était pour toutes une règle vivante, se ressouvenant que plus on est élevé en dignité plus l'exemple a d'influence sur les âmes faibles, et plus on doit être attentif à ne jamais les scandaliser par la plus légère infraction à la règle.

Le fait suivant montrera jusqu'à quel point elle portait la vertu d'obéissance. Il était d'usage alors, dans les communautés, que les religieuses fissent cuire le pain chacune à leur tour.

Austreberthe se trouva un jour chargée de cet emploi avec une jeune fille qui devait l'aider. Le four était chauffé, les pains prêts à cuire, et Austreberthe allait ôter les cendres et les charbons, lorsque le petit balai de crin, dont on se servait pour cet effet, fut entièrement brûlé. La servante de Dieu, joignant alors les mains, s'écria en soupirant : « Ma sœur, » qu'allons-nous faire? les pains sont perdus, nous ne pou- » vons réparer cet accident ! » Alors, fermant la porte de la maison, elle fait le signe de la croix, et, pleine de cette foi qui transporte les montagnes, elle entre dans le four, au milieu d'un feu dévorant, le nettoie avec les longues manches de sa robe, et en sort ensuite sans qu'un seul cheveu de sa tête et sans qu'aucune frange de son vêtement eussent été brûlés ; car Dieu, voulant récompenser l'obéissance et la foi ardente de la sainte, avait ôté au feu son activité dévorante, comme il l'ôta au feu de la fournaise dans laquelle furent jetés les trois jeunes Hébreux. Austreberthe, après avoir remercié Dieu de la faveur qu'il lui avait accordée, ordonna à la jeune fille d'ouvrir la porte, et lui défendit de parler à qui que ce fût de ce qu'elle avait vu. Mais la sainte, sachant que l'orgueil s'insinue dans le cœur de l'homme comme un astucieux serpent, et craignant d'en ressentir

l'aiguillon, déclara avec simplicité à un serviteur de Dieu ce qu'elle avait fait. Ce saint homme, admirant lui-même cette nouvelle faveur du Ciel, dissimula cependant et lui dit d'un ton de reproche : « Gardez-vous, ma chère fille,
» gardez-vous de rien dire de tout cela ; rappelez-vous que
» Dieu se sert souvent d'un instrument indigne pour opérer
» des choses merveilleuses ; ne vous mettez point pour cela
» au-dessus de vos sœurs, car vous n'êtes comme elles
» qu'une créature vile et pécheresse, et gardez-vous de re-
» commencer une pareille chose et de répéter encore une
» semblable épreuve, de peur de tenter Dieu et de vous
» perdre par orgueil. »

Mais il publia lui-même ce fait merveilleux, ainsi que la jeune fille qui en avait été témoin, et notre sainte, tout en cherchant à s'humilier, fut encore plus exaltée aux yeux des hommes.

Amalbert, seigneur franck, qui, ainsi que nous l'avons vu, avait fondé à Pavilly un monastère dans lequel sa fille s'était retirée, chargea Philibert d'en prendre la direction spirituelle. Philibert s'acquitta avez zèle de la mission qui lui fut confiée. Lectures spirituelles, pieux entretiens, prédications fréquentes, il n'oublia rien pour entretenir dans ces pieuses filles le goût des choses de Dieu. Mais, malgré ses efforts, il sentit qu'il ne pouvait seul maintenir la règle dans toute son observance, et qu'une habile supérieure était nécessaire à ce troupeau de vierges. Il jeta ses vues sur Austreberthe, dont il avait entendu vanter la haute sagesse, et lui députa une religieuse pour lui offrir la direction du monastère de Pavilly. Austreberthe, quoique vivement désireuse depuis long-temps de se mettre sous la conduite du bienheureux Philibert, refusa net sa proposition dont son humilité s'effrayait ; et, d'ailleurs, elle se ressouvenait des paroles de saint Paul : « Gardez-vous qu'une lettre ou un
» discours ne vous fasse aisément changer. » Philibert résolut alors d'aller lui-même la trouver. Lorsque les religieuses de Pont eurent appris le motif de l'arrivée de l'homme de Dieu, la douleur s'empara de tous les cœurs :
« Pourquoi, dirent-elles à Philibert, pourquoi nous enlever
» Austreberthe, la gloire et la lumière de notre maison ?
» Qui pourra la remplacer auprès de nous ? Qui sait mieux
» qu'elle concilier les esprits, soutenir les faibles, exciter les
» pusillanimes, et nous offrir un plus parfait modèle de la
» vie religieuse ? Non, ne nous l'enlevez pas, qu'elle reste
» avec nous, qu'elle reste avec nous ! »

Malgré leurs trop justes supplications, Philibert leur ayant fait voir que la gloire de Dieu demandait qu'Austre-

berthe dirigeât la maison de Pavilly, et que ses vertus en recevraient un nouvel éclat, elles consentirent à se séparer de leur vénérable sœur.

Elle quitta le monastère de Pont, l'âme percée de douleur, mais soutenue par l'espérance de procurer la gloire de Dieu dans la maison de Pavilly, où lui-même la conduisait, malgré ses répugnances à quitter les lieux où elle avait pris le titre d'épouse de Jésus-Christ.

IV.

Persécutions qu'éprouve Austreberthe et dont sa vertu la fait triompher. La maison de Pavilly change de face sous la direction de la sainte.

Austreberthe emmena avec elle deux religieuses de Pont à Pavilly, et prit la conduite de cette maison. Lorsqu'elle fut installée dans sa nouvelle charge, son premier soin fut de conjurer Dieu de lui accorder les vertus requises pour la remplir dignement, et elle se proposa, à l'égard de ses sœurs, la conduite de Jésus-Christ envers ses apôtres. Connaissant toute l'influence de l'exemple, ses actions leur parlaient encore plus que ses paroles, et la plus grande douceur accompagnait toutes les observations qu'elle leur adressait. Mais les religieuses de Pavilly, excitées par le démon de la jalousie, passion trop naturelle aux femmes, et qui décèle toujours une infériorité de mérite jointe à une grande faiblesse de caractère, la jalousie, dis-je, glissa son poison dans le cœur de ces filles, et les rendit sourdes à tout ce qu'elle leur disait. Austreberthe n'opposa qu'une patience angélique à leur mauvaise volonté. Cette patience ne fit que les exaspérer, et elles en vinrent au point de se résoudre à la faire mourir. Mais Dieu protégea sa servante, et leurs tentatives monstrueuses devinrent inutiles; elles aiguisèrent alors contre elle l'arme des lâches, l'infâme calomnie, et Amalbert, fondateur du couvent, étant venu voir sa fille, ces malheureuses portèrent sur elle une accusation mensongère.

Amalbert, quoique chrétien, avait encore dans son caractère et dans ses mœurs toute la rudesse sauvage du barbare franck. Quand il entendit cette calomnie, son sang bouillonna dans ses veines, la colère qui fermentait dans son cœur se montra soudainement sur son visage qui devint affreux à voir, et, faisant venir Austreberthe devant lui : « Misérable hypocrite, lui dit-il, est-ce ainsi que tu justifies » l'opinion qu'on avait de ta sagesse? Quitte le masque de » ta fausse vertu, sors d'ici, ou crains tout le poids de ma » juste colère. »

Austreberthe, sans paraître émue des paroles foudroyantes de ce barbare, le prie de vouloir s'expliquer, disant qu'elle ne comprend rien à une pareille accusation. Mais Amalbert, que la placidité de la sainte irrite davantage, ne se possédant plus, tire son épée et se précipite sur Austreberthe. La sainte, avec une fermeté au-dessus de son sexe, prend le voile qui couvrait sa tête, le croise sur sa poitrine, se recommande à Dieu, et, s'inclinant devant ce furieux : « Frappe, dit-elle, je suis prête et ne crains rien. » Stupéfait d'admiration pour une femme qui montrait un courage qu'il n'avait encore trouvé dans aucun homme, Amalbert se sent comme arrêté par une force supérieure, remet l'épée dans son fourreau, baisse les yeux, balbutie quelques mots, et, honteux de l'action aussi lâche que cruelle qu'il allait commettre, sort du monastère pleinement convaincu de l'innocence d'Austreberthe. C'est ainsi que le véritable chrétien se montre supérieur à la mort, et il est bien vrai de dire que rien n'est courageux comme une bonne conscience.

Cette épreuve, dont Austreberthe sortit victorieuse, tout en affermissant son autorité, fit connaître aux religieuses rebelles que Dieu lui-même protégeait sa servante. Elles se jetèrent à ses genoux, la suppliant de leur pardonner, et protestant qu'à l'avenir elle serait pour toutes non une supérieure, mais une mère tendre et vénérée.

Austreberthe les releva, leur pardonna avec bonté et leur promit, au nom du Dieu qui pria pour ses bourreaux, de tout oublier. La bonne harmonie étant rétablie, elle continua à les gouverner avec le même zèle et la même douceur qu'auparavant, et elle s'attira tellement leur affection et leur confiance, que pas une n'aurait voulu sortir de Pavilly, tant elles étaient persuadées qu'il leur serait impossible de remplacer leur sainte supérieure.

Pavilly était fort peu étendu et peu nombreux quand notre sainte y arriva ; mais, attirées par la renommé d'Austreberthe, beaucoup de jeunes filles s'empressèrent de se mettre sous sa direction, et cette maison s'accrut bientôt tellement, que Philibert fut obligé de bâtir un superbe monastère sous l'invocation de la bienheureuse Vierge Marie. Austreberthe s'appliqua tout entière à bien gouverner tout son troupeau, et il est inouï le bien qu'elle opéra dans cette maison. Pour rendre la règle plus facile à suivre, elle l'observait elle-même dans les plus petits détails, ne croyant pas que son titre de supérieure la dispensât d'aucune des observances communes; et pour attirer sur elle et sur son troupeau de nouvelles grâces du Seigneur, elle pratiquait des mortifications extraordinaires, châtiant son corps, suivant le conseil de l'A-

pôtre, afin de l'àsservir à l'esprit. Pendant le carême, elle ne mangeait que trois fois par semaine, dormait peu, et tandis que ses sœurs se reposaient, elle restait au chœur ou bien veillait pour s'assurer que l'ordre régnait partout. Comme elle parcourait une fois après matines les dortoirs des religieuses pour voir si toutes s'étaient recouchées, l'intendante, qui crut que c'était une des sœurs, la gourmanda vivement et lui ordonna d'aller prier à la croix placée dans la cour du couvent. Austreberthe, sans se faire connaître, saisissant avec joie l'occasion d'obéir et de s'humilier, y courut sur-le-champ et y resta en chantant des psaumes jusqu'au lever des sœurs. L'intendante ayant reconnu son erreur, se jeta aux pieds de la sainte, qui la releva en souriant et en la remerciant du soin qu'elle apportait elle-même à maintenir l'ordre dans la communauté.

V.

Miracles opérés par sainte Austreberthe ; sa bienheureuse mort.

S'il est une institution où l'on puisse concevoir une union sociale plus intime et plus parfaite qu'aucune autre, c'est assurément celle de la vie monastique, où l'homme n'a d'autre fin que celle de pratiquer l'obéissance et la pauvreté. Rien en effet ne trouble l'harmonie de toutes ces volontés soumises à une loi volontairement acceptée. L'orgueil ne les porte point à secouer l'autorité d'un chef regardé par eux comme le représentant de Jesus-Christ, et ce chef, sachant que son divin Maître a dit que celui qui est le maître doit se considérer comme le serviteur de ses frères, ne tire point vanité d'un commandement qu'il ne regarde que comme un prêt temporaire dont il rendra un compte rigoureux. Quelle paix et quelle concorde n'existe-t-il pas là où la distinction du tien et du mien n'est pas connue, là où tous les membres aspirent à la perfection d'un dépouillement absolu pour l'amour de Jésus-Christ ! Austreberthe comprenait si bien que toute la perfection de la vie religieuse est basée principalement sur ces deux vertus, l'obéissance et le détachement de toutes choses, que, tant par ses exhortations que par son exemple, elle s'efforça de les faire fleurir parmi ses filles. Pavilly, auparavant si indiscipliné, devint sous la direction de la sainte une véritable famille d'âmes élues n'ayant qu'une même volonté pour obéir et un même cœur pour s'aimer en Jésus-Christ. Dieu, pour récompenser la fidélité de sa servante et manifester aux yeux de tous combien elle lui était agréable, lui accorda le don des miracles.

Une de ses sœurs, violemment affligée d'une douleur de

tête qui ne lui donnait aucun instant de relâche, et qui la privait même de la vue, fut guérie sur-le-champ par le simple contact de la main de la sainte sur la joue.

Au commencement du carême, dans le silence de la nuit, une voix se fit entendre à l'une des religieuses profondément endormie, et lui dit : « Levez-vous, allez en toute hâte dire » à l'abbesse d'appeler promptement les sœurs à l'œuvre de » Dieu. » Mais, accablée d'un sommeil profond, la religieuse ne prêta aucune attention à cette voix. Les mêmes paroles se firent entendre une seconde fois, puis une troisième, mais la voix prit alors un ton menaçant. La religieuse effrayée se lève précipitamment et va trouver Austreberthe. Celle-ci veillait dans l'église selon sa coutume, car elle n'accordait à son corps que le repos absolument nécessaire pour ne pas détruire sa santé. La sainte abbesse ordonne de sonner sur-le-champ. A cet appel inusité, toutes les religieuses saisies d'étonnement se lèvent et se rendent à l'église, surprises de s'y trouver toutes aussi spontanément, exactitude alors sans exemple. Deux jeunes filles seules étaient restées dans le dortoir commun. Austreberthe, sans rien leur dire du motif pour lequel elle les réunissait ainsi à une heure extraordinaire, fait le signe de la croix et commence Matines. Le premier psaume était à peine achevé, qu'un bruit épouvantable se fait entendre ; l'effroi se peint sur le visage de toutes les religieuses ; un tremblement soudain les saisit, presque toutes veulent sortir de l'église pour connaître la cause de ce bruit, pareil à celui d'une maison qui s'écroule. « Non, mes sœurs, dit Austreberthe, non, restez ici toutes » et continuez l'œuvre de Dieu, et que pas une ne sorte de » l'église, je le défends. » Les sœurs continuèrent l'office. Pendant ce temps, Austreberthe, prenant un flambeau, quitte le chœur, se rend à l'endroit où le fracas s'était fait entendre, et voit que le dortoir qu'occupaient les religieuses, il y avait à peine un quart-d'heure, était entièrement écroulé. Son premier mouvement fut de remercier Dieu d'avoir si visiblement protégé ses servantes ; mais en même temps, remplie d'inquiétude sur le sort des deux enfants qui étaient restées, elle se met à les chercher. Par une providence particulière, elles les trouva pleines de vie, l'une sous une table et l'autre dans l'embrasûre d'une fenêtre qui était restée entière, bien que la maison eût été détruite jusqu'aux fondations, nouveau sujet pour la sainte de remercier Dieu de sa protection. Cependant une religieuse, parente d'une des deux petites filles, transgressant la défense d'Austreberthe, sortit furtivement de l'église et se rendit sur le théâtre du sinistre pour tâcher de sauver la jeune enfant, mais

un pan de muraille s'écroula sur elle, et elle en fut presque écrasée. Au bruit de ce second éboulement, et au cri perçant que poussa la religieuse quand la première pierre l'atteignit, toutes ses sœurs sortirent du chœur, relevèrent leur compagne à qui il ne restait plus qu'un souffle de vie, et la transportèrent à l'infirmerie. Austreberthe se rendit auprès d'elle, oignit ses membres d'huile bénite : « Levez-vous, ma sœur, » lui dit-elle, levez-vous, Dieu vous a assez puni de votre » désobéissance ; une autre fois, sachez que ce n'est pas en » vain qu'on manque, même en chose légère, à un vœu » prononcé à la face des autels. » La religieuse se leva sur-le-champ et alla à l'église remercier Dieu d'une faveur si insigne. C'est ainsi que le Ciel sanctionnait la sainteté d'Austreberthe par le don des miracles.

Cependant le temps s'approchait où elle devait recevoir la récompense dûe à sa fidélité. Une fièvre très-légère en apparence la saisit, mais ne lui fit interrompre en rien la vie pénitente qu'elle menait depuis son entrée en religion Forcée enfin de s'aliter, elle connut que le terme de son exil était arrivé, et que bientôt elle entrerait dans la joie du Seigneur. Elle fit donc assembler ses chères filles autour de son lit, et leur déclara qu'un ange lui avait annoncé que dans sept jours elle jouirait de l'éternité bienheureuse. A cette nouvelle, toutes éclatèrent en sanglots, car, par son extrême douceur, Austreberthe étant venue à bout de dompter les plus rebelles, était pour toutes moins une supérieure qu'une mère chérie et vénérée. Plusieurs la conjuraient qu'elle priât le Seigneur de prolonger sa carrière, « afin, lui disaient-» elles, notre bonne mère, que nous puissions encore profi-» ter de vos exemples. A qui ouvrirons-nous notre cœur » avec confiance à présent? Qui nous soutiendra dans nos » langueurs, et qui, mieux que vous, nous fera respecter et » chérir notre sainte vocation ? » — « Non, mes filles, » leur dit Austreberthe, « non, ne me tentez pas ainsi, laissez-moi » aller à Dieu. Je suis au terme de ma course, mon bien-» aimé m'attend, j'entends sa voix, et je me hâte d'aller vers » lui. Oh ! si vous connaissiez les douceurs de la mort, vous » ne craindriez pas autant de la voir approcher pour moi. » Demeurez toutes unies en notre Seigneur Jésus-Christ, et » pratiquez le commandement qu'il fit à ses disciples la » veille de sa mort : aimez-vous les unes les autres; l'amour » est la perfection de la loi, et si vous aimez, tout ce qu'a » d'austère la règle disparaîtra. Mon Dieu, dit-elle alors en » levant les mains au Ciel, je vous fais pour mes chères filles » la même prière que vous adressa mon Sauveur pour ses » disciples, que toutes vos servantes ne fassent qu'un entre

» elles, et qu'elles ne fassent qu'un en vous ; et que jamais
» l'esprit du monde ne pénètre dans cette maison dont votre
» digne mère s'est déclarée la puissante protectrice. »

Cependant le dimanche matin, jour qui devait être le dernier de son pélerinage, elle se fit apporter le corps de notre Seigneur, et le reçut avec des démonstrations d'une joie si vive que ses yeux, éteints par la maladie, brillèrent tout-à-coup d'un éclat tout nouveau, car la présence du Bien-Aimé avait suspendu l'activité de ses souffrances. Tous les assistants furent pénétrés jusqu'aux larmes de l'ardeur de sa foi, et de la tendresse de son amour. Enfin, vers neuf heures du matin, après avoir béni encore une fois ses filles, les avoir de nouveau exhortées à la pratique des vertus religieuses, semblable à la lampe de l'autel, elle s'éteignit doucement dans le baiser du Seigneur, et la troupe bienheureuse des vierges compta une compagne de plus le 10 février 703 (1).

Son corps fut exposé quelques jours à la vénération des fidèles qui étaient accourus de différents endroits au monastère à la première nouvelle de sa mort. La mort avait respecté ses traits, et un doux sourire apparaissait sur ses lèvres décolorées. Dieu, qui durant sa vie lui avait accordé le don des miracles, permit qu'il s'en opérât encore un grand nombre à son tombeau, et ils confirmèrent l'opinion qu'on avait du vivant de la sainte, qu'elle avait été prévenue dès sa naissance de grâces particulières, et que sa vie n'avait été qu'un hymne continuel à la louange de son Créateur.

E. L.

---

(1) Ce serait l'an 704 d'après notre manière actuelle de compter ; car, alors, l'année commençait à Pâques.

LA VIE

DE

Saint Silvin

ÉVEQUE RÉGIONNAIRE

(7e et 8e Siècles)

Traduction libre d'un manuscrit du onzième siècle de la bibliothèque de Boulogne.

—

15 Février

Nous avons joint à cette traduction ou imitation le prologue qui se trouve en tête d'autres manuscrits de la vie du saint, et qui manque à celui de notre bibliothèque. Notre travail, du reste, ne s'est point borné à cette reproduction, et nous avons profité des notes et dissertations insérées au tome 6e des *Acta Sanctorum Belgii*, ainsi que des recherches du P. Malbrancq et d'autres auteurs.

SAINT SILVIN

PROLOGUE.

ANTÉNOR, évêque régionnaire et ami particulier de saint Silvin, voulut aussitôt après sa mort donner une marque de la vénération profonde qu'il avait pour sa mémoire. Il écrivit donc la vie de son saint ami, et il se consolait ainsi de la perte douloureuse qu'il venait de faire, en même temps qu'il exposait aux yeux des fidèles de son temps le miroir fidèle des sublimes vertus de saint Silvin.

Bientôt, soit par la négligence des habitants de ces contrées, soit par la jalousie perfide du démon qui s'efforce d'enlever aux enfants de Dieu les moyens de salut, cette vie de saint Silvin tomba dans l'oubli, puis elle disparut, et on fut longtemps dans l'impossibilité d'en retrouver la trace.

Cependant, vers le milieu du IXe siècle, une sainte abbesse nommée Leutwith parvint à découvrir cette précieuse légende au milieu d'une foule de parchemins tombant de vétusté, et comme elle vit que ce travail avait été fait sans aucun art (car Anténor était versé dans toutes les connaissances de la religion, mais peu instruit des lettres humaines), elle pria un homme plus accoutumé à l'art d'écrire, de la retoucher, d'y mettre plus d'ordre dans les faits, d'y ajouter enfin le poli qui manquait complètement, tout en ayant soin de n'altérer en rien le récit primitif. C'est ce dernier travail qui est parvenu jusqu'à nous.

Catel l'a fait imprimer dans son histoire du Languedoc, et après lui les continuateurs de Bollandus, au dix-septième jour de février, où il est accompagné de longues observations. Le sixième volume des *Acta Sanctorum Belgii* a reproduit et augmenté ces notes et dissertations, en même temps qu'il nous a donné la même vie d'Anténor retouchée par l'anonyme du IXe siècle. Dom Mabillon a aussi revu cette vie sur les manuscrits, et l'a insérée avec des notes dans le troisième volume de sa collection. Enfin, la bibliothèque publique de la ville de Boulogne possède un manuscrit où se trouve cette même vie de saint Silvin. Ce manuscrit est du XIe ou XIIe siècle, et vient de l'abbaye de Saint-Bertin. Butler le connaissait et en faisait un cas tout particulier. Nous aurons plus tard occasion de revenir sur ce manuscrit, à l'occasion de la vie de saint Bertin, qu'il renferme, ainsi que celles de saint Folquin et de saint Winnoc.

I.

Patrie de saint Silvin ; époque où il a vécu ; ses pèlerinages ; ses vertus.

Saint Silvin fut une sorte d'intermédiaire, un lien mystérieux entre les miracles et les événements prodigieux des siècles précédents et la foi moins éclatante des siècles qui le suivirent. Se levant sur le monde immédiatement après le VIIe siècle, si lumineux dans nos contrées, cet astre brillant empêcha les peuples de s'apercevoir trop subitement des changements nombreux qui s'opéraient en eux, des ténèbres qui s'avançaient avec une effrayante rapidité et qui devaient, un siècle plus tard, obscurcir tout le ciel et laisser éclater ces longs jets de la foudre qui ont sillonné tout le cours infortuné du IXe siècle.

Silvin florissait au temps de Charles Martel et de Chilpéric ; il vécut jusqu'en l'an 716. Selon la vie dont nous avons parlé tout-à-l'heure, il serait né à Toulouse ou dans les environs de cette ville méridionale ; mais l'un des auteurs du sixième volume des actes des saints de Belgique, (Isfridus Thysius, chanoine régulier de Tongerloo), établit, d'une manière vraisemblable selon nous, qu'au lieu de Tholosana il devait y avoir autrefois dans les manuscrits Thosana. D'après cette version, saint Silvin serait né à Thosa ou Does, depuis Doesburg dans le Brabant, lieu très-ancien au rapport du géographe Jean Blaeu, de Van Gestel dans son histoire de l'archevêché de Malines, et même, au dire de Guicciardini, le plus ancien des municipes du Brabant.

Dans sa jeunesse Silvin s'était uni à une épouse ; mais bientôt, rentrant plus avant en lui-même, et prenant conseil des sentiments les plus intimes de son âme, il renonça à ratifier le pacte commencé, afin que chaste de corps, et complètement pur quant aux affections du cœur, il pût imiter le fils de Marie et obtenir le centuple promis par l'Évangile à celui qui abandonne sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, son épouse, pour le nom et la gloire de Jésus-Christ. (Matth. 19, 29.)

Brisant donc généreusement tous les liens qui l'attachaient au monde, il quitta sa patrie et vint dans le pays des Morins, où bientôt il gagna au Seigneur une multitude de peuple. Le culte divin n'était encore connu que partiellement dans le diocèse de Thérouanne, et ses prédications, ainsi que ses exemples de vie parfaite,contribuèrent à étendre la connaissance et la pratique des œuvres de la foi. Dès lors, tous l'aimaient comme un père, le vénéraient comme un maître, et c'était avec grande raison , car il surpassait en sainteté et en humilité presque tous ceux qui vivaient à cette époque de refroidissement général. Il aimait comme des frères tous ceux qui vivaient selon la règle chrétienne ; il les chérissait comme ses enfants, ne faisant aucunement attention à la personne des puissants de la terre, ne distinguant point entre le pauvre et le riche, mais ayant toujours en vue le culte de la religion et le dévouement de la sainte humilité. Il était large et grand avec tout le monde, surtout avec les habitants de la maison de la foi (Gal. 6, 10), comme Saint-Paul en a donné le conseil. Sa parole était pleine de douceur, ses enseignements remplis de prudence, sa prière pleine d'humilité, sa vie toute sainte. Son visage était d'une beauté angélique, sa face toujours calme et souriante, ses habits pauvres ; il était sans cesse à la poursuite de ses propres défauts, et c'était toujours par lui-même qu'il commençait les corrections qu'ensuite il s'efforçait d'appliquer aux autres pour les ramener dans la bonne voie et les faire marcher d'un pas ferme dans les sentiers de la justice. Tous les jours il prêchait et avertissait, car son unique ambition était de réunir le plus possible de brebis dans la bergerie du suprême Pasteur des âmes.

Il recevait dans sa petite maison des pèlerins et des hôtes, il leur lavait les pieds, leur donnait des aliments selon ses ressources, partageait avec eux ses habits et ne voyait en eux que Jésus-Christ lui-même. Il désirait en effet être un jour au nombre de ceux à qui le Seigneur dira : J'ai été voyageur et vous m'avez reçu, j'ai été nu et vous m'avez vêtu. Ce que vous avez fait à l'un de ces petits , c'est à moi

que vous l'avez fait. Venez, les bénis de mon père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. Sa bouche ne prononçait que des hymnes à la louange de Dieu, ou des paroles de prédication pour le bien de ses frères ; car il avait toujours présente à la pensée cette règle du prophète : J'ai dit, je veillerai sur mes paroles, afin de ne point pécher par ma langue.

Plein d'une mâle vigueur dans le service de Jésus-Christ, le bienheureux Silvin n'admettait autour de lui aucun objet inutile. Le luxe était à ses yeux une monstruosité. Jamais il ne fit amas d'or ou d'argent. Il donnait aux pauvres tout ce qu'il avait au moment où il se trouvait, et sans s'inquiéter du lendemain ; il savait qu'à chaque jour suffit son mal, et il regardait les choses d'ici-bas comme fragiles et passagères ; il les méprisait et tendait sans cesse vers l'acquisition de la vie réelle et durable du Ciel. S'il se servait d'un cheval dans ses voyages, ce n'était point par vaine gloire ou par mollesse, mais bien à cause de la faiblesse de son corps, qui parvint à une extrême vieillesse.

Brûlant d'amour pour Dieu, il voulut parcourir tous les lieux témoins des bienfaits que le Seigneur a répandus sur la terre par lui-même ou par ses saints. Il voulait aussi par ce moyen se concilier la protection de tous les amis de Dieu, visitant leurs tombeaux, allant partout répandre ses prières ardentes, afin d'avoir des amis dans le Ciel lorsque viendrait l'heure de la fin de son pélerinage terrestre. Il savait qu'on ne peut être sauvé seulement par ses propres mérites ; il voulait unir ses œuvres à celles de Jésus-Christ et entrer en participation du trésor que l'Église possède dans la communion des saints.

Bientôt sa dévotion ne se contenta plus des lieux sanctifiés que lui offrait l'Europe ; il voulut passer la mer et visiter cette terre privilégiée où Notre Seigneur Jésus-Christ s'est revêtu de notre chair et a fourni sa carrière d'amour. Il vit le Golgotha et contempla longtemps ce lieu témoin de la victoire du Sauveur sur le démon, ce rocher teint du sang de son Dieu, cette pierre d'où Jésus s'élança victorieux et portant les dépouilles de l'ennemi du genre humain. Puis il vint au Jourdain, où le Christ, fils de Dieu et fils de l'homme, fut baptisé pour sanctifier les eaux qui devaient nous régénérer ; il se plongea lui-même dans ces eaux salutaires, et désormais, n'ayant plus rien à désirer en ce monde, plein de joie et de consolation, purifié à l'intérieur et à l'extérieur et devenu un homme nouveau (*quasi denuò renatus*, dit le man.), il revint édifier nos ancêtres bienheureux.

Il avait une grande dévotion envers les temples des saints,

il faisait brûler en leur honneur des cierges nombreux, joignant la prière à ces symboles expressifs, et célébrant en même temps le saint sacrifice de la messe (1). Il aimait d'une vive affection les prêtres de Dieu, vénérait les religieux, dirigeait les vierges dans les sentiers de la chasteté du corps et de la pureté inaltérable des affections du cœur. Chaque jour il prêchait devant le clergé et le peuple de Dieu rassemblé dans la sainte église; il exhortait tout le monde à la pénitence, et ne cessait jamais d'implorer pour leurs péchés la miséricorde de Dieu ; il recevait les confessions des peuples qui venaient en foule se jeter à ses pieds, donnait des conseils sur le salut et sur les moyens d'avancer sans chûte dans le chemin qui y conduit. Il enseignait que le joug du Seigneur est doux, que son fardeau est léger, que rien n'est plus utile que de servir avec fidélité celui qui donnera un royaume éternel à ceux qui l'aiment de tout leur cœur, de toute leur âme, de toute leur force; que rien au contraire n'est plus sot que d'obéir à la volonté de Satan, qui ne promet à ceux qui le suivent qu'une peine sans fin et des flammes éternelles.

Le bienheureux personnage possédait les quatre vertus qui aident l'homme à marcher dans la voie de la patrie future: la prudence, la justice, la force, la tempérance. Couvert de ces vertus comme d'un bouclier, revêtu d'ailleurs de la cuirasse de la foi et portant sur sa tête le casque du salut, il repoussait loin de lui les traits de l'ennemi. Il s'avança publiquement au combat et vainquit celui par qui le premier homme s'était laissé vaincre. Confiant dans ses armes puissantes, il ne craignit aucun péril sur terre; il ne redouta point les fureurs de la mer. Dans toutes ses œuvres, il avait aussi pour protecteur et défenseur l'ange de Dieu, qui le garda et le maintint sain et sauf jusqu'à la fin de sa vie.

II.

OEuvres publiques de saint Silvin ; austérité de sa vie ; sa mort ; sa sépulture ; ses miracles.

Saint Silvin était le père des orphelins, le défenseur des veuves, le tuteur des vierges, la gloire des moines ; il était une source abondante de paix, ses paroles respiraient la prudence la plus grande, ses actions étaient toutes saintes,

(1) Saint Silvin avait reçu les saints Ordres à Rome, où sa dévotion l'avait conduit ; il fut sacré évêque régionnaire, c'est-à-dire destiné à porter la foi aux infidèles en général et sans aucune désignation de siége particulier. C'est à ce titre qu'il exerçait son zèle dans le diocèse de Thérouanne.

toujours il commençait par opérer lui-même les œuvres de salut qu'il engageait ensuite ses fidèles à accomplir. Il consacra à la gloire de Dieu tout ce qu'il possédait de bien terrestre, se gardant bien d'attribuer à ses propres mérites ce qu'il faisait d'admirable, mais remerciant au contraire la miséricorde du Seigneur. Ainsi faisait-il un heureux placement; car, à l'aide de ces richesses fragiles et passagères, il faisait acquisition d'une demeure éternelle. Il construisit sur ses propres terres deux églises à la gloire de Dieu et à la mémoire de son saint nom, l'une dans un lieu appelé depuis Maunice et alors Mundini cisterna ou Muni cisterna, *à peu de distance d'Auchy-les-Moines*, et l'autre sur le territoire de Renty, ainsi que le P. Malbrancq nous dit positivement l'avoir lu dans un ancien Bréviaire de Thérouanne (1).

Il paya la rançon de beaucoup de captifs des pays lointains et les rendit à la liberté, après les avoir instruit des choses de la foi et marqués au front du signe de la régénération. Quand un grand nombre de malades accouraient à lui, souffrant de diverses infirmités, il avait coutume d'implorer d'abord dans le secret de son cœur l'inépuisable miséricorde de Dieu, puis il guérissait leurs âmes de la lèpre du péché ; ensuite il faisait aux uns des onctions d'huile sainte, pour les autres il préparait des bains salutaires et il les renvoyait tous parfaitement guéris, après leur avoir donné pour dernière et suprême faveur la sainte communion. Et ici, remarque l'auteur de la vie, il n'est pas étonnant que Dieu ait donné à un si grand saint le pouvoir de faire des miracles, puisque l'Évangile nous apprend que ce pouvoir est quelquefois confié à de mauvais chrétiens, lesquels diront un jour : Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé, chassé les démons, opéré en votre nom des œuvres merveilleuses ? (Matth. 7, 22.) Et le Seigneur leur répondra : Je ne vous connais pas. Mais il dira au dispensateur courageux : Allons, serviteur bon et fidèle, puisque vous avez été bon et fidèle dans le peu qui vous était confié, je vais vous donner une grande administration ; entrez dans la joie de votre Seigneur.

Saint Silvin pratiquait l'abstinence à un degré héroïque. On rapporte qu'il fut quarante ans sans manger de pain,

---

(1) Il y a dans la vie manuscrite, *in Remicensi Campania ;* mais une note de J. Bollandus nous avertit qu'il y avait dans ce pays un lieu nommé St Remy Campaigne, et le P. Malbrancq nous dit formellement qu'il a lu dans un vieux bréviaire de Thérouanne : *in Rentiscensi* ; on voit qu'il y a tout sujet de croire que cette église fut construite aussi bien que l'autre dans les limites du diocèse qu'habitait ordinairement saint Silvin, et non pas sur le territoire de Rheims.

ne vivant que de légumes et des autres fruits naturels de la terre. Il prenait fort peu de repos, et jamais il ne se couchait dans un lit, mais bien sur des planches ou sur la terre nue. Jaloux de garder sa domination sur son enveloppe corporelle et de la maintenir toujours à l'état d'esclave, il entourait ses membres de cercles de fer, en imitation des clous qui attachèrent le Sauveur à la croix. Pendant tout le cours d'un voyage qu'il fit à Rome, il eut la constance de porter de lourdes pierres qu'il ne déposa qu'à Rome même devant les portes de la Basilique de Saint-Pierre.

Souvent il désira gagner la palme du martyre; mais les persécutions avaient cessé, le don de la foi était fort dans la sainte Eglise de Dieu, et personne ne se leva contre le serviteur de Jésus-Christ. Il voulait aussi se retirer dans le désert, vivre en solitaire, vaquer uniquement aux choses de Dieu et laisser loin de lui les sollicitudes et le soin des peuples; mais ses infirmités corporelles l'empêchèrent toujours de réaliser cet autre désir. Toutefois, il n'est point au-dessous des martyrs celui qui mortifia continuellement sa chair et lui imposa tant de souffrances volontaires. Il n'était guères éloigné non plus des abstinences de la vie érémitique celui qui pendant quarante ans n'avait point mangé de pain, si ce n'est la sainte communion du corps du Seigneur!

Dieu se servit de saint Silvin pour opérer une multitude innombrable de miracles et de guérisons. Souvent, par la force de la prière et de la communion du corps et du sang du Seigneur, il chassa le démon des corps qu'il possédait. Il guérissait des paralytiques, rendait aux boiteux la faculté de marcher, faisait voir les aveugles et purifiait les lépreux. Tous ceux qui venaient le trouver malades s'en retournaient en bonne santé. Encore ne nous est-il possible de parler que de ce qui était tout-à-fait public; car sans doute il opéra bien d'autres prodiges dans les pays lointains, et même dans ce pays il fit bien des choses qui ne furent connues que de Dieu.

Lorsque vint le moment où l'âme bienheureuse de Silvin devait sortir de la prison de son corps, le saint fut pris d'une fièvre violente qui, loin de ralentir son zèle, ne fit qu'augmenter ses prières et ses ardents désirs d'être réuni à son Créateur. Chaque jour il faisait célébrer devant lui les saints mystères, se nourrissait du pain fortifiant descendu du Ciel, et se joignait au chant des psaumes. Il ne cessait d'exhorter ceux qui l'entouraient à penser à la mort, à fuir le péché, à marcher par les voies de la vie.

Le soir du saint jour du samedi 15 février 716 (1), il vit

---

(1) Voir à ce sujet la dissertation sur l'époque de l'arrivée de saint

les anges de Dieu venir au-devant de lui, et après avoir contemplé pendant quelque temps cette vision magnifique, ranimant tout-à-coup ses forces, il s'écria : Voici les anges du Seigneur qui viennent à nous! voici les anges du Seigneur qui viennent à nous! Et aussitôt il rendit l'esprit. C'était, comme on vient de le dire, le samedi, jour du sabbat ou du repos, et il passait de ce monde de travail, de cette vallée de larmes, au séjour du repos et de la joie.

Un grand nombre de prêtres et d'ecclésiastiques des autres degrés de la hiérarchie assistèrent aux funérailles de saint Silvin, ainsi que beaucoup de saintes femmes consacrées à Dieu. Les moines de Centule ou Saint-Riquier accoururent aussi pour rendre les derniers devoirs à celui qui avait donné à un si haut degré l'exemple des vertus monastiques. Ils ensevelirent le saint évêque au milieu des hymnes de louange et de l'odeur agréable des parfums, avec une crainte respectueuse et une souveraine vénération, dans le monastère d'Auchy, où le saint faisait sa résidence habituelle.

Ce monastère avait été bâti par le comte Adalscar et Angele sa femme, seigneurs d'Auchy, pour leur fille Sicilde ou Sicherde, qui en fut la première abbesse. Ils construirent une église en l'honneur de la Sainte Vierge, et leur pieuse fille, après la mort du saint, orna cette église de lampes et de couronnes (1), décora son tombeau de l'éclat de l'or et des pierres précieuses, et déposa comme une sainte relique dans la même église, le bâton recourbé sur lequel saint Silvin avait coutume de s'appuyer, après l'avoir fait recouvrir entièrement d'or et d'argent.

Le Seigneur a donné beaucoup de marques de sa puissance à cause des mérites de saint Silvin, dans le territoire de Thérouanne et surtout dans l'endroit même où reposait son corps. Beaucoup d'obsédés du démon s'en retournèrent guéris. Souvent nous avons vu des personnes dont les mem-

---

Silvin dans ce pays et sur la date de sa mort, par J. Bollandus, page 152 et suiv. du tome 6e des *Acta Sanctorum Belgii.*

(1) Il s'agit ici de couronnes de métal, (ordinairement à six côtés pour symboliser les six attributs principaux de Dieu), que l'on suspendait aux voûtes de l'église et qui étaient destinées à recevoir des cierges allumés aux jours de solemnité religieuse. Plusieurs de nos églises de campagne possèdent encore des couronnes de ce genre. Le célèbre artiste catholique Welby Pugin en place ordinairement dans les églises qu'il construit en si grand nombre en Angleterre. Nous avons pu admirer une de ces couronnes dans la magnifique église de Cheadle qu'il a bâtie aux frais de Lord Shrewsbury dans le comté de Stafford. Autour de cette couronne qui est à six côtés, on lit les six attributs de Dieu, exprimés par ces mots :

† VIRTUS † HONOR † SAPIENTIA † CHARITAS † BENEDICTIO † FORTITUDO.

bres étaient tout contractés s'en aller parfaitement guéries après avoir prié avec une forte attention intérieure autour de son tombeau.

Une femme aveugle, avertie en songe d'aller au diocèse de Thérouanne pour y recouvrer la vue par les mérites de saint Silvin, accourut du pays de Bourgogne et fut en effet guérie après s'être frotté les yeux d'une liqueur contenue dans un vase qui avait été à l'usage de saint Silvin ; il y avait vingt-six ans qu'elle était aveugle.

L'église et l'abbaye d'Auchy furent détruites au IXe siècle par les Normands, et lorsque dans la suite elle fut rebâtie, elle servit, non à de pieuses filles comme auparavant, mais à des religieux de l'ordre de Saint-Benoît (1072), qui l'ont occupée jusqu'à la révolution. C'est pour cela qu'on a appelé depuis lors cet endroit Auchy-les-Moines.

Sur les premières nouvelles qui menacèrent l'abbaye d'Auchy de la fureur des hommes du Nord, on enleva le corps de saint Silvin, que l'on transporta d'abord au château de Herstal, à une lieue de Liége, d'où le célèbre Pépin de Herstal ou d'Héristal avait pris son nom. L'année suivante, la peur qu'on avait de ces barbares s'étant répandue dans le Brabant et le long de la Meuse, on ne crut pas les reliques de saint Silvin en sûreté à Herstal et on les transporta à Dijon, place fortifiée de la Bourgogne, où celles de saint Médard de Soissons arrivèrent presqu'en même temps. Quelques années après, les reliques de saint Silvin furent portées de Dijon dans l'abbaye de Bèse, à cinq lieues de cette ville. Quand on fut tout-à-fait à l'abri des incursions des terribles hommes du Nord, les Bourguignons durent restituer ce gage précieux qu'on leur avait confié. Le comte de Flandres, Arnoul I, voulut faire la dépense du transport et les fit venir en 951, non pas à Auchy, mais à Saint-Omer, dans l'abbaye de Saint-Bertin, après en avoir accordé une partie aux moines de Bèse en reconnaissance du soin qu'ils en avaient eu. Nous ne dirons rien des contestations qui s'élevèrent alors entre les religieux de Saint-Bertin et ceux d'Auchy. Les reliques de saint Silvin restèrent définitivement en la possession de l'abbaye de Saint-Bertin, et les religieux d'Auchy durent se contenter plus tard (en 1516) d'un bras et de l'os maxillaire inférieur de leur saint patron.

La fête de saint Silvin s'est toujours célébrée à Auchy-les-Moines et se célèbre encore aujourd'hui dans tout le diocèse le 15 février, jour de sa mort, quoique depuis Usuard les martyrologes ne la mentionnent que le 17, qui est le jour de sa sépulture. E. V........

SAINT INGLEBERT.

Inglebert, Ingelbert, Angilbert ou Inglevert, que les savants de son siècle ont appelé *Homère*, suivant l'usage des gens de lettres du temps de Charlemagne, qui aimaient à se cacher sous des noms connus de l'antiquité, était fils d'un des grands seigneurs de la cour du roi Pepin et parent de ce roi, à ce que pense le P. Malbrancq, qui le fait naître en 755. Il fut élevé à la cour de ce prince et partagea pendant sa jeunesse tous les exercices de corps et d'esprit par lesquels Pepin formait ses fils Charles et Carloman. Il était bien fait, plein d'esprit, montrant de grandes dispositions pour les lettres, réglé dans ses mœurs; aussi conserva-t-il toute sa vie l'amitié tendre et la confiance entière que Charlemagne avait conçues pour lui dès ses jeunes années. Il occupa constamment les premières charges auprès de Charlemagne, et quand Pepin son fils eut été fait roi d'Italie, il lui donna pendant quelques temps Inglebert pour premier ministre.

Cependant Inglebert avait une propension marquée pour l'état ecclésiastique; il paraît même que souvent il en portait l'habit (et c'est pour cela que plusieurs ont cru à tort qu'il avait reçu les ordres sacrés avant son mariage); Charlemagne voulait le nommer son premier chapelain et même l'élever au rang sublime de l'archiépiscopat, lorsqu'un événement inattendu vint pour quelques années au moins empêcher la réalisation de ces projets.

Berchte, l'une des filles de Charlemagne, voyant la grande amitié et la confiance entière que son père avait en lui, et ayant elle-même sans cesse sous les yeux ce modèle accompli des vertus chrétiennes et naturelles, conçut pour Inglebert une passion si vive, qu'elle déclara à son père que ja-

mais elle n'aurait d'autre époux. Elle fit même tant, par ses larmes et ses prières, que bientôt Charlemagne en parla à Inglebert. Mais lui ne voulait point consentir à cette union ; il préférait le service de Dieu et toute une vie passée à l'ombre des autels au titre de fils du plus grand monarque de France. Il fallut les sollicitations de Charlemagne, jointes à celles non moins pressantes des plus nobles seigneurs, pour qu'il se résignât à accepter cette main que tant d'autres considéraient comme la plus haute faveur qu'ils eûssent jamais pu recevoir, faveur à laquelle même ils n'auraient osé élever leurs désirs les plus secrets (787). (1)

Charlemagne donna à Inglebert le gouvernement de tout le pays compris entre la Seine, l'Escaut et la mer, et il vint établir sa résidence au château de Centule en Ponthieu, où était l'abbaye de Saint-Riquier. Il s'acquitta de son emploi avec le plus grand soin ; il rendait la justice aux peuples ; il défendait les côtes de France contre les invasions des barbares; il employait à décorer les églises les dépouilles qu'il leur avait enlevées, et réjouissait la Morinie par son administration intègre et irréprochable. Ce fut par ses conseils que Charlemagne rendit en 789 ce capitulaire célèbre dans lequel il déclare que les biens des évêques et des monastères doivent être considérés comme les vœux des fidèles, le prix des péchés et le patrimoine des pauvres, et que ces biens désormais n'auraient à souffrir aucune division, mais resteraient entiers dans les mains de leurs possesseurs pour être appliqués par eux aux besoins de la société ou de l'Église, ce qui était alors une seule et même chose.

Ainsi Inglebert était un des bras puissants du géant du moyen-âge; ainsi l'aidait-il à asseoir sur une base chrétienne cette société que les apôtres et leurs successeurs avaient, après tant de combats, arrachée au paganisme du premier empire d'occident.

Cependant le bruit que faisaient les miracles de Saint-Riquier le pénétrait d'une dévotion toute particulière pour ce saint, et il était fort assidu à aller prier près de son tombeau. Là, souvent il pensait à ses idées favorites d'autrefois; il nourrissait même l'espoir de voir un jour réaliser les desseins qu'il avait d'abord formés. Il fit alors une grave maladie qui le fit rentrer plus que jamais en lui-même; car souvent la maladie est un moyen par lequel le Seigneur se fait entendre à nous; la maladie est une visite amicale qu'il daigne nous faire, lorsqu'il a sur nous des desseins de miséricorde.

---

(1) Inglebert eut de Berchte deux enfants, Harnid et Nithard l'historien.

Souvent les religieux de Saint-Riquier venaient le voir, le consolaient doucement et d'une manière beaucoup plus efficace que ne le savaient faire les courtisans et les seigneurs. Parfois il se laissait aller avec eux à des confidences intimes, et eux lui disaient qu'il n'y avait pas à désespérer de voir ses idées se réaliser, que Berchte sa femme n'était pas loin du royaume de Dieu, que sa piété augmentait d'une manière sensible, et que bientôt peut-être elle en viendrait à ce point de faire pour l'amour de son Dieu le sacrifice d'un époux qu'elle avait tant aimé.

Leurs prévisions étaient justes, car la pieuse fille de Charlemagne n'eut point plutôt eu connaissance du désir si ardent de son époux, qu'elle donna généreusement son consentement; elle-même se revêtit du voile des épouses de Jésus-Christ. Le roi consentit aussi à ce que souhaitait Inglebert, qui, dès-lors, put faire au Seigneur le don complet de sa personne et revint bientôt à la santé la plus parfaite.

Toutefois, avant de mettre son vœu à exécution, il eut à donner une nouvelle preuve de sa valeur et de son dévouement à l'Église et à la patrie. Les Danois venaient de débarquer à l'embouchure de la Somme. Il vole à leur rencontre avec une armée inférieure en nombre, après avoir solennellement renouvelé son vœu sur le tombeau même de saint Riquier; il harangue ses soldats avec tant de force, il les anime tellement par son exemple et par ses paroles pleines de courage et de foi, qu'il en fait autant de héros défenseurs de l'Église et de la civilisation chrétienne; les barbares sont défaits, et c'est immédiatement après cette victoire qu'Inglebert va s'ensevelir dans l'abbaye de Centule, où il prend l'habit de Saint-Benoît pour vivre désormais dans la compagnie des pieux enfants de Saint-Riquier.

Il embrassa les exercices de la vie monastique avec tant d'ardeur et de sincérité, qu'on ne voyait point de religieux plus humble; et, quoique jusques-là il eût été nourri dans les délices, il pratiquait les austérités les plus grandes avec autant d'affection et de facilité que s'il avait toujours vécu dans les déserts de la Thébaïde. Aussi fut-il bientôt le modèle des religieux de Saint-Riquier, et ses frères, d'une commune voix, l'élevèrent à la dignité abbatiale.

Alors il s'occupa avec le zèle le plus grand des intérêts de sa communauté. Il remit dans sa première exactitude la pratique de la règle du saint fondateur; il s'appliqua particulièrement à faire exécuter avec la plus grande pompe et l'ensemble le plus parfait la charge angélique de l'office divin. Pour cela, il construisit trois églises, l'une en l'honneur du Sauveur et de saint Riquier, la seconde en l'honneur de

la Sainte Vierge, et la troisième en l'honneur de Saint-Benoît. Douze évêques vinrent consacrer ces églises où, dès lors, trois cents religieux et cent enfants de chœur chantèrent alternativement et sans interruption les louanges du Seigneur à toutes les heures du jour et de la nuit, imitant ainsi les louanges éternelles que rendent dans le ciel au Dieu trois fois saint les trois hiérarchies des neuf chœurs des anges. Les cloîtres allaient de l'une à l'autre de ces trois églises, de sorte que par sa forme triangulaire ainsi que par le nombre de ses basiliques le monastère de Saint-Riquier était un acte vivant de foi au dogme de l'adorable Trinité (1). De riches mosaïques venues d'Italie et les marbres les plus précieux formèrent le pavé et les colonnes de ces édifices. Charlemagne voulut que *le bois, le verre et le marbre* destinés à leur construction fûssent confiés aux plus habiles ouvriers de ses états.

Cependant Charlemagne ne put jamais se résoudre à se passer complètement des conseils et des services d'Inglebert. Souvent il l'obligea de sortir de son cloître pour conférer avec lui des affaires de l'Église et de l'État. Il le fit secrétaire d'État et maître de sa chapelle, et il l'envoya trois fois à Rome en qualité d'ambassadeur. La première fois, ce fut pour y conduire Félix, évêque d'Urgel, et lui faire abjurer son hérésie devant le pape Adrien I ; la seconde, ce fut pour porter au même pape les actes du concile de Franckfort, avec les livres Carolins ; la troisième fois c'était pour s'assurer de la fidélité du peuple romain, sous le pape Léon III, conférer avec lui des moyens de soutenir la discipline et faire les présents du prince à l'église de Saint-Pierre. Il y retourna la dernière année du VIIIe siècle pour suivre Charlemagne qui allait recevoir la couronne d'empereur. Il souscrivit au testament de Charlemagne en 811 ; il devait en être l'exécuteur avec d'autres personnages distingués, mais il mourut trois semaines après l'empereur, le 18 février de l'an 814, jour auquel on a depuis célébré sa fête.

Inglebert était étroitement lié d'amitié avec le célèbre Alcuin, qui lui adressa quatre de ses lettres, et qui ne parle de lui qu'avec éloge dans quelques autres et dans plusieurs de ses poésies. Ce fut à sa prière que le même Alcuin retoucha la vie de saint Riquier. Théodulfe, évêque d'Orléans, lui dédia un de ses poèmes. Non-seulement il se plaisait dans la compagnie des gens de lettres, il les cultivait encore lui-même. Il aimait particulièrement la poésie. Il nous

---

(1) Ce service divin, célébré sans interruption, s'appelait le *Laus Perennis*, et ne pouvait avoir lieu que dans un petit nombre d'abbayes.

reste de lui quelques pièces de vers, ainsi qu'une relation très-intéressante de tout ce qu'il avait fait en faveur de son monastère, et où il est particulièrement question des trois églises, de leurs dédicaces, des autels, et des reliques dont elles étaient ornées et enrichies (1).

On peut voir des détails curieux sur ce sujet dans le IVe volume de l'Histoire littéraire de la France, par des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. On peut consulter aussi, sur la vie de saint Inglebert ou Angilbert, le P. Malbrancq, les Vies des Saints de Butler et de Baillet, les Bollandistes, les Archives de Picardie et d'Artois, par M. Roger, etc., etc.

---

(1) Un village de l'arrondissement de Boulogne porte le nom de saint Inglevert. Ce lieu était autrefois une terre inculte, entourée de bois, infestée par des brigands, et nommée *Campus arenosus*. Le chevalier Oylard de Wimille purgea la contrée de ces malfaiteurs, acheta une grande partie de la forêt, et, pour la sûreté des voyageurs comme aussi pour les besoins des nombreux pélerins qui allaient en Angleterre ou en revenaient, il fonda en 1131 un hôpital situé au nord du village, près de l'église actuelle. Cet hôpital fut détruit par les anglais, en 1347. La manse fut érigée en commanderie de Saint-Lazare vers 1560; et enfin sa dotation de 1800 arpents de terre fut affectée en 1692 à l'hospice de Boulogne.
(HARBAVILLE. *Mémor. hist. du Pas-de-Calais.*)

E. V........



LES VIES

DE SAINT

Humfroi

(9e Siècle)

ET DE

SAINT ERKEMBODE

(8e siècle)

ÉVÊQUES DE THÉROUANNE ET ABBÉS
DE SAINT-BERTIN.

—

8 Mars — 12 Avril.

Nous avons suivi, pour les vies de saint Humfroi et de saint Erkembode, le Cartulaire de Saint-Bertin, par Folquin, la Chronique de Saint-Bertin, par Jean d'Ypres, le P. Malbrancq et le Gallia Christiana, les Offices propres de Boulogne et de Saint-Omer, la légende de saint Erkembode attribuée à Jean d'Ypres, les manuscrits du P. Lequien et de Scotté de Velinghen (bibliothèque de Boulogne), et les travaux plus modernes d'Hennebert, de Dom Devienne, de M. Quenson et de M. Wallet. Les documents relatifs à ces deux saints sont d'une rareté extrême; espérons qu'une autre main sera plus heureuse que la nôtre. En attendant, nous venons humblement dire ce que nous savons, heureux si ces quelques détails peuvent contribuer à l'édification de nos frères!

SAINT HUMFROI

I.

De la sainte enfance d'Humfroi : il est religieux à Prumes, en Ardennes ; il est élu évêque de Thérouanne.

BIENHEUREUX l'homme qui, dès son enfance, a connu la douceur du joug du Seigneur, et qui ne s'est point laissé entraîner par la fougue insensée des passions ! Tel fut le saint dont nous écrivons en ce moment la vie. Humfridus ou Humfroi donna, dès sa plus tendre enfance, des marques évidentes de sa sainteté future. Il ne montrait de goût que pour les choses du Ciel. Jamais il n'avait vu de monastère, et cependant ses parents remarquaient avec surprise que souvent il pratiquait instinctivement des observances qui ne sont en usage que dans ces pieuses écoles de la perfection. Aussi, pleins de respect pour leur enfant, en qui ils voyaient des effets si clairs de la grâce divine et de l'appel du Seigneur, dociles comme on l'était alors à la voix de Dieu, à peine eut-il atteint l'âge de raison qu'ils allèrent le présenter au monastère du Saint-Sauveur de Prumes dans les Ardennes, offrant au Seigneur, dans tout le dévouement et dans toute la simplicité de leur cœur, cet hommage de leur fils qu'il semblait réclamer pour son service.

Ils ne furent point trompés dans leurs prévisions. En effet, le jeune Humfroi fut bientôt l'exemple de la ferveur et de la régularité. Il ne le cédait à aucun de ses frères dans les

exercices les plus pénibles de la vie monastique ; il était toujours le premier aux saintes prières de la nuit ; les emplois les plus humbles étaient ceux qu'il ambitionnait de préférence ; son union à Dieu dans la prière était si grande, qu'il en devenait extérieurement tout enflammé et comme rayonnant. Bientôt il brilla comme un astre dont l'éclat se répandit au loin et entoura la maison de Prumes d'une auréole de sainteté. Il fut dès-lors un sujet d'admiration, non pas seulement pour ceux de Prumes, mais pour les autres monastères, pour les pasteurs des autres diocèses, pour les chefs les plus élevés des nations. On croit en effet que Lothaire fut attiré par les vertus éminentes d'Humfroi, lorsqu'il vint à Prumes revêtir l'humble habit des ascètes de Jésus-Christ, et qu'après avoir partagé entre ses fils ses immenses domaines, il voulut terminer ses jours au milieu des bien-aimés disciples du Sauveur.

L'année suivante, 856, Humfroi fut élu évêque de Thérouanne. La nouvelle de cette élection, attribuée surtout à Charles-le-Chauve, qui avait, comme Lothaire, été témoin de la haute sainteté de l'humble religieux, fut reçue avec des acclamations de joie par les fidèles de l'heureux diocèse qui venait d'être pendant quarante années gouverné par un saint. Humfroi ne se décida qu'avec beaucoup de peine à accepter le lourd fardeau qui allait peser sur ses épaules ; toutefois, docile à la volonté du Ciel et plein de confiance dans la protection du Seigneur et l'aide des saints qui l'avaient précédé sur le siége de la Morinie, il quitta en pleurant son monastère, partit et se rendit immédiatement à Thérouanne.

II.

Invasion des hommes du Nord ; état déplorable du diocèse de Thérouanne ; les quatre martyrs de Saint-Bertin.

Humfroi se mit aussitôt à marcher sur les traces de saint Folquin, son prédécesseur. Comme lui il remplissait avec zèle tous les devoirs de la charge pastorale. La grande bonté qui faisait le fond de son caractère l'avait rendu l'objet de la plus vive tendresse de ses ouailles, lorsque peu d'années après son arrivée à Thérouanne, en 886, les malheurs les plus affreux vinrent fondre sur ce vaste diocèse.

Accourus de leurs contrées sauvages sur une flotte de deux cents vaisseaux, les hommes du Nord avaient d'abord exercé les plus grands ravages dans tout le pays qui s'étend depuis la mer jusqu'à Cassel. Arrivés au pied de cette montagne, et voyant les hauteurs bien garnies d'armes et de troupes, ils désespèrent de s'emparer de ce poste et

jettent les yeux sur le pays environnant, cherchant l'endroit qui leur promettrait une proie plus facile et un plus riche butin. Déjà ils avaient été trompés dans leur attente, et loin de trouver à Wormhoult les richesses qu'on leur avait dit y être amassées, ils n'y avaient rencontré que des bâtiments déserts, que dans leur fureur aveugle ils avaient livrés aux flammes.

Alors ils aperçurent les édifices élevés et l'enceinte, si étendue à cette époque, de la capitale de la Morinie, et, semblables à l'oiseau de proie qui se précipite sur sa victime sans défense, ils marchèrent sur Thérouanne, ravageant et détruisant tout ce qu'ils rencontraient sur leur chemin. Les murs de cette ville ne pouvaient arrêter longtemps une si grande multitude d'assiégeants ; ils étaient de terre, flanqués seulement çà et là de quelques tours. Aussi les habitants ne pensèrent pas même à se défendre. Beaucoup avaient pris la fuite, et les Normands n'eurent qu'à se présenter et à piller comme ils voulurent. C'est à cette facilité extrême qu'est dûe sans doute la modération relative qu'ils montrèrent dans leur victoire. Il paraît en effet qu'ils laissèrent la vie aux habitants, qu'ils ne mirent point le feu à la ville, qu'ils ne détruisirent que quelques maisons de particuliers, et qu'ils se contentèrent des dépouilles de toute espèce qu'ils emportèrent du reste en grande quantité. N'est-il point permis de croire aussi avec un pieux auteur, que les mérites du saint évêque de Thérouanne furent pour quelque chose dans l'adoucissement qui fut mis au fléau dont Dieu châtiait cette ville ? Le Seigneur sans doute exerce sa justice sur les nations coupables (et le 9e siècle était grandement coupable), mais il aime à écouter la voix de sa miséricorde quand une âme pure et sainte se présente à ses yeux pour le fléchir. Nous allons en voir un exemple bien frappant dans ce que nous avons maintenant à raconter.

Quand ils eurent pillé tout ce qu'ils purent trouver dans Thérouanne, les Normands abandonnèrent cette ville désolée et coururent à la recherche d'autre butin.

Cependant ils arrivent sur le plateau d'Helfaut, et du haut de cette colline ils aperçoivent à leurs pieds la ville de Sithiu (depuis Saint-Omer) qui se déroule à leurs yeux avides. Le monastère de Saint-Bertin enflamme surtout leur convoitise, car on leur a dit que c'est une des deux maisons où ils devaient trouver le plus de richesses, et s'ils ont été trompés à Wormhoult, ils pensent bien se dédommager au milieu de ces constructions grandioses qui brillent maintenant à leurs yeux. Aussi, de même que l'épervier fond tout à coup sur l'oiseau timide qu'il a longtemps fasciné de

son regard, ces oiseaux de proie s'abattent du haut de la montagne sur l'île de Sithiu ; ils ont bientôt pénétré dans le monastère abandonné, et ils s'y livrent sans obstacle à tous leurs désordres habituels.

C'était le lundi de la semaine de la Pentecôte. Comme les Normands avaient débarqué sur les côtes de la Morinie pendant les fêtes de Pâques, l'abbé Hugues-le-Jeune et ses religieux avaient eu le temps, pendant qu'ils rôdaient autour d'eux, de cacher en terre, à une grande profondeur, les châsses contenant les reliques des saints, et de s'enfuir avec tout ce qu'il y avait de plus précieux dans l'abbaye. Toutefois, quatre des religieux n'avaient pu se résoudre à abandonner le monastère. Ils étaient donc demeurés là, prêts à tout événement, résolus de mourir s'il plaisait à Dieu, de s'offrir au Seigneur comme des victimes volontaires pour les péchés de leurs frères, et ne pouvant soutenir l'idée de survivre à la désolation de leur asile chéri. Les noms de ces hommes généreux, de ces héros, sont parvenus jusqu'à nous. Il y avait deux prêtres, Worard et Winetbald, et deux diacres, Gerwald et Regenhard.

Ils se tenaient donc paisibles spectateurs du pillage et des excès de tout genre auxquels se livraient les barbares ; ils voyaient les flammes s'élever et consumer ces lieux réguliers témoins de leurs pieux exercices. Semblables aux sénateurs de l'ancienne Rome, ils restaient impassibles, attendant qu'il plût au Seigneur de décider de leur sort.

Tout-à-coup ils se sont élancés de leurs cellules, les voilà courant au-devant des barbares, leur parlant avec l'animation la plus grande, leur peignant les maux éternels auxquels ils s'exposent, s'efforçant de trouver la route de ces cœurs endurcis pour les émouvoir, de jeter un rayon de la vive lumière de la foi dans ces esprits aveuglés par l'idolâtrie. C'est que les hommes du Nord, à ce moment, étaient parvenus au sanctuaire de l'antique église de Saint-Martin, ils allaient la souiller par d'abominables profanations, et le zèle de la maison de Dieu avait emporté les quatre religieux, et ils avaient cru parler à des hommes, quand ils ne parlaient qu'à des rochers.

En effet, loin d'écouter leurs discours touchants, les barbares saisissent avec une joie féroce leurs quatre victimes, et ils se mettent à les torturer dans l'espoir de es amener à leur dire où sont cachées les châsses précieuses, les richesses du monastère.

Ils tourmentèrent d'abord le prêtre Worard, qui était fort avancé en âge. Ils le frappèrent long-temps au visage sans pouvoir ébranler sa constance ; puis ils le dépouillèrent de

tous ses vêtements et l'enfermèrent dans une cave très-fraîche, où il mourut au bout de trois jours.

Quant au prêtre Winetbald, ils le frappèrent beaucoup plus cruellement encore : puis ils l'étendirent par terre et l'attachèrent à un pieu. Ensuite ils lui versèrent dans les narines une sorte de liqueur propre à brouiller le cerveau et le laissèrent à demi-mort, espérant que la lenteur du supplice le ferait se résoudre à trahir son secret. Mais ce fut en vain, et il fut aussi fidèle que son collègue dans le sacerdoce.

Ils firent subir au diacre Gerwald des supplices infâmes et dérisoires, plus cruels que la mort pour un personnage recommandable par son grand amour de la chasteté. Ils le laissèrent vivre néanmoins, mais jamais il ne put recouvrer entièrement la santé.

Le diacre Regenhard était le plus jeune. Après l'avoir brisé de coups, ils voulurent en partant l'emmener avec eux. Lui résistait de toutes ses forces, désirant mourir martyr de la foi de Jésus-Christ, s'il pouvait obtenir cette grâce des mains de ses ennemis, reposer à côté de ses frères et avoir son nom sur les dyptiques du monastère. Mais comme il était tout enveloppé de durs liens, il fut obligé de suivre, et se laissa traîner jusqu'à trois milles de là, en un lieu nommé depuis Munnekebur, et qui était le lieu de sa naissance. Quand il se vit arrivé à cet endroit, il se laissa tomber par terre. Et comme ceux qui le conduisaient le piquaient de leurs lances pour le forcer à se relever, il déclara qu'il ne le ferait pas et qu'il mourrait pour Jésus-Christ dans ce lieu même où il avait reçu la grâce de la régénération. Alors ils le percèrent à coups de lances, et il rendit au Seigneur son âme courageuse.

Tel fut le dévouement des quatre glorieux martyrs de Saint-Bertin. Ils s'offrirent en victimes pour les péchés de leurs frères, et Dieu sans doute accepta leur holocauste, car l'abbaye paraît n'avoir pas souffert beaucoup de cette invasion, et les désastres causés par les terribles visiteurs furent bientôt réparés.

III.

Humfroi veut se démettre de son évêché ; il consulte le Pape Nicolas qui lui ordonne de rester ; ses travaux de dans son diocèse.

L'âme si bonne, si compatissante du saint évêque de Théronane était profondément affligée à la vue de tant de malheurs, auxquels venaient se joindre encore la guerre funeste qui s'était élevée entre le roi Charles-le-Chauve et Baudouin au Bras-de-fer, alors grand forestier de Flandre. Il voyait

son diocèse dévasté, la désolation couvrir les villes et les campagnes, et, ce qui mettait le comble à sa douleur, il voyait aussi que ses pauvres fidèles, dans leur aveuglement spirituel, pensaient bien plus à regretter leurs biens temporels qu'à faire pénitence de leurs péchés. Leur préoccupation était toute dans les maux qu'ils ressentaient, et leur docilité à la grâce n'était guères devenue plus grande. Alors, accablé par le poids immense de sa douleur, le cœur paternel du bon évêque succomba, et Humfroi résolut de quitter son église et de se retirer dans un monastère, laissant à des épaules plus fortes un fardeau devenu si lourd et si peu proportionné, pensait-il, à sa faiblesse. Toutefois, avant d'exécuter son dessein, il voulut avoir l'agrément du Souverain-Pontife, et il envoya au pape Nicolas un de ses prêtres en qui il avait toute confiance, Guldagaire, et qu'il chargea d'exposer au Saint-Père la situation de la malheureuse église de Thérouane et sa résolution de la laisser à un plus digne.

Mais le pape ne fut pas de son avis. Exerçant alors la sublime mission que le Sauveur des hommes confia à Pierre et à ses successeurs, quand il lui dit que ce serait à lui à raffermir ses frères lorsqu'ils viendraient à chanceler, il écrivit à Humfroi une lettre que nous avons encore, lettre par laquelle il le fortifie dans son hésitation et l'exhorte à ne point abandonner sa barque au milieu de la mer orageuse (1).

Aussitôt qu'Humfroi eut connaissance de cette lettre, sa décision fut prise et il se mit, avec plus de zèle que jamais, à travailler à la portion du champ de l'Eglise confiée à ses soins. Bientôt, du reste, la paix se rétablit dans la Morinie ; car, à la prière du pape Nicolas, Charles-le-Chauve avait pardonné à Baudouin et consenti enfin à son union avec Judith sa fille ; il avait même voulu donner à Judith une dot qui fût digne de lui, et Baudouin, devenu comte de Flandre, commandait en maître dans tout le pays qui s'étendait de l'embouchure de l'Escaut à l'embouchure de la Somme. De Saint-Valery ses états remontaient le long de la Somme jusqu'au Vermandois ; ils allaient ensuite gagner le village de Beaurevoir en Picardie, où est la source de l'Escaut, et suivaient le cours de cette rivière jusqu'à la mer, ce qui embrassait une étendue de cinquante lieues en tous sens. Baudouin se trouva alors presque aussi absolu dans ses nouveaux états que Charles-le-Chauve l'était dans les siens. Pourvu qu'il assistât au Plaid du Souverain, qu'en temps de guerre il lui amenât le nombre de troupes auxquelles il était taxé, qu'il

---

(1) Seconde partie du *Décret de Gratien*, cause 7ᵉ, question 1ʳᵉ, chapitre 48ᵉ.

n'entreprît sans sa permission aucune guerre offensive et qu'il rendît exactement la justice, on n'avait rien à lui commander.

Humfroi mit à profit la période de paix qui s'ouvrit alors pour rétablir toutes choses et même pour perfectionner ce qui était susceptible d'amélioration. C'est ainsi qu'en l'an 863 il rétablit dans son diocèse la fête solennelle et obligatoire de l'Assomption de la Sainte-Vierge, fête qui jusqu'alors paraît n'y avoir été que facultative. Ainsi rendait-il publiquement témoignage de sa tendre piété envers celle que tous les siècles ont proclamée bienheureuse, envers Marie, que Jésus attaché à la croix et mourant pour le salut des hommes, donnait aux hommes pour refuge, pour consolation, pour mère (que ce mot dit de choses) ! quand, s'adressant à elle il lui disait : femme, voilà votre fils, et à Jean : voilà votre mère !

La dévotion à Marie est la marque spéciale des vrais fidèles, il n'est donc point étonnant que nous trouvions cette marque dans la vie si chrétienne de saint Humfroi.

IV.

Humfroi est élu abbé de Saint-Bertin ; cette dignité lui est injustement enlevée par Charles-le-Chauve ; ses dernières actions ; sa mort.

Cependant l'abbé de Saint-Bertin Adalard mourut au commencement de l'année 864. Alors les vœux unanimes des fidèles, désignant Humfroi comme son successeur, et les vives sollicitations des religieux ayant vaincu sa résistance, le saint évêque accepta cette nouvelle charge tout en retenant le gouvernement de l'église de Thérouanne. Il avait voulu se dérober aux regards et fuir dans la solitude, et voilà que maintenant il est doublement exposé à la vénération, et qu'au titre de pasteur des fidèles il joint celui de père des enfants privilégiés de l'Eglise. Ainsi se vérifiait en lui la parole évangélique : celui qui s'abaisse sera élevé.

Ce fut une période de bonheur et d'édification pour la pieuse famille Bertinienne que l'administration abbatiale d'Humfroi. Attiré par l'odeur des vertus qu'exhalait alors le monastère, un personnage de famille illustre vint offrir à Dieu et à saint Pierre son fils Megenfroi, et le saint abbé le revêtit de l'habit religieux. Tous marchaient avec émulation dans les sentiers de la voie parfaite, l'exemple du père animait les enfants, lorsque bientôt ce père chéri, cet abbé de leur choix et de leur cœur leur fut enlevé de la manière la plus brusque et la plus tyrannique.

Un jour le chanoine Hilduin se présente au monastère, accompagné d'un grand nombre d'hommes d'armes. Il montre

l'acte qui l'institue abbé de Saint-Pierre (c'est le nom que portait encore le monastère), et requiert aussitôt l'obéissance des religieux. Hilduin avait quitté le parti de Lothaire pour embrasser celui de Charles-le-Chauve, et Charles-le-Chauve lui avait donné, ou plutôt lui avait vendu pour 30 pièces d'or le titre d'abbé ! ! !.... Le droit dut céder devant la force brutale ; Humfroi quitta en pleurant sa famille désolée qu'on lui avait enlevée si injustement, et en se retirant il pensait au Sauveur qui lui aussi avait été trahi pour 30 pièces d'argent, et il se consolait alors, et il adorait en silence les décrets impénétrables de Dieu.

Humfroi vécut peu d'années après cet événement. Le 8 mars de l'an 868 (ou 870 selon d'autres), il alla rejoindre dans le Ciel saint Folquin, son prédécesseur et celui qu'il avait pris pour son modèle dans l'épiscopat. La réputation d'Humfroi s'était répandue par toute la France, car à la vigilance la plus active sur son troupeau il joignait la sollicitude des autres églises, et il le prouva en assistant aux deux conciles qui se tinrent dans la province ecclésiastique, dont son église faisait partie. Nous voyons sa signature au bas des actes de plusieurs de ces conciles et l'on peut y lire entre autres cette souscription si pleine de modestie qui se trouve au bas d'une des pièces du 3e concile de Soissons : *Huntfridus humilis Morinensis ecclesiæ episcopus subscripsi,* Huntfride, humble évêque de l'église des Morins, j'ai souscrit.....

Saint Humfroi fut inhumé dans la cathédrale de Thérouanne. Il se fit beaucoup de miracles à son tombeau, que l'on vénérait à l'égal de celui de saint Maxime. Saint Jean, l'un de ses successeurs, le leva de terre plus de 200 ans après sa mort et plaça ses restes précieux sous l'autel de la Sainte.-Vierge, place bien choisie sans doute pour ce grand serviteur de Marie. Quand Thérouanne fut détruite, St.-Omer et Ypres se partagèrent les reliqnes du saint évêque, et plusieurs fois ces deux villes ont pu se réjouir des marques signalées de sa puissante protection.

E. V........

SAINT ERKEMBODE

I.

Erkembode accompagne saint Lugle et saint Luglien ; il est presque mis à mort par des brigands ; il est religieux de l'abbaye de Saint Bertin.

La première fois que l'histoire nous donne à connaître le nom d'Erkembode, c'est pour nous le montrer dans l'accomplissement d'une action grande et courageuse. C'était sous le pontificat de saint Bain, évêque de Thérouanne. Fuyant l'Irlande et la Bretagne, où leurs vertus héroïques leur attiraient des louanges qui désolaient leur modestie, les deux saints Lugle et Luglien, dont plus tard nous aurons à raconter la vie, avaient gagné les côtes de la Morinie. Après avoir signalé l'ardeur de leur zèle dans la ville de Boulogne, où ils avaient eu la consolation de gagner à Jésus-Christ bien des âmes, ils s'étaient involontairement fait connaître à Thérouanne par un prodige éclatant ; puis, craignant la vaine gloire, poison perfide qui vient trop souvent gâter et perdre les meilleures œuvres, ils s'étaient subitement soustraits aux témoignages de reconnaissance et de vénération que leur préparaient les habitants.

Ils allaient donc en toute hâte, cherchant des lieux inconnus où pourrait se reposer en paix leur humilité profondément alarmée, lorsqu'arrivés à un endroit appelé alors *Scyrendal*, près de Ferfay (canton de Norrent-Fontes), ils furent assaillis par trois chefs de voleurs, célèbres alors et redoutés, et qui se tenaient dans ces lieux rendus déserts

et sauvages depuis les incursions des peuplades du Nord. Tous les compagnons des deux saints avaient pris la fuite, mais Erkembode, qui était aussi avec eux, n'avait point imité leur lâcheté. Semblable au disciple bien-aimé, à saint Jean qui demeura avec Jésus pendant la passion, et qui témoigna ainsi de la force de son amour, Erkembode lui aussi demeura près de Lugle et de Luglien. Avec eux il reçut des blessures cruelles, comme eux il fut renversé, dépouillé, et s'il ne partagea pas entièrement le sort des deux saints voyageurs, c'est que les brigands en se retirant crurent l'avoir tué aussi bien que ses deux compagnons.

Cependant il était revenu à lui après le départ des assassins, il avait eu assez de force pour se traîner jusques près des cadavres des deux saints qu'il avait provisoirement recouverts de broussailles et de tout ce qu'il avait pu ramasser à la hâte; puis il avait péniblement gagné Thérouanne où il avait rendu compte de tout à saint Bain, et des obsèques solennelles avaient été célébrées, et les restes mortels des deux illustres pélerins avaient été honorablement ensevelis par les soins du pieux évêque de Thérouanne.

Erkembode était donc alors avec Lugle et Luglien, et il venait de donner une preuve éclatante de la grandeur de son âme.

Mais, en quelle qualité se trouvait-il dans la compagnie des saints irlandais? Etait-il Irlandais lui-même, et avait-il comme eux quitté son pays pour aller évangéliser les nations? Avait-il suivi dans leurs pérégrinations nombreuses les pieux serviteurs de Jésus-Christ? Ou bien ne remplissait-il que par occasion, par hasard en quelque sorte, les devoirs de l'hospitalité, en les accompagnant comme guide ou comme ami dans un pays que lui-même il habitait depuis longtemps, depuis son enfance peut-être? Telle est la question qui jusqu'à ce jour est demeurée indécise.

Le P. Malbraucq adopte le premier système, et dit qu'Erkembode était Irlandais de naissance et compagnon des deux saints dans toute l'étendue de ce mot. Le nom d'Erkembode a du reste une analogie frappante avec bien d'autres noms usités dans la vieille Angleterre. Dans ce système, notre saint, empêché de suivre son idée première, et séparé violemment de ses chefs, se serait retiré dans le monastère de Sithiu comme dans un refuge assuré, dans un lieu tout pénénétré de la bonne odeur des vertus chrétiennes. D'autres ont suivi l'autre mode d'interprétation, et dans cette hypothèse Erkembode n'aurait alors accompagné les deux saints Lugle et Luglien que par circonstance et pour exercer envers eux un devoir de charité.

Quoi qu'il en soit de l'origine d'Erkembode, et des ténèbres épaisses dont sont couvertes pour nous ses premières années, il est certain qu'il fut religieux dans l'abbaye de Sithiu, et cela du vivant même de saint Bertin, qu'il s'y distingua par ses éminentes vertus au point d'être jugé le plus parfait des frères, et d'être appelé au gouvernement de la sainte abbaye.

II.

Erkembode est abbé de Saint-Bertin ; sa gestion.

Car c'était une vie de perfection admirable que menaient à cette époque les religieux du monastère de Sithiu. Ils étaient dans toute la ferveur de leur première institution, et pratiquaient avec la plus grande exactitude la règle sévère de saint Colomban.

Il fallait que la sainteté d'Erkembode fût bien grande et son expérience dans les voies du Seigneur bien confirmée, pour qu'il méritât d'être élevé à la suprême direction du monastère, en un temps où la ferveur était si grande, quelques années seulement après la mort de saint Bertin (717, selon l'auteur de sa légende).

Erkembode succédait à Erlefride, qui avait succédé à Rigobert. L'un et l'autre avaient été successivement placés à la tête du monastère par saint Bertin lui-même, comme nous le dirons plus tard, en sorte qu'on peut considérer saint Erkembode comme le successeur immédiat du saint fondateur et celui que les religieux honorèrent des prémices de leur libre choix.

Le saint considéra le poste élevé qu'il occupait bien plus comme une charge que comme une dignité, et profondément persuadé qu'en devenant le père spirituel des religieux il devait les porter tous dans son cœur et vivre pour eux bien plus que pour lui-même, il se fit dès-lors une règle de s'oublier entièrement et de ne plus penser qu'au bien de sa chère communauté. Il méritait ainsi de porter le titre dont se glorifiait un de ses successeuus, l'auteur présumé de sa vie : *frater Johannes Dei patientiâ Sithiensis Cœnobii Minister humilis ;* il était, en effet, *l'humble serviteur de la communauté de Sithiu*, et son humilité lui disait que c'était *la patience de Dieu* qui le souffrait dans un poste qu'il se croyait si indigne d'occuper. Il avait compris la parole du Sauveur à ses apôtres: Celui qui est le plus grand d'entre vous, celui-là sera votre serviteur, parole qui avait changé les bases du monde et créé une société nouvelle en substituant à l'égoïsme payen, au stupide *divide ut imperes* (divisez pour régner), le principe divin de l'union, de la charité chrétienne.

Il se mit donc aussitôt à l'œuvre, et, dans sa paternelle vigilance, il eut sans cesse à travailler pour sa famille spirituelle. Il avait à maintenir le culte du Seigneur et la prière publique dans toute sa régularité; il avait à assurer des ressources suffisantes pour les besoins toujours croissants d'une maison qui augmentait de jour en jour; il avait à se défendre lui et les siens contre les aggressions du dehors; et il faisait face à tous ces besoins, partout et en toutes choses on le trouvait à son poste de sentinelle vigilante et de défenseur intrépide.

C'est ainsi qu'en 718 il obtint de Chilpéric une charte qui confirmait les franchises et libertés d'action qui avaient été reconnues au monastère du temps de saint Bertin. En 721 il sollicitait de nouveau et obtenait, de la munificence et de la justice du roi Thierry, deux autres chartes où nous lisons cette clause, que la congrégation de Sithiu, ou Sitdiu, devra implorer sans cesse la miséricorde du Seigneur *pour le salut de la patrie*. Voilà comme on comprenait *l'utilité* des monastères dans ces siècles de foi.

III.

Erkembode est élevé sur le siége de Thérouanne ; ses actions et sa mort.

Les talents d'Erkembode et ses connaissances dans les sciences que l'on cultivait de son temps n'avaient pas moins contribué que sa sainteté à le mettre à la tête de l'abbaye de Saint-Bertin. Avant d'être élevé à cette dignité il remplissait dans le monastère l'office de lecteur, c'est-à-dire professeur, et il était chargé de distribuer à ses frères le pain de la science. S'élevait-il des questions difficiles sur des matières ecclésiastiques, ou sur le gouvernement intérieur de la maison, c'est à lui que l'on s'adressait pour en avoir la solution. Il était en quelque sorte l'âme et le conseil de ses frères avant de devenir leur directeur et leur chef. Ces mêmes talents et cette connaissance des hommes, qui n'avaient pu que s'accroître en lui depuis qu'il avait eu à l'exercer plus souvent comme abbé de Saint-Bertin, devaient l'élever plus haut encore.

Ravenger venait de mourir; il avait succédé à saint Bain sur le siége de Thérouanne, et saint Bain avait remplacé saint Drancius qui avait été le successeur immédiat de saint Omer.

La voix du peuple, d'accord avec celles de saint Sylvin et de Ravenger, désignait d'avance comme évêque de Thérouanne le pieux et savant abbé de Saint-Bertin. C'est lui

en effet qui fut élu, et qui, tout en gardant l'administration de son abbaye, monta sur la chaire qu'avait à jamais illustrée le grand apôtre des Morins (an 720).

Les habitants de Thérouanne le reçurent avec les plus grands témoignages de joie; ils voyaient en lui à la fois le successeur de leur grand saint Omer et le successeur de saint Bertin; ils savaient que ses vertus et sa science répondaient dignement à ce double titre.

L'église de Thérouanne allait bientôt compter un siècle d'existence, depuis les commencements de l'apostolat de saint Omer. Toute la Morinie s'était couverte de temples, de monastères, plantes faibles encore et qu'il fallait arroser, aider à se multiplier, ne pas laisser s'écarter de la bonne direction, garantir des atteintes ennemies. C'est à ces travaux modestes, à cette œuvre de consolidation, que se passa toute la vie de saint Erkembode; aussi n'est-il pas étonnant que nous n'ayons rien de saillant, rien d'extraordinaire à raconter de cette vie de paix, de travaux incessants et toujours les mêmes, de cette vie si utile et si précieuse aux yeux de Dieu. Il administrait avec une égale sollicitude et son abbaye et son diocèse; il faisait des acquisitions utiles afin d'avoir à donner abondamment aux pauvres; il veillait sans cesse à la défense et aux droits des deux parties de son domaine spirituel, et c'est dans cette vigilance incessante du serviteur bon et fidèle que la mort vint le surprendre l'an de l'incarnation 734, le 12 du mois d'avril, jour auquel l'Église a depuis célébré sa mémoire.

L'auteur de sa vie dit qu'il fut enterré par le peuple dans l'église même de Saint-Omer, et devant l'autel principal de la sainte Mère de Dieu.

Tant de miracles s'opérèrent à la tombe de saint Erkembode, continue-t-il, que les offrandes déposées par les pieux pélerins suffirent à la réparation de la première église et à l'édification de la seconde.

Aujourd'hui encore on voit dans l'église Notre-Dame de Saint-Omer la tombe de saint Erkembode. Elle est au fond de la croisée du côté de l'Evangile, ou du nord, appuyée contre le mur, élevée sur deux figures de lions. Elle a la forme d'un carré long, sans ornements, grossièrement taillée dans un bloc énorme de grès et recouverte d'une autre large pierre.

Cette tombe vénérée porte les marques évidentes de la pieuse dévotion de nos aïeux; en plusieurs endroits, en effet, le grès, malgré sa dureté extrême, se trouve assez profondément usé, résultat du passage d'une longue suite de géné-

rations de fidèles qui venaient se frotter avec confiance contre cette pierre pour se délivrer de leurs maux corporels.

Voir, sur la tombe de saint Erkembode, les détails intéressants qni se trouvent dans la *Notre-Dame de Saint-Omer* de M. Quenson, et dans la *Description de l'ancienne cathédrale de Saint-Omer* par M. Emm. Wallet.

On connaît aussi saint Erkembode sous le nom de saint Archambaud, qui n'est qu'une corruption du premier.

E. V........



LA VIE

DE LA BIENHEUREUSE

Ide

COMTESSE DE BOULOGNE

(1040 — 1113)

Par un moine du Wast.

TRADUIT DU LATIN

D'après les Actes universels des Saints
publiés par les Bollandistes.

—

13 AVRIL.

« *La religion a enseigné aux riches*
« *qu'il fallait se faire pardonner*
« *leurs richesses par la charité;*
« *elle leur a dit : Dépouillez-vous,*
« *songez à vos frères. Et ils l'ont*
« *fait, et ils ont pendant mille*
« *ans couvert l'Europe de fonda-*
« *tions, d'aumôneries, d'hospices,*
« *d'œuvres de charité de toute*
« *nature, qui ont été pendant mille*
« *ans la caisse d'épargne inépui-*
« *sable du peuple, le patrimoine*
« *perpétuel des pauvres, la véri-*
« *table liste civile des indigents.* »

DE MONTALEMBERT,

(Discours prononcé à l'Assemblée nationale le 18 sept. 1848.)

LA BIENHEUREUSE

IDE

COMTESSE DE BOULOGNE

I.

Naissance de sainte Ide, songe prophétique de sa jeunesse ; le comte de Boulogne la recherche en mariage.

L'AN de l'incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ mil quarante, naquit de haut lignage une noble fille que ses parents nommèrent Ida. Son père, Godefroy le Barbu, duc de Lorraine, avait la plus haute dignité à la cour de l'empereur d'Allemagne : les plus renommés, les plus puissants ne l'égalaient pas. Sa mère, nommée Dode, était aussi d'illustre famille. Les deux époux avaient déjà eu un fils, l'aîné de la vénérable Ida, appelé comme son père du nom de Godefroy ; ce fils (Godefroy le Bossu), ayant revêtu l'habit militaire, se distinguait dans la carrière des armes. Et, pendant que tous s'occupaient des soins de leur profession, Ida passait ses premiers ans dans l'étude assidue des lettres et les occupations de son sexe. Enrichie des dons sacrés des plus belles vertus, elle ne perdait pas son temps dans les frivoles plaisirs de la vie présente, mais soupirait de plus en plus vers l'amour de la céleste patrie ; ce qui peut faire comprendre et savoir de quelle abondance de grâces elle était remplie.

Un soir, s'étant livrée au sommeil après avoir entretenu son esprit de pieuses et saintes pensées, elle vit en songe le soleil descendre du ciel et venir fixer un instant son séjour dans son sein. Ce songe présageait quelque chose de bien grand : il disait que celui qui naîtrait d'elle posséderait un jour le règne et la domination. En effet, Dieu se sert quelquefois de songes ou d'autres signes prophétiques pour manifester ses volontés à ses serviteurs, ou leur faire connaître les desseins qu'il a sur eux. Mais n'anticipons pas, nous dirons en son temps, pour l'édification de ceux qui liront ces lignes, ce que signifiait le songe de la pieuse Ida.

Il y avait, dans le temps où vivait le duc Godefroy, un jeune héros proche parent du roi Charles, qui était de robuste stature, de courage ardent, de hauts faits remarquables, de nom puissant, Eustache, comte et seigneur du vaste domaine de Boulogne. On a dit avec vérité que la renommée ralliait toujours dans une amitié commune tous les hommes qui font profession de probité ; on a dit encore que l'homme s'associe volontiers ceux qui lui ressemblent. Or, ayant appris, par la très-véridique relation de beaucoup de gens de bien, la vie, les mœurs et la beauté de la jeune Ida, en même temps que la noblesse de son origine, le comte Eustache envoya des messagers pleins de sagesse à ce duc Godefroy, pour le prier de lui donner sa fille en mariage, ce qui devait unir à jamais les deux familles par l'indissoluble lien de la plus pure amitié. Les parents d'Ida prirent conseil sur cette demande, et, ayant été aidés de la grâce divine, ils remirent l'honorable vierge aux messagers du comte boulonnais, qui s'étaient adjoint d'autres honnêtes personnes ; et quand ils furent arrivés sur le territoire de Boulogne, ils furent reçus avec grande joie par la ville toute entière, accourue à leur rencontre.

II.

Son mariage, ses enfants ; vertus qu'elle pratiquait.

Accueillie avec tous les honneurs dus à son rang, Ida fut mariée au comte Eustache, selon le rit et la coutume de l'Eglise catholique (1058). Après la solennelle célébration des cérémonies nuptiales, la vénérable comtesse s'occupait des choses de Dieu, et, sans négliger ce qu'elle devait au monde, ne donnait point son cœur aux frivolités qui l'entouraient. Chaste dans ses affections, réservée dans tous ses rapports, et usant du monde comme si elle n'en usait pas, elle eut, par la miséricorde de Dieu, trois fils qui devaient réaliser les prévisions du songe prophétique de sa jeunesse.

Le premier de ses fils fut Eustache (1), homme puissant selon le siècle et remarquable par ses vertus ; imitant la noble valeur de son père, il conserva son héritage avec gloire. Le second fut Godefroy (2), du nom de son aïeul, duc plus tard comme lui, qui avec le secours de Dieu triompha des Turcs, et, pour comble de gloire, fut élu premier roi de Jérusalem. Le troisième, dernier par l'âge, mais non moins puissant en courage et valeur, fut Baudouin, seigneur et maître de la principauté de St-Jean d'Acre, et enfin, après la mort de son frère Godefroy, honoré du diadème qu'il avait porté. Or il arriva que la bienheureuse Ida, étant mère de si illustres enfants, ne permit pas à des mains étrangères de les soigner au berceau, mais les nourrit elle-même de son lait, craignant avec raison qu'on ne les souillât dans un âge si tendre.

Tandis qu'elle déployait ainsi toutes les richesses de son cœur envers ses enfants, elle ne négligeait pas le soin de sa maison. Affable envers tous, empressée à être utile à son prochain, elle s'attira le cœur de tous ceux qui la fréquentèrent, et acquit à un haut degré l'estime et l'affection du comte Eustache. Celui-ci, loin de la contrarier dans l'accomplissement des bonnes œuvres, l'encourageait de tout son pouvoir. Forte du consentement et de l'agrément de son mari, elle fréquentait les églises avec une dévote et pieuse humilité, et préparait pour le service de Dieu les choses nécessaires au culte et à ses ministres, avec une grande et sainte assiduité. Pendant qu'Ida, chérie de Dieu et des hommes, retirée dans le secret de son âme, versait ainsi tous ses bienfaits sur la ville de Boulogne, où elle faisait sa demeure, elle brûlait du désir de fonder des églises au dehors, et déjà portait ou envoyait avec largesse des présents aux pauvres communautés des environs. Elle savait en effet que Dieu avait dit à celui qui observait la loi : *Tu ne te présenteras pas vide devant mes yeux, et tu ne différeras pas de rendre au Seigneur les vœux de ton cœur ;* ce qu'avait en vue le psalmiste quand il disait : *Seigneur, mes vœux sont dans mon cœur, je vous rendrai mes actions de grâces.*

La bienheureuse Ida, suivant ces conseils, les observait avec la grâce d'en haut, et recevait dans la paix de l'âme les vœux qu'elle devait rendre au Seigneur, auteur de tout don parfait. Sa vertu la plus éminente fut l'humilité : ressemblant en cela à la reine Esther, qui regardait ses ornements royaux comme des habits de deuil, Ida, imitatrice de cette reine

(1) Eustache III, comte de Boulogne.
(2) Godefroy de Bouillon.

puissante, estimait beaucoup la dévote humilité, et dans toutes ses actions méprisait les félicités de la vie présente. Elle prenait un soin particulier des pauvres, espérant recevoir dans le ciel ce qu'elle leur donnait sur la terre. Par ses prières et ses largesses, elle soulageait les veuves, les orphelins et les infirmes, surtout ceux qu'elle connaissait comme pratiquant la foi de Jésus-Christ. Elle savait amener à Dieu les puissants du siècle par une chaste familiarité, les vieillards par de pieuses consolations, et les dévotes personnes par une parole humble et simple.

III.

Mort du comte Eustache, voyage en Allemagne, guérison d'une hydropique ; Saint-Wulmer de Boulogne, Saint-Wulmer-aux-Bois, Le Wast ; voyage en Angleterre, miracles qu'elle y fait.

Pendant qu'Ida s'occupait de toutes ces œuvres pieuses, le comte Eustache son époux paya le tribut inévitable que tout homme doit à la mort, (vers 1080). Dégagée des liens du mariage, la très-pieuse comtesse n'interrompit pas le cours de ses bonnes œuvres, mais redoubla de zèle pour le service de Dieu. Accablée de douleurs par la mort de son époux, elle trouva dans les choses du Ciel, ainsi que dans l'amour de ses enfants, les consolations qu'elle cherchait. Son cœur, instruit par des prévisions célestes, comptait déjà avec bonheur les bienfaits qu'elle allait semer sous ses pas.

Dieu, pour manifester aux hommes la sainteté de sa servante, lui suggéra le dessein de se rendre en Allemagne, pour visiter ses proches. Or, pendant qu'elle cheminait vers ce pays, elle rencontra sur sa route une église dédiée à sainte Walburge, et y entra. C'est là que le Seigneur lui avait réservé, par grâce singulière, une grande merveille à opérer. Il y avait, à la porte de cette église, une femme infirme et paralysée, dont le corps tout entier était attaqué d'une affection hydropique. La très-douce comtesse Ida la souleva de ses propres mains, et toucha ses membres souffrants. La pauvre femme fut guérie à l'instant, se leva et entra dans l'église avec celle qui lui avait rendu la santé, publiant à haute voix ses louanges. Ida, après avoir rendu à ses proches tous les devoirs que lui commandait la charité, convertit en argent les propriétés allodiales qu'elle avait dans ce pays pour héritage paternel. Cela fait, elle revint dans son comté pour y mettre à exécution tous les desseins qu'elle avait formés depuis longtemps.

De retour à Boulogne, elle fonda le vénérable monastère de St-Wulmer, dans les murs mêmes de la ville, et y fit venir

des serviteurs de Dieu à qui elle donna de quoi subsister.

Alors la très-vénérée comtesse, instruite à l'école de la grâce et toujours attentive à procurer le plus grand bien de la gloire de Dieu avec joie et dévotion, se rendit au monastère de Saint-Wulmer-aux-Bois (Samer), voulant rétablir ce lieu sacré, déchu de sa grandeur et réduit presque à néant par les péchés des frères. Arrivée en cet endroit, la vénérable Ida, fortifiée par les conseils et l'assentiment du très-pieux Gérard, évêque de Thérouanne, racheta tout ce qui avait été aliéné des biens du monastère, répara l'église tombée en ruines et la pourvut de livres et d'ornements, de manière à pouvoir dire avec le psalmiste : *Seigneur, j'ai aimé la gloire de votre maison!* Ensuite elle rétablit les cloîtres et les cellules, et enrichit le monastère de diverses donations; et, de plus, elle l'honora souvent de sa présence.

Pendant qu'elle faisait toutes ces choses, elle pria saint Hugues, abbé de Cluny, de lui envoyer quelques-uns des frères de son observance pour peupler un autre monastère qu'elle avait établi en un lieu nommé Le Wast. Elle demandait en outre à saint Hugues qu'il la comptât au nombre de ses filles adoptives et la fît participer aux faveurs spirituelles dont les frères étaient comblés. Ce saint homme, animé de l'esprit de Dieu, connaissant la sainteté et la dévotion de celle qui lui faisait ces demandes, satisfit à ses pieux désirs et lui envoya quelques-uns de ses frères, envers lesquels elle se montra toujours très-généreuse et très-libérale.

Après s'être occupée avec tant de sollicitude des personnes consacrées à Dieu, la bienheureuse Ida eut occasion d'aller en Angleterre. Arrivée dans ce pays, elle rencontra, à la porte d'une église, un boiteux qui s'y tenait assis pour demander l'aumône. Ida, qui ne refusait jamais un bienfait aux pauvres de Jésus-Christ, lui donna l'aumône, et, sitôt que le boiteux l'eut reçue, il se trouva guéri et se mit à marcher. Tous ceux qui avaient connu cet homme étaient remplis d'admiration, et lui demandaient avec empressement par quel moyen il avait recouvré l'usage de ses membres ; et il leur répondait qu'une dame inconnue, mais illustre et vénérable, lui ayant donné la charité, lui avait en même temps rendu le bienfait de la santé, dont il était privé depuis longtemps. La sainte, après avoir opéré ce miracle, ne voulut rien prendre pour elle des louanges du peuple, et en rendit à Dieu, seul auteur de ces grâces, la gloire qui n'était due qu'à lui. Par ses pieuses prières, et l'imposition de ses mains bénies, elle rendit encore la santé à une foule de malades, et fit grand nombre de précieux miracles, que nous ne rapporterons point ici.

En revenant d'Angleterre, Ida demeura quelque temps à Bruxelles, noble cité du Brabant, et l'on croit qu'elle habita aussi Genapes avec ses fils.

IV.

Fondation du Monastère de La Capelle, où elle se retire.

Cependant, l'institution des Frères de Cluny, et la perfection des mérites de la très-sainte comtesse Ida, fit fleurir la religion dans ce lieu du Wast, dont nous avons parlé. Et, pendant la vie de la très-parfaite veuve Ida très-agréable à Dieu, il était renommé partout pour la sainteté et la régularité des observances monastiques.

Bien que la vénérable Ida parût veuve quant à la chair, elle était déjà fiancée à son immortel Epoux par sa chaste et sainte vie, remplie de pieuses actions et de bonnes œuvres. Elle ne recherchait pas la jactance de la bonne opinion ni les louanges humaines, mais elle renfermait dans son cœur les dons venus du Ciel.

Goûtant par ses saints désirs les choses d'en haut, elle résolut, pour glorifier davantage son céleste Epoux, de fonder un nouveau monastère connu sous le nom de La Capelle, et situé dans la paroisse de Mark, auprès de la ville de Calais, (1090). Elle le dédia à la sainte et perpétuelle Vierge Marie, mère de Dieu, l'enrichit de ses offrandes et de grands revenus, et y ajouta, pour comble de faveurs, de nombreuses reliques des saints. D'après le conseil, et avec l'assentiment de Jean, évêque de Thérouanne, de pieuse mémoire, elle établit dans cette sainte retraite une congrégation de moines, militant sous la règle de saint Benoît et la direction de l'abbé Ravenger. Elle employait toutes ses richesses temporelles, et les grâces spirituelles dont elle était favorisée, à soutenir les frères de cette nouvelle maison, dans l'exercice de la charité et le soin des pauvres; et, assidue aux divins offices, elle chantait avec eux les psaumes sacrés en toute humilité et modestie.

V.

Guérison d'une jeune fille sourde et muette; miséricordieuse charité de la sainte.

Comme les saints, pour se sanctifier encore, doivent marcher de vertus en vertus, sainte Ida ne négligeait rien pour faire toujours de plus grands progrès dans les choses du Ciel. Or, dans le temps où elle habitait ce monastère,

et faisait, le jour et la nuit, les mêmes exercices de dévotion que les autres moines, elle opéra un admirable prodige. Il y avait là une pauvre jeune fille, sourde et muette de naissance, et privée des choses nécessaires au soutien de la vie temporelle, et sur elle, chaque jour, la vénérable Ida avait coutume d'étendre sa main charitable. Dieu, qui est toujours admirable dans ses saints, avait donné à cette jeune fille une double infirmité, afin de déployer une double puissance pour la guérir, et par là augmenter la gloire de son saint nom, et manifester davantage les mérites de sa servante. Il arriva donc qu'une nuit la mère de cette enfant l'avait amenée avec elle à l'église du monastère, par inspiration du Très-Haut, pour assister aux matines des Frères, où se trouvait Ida chérie de Dieu ; et, ce jour-là, on célébrait dans l'église une des solennités de notre Seigneur. La pauvre enfant fut saisie par le froid, et se mit à grelotter de manière à exciter la compassion de tous ceux qui la voyaient. La très-douce dame s'en étant aperçue, la fit venir près d'elle, et la réchauffa bénignement sous son manteau. La petite fille, toute émerveillée des parfums délicieux qui s'exhalaient des vêtements de la sainte, indices certains de la bonne odeur de ses vertus, reçut bientôt l'ouïe dont elle était privée depuis sa naissance, et entendant la voix des Frères et la mélodie des cantiques saints, elle s'écria : « Ma mère ! ma mère !.... » Transportée d'une joie indicible, celle-ci accourut auprès de sa fille chérie, dont elle entendait la voix pour la première fois ; et, à la vue du miracle, l'abbé Ravenger entonna une seconde fois le *Te Deum laudamus*, qu'on venait d'achever. Le lendemain il lui accorda une pension sur les biens du monastère.

Il se fait de temps en temps de grandes merveilles, mais c'est quelquefois pour en préparer de plus grandes. Car, peu de temps après sa guérison, la jeune fille, dont nous avons parlé, tomba dans de grands désordres, perdit le précieux don de la virginité, et fut, par un juste effet des châtiments du Seigneur, affligée des mêmes infirmités dont elle avait été délivrée. Le scandale de sa chûte lui fit ôter sa pension. Or, il arriva que sa mère la conduisit encore à matines, un jour de fête solennelle, et que les mérites de la très-sainte veuve Ida lui obtinrent du Ciel la santé de l'âme et la guérison du corps. Les Frères témoins de ce miracle en rendirent encore une fois gloire et louange à Dieu. Hélas ! la malheureuse, retombant dans la même faute et la même infirmité, perdit une fois de plus la pension que l'église lui accordait. Mais Dieu qui, dans sa miséricorde, a recommandé à saint Pierre de pardonner, non pas

sept fois, mais septante fois sept fois, rendit pour la troisième fois la santé à cette pauvre pécheresse, à cause de la sainteté de sa servante Ida ; et, gardant sa pension, la jeune fille vécut désormais dans la chasteté et la grâce de Dieu.

VI.

Largesses de la Sainte aux monastères d'Afflighem, de Saint-Bertin, de Notre-Dame de Boulogne.

Les bienheureux monastères, fondés partout en l'honneur des Saints, pour le service de Dieu et des pauvres, avaient la plus grande part dans les généreuses munificences de la sainte comtesse Ida. Voulant favoriser de tout son pouvoir la pieuse Congrégation des moines de l'illustre monastère d'Afflighem, en Flandres, elle leur accorda de grands revenus, énumérés dans la charte dont nous allons donner la teneur.

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité, Ida, comtesse de Boulogne, humble servante de Jésus-Christ, à tous les fidèles qui persévèrent dans la foi, souhaite la possession des promesses éternelles. Je désire faire savoir à tous, présents et à venir, la marque d'affection singulière que j'ai donnée à mes seigneurs et frères les moines du vénérable monastère d'Afflighem. La pieuse vie et la religieuse dévotion de ces serviteurs de Dieu m'ayant grandement édifiée, j'ai résolu de me recommander à leurs prières, de ne pas mettre ma confiance dans les richesses périssables, mais bien plutôt de les partager avec eux. A cette fin, pour le salut de mon âme, celui de mon père le duc Godefroy, et du comte Eustache mon époux, avec l'aide de mes fils Godefroy, Eustache et Baudoin, j'ai donné auxdits frères, en perpétuelle possession, l'église avec toutes ses dîmes et revenus, située dans mon alleu et ma villa de Genapes, le tout libre et franc de toute redevance et cens tributaire. Fait à Utrecht, dans l'église de Saint-Servais, confesseur, devant les reliques de sainte Gertrude, apportées à cet effet. Et, afin d'assurer et de ratifier, pour tous les siècles à venir, la présente donation, j'ai délivré pour mémoire les présentes lettres, que moi et mon fils Godefroy avons munies de notre sceau. L'an de l'incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ mil quatre-vingt-seize. »

Le célèbre monastère de Saint-Bertin, en la ville de Saint-Omer, ne fut pas oublié dans les pieuses libéralités de la noble comtesse. Des lettres, qui subsistent encore, témoignent que la bienheureuse Ida, *persuadée que la mort*

est certaine, et arrive toujours à l'époque où l'on s'y attend le moins, voulut acquérir une part aux prières des Frères. La décadence des choses du monde lui apprenait qu'il est de la plus grande nécessité d'assurer notre salut par les bonnes œuvres et les largesses de l'aumône. C'est pourquoi elle donna à Dieu et à Saint-Bertin une grande possession territoriale dans son comté de Boulogne, *à condition que les revenus en seraient employés à secourir les pauvres* (1098).

Les anciens légendaires du chapitre de Notre-Dame de Boulogne nous apprennent aussi que l'antique église, où la patronne du Boulonnais était honorée d'un culte spécial, fut rebâtie en entier par les soins de la vénérable veuve vers l'an 1104. Godefroy de Bouillon, et Baudoin son frère, lui ayant envoyé un grand nombre de saintes reliques retrouvées en Syrie et en Palestine, elle les donna à cette vénérable église, où on les conserva longtemps en grand honneur et singulière vénération (1).

VII.

Sa dernière maladie, sa mort, ses funérailles.

Ida, très-noble en mérites et très-riche en dévotion, veillait avec une sollicitude maternelle sur les lieux sacrés qu'elle avait fondés. Donnant à un monastère son affection, sans négliger le soin des autres, elle s'occupait de tous avec une bienveillante charité.

Mais déjà ses forces diminuaient sensiblement. Aussi, par ses jeûnes, ses veilles et ses prières assidues, et par les soins qu'elle prenait de ses Frères et des pauvres, elle se disposait à la mort, et la voyait arriver sans crainte, puisqu'elle allait recevoir la couronne de l'immortalité. Bientôt ses infirmités la réduisirent à ne pouvoir plus quitter son lit de douleur. Alors, fortifiée intérieurement par une dévotion plus ardente, elle répandit, avec plus d'abondance encore, les bienfaits de sa charité sur ceux qui pratiquaient la foi du Sauveur. Après s'être dépouillée volontairement de toutes les propriétés qu'elle avait encore, et avoir donné aux veuves, aux orphelins et aux indigents, selon le conseil de l'Apôtre, tous les meubles dont elle se servait, elle demanda aux Frères de lui donner la sainte onction des mourants, et la communion vivifiante du vrai corps de son Sauveur.

---

(1) Dans ce chapitre, nous avons interrompu le récit du moine du Wast, pour compléter, à l'aide de documents authentiques, la vie de la pieuse comtesse de Boulogne.

Les moines du Wast ayant appris que la bienheureuse comtesse était à l'extrémité, vinrent lui dire le dernier adieu de la piété filiale. Quand elle eut reçu les sacrements de l'Église catholique, la sainte et vénérable veuve, remplie de l'esprit de prophétie, dit aux Frères qui s'étaient réunis auprès d'elle : « Allez, et tenez pour certain que Dimanche prochain je serai au Wast, vivante ou morte. » Or, quand l'inévitable mort vint à l'heure marquée réclamer sa dette, au milieu de la nuit du dimanche 13 avril de l'an 1113, l'âme de la vénérable Ida sortit de la prison de la chair et de la vie présente, pour aller posséder la vie éternelle et la joyeuse robe des élus de Dieu.

Alors, les Frères portèrent son corps avec toute la décence et le respect convenables, devant l'autel de leur église, non sans verser les larmes de la plus profonde douleur, et pousser les soupirs de la plus amère désolation. Ces regrets et ces larmes étaient partagés par les veuves, les orphelins, et tous ceux qu'elle avait soulagés de ses innombrables bienfaits. Le bruit de la mort de la très-vénérée comtesse se répandit en un clin d'œil dans toute la contrée, et amena auprès de sa dépouille inanimée une multitude de personnes de tout sexe. L'abbé et les moines de Saint-Wulmer-aux-Bois (Samer), qui possédaient le corps du comte Eustache son époux, réclamaient celui de la sainte, pour ne pas séparer ce que Dieu avait uni. D'un autre côté, les chanoines réguliers de Saint-Wulmer de Boulogne prétendaient, qu'en considération du comte Eustache son fils, et parce que leur monastère était la première fondation d'Ida, on devait lui donner la sépulture dans leur église. Les religieux de la Capelle, chez qui elle était décédée, voulaient avoir le droit de garder son corps. Mais, après qu'ils eurent tous fait valoir leurs droits et exposé leurs raisons, ils ne purent aller contre le vœu prophétique de la sainte, qui avait dit : « Dimanche prochain je serai au Wast, morte ou vivante. »

Le corps fut donc porté au Wast, ainsi qu'elle l'avait annoncé. Là, au milieu du concours de beaucoup de dévots religieux et d'une grande foule de peuple, après les larmes, les gémissements et les sanglots, inspirés par la douleur générale, le corps de la bienheureuse Ida fut confié à la terre, avec honneur et respect. La servante de Dieu avait, en effet, pendant sa vie, aimé ce monastère avec grande affection, et l'avait favorisé de tout son pouvoir. Maintenant, morte, elle le protège et le défend par ses mérites et ses éclatants miracles. Car ceux qui souffrent de quelque faiblesse et infirmité, s'ils viennent avec une foi vive et ferme, trouvent à son tombeau le remède assuré que leur

accorde, par l'intercession de sainte Ida, notre Seigneur Jésus-Christ, qui, avec le Père et le Saint Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles.

VIII.

Miracles opérés à son tombeau.

La bienheureuse Ida, ayant donc été ensevelie, comme elle l'avait annoncé prophétiquement, dans l'endroit nommé le Wast, y opérait une foule de miracles. La renommée de ces merveilles se répandit, non-seulement dans les lieux circonvoisins, mais parvint encore dans les contrées les plus éloignées. La bonne odeur de sa sainteté se répandit donc jusque chez ses proches, en Allemagne; ceux-ci, glorifiant Dieu à cette nouvelle, cherchèrent le moyen d'enlever le saint dépôt que possédait Le Wast. Dans ce but, ils y envoyèrent des gens fort habiles en ces sortes de fraudes, pour tâcher de dérober le corps de sainte Ida. Mais il ne purent rien contre les décrets de Dieu; car, ayant eu soupçon de la chose, les moines du Wast veillèrent avec plus de soin à la garde de leur cher trésor. Après avoir pris le conseil des plus prudents, ils résolurent de visiter le saint corps. Au milieu du concours de toute la province on ouvrit le sépulcre, et ceux qui assistèrent à cette pieuse cérémonie eurent le bonheur de trouver le corps de la sainte veuve dans un état parfait de conservation; ses vêtements mêmes avaient conservé toute leur fraîcheur. Aucune tache, aucune souillure de la corruption n'avait encore atteint celle qui gisait là cependant depuis de si longs jours. Une suave odeur, céleste parfum des saints, sortit de son tombeau, et ce miracle, dont nous avons tous été les témoins, fut, aux yeux du peuple fidèle, un grand indice de la gloire de sainte Ida.

Notre Seigneur Jésus-Christ, vivant sur la terre et conversant avec les hommes, guérissait les malades et délivrait ceux qui étaient possédés par le démon. Pareille puissance fut donnée à sainte Ida; car un jeune homme d'un village situé sur le territoire boulonnais, ayant été affligé par l'esprit de ténèbres, trouva, devant son tombeau, sa guérison et sa délivrance. Une jeune fille, ayant été aussi obsédée par l'ennemi du genre humain, *qui rode sans cesse cherchant une proie à dévorer,* fut portée par sa mère au même lieu et délivrée de la plns cruelle des afflictions.

Ainsi la bienheureuse comtesse, qui avait pratiqué avec une si haute perfection pendant sa vie l'amour de Dieu, source de l'amour du prochain, continuait après sa mort d'aimer les hommes et de les secourir. Il arriva qu'un jour

sa petite fille selon la chair, Mathilde, comtesse de Boulogne (1), ressentit les atteintes cruelles de la fièvre la plus violente. Toute entière à sa douleur, elle se résignait à souffrir ; quand enfin, remplie de foi et de confiance dans les mérites de la bienheureuse Ida sa parente, elle résolut d'aller à son tombeau demander la guérison de sa maladie. Après que, par de longues et dévotes prières, elle eut invoqué sa sainte aïeule, elle obtint la grâce de la santé.

Un moine du Wast, nommé Hugues, qui avait une grande dévotion à sainte Ida, et qui, le jour et la nuit, honorait ses restes sacrés, ayant été affligé d'une fièvre très-violente, obtint aussi le bienfait de la santé par l'intercession de celle qu'il avait aimée pendant qu'elle vivait, et qu'il vénérait comme sa patronne, depuis qu'elle avait quitté ce monde terrestre.

C'est ainsi que sainte Ida observait ce précepte du Lévitique : *Vous aimerez votre ami*, et cet autre des proverbes : *J'aime ceux qui me chérissent.* Elle accordait donc, à tous ceux qui l'invoquaient, la grâce qu'ils réclamaient de son intercession.

Pour vous, Seigneur Jésus, qui glorifiez vos saints, de telle sorte que, pendant leur vie et après leur mort, ils passent faisant le bien, ayez pitié de nous qui gémissons dans cette vallée de larmes ; Vous qui, étant Dieu, vivez et régnez avec le Père et le St-Esprit dans tous les siècles des siècles. Amen.

APPENDICE (2).

Histoire de ses reliques ; leur translation en 1669.

La vie, dont nous venons de donner la traduction, fut écrite pendant le cours du XII[e] siècle. Depuis lors, à une époque que nous n'avons pu déterminer, le monastère, ou prieuré du Wast, fut détruit et ruiné par les guerres. Son église eut le même sort ; il n'en reste plus maintenant que le portail, magnifique construction qui remonte au temps de sainte Ide, ainsi qu'une partie de la nef centrale, qui sert encore aujourd'hui au culte divin. Le tombeau de la sainte y était resté intact, mais n'était plus abrité par l'édifice : on avait dû construire au chevet de l'église une petite chapelle

(1) Femme d'Etienne, comte de Boulogne, roi d'Angleterre. Cette princesse mourut en 1151.

(2) Cet appendice est extrait, *en partie*, d'un abrégé de la vie de sainte Ide, publié à Paris, en 1692, et réimprimé à Boulogne, chez Ch. Battut, vers 1742.

où l'on allait vénérer ses reliques bénies. Le prieuré avait été mis en commende et sécularisé. Les revenus dont sainte Ide l'avait doté, pour l'entretien des pauvres et des nécessiteux, étaient, de par l'autorité des rois de France, distribués comme faveur vénale aux courtisans et servait souvent à nourrir l'oisiveté, le luxe et la mollesse; confiscation anticipée, spoliation déplorable qui amena la chûte des institutions monastiques en France.

Par suite de ces malheurs, l'église du Wast et la chapelle de sainte Ide étaient dans le plus misérable état à la fin du XVII[e] siècle. C'est alors « qu'un cordelier nommé le Père Salure, y étant allé pour dire la sainte Messe, ne trouva ni les ornements, ni l'autel, en état décent. Cela le toucha, et, pressé du zèle de Dieu, il en fit de grandes plaintes. Sur quoi il arriva que la révérende mère Mechtilde du St-Sacrement, prieure des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle du Très-Saint-Sacrement, qui était pour lors à Nancy pour les affaires de l'Institut, ayant été informée de la négligence avec laquelle on tenait l'église qui possédait les reliques d'une si grande sainte, ne manqua pas, étant de retour à Paris, d'en témoigner sa peine à M[me] la duchesse d'Orléans, et la sollicita si puissamment, qu'elle envoya Mgr Batailler, évêque de Bethléem, avec des lettres de sa part, vers Mgr de Perochel, évêque de Boulogne, pour traiter de la translation de ces saintes reliques. »

Les ordres de la cour étaient formels. Le vénérable évêque de Boulogne ne put résister, et, malgré sa douleur, se vit forcé de se rendre au Wast avec l'envoyé de la duchesse d'Orléans. « Il se fit accompagner (28 septembre 1669) d'un archidiacre de son église, d'un de ses grands vicaires, d'un prêtre et de son secrétaire. Ayant fait ouvrir le sépulcre où étaient les ossements de la sainte, il les fit mettre dans une cassette et les porta à Boulogne dans un carosse. M. Batailler, évêque de Bethléem, les apporta à Paris à M[me] Marguerite de Lorraine, duchesse douairière d'Orléans. Les instantes remontrances que fit le bailly du Wast, et les cris des habitants, n'eurent aucun effet. »

C'est ainsi que l'église du Wast et le diocèse de Boulogne se virent privés d'un si précieux trésor. « La duchesse d'Orléans fit présent de ces saintes reliques aux Filles du Saint-Sacrement, établies depuis dans la rue Cassette, à Paris. La donation, en date du 3 mars 1670, est accompagnée d'un certificat de M. Hardouin de Péréfixe, archevêque de Paris, touchant l'examen de ces saintes reliques, avec permission aux religieuses de les exposer à la vénération des fidèles; cet acte fut expédié à Paris le 13 octobre 1670. »

Cependant, sur les pressantes réclamations de Mgr de Perochel, « une côte a été reportée au Wast, et placée sur le grand autel de cette église, dans une châsse enrichie de rainceaux d'argent, » due à la générosité de la duchesse douairière d'Orléans, dont nous avons parlé. Cette côte est encore honorée aujourd'hui, avec grand respect, dans l'église de Saint-Michel du Wast. Chaque année, le 13 avril, les fidèles chrétiens se pressent autour du reliquaire vénéré, qui renferme ces restes précieux.

Le couvent de la rue Cassette n'existe plus ; mais, par une permission singulière de la divine Providence, les ossements de sainte Ide échappèrent à la profanation révolutionnaire. Transportés à Bayeux, ils y sont encore conservés, avec respect et magnificence, par les religieuses Bénédictines du Saint-Sacrement.

D. H.

28 Septembre 1849.

LA VIE

DE SAINTE

Isbergue

(*GISELLE*)

Fille de Pepin le Bref et Soeur de Charlemagne

(8e Siècle)

D'APRÈS

Le P. MALBRANCQ

Collationnée sur Éginhard, le moine de Saint-Gall, les lettres des Papes, les historiens généraux et particuliers, Fleury, Mézerai, le P. Daniel, De Ségur, Dom Devienne, les Bréviaires de Saint-Omer et d'Arras.

—

21 Mai.

« *La sagesse atteint d'une extrémité*
« *à l'autre avec force, et elle*
« *dispose toutes choses avec dou-*
« *ceur; je l'ai recherchée dès ma*
« *jeunesse, et j'ai demandé à l'avoir*
« *pour épouse, et j'ai été épris de*
« *sa beauté.*

Au livre de la sagesse, chap. 8.

« *Dieu a choisi les faibles selon le*
« *monde, pour confondre les forts,*
« *et ce qui n'était rien, pour dé-*
« *truire ce qui est, afin que nul*
« *homme ne se glorifie devant lui.*

St.-Paul, 1. épître aux Corinthiens

Imp. Berger frères.

SAINTE ISBERGUE

I.

De la joyeuse naissance de Giselle ; du très-illustre parrain qu'elle eut au saint baptême ; du nom qui lui fut donné, et de l'histoire de ce nom.

Au milieu des réjouissances nombreuses qui accompagnèrent l'avénement de Pepin le Bref à la couronne de France, une grande bénédiction fut donnée par le Seigneur au nouveau roi, une fille vint augmenter sa famille privilégiée. Grande fut la consolation du bon roi, mais plus vive mille fois fut la joie de son épouse bien-aimée lorsqu'elle put contempler de ses yeux avides et couvrir de ses baisers maternels ce fruit délicieux de son sein. Je ne sais quel instinct, sûr comme l'intuition, lui révélait dès-lors que cette chère petite ne serait point une enfant ordinaire. Aussi rien ne pouvait désormais trouver accès près de son cœur maternel, ni félicitations, ni sceptres, ni couronnes, rien ne la touchait ; elle était toute à sa fille, sur sa fille seule elle répandait le trésor inépuisable de ses affections.

Rome avait peu de temps auparavant mis le comble à la gloire de la famille Carlovingienne; Rome devait donc à son tour être le plus possible glorifiée par la pieuse reconnaissance du chef de la dynastie nouvelle. Aussi Pepin s'empressa-t-il d'envoyer au pape Étienne une ambassade pour le prier de vouloir bien lui-même donner un nom à sa fille chérie, et resserrer par ce gage de tendresse les liens

de la vive amitié qui déjà unissait le saint Siége à la France. Aucune proposition ne pouvait être plus agréable au Père commun des Fidèles ; aussi envoya-t-il sur-le-champ un des premiers dignitaires de la cour pontificale pour tenir sa place et le devancer lui-même dans cette visite de cœur que volontiers il eût faite en personne, si les affaires de l'Église, qui venait de changer de chef, n'avaient impérieusement réclamé sa présence dans la ville éternelle (1).

Ce fut un jour d'immense joie que celui du baptême de la chère enfant. Le rang suprême de celui qui devait être le parrain, l'arrivée du légat qui remplaçait le souverain pontife, tout avait contribué à attirer à Paris un nombreux concours des grands du royaume. Le sacré baptistère fut orné avec une magnificence inusitée, le palais du roi étala à tous les yeux la pompe la plus éclatante.

Dès que l'eau régénératrice eut touché le tendre corps de l'aimable enfant, un linge fait du lin le plus pur reçut ses membres délicats, et vint doucement épuiser l'humidité dont ils étaient imprégnés. Car à cette époque on ne versait pas seulement l'eau baptismale sur la tête, mais on en lavait le corps tout entier. Sans doute quelque manifestation céleste vint présager la haute sainteté à laquelle parviendrait un jour la jeune néophyte; car ce linge blanc fut gardé avec beaucoup de soin, et quand, plus tard, dans une circonstance dont nous parlerons tout-à-l'heure, il fut envoyé à Rome, le saint Père le déposa avec grande solennité au milieu des reliques les plus précieuses.

Le haut dignitaire qui reçut l'enfant à sa sortie du bain surnaturel, lui donna le nom de Ghirla ; faisons dès ce moment l'histoire de ce nom suave et rempli de bien belles significations.

Étienne, en latin Stephanus, vient d'un mot grec qui veut dire *couronne*. Très-peu de temps auparavant, Pepin avait reçu d'un pape la *couronne* de France ; il était tout-à-fait convenable que la fille spirituelle de celui qui se nommait *couronne*, la fille de celui qui venait d'être *couronné*, fût

---

(1) Les lettres du pape Étienne à Pepin, à commencer de la 3e seulement, portent cette suscription : *Dominis excellentissimis filiis, Pippino regi et nostro spiritali compatri, seu Carolo et Carolomanno item regibus.... etc. Domino excellentiss. filio et nostro spiritali compatri regi Francorum.... etc.* Or, la 3e de ces lettres a été écrite nécessairement avant 754 ; cette lettre peut donc servir à fixer d'une manière presque précise la date du baptême, et par suite de la naissance de Giselle. On verra plus loin la raison pour laquelle le successeur d'Étienne prit aussi, à l'égard de Pepin, le titre de *compater spiritalis.* (Voir le tome 17e de la collection des Conciles, Paris 1644, pages 548 et suivantes.)

elle-même appelée d'un nom qui rappelât à chaque instant ce double fait.

Or, Ghirla n'est que l'abrégé du mot *Ghirlanda* qui signifie *couronne* de fleurs. L'illustre parrain ne pouvait donc mieux rendre que par ce mot heureux la double idée qu'il avait voulu exprimer.

On s'accoutuma bientôt à prononcer Ghysla au lieu de Ghyrla. Puis, après la mort de notre sainte, on donna à la montagne où reposa son corps le nom de Montagne de Ghysla (Montagne de Giselle, ou Ghysle-berg); après l'invasion des Normands, beaucoup de mots furent changés au point de devenir presque méconnaissables, et de ce nombre fut le mot de Ghysle-berg ou Gisele-berg, dont on fit Isle-berg en ôtant l'aspiration initiale *Gh*, puis Is-berg et Isbergue. Enfin, on s'accoutuma à désigner par le même mot et le nom de la montagne où reposait la sainte et la sainte elle-même, qui dès-lors fut généralement appelée Isbergue.

II.

Des grandes choses qui s'accomplirent pendant les trois premières années de la vie de sainte Giselle.

Cependant le pape Étienne vint en France, et le roi Pepin, accompagné de la reine Berthe, de ses enfants et des plus hauts seigneurs, se porta à sa rencontre. De l'autre côté, la magnificence du pontife répondait à la pompe qu'avait voulu déployer le roi. Mais, ce en quoi celui-ci se trouvait tout-à-fait surpassé, c'était la présence même de Jésus-Christ notre Sauveur que le pape, selon la coutume, portait avec lui sous l'espèce adorable du pain eucharistique. Alors l'aimable Giselle fut offerte par sa pieuse mère à son père plein de sainteté : la présence du Fils de Dieu, celle de son vicaire ici-bas, fut pour elle une bénédiction précieuse, à laquelle bientôt en succéda une autre non moins grande.

En effet, le pape Étienne demeura en France plus de trois mois, tout auprès de Giselle. Le 6 du mois de janvier de l'an 754, il fit à Paris son entrée joyeuse et salutaire ; il consacra de l'huile sainte Pepin et ses deux fils ; il consacra aussi la reine en vue de l'enfant qu'elle portait dans son sein fécond, et Giselle eut sa part de cette royale bénédiction qui devait atteindre toute la famille d'élection divine, car on l'a toujours représentée une couronne sur la tête et vêtue d'une robe semée de lys d'or.

Une longue maladie retint ensuite le pape Étienne au monastère de Saint-Denis. Sans doute il entrait dans les

desseins de Dieu que la présence prolongée du Père angélique, ainsi que le nomment les historiens, vînt fortifier l'enfance de l'angélique Giselle. La maladie fut si grave que, lorsqu'il reçut l'agréable nouvelle des victoires que Pepin avait remportées sur les ennemis du saint Siége, il désespéra de jouir du fruit de ses travaux bénis, et se trouva réduit à la dernière extrémité. C'est alors qu'il reçut la céleste visite des trois saints, Pierre, Paul et Denis, lesquels lui annoncèrent que bientôt il reverrait sa ville de Rome, et qu'avec le lever du soleil il recouvrerait la santé, ce qui arriva. Cependant une troisième fois Étienne se vit dans la nécessité d'avoir recours à la vaillante épée des Francs, et cette fois encore, Giselle fut pour beaucoup dans l'union de Rome et de la France, car c'était en rappelant au roi qu'il était avec lui le père de Giselle (*compater*) qu'il le pressait de venir à son aide dans le danger nouveau qu'il avait à courir. Avant de partir pour sa glorieuse expédition, le bon roi jeta plus d'une fois des yeux d'admiration sur cette innocente petite fille, que Dieu faisait déjà servir de lien d'amour entre le Père de l'Église et son fils aîné, délicieuse disposition de la bonne Providence, qui atteint son but avec énergie, mais qui pour cela toujours aime à choisir les moyens les plus faibles et à se jouer avec une facilité et une grâce divines dans l'accomplissement des œuvres les plus sublimes de sa puissance.

III.

Comment le roi Pepin vint demeurer à Aire ; comment la petite sainte Giselle continue d'être un lien d'amour entre la France et le Siége apostolique ; des aimables vertus qu'elle manifeste dès son enfance.

Aire doit son nom à la surface unie ou *aire* sur laquelle elle est établie. C'est une sorte de *val d'or* (guldiudal) semblable aux lieux qui donnèrent le jour à notre grand apôtre saint Omer. En effet, de toutes parts cette ville est ceinte d'un cercle de collines qui, par une pente douce, s'élèvent d'une manière insensible et montrent leurs têtes verdoyantes à une lieue, à une demi-lieue de distance, variant ainsi de la façon la plus agréable le coup d'œil et l'ornement de ce site privilégié. De cette riante ceinture de petites montagnes s'élancent en plus de cent endroits divers des sources, de jaillissantes fontaines de l'eau la plus limpide, lesquelles, courant l'une vers l'autre et se joignant bientôt, forment les rivières nombreuses qui viennent doucement arroser la ville elle-même ou son territoire. Puis l'une d'elles, se transformant en grande rivière, se couvre de nombreux bateaux, et, pour le commerce ou pour la guerre,

la Lys relie cette ville aux lieux les plus lointains. Des viviers poissonneux, des jardins pleins de charmes, une grande abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, des forêts où l'on pouvait se livrer à la poursuite du cerf et du sanglier, des plaines qui semblaient inviter à s'exercer aux rudes travaux des armes, tout concourait à faire de cette ville le lieu le plus favorable à la retraite du roi après ses longues campagnes, le plus propre également à l'éducation intellectuelle et guerrière de ses fils. Il y était aussi attiré par Ingelbert son parent, qu'il voulait donner comme compagnon d'armes et d'étude à Charles et à Carloman. Il vint donc fixer à Aire sa demeure royale, et avec lui vinrent Berthe et sa fille bien-aimée (1).

Cependant le pape Étienne mourut, et Paul écrivit à Pepin pour lui annoncer son avénement au Siége pontifical et lui témoigner son désir de continuer avec lui les mêmes relations d'union intime qui avaient existé entre Pepin et Étienne.

Alors le roi Pepin ne crut de son côté pouvoir donner au Saint-Père une marque plus vive de son amitié que de lui envoyer une noble ambassade chargée de remettre entre les mains de Paul le linge blanc qui avait enveloppé le chaste corps de sa fille au sortir de la fontaine baptismale, voulant dire par là qu'il le regardait comme son parent spirituel, et qu'il aurait pour lui tous les égards et tout le dévouement dont il avait donné à Etienne des preuves si marquées. Ainsi Giselle continuait d'être le lien mystérieux d'amour entre Rome et la France, ainsi s'accomplissaient sur elle les secrets desseins de Dieu (2).

Le Pape reçut avec une grande joie ce précieux gage d'amitié, et, pour montrer la haute estime qu'il en faisait, il le déposa lui-même en grande solennité auprès de la tombe de sainte Pétronille, dans la Basilique du Vatican.

Giselle, cependant, attirait sur elle tous les regards. Elle savait se plier aux exigences de son rang et se prêtait de

---

(1) Éginhard nous apprend que la passion de la chasse, de la natation, de tous les exercices du corps, était en quelque sorte héréditaire dans la race carlovingienne. Pepin trouvait dans son séjour à Aire les moyens de satisfaire en cela ses goûts et ceux de ses fils.—Le château de *la Salle*, bâti à Aire par Pepin, était une de ces maisons royales alors si communes dans la France. (Voyez tous les documents que Dom Devienne a recueillis à ce sujet dans son histoire d'Artois.)

(2) Fleury a consigné ce fait avec tous ses détails dans le livre 43e de son Histoire de l'Église. Il fixe à l'an 757 la date de l'envoi de ce linge baptismal. Seulement il se trompe en assignant cette même date pour la naissance de Giselle. Peut-être n'avait-il pas connaissance des lettres d'Étienne dont nous avons parlé plus haut.

bonne grâce aux habitudes royales auxquelles on voulait la former. Toutefois, rien d'orgueilleux, rien de vain, rien qui sentît la mollesse, ne venait se mêler à ses démarches toujours revêtues d'un admirable voile de modestie. Elle savait à propos assaisonner de paroles pieuses les conversations les plus frivoles, et possédait à tel point l'art d'enchaîner doucement les esprits, que beaucoup préféraient sa compagnie et ses discours à toutes les paroles polies, mais souvent froides et apprêtées, des gens de cour. Aussi, quand ses frères avaient assez parlé d'or, de pompe, de festins royaux, quand ils étaient fatigués de se disputer, par forme d'exercice, les palmes et les couronnes, ils aimaient à venir se délasser auprès de leur sœur bien-aimée. Giselle faisait alors l'éducation de leur cœur; elle formait pour la France et pour l'Eglise ce Charles qui devait être un jour Charlemagne; elle lui enseignait les vivantes leçons de la vertu. Elle et sa pieuse mère n'avaient du reste rien tant à cœur que de fuir l'oisiveté, source de tous les maux; aussi employaient-elles souvent leur temps à filer et à tisser elles-mêmes le linge et les ornements qui devaient servir au mystère du corps et du sang de Jésus-Christ.

IV.

Comment le roi Pepin construisait une église en l'honneur de saint Pierre, et comment la jeune Giselle aimait à aller souvent en cet endroit.

Le roi Pepin, après avoir terminé les longs et pénibles travaux qu'il avait pieusement entrepris pour le bien de l'Eglise, songeait à remercier dignement le Seigneur qui l'avait heureusement conduit par la main et ramené sain et sauf dans sa famille chérie. Il voulait construire une église en l'honneur de saint Pierre, et plusieurs motifs le portaient à réaliser ce dessein. En effet, trois papes l'avaient comblé de bienfaits lui et sa famille, et certainement la protection puissante de saint Pierre l'avait constamment accompagné dans tout le cours de ses vastes entreprises.

Afin de faire éclater aux yeux de tous la grandeur de sa reconnaissance, il choisit pour bâtir ce temple un lieu élevé à peu de distance de la ville, appelé depuis Petroberg ou Montagne de Saint-Pierre. C'est ce même lieu qui, plus tard, porta le nom de Ghisleberg ou Isbergue, parce que notre sainte voulut y être inhumée.

Pendant que l'on travaillait à la construction de l'édifice sacré, Giselle allait souvent visiter les ouvriers. Pour leur inspirer plus d'ardeur à leur travail, elle tâchait de répandre dans leurs cœurs la sainte joie et le calme céleste dont son

âme était pleine ; elle leur portait aussi en secret des mets qu'elle avait réservés de la table royale, et ceux-ci, touchés jusqu'aux larmes de la sainte familiarité et de la bienveillante sollicitude de la princesse, louaient hautement le Seigneur et élevaient ainsi en eux-mêmes un édifice spirituel d'amour de Dieu en même temps que de leurs mains ils construisaient un temple matériel à sa gloire.

V.

De l'entrevue de Giselle avec le saint ermite Venant.

Un grand serviteur de Dieu, dont nous raconterons bientôt les actions héroïques, sanctifiait par sa présence la forêt voisine. Bientôt la renommée de sa sainteté fut si grande, qu'elle parvint aux oreilles de Pepin, de Berthe et de Giselle. Aussitôt, désireuse de s'avancer de plus en plus dans les voies de la perfection, et espérant trouver dans les discours de ce véritable imitateur de Jésus-Christ des lumières et des forces nouvelles, elle se mit à chercher les moyens d'arriver jusqu'à lui et de lui parler. Mais saint Venant refusa de la voir, disant qu'il lui était défendu de parler aux femmes, et même de les regarder, surtout celles qui, n'ayant autour d'elles que l'odeur des cours et les mille attraits du luxe, séduisent facilement ceux qui s'approchent d'elles. Combien le cœur de la sainte fille fut percé de douleur à cette fâcheuse nouvelle ! Toutefois elle ne perd pas courage, elle fait répondre au saint qu'elle aussi elle n'a rien tant à cœur que son salut, que les parures et les pompes mondaines sont pour elle un objet de dégoût, et que bien volontiers elle couvrira sa tête d'un sac et ses épaules d'un cilice, si les yeux du saint sont blessés à la vue des ornements de la royauté.

Lorsque saint Venant connut cette réponse, il commença à être ébranlé dans sa résolution première, et songeant que peut-être Giselle méditait une vie plus sainte que l'état dans lequel elle se trouvait, il consentit à l'entendre, non sans avoir auparavant prié longuement et sérieusement Dieu et saint Pierre. L'entrevue se fit à un quart de lieue environ de l'église de Saint-Pierre, sur le penchant de la montagne, auprès d'une fontaine, circonstance futile en apparence, mais symbolique cependant. En effet, saint Venant, par ses discours pénétrants, creusa dans la terre bien préparée du cœur de Giselle une fontaine qui dès lors ne cessa de jaillir pour la vie éternelle. Albinus (1), et plus tard Alcuin et Pierre de Pise,

(1) Voyez dans le P. Malbrancq tout le chap. 43e du 5e livre, où il établit que Charlemagne fut instruit à Aire, non pas par Alcuin (comme

furent les maîtres de Charles ; ils eurent eux aussi à creuser des fontaines de science dans l'âme de ce prince ; mais combien plus vive ne fut point l'eau surnaturelle qui s'élança désormais de l'âme de la sainte, fontaine spirituelle qui ne servit point seulement à Giselle, mais à laquelle vint bien souvent s'abreuver Charlemagne pour répandre ensuite les mêmes eaux salutaires sur les peuples et diriger tout l'empire d'Occident dans la voie du Christianisme. O Providence adorable de mon Dieu ! c'est ainsi que vous faites servir à vos desseins les plus grands les âmes qui se croient les plus indignes de vos regards, et que vous élevez en gloire devant vous ceux qui se sont volontairement abaissés devant les hommes !

VI.

Comment la très-pure Giselle refusa l'alliance du fils de l'empereur d'Orient; comment, par le conseil de saint Venant, elle fit le vœu de virginité, et comment elle échappa à une proposition d'illustre mariage.

Giselle, par son assiduité aux leçons de saint Venant, était semblable à une jeune plante qui, chaque jour arrosée avec soin, croît et s'élève et devient un palmier qui bientôt étale aux yeux ravis ses longues feuilles si belles et si fortes à la fois. Ainsi le parfum des vertus de la sainte allait délicieusement réjouir les dernières années du saint Père, il pénétrait jusqu'aux provinces les plus reculées de la Germanie, il parvint même jusqu'à la cour de l'empereur d'Orient. C'est alors que Giselle courut le danger de perdre la fleur précieuse de la virginité qu'elle avait conservée avec tant de soin. Car l'empereur d'Orient, frappé des perfections incomparables de la sainte, et de ce que l'on disait également de la beauté de la jeune fille, envoya en Occident une grande ambassade chargée d'employer tous les moyens propres à gagner le cœur et l'esprit de Pepin, et à lui faire obtenir Giselle pour son fils.

Il serait difficile de dire la douleur immense qui accabla comme d'une montagne le pauvre cœur de Giselle à cette nouvelle inattendue. Elle va aussitôt trouver son conseiller fidèle saint Venant, et elle lui dit le danger auquel elle se trouve exposée. Le saint lui représente alors quelle folie elle ferait d'aller loin des exemples de sa pieuse famille, résider au milieu d'une cour, théâtre de toutes les corruptions ; il lui parle d'une manière plus vive que jamais des

---

ordinairement on le lui fait dire fort gratuitement), mais bien par Albin, ou le premier Alcuin, maître de Bède et oncle du célèbre Alcuin que Charlemagne ne connut que beaucoup plus tard. (Cs. l'épître préliminaire de l'Histoire d'Angleterre, par le vénérable Bède.)

grandes prérogatives du saint état de virginité, des douceurs ineffables de l'union intime avec Jésus-Christ, union dont le mariage n'est qu'une image grossière; enfin, il lui conseille de faire immédiatement à Dieu le vœu de virginité, afin de se soustraire pour toujours aux piéges de la chair, dans lesquels le démon pourrait encore essayer de la faire tomber. Giselle ne répond à ces pieux discours que par des larmes abondantes, et aussitôt elle prononce avec une grande joie intérieure et une entière liberté d'esprit le vœu qui désormais l'unit d'une manière indissoluble à son Sauveur bien-aimé. Les chênes de la forêt furent les seuls témoins de cette scène solennelle. Nul ne connut d'abord ce vœu ; car saint Venant crut devoir donner à Giselle le conseil de n'en point parler jusqu'à ce que la chose fût devenue tout-à-fait nécessaire.

Cependant les abbés, les évêques, le Pape lui-même, détournaient Pepin de l'alliance demandée ; les mœurs de la cour d'Orient étaient tellement mauvaises, les vices du Bas-Empire si invétérés déjà dans celui qu'on voulait donner à Giselle pour époux, que c'était jeter les choses saintes aux chiens et la perle à un animal immonde. Aussi Pepin s'excusa-t-il de ne pouvoir donner suite à cette affaire, et la noble fille se réjouit grandement avec saint Venant (1). Toutefois cette joie ne devait pas être de longue durée. Car bientôt le fils d'un roi d'Angleterre vint lui-même avec une nombreuse suite à la cour du roi Pepin, et le but de cette visite était la demande de la main de Giselle. Cette fois, Pepin, la reine Berthe, tout le monde était d'accord pour accorder au jeune prince ce qu'il souhaitait avec ardeur. On était arrivé à la veille du jour où devait se décider irrévocablement le sort de la jeune fille qui seule avait à lutter contre tous. Que fera-t-elle dans un péril aussi pressant? Par le conseil de son guide fidèle, elle passe la nuit en prières ; elle gémit, elle pleure, elle répand son âme avec ses larmes au pied de celui qu'elle veut avoir pour unique époux ; avec l'aimable simplicité de la colombe elle se plaint à lui de l'abandon où il semble la laisser ; elle lui offre sa vie, elle ne voit plus par quel sacrifice le toucher, lorsque tout-à-coup une inspiration céleste l'a saisie. Dans l'ardeur qui la dévore elle demande avec larmes au Seigneur de lui envoyer une maladie hideuse qui la rende tout-à-coup difforme aux yeux de tous, seule ressource où puisse se

(1) Sur cette proposition de mariage avec le fils de l'empereur d'Orient, ainsi que sur l'autre projet d'alliance avec le fils du roi des Lombards, dont il sera question plus tard, voyez la lettre du pape Paul à Charlemagne et à Berthe, ainsi que les histoires générales de la France.

réfugier sa pudeur alarmée. Venant, de son côté, passait la nuit en prières, et Giselle était exaucée. En effet, de grandes douleurs la saisissent, une fièvre brûlante succède aux premières attaques de la maladie mystérieuse, une éruption d'une nature hideuse a bientôt couvert d'une sorte de lèpre son corps virginal. La beauté, cause de ses peines si cuisantes, a disparu désormais; son père et sa mère la reconnaissent à peine; celui qui la recherchait en mariage ne l'a pas plus tôt aperçue dans cet état nouveau, qu'il s'enfuit en sanglottant, et retourne sur-le-champ dans son pays.

VII.

De la guérison miraculeuse de Giselle ; de la sépulture de saint Venant.

Un jour Giselle se trouvait en proie à la douleur la plus vive; son mal la faisait souffrir encore plus que de coutume. Tout-à-coup voici un ange qui se tient auprès d'elle et qui lui parle de la manière la plus affectueuse. Le messager céleste lui annonce qu'une grande joie a éclaté dans le séjour des saints lorsqu'elle a donné une si belle preuve de fidélité à son époux; il ajoute que maintenant le temps de son épreuve est fini, et que, pour arriver à la guérison, elle n'a qu'à se nourrir du premier poisson que l'on trouverait dans la Lys après une longue et laborieuse pêche. Elle raconte aussitôt à ses pieux parents toute la suite de cette vision, et Pepin, admirant les secrets des cieux, envoie des pêcheurs habiles avec un de ses fidèles pour bien surveiller leurs démarches. Mais c'est en vain qu'ils vont et viennent dans les endroits les plus poissonneux, ils ne peuvent rien prendre et reviennent pleins de tristesse. Giselle insiste et les renvoie sans délai. Ils cherchent encore et font de nouveau tous leurs efforts sans être plus heureux. Alors ils se décident à continuer leur course sur la rivière et à s'enfoncer avec elle plus avant dans la forêt. Bientôt un cadavre d'une taille gigantesque vient se prendre dans leurs filets; ils le lèvent à bord, l'examinent avec un effroi mêlé de vénération. Ses mains pressent contre la poitrine la tête détachée; au-dessous, vers le milieu du corps, est un amas d'herbes mêlées à de la vase soulevée du fond de la rivière, un poisson, enlacé dans les herbes, est enlevé en même temps que le cadavre mystérieux. Ce cadavre, c'était la dépouille mortelle du saint martyr Venant, que des hommes méchants, envoyés par celui qui n'avait pu obtenir la main de Giselle, avaient indignement mis à mort et traîné dans la rivière. Ce poisson, qui servit d'indice merveilleux à la découverte des restes

du glorieux martyr, devint le remède salutaire de Giselle. A peine l'eût-elle mangé, que la vertu des saintes reliques de Venant qu'avait touchées le poisson, opérant subitement en elle, les aspérités nombreuses qui couvraient son corps s'effacèrent, les creux et les enfoncements vinrent se mettre au niveau des autres parties, les muscles reprirent leurs grâcieux contours, la peau sa souplesse première; aucun vestige ne resta de la laide maladie. Giselle, toute pénétrée de reconnaissance, assista avec les autres aux funérailles de saint Venant, que le roi fit célébrer avec la plus grande pompe.

VIII.

Giselle accompagne dans divers pays son père bien aimé le roi Pepin. Après la mort du roi, Giselle court de nouveau le danger de perdre sa virginité ; elle remporte une troisième victoire.

Cependant Pepin avait encore à soutenir les travaux d'une guerre difficile et dont il ne pouvait prévoir la durée. Alors, ne pouvant se décider à vivre longtemps éloigné de son épouse Berthe et de sa fille chérie, il résolut de les mener avec lui partout où il devrait aller désormais. Giselle suivit avec un généreux dévouement et une douce piété son père bien-aimé; partout elle fut sa joie, son repos, son conseiller fidèle. C'est surtout à Saintes qu'elle demeurait avec Berthe, sa bonne mère, quand Pepin était obligé de les quitter momentanément pour suivre sa campagne d'Aquitaine qu'il accomplit avec succès. C'est à Saintes que la royale famille célébra les bonnes fêtes de Noël de cette année (1). Peu de mois après, Pepin tomba malade, et après avoir été rendre ses pieux hommages à Saint-Martin de Tours et à Saint-Denys, après avoir partagé entre ses deux fils son vaste domaine et assemblé les évêques, les abbés, les ducs, les comtes et les seigneurs pour leur faire part de ses dernières volontés, il suivit les conseils de sa fille et ne songea plus qu'à son âme. Bientôt il vit arriver son heure dernière et mourut dans les bras de sa famille le 24 septembre de l'an 768.

Giselle, cependant, cachait autant qu'elle le pouvait sa beauté miraculeusement perdue et miraculeusement recouvrée. Pour mieux atteindre son but, elle était revenue à Aire, où désormais elle pouvait vivre dans une solitude plus grande qu'auparavant; car Charlemagne était sans cesse

(1) Sur ces pérégrinations de Pépin avec sa famille, voyez Eginhard, Vie de Pépin-le Bref (768); page 11e du 3e vol. des Mémoires relatifs à l'Histoire de France, par M. Guizot.

occupé par les rudes travaux des guerres lointaines, et il n'avait pas, comme son père, le temps de résider dans la délicieuse demeure de son enfance pour y savourer les douceurs de la paix.

Toutefois cette retraite n'était point encore assez profonde pour l'arracher à tout danger. Où aurait-elle pu se cacher d'ailleurs, puisque ce danger nouveau lui fut suscité par sa mère elle-même, tant il est vrai que la chair et le sang n'entendent rien à ce qui est de l'esprit de Dieu. Ce fut donc la reine Berthe elle - même qui se mit en tête de marier Charlemagne à la fille du roi des Lombards et de donner pour épouse au fils de ce même roi sa fille Giselle. C'est alors que le pape écrivit dans les termes les plus énergiques pour s'opposer à ces alliances (1). Mais déjà elle n'était plus cette vierge timide qui naguères tremblait et n'osait manifester sa volonté. Devenue la femme forte des livres saints, elle accepta ouvertement la lutte, et Dieu donna tant d'efficacité à ses discours, qu'elle eut bientôt remporté la victoire. Saint Venant n'était plus là, mais l'éducation spirituelle de Giselle était faite et Jésus lui suffisait; sa mère était devenue son adversaire, mais elle avait d'autre part la mère de Dieu et sa chère église de St-Pierre sur la montagne; son père était mort, mais n'était-elle pas la fille spirituelle du St-Siége, et le Père commun des fidèles n'avait-il pas offert pour elle le saint sacrifice avec beaucoup de larmes et de sanglots? Quand le Pape eut appris la troisième victoire de Giselle, il la proclama solennellement digne d'être aimée de Dieu (*Deo amabilem*), le lys blanc et tout en fleur du jardin de l'Eglise. Dès ce moment surtout, Charlemagne ne pouvait plus la regarder sans vénération, et lorsque, emporté par sa nature bouillante il avait commis quelque faute, c'était Giselle qui savait l'amener au repentir et à la réforme de ses mœurs violentes. Le pape savait ce que valait Giselle et quel était le pouvoir de la sainte sur celui qu'il présageait devoir être un jour la plus solide colonne de l'Eglise.

IX.

Giselle prend le voile et fonde un monastère dans lequel, avec un grand nombre de filles spirituelles, elle milite sous la règle de Saint Benoît.

Parvenue à la plénitude de l'âge chrétien, et voulant jouir en paix de la liberté des enfants de Dieu, Giselle fonda à

(1) Sur toute cette affaire, voyez les lettres du pape Paul 1er dans le Recueil des Conciles cité plus haut, même volume; voyez tous les historiens de la France.

Aire, dans l'enceinte de la seconde ville, et sans doute dans le palais du roi Pepin appelé le Château de la Salle, un monastère où elle eut bientôt à diriger dans les voies de la perfection un nombreux troupeau de vierges choisies. Ceci arriva environ vers l'an 775, d'après les supputations du P. Malbrancq. Elle embrassa avec ses filles spirituelles la règle de Saint-Benoit, et c'est dans l'habit de cet ordre que nous la voyons constamment représentée depuis cette époque de sa vie (1). Le seigneur lui donna alors une grande paix ; elle fut comblée des bénédictions de la fécondité spirituelle, et, selon la prédiction de nos livres saints, celle qui n'avait pas voulu enfanter selon la chair devint mère d'un plus grand nombre d'enfants et plus joyeuse que sa sœur qui eut un mari.

X.

Des dernières années de Giselle ; de sa mort bienheureuse et de sa sépulture pleine de gloire.

Giselle demeura plus de trente ans dans le monastère qu'elle avait fondé et dans lequel elle termina sa sainte vie. Le plus souvent qu'il le pouvait, Charlemagne venait y visiter sa sœur bien-aimée. Ce lieu béni était pour lui une sorte d'asile, de rafraîchissante oasis au milieu des bouleversements et des ruines d'un empire détruit et d'un empire à fonder. Sans doute il combla de ses bienfaits la pieuse maison de Giselle ; nous ignorons cependant ce qu'il fit sous ce rapport, parce que le monastère fut plus tard pillé et détruit de fond en comble par les Danois. Toutefois, ce qui, d'après le P. Malbrancq, semble porter le cachet de la probabilité la plus grande, c'est que Charlemagne donna lui-même au monastère de sa sœur les armes qui depuis ont été celles de la ville d'Aire. Giselle avait remporté trois victoires glorieuses par lesquelles elle avait su conserver intacte sa vir-

(1) Eginhard *(loco citato)* dit positivement que dès ses jeunes années Giselle vécut d'une manière monastique et qu'elle mourut quelques années avant Charles dans le monastère où elle avait pris l'habit religieux. —Ailleurs il parle d'un château de Selles où Pepin habitait avec sa famille ; le rapport de ce nom avec celui de la Salle a bien pu occasionner une erreur de topographie.—Voyez dans Dom Devienne, histoire d'Artois, les preuves solides et longuement développées sur lesquelles il appuie le fait du séjour de Pepin à Aire, de l'existence d'un monastère en cette ville avant l'invasion des Danois, etc. Il cite entre autres (page 100), une charte de l'abbaye de St-Bertin, de 855, en faveur d'Adalard, abbé de ce monastère, datée d'*Arie-Munster*, nom que portait la ville d'Aire et qui se serait perpétué jusqu'à nos jours si les hommes du Nord n'étaient venus détruire une grande partie de la ville et le monastère lui-même.

ginité; c'est cette triple victoire que Charlemagne voulut symboliser en donnant à sa sœur *l'aigle* de l'empire. Il désigna avec bonheur la belle virginité de Giselle par la couleur *blanche* de l'aigle ; et comme saint Venant avait été l'aide puissant de la sainte dans ses victoires, il donna pour champ à cette aigle d'argent la couleur *rouge*, emblême du sang du glorieux martyr.

Giselle mourut le 21e jour du mois de mai de l'an 806, ou 808 selon quelques auteurs. Quand Charlemagne apprit sa mort, il laissa échapper du fond de sa poitrine un long et douloureux soupir, et il s'écria : hélas ! ce n'est point une sœur que je perds, c'est une mère. C'est par ses mérites que j'espère le Paradis, c'est elle qui m'enfantera pour le ciel ! (1). Aussitôt il ordonna qu'on célébrât ses funérailles avec une grande pompe. De nombreux évêques, de saints abbés, de nobles seigneurs se rassemblèrent à Aire. On porta solennellement son corps dans l'église de St-Pierre sur la montagne, où elle avait voulu être inhumée. Une longue procession de saintes vierges, portant des cierges allumés, vint illuminer la forêt de Wastelau (2), que des chants de triomphe bien plus que des chants de deuil faisaient retentir. On déposa dans un sépulcre de pierre le corps saint vêtu d'une robe blanche semée de lys d'or. C'est là que toujours il est demeuré, que d'innombrables troupes de pélerins l'ont été visiter et que des miracles ont souvent fait éclater aux yeux de tous l'éminente sainteté de celle que, vivante encore, un souverain Pontife avait qualifiée du titre d'amie de Dieu.

(1) Charles, au rapport d'Eginhard, aima et vénéra toujours sa sœur Giselle comme sa mère.—Il dit aussi qu'elle mourut quelques années avant lui dans le monastère où elle avait pris l'habit religieux.

Voyez Eginhard, vie de Charlemagne, 3e vol. des Mémoires relatifs à l'Histoire de France, par M. Guizot, page 143.

(2) C'est maintenant la forêt de Nieppe ; elle s'étendait alors jusqu'à Aire.

E. V........



LES VIES

DE

Saint Bain

ÉVÊQUE DE THÉROUANNE

Patron de Calais

ET DE

SAINTE BERTHE

ABBESSE DE BLANGY

(7e Siècle)

—

20 Juin — 4 Juillet

« Ce sont eux qui ont construit la « maison et qui ont élevé au Seigneur « un temple saint préparé pour une « gloire éternelle.... Ils se sont levés « pour bénir le peuple, et leur voix « a été entendue, et leur prière est « parvenue jusqu'aux saintes habi- « tations du Ciel. »

Introït et Communion de la Messe
des saints Évêques du diocèse.

Imp. Berger frères.

SAINT BAIN.

Les historiens ne nous ont laissé que fort peu de détails sur la vie de saint Bain. Il était issu d'une famille illustre, et se nommait Theodoricus Bainus. Il embrassa la vie monastique et fut un des plus fervents disciples de saint Vandrille. Il édifia tellement le monastère de Fontenelle par sa prudence, sa science et sa sainteté, qu'après la mort de saint Drancius, successeur de saint Omer sur le siége de Thérouanne et de Boulogne, il fut élu lui-même et appelé à gouverner le vaste diocèse que l'Apôtre des Morins avait si puissamment organisé. Il fut douze années à la tête de cette Église, et remplit avec la plus grande perfection tous les devoirs de sa charge pastorale, depuis l'an 685 jusqu'à l'an 697. Il s'appliqua particulièrement à évangéliser les parties de son diocèse qui étaient situées le long de la mer; Calais surtout fut le lieu favori de ses prédications. Il opéra dans cette ville de grands fruits de conversion, et c'est pour cette raison que les Calaisiens l'ont toujours considéré comme leur Apôtre, et honoré comme leur patron. Il était animé d'un si grand désir de gagner des âmes à Dieu, que lorsqu'il voyait des pécheurs endurcis, surtout de ceux des classes plus élevées et moins susceptibles d'être touchées de la grâce, il affligeait son corps et pratiquait des mortifications

nombreuses, afin de fléchir la justice du Seigneur, et d'être lui-même un moyen de guérison surnaturelle pour ses ouailles bien-aimées. C'était surtout pour arracher aux liens terribles de la concupiscence de la chair ceux qui s'y trouvaient misérablement enlacés, qu'il se livrait sur lui-même à ces saintes rigueurs, et ses prières ardentes, jointes à ces actes héroïques de pénitence, demeuraient rarement sans atteindre leur but. Un jour qu'il priait avec sa ferveur accoutumée, un Ange lui apparut sous la forme d'un jeune homme, et lui dit de faire ses préparatifs pour aller à Rome, ajoutant qu'il n'aurait point à se repentir de ce voyage. Aussitôt il se met en route, après avoir confié à Ravenger l'administration de son diocèse, et bientôt il arriva heureusement dans la capitale du monde chrétien. Le pape Sergius, qui occupait alors le siége de saint Pierre, le reçut avec beaucoup de distinction, et conçut pour lui une très-haute estime. Il en revint comblé de présents précieux, entre lesquels brillaient par-dessus tout les reliques du bienheureux Silas, disciple de saint Paul. Les plus grandes solennités accompagnèrent la réception de ces reliques dans l'église de Notre-Dame de Thérouanne, et chaque année depuis lors, le 13 juillet, anniversaire de cette translation, fut un jour de fête célébré par les nombreux pèlerinages des pieux fidèles. Saint Bain ensevelit avec de grands honneurs les corps des bienheureux Lugle et Luglien, dont plus tard nous aurons à raconter la vie. Cédant aux prières du saint abbé Mauront il transféra le corps de saint Amé de l'église de Saint-Pierre de Merville en l'église de Notre-Dame, qu'on venait de construire à peu de distance. Cette translation fut accompagnée de prodiges et de nombreuses guérisons ; elle eut lieu le 28 avril 697. Cependant saint Bain, accablé des fatigues du ministère pastoral, et jaloux d'imiter tant d'autres saints évêques, se démit cette même année 697 de sa charge et de sa dignité d'évêque de Thérouanne, et choisit pour le lieu de sa retraite sa chère abbaye de Fontenelle, dans laquelle il avait autrefois coulé des jours si pleins de recueillement et de paix. Il avait, du reste, vaillamment combattu et noblement fourni sa tâche ; il méritait à tous égards d'avoir cette faveur de quelques années passées en présence de Dieu seul pour se préparer à paraître devant lui. Trois ans après sa retraite il dut céder aux instantes supplications des religieux, et accepter la charge d'abbé de Fontenelle. En 705 il transféra, de l'église de Saint-Paul en celle de Saint-Pierre, les corps de saint Vandrille et de saint Ansbert, lesquels furent trouvés intacts et répandant l'odeur la plus suave. (Ces reliques précieuses restèrent dans cette église de Saint-

Pierre jusqu'à l'invasion des Normands ; elles furent alors transportées à Boulogne.) Saint Bain ne vécut, à ce qu'il paraît, que fort peu de temps après cette translation. On a discuté sur la date précise de sa mort, que l'on place ordinairement en 706. Il nous reste un souvenir vivant de ce saint personnage dans le nom du village de *Bainghem*, habitation de Bain, demeure de Bain. On tient, en effet, de la tradition que saint Bain habitait quelquefois ce lieu, où il avait fait acquisition d'une terre pour l'église de Thérouanne. En 846, les reliques de saint Bain furent transportées à Saint-Omer, dans le but de les soustraire aux profanations des Danois.

E. V........



Note sur l'abbaye de Blangy et sur les reliques de sainte Berthe.

L'abbaye de Blangy, fondée en 682 par sainte Berthe, continua après sa mort de se distinguer par une grande régularité. Vers la fin du 9e siècle elle donna une hospitalité généreuse aux religieux de Fontenelle, obligés de fuir devant les Normands. Puis, forcées elles-mêmes de se dérober par la fuite à la fureur de ces terribles hommes du nord, les religieuses de Blangy se retirèrent en Allemagne, où elles reçurent à leur tour l'hospitalité dans l'abbaye d'Herasten. Elles avaient emporté avec elles le plus précieux de leurs trésors, les reliques de sainte Berthe et de ses filles, et ces reliques avaient été glorifiées tout le long de la route par une suite non interrompue de miracles. Cependant les Normands détruisirent l'abbaye et les églises, et pendant un siècle cette demeure angélique fut transformée en désert. Au commencement du 11e siècle quelques prêtres vinrent se fixer à Blangy ; deux d'entre eux se rendirent en Allemagne, en 1031, et rapportèrent les corps de sainte Berthe et de ses filles. En 1032, Roger, comte de Saint-Pol, fit venir des religieux de l'abbaye de Fécamp, lesquels, joints aux ecclésiastiques dont nous venons de parler, formèrent une communauté d'hommes qui commença à mener une vie sainte selon la règle de Saint-Benoît. Cette abbaye de l'ordre de Saint-Benoit exista jusqu'en 1791. Les reliques de sainte Berthe furent alors sauvées par le dévouement héroïque de deux habitants de Blangy, Barbier et Gilles-Joseph Desmons. Elles sont maintenant encore dans l'église paroissiale de Blangy, et chaque année, depuis le 4 jusqu'au 12 juillet, on les expose à la vénération des Fidèles. Pour plus de détails sur sainte Berthe, sur ses reliques, sur l'abbaye de Blangy, voyez la Vie de sainte Berthe, par Dom Roussel, prieur de l'abbaye en 1730 ; et l'Histoire de sainte Berthe et de l'Abbaye de Blangy, par M. Parenty, chanoine d'Arras, 1846.

SAINTE BERTHE

I.

Origine de sainte Berthe ; sa naissance ; son éducation.

Si la noblesse du sang pouvait ajouter quelque chose à la sainteté, la bienheureuse Berthe, plus que toute autre sainte, aurait un double droit à nos hommages, puisque dans ses veines coula tout à la fois le sang des rois et des héros. Mais la religion, méprisant toutes ces vaines distinctions, n'a placé Berthe sur nos autels qu'afin de nous offrir en elle un modèle accompli des vertus héroïques qu'elle a pratiquées, vertus que la terre honore, et que le Ciel a récompensées par l'immortalité bienheureuse.

Rigobert, comte du palais sous Clovis II, après avoir taillé en pièces les hordes de Huns qui, dans le septième siècle, envahirent la Picardie et la Morinie, s'acquit, par cette brillante expédition, toute la confiance de son souverain. Clovis lui en donna une preuve irrécusable en le chargeant de négocier son mariage avec Bathilde, issue du sang royal des Anglo-Saxons. Cette sainte princesse, dans sa première jeunesse, avait été enlevée par des pirates et avait porté le joug de la servitude. Devenue reine, et se souvenant des misères de sa première condition, elle affranchit tous les serfs de ses domaines, et porta en Europe le premier coup à l'esclavage, ce crime de lèze humanité.

Peu après le mariage de Clovis. Rigobert, séduit par la

beauté et les vertus d'Ursanne, fille d'Ercombert, roi de Kent, demanda et obtint la main de cette princesse, et les deux nobles époux vinrent se fixer à Blangy, que Clovis avait donné à Rigobert pour le récompenser de ses valeureux services. Là, aussi unis par les liens de la piété que par ceux du mariage, ils obtinrent du Ciel, en 644, une fille qu'ils nommèrent Berthe, c'est-à-dire *Brillante, Lumineuse*, doux présage de la splendeur et de l'éclat que ses vertus devaient répandre dans l'Église !

Ursanne ne voulut point confier à des mains étrangères le précieux trésor commis à sa garde, et en nourrissant la petite Berthe, elle lui fit sucer avec le lait la piété et la vertu. Aussi cette tendre plante, élevée pour le Ciel par une si sainte mère, donna-t-elle dès l'enfance ces fruits de vertus dont l'Esprit-Saint se plaît à enrichir les âmes innocentes. La beauté morale de Berthe était en si parfaite harmonie avec les grâces pudiques répandues sur toute sa personne, qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer ; aussi la proclamait-on la jeune fille la plus aimable et la plus belle de son siècle.

Sous les yeux d'une si sage mère, véritable femme chrétienne, Berthe fit de rapides progrès et dans la science des Saints et dans les sciences humaines. La vivacité de son esprit et l'élévation de son intelligence la rendirent supérieure aux personnes de son sexe et de son âge ; mais Berthe apprécia de bonne heure les choses d'ici-bas à leur juste valeur. Elle résolut de se consacrer à Dieu, dont les perfections infinies la ravissaient d'un si délicieux amour. Elle n'avait pas de plaisir plus grand que celui de s'entretenir dans l'oraison avec son céleste Bien-Aimé.

Ursanne était trop parfaitement mère chrétienne pour ignorer que l'exemple est la leçon la plus efficace ; aussi Berthe l'accompagnait dans toutes ses œuvres de charité. Avec Berthe elle visitait le pauvre, le malade, le prisonnier ; avec Berthe elle allait au pied des autels se délasser des travaux du jour et remercier Dieu des bénédictions répandues sur sa famille. Tel on voit dans nos bocages le petit oiseau faire sous les yeux de sa mère l'essai de ses jeunes ailes, ou moduler avec elle les chants délicieux dont plus tard il égaiera nos campagnes et nos forêts. Ainsi Berthe, sous les yeux vigilants de sa mère, se formait aux vertus de son sexe, et faisait présager qu'après avoir été l'exemple des filles chrétiennes, elle offrirait aux personnes mariées un modèle parfait de la femme telle que le christianisme seul sait en donner au monde.

II.

Mariage de Berthe ; elle devient veuve et pense à se retirer du monde ; elle commence à construire un monastère à Blangy ; elle va visiter sainte Rictrude.

La timide violette se cache en vain sous la touffe de son vert feuillage, la suavité de son parfum décèle sa présence et la fait cueillir avec empressement. Ainsi Berthe voulut-elle ensevelir dans l'obscurité de la maison paternelle toutes les qualités dont elle était ornée : elles étaient trop brillantes pour rester ignorées. Aussi bientôt le bruit s'en répandit-il jusqu'à la cour de France. Sigefroy, jeune seigneur de la noble lignée des rois, et cousin-germain de Clovis, séduit par tout ce qu'on racontait de merveilleux de la jeune comtesse de Blangy, la demanda en mariage. Sa demande fut acceptée, et il obtint avec la main de Berthe la terre et le château de Blangy, ainsi que de grandes propriétés dans le Ternois.

Berthe, après avoir été le modèle des jeunes filles, montra dans son nouvel état à quel degré de perfection une femme peut parvenir dans l'état du mariage, quand elle l'envisage au point de vue chrétien. Occupée tout entière du soin de plaire à son mari, elle parvint, par ses douces vertus, à lui faire partager ses pieux sentiments. Sigefroy, d'un caractère naturellement indécis, n'hésita plus à se donner tout-à-fait à Dieu, et tous deux n'eurent plus qu'un cœur et qu'une âme pour marcher avec la même ardeur dans le sentier de la perfection. Dieu bénit leur union en leur accordant cinq filles dont deux moururent fort jeunes, et les trois autres, élevées par leur mère, répondirent par leurs vertus aux soins d'une si sainte institutrice.

Après vingt ans passés dans l'union la plus douce, Dieu appela à lui Sigefroy. Ce noble fils des ducs de Douai, plein de vertus et de mérites, précéda Berthe dans le Ciel, en 672, et du séjour bienheureux veilla avec amour sur la femme et les filles qu'il laissait sur la terre.

Berthe, dont la religion avait épuré mais non pas éteint les sentiments de la nature, pleura avec amertume l'époux que le Ciel lui enlevait, et le fit inhumer à Blangy, près de l'église, avec tous les honneurs dûs à son rang et à ses vertus.

Libre désormais de toute entrave terrestre, elle se résout alors à se consacrer entièrement à Dieu dans la vie monastique, et commence à mettre son projet à exécution. Elle renonce à tous les intérêts de la terre avec le même zèle qu'avait montré sainte Rictrude, sa belle-sœur, qui dirigeait alors avec tant de succès le monastère des Marchiennes.

Elle implore avec larmes les lumières de l'Esprit-Saint, et croyant connaître, par la pureté du motif qui l'anime, que telle est la volonté de Dieu, elle se dispose à suivre l'impulsion divine. Elle choisit dans sa terre de Blangy un endroit propre à construire un monastère; elle en fait le vœu, et met soudain la main à l'œuvre.

A environ un quart de lieue Est de l'abbaye qui fut depuis érigée, elle fait bâtir auprès de la Ternoise une église et des cellules dont on voyait encore du temps du père Malbrancq les fondations anciennes et une chapelle de la sainte Vierge. Le sanctuaire seul restait à construire, quand Berthe, voulant dire un dernier adieu à sainte Rictrude et la consulter sur la mise à exécution de son projet, lui donna rendez-vous à Quiéry, et là les deux saintes se rencontrèrent.

III.

Ce qui arriva pendant son séjour à Marchiennes; consécration de l'église et du monastère de Blangy; sainte Berthe et ses deux filles prennent le voile.

Berthe et Rictrude, après les premiers épanchements de joie, allèrent à l'église remercier Dieu de cette faveur; puis elles s'entretinrent de tout ce qui s'était passé depuis leur dernière entrevue, et répandirent des larmes au souvenir des deux vertueux époux que Dieu avait appelés à lui. Berthe déclara alors à Rictrude la résolution qu'elle avait prise d'embrasser la vie religieuse, et lui parla de l'emploi qu'elle avait fait d'une partie de ses grands biens. Mais tout-à-coup son visage pâlit, la parole expire sur ses lèvres, et un tremblement soudain s'empare de tous ses membres. — « Qu'a-» vez-vous, ma sœur bien-aimée? lui dit Rictrude, alarmée » de ce changement subit, qu'avez-vous? — Rien, répond » Berthe, dont le visage se rassérène, rien; mais il me sem-» ble avoir entendu un bruit pareil à celui d'un édifice qui » s'écroule. Je ne sais quel pressentiment me fait croire » que Dieu m'envoie encore une nouvelle épreuve. Qu'il » soit béni! Toutes ses vues, bien que cachées à notre pé-» nétration, sont souverainement adorables. »

En effet, lorsqu'elle se préparait à retourner à Blangy, on vint lui annoncer que son monastère venait de s'écrouler entièrement. Berthe, à cette nouvelle, surmontant les sentiments de la nature, se soumit sans murmure à cet évènement fâcheux, et ne s'affligea que du retard qu'il apportait à son dessein de s'ensevelir dans la retraite. — « Ma » bonne sœur, lui dit Rictrude, Dieu veut peut-être vous » faire connaître par-là que ce n'est point en ce lieu qu'il

» veut que vous bâtissiez un monastère. — Oui, ma chère
» Rictrude, je vois, par l'impression pénible que j'ai res-
» sentie, que je ne suis pas encore assez détachée de la
» terre, et Dieu veut par-là m'apprendre à me renoncer
» moi-même jusque dans ce qui regarde son service. Mais
» comment savoir qu'il veut que je bâtisse un autre monas-
» tère? Comment connaître le lieu qui lui agréera? Ah!
» ma sœur, que toute votre maison prie avec moi, et le
» Ciel nous dévoilera sa volonté. »

Toute la communauté se mit en prières pendant trois jours, et pendant ce temps observa un jeûne rigoureux. La nuit du troisième jour, un Ange montra à Berthe, au milieu d'une verte prairie arrosée par la Ternoise, et dépendante du château de Blangy, l'endroit où le monastère devait être construit. Une douce rosée couvrait l'herbe touffue, et un Ange, dessinant une croix latine, désigna la place où devaient être construits l'église et le monastère.

De retour à Blangy, Berthe s'empressa d'aller visiter le lieu que lui avait indiqué la céleste vision ; elle y vit quatre pierres disposées de manière que deux marquaient quelle devait être la longueur de l'édifice, et deux autres la largeur. Berthe, bénissant le Seigneur qui lui manifestait si visiblement sa volonté, fit sur-le-champ de nouvelles constructions. Elle employa les architectes les plus habiles : l'église et le monastère furent bâtis avec une telle somptuosité, qu'ils excitèrent l'admiration générale ; car il n'y en avait point en Artois qui pussent leur être comparés.

Au bout de deux ans tous les travaux furent terminés. Berthe en fit faire la consécration d'une manière extrêmement solennelle. Ravenger, évêque de Thérouanne, dans le diocèse duquel Blangy était alors situé, vint en faire la dédicace ; les évêques de Paris, de Meaux, de Noyon, de Tournay, de Cambray et d'Arras, et un grand nombre d'abbés, s'y trouvèrent,ainsi que plusieurs seigneurs de la cour, par considération pour Berthe, proche parente du roi. L'église fut dédiée à la Mère de Dieu, le 5 des ides de janvier 682.

Après que la consécration de l'église fut achevée, Berthe se présenta devant l'autel ; là, en présence de tous les assistants édifiés d'un pareil spectacle, animée de la foi la plus vive, elle fit à Dieu la consécration de sa personne, et reçut le voile des mains de Ravenger. Pour mieux se détacher de tout, elle donna en toute propriété sa terre de Blangy et ses dépendances au nouveau monastère. Mais, que ne peut la force de l'exemple ! Gertrude et Déodile, filles de Berthe, pénétrées du sacrifice que venait d'accomplir leur sainte

mère, ne voulant pas la laisser marcher seule dans le chemin de la perfection, renoncèrent dès ce jour même à tout ce que le monde, leur rang et leur beauté pouvaient leur offrir de séduisant, et la même main qui avait béni la mère posa sur la tête des filles le voile des épouses de Jésus-Christ.

Cette sainte et mémorable journée laissa dans le cœur des assistants une impression profonde, et tous furent remplis d'admiration du rare spectacle dont ils venaient d'être témoins.

En peu de temps la Morinie vit s'élever, là où on n'apercevait qu'un terrain marécageux, trois monastères sous l'invocation de la Mère de Dieu. Cette contrée, récemment sortie des ténèbres de l'idolâtrie, se peupla d'une foule de saintes vierges et de pieux cénobites dont la vie tenait plus des Anges que des hommes; leurs exemples implantaient dans le cœur des Morins une foi vive et tendre, et leur attiraient les bénédictions du Ciel.

IV.

Persécution inattendue suscitée contre sainte Berthe; elle en triomphe par le secours divin. Elle se démet de son autorité, et vit dans la solitude.

Retirée dans son monastère dont elle fut nommée abbesse, Berthe ne vivait plus que pour le Ciel. Appliquée sans relâche aux devoirs de sa charge, elle veillait avec assiduité à faire observer la règle dans toute sa pureté. La prière, le travail, le chant des psaumes se succédaient alternativement, et la sainte abbesse était la première à donner à ses religieuses l'exemple de la plus grande régularité. Autant elle était au-dessus de ses saintes filles par l'éclat de sa naissance et du rang qu'elle avait tenu dans le monde, autant elle les surpassait par l'éclat de toutes les vertus religieuses.

Gertrude et Déodile, heureuses de la part qu'elles avaient choisie, bénissaient chaque jour le Ciel de la grâce toute spéciale qu'il leur avait faite, et n'accordaient aucun regret à ce monde dont elles n'avaient fait qu'entrevoir les brillantes séductions. Quant à Emma, la dernière des filles de Berthe, elle vivait dans le monastère sans être soumise à la règle; car sa mère, aussi prudente que vertueuse, ne lui trouvant pas les dispositions suffisantes pour s'engager par des vœux irrévocables, n'avait pas permis qu'elle en prononçât.

Tandis que Berthe défiait le monde de troubler son repos, le démon, jaloux de cette vie angélique, lui suscita une persécution aussi étrange qu'inattendue, laquelle mit sa tendresse maternelle à une bien cruelle épreuve, mais dont elle sortit victorieuse par le secours du Tout-Puissant.

Ruodgaire, jeune seigneur de la cour de Thierry, devint éperdûment épris de Gertrude qu'il avait vue à Blangy, et il résolut de l'épouser à quelque prix que ce fût. Il fit agréer son projet au roi, et, accompagné d'une nombreuse escorte, il alla trouver Berthe. Il lui déclara l'intention où il était d'épouser Gertrude, et l'autorisation royale qu'il en avait reçue. Berthe reste interdite, et lui dit que sa demande est tout-à-fait intempestive, puisque sa fille, comme épouse de Jésus-Christ, est engagée dans des liens irrévocables.

Ruodgaire essaie alors de lever l'obstacle en lui disant qu'il a consulté à ce sujet les hommes les plus éclairés, et qu'il n'agit que d'après leurs décisions. « Depuis longtemps, « ajoute-il, j'aime Gertrude ; sa trop grande jeunesse seule « a mis obstacle à mon projet ; mais, à présent, rien ne « peut empêcher qu'elle devienne mon épouse, et il est de « votre intérêt d'y consentir, car je jouis d'une grande faveur « à la cour, et à ma sollicitation rien ne vous sera refusé « pour votre monastère. » Berthe lui fait inutilement toutes les observations nécessaires ; il n'en persiste pas moins à vouloir la main de Gertrude.

Le saisissement s'empare alors de Berthe. Que faire, elle, pauvre femme, contre un jeune homme ardent, impétueux? Elle n'hésite pas, elle élève son âme vers le Dieu de toute consolation, vers celui qui sait donner tant de force et d'amour aux mères, et le conjure de ne point souffrir que Gertrude appartienne à un autre qu'à lui. Elle se rend ensuite auprès de sa fille, l'informe de ce qui se passe, et la conjure de ne point violer les saints engagements qu'elle a contractés. Plus tranquille alors, et se sentant forte de la protection du Ciel, elle réunit toute la communauté dans l'église pour y chanter les louanges de Dieu, et ordonne à Gertrude d'embrasser le côté droit de l'autel et de s'y tenir attachée, puis elle fait ouvrir les portes de l'église. Comme le tigre s'élance sur sa proie, assuré qu'elle ne lui échappera pas, Ruodgaire s'élance dans l'église avec sa nombreuse escorte, déterminé à enlever Gertrude malgré la sainteté du lieu. Mais il ignorait toute la force que donne à une chrétienne la confiance en Dieu, et ce qu'a d'imposant une mère qui défend sa fille. « Approche, lui dit Berthe, approche, et regarde l'épouse « de Jésus-Christ. Elle est là, sans défense humaine, mais « forte de la protection de son Dieu. Arrache-la, si tu l'oses, « de celui à qui elle a donné son cœur et qu'elle a choisi « pour son unique héritage. Ose lui faire violer les serments « qu'elle a jurés au pied des autels ; mais tremble que le « Dieu dont tu veux te faire le rival ne te fasse sentir le « poids de sa vengeance ; car il est le Dieu jaloux et n'aban-

« donne point ceux qui ont mis en lui leur confiance et qui « l'invoquent dans leur détresse. »

Ruodgaire n'ose poursuivre ses criminels projets; il n'ose avancer vers l'autel, une force supérieure le retient comme immobile à l'entrée du sanctuaire; il jette sur Berthe des regards foudroyants, renonce à enlever sa proie, et, la rage dans le cœur et l'imprécation à la bouche, il sort en menaçant Berthe de la perdre sans retour.

La sainte abbesse, délivrée d'un danger aussi éminent, rend grâces à Dieu d'une protection aussi visible, et dispose son âme à supporter les suites de la vengeance de son ennemi. Elle ne tarda pas à se faire sentir.

La calomnie, ressource ordinaire des lâches et des méchants, fut l'arme dont il se servit pour tourmenter notre sainte. Il l'accusa auprès de Thierry de conspirer contre le royaume, de s'être établie dans le pays des Morins pour y entretenir des relations avec les princes de la Grande-Bretagne; il insinua même que le château et le monastère de Blangy faciliteraient la descente des ennemis sur les côtes de la province, si le roi ne s'assurait de la personne de Berthe. Une calomnie aussi atroce et aussi dénuée de fondement ne trouva pas de créance. Néanmoins, Thierry crut devoir faire comparaître Berthe devant lui pour rendre compte de sa conduite, attendu qu'il s'agissait d'un délit grave, et sur lequel il fallait qu'elle se justifiât.

Berthe partit pour la cour dans un équipage convenable à sa naissance et au rang élevé qu'avait occupé son mari. Mais le vindicatif Ruodgaire, prévenu de l'arrivée de la noble comtesse, alla au-devant d'elle; après avoir exhalé tout ce que la haine et la vengeance ont de plus atroce, il lui arracha toutes les marques de sa dignité, la força de descendre de son équipage, et la fit monter, par une lâche dérision, sur un mauvais cheval. Berthe souffrit ce sanglant affront avec toute la patience d'une chrétienne, épouse du crucifié. Elle s'acheminait tranquillement vers le palais sur sa triste monture, quand elle fut rencontrée par Ridulphe, seigneur de la cour, homme fort religieux et plein de vénération pour Berthe, dont il respectait le haut rang et l'éminente vertu. Rempli d'indignation contre Ruodgaire, il l'aborde, lui adresse les plus vifs reproches, et il exige, au nom du roi dont il partageait également la faveur, qu'il rende à la comtesse de Blangy son équipage, et accompagne lui-même la sainte à la cour.

Ruodgaire, dont la rage ne connaissait plus de bornes, les y avait précédés, et, plus animé contre elle que jamais, s'apprêtait à soutenir ses infâmes accusations.

Mon Dieu, laisserez-vous votre fidèle servante sans appui? Permettrez-vous que l'innocence succombe sous la calomnie? Oh non! Si vous êtes le Dieu de toute bonté pour vos bien-aimés, vous êtes aussi le Dieu des vengeances contre ceux qui les oppriment, et Ruodgaire l'éprouva. Dans le moment où la sainte paraît devant Thierry, Ruodgaire lance sur elle des regards farouches et pleins de mépris; mais à l'instant même il est frappé de cécité, et ses yeux sortent de leur orbite. Toute la cour et la sainte même sont effrayées d'un châtiment si subit et si terrible. Thierry, par un mouvement involontaire, se précipite aux genoux de Berthe, lui demande pardon de sa trop grande crédulité, et la supplie de pardonner au coupable. Berthe, qui avait appris de son Sauveur à oublier les offenses, fait appeler Ruodgaire, lui assure qu'elle n'a contre lui aucun ressentiment, l'exhorte au repentir, et, levant les yeux au ciel, elle supplie le Seigneur qui l'avait vengée, de pardonner à Ruodgaire. Sa prière est exaucée, et, par un second miracle, le coupable recouvre la vue sur-le-champ. Thierry, plein de vénération pour Berthe, lui accorda de grands priviléges pour son monastère, et lui fit des présents considérables. La sainte quitta la cour en bénissant Dieu de la manière éclatante dont il l'avait protégée, et revint à Blangy retrouver, dans sa solitude et auprès de ses chères filles, sa tranquillité première, un instant troublée par la malice de l'ennemi du salut.

Elle s'occupa plus que jamais de consolider son monastère; elle fit construire plusieurs églises dans les différents fiefs dépendants de Blangy, afin de propager autant qu'il était en elle la gloire de Dieu dans un pays depuis peu conquis sur l'idolâtrie. Après avoir exercé pendant neuf ans les fonctions d'abbesse avec sagesse et succès, et y avoir établi la règle de St-Benoît dans toute sa pureté, elle songea à se démettre de sa charge afin de travailler exclusivement à sa propre perfection. Elle implora pendant longtemps les lumières divines pour être éclairée sur le choix d'une supérieure capable de continuer l'œuvre qu'elle avait commencée. Après y avoir mûrement pensé, elle crut trouver en Déodile, sa seconde fille, lès qualités requises pour remplir dignement de si saintes fonctions. Telle était l'humilité qu'elle avait inspirée aux saintes filles qu'elle dirigeait, que Gertrude, quoique l'aînée, déféra sans balancer et avec joie à la décision de sa mère, et reconnut sa sœur cadette pour supérieure.

Ravenger, évêque de Térouanne, ratifia le choix de Berthe et vint donner à Déodile la bénédiction abbatiale. Déodile justifia le choix de Berthe et gouverna l'abbaye pendant dix-neuf ans avec une sagesse admirable.

Berthe, déchargée de toute occupation temporelle, se retira dans un endroit séparé de la communauté, et ne voulut plus vivre que pour le Ciel. Elle ne conversait plus qu'avec Dieu, et parvint à un degré sublime d'oraison. Mais l'amour divin, débordant pour ainsi dire de son âme, avait besoin de se répandre afin de l'allumer dans le cœur des autres; c'est pourquoi elle fit pratiquer une ouverture qui donnait dans la salle capitulaire de la communauté; c'est de là qu'elle adressait à ses chères filles des exhortations si touchantes, qu'après l'avoir entendue, elles se sentaient comme embrâsées du feu céleste et protestaient avec plus de ferveur de leur amour pour le Dieu qui sait répandre tant de suavité dans l'âme qui se donne entièrement à lui.

V.

Mariage d'Emma ; elle est répudiée ; sa mort et ses funérailles.

Les perles formées dans les mers orageuses, sont, dit-on, les plus belles et les plus parfaites, ainsi la vertu éprouvée par l'adversité est aussi celle qui a le plus de prix aux yeux de Dieu. Comme il voulait faire parvenir Berthe à une sainteté éminente, il permit que la paix dont elle jouissait fut troublée encore une fois dans ses affections les plus chères.

Ainsi que nous l'avons vu, notre sainte n'avait pas voulu qu'Emma, sa troisième fille, prît le voile et s'engageât dans la vie monastique. Cette jeune comtesse s'édifiait des exemples qu'elle avait sous les yeux, et attendait sous l'aile de sa mère que la Providence disposât de son sort. Héritière de tous les titres de son illustre famille, elle ne pouvait aspirer qu'à un parti princier, ce qui arriva. Swardin ou Sward, prince anglo-saxon, après son retour d'un pélerinage à Rome, visita le roi Thierry, et profita des bontés qu'il lui témoignait pour lui demander la main d'Emma. Thierry y consentit avec plaisir, et donna pleins pouvoirs pour que le mariage se conclût de concert avec sainte Berthe. Celle-ci accueillit froidement la demande, peut-être avait-elle un pressentiment de l'avenir. Après avoir sondé et connu les dispositions d'Emma, elle donna son consentement, et le mariage se fit avec une pompe toute royale. Les acclamations de joie saluèrent l'arrivée de la jeune princesse en Angleterre; mais Emma, loin d'être aussi heureuse qu'on pouvait le croire était toute préoccupée de sinistres pressentiments. Sa séparation d'avec sa mère avait été fort douloureuse, et, à peine arrivée dans la Grande-Bretagne, elle regretta avec amertume l'abbaye de Blangy. Confiante en

Dieu, et formée à l'école de sa mère, Emma prit soin d'inspirer la piété à la cour et d'y vivre en chrétienne. Mais le démon, qui avait troublé la tranquillité de Berthe et qui l'avait attaquée par l'arme impure de la calomnie, se déchaîna aussi contre l'innocente Emma qui devint la victime de la jalousie la plus infâme. Une dame de la cour, nommée Théïde, jalouse de l'ascendant qu'Emma prenait sur son époux, et concevant les projets les plus affreux, sut d'abord répandre des soupçons dans l'esprit de Swardin ; puis, par de faux rapports, elle l'indisposa tellement contre Emma, qu'il la répudia et lui substitua Théïde. Non-seulement Emma fut privée de tous les honneurs attachés à son titre d'épouse et de reine, mais elle se vit encore traitée en vile esclave et employée aux fonctions les plus abjectes du palais.

Digne fille de Berthe, elle ne murmura point contre la Providence qui lui envoyait une croix si cruelle à supporter, et elle n'opposa qu'une patience héroïque à tous les mauvais traitements qu'on lui faisait subir. Mais la plus sublime vertu n'empêche point de ressentir les impressions de la nature. Elle souffrait d'autant plus qu'elle n'avait personne à qui confier ses peines amères ; car Swardin, par l'instigation de Théïde, avait pris les précautions les plus sévères pour que sa malheureuse victime n'instruisît pas sa mère de la persécution qu'elle endurait, et il lui fut impossible de faire parvenir aucun message en France.

Cependant Berthe ne recevant point de nouvelles de sa chère fille, et par un pressentiment dont elle ne pouvait se défendre, envoya un homme en qui elle avait toute confiance pour savoir la raison d'un silence aussi prolongé. Celui-ci, sous un déguisement, arriva au palais, et quel fut son étonnement lorsqu'il aperçut cette Emma qu'il avait vue si belle à Blangy, pâle, triste, et couverte d'indignes vêtements, remplir aux abords du palais les fonctions d'une esclave ! « Quoi ! madame, s'écria-t-il douloureusement, quoi ! vous » réduite à un pareil emploi !.. — Hélas ! répondit Emma, » parlez bas, car je suis observée de si près que je ne puis » m'expliquer librement. Allez dire à ma mère que vous » avez vu Emma répudiée, traitée en esclave, et remplacée » par une femme dépravée, et que, tout en me soumettant » à la volonté de Dieu, je n'aspire qu'à revoir Blangy. »

A la nouvelle du triste état où se trouvait sa fille, Berthe n'eut plus de repos qu'elle ne l'eût fait revenir auprès d'elle. Après les premiers mouvements échappés à la nature et à la tendresse maternelle, elle adora les desseins de la Providence et s'y soumit sans chercher à en pénétrer les secrets. Elle écrivit ensuite à plusieurs seigneurs de la cour dont elle

connaissait le crédit auprès de Thierry, pour obtenir par leur intermédiaire qu'Emma revînt en France ; aucun ne lui refusa son appui. Ils partirent et arrivèrent en Angleterre.

Swardin était tellement absorbé par sa criminelle passion, qu'il consentit facilement à rendre Emma à sa mère. Quelle joie pour cette malheureuse jeune femme de quitter cette terre inhospitalière et de revoir sa mère bien-aimée, et l'abbaye où elle avait passé une vie si douce et si pure ! Les murs de Blangy lui apparaissaient comme le port du salut ; mais hélas ! elle ne devait pas les revoir, elle portait la mort dans son sein. Saisie d'une fièvre violente, sa fin parut inévitable et prochaine. En vain les matelots redoublèrent-ils d'efforts pour arriver sur le sol de France, la mort avait saisi sa proie, et la bienheureuse Emma expira en murmurant le nom de Dieu et celui de Berthe.

Arrivés à Quantovic, aujourd'hui, selon la plus commune opinion, la baie d'Étaples, les députés firent annoncer à Berthe la triste nouvelle de la mort d'Emma. Comment peindre la douleur de cette mère condamnée à ne voir que les restes inanimés de sa fille ? Elle offrit à Dieu ce sacrifice si cruel à son cœur, et, pour soulager sa douleur, elle voulut rendre à ces tristes et chères dépouilles d'Emma tous les honneurs dûs à son nom, à son titre de reine et aux vertus qu'elle avait si héroïquement pratiquées. Elle obtint de l'évêque de Thérouanne la permission de sortir du monastère avec la communauté pour aller au-devant du cortége funèbre, et elle l'attendit jusqu'à l'endroit qu'on nomme le Grand-Pré, situé près d'Hesdin, à un quart de lieue de l'abbaye.

Ce fut là que s'arrêtèrent les seigneurs qui s'étaient chargés de ramener le corps de la sainte princesse ; ce fut là que Berthe voulut avoir la douloureuse satisfaction de voir une dernière fois sa fille. « O ma fille, mon Emma ! s'écria-t-elle en éclatant en sanglots quand le cercueil fut ouvert, mes yeux vous voient, mais les vôtres ne sauraient voir votre mère désolée ! » Emma avait toujours témoigné le plus vif désir de revoir sa mère ; Dieu, qui ne lui avait pas accordé cette faveur à ses derniers moments, permit qu'alors ses yeux se r'ouvrissent. A la vue de tous les assistants étonnés, elle regarda tendrement sa mère, après quoi la mort reprit son empire, et ils se refermèrent à tout jamais. Le convoi reprit sa marche qui alors devint triomphale, car des chants de louanges et d'actions de grâces se firent aussitôt entendre dans les airs. Le corps d'Emma fut déposé dans le monastère. Une chapelle fut érigée à l'endroit même où le miracle avait eu lieu. Le peuple ne prononce encore qu'avec amour et respect les noms d'Emma et de Berthe, et dans sa mé-

moire ne s'est pas encore effacé l'antique légende qui relate le fait miraculeux, car la foi règne toujours dans cette contrée où les saintes de Blangy ont attiré tant de bénédictions.

VII.

Mort de sainte Berthe.

La douleur que ressentit sainte Berthe de la mort de sa fille s'effaça peu à peu, assurée qu'elle était du bonheur éternel d'Emma qui, pendant les rudes épreuves qu'elle avait subies, montra toujours une patience inaltérable et une résignation sublime à la volonté de Dieu. Toutes les pensées de Berthe se tournèrent vers le Ciel, et, pendant ses dernières années, elle vécut plus que jamais de la vie des anges ; chaque battement de son cœur était un élan d'amour pour la patrie céleste. Elle pouvait dire avec le roi prophète : « Qu'ai-je à désirer, sinon vous, ô mon Dieu ! Mon cœur » vous parle, mes yeux vous cherchent ! Hélas ! que mon » exil est long ! »

Enfin il arriva ce jour tant désiré où la fidèle servante de Jésus-Christ entra dans la maison de son Seigneur. Elle fut atteinte d'une fièvre en apparence fort légère, mais qu'elle prévit devoir la conduire au tombeau. En effet, il n'y eut bientôt plus d'espoir. Elle fit alors appeler Gertrude qui gouvernait la communauté depuis la mort de Déodile, et ayant assemblé toutes les religieuses : « Mes chères filles, » leur dit-elle, le terme de ma course est enfin arrivé, et » dans peu de temps je serai réunie à mon Créateur. Je » m'appuie moins sur mes œuvres que sur les mérites in- » finis de Jésus-Christ, aussi quitté-je la terre avec une joie » inexprimable, car l'épouse peut-elle appréhender de revoir » son bien-aimé? Mais vous, mes chères filles, qui êtes » condamnées à gémir encore dans l'exil et à combattre » l'ennemi du salut, prenez confiance en celui que vous » avez choisi pour votre partage. Que la charité, ce lien de » toute perfection, règne dans vos cœurs et dirige vos ac- » tions, qu'elle vous fasse observer avec exactitude la sainte » règle que vous avez embrassée, elle vous rendra doux et » facile le joug du Seigneur. Dieu, dans ce moment, me fait » entrevoir qu'un jour viendra où les filles qui ont habité » ce monastère seront soumises à de cruelles épreuves. Des » barbares porteront partout le fer et le feu ; ils incendieront » cette maison, et les vierges qui l'habiteront seront forcées » de chercher un asile dans la terre étrangère de l'exil. Mais » qu'elles aient confiance, la vertu s'épure dans l'adversité,

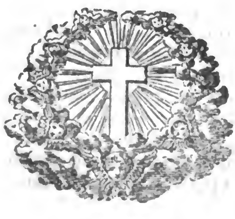
» Dieu sera avec elles, et leur patience trouvera sa récom-
» pense dans la céleste patrie. »

Ces saintes filles ne répondirent à ce discours que par des larmes; elles comprenaient dans toute son étendue la perte qu'elles allaient faire, et leur douleur ne céda qu'à la pensée d'avoir dans le Ciel une protectrice de plus.

Mais tout-à-coup le visage de Berthe paraît resplendissant de joie, ses yeux, tout-à-l'heure abattus par la souffrance, brillent d'un éclat inaccoutumé; elle aperçoit son ange gardien auprès d'elle, et il tient entre ses mains une croix lumineuse comme le soleil. La vue de cette croix fait comprendre à la sainte qu'ayant toujours souffert avec résignation pendant toute sa vie, l'heure d'échanger l'instrument du supplice pour une couronne de gloire est enfin arrivée pour elle. Mon Dieu! que vous êtes libéral envers vos amis, et de quels torrents de suaves délices ne les comblez-vous pas! Vous adoucissez pour eux les amertumes de la mort, et leur donnez un avant-goût des douceurs célestes! Berthe, dont les oreilles allaient se fermer pour toujours aux discours de la terre, entendit, ainsi que toutes ses filles, une mélodie harmonieuse accompagner ces mots prononcés par les anges: «Venez, ma bien-aimée, venez!» Aurait elle pu désirer de vivre encore après avoir entendu ce céleste concert! Oh non! aussi son âme s'exhale comme un doux parfum, et va recevoir au milieu des chœurs des anges qui la transportent au Ciel, la récompense due à ses vertus héroïques.

Ce fut le 4 juillet 723 que cette nouvelle habitante de la céleste Jérusalem rendit son âme à son Créateur, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, et Dieu confirma la sainteté de sa servante par le grand nombre de miracles qui s'opérèrent à son tombeau.

E. L.



LA VIE

DE SAINT

Grimbald

RELIGIEUX DE SAINT-BERTIN
FONDATEUR DE L'UNIVERSITÉ D'OXFORD
ABBÉ DE WINCHESTER

(9e Siècle)

D'après différents Auteurs

—

8 Juillet

«Tel qu'un nouveau Samuel, Grim-
» bald se dévoua au culte du Sei-
» gneur dès sa plus tendre enfance.
» Élevé à Saint-Bertin, dans l'école
» de toutes les vertus, n'ayant de
» goût que pour les choses du Ciel,
» il devint un homme parfait, il fut
» pour les anges un spectacle ravis-
» sant. Qui pourrait décrire toutes
» ses vertus!..»

Imp. BERGER frères.

SAINT GRIMBALD

I.

Grimbald enfant se consacre à Dieu dans l'abbaye de Saint-Bertin ; ses progrès dans la vertu et dans les sciences sous différents abbés de ce monastère.

On lit dans les anciennes histoires de ce pays, que, du temps de l'abbé Hugues, un enfant de sept ans, nommé Grimbald, fut consacré à Dieu par ses parents dans l'abbaye de Saint-Bertin. Il s'y fit religieux, et se distingua tellement par sa piété que l'Eglise honore sa mémoire. « Tel qu'un nouveau Samuel, » dit Gotzelin, un des historiens de l'abbaye, « Grimbald se dévoua au culte du Sei-
» gneur dès sa plus tendre enfance. Élevé à
» Saint-Bertin, dans l'école de toutes les ver-
» tus, n'ayant de goût que pour les choses
» du Ciel, il devint un homme parfait, il fut
» pour les anges un spectacle ravissant. Qui
» pourrait décrire toutes ses vertus! La nature
» lui avait prodigué les agréments extérieurs. Il
» avait une bonté, une douceur inaltérable. Sa
» conversation était dans le Ciel. Tous les objets
» terrestres lui étaient insipides ; il ne témoignait
» pour eux que du mépris. De saintes lectures et l'oraison
» étaient ses occupations principales ; c'était toujours avec
» peine qu'il était obligé de les abandonner. Il déclarait

» une guerre continuelle aux puissances infernales qui ten-
» taient de corrompre ses vertus. Il les combattait avec les
» armes que lui donnait son innocence. Il fut pour ses frè-
» res un modèle de régularité, et l'on voyait reluire en lui
» chacune des vertus qui brillaient dans les autres. Ayant
» été élevé aux ordres sacrés, il joignit à cet état éminent
» une humilité profonde qui le faisait briller davantage
» encore. »

Il est une loi de la divine Providence, loi que des exemples nombreux nous révèlent : ce sont les saints qui forment les saints, et les chrétiens qui se sont distingués par des vertus héroïques ont eu presque toujours des parents pieux et bons chrétiens eux-mêmes. Oh ! qu'elle est forte, qu'elle est ineffaçable plutôt, l'impression qu'a gravée dans le cœur tendre de l'enfant la première éducation, l'éducation maternelle ! Qu'ils sont importants, décisifs, les premiers pas qu'a formés le jeune homme ! Heureux, a dit l'Esprit-Saint, heureux l'homme qui a porté le joug du Seigneur dès son enfance ! Oh ! oui, il est heureux cet homme ; il n'aura pas plus tard à reprendre une à une et comme à rebours chacune de ses actions pour satisfaire à la loi de l'expiation, autre grande loi que le Seigneur a établie et qu'il a eu soin de nous faire lire dans la longue suite des événements de l'histoire des individus et des peuples. Quelle grâce que celle de l'innocence conservée ! Combien elle est agréable à l'œil de Dieu cette âme qui n'a jamais perdu sa première fraîcheur ! Parents chrétiens, faites attention aux exemples dont sont remplies à ce sujet nos annales chrétiennes, et comprenez toute l'importance de votre mission ; à vous, si vous le voulez, de donner à l'Église des saints.

Grimbald naquit dans le pays dont Théronanne était la capitale, et, selon toute probabilité, dans la ville de Tournehem vers l'an 827. En 834, c'est-à-dire à l'âge de sept ans, ses pieux parents allèrent au monastère de Saint-Bertin, en la ville de Saint-Omer, et le présentèrent à Dieu par les mains de l'abbé Hugues, fils de Charlemagne, qui dirigeait alors cette illustre abbaye dont un jour Grimbald devait être le plus ardent défenseur, le plus ferme soutien. Là, pendant neuf années consécutives, il s'exerça avec un zèle calme et fort à la pratique de toutes les vertus, et même, dès ces années de son enfance, il atteignait à la sublimité des conseils évangéliques, tant était grande sa correspondance aux inspirations du Saint-Esprit, tant était parfaite sa coopération à la grâce, sa docilité à suivre les mouvements que lui imprimait l'hôte intérieur de sa belle âme.

A seize ans, Grimbald fit profession des vœux ordinaires

de religion. L'abbé Hugues administrait encore l'abbaye de Saint-Bertin ; ce ne fut en effet que l'année suivante, en 844, que ce prélat fut tué par Pépin, roi d'Aquitaine.

Ainsi, à l'âge auquel les hommes commencent d'ordinaire à quitter le service de Dieu pour s'adonner aux passions de la chair, à l'âge où commence à bouillonner avec force la sève de la vie, à l'âge où toutes les passions, où toutes les erreurs semblent faire à la fois irruption dans le cœur de l'infortuné jeune homme, Grimbald, fidèle à son Dieu, mortifié, tout intérieur, tout spirituel, avait déjà dompté ces fougueux ennemis ; à seize ans, il les foulait aux pieds et revêtait pour toujours la glorieuse livrée des vaillants, des forts, des ascètes de Jésus-Christ. Holocauste agréable à Dieu, innocente victime, il s'immolait pour les péchés des jeunes gens de son âge et satisfaisait à la loi de l'expiation. Oh ! elle était grandement *utile* cette vie toute à Dieu ; elle pesait dans la balance providentielle ; elle faisait contrepoids aux iniquités du siècle ; elle fléchissait la colère de Dieu en fixant ses regards sur un spectacle digne de consoler et d'attendrir son cœur paternel, et propre à lui faire oublier l'ingratitude de ses autres enfants. Oui, mondains inconsidérés, voilà à quoi servaient les moines, ils étaient *utiles, grandement utiles*, et, ce qui le prouve jusqu'à l'évidence, c'est que, de nos jours où il n'y a plus de moines, le mal a tellement débordé sur la terre, il chemine avec des progrès tellement effrayants, qu'il menace de tout engloutir. A qui la faute ? Vous avez rompu les digues, et vous vous étonnez ensuite que le fleuve impétueux ravage vos campagnes !

Si Grimbald était animé de la piété la plus vive, il était aussi doué du plus ardent amour de l'étude ; tout son temps était partagé entre la lecture et la prière ; il fit même de tels progrès dans cette voie de l'étude, qu'il devint peu à peu le plus instruit d'entre tous les frères, et qu'ensuite, semblable à une étoile lumineuse, il s'éleva à une telle hauteur de science, qu'il fut établi le dispensateur de la lumière intellectuelle dans une grande étendue de pays. Mais nous ne devons pas anticiper sur les événements, et notre modeste rôle doit se borner à relater avec simplicité les faits dans l'ordre probable de leur succession.

Adalard succéda à l'abbé Hugues dans l'administration de Saint-Bertin ; remplacé en 859 par Hugues, fils de Conrad et oncle de Charles-le-Chauve, il fut rétabli deux ans après dans sa charge qui lui avait été enlevée, et mourut en 864.

Alors le monastère eut un saint pour abbé, saint Humfroi,

évêque de Thérouanne, dont nous avons ailleurs raconté la vie.

Cependant, en 866, le roi Charles ôta l'abbaye des mains du saint évêque et la donna au chanoine Hilduin, qui l'administra jusqu'à sa mort, en 877.

Saint Foulques, chanoine de Saint-Omer, fut élu pour le remplacer. Ce fut sous son administration, le jour de St-Étienne, 26 décembre 881, que les Normands s'emparèrent de la ville de Sithiu, qu'ils incendièrent avec toutes les églises, excepté la Basilique de St-Omer qui était bien fortifiée. Déjà Foulques avait commencé la restauration du monastère et s'était mis à l'entourer de fortifications lorsque, l'année suivante, il fut élevé au siége métropolitain de Rheims. Nous raconterons brièvement ses actions, car il est une des gloires de notre Morinie, un des vingt-deux saints qui forment l'auréole brillante de l'abbaye de Saint-Bertin.

II.

Saint Foulques, abbé de Saint-Bertin, archevêque de Rheims, puis de nouveau abbé de Saint-Bertin. Du grand courage que saint Grimbald déploie pour conserver la liberté des élections à Saint-Bertin. Faits principaux de la vie de saint Foulques. Sa mort violente.

Le siége de Rheims, vaquant par le décès de l'illustre Hincmar (882), ne pouvait être mieux rempli que par Foulques. Il était de famille illustre, allié ou proche parent des empereurs Guy et Lambert, et, par-dessus tout, plein de zèle pour la liberté des églises. Dès sa jeunesse il s'était exercé à la culture des lettres, puis, s'appliquant à l'étude des saints canons et à la piété, qui furent ses plus chères nourrices, dit Dom Marlot, à qui nous empruntons en partie cette biographie, il parvint au sommet de la gloire, par quantité d'actions héroïques.

Il fut d'abord chanoine de Saint-Omer, et c'est là qu'il consacra les prémices de ses vertus. Mais Dieu l'ayant mis au monde pour s'en servir comme d'un instrument à sa gloire, il lui donna de fortes inspirations de prendre l'habit de religion dans le monastère de Saint-Bertin, dont par la suite il devint l'abbé. Il fit entourer l'abbaye de fortes murailles, ainsi que la ville de Sithiu, appelé maintenant Saint-Omer, pour la garantir de l'incursion des Normands, témoigna beaucoup de zèle pour la splendeur et la défense des églises, acquit une haute réputation de courage et de

science, et, à cause de ses grandes qualités, fut élu archevêque de Rheims par le clergé et les fidèles distingués de cette noble métropole.

Aussitôt il envoya sa confession de foi au pape Marin, de qui il reçut le pallium archiépiscopal, et lui adressa beaucoup de lettres qui n'ont pu être conservées jusqu'à nous. Il se mit ensuite à fortifier le pays contre les invasions des Normands, donnant ainsi l'exemple d'une vive sollicitude pour les intérêts même matériels de son troupeau, et pratiquant envers ses ouailles bien-aimées la tendre charité de Jésus-Christ. Veillant plus à la conservation de l'Église spirituelle confiée à sa garde, qu'aux temples matériels qui n'en sont que l'image, il n'hésita point à faire démolir l'église de Saint-Denis, bâtie par ses prédécesseurs, et qui, à cause de l'emplacement qu'elle occupait, pouvait mettre obstacle au développement complet des fortifications dont il voulait entourer ses enfants si chers à son cœur.

Il alla ensuite à l'abbaye d'Orbais reprendre le corps de saint Remy, et, accompagné de plusieurs évêques de sa province, il ramena en grande pompe les saintes reliques de l'Apôtre des Français, et les plaça dans l'église de Notre-Dame. Plus tard il fit la translation des reliques du grand saint Nicaise, archevêque de Rheims et martyr, et de sainte Eutropie, sa sœur, et les déposa derrière l'autel de la grande église, près des corps de saint Calixte, récemment apporté du monastère de Cisoin.

Cependant, sa sollicitude s'étendait au-delà des limites de la province de Rheims; il était en correspondance de lettres avec Alfred, roi d'Angleterre, et l'objet ordinaire de ces lettres était des points de discipline touchant le célibat ecclésiastique et la sainte inviolabilité du mariage qu'il défendait avec vigueur et qu'il parvenait à faire rétablir.

Il était aussi en grand commerce de lettres avec les papes successeurs de Marin. C'est dans une de ces lettres que nous apprenons qu'autrefois il avait eu la consolation de faire le voyage de Rome. Ajoutons qu'il prit une grande part à tous les événements politiques du temps malheureux où il vivait, époque de l'invasion des Normands, du siége de Paris, de terreur universelle, de bouleversements sans nombre et d'anarchie. Partout on le trouve à son poste de protecteur des faibles, de défenseur intrépide du droit. Il maintient avec force les prérogatives de son Église, assure les élections canoniques pour le siége métropolitain de Rheims, est nommé par le Souverain Pontife son légat pour l'Allemagne, et chargé de décider en son nom un différend survenu entre

l'évêque de Brême et d'Hambourg et l'archevêque de Cologne.

En l'an 892 il assembla un concile pour le sacre de Charles-le-Simple, cérémonie qu'il accomplit le 28 janvier, jour ee sainte Agnès, et pour aviser aux moyens de réprimer la tyrannie insupportable qu'exerçait surtoute la province Baudouin, comte de Flandre.

Baudouin fut accusé dans ce concile d'avoir fait fouetter publiquement un prêtre, d'avoir ôté à des églises des prêtres qui avaient été ordonnés pour elles, d'y en avoir mis d'autres sans la participation de l'évêque diocésain, d'avoir usurpé les revenus du monastère de Saint-Vaast d'Arras, des deux chapitres de Saint-Léger et de Saint-Pierre. Le concile jugea qu'il avait mérité l'excommunication; mais il se contenta de le faire avertir et lui donna du temps pour se reconnaître et faire pénitence de ses crimes.

Cependant Rodolphe, qui avait succédé à Foulques dans le gouvernement de l'abbaye de Saint-Bertin, mourut cette même année 892, et le comte de Flandre, dont l'aveuglement impie ne respectait rien, et dont la rapacité ne connaissait point de limites, voulut devenir abbé de St-Bertin, lui le persécuteur de l'Église, le loup ravissant et cruel qui depuis long-temps n'était occupé qu'à ravager la bergerie du Seigneur! Pure et sans tache jusqu'alors, la sainte famille Bertinienne n'avait point eu à gémir sous le joug contre nature d'un abbé séculier; mais elle frémit tout entière d'une généreuse indignation quand elle eut connaissance de cet excès d'audace. Grimbald, revenu d'Angleterre, comme nous le dirons bientôt, gouvernait le monastère avec le titre de prévôt.

Pleins de confiance dans ses lumières et son courage, dont plus d'une fois il avait donné des preuves, les religieux de Saint-Bertin le députèrent auprès du roi Charles-le-Simple, et Grimbald s'acquitta avec tant de talent et de zèle de cette mission, il y déploya tant de courage et de noble résolution, que l'abbaye de St-Bertin se vit, pour cette fois au moins, délivrée du malheur qui la menaçait. Grimbald et ses frères avaient pris une décision suprême, et il n'hésita pas à dire au roi, en leur nom, que s'il donnait l'abbaye à Baudouin, tous ils quitteraient le monastère et iraient ailleurs chercher un asile.

Alors le roi voulut faire nommer Grimbald abbé de Saint-Bertin, mais celui-ci déclina cet honneur, car il joignait au courage du lion la prudence parfaite du serpent, et il savait qu'il était trop faible pour se maintenir long-temps en présence du redoutable comte de Flandre. Aimant avant tout

sa chère maison de Saint-Bertin et désirant lui donner un défenseur puissant, il conseilla au roi de nommer l'archevêque de Rheims, qui venait de déployer tant d'énergie contre le tyran ; Charles suivit ce conseil, et Foulques devint pour la seconde fois abbé de Saint-Bertin (893).

Il continua de protéger ce monastère ainsi que la ville de Sithiu, qui prit vers cette époque le nom de St-Omer. Il avait autrefois réuni les habitants de Sithiu et leur avait fait comprendre la nécessité de ceindre leur ville de fortes murailles; lui-même leur avait donné l'exemple en se chargeant de mettre en état de résistance la partie où se trouvait son abbaye ; il les aida de nouveau à réparer les désastres causés par un vaste incendie et reconstruisit le monastère de Saint-Bertin qu'un tremblement de terre avait renversé sous l'abbé précédent.

A Rheims, il travaillait à rétablir l'étude des lettres; il continuait de joindre à une piété éminente et à une régularité exemplaire une âme forte et intrépide, un génie souple, un travail opiniâtre, une grande connaissance des matières civiles et ecclésiastiques.

Cependant Baudouin trouvait partout Foulques sur son chemin. Toujours le saint évêque, fort de la puissance de sa foi et de l'ardeur de sa charité, se présentait comme un obstacle insurmontable, comme un mur d'airain qui arrêtait les projets impies du tyran de la Flandre. Il jura la perte de Foulques. Il fit entrer dans ses sentiments Winemare, seigneur de Lillers, et l'envoya d'abord à Charles-le-Simple pour l'engager à lui rendre ce qu'il lui avait ôté. Winemare n'ayant pu fléchir Charles qui n'agissait que par les impressions de Foulques, s'adressa directement à ce prélat qui tint bon et ne trahit pas son devoir. Winemare se retira en dissimulant son ressentiment. Dès ce moment, le crime était résolu.

« Un jour qu'il retournoit de Compiègne (c'est dom Marlot » qui raconte ce fait), suivy de peu de personnes, il fut ar- » resté sur le chemin par le duc Winemar, qui luy parla » d'abord assez courtoisement, comme s'il eût voulu procu- » rer quelque bon accord entre luy et son seigneur ; mais » ayant changé de ton, les assassins environnent brusque- » ment le saint prélat, le terrassent et le tuent à coups de » javelots. Quelques siens domestiques, outrés de tristesse » de voir leur maistre indignement porté contre terre, se » prosternèrent sur son corps, et, transpercés de coups, » moururent avec luy; d'autres, échappés du combat, re- » tournèrent promptement à l'hostel pour advertir les offi- » ciers de ce massacre. Cette nouvelle leur fit prendre les » armes pour venger la mort de l'archevesque, mais les as-

» sassins avoient déjà pris l'essor. Ainsi, levant le corps tout
» playé de coups, le transportèrent avec larmes et gémisse-
» ments en la ville de Reims, où estant lavé et mis en cer-
» cueil, il fut enterré fort honorablement en l'église de
» Saint-Remy. Ainsi mourut Foulques, sage et vertueux
» prélat, la gloire de notre Belgique, l'œil veillant du
» royaume et la plus forte colonne de l'Église et de l'Estat.
» Winemar, qui avait exécuté la passion de Baudonin en
» l'assassinant, contre le respect qu'il devait à sa pourpre,
» fut excommunié par les évêques avec ses complices, et
» depuis frappé d'une playe incurable en tout son corps,
» par un juste jugement de Dieu, d'où la chair, venant à se
» corrompre, servit d'aliment à une infinité de vers qui fit
» naistre une infection insupportable à ceux qui l'appro-
» chaient, accourcissant ses jours, qu'il acheva par une fin
» honteuse et misérable pour apprendre aux impies de
» craindre les jugements de Dieu, et que le crime de ceux-là
» ne demeure jamais impuni, qui osent mettre la main sur
» des personnes consacrées par un tant illustre caractère. »

Ce martyr de la liberté de l'Église, ce généreux défenseur des droits du monastère de Saint-Bertin, mourut le 17 janvier de l'an 900, selon la date consignée dans l'excommunication des meurtriers, date que Dom Marlot a suivie comme étant la plus sûre.

III.

Des rapports de saint Grimbald avec le roi Alfred. Il fonde l'Université d'Oxford. Il devient abbé de Winchester. Sa mort.

Dans le chapitre précédent nous avons dû, pour ne point interrompre le récit des actions principales du saint martyr de Rheims, omettre une partie notable de celles de saint Grimbald ; nous reprendrons maintenant la suite de la vie de notre saint.

Grimbald, ainsi que nous l'avons dit plus haut, aimait beaucoup l'étude, et il avait fait dans les sciences sacrées surtout des progrès fort grands. C'était, au rapport d'Asserius, un personnage vénérable, versé dans la pratique du chant sacré, orné de toute sorte de vertus, possédant tout ce qui tient aux connaissances ecclésiastiques, et d'une immense érudition en Écriture sainte. Alfred le Grand, roi d'Angleterre, se rendant à Rome, avait séjourné au monastère de Saint-Bertin, et il avait eu occasion d'y connaître Grimbald, en qui il avait découvert un trésor de science.

D'un autre côté nous avons vu que ce prince entretenait un commerce de lettres avec Foulques, archevêque de Rheims. Aussi quand, selon les conseils du saint anachorète Néot, il eut formé le projet de fonder en Angleterre une école où l'on enseignerait toutes les sciences et tous les beaux-arts, une Université, et qu'il demanda à Foulques de lui envoyer des hommes savants pour l'aider à la réalisation de ses desseins, c'est avec une grande joie qu'il accepta Grimbald et Jean le Saxon, autre moine de Saint-Bertin, qui lui furent désignés par l'archevêque de Rheims.

Grimbald se rendit aussitôt en Angleterre, et, de concert avec Alfred, il fonda l'Université d'Oxford, dont il fut le premier chancelier. La chaire où il enseignait l'Écriture sainte se voit encore dans l'église de Saint-Pierre, au rapport de Butler (*Vie de saint Néot*, 28 *octobre*.)

Voici, d'après un auteur du quinzième siècle, quel était l'ordre des fondations d'Alfred :

« Ce grand prince bâtit à Oxford trois maisons en l'hon-
» neur de la sainte Trinité, pour les docteurs en grammaire,
» en philosophie et en théologie. La première de ces mai-
» sons, située dans la rue Haute, près de la porte orientale
» de la ville, fut dotée de fonds suffisants pour y entretenir
» vingt-six grammairiens; elle fut appelée la Petite-Maison
» (*Little Hall*), à cause de l'infériorité des cours qu'on y
» donnait, et elle conserve ce nom, même encore aujourd'hui.
» La deuxième fut bâtie près du mur septentrional de la
» ville, dans la rue appelée maintenant *School street* (rue de
» l'École), et elle fut dotée pour vingt-six logiciens ou phi-
» losophes, et eut le nom de *Less Hall* (Salle inférieure). La
» troisième fut construite dans la Haute rue, à côté de la
» petite salle, et fut dotée pour vingt-six théologiens. »

Il paraît, selon quelques auteurs anglais, qu'il y avait à Oxford une autre école plus ancienne et moins importante, qui prétendait faire remonter son origine jusqu'à saint Germain d'Auxerre. Comme l'amour-propre est de tous les temps et de tous les lieux, ces maîtres anciens goûtèrent peu la méthode large et vraiment universelle d'enseignement que venaient inaugurer Grimbald et ses compagnons. Ils voulaient opiniâtrément s'en tenir aux idées étroites qu'ils avaient eues jusque-là, et continuer de faire les choses comme ils les avaient vu faire. Cependant l'éclat des fondations d'Alfred, la science éminente et profonde de Grimbald les accablaient, et, pendant trois années, ils firent en sorte de se contenir et n'osèrent attaquer ouvertement les nouveaux professeurs, pour lesquels ils se contentèrent de témoigner beaucoup de froideur. Enfin la passion l'emporta, ils se dé-

clarèrent ouvertement les ennemis de Grimbald, et la chose en vint à un tel point de violence que le roi Alfred se vit obligé de se rendre à Oxford pour apaiser, s'il était possible, ce dissentiment fâcheux. Il écouta leurs raisons avec la patience la plus grande, leur parla avec une inaltérable douceur, sans toutefois parvenir à les convaincre. Pour qui connaît le cœur humain, surtout en ces sortes de querelles où le plus subtil amour-propre est en jeu, il n'y a rien de bien étonnant dans cette obstination aveugle. Aussi Grimbald, qui n'était pas moins instruit dans cette science de l'homme que dans les autres, prit-il aussitôt son parti. Préférant à toute autre chose la paix, qui, au dire de saint Paul, surpasse tout sentiment de plaisir, il quitta Oxford et ces irritables routiniers, et revint dans sa pacifique et tranquille abbaye de Saint-Bertin. Ceci se passait en 886, sous l'administration de l'abbé Rodolphe.

Nous avons raconté plus haut la conduite de Grimbald, alors prieur de Saint-Bertin, lors de la déplorable affaire de la succession de Rodolphe ; nous avons admiré le courage qu'il déploya lorsqu'il osa, comme un lion, s'opposer aux sacrilèges tentatives de Baudouin-le-Chauve sur l'abbaye de Saint-Bertin. Foulques devint donc abbé de ce monastère.

Quand ce saint archevêque eut été mis à mort, et que Grimbald apprit la nouvelle de cet assassinat, alors poursuivi lui-même et mettant en pratique le conseil formel de Jésus-Christ : « Si on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre, » il passa de nouveau la mer et alla chercher un refuge auprès de son protecteur le roi Alfred.

C'est alors que vinrent pour Saint-Bertin les jours de désolation. Baudouin sut si bien user d'adresse et de ruse, qu'il obtint du faible roi Charles-le-Simple ce qu'il désirait depuis tant d'années. Il devint abbé de Saint-Bertin!!!...

Voici en quels accents de découragement Ipérius a pleuré ce malheur.

« La nomination de Baudouin fut le commencement de » nos maux. Son joug, triste et dur, prépara la ruine de » notre monastère. Dès ce moment, on vit la régularité lan- » guir. La discipline monastique, abandonnée à un laïque, » tomba en décadence ; et ne devait-on pas s'y attendre ? » Comment celui qui n'a jamais appris à obéir pourrait-il » savoir commander ? Un comte laïque devient notre chef ; » il n'a aucune notion de notre institut. A l'instant les biens, » les possessions, les franchises, les priviléges de notre » monastère, tout est en danger, tout est souillé, tout est » renversé, tout est aliéné. La mémoire des Foulques, des » Grimbald, ces célèbres défenseurs de notre monastère,

» était en horreur au comte de Flandre; il se fit un devoir » de détruire tout ce qu'ils avaient établi. Le nom d'un » abbé régulier avait été jusqu'alors regardé comme indis- » pensable pour terminer la plus petite affaire. Maintenant » que ce nom si respectable a disparu, et que nous ne » connaissons plus qu'un comte, il convertit à son usage tout » ce qui lui convient; son superflu est la seule chose qu'il » se détermine à nous abandonner. »

Le roi Alfred reçut Grimbald avec beaucoup de distinction; il voulut même le combler de présents et le placer sur l'un des siéges épiscopaux les plus anciens et les plus distingués d'Angleterre; mais l'humilité et le désintéressement du saint l'empêchèrent d'accéder aux désirs d'Alfred.

Enfin il accepta la direction de l'abbaye de Winchester, que le pieux roi venait de fonder, et c'est là qu'il passa les dernières années de sa vie, tout entier occupé à former pour le Ciel et les hautes vertus de la perfection chrétienne ses nombreux disciples en religion.

« Les vœux des religieux, dit Gotzelin, l'avaient appelé » à la direction du monastère de Winchester. Il s'y fit re- » marquer par sa prudence, son talent de persuasion, sa » justice et sa piété solides; il ne cherchait point à s'amasser » des trésors sur la terre, mais il administrait ses biens pour » ses frères, pour l'Église, pour les pauvres, pour ceux qui » venaient lui demander l'hospitalité; car, semblable à ces » animaux symboliques des livres saints, il était tout rempli » d'yeux et veillait à toute chose à la fois. Si bienveillantes » étaient les entrailles de sa charité de père, qu'il aimait » mieux supporter les notables défauts de quelques-uns des » membres de sa maison, que de les renvoyer, laissant au » Seigneur le temps où il lui plairait de corriger son Église, » ce qui arriva par les soins du bienheureux prélat Adelwold. » On rapporte qu'il demanda à Dieu d'être purifié avant » sa mort par le creuset des souffrances. Aussi, même au » milieu des douleurs, sa patience incomparable le rendait » plus fort que ceux qui jouissaient de toute leur santé, selon » cette parole de l'Apôtre: « Quand je suis faible et infirme, » c'est alors que je suis fort. » Quand il fut sur le point de » quitter ce monde, et qu'il allait recevoir le viatique salu- » taire du corps du Seigneur, la maladie l'occupait tellement » qu'il ne pouvait se mouvoir. Alors, faisant un effort su- » prême et se rendant plus fort qu'il ne l'était, il se leva et » se prosterna la face contre terre devant le Christ qui ve- » nait à lui. Il demanda ensuite à ses frères de le laisser seul » pendant trois jours, afin de se préparer au voyage qu'il

» allait entreprendre ; il employa ces trois jours à s'offrir » continuellement à Dieu avec une grande contrition de » cœur et un déluge de larmes. Le quatrième jour il rappela » près de lui ses frères, leur parla avec une grande paix, et » s'envola vers les habitants des demeures célestes. »

Il avait alors quatre-vingt-trois ans et mourut le 8 de juillet. Il fut inhumé dans son monastère.



Note sur saint Nicaise et sainte Eutropie.

Nous avons mentionné la translation des reliques de saint Nicaise et sainte Eutropie faite par saint Foulques, archevêque de Rheims, disons quelques mots de la fin glorieuse de ces saints martyrs de la province ecclésiastique dont faisait partie la Morinie (an de J.-C. 407).

Le peuple gaulois, dit Dom Marlot dans le 1er volume de son histoire de Rheims, si souvent affligé de guerre pour ses vices, continuait toujours dans les débauches sans se convertir, et les prélats, notamment saint Nicaise, alors archevêque de Rheims, ne cessaient de prédire et d'annoncer les fléaux que la justice divine préparait pour les punir. Enfin voici venir un nombre infini de nations cruelles et barbares qui, sorties des pays du Nord comme un grand fleuve de son lit, traversent le Rhin et la Germanie inférieure pour se rendre dans la Gaule Belgique. La terreur est à son comble, Mayence, grande et noble cité, est prise et pillée et voit un millier de personnes massacrées dans l'église même. Worms est emportée après un long siége ; Strasbourg, Spire, Amiens, Arras, Thérouanne, Tournay, subissent le même sort avec l'ancienne ville de Cambrai, où le saint évêque Diogène est martyrisé devant l'autel. Vermand est réduite en cendres, de telle sorte que jamais elle n'a pu se relever de ce désastre. Les châteaux se rendaient sans coup férir ; les hommes fuyaient dans les forêts. Tout pliait devant ces guerriers qui couvraient toute la terre par la multitude de leurs chariots et qui jettaient une terreur mortelle au cœur de ceux qui levaient les yeux sur les figures des lions rampants, des tigres, et des autres animaux peints sur leurs enseignes flottant au gré du vent au milieu de l'effrayante lueur des cuirasses.

Alors les fidèles désolés de la ville de Rheims allèrent se presser autour de leur pasteur vénéré, semblables à l'enfant qui, conduit par un instinct toujours sûr, se refugie auprès de sa mère lorsqu'un danger le menace. Nicaise les console, s'efforce de les raffermir et de leur faire adorer avec soumission les desseins de Dieu qui châtie son peuple trop souvent sourd aux accents ordinaires de sa voix ; puis, ayant revêtu ses habits pontificaux, il s'avançe à la tête de son peuple, il va au-devant des ennemis furieux. Grave, et le calme le plus serein sur le visage, suivi de sa sœur Eutropie et de tout le clergé chantant des hymnes et des cantiques, il est arrivé à la porte de l'église ; avec une majesté plus qu'humaine il demande le silence et il l'obtient.

« Oh ! triomphez, armes ! dit-il, mais plût à Dieu que ce fût en Jésus-Christ ! Hélas ! faut-il que des victoires si éclatantes, capables

d'exécuter les volontés du Ciel, soient flétries par une si mauvaise fin? Faut-il que, contre toute humanité, vous changiez la gloire des triomphes en un excès de rage? Le mérite des âmes les plus nobles était autrefois de pardonner aux humbles et de dompter les superbes. Vous pouvez imiter leur courage et vous signaler à leur exemple, puisque voici à vos pieds des peuples chrétiens qui, touchés des fautes de leur vie passée, demandent à Dieu miséricorde au lieu même de leur renaissance. En ce temps de salut, secondez-les dans leurs vœux, et, repentants de tant de crimes et de carnage, ayez recours à cette bonté infinie qui ne rebute jamais ceux qui la réclament avec affection; reconnaissez le vrai Dieu, dont les enfants ont servi tant de fois à vos cruautés, de peur que si vous résistez à ses remontrances, sa justice, après avoir châtié les siens pour les corriger, ne vous envoie au supplice éternel pour vous punir. Que si, fermant l'oreille à la vérité, vous persévérez dans votre furie et cherchez à assouvir de plus en plus votre colère sur ce troupeau, commencez par l'exercer sur moi-même qui en suis le pasteur et me présente en victime pour lui au grand Dieu des armées, afin que plus vite nous puissions entrer en partage de la béatitude. »

C'était, remarque l'auteur déjà cité, chanter la musique aux oreilles des lions et des tigres. A un signe du chef, une troupe de barbares environne brusquement saint Nicaise qui, s'étant prosterné à deux genoux et prononçant cette prière du psalmiste: « Mon âme est attachée au pavé, vivifiez-moi, Seigneur, selon votre parole, » reçut le coup qui abattit sa tête vénérable. Aussitôt son héroïque sœur, sainte Eutropie, jalouse de se rendre la compagne inséparable de son frère, s'élance elle-même au milieu des épées meurtrières, et trouve la mort glorieuse dont elle était si digne. Alors une terreur subite s'empare des barbares; ils croient entendre un bruit formidable; ils jettent leurs armes, se sauvent pêle-mêle, sortent confusément de la ville; la mort du pasteur avait sauvé le troupeau.

E. V........

LA VIE

DE SAINTE

Godeleine

OU GODELIVE

(11e Siècle)

D'après différents Auteurs

—

9 Juillet

« *C'était une sauvage époque.......*
» *La matière pesait sur l'esprit,*
» *l'âme était étouffée dans le corps,*
» *l'intelligence privée de nourri-*
» *ture..... Les Nortmans avaient*
» *passé portant le fer et la flamme,*
» *promenant partout la destruc-*
» *tion et le ravage...... Dans ces*
» *jours de désolation, sainte Gode-*
» *live, âme d'élite, âme tendre*
» *et recueillie, fut comme une*
» *belle fleur odorante au milieu*
» *des ronces, ne trahissant sa pré-*
» *sence que par le parfum qu'elle*
» *exhale.* »

Histoire de sainte Godelive, par M. Debaecker. Bruges, 1849, page 24.

Imp. BERGER frères.

SAINTE GODELEINE

I.

Naissance de sainte Godeleine; sa charité envers les pauvres.

Sous le pontificat de Grégoire VI, et sous le règne de Henri Ier, roi de France, naquit vers l'an 1049 sainte Godeleine, que l'Église propose à notre vénération comme le modèle le plus accompli de la patience chrétienne dans l'état du mariage.

Hemfrid, son père, seigneur de Wierre-Effroy dans le Boulonnais, avait choisi pour compagne Ogine, jeune fille digne de sa tendresse, plus encore par ses vertus que par la noblesse de son origine et ses agréments extérieurs.

Chrétiens de cœur et d'esprit, les deux époux, qui habitaient le château de Longfort, s'appliquèrent surtout à rendre heureux leurs vassaux, qu'ils regardaient comme leurs enfants, et qu'ils traitaient avec une bonté tout-à-fait évangélique.

Dieu bénit leur union par la naissance de trois filles, Ogine, Adèle, et Godelive ou Godeleine, dont le nom signifie en langue flamande *Amie de Dieu* (*God*, Dieu, et *lief*, amie : c'est le même sens que Théophile).

La vertueuse châtelaine, tendre à l'égard de ses trois filles, se sentait surtout portée d'inclination pour la plus jeune, dont l'intelligence précoce se développa dès qu'elle sut bégayer. Sa mère profita de cette heureuse disposition

pour semer dans cette jeune âme les sentiments de la plus tendre piété, et comme, pour cet effet, une mère ne se remplace jamais, ce fut sur les genoux d'Ogine que Godeleine reçut les premières impressions religieuses. Dirigeant ses petites mains et ses yeux vers le Ciel, chaque jour elle lui faisait faire à Dieu l'offrande de son cœur innocent et pur, et un doux baiser déposé sur le front de l'enfant était la récompense de l'attention qu'elle apportait à cet acte religieux. Mères chrétiennes, si, dès que brillent les premières lueurs de leur raison, vos enfants apprenaient de vous à connaître Dieu, à l'aimer et à le prier, bientôt on verrait renaître la piété des anciens jours; car elle est immense l'influence qu'exerce sur sa famille la mère véritablement religieuse.

Parvenue à l'âge de jeune fille, l'extérieur de Godeleine était des plus séduisants. Sa taille élancée était remplie de grâce et de noblesse, rien n'égalait la douceur de ses yeux, la délicatesse de ses traits; et la blancheur de son teint, agréablement coloré, était relevée par la belle et soyeuse chevelure noire dont sa tête était ornée. Nous remarquons à dessein la couleur des cheveux de Godeleine, parce que cette couleur fut pour elle, dans la suite, le prétexte des injures les plus sanglantes et de l'aversion qu'elle inspira. Mais n'anticipons point sur les événements.

La beauté était le moindre des avantages de notre sainte; mieux qu'aucune jeune fille elle maniait l'aiguille et le fuseau, et sous ses doigts habiles la laine et la soie prenaient les formes les plus diversifiées et les plus grâcieuses, et personne ne la surpassait dans tous les travaux propres à son sexe. Mais sa vertu était de beaucoup supérieure à ses talents et à sa beauté. Qui pourrait dire son ardent amour pour Dieu, sa docilité à l'égard de ses parents, et surtout la sensibilité de son cœur et sa tendre compassion pour les malheureux? Les soulager était sa passion dominante, et travailler pour eux son occupation favorite. Jeune enfant, elle se privait même de sa nourriture pour apaiser leur faim, et elle trouvait mille moyens ingénieux pour intéresser ses parents en leur faveur, et pour satisfaire ce noble et doux penchant de son cœur généreux. L'intendant de Longfort, étonné de voir disparaître peu à peu les provisions du château, ne pouvait s'expliquer comment avaient lieu ces soustractions si multipliées, lorsqu'un jour il surprit, chargée de provisions de bouche, la jeune Godeleine au moment même où elle se disposait à les distribuer aux pauvres. Cet homme, craignant que sa probité ne fût soupçonnée, accabla Godeleine des plus amers reproches, se plaignit à Hemfrid,

et le pria de réprimander sa fille qui, disait-il, non contente de ruiner le château par ses prodigalités, l'exposait lui-même à faire douter de sa fidélité et à répandre sur sa gestion une tache ineffaçable.

Hemfrid rassure l'intendant, fait appeler sa fille, et lui adresse des reproches. Godeleine se jette aux genoux de son père, en le suppliant de lui pardonner. Mais quand Hemfrid lui eut signifié qu'il fallait renoncer à ce qu'il appelait indiscrétion dans sa charité, Godeleine, qui se regardait comme l'avocate des pauvres, fondit en larmes, et plaida leur cause avec tant de force et de persuasion, qu'Hemfrid, surpris et charmé tout à la fois de cette chaleureuse éloquence du cœur de sa fille, l'embrassa tendrement, lui permit de continuer ses aumônes, et lui assigna même une partie de son patrimoine pour le soulagement des malheureux. Libre alors de suivre l'impulsion généreuse de son cœur, Godeleine, dès ce jour, se regarde comme la mère de tous les pauvres de Wierre et des environs, et Dieu seul connaît combien de pleurs elle essuya, combien de privations elle sut s'imposer pour qu'aucun des membres souffrants de Jésus-Christ n'implorât pas inutilement son assistance.

C'est ainsi que, partageant son temps entre la prière, le travail et le soin des pauvres, Godeleine vit s'écouler dans la maison paternelle les dix-huit premières années de sa jeunesse. Ne trouvant dans les créatures rien qui pût égaler l'amour qu'elle avait pour son Dieu, elle résolut de ne point lui dérober un cœur auquel ce Dieu savait si tendrement répondre par les suaves délices qu'il y répandait. Elle songea alors à embrasser la vie religieuse; mais, en fille chrétienne, elle crut devoir déférer aux conseils de ses parents, qui, malgré leur haute piété, et sans contrarier précisément ses inclinations, l'obligèrent à réfléchir mûrement avant de prendre une détermination. Godeleine obéit, et, en attendant l'instant où elle célébrerait ses fiançailles avec son céleste Époux', elle s'appliqua à pratiquer les vertus qui la rendirent pour tous un objet d'admiration et d'affection respectueuse.

II.

Voyage du comte Eustache au château de Wierre; Godeleine est demandée en mariage; elle épouse Bertolf de Ghistelles, en Flandre.

Cependant Eustache II, comte de Boulogne et père de l'illustre Godefroid de Bouillon, roi de Jérusalem, convoqua ses vassaux pour délibérer avec eux sur les intérêts du pays. Hemfrid se rendit auprès de son suzerain, et en fut reçu

avec une bienveillante distinction. Après la fin de l'assemblée Hemfrid s'approcha d'Eustache et le supplia de vouloir honorer son manoir de sa présence. Sur la réponse de son seigneur, il se hâte de se rendre à Longfort pour prévenir Ogine de tout disposer pour recevoir son suzerain. Aussitôt Ogine prépare toutes choses pour cet effet, et n'oublie rien pour que le festin soit servi de la manière la plus splendide et digne de l'hôte illustre qu'elle doit recevoir.

Eustache arriva au jour indiqué. Hemfrid, averti de son approche, alla au-devant de lui avec ses vassaux, et l'ayant reçu avec tous les honneurs dûs à son rang, le conduisit à son château, qui ce jour là avait pris un air de fête, et les convives, en voyant ce luxe inusité, pensèrent assister aux préludes des fiançailles de Godeleine. Au milieu du jour devait commencer le festin. Cependant la foule des pauvres, plus nombreuse que d'habitude, se tenait à l'entrée du château ; tout en connaissant le cœur de Godeleine, ils pensaient cependant que dans un jour où elle était forcée de se tenir auprès de sa mère pour faire honneur à ses hôtes, il lui serait difficile de s'occuper de ses chers indigents. Mais la jeune châtelaine, dont le cœur saignait à la vue de tous ces nécessiteux, sortit furtivement, et leur apporta, cachés dans les plis de sa robe, quelques-uns des mets destinés à la table de son père.

Le maître-d'hôtel s'apercevant de cette nouvelle disparition, alla en prévenir Hemfrid, qui, cette fois, n'admit aucune des excuses de sa fille, et lui parla même avec dureté et colère. « Mon père, lui dit Godeleine, j'ai cru » qu'aujourd'hui était un jour de fête pour tous, et que les » pauvres devaient aussi se ressentir de l'honneur que nous » fait le seigneur Eustache. Je n'ai pas cru vous offenser en » dérobant ce superflu au repas somptueux que vous donnez » à ces gentilshommes, qui, tous les jours, se rassasient des » mets les plus succulents. Mais ces pauvres qui souffrent » et qui gémissent à notre porte, tandis que nous sommes » dans l'abondance, devons-nous les laisser ainsi, et ne pas » considérer que Jésus-Christ souffre en leur personne ? » Non, je n'ai pas cru vous manquer en secourant de vos » aumônes Celui qui nous ordonne d'avoir pitié de nos » frères misérables ; et, d'ailleurs, ce que j'ai enlevé est si » peu de chose, que vos hôtes, mon père, auront bien au » delà de ce qui est nécessaire pour se rassasier. »

Mais Hemfrid, loin de s'apaiser, ne fut que plus irrité, et Godeleine, après avoir inutilement essayé de le calmer, se retira dans sa chambre pour prier et pleurer. Cependant les convives se mirent à table ; le festin fut servi avec une

grande somptuosité, et Ogine en fit les honneurs avec toute la grâce et l'aimable urbanité qui la caractérisaient.

Le repas fini, tous se préparèrent à regagner Boulogne, et le plus beau coursier d'Hemfrid fut mis à la disposition du comte. Mais celui-ci ne voulut point partir sans voir Godeleine, dont il avait entendu vanter les vertus et la beauté. A la voix de sa mère Godeleine se rendit dans la salle d'honneur du château, et se présenta avec tant de grâce et de modestie devant Eustache, que celui-ci se leva, et baisant respectueusement le front candide de la jeune fille, la fit asseoir auprès de lui.

« Godeleine, notre chère fille, lui dit-il avec une affectueuse bonté, que le Ciel vous bénisse de plus en plus, » car vous le méritez bien. Comme la rose brille entre toutes » les fleurs, de même vous brillez entre toutes les jeunes » filles par vos qualités et les charmes de votre personne. » Vous êtes parvenue à l'âge de penser à vous marier ; dès » que votre choix sera fixé, comptez sur notre protection » et notre munificence qui ne vous manqueront jamais. »

Godeleine répondit avec autant de sagesse que de modestie à ces bienveillantes paroles de son seigneur, et lui déclara qu'ayant réfléchi sur tous les avantages de la vie religieuse, elle espérait que ses parents adhéreraient à ses désirs, et qu'un jour elle pourrait ceindre le bandeau virginal des épouses de Jésus-Christ.

Tous les assistants furent surpris d'une réponse si sage ; mais pas un n'osa dissuader la sainte jeune fille de prendre une telle détermination, et tous, en adressant à Hemfrid des félicitations sur son bonheur de posséder une telle fille, prirent congé de leur hôte et se rendirent à Boulogne.

Cependant le comte Eustache ne pouvait taire la vive impression qu'avaient produite sur lui la sagesse et la beauté de Godeleine, il en parlait à tous ceux qu'il voyait, et la jeune sainte fut bientôt connue au loin. Plusieurs jeunes seigneurs se lièrent d'amitié avec Hemfrid, dans l'intention d'obtenir la main de sa fille. Sa réputation dépassa même les limites de l'Artois et se répandit jusqu'en Flandre. Un jeune seigneur de cette contrée, Bertolf de Ghistelles, au seul portrait qu'on lui en fit, résolut, à quelque prix que ce fût, de l'avoir pour épouse, et se rendit en grande pompe au château de Longfort, avec l'espérance d'être plus heureux que les autres prétendants.

La vue de Godeleine produisit sur lui une impression telle, qu'il déclara sur-le-champ le motif qui l'amenait à Longfort. Mais Hemfrid, trop chrétien pour disposer sans son aveu d'un cœur qui voulait se consacrer à Dieu, répondit

à Bertolf qu'il ne voulait point contrarier l'inclination de sa fille, et qu'il la laissait libre d'accepter ou de refuser le brillant parti qui lui était offert. Bertolf, affligé d'une telle réponse, essaya de plaider lui-même sa cause auprès de Godeleine ; mais, ni ses protestations, ni les riches présents qu'il étala devant elle, ne purent ébranler sa résolution ; et Bertolf, le désespoir dans l'âme, quitta le château de Wierre le cœur rempli de l'image de Godeleine et d'admiration pour sa sagesse, qu'il appréciait à l'égal de sa beauté.

Cependant il ne se rebuta point et sut mettre dans ses intérêts Baudouin son parent, comte de Flandre, qui lui promit son intervention auprès d'Hemfrid et de sa fille. Quelques jours après, il convoqua tous les grands vassaux de la Flandre et de l'Artois pour régler des intérêts généraux de son comté. Le comte de Boulogne, Hemfrid et Bertolf s'y rendirent, et ce dernier y parut vêtu d'habits magnifiques, tour-à-tour agité de crainte et d'espérance, et comptant beaucoup sur l'influence de son noble parent. Quand le conseil fut séparé, Baudouin, fidèle à la promesse qu'il avait faite à Bertolf, dit, en présence de toute la noblesse du pays, qu'une jeune fille nommée Godeleine est aimée d'un jeune et puissant seigneur, et que, si leur union peut avoir lieu, rien ne sera plus avantageux à l'un et à l'autre, et rien aussi ne lui sera plus agréable à lui, leur seigneur suzerain. A ces paroles, tous les yeux se tournèrent vers Bertolf et vers Hemfrid ; mais celui-ci répondit qu'il ne voulait contrarier en rien sa bien-aimée fille Godeleine, et qu'il la laissait maîtresse de disposer de sa main et de son cœur. Bertolf supplia alors de nouveau Eustache, qui décida qu'il irait lui-même à Longfort essayer une dernière tentative auprès de Godeleine, espérant que son éloquence triompherait de la résistance de la jeune châtelaine.

Effectivement, Godeleine, craignant de déplaire à ses parents, et voyant dans cette démarche du comte Eustache une manifestation de la volonté du Ciel, donna son consentement. Elle se prépara, par la prière et les bonnes œuvres multipliées, à embrasser un état de vie pour lequel elle se sentait de la répugnance, mais où elle résolut de se sanctifier en cherchant, pour l'amour de Dieu, à en remplir tous les devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude. Des fêtes brillantes furent célébrées dans le château de Longfort. Godeleine se montra affable avec tous les convives qui proclamèrent Bertolf le plus heureux des hommes de posséder dans sa jeune épouse un aussi rare assemblage de grâces et de perfections, et les deux époux se disposèrent à partir pour Ghistelles, résidence de Bertolf et patrimoine de ses ancêtres.

III.

Départ de Godeleine; son arrivée au château de Ghistelles; aversion qu'elle inspire à sa belle mère.

Ce ne fut pas sans répandre beaucoup de larmes que Godeleine quitta ses excellents parents et les gens du château de Wierre, qui regrettaient en elle une jeune maîtresse pleine de bonté et de douceur à leur égard. Une foule nombreuse de pauvres la suivit pendant quelque temps, pleurant en elle leur bienfaitrice, la comblant de bénédictions et suppliant le Ciel de lui rendre aussi au centuple tout le bien qu'elle leur avait fait. Godeleine, en mêlant ses larmes aux leurs, répondit à leur démonstrations douloureuses, et leur assura que ses parents, pour l'amour de Dieu et d'elle-même, prendraient toujours soin d'eux comme auparavant.

Plusieurs jeunes seigneurs accompagnèrent Bertolf jusqu'à Ghistelles, et leurs propos joyeux, et les témoignages de tendresse que lui prodigua son jeune époux, empêchèrent Godeleine de se livrer à toute la tristesse que lui causait son départ de la maison paternelle.

Bertolf avait souvent parlé à sa femme de la tendresse de sa mère pour lui, aussi Godeleine se proposa-t-elle de la regarder comme sa propre mère, et d'avoir pour elle toute la déférence et la tendresse d'une fille. Enfin, après trois jours de marche pendant lesquels ils s'arrêtèrent chez quelques seigneurs de leur connaissance, ils arrivèrent à Ghistelles. Le cœur de la jeune épouse se serra à l'aspect de ce pays plat, marécageux et dénué de toute espèce d'agrément, ou rien ne pouvait lui faire illusion et lui rappeler le Boulonnais si riant, si bien boisé, si pittoresque. « Le Ciel est la » véritable patrie, dit-elle, peu m'importent les lieux, pourvu » que j'y puisse aimer et servir Dieu, et soulager les mal- » heureux ; car il doit y en avoir dans ce pays si peu pri- » vilégié. » Arrivé au château, Beltolf s'empressa de présenter à sa mère son épouse bien-aimée ; mais cette marâtre, à la vue de l'éclatante beauté de Godeleine, sentit circuler dans ses veines les poisons de la plus noire jalousie, et dit brutalement à Bertolf : « Que nous amenez-vous là? Nous » avons assez de corneilles dans le pays, sans que vous alliez » de si loin chercher celle-ci !...» Elle les quitta alors en les laissant l'un et l'autre dans une stupéfaction difficile à dépeindre. Dès ce moment, Bertolf sentit s'éteindre dans son cœur le brûlant amour qu'il avait pour sa femme ; le désespoir dans l'âme, il alla rejoindre les jeunes seigneurs qui l'avaient accompagné, s'efforçant de s'étourdir sur le mal-

heur qu'il avait d'être uni à une épouse qu'il prévoyait devoir être détestée de sa belle-mère.

Pour Godeleine, une telle réception lui fit pressentir le triste avenir qui l'attendait ; elle éleva son cœur vers Dieu, et le supplia d'être son protecteur et son appui. « Mon Dieu, » dit-elle, conservez purs et sans tache mon corps et mon » âme, et peu m'importe le reste, puisque jamais on ne pour- » ra me ravir la liberté de vous aimer. »

Le reste de la journée se passa agréablement pour les compagnons de Bertolf, et l'on se retira pour goûter les douceurs du sommeil. Quand Godeleine parut le soir sans ornements étrangers, et que sa belle-mère aperçut flotter sur ses épaules ses longs cheveux noirs, elle entra dans une espèce de rage ; elle appela ses femmes de chambre, et, leur montrant Godeleine : « Voyez, leur dit-elle, en accablant sa » bru des plus sanglants sarcasmes, voyez la belle corneille » que mon fils s'est choisie? Le malheureux a déshonoré » notre maison, et l'opprobe y est entré dès que cette femme » a mis le pied sur le seuil de la porte. Honte, malheur et » malédiction sur toi, dit-elle à Bertolf, qui parut en ce mo- » ment dans la chambre nuptiale : tu feras le tourment de » ma vie de m'avoir donné une telle corneille pour bru ; ja- » mais plus de repos pour moi, tant que le même toît nous » abritera ! Maudit, maudit sois-tu mille fois ! »

Arrêtons-nous un instant pour expliquer la cause de l'aversion que la chevelure de Godeleine inspira pour elle à sa belle-mère.

Il faut se souvenir que Bertolf était de race Nortmanne ou Germanique, et que tous les hommes de cette race avaient une haute stature, des yeux bleus, la peau fort blanche et les cheveux ou roux, ou d'un blond très-prononcé. Godeleine, au contraire, avait reçu le jour dans le Boulonnais, qui, pendant long-temps, resta sous la domination romaine, laquelle fut presque toujours en horreur aux indigènes. Comme ces conquérants avaient les cheveux noirs, on peut soupçonner, d'après la couleur de ceux de Godeleine, que le sang romain coulait dans ses veines, ce qui explique l'aversion qu'elle inspira à l'âme toute germanique de sa belle-mère, antipathie de race qui existe toujours entre les vainqueurs et les vaincus. L'histoire nous apprend que l'antipathie des peuples du Nord subsistait encore au onzième siècle, et qu'elle éclata dans toute son énergie lors de l'insurrection de la Flandre contre le pouvoir de Richilde.

IV.

Bertolf partage pour Godeleine les sentiments haineux de sa mère ; mauvais traitements qu'elle endure ; sa patience et ses autres vertus ; elle s'enfuit à Wierre-Effroy.

Quand Bertolf eut entendu de nouveau sa détestable mère vociférer contre sa femme et contre lui, épouvanté des malédictions qu'elle avait prononcées, il eut en horreur son déplorable mariage, et pensa dès-lors aux moyens à prendre pour le faire casser. Sa mère les lui fournit : « Absente-toi » du château, lui dit-elle, laisse-là les jeunes gentilshommes » qui t'ont accompagné ; ennuyés de t'attendre, ils s'en iront; » et alors moi je me charge de la Boulonnaise; je l'accable» rai de tant de mauvais traitements, qu'elle sera forcée de » retourner chez ses parents, ou bien elle succombera. Tu » seras libre alors de contracter un mariage plus digne de » ta noble race. »

Ces paroles, dignes de l'enfer qui les suggérait, trouvèrent un écho dans le cœur de Bertolf. Par un revirement inexplicable du cœur humain, passant subitement de l'amour le plus tendre à une haine excessive, il quitta sur-le-champ le séjour de Ghistelles et alla dans les châteaux voisins, en proie aux plus sinistres pensées.

Sa mère, pour l'excuser auprès des jeunes seigneurs ses amis, leur dit qu'il était allé faire un pélerinage à Notre-Dame de Bruges pour l'heureuse fécondité de sa femme. Personne ne fut dupe de ce mensonge, et, sans pouvoir deviner la cause d'un départ si subit, tous, le lendemain, prirent congé de la mère de Bertolf, et laissèrent à cette mégère le champ libre pour persécuter sa vertueuse belle-fille.

En effet, dès qu'elle se vit seule au château, elle alla trouver Godeleine dans sa chambre, et, après l'avoir de nouveau injuriée et appelée *corneille*, elle lui enjoignit de lui rendre sur-le-champ tous les bijoux, les joyaux et les objets précieux qu'elle avait emportés en dot. Godeleine, qui n'aimait que les choses du Ciel, et qui, bien différente des autres jeunes femmes, n'attachait aucun prix à ces bagatelles, les donna sans peine à sa belle-mère. Celle-ci la fit ensuite conduire dans une cellule à l'extrémité du château, et la lui assigna pour demeure ; elle lui donna ensuite pour compagnie, ou plutôt pour espion de toutes ses actions, une jeune fille qui fut aussi chargée de lui apporter ses aliments.

Godeleine, traitée comme prisonnière, tourna les yeux vers le Ciel : « Mon Dieu, dit-elle, vous ne m'abandonnerez » point, et je vous remercie de m'associer à vos souffrances.»

Considérant ensuite ses persécuteurs comme les instruments dont se servait le Seigneur pour sa sanctification, elle ne cessait de prier pour eux, leur parlait avec bonté, et n'opposait aux injures, dont par l'ordre de sa belle-mère l'accablaient les derniers valets, qu'une patience digne des regards des anges et des récompenses célestes. Ayant toujours devant les yeux l'image de son Dieu crucifié, elle se plaisait à méditer sur les différentes circonstances de sa passion pour s'exciter à souffrir avec courage. « Mon Sauveur, lui disait-» elle quelquefois, vous avez été reçu en triomphe à Jérusa-» lem, et quelques jours après crucifié par les juifs ; comme » vous j'ai été fêtée ici à mon arrivée, et maintenant me » voilà bafouée, méprisée; vos amis et vos disciples vous » ont abandonné, et moi je suis délaissée de tous et » abandonnée de mon mari ; vous avez eu à supporter les » injures des valets, et moi aussi je suis sans cesse injuriée » chaque jour. Oh ! que je vous remercie, mon Dieu, de » me faire partager vos humiliations ! Que je vous aime tou-» jours, mon Dieu, et mes souffrances, unies aux vôtres, me » mériteront le bonheur de vous posséder au Ciel ! » Ainsi la foi l'animait, et l'amour soutenait sa patience.

Seule, dans sa triste cellule, elle pensait encore aux malheureux, et elle travaillait sans cesse pour eux. Quoiqu'elle eût à peine de quoi se sustenter, elle partageait avec les pauvres le peu d'aliments que lui envoyait sa barbare belle-mère. Mais celle-ci ayant appris que Godeleine trouvait encore le moyen de faire l'aumône du peu qu'elle lui donnait, commanda qu'on diminuât sa portion de nourriture, de sorte que Godeleine fut continuellement torturée par l'aiguillon cruel de la faim. Cependant elle ne laissa pas dans son extrême détresse de faire encore l'aumône, car elle jeûnait pour ne point laisser souffrir les nécessiteux, se souvenant de ces paroles de Tobie: Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup, et si vous avez peu, donnez encore du peu que vous avez.

Cependant, au bout de quelques jours, Bertolf revint à Ghistelles et s'informa de Godeleine. L'horrible vieille la peignit à son époux sous les couleurs les plus noires, disant que c'était une femme incapable de pouvoir jamais gouverner une maison, et tellement acariâtre, qu'il lui était impossible de vivre avec elle. Bertolf fit appeler Godeleine; celle-ci, pensant qu'on voulait lui imprimer une nouvelle épreuve, éleva son cœur vers Dieu, mit sur ses épaules une mauvaise mante qu'on lui avait laissée, et se rendit auprès de sa belle-mère. A l'aspect de son mari, sa figure s'épanouit de joie, et elle lui tendit la main avec bonté ; mais Bertolf,

enflé de colère, la repoussa avec indignation et sortit. La dame de Ghistelles, se voyant seule avec sa bru, se mit de nouveau à vociférer contre elle, l'accabla d'injures et vomit des imprécations si horribles contre cette pauvre jeune femme, que les gens du château, attirés par ses cris, en furent épouvantés.

Godeleine, inébranlable dans sa patience, et semblable à un rocher contre lequel vient se briser la furie des vagues, crut pouvoir apaiser par le raisonnement cette femme irritée : « Madame, lui dit-elle avec une suave douceur, j'ignore en » quoi j'ai eu le malheur de vous déplaire ; si j'ai fait quel- » que chose qui ait pu vous être désagréable, faites-le-moi » connaître, et je suis prête à réparer ma faute sur-le-champ ; » mais si vous n'avez aucun motif d'agir ainsi, pourquoi » vous emporter contre moi, et surtout pourquoi cherchez- » vous à m'enlever l'affection de mon mari ? »

A ces paroles si mesurées, la mère de Bertolf devint furieuse, et, frappant à coups redoublés la malheureuse Godeleine : « Oui, c'est moi, dit-elle, femme dépravée, c'est » moi qui ai soulevé contre toi la haine de ton mari, et tu » oses me demander pourquoi ? C'est à cause de ton insup- » portable orgueil, femme abominable ! »

Dans ce moment, Bertolf entra dans l'appartement, et Godeleine, se tournant vers lui : « Cher époux, lui dit-elle, » en tournant vers lui sa figure angélique, détournez de » moi, je vous en supplie, détournez de moi la colère de » votre mère ! Souvenez-vous de l'amour que vous aviez » pour moi, combien vous avez désiré d'unir votre sort au » mien. Hélas ! savais-je les voir finir de sitôt, ces jours de » bonheur ! Pourquoi me persécutez-vous ? pourquoi me » haïssez-vous, moi qui vous aime tendrement ? Je ne veux » point commander ici, je veux y obéir, vous obéir, Bertolf, » comme votre esclave, travailler pour vous, et surtout vous » aimer ; mais, je vous en prie, détournez de moi la main » de votre mère, ayez pitié de moi ! au nom de Dieu, ayez » pitié de moi ! »

Bertolf, ému, allait céder à la pitié qui déjà s'élevait dans son âme, lorsque son infernale mère, lui suggérant encore de barbares conseils, lui dit qu'une corneille telle que sa femme n'était bonne qu'à chasser les corneilles.

Godeleine fut donc envoyée dans les champs avec la fille qu'on lui avait donnée pour la servir, et il lui fut enjoint de chasser les corneilles dont ces pays étaient infestés à cette époque. Sans se plaindre d'un pareil traitement, et sur le commandement de son époux, la fille d'Hemfrid obéit, se ressouvenant du serment qu'elle avait prononcé à l'autel,

et le respecta même dans l'abus que Bertolf faisait de son autorité, l'autorité de Dieu, qui a mis la femme sous la dépendance de son époux. Elle ne s'attrista point sur son sort, mais elle s'affligea sur le danger que Bertolf courait pour son salut ; et en remplissant ces fonctions si viles aux yeux des hommes, mais si relevées par l'esprit de foi qui les faisait faire, elle ne cessait d'offrir à Dieu ses prières et l'humiliation qu'elle endurait pour qu'il daignât toucher le cœur de Bertolf et de son indigne mère.

Bertolf, cependant, peu soucieux du sort de sa victime, quitta Ghistelles, et, courant de ville en ville, de château en château, il allait déversant sur la pure et chaste vie de Godeleine le poison de la plus noire calomnie ; et quand il fut revenu, ce fut pour déplorer son sort de s'être uni à la fille d'Hemfrid, et pour se plaindre de ce qu'il n'était point encore débarrassé de cette corneille. Et Godeleine entendait tout, souffrait tout en silence, et priait pour ses lâches persécuteurs.

Cependant le bruit des malheurs de Godeleine se répandit dans les environs. Une pieuse femme, touchée de compassion, vint la trouver un jour, et lui dit qu'elle poussait trop loin l'héroïsme de la patience. « Dieu, lui dit-elle, » ne demande pas qu'on s'expose à la persécution ; mais on » ne doit prendre la croix de Jésus-Christ que lorsqu'elle se » présente d'elle-même. D'ailleurs, vous risquez le salut de » votre mari et de votre belle-mère en leur fournissant l'oc- » sion d'exercer sans cesse contre vous toute leur méchan- » ceté, et il me semble qu'il serait sage de votre part de » retourner chez vos parents. »

Godeleine accueillit avec bienveillance et simplicité ces sages observations. Tout en craignant ce que pourrait avoir de dangereux pour elle une pareille démarche, elle se décida à retourner dans sa famille. Elle sut mettre dans ses intérêts la jeune fille qui la servait, et qui s'était attachée de tout son cœur à cette malheureuse jeune femme ; et toutes deux, après avoir imploré l'assistance du Ciel, partirent à la dérobée pour se rendre à Longfort.

V.

Godeleine arrive à Longfort ; douleur de ses parents au récit de ses malheurs; elle retourne à Ghistelles ; Bertolf feint de se réconcilier avec elle ; il la fait étrangler.

Après bien des difficultés et des fatigues à travers un pays inconnu et marécageux, et distant de vingt lieues de Wierre-Effroy, Godeleine et sa jeune compagne arrivèrent enfin à Longfort. Lorsqu'elle se présenta au château, personne ne

la reconnut, tant les mauvais traitements et la faim l'avaient défigurée. En effet, qui aurait dit en voyant ces traits altérés, ce visage amaigri et cette pâleur livide, que c'était là cette même jeune femme si belle, si éblouissante de fraîcheur quand son fiancé l'emmena de Wierre-Effroy? Ogine d'abord ne la reconnut pas, et quand Godeleine se nomma, sa mère poussa un long cri et s'évanouit. Hemfrid, accouru aux clameurs des domestiques, stupéfait à la vue de sa fille bien-aimée, sentit son cœur défaillir et s'évanouit aussi. Oh! qu'elle fut immense la douleur de ces tendres parents, et que de pleurs ils versèrent en regardant Godeleine! Quand ils furent un peu calmés, Godeleine essaya de les rassurer par des paroles de douceur, et ce ne fut que par la jeune fille qui l'avait accompagnée qu'ils connurent toute la vérité et toute l'étendue du malheur de leur chère enfant. Hemfrid alla trouver le comte Baudouin pour le prier d'interposer son autorité afin de rétablir la paix et l'harmonie entre les deux époux. Le comte fut extrêmement affligé d'une pareille nouvelle; mais comme cette affaire regardait l'autorité ecclésiastique, il engagea Hemfrid à aller trouver l'évêque de Tournay et de Soissons, dont Ghistelles ressortissait. Hemfrid, muni de lettres de recommandation de son suzerain, alla à Soissons, et fut reçu par le prélat avec beaucoup de bienveillance. Touché de la douleur de ce malheureux père, après un mûr examen des faits, il lança un mandement par lequel il enjoignait à Bertolf de reprendre sa femme et de vivre en bonne intelligence avec elle, sous peine des foudres de l'Église. Baudouin, de son côté, écrivit à Bertolf qu'il eût à redouter tout le poids de sa colère s'il agissait comme par le passé, et celui-ci, effrayé de tant de menaces, alla à Longfort pour chercher Godeleine. Il rejeta tout sur sa mère, qui, disait-il, ne pouvait supporter la pensée d'avoir une bru et de n'être plus maîtresse à Ghistelles; il promit de l'éloigner, et d'avoir pour sa femme les sentiments et les égards dus à sa haute vertu, et lui faire oublier par ses bons procédés les mauvais traitements qu'elle avait endurés. Hemfrid et Ogine bénirent de nouveau leur bien-aimée Godeleine, et, rassurés par les protestations et les serments de Bertolf, ils la laissèrent partir en suppliant le Ciel de la protéger.

Ce fut avec un serrement de cœur inexprimable que Godeleine se sépara de nouveau de ses parents; mais comme à cette époque une femme, quelque malheureuse qu'elle fût, ne pouvait abandonner le domicile conjugal sans laisser planer sur elle les plus injurieux soupçons, force fut à notre sainte de revenir auprès de Bertolf. Celui-ci, contraint de

la reprendre, jura dans son cœur qu'il ne supporterait pas long-temps un pareil joug, et, de concert avec sa mère, il mit tout en œuvre pour désoler la patience de Godeleine.

Arrivée à Ghistelles, elle ne fut pas plus heureuse qu'autrefois; elle fut reléguée dans sa triste cellule, où elle priait et travaillait comme auparavant. Elle ne recevait qu'assez de nourriture pour ne pas mourrir de faim; mais ce peu elle le partageait encore avec les pauvres, et Bertolf et sa mère l'ayant aperçue distribuant le pain qu'elle venait de recevoir, l'accablèrent de railleries et d'injures atroces, et firent encore diminuer sa portion d'aliments. Godeleine, patiente et douce, supportait tout et priait pour eux. Les mauvais traitements qu'elle endurait ayant excité la compassion de quelques personnes charitables, plusieurs vinrent la voir et la consoler, et comme elles parlaient mal de son mari: « Ne parlez pas ainsi, leur dit-elle, vous me faites de » la peine en médisant de Bertolf; ce qu'il me fait arrive » par la volonté de Dieu, qui saura bien changer son cœur. » Prions plutôt pour lui, mais n'en parlez pas en mal, je » vous en supplie. » — «Vous me croyez bien malheureuse,» disait-elle à un religieux qui était venu la visiter, « eh bien, » je ne le suis pas. Dieu répand en moi une si douce grâce, » que, souffrant pour son amour, les persécutions que j'é- » prouve me deviennent chères. Dieu sait tirer le bien du » sein des maux, et l'onction divine sait tout adoucir. »

Il y avait un an que Godeleine était revenue de chez ses parents, et Bertolf et sa mère, furieux de ce qu'ils ne venaient point à bout de la faire périr de faim et de misère, résolurent enfin d'en finir en s'en débarrassant par un moyen violent.

Il feignit tout-à-coup de se repentir de sa conduite, et s'approchant de Godeleine: « Chère épouse, lui dit-il, je » crois en vérité qu'un maléfice a été jeté sur moi, car je ne » puis m'expliquer autrement comment j'ai pu te haïr si » promptement après t'avoir aimée avec autant de tendresse. » Maintenant je veux changer et te rendre heureuse autant » que tu le mérites et qu'il sera en mon pouvoir. Reviens » avec moi reprendre ton rang, et recevoir les honneurs » qui y sont attachés. »

Godeleine, étonnée d'un pareil langage, lui pardonna de bon cœur, se prêta à tout ce que voulut Bertolf, s'habilla magnifiquement pour lui plaire, et parut avec lui à l'église. Elle alla aussi visiter sa belle-mère, qui ne demeurait plus au château; celle-ci, aussi profondément hypocrite que son fils, la reçut avec une bienveillance qui surprit et enchanta tout à-la-fois Godeleine, trop droite et trop sincère pour soup-

çonner la plus légère fausseté dans cet infernal manége d'hypocrisie.

Huit jours se passèrent ainsi pendant lesquels Godeleine ne cessa de remercier Dieu du changement de son mari. Bertolf lui dit un soir : « Chère Godeleine, comme je veux » tout-à-fait rompre mes sentiments haineux, et que je veux » t'aimer d'un amour sans fin, j'ai consulté à cet effet une » matrone qui pût me guérir de mes mauvais penchants, et » nous faire chérir mutuellement d'un amour si vif que rien » ne pourra plus l'altérer. J'ai chargé Lambert et Hecca, » mes deux fidèles serviteurs, de l'introduire près de toi ; » tu peux te fier à eux. Je te préviens de cette résolution » afin que tu n'aies pas peur quand ils se présenteront de- » vant toi... »

Comme le chasseur imite le cri de la biche pour attirer son faon dans le piège, ainsi Bertolf parlait le langage de la tendresse et de la bonté pour ôter tout soupçon de l'esprit de Godeleine. Il l'embrasse affectueusement, descend de l'appartement, monte à cheval et court à Bruges y apprendre la mort de sa femme, car il ne voulait pas qu'on le soupçonnât de complicité du crime affreux qu'il avait ordonné et qui allait s'exécuter.

Godeleine passa le reste de la soirée dans la chapelle du château, y pria avec plus de ferveur encore que de coutume, et, après avoir donné à ses gens ses ordres pour le lendemain qu'elle ne devait plus revoir, elle se retira dans sa chambre, elle y recommanda de nouveau son âme à Dieu, et s'endormit.

Quand tout fut en paix dans le château, Hecca et Lambert, que Bertolf avait chargés d'exécuter ses ordres, frappèrent doucement à la porte de l'appartement de Godeleine. « Madame, » lui dirent-ils respectueusement, « la femme » dont vous a parlé Monseigneur est arrivée, elle désire vous » parler ici, veuillez descendre. » Godeleine se lève sur-le-champ, et se dispose à s'habiller. « Non, Madame, » lui dirent ces scélérats altérés de son sang, « c'est en négligé et » avec vos cheveux épars qu'elle veut vous voir, elle dit que » ce qu'elle a à faire agira plus efficacement. » Godeleine, sans rien soupçonner, se hâte de descendre, les cheveux en désordre, et vêtue d'une simple tunique. A peine est-elle dans la cour que ces tigres se précipitent sur elle, et, après l'avoir outragée de la manière la plus sanglante, ils l'étranglent avec une nappe longue et étroite qu'ils avaient prise pour cet effet. Ils le firent avec tant de violence que la sainte ne poussa pas un seul cri, et perdit tout à-la-fois la voix, la respiration et la vie. Comme le sang sortait par les yeux, par la

bouche et par les narines, ils lui jetèrent la tête dans le puits qui se trouvait dans la cour ; puis, après l'avoir lavée, ils la remontèrent dans sa chambre, la couchèrent dans son lit pour faire croire qu'elle était morte naturellement, et se retirèrent.

Ce fut dans la nuit du 6 au 7 juillet 1070 que les anges reçurent dans leurs phalanges glorieuses l'âme de cette héroïne chrétienne, modèle admirable de charité, de patience et d'amour de Dieu.

IV.

Bertolf, après la mort de Godeleine, contracte un second mariage ; il se convertit et meurt saintement.

Les domestiques ne voyant point leur maîtresse se rendre à la chapelle, comme elle en avait l'habitude, montèrent à sa chambre, et, la trouvant couchée, ils crurent qu'elle dormait. Trouvant que son sommeil se prolongeait, ils entrèrent de nouveau, et voyant son extrême pâleur et la raideur de ses membres glacés par la mort, ils connurent alors l'affreuse vérité et poussèrent des gémissements et de longs cris de douleur. L'ayant examinée de plus près, ils aperçurent autour de son cou l'empreinte bleuâtre d'un lacet trop serré, et cette trace du crime leur révéla l'horrible mystère. Chacun regarda dès-lors Godeleine comme une martyre, et déjà plusieurs l'invoquèrent, car ils se souvenaient, dit la chronique, d'avoir entendu pendant la nuit des chants célestes, sans doute à l'heure où les anges transportaient au Ciel l'âme de notre sainte.

Cependant Bertolf arriva dans la journée, inquiet de la réussite de son crime. Dès qu'il apprit la mort de sa femme, ce scélérat hypocrite feignit le plus violent désespoir ; il se jeta sur les restes inanimés de sa victime, poussa de longs soupirs, accusa le Ciel de le trop punir en ne lui laissant pas le temps de réparer ses torts envers cette chère épouse. La mère de Bertolf accourut aussi, et cet abominable couple essaya d'en imposer en se lamentant de la manière la plus pitoyable. Mais ils ne trompèrent personne : l'empreinte fatale témoignait assez d'où partait le crime. Toutefois, comme Bertolf était aussi puissant que méchant, chacun le craignit et garda le silence, de sorte qu'Hemfrid et Baudouin crurent naturelle la mort de Godeleine, et ne cherchèrent point à la venger. Quand il eut fini de jouer son odieuse comédie, il ordonna qu'on fît à sa femme des obsèques magnifiques. Il y parut en habits de deuil, et versa pendant le service des larmes menteuses, tandis qu'il était ivre de joie d'être délivré d'une femme qu'il détestait.

Sainte Godeleine accomplissait sa vingt-cinquième année et avait été mariée pendant trois ans.

Cependant Bertolf contracta une seconde union aussitôt que les convenances le lui permirent ; il épousa une jeune personne riche et noble qu'il aimait dès le vivant de Godeleine, et il espérait être heureux dans ce second mariage ; mais la main de Dieu s'appesantit sur lui. Il eut de cette nouvelle épouse une fille, aveugle de naissance, objet continuel de douleur pour sa mère et de remords pour Bertolf. Cette enfant, parvenue à l'âge de neuf ans, ayant entendu parler de Godeleine et de ses vertus, se prit à l'aimer du plus tendre amour : pleine de confiance en son intercession, elle la priait tous les jours. Poussée par un mouvement extraordinaire, et pleine de cette foi vive qui transporte les montagnes, elle puisa de l'eau du puits dans lequel Godeleine avait été plongée, et la supplia d'obtenir sa guérison. Sa prière fut exaucée ; elle recouvra la vue, et, pleine de bonheur, elle alla trouver ses parents et leur raconta le prodige qui venait de s'opérer en sa faveur par l'intercession de sainte Godeleine. Bertolf et sa femme, pénétrés de joie et d'admiration, ne doutèrent point alors de la sainteté de Godeleine, et dès ce moment le remords ne cessa point de ronger le cœur de Bertolf. Il résolut de se convertir, et le fit. Ensuite il alla à Rome pour obtenir le pardon de son crime, et fit après le pélerinage de la Terre-Sainte. Après avoir prié et pleuré sur le saint sépulcre, il résolut de finir ses jours dans un monastère. Heureux temps de foi vive, où le crime ne se réfugiait pas dans le suicide comme de nos jours, mais où le chrétien coupable s'abritait sous la croix, et cherchait dans la pénitence et dans la miséricorde de Dieu un soulagement aux remords de sa conscience criminelle !

Un jour l'abbé de Saint-Winoc à Bergues, près de Dunkerque, reçut en conférence particulière un personnage mystérieux. Après leur entrevue, les portes du monastère se refermèrent sur l'étranger qui dès lors se montra le plus humble et le plus pénitent des religieux. Une profonde tristesse était empreinte habituellement sur sa physionomie, et les rides profondes qui sillonnaient son front, jeune encore, annonçaient le ravage qu'avaient exercé les passions. Lorsqu'il mourut, une cuirasse de mailles de fer qu'il portait sous ses vêtements religieux, attesta la longue pénitence qu'il s'était imposée, et quand, plusieurs années après sa mort, son corps fut exhumé, une odeur suave sortit de sa tombe, et les vers avaient respecté sa dépouille mortelle. Ce religieux pénitent était Bertolf, le meurtrier de Godeleine,

converti sans doute par les prières de sa bienheureuse épouse.

La fille de Bertolf, après la mort de sa mère, fit bâtir à Ghistelles, selon le désir de son père, un monastère de l'ordre de Saint-Benoît sous l'invocation de sainte Godeleine, et se déroba elle-même au monde dans cette solitude. Le puits sanctifié par la mort de Godeleine fut renfermé dans l'enceinte du monastère. Mais il ne reste plus rien de cette antique demeure des Bénédictines de Ghistelles. La tradition de l'emplacement du couvent est conservée dans le pays par les souvenirs des habitants, qui disent, en montrant la petite chapelle où coule une eau limpide, que ce fut là l'abbaye, et que ce fut là aussi que Godeleine prit son essor vers les Cieux.

E. L.



LA VIE

DE SAINT

Wulmer

FONDATEUR DE L'ABBAYE DE SAMER

(7e Siècle)

D'APRÈS

DOM DUCROCQ

RELIGIEUX BÉNÉDICTIN DE LA MÊME ABBAYE.

Revue et corrigée avec soin
sur les documents les plus authentiques.

---

20 Juillet.

« *La voilà, Chrétiens, cette illustre,*
« *cette généreuse, cette sage et*
« *triomphante folie du Christia-*
« *nisme, qui dompte tout ce qui*
« *s'oppose à la science de Dieu,*
« *qui rend humble ou qui renverse*
« *invinciblement la raison hu-*
« *maine, et toujours en remporte*
« *une glorieuse victoire.* »

BOSSUET, Panégyrique de saint François d'Assise.

Imp. Berger frères.

SAINT WULMER

Naissance de saint Wulmer ; comment il est dégoûté du monde ; se fait religieux de l'Abbaye de Hautmont ; ses vertus dans ledit monastère ; sa retraite au désert, et ce qui là lui advint.

C'ÉTAIT au commencement du septième siècle de l'ère chrétienne. Sur le territoire du Boulonnais, et dans un lieu nommé Sylviacum, aujourd'hui Samer, naquit de parents chrétiens et nobles un homme que ses vertus éclatantes et sa sainteté admirable devaient placer au rang des saints. Walbert et Dude, ses parents, avaient encore un autre fils, auquel ils avaient donné le nom de Wamer. La jeunesse du saint se passa dans la résidence féodale de ses pères, au milieu des occupations toutes barbares encore des anciens Francs. Mais Dieu, dont les secrets sont impénétrables, se sert de toutes sortes de moyens pour parvenir à ses fins : comme il avait dessein de couronner un jour Wulmer d'une gloire immortelle, il l'humilia d'abord pour l'élever ensuite à ce haut degré d'honneur.

Le jeune franc rechercha en mariage une noble fille nommée Osterhilda, ignorant qu'elle avait été promise à Wilmer, un de ses compatriotes. Il était au moment de voir ses vœux accomplis, quand, en vertu du droit des

fiançailles, son rival recourut au roi des Francs. Celui-ci le soutint dans ses prétentions, et, sur son ordre, Wulmer dut renoncer à celle que son cœur avait choisie. Froissé dans ses plus tendres affections, le jeune homme prit en dégoût le monde, qui s'ouvrait à lui avec de telles déceptions ; et, brisant tout ce qui pouvait encore l'attacher à la vie du siècle, il résolut de se consacrer à Dieu dans la nuit et l'obscurité du cloître. Ainsi donc, la Providence l'humilia aux yeux du monde, pour l'exalter à la vue des anges, s'emparer entièrement de son cœur, et l'attirer plus fortement au service de Jésus-Christ.

Les hommes de cette époque ne balançaient pas dans leurs résolutions. Aussi Wulmer partit sur-le-champ et se rendit en Hainaut, vers le monastère de Hautmont, où l'abbé le reçut avec la plus grande bienveillance (642). A peine fut-il revêtu des livrées du Seigneur, que l'on put remarquer en lui un changement extraordinaire. Ce n'était plus ce barbare au regard fier et audacieux, ce courtisan assidu de son prince ; ce n'était plus cet amant passionné pour les plaisirs ; ce n'était plus enfin cet homme qui avait de vaines complaisances pour le siècle. Prosterné aux pieds des autels du Christ, son véritable roi et son maître, il apprenait à mourir aux choses de la terre. C'était alors qu'il pouvait dire, avec le grand Apôtre : « Le monde est crucifié au fond de mon cœur, et je le suis au monde. »

Voilà quels durent être les sentiments de Wulmer nouvellement converti ; mais ce n'était que le commencement d'un changement si heureux. Pour éprouver le jeune novice, et voir si sa vocation venait d'en haut, l'abbé s'appliqua d'abord à lui faire pratiquer les vertus les plus difficiles : l'humilité de Jésus-Christ, le mépris de soi-même, et le renoncement à sa propre volonté. Il avait bien compris qu'à l'ombre du cloître il n'était plus question de rang ou de condition, que là il n'y avait plus de pauvre ni de riche, de serf ni de suzerain ; parce qu'entre l'âme de l'esclave et celle de l'homme libre il n'y a point de différence devant Dieu. Aussi, soumis et obéissant à ceux qui devaient le guider dans la voie du salut, pratiquait-il avec bonheur les conseils les plus sublimes de la perfection évangélique.

Son supérieur lui donna la conduite des bœufs et lui confia le soin d'aller chercher tout le bois nécessaire pour les besoins du monastère. Wulmer s'acquitta de ces pénibles fonctions avec tant de joie et de ferveur, que toute la communauté en fut extrêmement édifiée.

Son zèle alla plus loin encore ; car, se levant la nuit et entrant doucement dans la grande chambre du dortoir, il

enlevait les chaussures des Frères, pour les nettoyer. L'abbé, à qui ceux-ci donnèrent connaissance du fait, fut fort édifié de tant de simplicité de cœur et de charité. Voulant en connaître l'auteur, il veilla lui-même secrètement, et parvint à le découvrir. Wulmer, en effet, s'étant approché de la cellule de son supérieur, pour lui rendre furtivement le même service, fut aussitôt saisi par la main, et reçut l'ordre de déclarer à l'instant qui il était. Interdit et confus à cette demande, mais pressé par l'obéissance qu'il devait à son supérieur, le serviteur de Dieu répondit à regret qu'il était ce jeune homme venu des bords de la mer, et à qui il avait donné depuis quelque temps le saint habit de la religion. L'abbé, heureux de voir tant de modestie dans un si jeune religieux, lui dit : « Allez, mon fils, faites ce que vous souhaitez. » C'était l'autoriser à continuer son humble et pieux exercice. Toutefois, pour ne pas offenser sa modestie, il ne révéla cette action qu'après le départ de Wulmer.

Telles étaient donc chaque jour les occupations par lesquelles l'athlète du Christ s'exerçait à la pratique des vertus chrétiennes, dans l'abbaye de Hautmont. Mais le Ciel, qui avait sur lui des vues plus grandes,et qui voulait le réserver pour la conduite des âmes et la fondation d'un nouveau monastère, ne permit pas qu'il restât plus longtemps chargé de ces humbles fonctions. L'Esprit-Saint, qui s'était fait de cet homme un temple choisi, lui inspira la pensée de se livrer à l'étude des lettres, afin de le mettre à même de rendre de plus grands services à l'Église de Dieu. Wulmer, docile à l'inspiration de la grâce, se fit initier par les Frères à cette étude, dont il ignorait même les premiers principes. Sans se relâcher en rien de son exactitude à accomplir les autres travaux qui lui étaient imposés, il donnait à ce nouveau genre d'occupation tout le soin dont il était capable.

Un jour cependant, selon son habitude, conduisant son chariot dans la forêt voisine, il marchait devant ses bœufs, tenant en main ses tablettes et étudiant avec ardeur. La méditation profonde,dans laquelle il était plongé,l'absorbait tellement, que son chariot s'arrêta sans qu'il s'en aperçût. Après avoir ainsi cheminé seul quelque temps, il tourna instinctivement la tête, et vit ce qui lui était arrivé. Alors, comprenant l'avertissement qui lui venait d'en haut, il retourne sur ses pas, ramène son attelage, et s'occupe uniquement du labeur qui lui était confié. L'abbé, ayant appris le fait, et reconnaissant l'impossibilité d'allier ensemble le travail des mains et celui de l'esprit, donna à un autre le soin d'aller chercher le bois, et ordonna à Wulmer

de s'appliquer exclusivement à l'étude des lettres. Les progrès rapides qu'il fit en peu de temps, ainsi que les bons exemples qu'il donnait à la communauté, par son humilité et sa douceur, engagèrent l'abbé à l'élever à la dignité sacerdotale.

Quand, prosterné sur les dalles du sanctuaire, le front incliné sous la main du pontife consécrateur, Wulmer se releva prêtre pour l'éternité, il sentit tout le poids du fardeau que cette dignité faisait peser sur lui. Le grand honneur et le profond respect, que sa sainteté lui attirait de la part des Frères, effrayait son humilité. Dès ce moment, une résolution sublime fut prise par Wulmer. Le silence du cloître, l'abnégation de la vie cénobitique, ne suffisaient plus à son âme. Consacré désormais au service de Jésus crucifié, il sentait le besoin de se retremper dans une vie plus dure et plus solitaire. C'est pourquoi il pria fortement son abbé de lui permettre de se retirer dans quelque affreuse solitude, pour ne penser qu'à Dieu seul et y vivre inconnu de tous. Sa vertu et son mérite lui firent obtenir facilement ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur. Aussi, après s'être prosterné aux pieds de son supérieur pour recevoir sa bénédiction, il partit emportant les regrets de tous les religieux.

Le Seigneur, dans ses desseins merveilleux pour l'accroissement de son Église et la civilisation des peuples, inspirait aux hommes de ce temps le désir de fonder partout de nombreux monastères. Les immenses forêts, qui couvraient alors la surface de la France, furent ainsi peu à peu défrichées : l'abbaye devint partout un centre de population, quand elle ne donna pas naissance à une cité, à une capitale. Saint Wulmer, guidé par l'Esprit de Dieu, se dirigea alors vers les contrées boisées de la Flandre, n'emportant avec lui que les objets nécessaires au saint sacrifice, et une hache pour se frayer une route dans l'épaisseur des bois. Dès qu'il fut arrivé dans ces forêts, il se cacha dans le creux d'un chêne (1), où il jeûna trois jours et trois nuits, aspirant en longs désirs l'éternelle félicité, et dévoilant à Dieu les dernières craintes de son âme.

Mais le Seigneur, qui n'abandonne jamais les siens dans le besoin, prit soin de ce noble reclus, de cet illustre pénitent. Apparaissant en songe à un homme de qualité qui vivait près de là, il lui dit : « Vous vous préparez des

---

(1) Le village d'Ecke, dans les environs d'Hazebrouck, conserve le souvenir du séjour de saint Wulmer. Ecke, en flamand, signifie chêne.

mets délicieux et des vins exquis, pendant que mon serviteur Wulmer meurt de faim, dans le creux d'un arbre où il s'est caché. » Celui-ci fut extrêmement surpris d'entendre un tel langage; il en eût une frayeur si grande, qu'il communiqua sa vision à son épouse. Cette dame, dont la vertu était plus grande encore que la noblesse, l'engagea fortement à ne pas différer d'obéir à la voix qui lui avait parlé. Elle-même mit avec joie la main à l'œuvre, et prépara sur-le-champ quelque nourriture pour le serviteur de Dieu. Puis, elle pressa son mari de partir, pour aller soulager cet illustre solitaire; mais, ne connaissant ni la forêt ni la retraite de celui que la voix mystérieuse lui avait annoncé, ce seigneur était dans un grand embarras. Montez sur votre coursier, lui dit la noble et pieuse dame, et celui qui vous a parlé vous conduira.

Alors, persuadé par les conseils de son épouse, il sortit de sa demeure et se confia à la Providence. Après avoir traversé la plaine, sa monture se dirigeant vers la forêt voisine,s'avança jusqu'au plus épais du bois. Là, il entendit une voix qui chantait les louanges de Dieu. « Est-ce vous, s'écria-t-il, qui êtes le serviteur de Jésus-Christ? Est-ce vous que le Seigneur m'a ordonné de chercher? » Surpris de se voir découvert, Wulmer répondit: « Vous me demandez si je suis le serviteur de Jésus-Christ? Hélas! que puis-je vous répondre? Je suis un criminel, qui fait pénitence de ses fautes, et un pauvre inconnu, qui est bien éloigné de la qualité glorieuse que vous lui donnez. » Ce noble chevalier attendri lui exposa alors le motif de sa démarche, le priant de descendre pour prendre la nourriture que le Ciel lui envoyait. Le saint se rendit à ses désirs.

Après que Wulmer eût pris sa réfection, le gentilhomme, cédant aux inspirations de l'Esprit-Saint, lui dit: « Puisque vous faites profession d'être le serviteur de Dieu, travaillez donc aux intérêts de sa gloire. Venez sur mes terres instruire mes nombreux vassaux; je vous donnerai une partie de mon héritage, où vous pourrez bâtir une cellule et conquérir des âmes à Jésus-Christ. » Le saint fit d'abord de grandes difficultés, pour quitter sa chère solitude. Cependant il céda aux instances du pieux gentilhomme,et lui dit: « Retournez en votre demeure, et demain venez me prendre, je ferai tout ce que vous désirez. »

Le jour suivant, selon sa promesse, Wulmer suivit son généreux bienfaiteur, et reçut de cet homme fidèle un emplacement convenable pour la construction d'une église. Ses bons exemples, ses prédications continuelles, firent la plus grande impression sur les habitants de ce

pays. Le succès en fut tel, que le chevalier lui confia son propre fils, pour l'instruire et l'élever dans les choses qui regardent le service de Dieu. Bien plus, voyant qu'il opérait les plus grands prodiges de conversion, dans toute l'étendue de son domaine, il lui donna tous les biens qu'il possédait, exemple qui fut bientôt suivi par deux de ses frères et quelques autres seigneurs du même pays.

II.

Comment Wulmer retourna au pays de sa naissance et y fonda deux monastères ; de sa vie merveilleuse audit lieu ; de sa mort admirable, et des prodiges qui accompagnèrent ses obsèques.

Mais là n'était pas le terme que le Seigneur avait fixé à la carrière de son serviteur. Il est des peuples auxquels le divin pasteur des âmes dispense ses grâces avec plus de largesses, ses bienfaits avec plus d'abondance. La plus grande partie des bénédictions, que le Ciel semait sur les pas d'un si grand saint, devait revenir de droit à la Morinie, qui lui avait donné naissance. Aussi l'Esprit de Dieu, qui dispose toutes choses pour la plus grande gloire de l'Eglise, inspira-t-il à Wulmer la résolution de se soustraire encore au commerce des hommes, et de s'enfoncer de nouveau dans les bois les plus solitaires.

S'apercevant qu'on le respectait et qu'on le considérait beaucoup, à cause des nombreux miracles que Dieu opérait par son ministère, il songea de nouveau à la retraite. « Wulmer, Wulmer, se disait-il, toi qui te fais gloire d'être disciple de Jésus-Christ, ne t'attache point à ce monde, ni à la vaine estime des hommes. Le Maître te dit qu'il a vécu inconnu au monde, car il est écrit : Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. »

Aussi, fuyant les louanges et les honneurs dont il était entouré, il vint se cacher dans cette vaste étendue de forêts, qui couvrait toute la contrée actuellement comprise entre Desvres et Tingry, et qui, alors, faisait partie des possessions territoriales de ses pères.

Heureux dans cette retraite, qui pour lui était le vestibule du Ciel, heureux d'être mort pour le monde, et d'ouvrir son âme aux contemplations de la solitude et aux visions de la cité sainte, Wulmer vivait dans le calme et le repos du

cœur. Sa prière continuelle, ses jeûnes assidus, les mortifications sans nombre qu'il pratiquait, montaient sans cesse, comme un encens d'agréable odeur, vers le trône de l'Agneau. Mais Dieu, qui le destinait à de plus grandes choses, ne le laissa pas longtemps livré à lui-même.

Pendant que, retiré dans une cabane qu'il s'était bâtie, il se livrait à ces pieux exercices de pénitence, il arriva qu'un jour son frère, allant à la chasse, le rencontra sans le reconnaître ; mais, étonné de voir un si vénérable solitaire, établi dans son domaine, sans qu'il l'eût appris, il lui demanda qui il était, d'où il venait, qui lui avait permis d'habiter les terres de sa seigneurie. A ces questions, le saint répondit, non sans quelque émotion, qu'il était un pauvre pécheur qui se cachait pour faire pénitence, et qu'il le priait, au nom de Dieu, dont il était le ministre, de vouloir bien le garder dans son domaine. « Seigneur, lui dit-il, priant Dieu pour les hommes, je me nourris des herbes qui croissent dans vos bois, j'étanche ma soif aux ruisseaux qui y coulent, et n'ai point d'autre lit que la terre : ayez donc la bonté de me laisser où le Ciel m'a conduit. » Wamer, que cette réponse ne satisfaisait pas, le pressa plus vivement de lui dire qui il était. « Puisque vous attachez tant d'importance, lui dit le solitaire, à savoir qui je suis, il faut céder à vos instances et à la violence que vous me faites ; sachez donc que je suis né en ces lieux, que je m'appelle Wulmer. » Wamer interdit se jeta dans ses bras, et l'engagea à retourner avec lui à la demeure de ses ancêtres. Mais le solitaire fut inflexible, et, malgré tout le bonheur qu'il aurait eu à revoir une mère inconsolable depuis son départ, il refusa d'accéder à sa demande.

Wamer, de retour, apprit à la noble châtelaine l'arrivée de Wulmer dans ses bois, et l'entretien qu'il avait eu avec lui. Aussitôt celle-ci, transportée d'une joie indicible, lui ordonna de porter à son frère toutes les choses dont il pouvait avoir besoin. Wamer partit sur-le-champ, mais ne trouva plus le solitaire dans l'endroit où il l'avait laissé. Alors il se mit à parcourir la forêt, en faisant tout retentir du nom de Wulmer, qui vint avec bonté à la rencontre de son frère.

Après avoir pris avec lui quelque nourriture, le grand saint saisit cette occasion de l'entretenir de l'obligation indispensable qu'il avait de travailler au grand ouvrage de son salut. Il lui parla de la soumission respectueuse qu'il devait avoir pour la loi de Dieu, et le toucha tellement que Wamer sortit de cette entrevue tout pénétré des vérités que son bienheureux frère venait de lui dé-

voiler. Souvent il revint goûter cette nourriture spirituelle de la parole sainte, que le serviteur de Dieu dispensait avec tant de suavité. D'autres, à son exemple, voulurent être instruits dans la foi de Jésus-Christ, et se rendirent auprès de Wulmer. Mais le saint, qui avait besoin d'un temps spécial pour se livrer à la prière et à la contemplation, résolut de régler les moments où il pourrait, sans trop quitter sa solitude, leur prêcher les sublimes préceptes du saint Évangile; et, pour épargner à ses auditeurs l'embarras de le chercher dans la forêt, il attacha à un arbre voisin une tablette et un maillet de bois. « Quand vous voudrez, leur dit-il, que je vienne auprès de vous, frappez sur cette tablette : à ce signal connu, je me rendrai à vos pieux désirs. »

Cependant, de tous côtés, riches et pauvres, seigneurs et vassaux, se pressent autour de sa cellule ; tous veulent apprendre à devenir les imitateurs de sa vie, et les copies fidèles de sa pénitence. Pour satisfaire au saint empressement, avec lequel plusieurs d'entre eux aspiraient à devenir les compagnons de ses travaux dans le service de Dieu, le Saint bâtit quelques cellules, où il pourrait s'exercer avec eux à la pratique des vertus monastiques; et, après avoir éprouvé leur vocation, il les revêtit de l'habit religieux.

Sous la conduite d'un tel maître, ils devinrent en peu de temps de dignes serviteurs de Jésus-Christ ; et bientôt il les envoya prêcher partout dans les domaines et les dépendances du château de son père. Leurs discours étaient si animés, leurs paroles si pleines d'éloquence et de foi, et en même temps si bien soutenues par la sainteté de leur vie, que les habitants abandonnèrent le sentier de l'erreur; et, guidés par la lumière céleste, s'avancèrent avec plus d'assurance dans la droite voie du salut.

Par suite de ces prédications, la foule de ceux qui désiraient se placer sous la direction de Wulmer s'accrut de jour en jour, à tel point que la chapelle et les cellules qu'il avait bâties, n'étaient plus suffisantes pour les contenir. Le pieux abbé forma le dessein de construire un monastère plus vaste, et plus en rapport avec le nombre de ses religieux. Il mit aussitôt la main à l'œuvre, et plaça sous le patronage de la Reine des Anges et des apôtres Pierre et Paul, la nouvelle abbaye que la munificence des peuples lui permit d'achever en peu de temps.

Sur ces entrefaites, Cæadwalla, roi de Wessex, en Angleterre, traversait la Morinie, pour se rendre auprès du souverain Pontife et recevoir de sa main le sacrement de

Baptême. Ayant appris le rare mérite et la sainteté de Wulmer, il voulut le voir, et recueillir de sa bouche quelques instructions, propres à le guider dans la voie du salut, et à le fortifier dans une aussi pénible et aussi glorieuse entreprise.

Wulmer répondit à l'honneur que lui faisait ce monarque, d'une manière si grave, si noble et si digne de la religion, que ce prince lui offrit d'immenses trésors pour achever son monastère. Mais le saint abbé les refusa, montrant autant de modestie et de générosité, que le monarque avait déployé de libéralité et de magnificence. Cependant, sur les instances réitérées du royal néophyte, il accepta trente sous d'or, qui devaient être employés à la décoration de sa basilique. Le prince prit alors congé de l'homme de Dieu; et, arrivé heureusement à Rome, il fut baptisé, la veille de Pâques, en l'église de Saint-Pierre (688).

Au milieu de toutes ces nouvelles institutions, Wulmer voulait encore donner à Dieu des servantes fidèles et affectionnées à son service, et une retraite aux saintes filles qui, abandonnant la vie du siècle, voulaient se consacrer entièrement au service du Seigneur. C'est pourquoi il éleva, dans un village appelé Wileria (Wierre-aux-Bois), un monastère de femmes, dont il confia le soin à sa nièce Bertane ou Heremberthe. En choisissant la fille de son frère, Wulmer ne se laissa point déterminer par des considérations de parenté : il ne fit que rendre justice à la piété et à la vertu. La suite montra qu'il ne s'était pas trompé, car Hérembertthe se conduisit avec tant de sagesse, qu'elle devint le parfait modèle de ses sœurs, et mérita, après sa mort, d'être glorifiée éternellement dans le Ciel.

Ranimant leur foi et leur courage par l'exemple de ses vertus et par ses vives exhortations, le saint contribua beaucoup au salut de ces pieuses filles Si quelquefois les aliments venaient à leur manquer, il les rassurait, les engageant à se fier en la providence du Dieu tout-puissant. « Ne vous embarrassez pas, mes enfants, leur disait-il, ne vous » embarrassez pas des choses de ce monde ; tournez toujours » votre cœur du côté de Dieu : c'est un père de miséricorde » qui ne vous abandonnera jamais. » Et ces paroles répandaient les plus douces consolations dans ces cœurs craintifs, encore préoccupés des choses de la terre. Mais Dieu, veillant sur ces sanctuaires de bonheur et de paix, soutenait les efforts de son serviteur. Aussi, avant la fin des persuasives exhortations de Wulmer, le Seigneur suscitait-il souvent des âmes charitables, qui venaient apporter à la communauté des pains et des présents. Alors tout le monastère retentis-

sait d'actions de grâce, et la semence céleste germait avec plus de fruit dans les cœurs.

La paternelle bonté du bienheureux Wulmer ne s'étendait pas seulement sur ses enfants; tous ceux qui l'approchaient, même ses ennemis, en ressentirent plus d'une fois l'influence. Un voleur ayant dérobé un cheval aux Frères, erra toute la nuit sans pouvoir retrouver sa demeure; et, après avoir parcouru toute la campagne voisine, il se retrouva le matin devant la porte de l'abbaye. Deux religieux, qui sortaient alors pour se rendre à leurs travaux habituels, le saisirent aussitôt et prièrent le saint de le retenir en prison. Mais celui-ci n'en voulut rien faire, et se contenta de prêcher au malfaiteur la parole de Dieu. Puis il le renvoya, sans chercher à le punir d'aucune autre manière.

Ainsi se passaient, dans la pratique de toutes les vertus, les jours du bienheureux serviteur de Jésus-Christ. Ses exhortations devenaient de jour en jour plus vives et plus pressantes. « Qu'elle est petite la porte, disait-il souvent à ses religieux, qu'elle est étroite la voie qui conduit à la vie, et combien peu la trouvent! Vous, sur le chemin du Ciel et éloignés de la vie du monde, vous avez des actions de grâce immenses à rendre à la Providence. » C'était surtout par ses exemples, que le saint abbé les guidait dans le chemin de la vertu. Simple dans son extérieur, ardent à la prière et à tous les exercices de la communauté, toujours occupé de bonnes œuvres, il mettait en pratique ces paroles du psalmiste: « Je bénirai en tout temps le Seigneur, sa louange sera toujours dans ma bouche. »

Enfin, vieux et plein de jours, le glorieux athlète du Christ allait recevoir la couronne que lui méritaient ses travaux. Dieu lui fit connaître que sa fin approchait. Alors, rassemblant ses disciples, il les exhorte à persévérer avec confiance dans le service du Seigneur. « Depuis longtemps, leur dit-il, j'aspire à la mort, et maintenant je sens qu'elle est proche. Les jours de mon pèlerinage sont passés, je quitte enfin cette terre d'exil; mais, prosterné au pied du trône de Dieu, je ne vous oublierai jamais. »

Dès que les religieuses de Wierre eurent appris cette nouvelle, elles désirèrent voir une dernière fois leur bienfaiteur et leur père. Mais afin de ne s'occuper que des choses du Ciel et d'abandonner à cet instant suprême toutes les affections terrestres, le saint abbé refusa de se rendre à leurs vœux et protesta que jamais aucune femme ne serait admise à le voir. La nuit suivante, le bienheureux Wulmer, rendant à Dieu d'innombrables actions de grâces, expira dans les bras de ses disciples (710).

La désolation fut grande dans les deux monastères. Tous pleuraient ce maître excellent, dont la parole éloquente les avait tirés du sentier de l'erreur, ce pasteur plein de bonté, qui avait dirigé leurs pas dans l'étroite voie du salut.

Bientôt, au milieu d'un immense concours de peuple, on célébra les funérailles du serviteur de Dieu. Le corps de Wulmer était placé, la face découverte, dans un cercueil, autour duquel se pressait une foule avide de contempler encore une fois la douce sérénité de son visage. Mais, par un merveilleux décret de la volonté divine, les religieuses ne purent avoir cette consolation. Un épais nuage dérobait à leurs yeux le corps du bienheureux fondateur, Enfin, au milieu des psaumes et des cantiques, les Frères confièrent à la terre la dépouille mortelle du saint abbé ; et de nombreux miracles vinrent attester la gloire dont il jouissait dans le Ciel.

APPENDICE.

Le monastère de Samer ne déchut en rien du haut degré de gloire auquel l'avait porté la pieuse sollicitude de saint Wulmer. La mémoire des paternelles exhortations du bienheureux abbé resta longtemps, avec le souvenir de ses vertus, gravée dans le cœur des pieux cénobites. Et comment auraient-ils pu oublier les instructions d'un homme, dont les miracles, se continuant sous leurs yeux, étaient une prédication toujours nouvelle ? C'était un paralytique qui recouvrait, au tombeau du saint, l'usage de ses mouvements ; c'était un enfant perclus, dont les membres retrouvaient leur agilité ; un sourd-muet, dont la langue déliée chantait les louanges de Dieu, dont l'oreille, désormais accessible aux sons de la parole, écoutait avec ravissement, de la bouche des vieillards, le récit des actes de son bienfaiteur.

La fête de cet homme, que le martyrologe romain, organe de la croyance de l'Eglise, déclare avoir été d'une sainteté admirable, était célébrée avec la plus religieuse exactitude. Tous suspendaient, ce jour-là, leurs travaux, et se rendaient en foule au sépulcre du saint fondateur, pour y déposer le tribut de leurs louanges et l'hommage de leurs prières. Ceux qui, par une coupable avarice, se livrèrent à des œuvres serviles, ressentirent plus d'une fois les justes effets de la colère de Dieu.

Cependant, les hommes du Nord, ces terribles pirates du moyen-âge, que Charlemagne mourant avait vus s'approcher des frontières de son empire, sans respect pour

sa longue et vaillante épée, les Normands s'abattaient sur notre pays. En vain la puissante organisation militaire des chefs francs avait-elle couvert le Boulonnais d'un vaste réseau de forteresses, rien n'arrêta ces sauvages guerriers. Saccageant les villes, pillant les monastères, rançonnant le pauvre peuple, ils ne laissaient rien debout sur leur passage. L'abbaye de Samer s'abîma dans la tourmente; le couvent de Wierre fut enseveli sous les cendres (881); les religieux de Samer, dispersés dans les bois, errants et fugitifs, périrent la plupart de faim et de fatigue.

Quelques années plus tard, ceux des Frères qui avaient échappé à tous ces désastres, se rapprochèrent peu à peu des lieux témoins de leurs premiers pas dans la vie spirituelle, relevèrent quelques cellules; et, s'aidant du secours de Dieu, parvinrent à rétablir l'ancienne basilique. Le corps de saint Wulmer, qui avait été soustrait à la fureur de ces barbares, fut remis en possession de son ancien culte; mais ce précieux dépôt ne resta pas longtemps à Samer. Le comte de Flandres, Arnoul le Vieux, suzerain du Boulonnais, craignant avec raison une seconde invasion des Normands, le fit transporter à Gand, avec toutes les saintes reliques qui reposaient dans les villes maritimes de son domaine (944).

L'abbaye fut longtemps à reprendre son antique splendeur. Le malheur des temps, la difficulté d'entretenir des relations suivies avec les autres communautés, firent qu'à la fin du XIe siècle, l'état déplorable dans lequel elle était tombée inspira la plus grande compassion aux comtes de Boulogne. Bienfaiteurs nés de cette abbaye, où, depuis longues années déjà, leurs pères recevaient la sépulture, les comtes s'étaient occupés de porter remède aux maux dont elle était accablée. Mais, quel que soit le motif qui l'anime, le pouvoir temporel est toujours inhabile à traiter les affaires, qui ressortent de la juridiction de l'Eglise. C'est pourquoi les efforts des comtes ne furent couronnés d'aucun succès.

Eustache III, frère de Godefroy de Bouillon, comprenant l'impuissance où il était de réformer le monastère de Samer, résolut de le mettre sous la direction et la dépendance de saint Hugues, abbé de Cluny. Sous l'influence d'une telle réforme, la religion ne tarda pas à refleurir dans ces lieux, illustrés par les vertus héroïques de saint Wulmer. Du séjour de la gloire éternelle, le bienheureux fondateur veillait encore avec amour sur la Morinie (1107).

Les biens que les comtes de Boulogne donnèrent à l'abbaye de Samer, furent immenses; et le Saint-Siége, vou-

lant aussi favoriser la pieuse congrégation, accorda à son abbé la préséance sur tous les autres abbés de la Morinie, dans les synodes diocésains. Etienne, comte de Boulogne, roi d'Angleterre, lui accorda les plus grandes franchises et ajouta à ses possessions un grand nombre de villages, situés sur ses terres de France et même d'Angleterre. Mais, restreints par le cadre nécessairement resserré de cette notice, nous ne pouvons ici énumérer toutes les donations qui furent faites à cet illustre monastère, Contentons-nous de dire que bientôt il eut de quoi subvenir à l'entretien de cinquante religieux.

Malgré toutes les adversités au milieu desquelles elle eut à passer durant les siècles qui suivirent, l'abbaye de Samer se conserva florissante et pure jusqu'à l'apparition de la réforme. Cette époque, funeste à tous égards, bouleversa toute la vieille société chrétienne, et porta un coup fatal à la prospérité des ordres monastiques en France. Les abbayes furent mises en commende, c'est-à-dire confiées à des abbés qui avaient la jouissance des revenus, sans être obligés de résider au milieu des moines. C'est alors que Pierre Disque, dernier abbé régulier de St-Wulmer aux Bois, céda en commende son abbaye à son frère, François, chancelier du roi, protonotaire apostolique et archidiacre de Chartres (1539).

Pendant le cours du XVIe siècle, outre la perte de leur liberté, les religieux de Saint-Wulmer eurent encore à déplorer un malheur irréparable. Les reliques de leur saint fondateur, restées à Gand, depuis 944, et quelques parties de ces ossements sacrés, que gardaient à Boulogne les chanoines réguliers de Saint-Augustin, furent livrées aux flammes et indignement profanées par les Calvinistes.

Cependant l'abbaye, dévorée par la commende, s'affaissait peu à peu sur elle-même. En vain, monseigneur François de Perrochel, évêque de Boulogne, y introduisit-il la réforme de saint Maur, en 1658, le nombre des religieux continua de décroître, et l'on n'en comptait plus que sept à la fin du XVIIe siècle. C'est alors que Dom Ducrocq, issu d'une noble famille boulonnaise, écrivait ses volumineux mémoires, travail qu'il achevait en 1715. Malgré l'incorrection de son style et l'insuffisance de ses recherches, ce bon religieux se fait lire avec intérêt. Les pages qu'il consacre au récit des actes de saint Wulmer, nous ont servi pour développer la narration trop succincte du moine anonyme, auquel Ghesquière et les Bollandistes ont emprunté l'histoire authentique du saint fondateur. Pouvions-nous écrire la vie du premier abbé de Samer, sans rendre cet hommage

à la mémoire du pieux chroniqueur, dont la plume essaya de tracer les annales de la Morinie?

Les ordres monastiques dépouillés de tous leurs moyens d'action, déconsidérés dans l'esprit des peuples, n'attendaient plus que le châtiment réservé aux serviteurs inutiles. La révolution française vint consommer les iniquités de la commende, en confisquant l'abbaye de Samer, ses revenus et ses dépendances. Depuis lors, l'église et les lieux claustraux ont été transformés en habitations particulières ; les ossements des abbés de Saint-Wulmer, et ceux des comtes de Boulogne, ont été jetés aux vents ; la riche bibliothèque où Dom Ducrocq puisa les matériaux de ses mémoires, fut dispersée, livrée au pillage ; les manuscrits qui l'enrichissaient servirent à envelopper les cartouches de nos soldats : ainsi s'exerce la justice du Seigneur.

D. H.......



LES VIES

DE SAINT

Antimond

Apôtre des Morins, Évêque de Thérouanne

(6e Siècle)

ET DE

SAINT VICTRICE

CONFESSEUR DE LA FOI

APÔTRE DES MORINS ET DES NERVIENS

ARCHEVÊQUE DE ROUEN

(4e siècle)

—

21 Juillet — 7 août

Nous donnons la vie de saint Antimond d'après le P. Malbrancq et les Bréviaires de Saint-Omer et d'Arras.

Pour la vie de saint Victrice, nous avons suivi le travail de l'érudit P. Ghesquière de Raemsdonk, l'un des auteurs du Recueil des Bollandistes.

Nous ne nous écartons qu'en un point de la dissertation critique qu'il a publiée dans le premier volume de ses *Acta Sanctorum Belgii*. Nous pensons avec Butler qu'il est plus probable que saint Victrice n'était pas encore archevêque de Rouen lorsqu'il prêcha l'Evangile aux Morins. Ceci nous paraît résulter de plusieurs passages des deux lettres de saint Paulin de Nôle, seuls actes originaux de la vie de saint Victrice.

SAINT ANTIMOND

BIEN des années s'étaient écoulées depuis les temps heureux où la prédication de l'Évangile avait remué le sol de la Morinie. Ingrate et rebelle à la culture sainte, bouleversée de fond en comble par les invasions des Barbares, juste punition des prévarications nombreuses dont elle était couverte, la terre de nos aïeux avait vu reparaître de tous côtés ses idoles favorites, le culte du dieu Mars était redevenu le culte dominant. Cependant Clovis avait reçu le baptême, et saint Remy, l'apôtre des Français, l'archevêque de la vaste province ecclésiastique de Rheims, désirait ardemment voir s'étendre de plus en plus le règne de Dieu dans les vastes pays commis à sa sollicitude pastorale.

Alors il jeta les yeux sur Thérouanne et Boulogne, les deux capitales de la partie de sa province baignée par la mer, et il vit dans quelle désolation spirituelle se trouvait cette contrée, que jadis Victrice avait rendue florissante. Partout des ruines déplorables avaient remplacé les belles proportions de l'édifice chrétien ; des plantes sauvages et stériles croissaient en toute liberté là où s'élevait majestueux et fécond l'arbre de la foi : la Morinie presque tout entière était redevenue payenne ; car si les exemples de saint Maxime avaient brillé d'un vif éclat comme une étoile resplendissante au milieu de cette nuit ténébreuse, sa parole n'avait pu ramener à la lumière de l'Évangile ces peuples infortunés assis à l'ombre de la mort.

Non loin de la cité de Rheims vivait un solitaire d'une grande sainteté. Son zèle pour la gloire de Dieu l'avait d'abord fait sortir du milieu des sollicitudes de cette vie pour l'élever aux fonctions sublimes du sacerdoce. Puis, jaloux de s'élever encore à une plus haute perfection, il avait renoncé à l'exercice de son ministère pour vivre d'une vie de contemplation et d'union à Dieu, et ne plus s'occuper que du soin de son salut. C'est sur lui que saint Remy arrêta ses regards ; il pensait en effet, et avec raison, qu'un peuple depuis long-temps endurci et rebelle comme étaient les Morins, avait bien plutôt besoin d'un modèle parfait de toute sainteté que des brillants discours et des savantes controverses d'un homme versé dans les sciences humaines.

Il fit donc venir le pieux solitaire, et lui fit part de son dessein. Plein de crainte en apprenant une nouvelle à laquelle il s'attendait si peu, le saint anachorète rejette d'abord la proposition de l'archevêque, qui insiste et lui parle avec tant de force de l'excellence de la charité, de sa prééminence sur toutes les autres vertus, que la résolution première du solitaire s'ébranle, sans que néanmoins son consentement soit encore obtenu.

Enfin, saint Remy lui fit un tableau si vif et si attendrissant des misères affreuses dans lesquelles se trouvaient plongés les peuples de la Morinie, l'Esprit-Saint donna à sa parole tant de force persuasive, que les entrailles de la charité du bienheureux serviteur de Dieu s'émurent profondément, et il consentit à recevoir sur ses épaules le joug de l'épiscopat. Il consentit dès lors à se faire tout à tous, à devenir le serviteur de ses frères, à faire l'œuvre bonne par excellence, à donner au Seigneur la plus grande marque possible de charité et de dévouement, il s'éleva à la perfection de l'imitation du Sauveur, car telle est l'idée que les saints Pères nous ont donnée du sacerdoce dans sa plénitude.

C'est alors que, transporté d'un saint enthousiasme, Remy s'écria : « Jusqu'à présent vous avez fui le monde, » maintenant, ô homme de Dieu, vous aurez à lutter contre » le monde. Vous rencontrerez des cœurs durs, des têtes de » roche ; mais le glaive de Dieu est plus fort que l'épée la » mieux trempée. Combattez vaillamment contre le monde, » renversez le monde, soyez l'ennemi déclaré du monde, » et que ce titre vous serve en même temps de nom pour » vous désigner désormais : *Esto et vocare Anti-mundus.* » Depuis lors, en effet, c'est sous le nom d'Antimond (opposé au monde) qu'on a toujours désigné le saint personnage, à tel point que le nom qu'il portait auparavant s'est tout-à-fait perdu.

Cependant un obstacle imprévu, et dont on ignore la cause, l'empêcha pendant trois années entières de se rendre dans le diocèse confié à ses soins. On croit que l'opposition venait de Chararic, ce prince ne pouvant rien souffrir qui vînt ou parût venir de Clovis. Antimond profita de ces trois années pour se rendre de plus en plus digne de la mission que Dieu lui avait donnée. Il redoubla d'ardeur dans ses prières, de rigueur dans ses jeûnes, et il eut le bonheur de jouir bien souvent des entretiens de saint Remy et de saint Waast. Enfin, l'heure de la grâce et de la miséricorde sonna pour la Morinie, et, l'an 500 de l'incarnation de notre Seigneur, Antimond put se mettre en route et faire son entrée dans son diocèse. Cette entrée ne fut point brillante ni joyeuse; elle ressemblait bien plus à la marche pénible du Seigneur montant au Calvaire qu'au solennel triomphe du jour des palmes et des hosanna. Les enfants, les hommes et les femmes allaient partout au-devant de lui; les places publiques, les carrefours, tous les lieux où passait l'homme vénérable étaient aussitôt remplis de monde; mais ces femmes, ces enfants, ces hommes n'étaient pas venus pour lui offrir de symboliques présents, d'affectueuses paroles. Les sarcasmes, les plaisanteries, des imprécations, des injures grossières et des paroles de colère, des menaces, voilà quels furent les tributs de bienvenue qu'apportèrent à saint Antimond nos aveugles aïeux. Ils furent sur le point d'en venir aux voies de fait et aux coups; mais l'admirable reflet du calme et de l'harmonie de toutes les puissances de son âme qui se manifestait sur tout son extérieur, et la patience inébranlable qu'il opposait à toutes leurs attaques sans que sa face trahît la moindre émotion, les contenait, bien malgré eux, dans leur fureur.

Enfin les plus hardis et les plus provocateurs de la troupe insensée lui demandèrent avec dérision ce qu'était donc venu nous annoncer de si rare et de si beau ce Christ qu'il prêchait, et quels prodiges il savait donc faire pour leur demander de croire en lui. Antimond se contenta de leur répondre : « Je ne suis point venu pour faire des prodiges ;
» j'en ferai un seul toutefois, et celui-là sera décisif. Cou-
» vrez-moi d'opprobres, accablez-moi d'injures, continuez
» de me traiter comme vous l'avez fait jusqu'ici, je vous défie
» de jamais me faire perdre le calme et la paix que je tiens
» de Jésus-Christ : voilà le plus grand des prodiges, d'avoir
» su par Jésus-Christ remporter la victoire sur ses passions. »

Cette invincible patience ébranla Chararic et l'amena à des sentiments plus modérés. Il vit bien qu'Antimond n'était point venu pour faire les affaires de Clovis, mais bien pour

s'occuper exclusivement des choses du Ciel. Il vit qu'il ne cherchait point à amasser, qu'il se contentait de peu de nourriture, de peu de sommeil, qu'il était d'une humilité et d'une soumission parfaite dans ce qui était du domaine temporel. Il vit qu'il était sans cesse occupé, et qu'il travaillait immensément la nuit et le jour dans Thérouanne et dans Boulogne. L'exemple du saint évêque fit une impression profonde sur son esprit, et, grâce à la liberté que lui laissa le prince, beaucoup se laissèrent instruire par Antimond et furent assez heureux pour recevoir le don de la foi et du baptême, et être inscrits au nombre des enfants de l'Église.

Il paraît que le saint évêque ne se borna point aux limites de son diocèse, et qu'il prêcha aussi l'Evangile dans divers endroits des Flandres et chez les Ménapiens.

On croit que ce fut saint Antimond ou son successeur Athalbert qui construisit une église sur la colline de Clarques, auprès de Thérouanne. Cette tradition est, du reste, confirmée par la coutume qui fut exactement observée jusqu'à la destruction de Thérouanne. Chacun des nouveaux évêques de cette ville, avant de faire son entrée dans Thérouanne, se rendait d'abord dans l'église de Clarques où il prenait les vêtements pontificaux, et où tout le clergé venait le chercher pour le conduire à l'église de Notre-Dame, qui était la cathédrale. L'église de Clarques peut donc être regardée comme l'église la plus ancienne bâtie par les Chrétiens dans ce pays, car l'église de Saint-Martin, située dans une île de la Lys, avait été primitivement consacrée au dieu Mars, et bâtie par les païens.

On lisait sur une pierre très-ancienne placée dans l'église de Thérouanne avant sa destruction, que saint Antimond gouverna pendant dix-neuf ans l'église des Morins. Il y montra une douceur si grande et si constante, qu'à son nom déjà bien significatif d'Antimond, les habitants de ces contrées en ajoutèrent un autre non moins glorieux. Toujours, en effet, on l'a nommé le pasteur doux et débonnaire, *pastor mitissimus*. Il avait atteint le sommet de la perfection de l'Evangile celui qui savait si bien par ses exemples prêcher la doctrine de vie que le Sauveur lui-même nous assure être toute renfermée dans la vertu de douceur, quand il nous dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez la paix de vos âmes.

E.V........

SAINT VICTRICE

I.

Naissance de Victrice; il suit la carrière des armes; il est martyr de la foi de Jésus-Christ.

VICTRICE naquit dans la Morinie, vers l'an 330; il était de famille illustre, reçut une éducation fort distinguée et embrassa la carrière des armes.

Cependant Julien, que l'histoire a flétri du titre d'apostat, parvint à l'empire. D'abord il dissimula son impiété, parce qu'il craignait ceux des soldats qui avaient embrassé la religion chrétienne; mais bientôt, son fanatisme l'emportant, il jeta le masque, déclara ouvertement sa volonté de rétablir le paganisme, et ordonna aux magistrats civils et militaires d'écraser le nom chrétien sous le poids de toute sorte d'infâmies.

Après avoir défendu aux enfants des chrétiens d'étudier la poésie, la rhétorique et la philosophie, Julien porta un décret par lequel il ordonnait de renvoyer de ses armées les chrétiens, qu'il désignait dérisoirement sous le nom de Galiléens. Toutefois, il aimait mieux les séduire et les rendre comme lui apostats, sacriléges et impies. Aussi avait-il recours à toutes les ressources de la ruse pour les enlacer dans les filets du démon et gagner les hommes à sa cause par surprise et sans qu'ils eûssent pour ainsi dire le temps de s'apercevoir de leur apostasie. Quand, selon une coutume ancienne, il avait à distribuer des largesses aux soldats, lui-même siégeait sur un trône; mais, ce qui n'était plus selon la coutume ancienne, il faisait placer du feu et de l'encens

sur une table près d'un autel, et chacun de ceux qui se présentaient devait mettre de l'encens sur le feu avant de recevoir l'or des mains de l'empereur. Saint Grégoire de Nazianze nous parle aussi des voies détournées par lesquelles Julien s'efforçait de parvenir au renversement de la religion. Semblable, dit-il, à ceux qui mêlent du poison aux aliments, il tâchait d'introduire l'impiété dans les honneurs rendus aux empereurs, et d'unir à l'adoration des idoles les rits et les cérémonies civiles consacrées chez les Romains. Ainsi, aux symboles et aux peintures accoutumées, il en ajoutait d'autres qu'il présentait avec les premières à la vénération des peuples, des villes, des préfets des nations, en sorte qu'il ne restait plus aucun moyen d'éviter le mal. Ou il fallait rendre honneur à l'empereur et en même temps au démon, ou bien il fallait rejeter l'adoration des idoles, et paraître, par cela même, refuser l'hommage dû à l'empereur.

C'est alors que Victrice prit une résolution généreuse qu'il exécuta avec courage en présence de tous ses compagnons d'armes.

Il choisit en effet un jour de grande réunion militaire, jour destiné sans doute à la distribution solennelle de la paie ou des largesse, jour des vœux de cinq années (*vota quinquennalia*) mêlés de rits impies, ou bien encore le jour qui avait été désigné pour rendre aux images de Julien les sacriléges honneurs dont parle saint Grégoire de Nazianze. Ayant donc reçu l'ordre de se trouver à la grande réunion en même temps que les soldats païens, Victrice n'eut recours à aucun subterfuge, ne feignit aucune indisposition; il s'avança au contraire plein d'assurance et de calme, s'approcha du siége du président, et, se dépouillant solennellement de son baudrier et des insignes dont il était revêtu, il les déposa aux pieds du juge militaire, témoignant par cette action qu'il renonçait à la noble carrière des armes, puisque le service de l'empereur n'était plus compatible avec le service du Christ.

Victrice pouvait, sans mériter d'être traité comme déserteur, abandonner ainsi l'état militaire, car il était de la classe des soldats libres désignés par les Romains sous le nom d'*evocati*, et il ne violait aucunement la loi en se retirant.

Cependant l'éclat et la publicité de sa démarche était de nature à irriter le fanatisme. Aussi à peine eut-il accompli sa généreuse action, que le comte, entrant dans une grande colère, le fit battre cruellement avec de longs et forts bâtons, jusqu'à ce qu'il fût tout couvert de blessures. Alors il le fit mettre sur des têts de pots cassés afin d'activer encore l'ardeur de ses vives souffrances et d'empêcher les plaies de

se fermer. Victrice étant aussi inébranlable après ce supplice qu'il l'était auparavant, le comte le condamna à avoir la tête tranchée.

Comme on le conduisait au lieu de l'exécution, celui qui devait faire l'office de bourreau se mit à le palper au cou, comme s'il avait voulu choisir d'avance la place où il devait le frapper. Alors Dieu le frappa lui-même et il perdit subitement la vue. Au même moment les chaînes tombèrent des mains du saint martyr. Les autres soldats qui l'entouraient, et qui un instant auparavant n'avaient point voulu se laisser fléchir à la touchante prière que leur faisait Victrice de relâcher un peu la rigueur de ces liens qui pénétraient jusqu'aux os, témoins de ce double prodige, n'osèrent les lui remettre et s'enfuirent. Ils rapportèrent au comte tout ce qu'ils venaient de voir, et celui-ci, ayant avec soin examiné toutes les circonstances, renvoya Victrice au prince, son supérieur, avec le récit détaillé de tout ce qui s'était passé. Lui-même embrassa la foi de Jésus-Christ, ainsi que les soldats qui avaient vu le miracle, en sorte que la cécité d'un homme, selon la remarque de saint Paulin, devint l'occasion de l'illumination de plusieurs.

Le prince reçut Victrice avec vénération et comme un personnage mystérieux et divin ; il le renvoya libre de toute accusation. Le Seigneur avait des desseins particuliers sur Victrice ; il voulait aux palmes du martyr joindre l'éclat de la couronne de l'apôtre; il ne l'avait endurci au rude métier des armes que pour l'aguerrir et le disposer aux combats non moins fatigants de la prédication de l'Évangile.

II.

De la vive amitié de Victrice et de saint Martin ; il prêche l'Évangile dans la Morinie ; il passe dans la Grande Bretagne.

On ne sait pas en quel endroit se réfugia Victrice après sa glorieuse confession de Jésus-Christ. Il est vraisemblable toutefois qu'il se retira dans la solitude de Ligugé, près de Poitiers, et qu'il s'y exerça à toutes les vertus sous la direction des illustres saints Hilaire et Martin. Quoiqu'il en soit, il est certain que Victrice contracta vers cette époque, avec saint Martin, une amitié intime; saint Paulin nous l'atteste de la manière la plus formelle.

Bientôt le zèle dont il était animé pour la gloire de Dieu et le salut des âmes l'emportant sur les douceurs qu'il goûtait dans la retraite, il quitte sa chère solitude et vient prêcher l'Évangile dans le pays où il avait vu le jour, chez les Morins, toujours idolâtres malgré les grâces fréquentes de conversion que la divine Providence avait daigné plusieurs fois leur offrir (an 385).

Etait-il dès-lors revêtu du caractère épiscopal? Etait-il déjà archevêque de Rouen? Il est plus probable, à notre avis, qu'il était évêque, mais évêque régionnaire et envoyé par le Saint-Siége à la conquête des infidèles sans être lié à aucune église en particulier.

Les travaux de Victrice chez les Morins furent couronnés des plus heureux succès. Voici en quels termes saint Paulin en parle à Victrice lui-même dans l'une des deux lettres où il nous a tracé les actes du saint apôtre et du glorieux martyr.

« Votre très-cher frère et fidèle ministre dans le Seigneur, » Tychicus, nous a appris quelles grandes lumières le Sei- » gneur a fait luire par vous dans les contrées autrefois » couvertes de ténèbres. Lui, *qui fait venir les nuées des* » *extrémités de la terre*, vous a fait venir, vous aussi, des » dernières limites du monde pour être la lumière de son » peuple, il a changé en pluie fertilisante la foudre pleine » d'éclat de votre prédication. Autrefois la terre de Zabulon » et la terre de Nephthali, chemin de la mer au-delà du » Jourdain, ont vu une grande lumière, elles qui étaient » assises dans le pays de l'ombre de la mort; de même en » est-il aujourd'hui dans la terre des Morins, la dernière li- » mite du monde, dans cette contrée que l'Océan plein de » furie frappe sans cesse de ses flots barbares. Là des peu- » ples reculés qui étaient assis dans des cavernes obscures, » sur la route sablonneuse de la mer en dehors du Jourdain, » avant que leurs déserts ne se changeâssent en gras pâtu- » rages, ont déposé leurs cœurs sauvages devant le Christ » qui est entré chez eux avec vous, et maintenant ils se ré- » jouissent de la lumière que le Seigneur a fait lever sur » eux par votre sainteté...... Dans les mêmes lieux, où jadis » on ne rencontrait que des forêts désertes et des rivages » inhospitaliers, séjour des voleurs et des barbares habi- » tants, maintenant on peut voir des chœurs vénérables et » angéliques de saints qui peuplent les villes, les forteresses, » les îles, les forêts remplies d'églises et de monastères où » vivent dans l'harmonie de la paix de nombreux cénobites.»

Il paraît même que Victrice ne se contenta point de ces succès si prodigieux, et qu'il voulut porter la parole évangélique plus loin encore. Ses courses apostoliques s'étendaient jusqu'à Bruges, Courtray, Lille, Tournay et le long de la rive droite de l'Escaut, où habitaient les Nerviens. C'est donc avec raison que le martyrologe romain appelle Victrice l'apôtre des Morins et des Nerviens.

En 394 ou 395 il passa la mer pour apaiser des troubles qui s'étaient élevés parmi les évêques de la Grande-Bretagne, et qui étaient, à ce que l'on pense, suscités par la fu-

neste hérésie d'Arius. Là encore il eut la consolation de réussir, d'éclairer les ignorants et de faire violence aux cœurs mal disposés, d'insister à temps et à contre-temps, suivant le précepte de l'apôtre des Gentils, de chasser toute discorde et de faire régner la paix et la tranquillité dans cette église de Bretagne, dans cette terre toujours travaillée de la terrible maladie de l'erreur ; dans cette Bretagne que, plus tard, les Germain et les Loup devaient de nouveau arracher à l'hérésie. Toujours, on le voit, notre église de France a aidé de son zèle, de sa charité, de sa doctrine pure sa sœur d'Angleterre, moins forte dans la foi : aujourd'hui encore elle l'aide et elle l'aidera sans doute, par ses prières et par ses œuvres, à sortir enfin de cette longue nuit de l'erreur dans laquelle elle se trouve encore en grande partie plongée !

III.

Victrice reçoit des reliques de plusieurs saints, et compose un livre à ce sujet ; il est accusé d'errer dans la doctrine ; il va à Rome se justifier ; son retour à Rouen ; sa mort.

Après son retour de la Grande-Bretagne, Victrice reçut de saint Ambroise et de quelques autres évêques des reliques précieuses. Il était alors archevêque de Rouen. Lui-même nous a appris, dans un traité qu'il composa à cette occasion (*sur la louange des Saints*) quelles étaient ces reliques. Il bâtit à cette occasion une église dans la ville de Rouen (on croit que c'est celle de Saint-Gervais), et il y transporta solennellement toutes ces précieuses dépouilles. Voici quelques passages du discours qu'il prononça alors et qui nous donneront en même temps une idée des fruits nombreux de grâce qu'il avait aussi obtenus à Rouen.

« Ici (pour la translation des reliques), se présente en » foule la troupe des moines, exténuée par les jeûnes ; là, » de nombreux essaims d'enfants innocents font retentir les » airs des sons joyeux de leurs voix; ici, le chœur des vierges » porte l'étendard de la croix ; là, se joint une multitude de » continents et de veuves. » Il exhorte les fidèles à regarder les martyrs comme leurs protecteurs. « Il nous faut, dit-il, » embrasser ces précieux restes des supplices et y chercher, » comme l'hémorroïsse à la frange de l'habit du Sauveur, la » guérison de nos plaies. « Il ajoute, en parlant de lui-même : « Vous voyez devant vous, et à votre service, un soldat » éprouvé par les années, vieilli dans les combats, endurci » à la fatigue et aux veilles, qui n'estime la vie présente que » par ses rapports avec l'éternité, et qui ne se croit jamais plus » riche que lorsqu'il a les mains chargées des reliques des » saints.... Leurs domiciles sont dans le Ciel ; mais ils sont ici » comme des hôtes à qui nous pouvons adresser nos prières. »

.....

Il fait voir ensuite que le don des miracles et le gage de leur sainteté ne sont pas moins dans les petites parties de leurs reliques que dans le tout.

La grande sainteté de Victrice avait autrefois éclaté dans toute sa splendeur lorsque saint Martin se trouvant à Chartres avec lui, et un autre évêque nommé Valentinien, avait hautement rendu témoignage à son haut degré de mérite auprès de Dieu. Sulpice Sévère nous a conservé le récit de ce fait. « Un père de famille vint présenter à Martin sa fille » âgée de 12 ans, muette de naissance, demandant au saint » de lui délier la langue par la force de ses mérites auprès » du Seigneur. Mais lui, cédant cet honneur aux évêques » qui l'accompagnaient alors, Victrice et Valentinien, disait » que pour lui il était au-dessous d'une pareille tâche, » qu'eux, au contraire, étant plus saints, rien ne leur était » impossible. Mais les deux évêques, se joignant au père de » la jeune fille, se mirent à supplier Martin avec tant d'instances, qu'enfin il se décida, fit retirer le peuple, et, ne » gardant avec lui que les deux évêques et le père avec la » fille, il se prosterna et pria ardemment. Ensuite il bénit un » peu d'huile qu'il exorcisa d'abord, et mit dans la bouche » de la jeune fille cette huile sanctifiée, en tenant la langue » avec ses doigts. L'événement justifia la confiance du saint. » Il demande le nom du père, la fille répond aussitôt. Le » père crie et pleure de joie, embrasse les genoux de Martin et dit à tout le monde que c'est la première fois qu'il » entend la voix de sa fille. Et pour que cela ne paraisse » incroyable à personne, Evagrius, qui était présent, vous » rendra témoignage de la vérité du fait, car la chose s'est » faite devant lui. »

Il était grand aux yeux de Dieu celui que saint Martin, l'apôtre et le thaumaturge par excellence, proclamait ainsi son égal, son supérieur, et cependant Victrice avait des ennemis, et il fut accusé de favoriser l'hérésie des Apollinaristes. Il ne lui fut pas difficile de se justifier. C'est sans doute à cette accusation qu'on doit attribuer le voyage qu'il fit à Rome, vers l'an 403, sous le pontificat d'Innocent I.

Victrice ayant consulté le Saint-Siége sur quelques points de discipline, le pape Innocent I lui adressa, en 404, une décrétale contenant treize articles qui avaient principalement le clergé pour objet. La continence y était fortement recommandée aux clercs. Il y avait aussi des réglements pour les vierges qui ont choisi Jésus-Christ pour époux et qui ont reçu le voile sacré de la main du prêtre.

Victrice mourut peu de temps après son retour de Rome, vers l'an 407.

E. V.......

LA VIE

DE

Saint Bertin

ET

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LES VINGT-DEUX SAINTS

de l'abbaye

DE SAINT-BERTIN.

---

5 septembre

Nous donnons d'abord une traduction littérale de la vie la plus ancienne du saint par un auteur anonyme du commencement du neuvième siècle. Quelqu'incomplète que soit cette vie, nous la donnons telle qu'elle est, par respect pour un récit aussi ancien et aussi vénérable. Ensuite nous complétons, dans le commencement de notre notice sur l'abbaye de Saint-Bertin et ses vingt-deux Saints, ce qui manque au récit des actions du saint abbé et à l'ordre chronologique dans l'œuvre de l'anonyme du 9e siècle.

Imp. BERGER Frères.

SAINT BERTIN

Au temps où le saint évêque Omer gouvernait l'église des Morins, et par ses prédications incessantes imprimait dans des cœurs insensés jusqu'alors la foi à la sainte Trinité, Trois hommes n'ayant entre eux qu'Un même esprit, vinrent le trouver, arrivant de son propre pays le territoire de Constance. C'était saint Bertin avec Mommolin et Ebertramne; suivant le précepte du Seigneur ils avaient abandonné leurs parents, leur patrie, et tous ceux qui leur étaient attachés de plus près. Or, saint Omer les reçut avec une grande joie, et il rendit grâces au Dieu tout-puissant qui lui envoyait de tels coopérateurs pour la prédication de l'Evangile. Car ils étaient parfaits touchant la foi catholique et pleins d'érudition dans les sciences ecclésiastiques et les divines Ecritures. Ils se mirent donc à exercer l'office de leur mission et à se livrer aux labeurs d'une prédication non interrompue.

II. Cependant un noble personnage nommé Adroald, n'ayant point de fils à qui il pût laisser ses nombreuses richesses, se mit à traiter avec saint Omer et ces trois serviteurs de Dieu des moyens par lesquels il pourrait constituer l'Eglise héritière de ses possessions. Alors saint Omer, inspiré par la grâce de l'Esprit-Saint, lui conseilla de donner à saint Bertin et à ses deux compagnons tout ce qu'il pouvait avoir de biens, afin qu'ils pûssent édifier dans ce pays même un monastère en l'honneur de saint Pierre, le prince des apôtres, et y rassembler une grande multitude de pieux cénobites. Adroald accomplit cet acte avec une grande gaîté de cœur, et, en présence de saint Omer et de toutes les per-

sonnes les plus distinguées de la ville de Thérouanne, il fit le don d'une terre qui lui appartenait et qui portait le nom de Sithdiu, l'an onzième de Chlovis, fils de Dagobert, le huit des ides de septembre. Ils commencèrent donc à bâtir un monastère dans un endroit de ce territoire de Sithdiu, et ce lieu jusqu'à ce jour a gardé le nom de Vieux-Monastère.

III. Cependant Achaire, évêque de la ville de Noyon, étant mort, le vénérable Mommolin fut élevé au siége épiscopal de cette ville, et Ebertramne fut mis par lui à la tête du monastère de Saint-Quentin. Quant à saint Bertin, il demeura dans le lieu que Dieu lui avait donné, et il se mit avec ceux qui étaient devenus ses compagnons à chercher un endroit plus convenable pour l'édification d'un monastère. Il roulait dans son esprit la parole du Seigneur : « Sans moi vous ne pouvez rien faire ; » bientôt il s'arrête à un conseil de perfection, et, s'abandonnant du fond du cœur à la providence de Dieu qui dispose toutes choses, il entre dans un bateau, et sans confier à personne le soin des rames ni du gouvernail, il laisse au gré de Dieu seul errer sa barque sur la surface spacieuse du marais auprès duquel était situé le petit monastère (monasteriolum). Alors vous eussiez vu la barque servie par les anges remonter le courant d'un fleuve rapide jusqu'au moment où elle s'arrêta après avoir atteint le port. Et le vénérable Bertin, après avoir parcouru dans l'ordre accoutumé les chants du psautier, proférait au même moment ce verset : *Hæc requies mea in seculum seculi ; hic habitabo, quoniam elegi eam* ; c'est ici le lieu de mon repos pour les siècles des siècles, c'est ici que j'habiterai, parce que c'est l'endroit que j'ai choisi.

IV. Connaissant donc que ce lieu lui était choisi par le Seigneur, il quitta sans retard le bateau où il était, et il se mit à construire en ce lieu-là même, au nom de Dieu et en l'honneur de saint Pierre, un monastère du nom de Sithdiu. Et comme de toutes parts des hommes religieux affluaient, en peu de temps il réunit une multitude de moines avec lesquels il avait vécu dans le service de Dieu pendant de nombreuses années. Pasteur vigilant, il gardait avec une sollicitude parfaite sous le joug sévère de la sainte règle (1) le troupeau que le Seigneur lui avait confié, n'ignorant pas ce qui est écrit : « On demandera davantage à celui à qui il aura été confié davantage. » En même temps qu'il annonçait les commandements du Seigneur et des Apôtres aux bienheureux serviteurs de Dieu dont il avait la charge, chaque jour il leur don-

(1) Cette règle était alors celle de saint Colomban : nous en parlerons tout-à-l'heure.

nait lui-même, par ses actes religieux et sa conduite austère, l'exemple le plus parfait de la bonne manière de vivre. Il accomplissait ainsi cet autre passage des Ecritures : « Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre père. » Il craignait aussi, selon l'avertissement de l'Apôtre, qu'après avoir prêché pour les autres il ne devînt lui-même un réprouvé. Aussi, celui qui récompense toujours les bonnes œuvres avec largesse voyant le combat livré aux séductions diaboliques par son infatigable soldat (car les yeux du Seigneur sont fixés sur les justes et ses oreilles sont attentives à leurs prières), et considérant le grand soin que Bertin avait des brebis qui lui étaient confiées, le glorifia par des prodiges et des marques admirables de puissance. C'est ce dont, avec la faveur du Seigneur, nous allons dire quelque chose.

V. Il y avait donc un homme noble, honorable, et même décoré du titre de comte (selon les vaines dignités de ce siècle) nommé Waldbert ; son épouse s'appelait Régentrude. Saint Bertin était le père confesseur (*pater confessionum*) de Waldbert et de sa compagne ; il était aussi leur compère (1) selon la louable coutume qui existe entre les Chrétiens et qui a été conservée pour resserrer les liens de la charité fraternelle. Souvent donc saint Bertin leur prêchait à tous deux la divine parole. Aussi le pieux Waldbert avait-il coutume de venir souvent auprès de saint Bertin pour entendre de sa bouche bienheureuse les préceptes divins, et recevoir de ses lèvres sacrées la bénédiction accoutumée après la participation au corps et au sang du Christ. Un jour donc, Waldbert vint à la basilique de la sainte Mère de Dieu, Marie toujours vierge, où déjà saint Bertin avait donné la sépulture à saint Omer. Quand il eut terminé sa prière, une affaire pressante l'ayant tout-à-coup fait sortir de l'église, il négligea de venir trouver saint Bertin, et il s'était imprudemment remis en route vers sa propre demeure. Alors un de ses disciples, nommé Dodon, annonça la chose à saint Bertin en lui disant : « Très-vénérable père, je suis étonné que Waldbert, votre fidèle ami dans le Christ, étant venu si proche de nous aujourd'hui, s'en soit retourné chez lui contre sa coutume sans vous avoir demandé votre bénédiction. » Alors Bertin le saint confesseur du Christ, rempli de l'esprit de prophétie, dit à ce disciple : « Mon fils, avant que Waldbert ne parvienne à sa maison, où il croit à ce moment qu'il

---

(1) C'est-à-dire le père spirituel, par le baptême, de leur fils unique Bertin, dont nous parlons dans la Notice sur l'abbaye et les 22 saints qu'elle a donnés au Ciel.

arrivera bientôt en se hâtant comme il fait, il se repentira grandement d'avoir quitté ce lieu sans le bienfait de notre bénédiction. » Et l'événement avait prouvé la vérité de la prescience du saint.

VI. En effet, ce jour-là même après le coucher du soleil, un envoyé de Waldbert vint à cheval et en grande hâte trouver saint Bertin de la part de son maître. Et sitôt qu'il se trouva en la présence du bienheureux personnage, il se prosterna à ses pieds et lui dit d'une voix tremblante : « Seigneur, votre bon ami dans le Christ, Waldbert, est à ce moment entre la vie et la mort ; il vous demande, au nom de Dieu, de prier le Seigneur pour lui selon la miséricordieuse piété de votre charité accoutumée, afin que, par vos prières pleines de gloire aux yeux du Roi éternel, il reçoive soulagement dans le péril mortel qui vient de lui arriver. Car, après s'en être retourné aujourd'hui sans votre bénédiction, comme il voulait se hâter d'arriver dans sa maison, tout à coup il fut renversé de cheval au moment où il courait avec une grande vîtesse et se trouvait à la moitié de son chemin, et il fut précipité sur un sol rempli de pierres. Il s'est blessé à bien des parties du corps, ô très-saint Père, il s'est presque entièrement brisé une cuisse, et il s'attend à mourir à chaque instant, à moins que la piété divine ne le délivre, comme il le croit, par vos prières sacrées. Il sait en effet que ce danger lui est arrivé par sa négligence, parce que la malice de l'ennemi trompeur lui a fait croire à quelque nécessité qui le rappelait, et qu'il a quitté ce lieu sans la sauve - garde de votre bénédiction. Aussi, au nom de Dieu, il vous demande pardon de sa négligence, et il vous prie de daigner, avant qu'il ne meure, lui envoyer un breuvage béni par votre bouche sacrée et signé de vos mains saintes. »

VII. Alors le vénérable vieillard, tout ému de l'accident de son fidèle ami, ordonna aussitôt à son disciple d'aller prendre du vin dans l'œnophore qui était posé dans la sacristie, afin de l'envoyer le plus vîte possible à son ami malade. Mais le jeune homme répondit avec douceur au saint abbé : « Il y a bien, je pense, très-saint Père, un mois entier et même davantage qu'il n'y a plus une fiole de vin dans le vase dont vous parlez. » Alors le saint confesseur du Christ, avec une foi parfaite et une entière charité, dit à son disciple : « Allez, mon fils, au nom de Dieu, à ce vase dont vous parlez, car notre Seigneur, à qui tout est possible, lui qui est notre aide au moment opportun (car le Seigneur est tout près de ceux qui l'invoquent), donnera lui-même un breuvage salutaire à notre ami malade, j'en ai la ferme con-

fiance.» Alors le jeune homme suivit le précepte du saint personnage. Etant entré dans la sacristie, il trouva cette fois rempli d'un vin excellent dont l'odeur admirable avait embaumé toute la maison, ce vase dont il venait de parler au saint abbé, lui disant qu'il ne contenait plus seulement une fiole de vin. Ainsi avait opéré la grâce de Dieu. Alors Bertin, le saint confesseur du Christ, rendant au Seigneur tout-puissant d'immenses actions de grâce, dit au serviteur de Waldbert : « Allez vîte porter à votre maître une partie de ce vin. Alors celui-ci, rempli d'une immense joie, retourna cette nuit-là même vers son maître, et en lui racontant toutes les circonstances du miracle qui avait eu lieu, il lui versait le breuvage salutaire de ce vin mystérieux. Aussitôt que Waldbert eut bu ce vin béni, à l'heure même guéri par la main de Dieu il recouvra une santé parfaite, et rendant d'immenses actions de grâce à Dieu tout-puissant, auteur de son salut, rempli en même temps d'une grande componction du cœur, il offrit une partie considérable de son bien patrimonial à Dieu et à saint Bertin.

VIII. La divinité se servit du saint pour faire plusieurs autres miracles ; mais ils sont demeurés inconnus, en partie par le soin qu'il eut de les cacher, et en partie par la négligence de ceux qui vivaient alors. Toutefois, un travail incessant dans le service de Dieu et le soin vigilant des âmes qui lui étaient confiées, paraissaient à saint Bertin préférables à tous les prodiges. Aussi, pendant tout le cours de sa vie, il se donna des peines infinies pour préparer convenablement le lieu que Dieu lui avait donné, et la grâce divine favorisa tellement ses travaux, que dès lors même son monastère égalait, et par le nombre de gages précieux (des saintes reliques) et par l'abondance de toutes choses, les monastères anciens construits par la munificence des rois. Avant sa mort il se choisit pour successeur Rigobert, à qui, après quelques années de travail fatiguant, il permit de se reposer pour confier le gouvernement de sa communauté à Erlefride, homme vénérable qu'il avait élevé lui-même.

Sous le règne du très-religieux Childebert, prince des Francs, le Christ, voulant donner au saint personnage une récompense digne de ses travaux, l'appela et le fit passer à lui aux Nones de septembre, plein de jours et de mérites parfaits. L'abbé Erlefride et toute l'assemblée des moines, avec l'aide du Seigneur, l'ensevelirent dans son propre monastère, au milieu des plus grands honneurs, comme il convenait de faire à un père si grand et si saint. Après sa mort, le Seigneur fit beaucoup de miracles auprès de sa tombe vénérable par les mérites du personnage bienheureux.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LES VINGT-DEUX SAINTS

de l'Abbaye de Saint-Bertin.

On lit dans le prologue du *Chronicon Sythiense sancti Bertini*, par Jean d'Ypres, au tome troisième du *Thesaurus novus anecdotorum* de Dom Martène, col. 446, que l'Église de Dieu célèbre la fête solennelle de vingt-deux saints qui ont été moines de l'abbaye de Saint-Bertin.... *in hoc sacratissimum beato Petro dicatum ovile congregavit tot, tantos, ac tales, ut de viginti duobus sanctis hujus ecclesiæ monachis solemniset ecclesia Dei*. Le père Malbrancq a consigné quelque part la même remarque dans son grand ouvrage de *Morinis et Morinorum rebus*, et même il ajoute que dans ce nombre il ne faut pas comprendre saint Erkembode, ce qui porterait à vingt-trois le chiffre des saints de l'illustre abbaye.

Nous allons donc, pour l'édification de nos frères et la gloire de Dieu, essayer de dire quelque chose de chacun de ces pieux serviteurs de Jésus-Christ. Nous suivrons l'ordre des temps, et nous aurons ainsi l'occasion de signaler en passant les faits les plus remarquables de cette célèbre abbaye, de ce *monastère des monastères* si puissant autrefois et dont il ne reste aujourd'hui que le nom et des ruines.

SAINT MOMMOLIN, SAINT BERTIN, SAINT EBERTRAMNE, SAINT WINNOC.

Nous raconterons bientôt les actes et lavie de saint Mommolin au jour où l'on célèbre sa fête ; nous parlerons en même temps de saint Ebertramne. Il ne nous reste donc plus ici qu'à suppléer, ainsi que nous avons promis de le faire, à ce qui manque dans la vie ancienne de saint Bertin que nous avons traduite et insérée dans cet ouvrage, la vie de saint Winnoc devant aussi être donnée plus tard.

D'après la dissertation du P. Stilting (*Acta sanctorum Belgii*, *tome cinquième*, *page* 545 *et suivantes*),

que nous suivrons pour guide, saint Bertin naquit en Allemagne, près du lac de Constance, au commencement du VIIe siècle, entre l'an 600 et l'an 610; il mourut l'an 709, de sorte qu'il vécut environ cent ans et peut-être un peu plus. Il embrassa d'abord l'état monastique dans l'abbaye de Luxeul, et il y vint sur la fin de l'administration de saint Eustase, successeur de saint Colomban, probablement vers l'an 625. Saint Omer étant devenu évêque de Thérouanne vers 637, il y a tout lieu de penser que ce fut vers 638 ou 640 que Bertin et ses deux compagnons vinrent le trouver et l'aider dans ses travaux apostoliques.

La fondation du *Vieux-Monastère*, dans l'endroit appelé encore aujourd'hui Saint-Mommelin, date à peu près sans doute de la même époque, la donation d'Adroald ayant été d'abord verbale et n'ayant été que plus tard rédigée et signée dans les formes, c'est-à-dire en 648. Mommolin fut le supérieur de ce premier monastère, fondation de peu d'importance comme l'indique le terme *monasteriolum* employé par l'auteur de la vie. Cependant le nombre des religieux s'étant accru, on manqua de terrain pour la construction des cellules, peut-être aussi voulut-on, selon l'esprit général des fondateurs de cette époque, chercher un asile plus retiré, plus complètement soustrait aux communications distrayantes avec le dehors, et c'est alors qu'une indication providentielle vint désigner à saint Bertin l'île de Sithiu comme le lieu où il devait établir sa retraite. Ceci arrivait vers l'an 648. Ce ne fut toutefois, à ce qu'il semble, que plusieurs années après que saint Bertin prit le titre d'abbé du nouveau monastère de Sithiu dans l'île, en 659, quand saint Mommolin devint évêque de Noyon et que saint Bertin eut réuni autour de lui un assez grand nombre de religieux nouveaux, lesquels, joints aux anciens du Vieux-Monastère, formèrent une communauté nombreuse. On évalue de cent cinquante à deux cents le nombre des moines qui peuplèrent l'abbaye de Sithiu du vivant même de saint Bertin. Ces pieux et fervents cénobites suivaient alors la règle de Saint-Colomban. Nous allons donner une idée de cette règle et de la vie angélique qu'ils menaient alors.

La règle de Saint-Colomban est en dix chapitres; on la trouve dans la *Maxima Bibliotheca veterum Patrum*, 27 vol. in-folio, Lyon, 1677, 12e volume, page 3 et suiv. Le premier chapitre a pour titre : *De l'obéissance*. Cette obéissance à la première parole du supérieur (*senioris*) doit être prompte, instantanée. Il y a désobéissance si on ne se lève aussitôt pour exécuter l'ordre donné, il y a crime si l'on répond dans un sens contraire; il y a également désobéissance si on n'o-

béit pas de tout son cœur et si on murmure. Cette obéissance ne connaît pas de limites et n'admet pas d'excuses, quelle que soit la difficulté de la chose commandée. Le chapitre second a pour objet le silence. On ne doit parler que lorsque cela est utile ou nécessaire, on doit veiller sur ses paroles et toujours les rendre conformes à la raison. Dans beaucoup de paroles il y a toujours un péché, a dit saint Jacques. Le troisième chapitre a pour objet la nourriture : *De cibo et potu*. La nourriture doit être d'une qualité commune, inférieure même (*vilis*). On ne doit manger que vers le soir. Des herbes, des légumes, de la farine mêlée d'eau avec un peu de pain, voilà de quoi se composaient les repas de ces courageux ascètes. L'abondance de la nourriture est proportionnée au travail. On doit manger tous les jours, parce qu'on doit tous les jours travailler, tous les jours prier, tous les jours lire. Dans le quatrième chapitre il est question de la cupidité ou de l'attachement aux choses de la terre. C'est là qu'on trouve énergiquement exprimée en quelques mots toute cette admirable philosophie chrétienne que Clément d'Alexandrie nous développe si bien dans son beau livre du Pédagogue. Il faut bien peu de chose à un vrai chrétien. Le dépouillement absolu et le mépris des richesses est la première perfection d'un moine, la seconde est la véritable purgation des vices et péchés ; la troisième l'amour incessant de Dieu, l'amour non-interrompu des choses divines succédant à l'oubli des choses terrestres. Le cinquième chapitre parle de la vanité, qui doit être foulée aux pieds. Une parole de grandeur ne doit pas sortir de la bouche d'un moine, y est-il dit, de peur que par-là son œuvre réellement grande ne vienne à périr. Dans le sixième chapitre, où il est parlé de la chasteté, on s'attache surtout à inspirer l'amour de la chasteté de l'esprit, d'une vie toute spirituelle. Dieu est esprit, il habite dans l'âme, qu'il voit être sans souillure et toute esprit, là où il n'y a aucune pensée d'amour adultère, étranger, aucune trace de péché.

Le septième chapitre règle le cours de l'office ou des prières communes. Aux heures du jour qui partagent le travail, tierce, sexte, none, 3 psaumes avec des versets. Au commencement de la nuit, c'est-à-dire à vêpres, 12 psaumes. L'office de la nuit diffère le samedi et le dimanche des jours ordinaires ; il est aussi varié selon les saisons. Les jours ordinaires pendant les six mois d'hiver, 36 psaumes sous 12 antiennes ; pendant les six mois d'été, 24 psaumes sous 8 antiennes, chaque antienne étant précédée de 3 psaumes. Le samedi et le dimanche pendant les trois mois d'hiver, décembre, janvier, février, 25 antiennes chaque nuit, c'est-à-dire

75 psaumes, en sorte qu'on disait tout le psautier dans ces deux nuits. Les deux mois d'été, mai et juin, 12 antiennes chaque nuit, c'est-à-dire 36 psaumes, 12 à minuit, 24 à matines ou à laudes. Les trois mois de printemps et les quatre mois d'automne on diminuait ou on augmentait 3 psaumes de semaine en semaine, selon que les nuits augmentaient ou diminuaient. (Voir là-dessus Fleury, *Hist. ecclésiast.*, liv. 35.) A la fin de chaque psaume ils se mettaient à genoux. Outre la prière commune, la règle impose à chacun l'obligation de prier ensuite dans sa chambre, et elle recommande surtout, comme le point essentiel, l'oraison du cœur et l'application continuelle de l'esprit à Dieu.

Le huitième chapitre contient les plus sages avis sur la prudence et le discernement dans la conduite de la vie et les actions habituelles, afin de toujours fuir le mal et pratiquer le bien. Le neuvième traite de la mortification, de l'humilité, de la douceur, de la mort à soi-même et du renoncement à sa volonté propre pour accomplir en tout celle de Dieu. Le dixième et dernier chapitre est intitulé: De la Perfection du Moine. En voici la traduction, par laquelle on pourra connaître tout l'esprit de cette règle:—Un moine doit vivre dans le monastère sous la discipline d'un seul Père et dans la compagnie de plusieurs, afin qu'il apprenne de l'un l'humilité, de l'autre la patience, que l'un lui enseigne le silence, l'autre la douceur. Qu'il ne fasse pas ce qu'il veut, qu'il mange ce qu'on lui dit de manger, qu'il n'ait que ce qu'on lui donnera, qu'il accomplisse la tache qui lui est imposée, qu'il soit soumis à celui à qui il ne voudrait pas l'être; qu'il aille se reposer, s'il est fatigué; mais qu'il soit obligé de se lever avant la fin de son sommeil. S'il reçoit une injure, qu'il se taise; qu'il craigne le supérieur du monastère comme son Seigneur, qu'il l'aimer comme un père; qu'il croie que tout ce qu'on lui commande lui est salutaire, et qu'il ne juge jamais la décision des anciens, lui dont le devoir est d'obéir et d'accomplir ce qui est ordonné.

Après la règle vient le Pénitentiel, qui détermine la nature et le degré des pénitences, toujours sévères et punissant rigoureusement chacune des infractions à la règle.

On peut voir ce pénitentiel dans la Bibliothèque des Pères, au volume déjà cité. Fleury en a dit aussi quelque chose.

C'est dans l'accomplissement plein de ferveur de cette règle sévère que Bertin et ses compagnons s'exerçaient à fournir la carrière spirituelle des plus sublimes vertus, et Dieu bénissait leurs efforts généreux, et la pieuse famille croissait de jour en jour et augmentait au point que

du vivant même de Saint Bertin, elle envoya à quelque distance une sainte colonie fonder une autre demeure de cénobites, ainsi que nous le dirons en racontant les actes et la vie de saint Winnoc.

Le monastère de Sithiu fut construit dès le principe avec magnificence. D'après le récit de Folquin (Cartul. Sith. Folq. 1841, page 17), le premier temple fut construit en pierres entremêlées de briques rouges, avec des colonnes ornées de chapiteaux et des pavés en mosaïque, où l'on voyait en plusieurs endroits briller des lames d'or. D'après les fouilles qui ont été exécutées en 1844, fouilles sur lesquelles M. Henri de Laplane a publié un long et très-intéressant travail dans le septième volume des *Mémoires de la Société des Antiquaires de la Morinie* (St.-Omer, 1847, in-8°), on a pu, du moins en partie, reconstruire le plan de cette Eglise, si vénérable à tant de titres. Elle était en forme de carré long ou parallélogramme rectangle, selon l'usage des premiers siècles, et reproduisait ainsi la *Basilique* des romains. A l'une des extrémités du parallélogramme était adaptée une triple abside voûtée formant trois demi-cercles ou conques. Au fond de l'hémicyle du milieu et sur l'axe de la nef principale se trouvait, adossé au mur, l'autel dédié en l'honneur de Saint Martin, pour lequel Saint Bertin avait la plus grande dévotion. C'est sans doute à côté de cet autel de l'Eglise de St.-Martin que fut d'abord enseveli le saint abbé. Plus tard, saint Folquin, évêque de Thérouanne, y fut aussi inhumé. Il résulte d'un passage du manuscrit d'où nous avons tiré la vie de saint Bertin (1), que l'autel placé dans le fond et au milieu de l'édifice, se trouvait presque en face d'une entrée latérale située au midi (à l'endroit où se trouve ordinairement la tour dans nos Eglises); en arrivant par cette issue, on apercevait d'abord, à droite, le tombeau de saint Folquin, puis, à gauche, de l'autre côté, on voyait celui de saint Bertin, dont le grand autel masquait la vue et gênait le passage. Ces deux sépultures ont été retrouvées exactement dans l'ordre indiqué; elles étaient en pierres blanches ou jaunes, bien taillées et de grand appareil. (Voir l'ouvrage de M. de la Plane cité plus haut.)

Cependant saint Omer avait donné à son ami saint Bertin l'église de Notre-Dame de Sithiu afin qu'elle servît à la sé-

---

(1) Sed ut situm ecclesiæ nescientibus dicam, intrantibus è regione meridianâ intercludit sancti prædicti patris tumbam antè positum quod et præcipuum sancti MARTINI altare. Atque ideò in dexterâ ipsius parte primum occurrit beati FOLQUINI tumulus, ad jam dicti patris tumbam ire volentibus. (*Vie de saint Folquin, douzième feuillet, au verso.*)

pulture des religieux, l'île de Sithiu étant trop humide pour y établir un cimetière digne de recevoir des dépouilles mortelles qui avaient été les temples vivants de l'esprit saint. Longtemps les religieux de saint Bertin furent laissés dans la paisible possession de cette église, qui ne fut convertie en un collége de chanoines que beaucoup plus tard (820). Et qu'on ne s'étonne point de voir cette confusion apparente dans l'administration et le clergé du diocèse, car alors, selon la judicieuse remarque du savant et pieux auteur de l'histoire de saint Léger et de l'église des Francs au septième siècle (1). « L'invasion avait ramené les temps apostoliques ;
» l'église semblait rentrer au Cénacle de Jérusalem pour re-
» commencer la conquête du monde. La communauté des
» premiers jours réapparaît ; moines et clercs échangent
» leurs noms, leurs vêtements, leurs fonctions, leur disci-
» pline ; ils partagent jusqu'à leurs habitations. Saint Au-
» gustin, dans les jardins de l'évêque Valère, saint Eusèbe
» de Verceil, à son retour d'Orient, donnent à ce mouve-
» ment deux directions parallèles qui, au septième siècle, se
» développent concurremment et se croisent avec l'œuvre de
» saint Benoît. A quelques expressions des conciles et des
» actes des saints, l'institut des chanoines ou des clercs ré-
» guliers semblerait avoir commencé un siècle avant Chro-
» degang, son fondateur, qui, du reste, emprunta presque
» toute sa règle à celle des moines. L'obéissance à l'évêque
» et à l'abbé différaient peu : la stabilité dans une église
» équivalait à celle du monastère ; la continence était atta-
» chée aux ordres majeurs, comme à la profession solen-
» nelle ; la conversion des mœurs et la perfection de vie
» étaient en plusieurs points la même pour les clercs que
» pour les moines ; les offices de jour et de nuit les appe-
» laient également à l'église aux mêmes heures ; les clercs
» vivaient pauvrement de dons manuels et mensuels, de bé-
» néfices révocables, à une table commune, sous le même
» toit, sous le même père, évêque et abbé à la fois, et les
» moines se mêlaient avec eux dans leurs cérémonies ; ils
» confondaient leurs rangs, leurs chœurs et leurs rites, et
» recevaient les mêmes dénominations par les peuples et
» dans les actes publics. Les conciles achèvent de resserrer
» ces liens ; les abbés y siègent à côté des évêques, les rem-
» plaçent même et consacrent avec eux la discipline, les ré-
» formes, les privilèges, les fondations et les dotations. »

Ce fut entre l'an 697 et l'an 700, toujours d'après le même

---

(1) Le R. P. Dom J.-B. Pitra, membre de l'abbaye bénédictine de Solesme. Paris, 1846. 1 vol. in 8o. Introduction, pages LX et LXI.

P. Stilting, que saint Bertin confia à Rigobert le soin de l'abbaye, afin de se recueillir lui même davantage et de se préparer à la mort. Vers l'an 705, il le remplaça par Erlefride ou Erlebert, et ce fut sous son administration qu'il mourut vers l'an 709, comme nous l'avons dit plus haut. Il fut inhumé dans l'Oratoire de Saint-Martin qu'il avait fait construire ou achever par Rigobert.

Nous venons de dire que saint Bertin avait pour saint Martin une dévotion toute spéciale ; Jean d'Ypres et d'autres auteurs plus anciens nous en donnent ainsi la raison. « Un jour de samedi saint Bertin, après avoir subi l'opération » de la saignée, fut tenté par le malin esprit qui mit devant » ses yeux l'apparence d'une jeune fille de condition royale, » et le saint ne s'aperçut pas immédiatement des ruses de » l'ennemi de son salut ; mais saint Martin lui apparut et » lui découvrit les pièges que le démon lui tendait. Alors » Bertin mit l'ennemi en fuite par le signe de la croix, puis, » se rendant au milieu des frères assemblés, il leur raconta » ce qui venait de se passer, leur montra que la fréquentation » des femmes était tout-à-fait contraire à la profession mo» nastique et dès-lors défendit aux femmes l'entrée de son » monastère sous peine d'excommunication. » Cette interdiction fut rigoureusement observée jusqu'au temps d'Arnoul, comte de Flandres et abbé commendataire de Saint-Bertin, qui en obtint une première fois la dispense en faveur d'Athala son épouse, vers l'an 940.

Aujourd'hui encore on peut lire, bien qu'avec peine, au fronton du portail que surmonte la tour, seul reste des splendeurs Bertiniennes, cette inscription remarquable : CASTISSIMUM DIVI BERTINI TEMPLUM CASTE MEMENTO INGREDI.

SAINT AGILE.

Saint Agile, que l'on appelle aussi saint Aile, était fils d'Agnoald, un des principaux seigneurs de la cour de Childebert II, roi d'Austrasie et de Bourgogne, et de Deuterie, aussi d'une illustre famille de Bourgogne. Ils étaient l'un et l'autre des chrétiens parfaits, et leur grande occupation était surtout d'écouter la parole de Dieu, de soulager les pauvres, de recevoir les étrangers, de protéger les veuves et les orphelins. Avec d'aussi bons exemples sous les yeux, Agile prit lui-même un grand goût pour les choses du Ciel. Or, comme un jour saint Colomban était logé chez Agnoald, il donna sa bénédiction au jeune saint, âgé alors de sept ans, et demanda à son père de le consacrer au service de Dieu. Agnoald avait une vénération profonde pour le saint abbé, il l'avait même puissamment servi auprès du roi Gontran pour lui procurer un établissement dans le royaume de Bour-

gogne. Il suivit donc son conseil et mena son fils au monastère de saint Colomban, à Luxeul, et l'y offrit à Dieu avec ce dévouement qu'il n'était pas bien rare de rencontrer dans ces âges de foi. L'enfant étudia les lettres en même temps qu'il s'exerça à la piété sous la direction de saint Eustase, qui y élevait en même temps d'autres enfants d'illustres familles pour lesquels il y avait à Luxeul une école spéciale. Lorsqu'il fut en âge d'observer la règle monastique, il s'y conforma avec la plus grande ferveur. Il s'appliquait à la lecture des livres saints, vaquait assidument à la prière, se mortifiait par les jeûnes et les veilles. Il était un modèle d'humilité et de modestie, obéissait à tous les frères, se regardant comme le dernier de tous. Il avait des qualités d'esprit fort extraordinaires, possédait une doctrine profonde et une éloquence entraînante qui lui avaient attiré l'estime et la vénération même des gens du monde et des courtisans.

Cependant Agnoald étant mort, saint Colomban manqua d'appui à la cour, et il fut livré à toute la méchanceté de la reine Brunehaut. Elle le fit chasser de son abbaye de Luxeul parce qu'elle ne pouvait lui pardonner la fermeté avec laquelle il interdisait aux femmes l'entrée de son monastère. Puis, voyant que saint Eustase son successeur n'était pas plus disposé que lui à faire acception des personnes et à montrer une molle complaisance, elle le persécuta à tel point que l'on fut obligé de députer Agile auprès du roi Thierry pour tâcher d'obtenir la confirmation d'un statut qui était regardé par les religieux de Luxeul comme fondamental et de première nécessité. Le saint réussit parfaitement dans sa mission ; non-seulement il obtint qu'il continuerait d'être défendu aux femmes d'entrer dans le monastère, mais il revint même chargé de présents pour l'église de Luxeul.

Quelques années après (617), il fut choisi avec saint Eustase pour aller porter la lumière de l'Evangile aux peuples infidèles qui habitaient au-delà des Vosges et du Jura, et jusques dans la Bavière. Ils revinrent après avoir vu leurs travaux bénis de Dieu. En 636 il fut établi abbé du monastère de Jérusalem, dans une assemblée d'évêques tenue à Clichy. Ce monastère venait d'être fondé à Rebais, au diocèse de Meaux, par saint Ouen, encore laïque et chancelier de France. Saint Agile fit de Rebais une maison d'oraison continuelle, une école de vérité, une académie pour les exercices de la pénitence, un refuge pour les pauvres, un asile pour tous. Il s'acquitta de ses nobles fonctions avec une vigilance et une activité infatigables jusqu'à ce qu'il plut à

Dieu de l'appeler à lui, le 30 du mois d'août, vers l'an 650.

Comme saint Agile avait long-temps habité Luxeul, et qu'il y avait été connu et vénéré de saint Bertin et de ses compagnons, les religieux de Sithiu l'avaient toujours regardé comme leur guide, souvent ils avaient recours à ses lumières et à son expérience, et comme il avait été leur patron pendant sa vie, ils continuèrent de le vénérer d'une manière spéciale après sa mort et de le compter au nombre de leurs protecteurs particuliers dans le Ciel.

SAINT WALBERT ET SAINT BERTIN SON FILS.

Il a déjà été question de saint Walbert dans la vie de saint Bertin. Son fils avait été tenu sur les fonts sacrés par saint Bertin lui-même qui lui avait donné son nom. Plus tard il devint religieux de l'abbaye de Sithiu sous la conduite de son père spirituel et il y mourut après avoir persévéré dans une grande sainteté. Après sa mort son corps fut déposé dans la châsse de saint Erkembode.

SAINT ERKEMBODE.

Il succéda à Erlefride comme abbé de Saint-Bertin... Nous avons donné sa vie au 12 avril, pages 91 et suiv.

A saint Erkembode succéda Waimare, puis Nanthaire. C'est sous l'abbé Nanthaire que le roi Childéric III fut relégué dans l'abbaye de Sithiu où bientôt il mourut et fut enseveli par le même abbé. Nanthaire vécut jusqu'au second couronnement de Pepin-le-Bref en 754.

Il eut pour successeur Datbert ou Dagobert, après lequel vint Hardrade en 766. Odland gouverna l'abbaye de 795 ou 796 jusqu'en 804. Nanthaire II ou le Jeune lui succéda. En 808 il fut envoyé comme ambassadeur de Charlemagne au pape Léon III. Il mourut en 818. Un Anglais du nom de Frédégise ou Fridogise, disciple d'Alcuin, lui succéda en 820. C'est lui qui, d'après Jean d'Ypres, changea entièrement le régime sous lequel avait été jusqu'alors l'église Notre-Dame de Saint-Omer. Il l'ôta en effet aux religieux de Saint-Bertin pour y mettre à leur place des chanoines qui plus tard furent sécularisés.

Hugues I, un des fils de Charlemagne, succéda à Frédégise en 834. C'est sous son administration que fut offert à Dieu dans le monastère de Saint-Pierre de Sithiu, à l'âge de sept ans, celui qui plus tard devait être le savant et courageux

SAINT GRIMBALD.

Nous avons raconté sa vie au 8 juillet, pages 145 et suiv.

Adalard succéda à l'abbé Hugues en 844. Sous son règne saint Folquin, évêque de Thérouanne, leva de terre le corps de saint Bertin et le plaça dans un endroit plus secret et plus sûr. Lui-même étant mort plusieurs années après, il fut enseveli à la droite du tombeau desaint Bertin, comme déjà il a été dit plus haut. Adalard mourut en 864. En 859 la dignité d'abbé avait été enlevée à Adalard pour être donnée à Hugues II ou le Jeune, fils de Conrad et oncle de Charles-le-Chauve; elle lui fut restituée deux ans après. C'est alors que s'offraient généreusement en holocauste

LES QUATRE MARTYRS DE SAINT-BERTIN, WORARD, WINETBALD, GERWALD et REGENHARD.

Nous avons raconté l'histoire de ces quatre héros de Sithiu dans notre vie de saint Humfroi, pages 86 et 87. Nous joindrons à ce récit les lignes suivantes, qui sont extraites de Raissius (Arnoul de Raisse, chanoine de Douai), dans son *Auctarium ad natales Sanctorum Belgii*, *p.* 182) :

« A Saint-Omer, dans le monastère de Saint-Bertin, qui » est situé entre les murs de la ville, la Passion de quatre » moines.

» L'an du Sauveur 861, les Normands, ayant avec une » grande avidité pénétré dans ce monastère pour y enlever » des trésors, Dieu l'ayant ainsi prévu, ils n'y trouvèrent » aucun des frères (tous s'étant réfugiés en des endroits » plus sûrs), à l'exception de quatre qui s'étaient voués à » ne point sortir du monastère, mais bien plutôt à donner » leur vie pour Dieu et la sainte religion. Les tyrans ayant » donc d'abord détruit et pillé le monastère, firent ensuite » subir différents supplices à ces martyrs du Christ, les » prêtres *Wocard* et *Winetbald*, et les diacres *Gerwald* et » *Regenhard*, et ainsi ils consommèrent leur vie par le » martyre. »

SAINT HUMFROI.

Saint Humfroi, ou Humfride, succéda à Adalard vers 864. Nous avons raconté sa vie au 8 mars, pages 83 et suivantes.

Hilduin enleva l'abbaye à saint Humfroi, en 866, ainsi que nous l'avons dit dans la vie du saint évêque de Thérouanne. Il la gouverna jusqu'en 877, et eut pour successeur

SAINT FOULQUES,

dont nous avons raconté la vie, pages 150 et suivantes.

Rodolphe succéda à saint Foulques et vécut jusqu'en 892. Alors, ainsi que nous l'avons dit dans sa vie, saint Foulques

devint de nouveau abbé de Saint-Bertin. Mais il fut indignement assassiné par Winemare, l'an 900 de J.-C., et alors vinrent pour Saint-Bertin des jours de deuil et de grande désolation.

Baudouin-le-Chauve, comte de Flandres, extorqua l'abbaye des mains de Charles-le-Simple, et la tint jusqu'en 917. Adolphe ou Adalolfe son fils, comte de Boulogne, lui succéda. Il mourut en 933, et eut pour successeur son frère Arnoul-le-Grand, comte de Flandres Arnoul répara le mal qu'avait fait son père et satisfit ainsi à la grande loi de l'expiation; car il donna l'abbaye de Saint-Bertin à l'illustre abbé de Brogne Saint-Gérard, pour qu'il la réformât et la fît rentrer dans sa ferveur primitive.

SAINT GÉRARD.

Saint Gérard est honoré comme le restaurateur de la discipline monastique dans les Pays-Bas et les autres provinces voisines jusqu'aux bords du Rhin. En effet, outre le monastère de Brogne et de Saint-Guislein, où d'abord il fit régner la plus grande ferveur, il réforma celui de Blandinberg, ou Saint-Pierre-de-Gand, celui de Saint-Bavon, de la même ville, ceux de Saint-Martin de Tournay, de Marchiennes, de Hasnon en Ostrevant, de Ronse ou Rhonay, de Saint-Vaast d'Arras, de Turhoult, de Wormhoult, de Saint-Riquier, de Saint-Bertin à Saint-Omer, de Saint-Silvin ou Auchy les-Moines, de Saint-Wulmer de Samer, de Saint-Amand, de Sainte-Berthe de Blangy, et de Saint-Amé de Douai.

Saint Gérard travailla avec des peines incroyables à la réformation de tous ces monastères. Il eut à surmonter les contradictions sans nombre d'esprits indociles devenus tout-à-fait incapables de discipline. Il ne se rebuta point cependant et ne se borna même pas à ceux que nous venons de mentionner. La sphère de ses travaux s'étendit jusqu'en Lorraine, en Champagne et en Picardie, et il fut le restaurateur de la discipline religieuse dans tout le pays situé entre la Somme, la Meuse et l'Océan. Faisons connaître en peu de mots ce grand et pieux personnage.

Gérard naquit d'une famille illustre vers le temps de Charles-le-Gros. Il suivit d'abord la carrière des armes et servit sous Bérenger, comte de Namur. Il se distingua par l'excellence de ses vertus chrétiennes, en même temps que par sa bravoure et sa sagesse dans le conseil. Aussi le comte avait-il toute confiance en lui et il ne laissait passer aucune occasion de lui en donner des pr euves. En 91⁷. il le chargea d'une mission auprès du prince Robrt,

fils du comte Robert-le-Fort et frère du roi Eudes qui avait régné entre Charles-le-Gros et Charles-le-Simple. Le saint ayant laissé à Paris ceux qui l'accompagnaient alla seul loger dans l'abbaye de Saint-Denys, résolu d'y faire une retraite de quelques jours pour se renouveler dans la ferveur de la foi et des œuvres chrétiennes. Un tel changement, ou plutôt un tel perfectionnement s'opéra dans son intérieur pendant cette retraite, qu'à son retour auprès de son Seigneur il lui communiqua, ainsi qu'à son oncle Etienne évêque de Liège, le projet qu'il avait conçu d'embrasser l'état monastique. Ayant obtenu leur assentiment, il revint à Saint-Denis et fit de si grands progrès dans la perfection chrétienne, que ses supérieurs l'obligèrent deux ans après à recevoir les premiers ordres (924). Il les reçut avec les interstices d'une année entre chacun des ordres jusqu'au diaconat. Mais il fallut lui accorder ensuite cinq années entières pour se préparer à celui de la prêtrise, tant était grande l'idée qu'il s'était formée de la dignité sacerdotale. Il y avait dix ans qu'il menait la vie religieuse dans l'abbaye.

Alors il retourna dans son pays pour y prendre soin de l'Eglise qu'il avait autrefois bâtie à Brogne, emportant avec lui les reliques précieuses de saint Eugène, martyr et disciple de saint Denys (930). Voyant que les clercs qu'il avait mis dans cette église n'y faisaient point leur devoir et ne voulaient aucunement changer de conduite, il les chassa et les remplaça par des religieux. Telle fut l'origine de la célèbre abbaye de Brogne.

Cependant saint Gérard se voyant obsédé par la foule des peuples qui avaient recours à lui, et ne pouvant obtenir de l'évêque de Liège la démission de sa charge d'abbé, s'était construit une cellule à l'écart pour y vivre en reclus et converser avec Dieu en toute liberté. Mais la divine Providence en avait disposé autrement; elle voulait, une fois encore, réaliser la vérité de la parole évangélique : celui qui s'abaisse sera élevé. En effet, l'évêque de Cambrai, à la sollicitation de Gislebert duc de Lorraine, chargea Gérard du soin d'une nouvelle communauté, celle de Saint-Guislein dans le Hainaut. Malgré sa résistance, malgré ses larmes, il dut céder, quitter sa retraite si chère et prendre ce nouveau fardeau, sans avoir même la liberté de se décharger sur un autre de la direction de son monastère de Brogne. Il se mit donc à l'œuvre, et il eut bientôt rétabli dans cette maison la piété solide avec l'esprit de pauvreté, de mortification et de prière, employant pour arriver à son but la meilleure de toutes les prédications, celle de l'exemple. Aussi le grand succès que Dieu donnait à ses travaux le fit rechercher par

divers princes et seigneurs des provinces voisines, qui souhaitaient de voir une bonne réforme dans les monastères qui se trouvaient sur leurs terres et qui étaient tombés dans le relâchement.

Le comte Arnoul était gravement malade de la pierre. Beaucoup de chirurgiens s'empressaient autour de lui dans l'espoir de recevoir une grande récompense s'ils parvenaient à le guérir. Pour l'engager à souffrir l'opération de la taille, ils la firent devant lui sur dix-huit personnes attaquées de cette cruelle maladie, et toutes guérirent à l'exception d'une seule. Mais Arnoul, plus effrayé de la mort de ce malade qu'encouragé par la guérison des dix-sept autres, ne put se résoudre à subir l'opération. Plaçant tout son espoir dans les moyens surnaturels, il eut recours à saint Gérard qui, par ses ferventes prières, obtint sa guérison. Gérard était à peu près le seul homme de son temps qui eût conservé en Occident toute la pureté de la règle monastique ; ce fut lui qu'Arnoul chargea de la rétablir à Saint-Bertin. Il ne pouvait donner à Dieu une marque plus réelle de sa reconnaissance.

L'entreprise cependant était difficile. Dès longtemps habitués à une vie relachée, les religieux de Saint-Bertin se révoltèrent dès qu'on leur parla de réforme, et ni la douceur ni les menaces ne purent les ramener à des sentiments plus conformes à leurs vœux de religion. Alors Arnoul les chassa de l'abbaye et y établit à leur place, sous la conduite de Gérard, des moines tirés de divers monastères.

Après avoir remis la règle en vigueur, saint Gérard confia le soin de l'abbaye à un des plus fervents et des plus prudents de ses religieux,

LE BIENHEUREUX AGILON,

qui avait été religieux du monastère de Saint-Apre, à Toul. Agilon ne vécut que peu de temps, et deux ans après, Gui, neveu de saint Gérard, fut nommé abbé de Saint-Bertin.

En 648, Gui fut déposé par saint Gérard lui-même et eut pour successeur Hildebrand, qui gouverna le monastère avec la plus grande perfection. Aussi fut-il choisi quatre ans après pour réformer celui de Saint-Vaast, et Regenold ou Reginald devint abbé de Saint-Bertin. Ce fut sous son administration qu'une sorte de lèpre hideuse (*elephantiasis*) vint ravager le monastère (960). L'abbé en fut atteint et dut bientôt céder à una utre sa charge abbatiale ; il se retira à Vasconvilliers.

Cependant saint Gérard avait rendu son âme à son créateur le lundi troisième jour d'octobre de l'an 959. Jusqu'à la fin de sa vie il s'était acquitté avec le plus grand zèle des charges nombreuses de ses importantes fonctions. Malgré

son grand âge il avait voulu faire le voyage de Rome pour solliciter une bulle nécessaire à l'exécution de ses plans et avant de mourir il avait fait une dernière visite à tous les monastères qui étaient sous sa direction.

Adalolphe succéda à Reginald, mais il ne fit que passer ; car Arnoul voulait faire revenir d'Arras son neveu Hildebrand pour le mettre de nouveau à la tête de l'abbaye, ce qui eut lieu en effet. Ce fut à Adalolphe que Folquin dédia le *Cartulaire de Saint-Bertin* qui porte son nom.

A Hildebrand succéda Baudouin II, puis Arnoul II ; puis vint Gauthier, à qui Folquin abbé de Laubes dédia sa *Vie de saint Folquin*. Gauthier mourut en 996.

Trutgand lui succéda jusqu'à l'an 1,000, d'après Ferry de Locres. Odbert vint ensuite et régna douze ans. Hemfroi lui succéda et mourut en 1021.

Cependant la discipline restaurée par saint Gérard ne s'était pas maintenue longtemps, une nouvelle réforme était devenue nécessaire. L'abbé Roderic, moine de Saint-Vaast et successeur d'Hemfroi, travaillait avec ardeur à rétablir l'ordre et la règle, lorsqu'un incendie, plus terrible que tous ceux que l'abbaye avait précédemment éprouvés, vint la réduire presque tout entière en cendres. Un autre fléau du Ciel vint fondre sur Saint-Bertin ; la peste se déclara dans le monastère et mit dans la terre onze religieux en quarante jours. Le nombre des moines qui sous l'abbé Hildebrand, en 962, s'élevait à quarante-six, s'était réduit à huit sous l'abbé Roderic, qui mourut en 1043. L'abbé Bovon entreprit de reconstruire de fond en comble l'église de Saint-Bertin, mais il n'eut pas le temps de mener à fin cette entreprise qui fut terminée par son successeur Héribert. C'est à l'abbé Bovon que Folcard, moine de Sithiu, offrit son travail sur la vie de saint Bertin. Sous l'abbé Jean Ier, qui avait succédé à Héribert, un nouvel incendie vint dévorer non-seulement le monastère entier, mais encore presque toute la ville. Jean se mit aussitôt à réparer le désastre ; il reconstruisit le cloître qu'il orna de belles sculptures, rebâtit le réfectoire sur un plan plus vaste, restaura l'église et l'embellit, éleva une chapelle en l'honneur de la Sainte Vierge, s'occupa de la bibliothèque de l'abbaye autrefois si bien renouvelée par le moine et infatigable copiste Guntbert sous l'abbé Fridogise, et l'enrichit de plusieurs bons et utiles ouvrages. Jean Ier mourut en 1095; il eut pour successeur le bienheureux Lambert, dont nous parlerons après la biographie du vénérable Alvise.

E. V........

LE VÉNÉRABLE ALVISE,

ÉVÊQUE D'ARRAS.

L'utilité des études historiques de la période du moyen-âge ne saurait être contestée. Elle a, en effet, amené la découverte d'une multitude de faits précieux à recueillir pour l'histoire générale, et donné lieu à un grand nombre de monographies et de biographies qui intéressent au plus haut point l'histoire locale. Alvise, évêque d'Arras au douzième siècle, honoré du titre de *vénérable* par Raissius chanoine de Douai, dans son supplément à la vie des saints de Belgique de Molan, nous a paru mériter une étude biographique. Les principaux traits de la vie de cet illustre élève du monastère de Saint-Bertin, ami particulier du célèbre Suger, se trouvent épars dans divers recueils que nous avons consultés avec soin. Ces documents, qui sont d'ailleurs d'un piquant intérêt pour l'histoire ecclésiastique, nous ont fait regretter de n'avoir presque rien découvert qui ait rapport à la vie intérieure du saint évêque. Cela, du reste, n'a rien qui doive étonner, puisque Alvise n'a point eu de biographe contemporain.

Il naquit dans l'ancien diocèse de Thérouanne, à la fin du onzième siècle, et entra, jeune encore, à l'abbaye de Saint-Bertin pour s'y former à la science et à la vie religieuse. Lambert, frère de Clémence, comtesse de Flandre (1), s'occupait alors à faire renaître parmi les cénobites

---

(1) Admis fort jeune à Saint-Bertin, Lambert fut envoyé à Paris où il étudia avec tant de succès, qu'à son retour dans le monastère on le chargea d'y enseigner les belles-lettres et la théologie. Appelé à succéder à Jean Ier de ce nom, en 1095, il n'accepta qu'avec répugnance la charge d'abbé. Sa profonde humilité lui valut de si grandes grâces, qu'il se rendit habile à traiter les affaires les plus épineuses. Ce fut ainsi que, de concert avec Lambert de Guines, évêque d'Arras, il parvint à faire agréer, malgré les résistances opiniâtres du chapitre, la nomination de saint Jean de Warnêton à l'évêché de Thérouanne.

Il fit embrasser à ses religieux la réforme de Cluny, après s'être rendu lui-même dans le monastère de ce nom, pour s'y former à la pratique des observances régulières. Il revint ensuite à Saint-Bertin avec quelques religieux de cette maison, et y remit en vigueur la règle de Saint-Benoît, avec un tel succès, qu'en peu de temps, il se vit à la tête de plus de cent vingt religieux qui vivaient dans la plus grande régularité. Il réforma l'église de Saint-Martin d'Ypres et celle de Formezelle, rétablit la règle dans l'abbaye d'Auchy-lès-Hesdin et remit celle de Bergues-saint-Winoc sous l'obéissance de Saint-Bertin. On voit, dans ce travail sur Alvise, comment il contribua à réformer celle de Saint-Vaast. Ce prélat concourut à la fondation d'une maladrerie près de la ville de Saint-Omer, et à celles de plusieurs autres établissements de charité. Il était si libéral envers les pauvres, que pour les secourir dans une année de disette, il vendit une table d'autel en argent. Son abbaye obtint une telle réputation qu'on l'appela *le monastère des monastères*. Ce pieux et savant abbé mourut en 1125.

de Sithiu le goût de l'étude. Promu en 1095 à la charge d'abbé, ce pieux réformateur se servit d'Alvise, qui était l'un de ses plus zélés disciples, pour propager les nouvelles règles de Cluny dans plusieurs maisons de l'ordre de Saint-Benoît, et notamment dans le célèbre monastère de Saint-Vaast. Sur la demande de l'évêque Lambert de Guînes, l'abbé de Saint-Bertin vint, dans cette ville, accompagné d'Alvise, qui, du consentement de Henri abbé de Saint-Vaast, prit la charge de prieur. « Animé, dit Malbrancq » (I), d'un vif amour pour la vertu et pour la rigoureuse » observance de la règle, son autorité devint d'autant plus » grande, qu'à un zèle fervent pour la propagation des senti- » ments religieux il joignait des connaissances nombreu- » ses et approfondies. » Une fraction de la communauté, néanmoins, demanda et obtint du souverain pontife l'autorisation de se retirer dans la prévôté d'Haspres, en Hainaut, pour y vivre sous la direction d'un abbé particulier. Mais Alvise ne tarda point à ramener à l'unité ces opposants, par la douceur de son commerce et la bonne odeur de religion qu'il répandait autour de lui: tous abandonnèrent la retraite d'Haspres pour se soumettre à la nouvelle discipline.

Après deux années de séjour dans l'abbaye de Saint-Vaast, les religieux d'Anchin, vivement sollicités par l'abbé de Saint-Bertin d'adopter la réforme de Cluny, élurent Alvise pour les gouverner. Il emporta les regrets unanimes des religieux d'Arras. Lui-même abandonna avec beaucoup de peine cette communauté naguère si troublée et maintenant si unie, que ses membres n'avaient plus qu'une même pensée, qu'une seule et même volonté. Mais, ajoute encore ici Malbrancq (II), il ne pouvait ni résister ni se plaindre, pressé comme il l'était par les sollicitations de l'évêque d'Arras et de l'abbé de Saint-Bertin son supérieur naturel, par Gilduin et Robert, abbés démissionnaires d'Anchin, par le comte et la comtesse de Flandre et par la communauté tout entière. Il prit donc en mains les rênes de ce nouveau gouvernement, et bientôt on vit briller à Anchin, comme à Saint-Vaast d'Arras, toutes les vertus monastiques. Ce fut au point que ce bon exemple fit concevoir à plusieurs communautés voisines le désir d'embrasser à leur tour la règle de Cluny.

Alvise était abbé d'Anchin dès l'année 1112, époque où le pape Paschal II confirma les donations faites au prieuré

(I) Malbrancq *de Morinis*, tome III, liv. IX, chap. 20.

(II) Ibidem.

de Saint-Georges-lès-Hesdin, fondé en 1094 sous la dépendance de ce monastère (I).

Nous le voyons entrer en relation avec saint Bernard pendant cette prélature, et conquérir l'estime de cet illustre abbé de Clairvaux, qu'il conserva pendant toute sa vie.

Raissius a puisé dans les monuments de l'abbaye d'Anchin les traits suivants qui concernent l'administration d'Alvise. Il fut, dit-il, donné aux religieux comme un rayon du plus pur soleil qui fit pénétrer au milieu d'eux une douce lumière ; puissamment aidé, dans la suite, des pieux cénobites dont il s'était entouré, il rétablit la règle dans plusieurs abbayes. A sa voix, les moines les plus obstinés dans l'indiscipline rentrèrent dans le devoir. Il advint donc ainsi, que la petite île d'Anchin se convertit en une merveilleuse fontaine dont les eaux fécondèrent l'état monastique dans tout le pays. Alvise, en effet, s'était posé dans cette contrée comme la colonne de l'état religieux, en sorte que tous les efforts des méchants vinrent échouer contre son inébranlable fermeté. Voici un exemple qui peut en donner une idée. Il avait frappé d'excommunication un seigneur nommé Rainorus pour le fait d'un envahissement des possessions de son abbaye. Le chevalier s'avança plein de courroux, l'épée haute et d'un air menaçant, au-devant de l'abbé.au moment où il s'acheminait vers l'une de ses fermes. Alvise chantait les louanges de Dieu.Plein de confiance dans le secours du Ciel et dans la justice de sa cause, il ne voulut ni interrompre sa prière, ni même s'arrêter un instant pour considérer son persécuteur.Lorsqu'il eut terminé l'office divin, il exhorta les frères qui l'accompagnaient à continuer de prier. Pour lui, s'étant tourné vers cet homme qui était bouillant de colère : Retire-toi, lui dit-il, tu n'es qu'un pervers et un excommunié dont je ne redoute ni la présence, ni les menaces. Le chevalier, atteint par un juste jugement du Ciel, mourut misérablement peu de temps après (II).

Depuis près de vingt années déjà l'abbaye d'Anchin prospérait sous la sage direction d'Alvise, lorsqu'il fut élu évêque d'Arras, en 1131. Il témoigna, en apprenant son élection, de vives répugnances, et répondit par un refus. Il fallut que le pape Innocent II, qui se trouvait alors à Pontoise, lui enjoignît de se soumettre et d'accepter. « Nous vous ordon-» nons, lui dit-il, d'entreprendre sans vous y opposer davan-» tage cette œuvre de Dieu à laquelle vous êtes appelé ; afin » que l'église d'Arras, qui, sans doute à cause de ses fautes,

(I) *Gallia christiana*, t. III, col. 411.

(II) V. l'*Auctarium* de Raissius au 5 octobre, p. 484.

» a tant perdu sous le double rapport du spirituel et du tem-
» porel, fleurisse de nouveau, aidée de la grâce divine, par
» vos salutaires exhortations et vos bons exemples. » (I)
Saint Bernard avait pris soin de faire connaître Alvise au souverain pontife. Cette lettre était le résultat des inspirations de ce grand docteur.

Le roi de France, Louis-le-Gros, lui écrivit aussi pour le presser de permettre qu'on lui imposât les mains. Nous traduisons mot à mot la lettre de ce prince. « Louis, par la
» grâce de Dieu, roi des Francs, au vénérable Alvise, son
» très-cher ami, élu évêque d'Arras par la même grâce, sa-
» lut. Sache votre bénignité que nous avons éprouvé une
» grande joie en apprenant votre élection. C'est pourquoi
» nous vous prions, pour l'amour de Dieu, et eu égard à ce-
» lui que nous vous portons, de vous charger de cette digni-
» té et de consentir à cette élection, que nous approuvons
» très-fort et dont nous voulons l'exécution. Nous vous ai-
» mions déjà, il est vrai, pour votre bonne vie et votre hono-
» rable réputation. Vous nous devenez beaucoup plus cher
» dès ce moment, et notre amitié pour vous augmentera de
» plus en plus. Adieu. » (II)

Louis VI écrivit en même temps à Thierry d'Alsace, comte de Flandre, ainsi qu'au clergé et au peuple d'Arras, pour les féliciter sur cette élection. « Nous nous réjouissons, dit-il
» aux Atrébates, et nous vous remercions de ce que vous
» vous êtes choisi pour évêque, Alvise, abbé d'Anchin, que
» nous connoissons et que nous aimons depuis long-temps
» à cause de la pureté de sa vie. Nous approuvons donc cette
» élection et nous vous prions avec instances d'honorer et de
» respecter ce prélat comme votre pasteur. Puisse-t-il vous
» devenir plus cher à cause de nous. » (III)

Raynaud, archevêque de Reims, s'adressa aussi au clergé, aux chevaliers et à tout le peuple d'Arras, pour leur dire que Dieu leur avait donné une preuve éclatante de sa miséricorde en établissant, pour les gouverner, un homme sage et religieux, tel que les saints canons le demandent. Il les exhorte à mettre à profit ses salutaires instructions et à lui obéir en toutes choses, comme de bons enfants font à l'égard d'un bon père. « Mais, ajoute-t-il, comme vous avez souffert de
» puis long-temps de grands dommages par suite de la
» guerre, nous vous enjoignons, pour la rémission de vos
» fautes, de vous en tenir à ses avis pour conclure une bonne

(I) Baluze, *Miscellanea*, t. v, p. 401.
(II) Ibidem, p. 402.
(III) Ibidem.

» paix qui vous vaudra, de la part de Dieu, une grande abon-
» dance de fruits, tant spirituels que temporels. » (I)

Cette lettre, adressée aux trois ordres de la ville d'Arras, prouve qu'il s'y trouvait alors des factions qui la divisaient, et que ce malheureux état de choses avait été de longue durée.

Dès la première année de son épiscopat, Alvise s'appliqua à réformer les maisons religieuses, persuadé que leur bonne direction est de nature à procurer l'édification publique et à attirer sur un diocèse les bénédictions du Ciel. Il crut donc devoir substituer, en 1131, aux chanoines séculiers qui desservaient à Aubigny l'église de Saint-Kilien, des religieux de l'ordre de Saint-Augustin, qui avaient été institués au Mont-Saint-Éloy pour garder le tombeau de saint Vindicien, l'un de ses prédécesseurs sur le siége d'Arras. Le comte de Saint-Pol, dont la juridiction temporelle s'étendait sur le bourg d'Aubigny, et Thierry d'Alsace approuvèrent cette mesure, qui fut ensuite sanctionnée par le pape Innocent II (II).

L'année suivante, il établit à Marœuil, au lieu des clercs qui s'y trouvaient pour honorer sainte Bertille et y perpétuer son culte, des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, qui s'affilièrent à la congrégation d'Arrouaise sous la direction de Bauduin leur premier abbé (III).

En même temps il remplaçait à Houdain les clercs de l'église de ce lieu pour y établir un prieuré dont il confia la direction aux bénédictins de l'abbaye de Saint-Remy de Reims. Anselme, seigneur d'Houdain, souscrivit à cette mesure qui fut sanctionnée par Thierry d'Alsace (IV).

En 1134, Alvise se rendit, avec son métropolitain, l'archevêque de Reims, au concile de Pise où se trouva saint Bernard, et qui eut pour résultat l'excommunication de l'antipape Anaclet, compétiteur d'Innocent II. En revenant en France, l'évêque d'Arras fut arrêté et maltraité par des gens du parti de l'antipape. Plusieurs autres prélats furent saisis en même temps et partagèrent sa captivité. Pierre le vénérable, abbé de Cluny, écrivit à Innocent sur cette arrestation qui ne fut point, du reste, de longue durée. Nous retrouvons en effet, peu de mois après, Alvise assistant à une cour plénière que tint à Ypres le comte de Flandre, avant son départ pour la Terre-Sainte, où il voulait secourir Foulques d'Anjou, son beau-père, devenu roi de Jérusalem.

(I) Ibidem.
(II) Ferri de Locre, *Chronicon Belgicum*, p. 291.
(III) Voir notre *Histoire de sainte Bertille*.
(IV) Miræus, *Diplomata Belgica* et notre *Histoire de sainte Berthe*, p. 95.

Les évêques de Thérouanne et de Cambrai firent aussi partie de cette assemblée, où la paix, établie par Bauduin à la Hache, fut de nouveau jurée par les seigneurs flamands, en présence des évêques, pour assurer la tranquillité du pays pendant l'absence du comte (1).

Peu de temps après (1135), l'évêque d'Arras eut à gémir sur un accident qui porta la désolation dans sa ville épiscopale. Elle fut en grande partie ruinée par un incendie qui consuma en même temps l'abbaye de Saint-Vaast. Alors, dans nos villes, la plupart des habitations étaient construites en bois et couvertes de chaume. Celle de Béthune subit le même sort deux ans plus tard.

On sait combien étaient, par fois, folles et téméraires les entreprises belliqueuses des seigneurs au moyen-âge. Hugues de Camp d'Avesnes, troisième du nom, comte de Saint-Pol, aidé du seigneur d'Auxi-le-Château, dont la domination s'étendait sur les rives de l'Authie (petite rivière qui séparait la province d'Artois de celle de Picardie), uni, en outre, aux sires de Beauval et de Saulty qui vinrent le joindre avec leurs vassaux, ce comte conçut le hardi projet de former le siége de Saint-Riquier. Indigné de la résistance des bourgeois, il fit pleuvoir le feu grégeois sur divers points de la ville. L'église de la célèbre abbaye de ce nom devint surtout un point de mire pour les assiégeants. Ce projectile y pénétra et atteignit un religieux qu'il consuma sur l'autel même où il célébrait la messe. Deux mille sept cents personnes périrent durant cette fatale journée, tant dans l'église et dans le monastère qui furent incendiés, que dans l'intérieur de la ville. (II)

Peu de temps après qu'il eut causé ce désastre, Hugues de Camp d'Avesnes fit assassiner par guet-à-pens, au moment où il revenait de la chasse, le comte de Ponthieu son parent, et perça de sa propre épée un prêtre au pied de l'autel à Beauvoir, petite commune entre Auxi-le-Château et Doullens. Ce prêtre s'était élevé dans un sermon contre les actes criminels du comte de Saint-Pol, devenu une véritable plaie pour la contrée.

L'évêque d'Amiens, celui de Thérouanne et l'abbé de Saint-Riquier prirent occasion d'un concile tenu à Reims et présidé par le pape Innocent II, pour porter plainte contre Hugues de Camp d'Avesnes. L'évêque d'Arras ne demeura point étranger à cette affaire importante. Il écrivit au roi pour réclamer son intervention dans le cas où les anathè-

---

(1) *Histoire des Comtes de Flandres*, par M. Edw. Le Glay, t. 1, p. 339.
(II) *Martyrologe de Saint-Riquier*.

mes de l'Église demeureraient impuissants. Louis VI répondit à Alvise qu'il confiait à sa prudence le soin de remettre dans la bonne voie ce *tyran* et ce *sacrilége*, et qu'il le trouverait disposé à l'aider de tout son pouvoir. (I)

Le souverain pontife lança une bulle d'excommunication contre le coupable. Lorsqu'il vit que la fréquentation des sacrements et même l'entrée de l'Église lui étaient interdites, que tous le fuyaient, jusqu'aux gens de sa maison, le comte, livré à lui-même, se sentit touché de repentir, détesta l'énormité de ses crimes et demanda humblement au souverain pontife la levée des censures sous le poids desquelles il gémissait. Innocent conféra aux évêques le pouvoir de le réconcilier avec l'Église, pourvu qu'il se montrât disposé à réparer les dommages qu'il avait causés, notamment par l'incendie de la ville et du monastère de Saint-Riquier. Les prélats se réunirent au nombre de six, savoir : Garin d'Amiens, Joslen de Soissons, Milon de Thérouanne, Alvise d'Arras, Simon de Noyon et Odon de Beauvais. Ils imposèrent au coupable comte l'obligation de bâtir un monastère et de le doter convenablement, afin qu'il réparât, par cette œuvre, le désastre commis à Saint-Riquier.

Hugues de Camp d'Avesnes se rendit lui-même à Pontigny, où il obtint un abbé qui se nommait Jordan, et avec lui quelques disciples de saint Bernard, dont les vertus brillaient à ce moment-là même du plus vif éclat. Cette colonie de l'ordre de Citeaux, choisit, de concert avec le comte de Saint-Pol, un lieu sur les bords de la rivière de Canche, près de Frévent, qui prit le nom de *Carus-Campus*, aujourd'hui *Cercamp*. La donation que fit Hugues de ce domaine fut ratifiée par sa femme et ses enfants. (II)

En 1138, Alvise retira des mains des laïcs le monastère de Pas et le convertit en prieuré sous la dépendance de celui de Saint-Martin-des-Champs (III).

(I) Turpin, *historia comitum sancti Pauli*, p. 62.

(II) Quelques vers trouvés dans les Annales de Citeaux fixent à l'an 1137 la fondation de l'abbaye de Cercamp, qui toutefois ne fut habitée que quatre ans après.

> L'an mil cent trente-quatre et trois,
> Pour avoir gloire souveraine,
> Régnant Louys sur les François
> Et Innocent en cour romaine ;
> Le noble comte *Hues* Camp-d'Avaine
> Alla quérir en Auxerrois
> Abbé et couvent qu'il amène
> Cy servir Dieu le roi des rois,

L'église de Cercamp servit de sépulture aux comtes de Saint-Pol.

(III) Mabillon *Annales bénédictines*, t. VI, fol 305.

Le douzième siècle fut fécond en dotations de monastères, les instituts de Saint-Bernard et de Saint-Norbert, dans la contrée que nous habitons, la congrégation d'Arrouaise prirent à cete époque de notables accroissements. Le saint évêque d'Arras, si zélé lui-même pour tout ce qui concernait la discipline monastique, portait à ces fondations un vif intérêt. Nous le voyons donc souscrire à la fondation de la chartreuse du Mont-Dieu, au diocèse de Reims, à celle de Saint-Martin-aux-Jumeaux à Amiens. On le trouve repris dans d'autres titres qui concernent diverses donations aux églises ou aux monastères de la province ecclésiastique de Reims. Il consacra, en 1139, l'église de l'abbaye de Vicogne, ordre de Prémontré (I).

Il assista en 1840 au concile provincial de Sens où saint Bernard réfuta d'une manière victorieuse les fausses doctrines du trop fameux Abeilard. Après cette condamnation, la métropole de Reims, représentée dans cette assemblée par l'évêque d'Arras et trois autres prélats, écrivit une lettre au pape Innocent dans laquelle la science du novateur est réduite « à tenter ce qui est au-dessus de ses forces, à creuser » ce qui passe ses lumières, à se jouer de la divinité et à » profaner des mystères qu'il ne saurait comprendre (II). »

L'abbaye de Marchiennes, de l'ordre de Saint-Benoît, située sur le territoire du diocèse d'Arras, étant devenue vacante, Alvise crut pouvoir, de sa pleine autorité, nommer un nouvel abbé. Les religieux qui se prétendaient exempts de la juridiction épiscopale s'adressèrent au Souverain-Pontife pour réclamer la faculté de procéder à cette nomination par voie d'élection. Le pape, trompé apparemment par le rapport des moines qui s'étaient rendus à Rome pour défendre leurs droits, blâma la conduite de l'évêque. Le vénérable prélat prit occasion du concile de Sens pour réclamer l'appui de saint Bernard. Le saint docteur s'étant instruit à fond de cette affaire, écrivit au Saint-Siége pour déclarer que les bénédictins de Marchiennes avaient cherché à ternir injustement la réputation de leur évêque, qu'il savait être d'une soumission parfaite à la suprême autorité du siége apostolique. Saint Bernard ajoute qu'Alvise jouit d'une réputation parfaite qu'il a justement méritée par ses vertus. Il prie le Souverain-Pontife de le bien accueillir s'il se présentait devant lui pour se justifier (III).

(I) *Gallia Christiana*, t. III, col. 324.

(II) Mabillon, *ibid.* t. VI, fol. 324, et *Histoire de l'Eglise Gallicane*, t. XII, p. 29.

(III) *Lettres de saint Bernard*, n° 339, et *Annales Bénédictines*, loc. cit., fol. 339 et 340.

Les biens des seigneurs qui se rendaient en Palestine, soit à l'occasion d'une croisade, soit dans le but de faire un pélerinage au tombeau du Sauveur, étaient placés sous la sauvegarde des évêques. Nous le voyons par une lettre du Pape Lucius II (1144) à l'évêque d'Arras et à Milon évêque de Thérouanne, au sujet d'une plainte portée par le noble homme Gauthier de Werdonne (peut-être Wandonne). Le Souverain-Pontife mande aux deux prélats qu'ils aient à obliger leurs diocésains à réparer les dommages qu'ils ont causés à ce seigneur, à les y contraindre, s'il est nécessaire, par les censures ecclésiastiques (I).

Ami et compatriote du célèbre Suger abbé de Saint-Denis, Alvise fut invité par cet homme d'Etat (1144) à assister à la consécration de l'église de son monastère, monument non moins remarquable par le style de son architecture et la richesse de sa décoration que par sa destination à devenir la sépulture des rois de France. Louis VII et la reine Eléonore, les principaux seigneurs du royaume et un grand nombre d'évêques furent présents à cette solemnité (II). La mémoire de l'évêque d'Arras fut honorablement conservée dans les chroniques de Saint-Denis. Guillaume de Nangis le met au nombre des prélats les plus distingués du clergé de France au douzième siècle. Il dit qu'Alvise s'était rendu remarquable par sa libéralité, par la rectitude de son jugement et par son éloquence.... *Alvisum atrebatensem pontificem, liberalitate atque consilio et facundiâ clarum* (III).

Pour cimenter l'union qui existait depuis longtemps entre l'église d'Arras et l'abbaye de Corbie, Alvise abandonna à ce monastère le village de Ransart, et, voulant consolider l'établissement du prieuré d'Houdain, il céda à Odon, abbé de Saint-Remy, la cure de ce lieu et celle de Beugin.

L'abbaye de Saint-Nicaise à Reims avait des titres particuliers à son affection, à cause de sa grande régularité ; il lui fit don de l'autel d'Oignies. Il n'omit point dans ses pieuses libéralités la maison de Saint-Bertin où il s'était formé à la science et à la vie religieuse. Il lui abandonna l'autel de Barlin, par un acte qui porte la signature du prévôt et du doyen de sa cathédrale. Enfin, pour donner à Suger une preuve de son amitié, il gratifia l'abbaye de Saint-Denis de la cure d'Annequin vers Béthune, et en assigna les revenus à l'augmentation du luminaire de son église (1147) (IV).

(I) Baluze, loc. cit.
(II) *Gallia Christiana*, t. VII, col. 373.
(III) *Chronique de Gillaume de Nangis*, édition de Naudet et Daunou, t. XX, fol. 731.
(IV) *Gallia Christiana*.

Les abbés des monastères qui viennent d'être énumérérés conservèrent jusqu'à la fin du siècle dernier, ou, si l'on veut, jusqu'à leur suppressiou, le droit de présenter à ces cures; et telle fut, en général, l'origine des bénéfices dits *à portion congrue.* Les abbayes percevaient une partie plus ou moins considérable des dîmes qui se prélevaient sur le territoire, se chargeaient de l'entretien du chœur des églises, et rétribuaient l'ecclésiastique qui remplissait les fonctions curiales.

Il s'était écoulé près d'un demi-siècle depuis que Godefroy de Bouillon avait fondé le royaume de Jérusalem. Les colonies chrétiennes, menacées d'être envahies par les Turcs, appelèrent les princes de l'Europe à leur secours. Bientôt, à la voix de saint Bernard, l'Allemagne et la France se rangent sous l'étendard de la Croix. L'abbé de Clairvaux pénètre aussi en Flandre, et les populations se pressent de toutes parts pour voir et entendre cet homme devenu si fameux que ses paroles semblaient émanées de Dieu même. Il n'eut point de peine à entraîner l'esprit des barons et du peuple vers l'objet principal de ses prédications. De son côté, l'évêque d'Arras, aidé du bienheureux Léon, abbé de Saint-Bertin, excite le zèle du comte de Flandre, des chevaliers d'Artois et de la Morinie pour cette sainte entreprise. Tous deux prennent la croix avec le roi Louis VII à Vezelai. Le gros de l'armée se rendit d'abord à Metz, d'où le roi envoya à Worms l'évêque Alvise, afin qu'il y fît disposer des bateaux pour le passage du Rhin. Le pieux prélat fut assez heureux pour apaiser en ce lieu une sédition occasionnée par l'imprudence de quelques croisés. L'armée française traversa l'Allemagne et parvint par la Bulgarie à Constantinople, où elle avait été devancée par l'empereur Conrad, qui, déjà, avait fait l'expérience de la perfidie de l'empereur Manuël. Avant que l'armée française pénétrât dans ses États, Louis VII avait envoyé vers ce prince, en qualité d'ambassadeurs, l'évêque Alvise, Barthélemi son chancelier, et Archambaud de Bourbon. Mais le prélat tomba malade à Philippi. Voici comment Odon de Deuil (1), témoin de ses derniers moments et de sa mort, en raconte les particularités.

» On arrive enfin, dit-il à Philippi, où le vénérable Alvise mourut le 8 des Ides de septembre (1147), en confessant Jésus-Christ. Après une longue maladie, ce prélat, comprenant l'occurence de la fête de Saint-Bertin dont il avait été religieux, et celle de la nativité de la sainteVierge, réunit les clercs qu'il avait près de lui et quelques religieux,

---

(1) Odon de Deuil, moine de Saint-Denis, a composé en sept livres l'histoire de cette croisade qu'il dédia à Suger son abbé.

et leur dit, tout baigné de larmes (car c'était là un don de Dieu qu'il avait toujours eu) : Mes très-chers frères, vous » célébrerez avec le rit et la solennité convenables, la fête » de saint Bertin ; mais, comme je n'assisterai point avec » vous à la fête de la bienheureuse Vierge Marie, rendez-» moi le service qui est en votre pouvoir. Prenez vos livres » et chantez pour moi tout l'office de ce jour avec les céré-» monies ordinaires. » Ceux-ci obéirent en pleurant et firent ce qu'il demandait. Chaque fois que le saint évêque entendait le mot *Ave* ou le nom de la sainte Vierge, il faisait tous ses efforts, quoiqu'il fût à l'agonie, pour se soulever et saluer la mère de Dieu. Il rendit l'âme quand les prières furent terminées. Son corps fut inhumé hors de la ville, dans l'eglise de Saint-Georges, devant l'autel, où son tombeau devint un objet de vénération. Peu après son arrivée à Philippi, le roi se rendit dans cette église, où il pleura sur la perte de ce saint pontife. Il lui fit faire de nouvelles funérailles auxquelles il assista avec les évêques et les abbés qui étaient à sa suite. « Il est bon que l'on sache, ajoute le nar-» rateur, que nous avons vu certainement des personnes at-» teintes par la fièvre, dormir sur son tombeau, et rendre » grâces ensuite à Dieu et au défunt évêque de leur parfaite » guérison. »

Dans une lettre que Louis VII écrivit de Constantinople à Suger, il lui fait part de la mort de son *vénérable frère* l'évêque d'Arras, et il ajoute qu'elle a été précieuse devant Dieu. Cette expression, *vénérable frère*, donna lieu de penser au savant Mabillon que Suger avait été élevé avec Alvise dans la maison de Saint-Bertin.

PARENTY,

Chanoine d'Arras.

LE BIENHEUREUX LAMBERT.

Lambert, quarantième abbé de Saint-Bertin, peut être considéré comme le restaurateur et le second fondateur du monastère. A lui commence en effet une seconde époque, une ère de renaissance, une rénovation complète. Après avoir vécu longtemps dans la ferveur la plus grande, les religieux de Sithiu étaient tombés peu à peu dans le relâchement, et saint Gérard leur avait été envoyé du Ciel pour les ramener dans la voie parfaite, pour les guérir des infirmités qu'ils avaient contractées à cause de la faiblesse inhérente à la nature déchue. Mais cette réforme n'avait pas eu des effets de longue durée; bientôt le mal avait reparu, puis il avait pris le dessus et se montrait plus grand et plus profond qu'autrefois. Les remèdes ordinaires avaient été employés en vain, la maladie était invétérée, un remède héroïque était nécessaire pour ramener à la santé d'une vie régulière cette puissante organisation monastique qui avait suivi le cours de toutes les choses de ce monde. Alors Dieu suscita l'homme qui devait opérer cette réforme ou plutôt ce changement radical et sauver cet arbre vigoureux en greffant sur sa tige, devenue inféconde, un rameau d'un autre arbre plein de sève et de force, dont la jeunesse et la verdeur réjouissaient en ce moment l'Eglise, en supprimant la règle ancienne et méconnue de Saint-Colomban pour y substituer la règle toute vivante de Cluny. Ainsi devait s'accomplir la transformation de l'antique monastère, ainsi la famille relâchée du fondateur des anciens jours devait mourir et disparaître en quelque sorte, pour ressusciter pleine de vie, et de nouveau édifier le monde sous l'habit des enfants de Saint-Benoît.

Lambert fut élevé dès son enfance dans l'abbaye de Saint-Bertin. Comme il montrait de grandes dispositions pour l'étude, on l'envoya assister aux divers cours que professaient alors en France les maîtres les plus célèbres, et quand il revint au monastère il fut chargé d'enseigner ce qu'il avait appris, la grammaire, la philosophie, la théologie, la musique si nécessaire au culte divin, et de confirmer les peuples dans la foi par la puissance de ses prédications. Aussi brillait-il d'un tel éclat au-dessus de tous que bientôt il fut élevé à la dignité de prieur. Mais aimant mieux mener une vie tranquille et simple, il se démit de cette charge fort peu de temps après l'avoir acceptée.

Cependant son mérite était si éminent, qu'après la mort

de Jean, premier de ce nom, tous les suffrages des religieux finirent par se réunir sur sa tête, et il fut élu abbé de Saint-Bertin l'an 1095 et béni solennellement par Gérard, évêque de Thérouanne ; il assista cette même année au célèbre concile que tint à Clermont le pape Urbain II.

Pendant les premières années de son administration il se mit avec activité à continuer les constructions commencées par ses prédécesseurs ; il eut la consolation de mener à fin cette entreprise ; de voir terminés et le monastère et l'église, dont la dédicace fut faite le 1er mai 1106 par saint Jean, évêque de Thérouanne. « Lambert fit à l'abbaye des » embellissements et des améliorations considérables. Il fit » bâtir à grands frais des moulins hors de l'enceinte du mo- » nastère et distribuer de l'eau dans tous les endroits né- » cessaires au moyen d'un aqueduc souterrain. Il planta des » vergers, construisit une chapelle en l'honneur de la Sainte » Vierge, une infirmerie avec un cloître, un dortoir, un bâ- » timent pour recevoir les étrangers, et flanqua de deux » tours la façade de l'abbaye. L'église lui dut la plus grande » partie de sa couverture en plomb, presque toutes ses clo- » ches, une croix d'or et une chasuble d'un travail précieux; » une foule d'autres ornements, tels que chasubles, chapes, » dalmatiques, étoles, candelabres, le tout en or et en argent » et orné de pierres précieuses, un devant d'autel en or d'un » riche travail, deux autres en argent et un ciboire. De plus, » il recouvra les fiefs que ses prédécesseurs avaient impru- » demment aliénés, les dîmes tombées en mains laïques, » les bâtiments, les revenus, les champs et les bois per- » dus par une administration négligente, ou ravis par » usurpation. » (1)

Mais ce n'était là que les prémisses et en quelque sorte les symboles matériels d'une autre reconstruction bien autrement importante méditée par Lambert. Il ne songeait en effet à rien moins qu'à remettre l'âme dans ce corps de religieux qui ne conservait guères du moine que le nom et l'habit. L'esprit de pauvreté avait disparu du monastère ; la vanité s'était glissée dans des cœurs qui ne devaient connaître que la vérité et fouler aux pieds l'orgueil ; l'obéissance était oubliée, comme on pourra en juger par le trait qu'on va lire.

Le mal était grand, invétéré, le pieux abbé le savait ; il sondait la profondeur de la plaie et ne savait à quel remède avoir recours. Voici ce qu'un jour il crut devoir faire pour opérer la réforme qu'il méditait.

---

(1) V. le *Cartulaire de Saint-Bertin* et la préface à l'édition de ce cartulaire par M. Guérard, p. LII, etc.

L'an 1100, au mois de décembre, se sentant saisi d'une assez grave maladie, il se présenta tout-à-coup au milieu du chapitre...., fit aux moines un long discours sur les peines et les récompenses éternelles, leur déclara qu'il sentait approcher sa fin et qu'il ne voulait pas que Dieu pût lui reprocher d'avoir laissé vivre sa communauté dans l'indiscipline. Alors il condamna sans ménagement les fautes dont les moines se rendaient coupables chaque jour, et leur enjoignit de conformer désormais leur conduite à la règle. A cette prescription inattendue, les moines irrités, dit l'auteur du *Cartulaire de Saint-Bertin* d'où nous tirons ce récit, s'enflammèrent contre lui comme du feu dans des épines ; ils l'accablèrent d'injures et le forcèrent à retourner dans son lit.

Quand Lambert fut revenu à la santé, voyant que son autorité était méconnue, que les moyens termes n'étaient plus d'aucune utilité et qu'une régénération complète était devenue nécessaire, il prit le parti de faire subir à son abbaye un changement radical et de soumettre Saint-Bertin à l'observance et à la règle vigoureuse de Cluny.

Pour mieux réussir dans son projet, il ne s'en ouvrit à personne, si ce n'est à saint Jean, qui gouvernait alors l'évêché de Thérouanne. Il partit avec le saint évêque, feignant de l'accompagner dans son voyage de Rome, mais il s'arrêta en chemin et alla s'enfermer dans l'abbaye de Cluny alors gouvernée par saint Hugues, et y fit profession en qualité de simple moine.

Cependant les plus sages des religieux de Saint-Bertin envoyèrent bientôt vers leur abbé pour l'engager à revenir, et saint Hugues s'étant joint à eux et ayant constamment refusé l'abbaye de Saint-Bertin que Lambert voulait soumettre à sa direction, le pieux abbé se remit en chemin emmenant avec lui des religieux de l'ordre de Cluny destinés à repeupler son monastère et à y faire reparaître l'esprit de vie. Les esprits n'étaient guères mieux disposés qu'avant son départ ; il fut même forcé d'avoir recours au bras séculier et d'expulser du monastère la plus grande partie des moines. Alors la réforme de Saint-Bertin put s'accomplir et cette réforme sérieuse et radicale eut les effets les plus heureux et ranima puissamment la piété des fidèles. De toute part on accourait à l'abbaye ; moines relâchés, chevaliers, clercs séculiers, paysans, enfants, tous se dépouillaient en sa faveur de tous leurs biens et embrassaient la vie monastique. Là où l'on aurait naguères à peine trouvé 12 moines, dit un ancien auteur, on en compta bientôt plus de 120.

De l'abbaye de Saint-Bertin, la règle de Cluny fut portée d'abord dans les abbayes d'Auchy-les-Moines et de Bergues-

Saint-Winnoc, ensuite, en 1109, dans l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, par les soins du vénérable Alvise dont on vient de lire la vie. Enfin, pendant dix ans d'une administration paisible et devenue facile, Lambert eut le temps de bien affermir sa réforme et de reconstruire solidement l'édifice spirituel dont la garde lui était confiée. Il était alors attaché par l'amour le plus vif à sa chère communauté de Saint-Bertin, et il refusa la dignité éminente d'archevêque de Rheims, qui lui fut offerte, comme nous le prouve une lettre de saint Anselme. (Epistola 139, lib. 3.)

Cependant, à partir de l'année 1111, son administration fut troublée par les prétentions de l'abbaye de Cluny, qui revendiquait les droits qu'à son point de vue elle croyait avoir sur l'abbaye de Saint-Bertin. Il y eut à ce sujet beaucoup de démarches, beaucoup de pourparlers, de voyages à Rome. Cette affaire, momentanément assoupie par le génie si chrétien de saint Bernard, dura long-temps et ne fut décidée qu'en 1139 par une bulle qu'obtinrent d'Innocent II le bienheureux Léon et le vénérable Alvise, alors évêque d'Arras. Cette bulle annula complètement les prétentions de Cluny sur l'abbaye de Saint-Bertin.

L'an 1123, Lambert, tombé en paralysie, perdit l'usage de la parole et des membres. Par le conseil de l'évêque de Thérouanne, saint Jean de Warneston, il avait nommé comme vice-abbé Simon de Gand, dont nous parlerons tout-à-l'heure. Mais bientôt il fut déposé par la majorité des moines de Sithiu, qui nommèrent à sa place, malgré les réclamations de Lambert, Jean, deuxième du nom, qui de chanoine régulier était devenu depuis peu moine de Saint-Bertin, homme fort honorable d'ailleurs, et très-versé dans la langue teutonique.

Le bienheureux Lambert mourut le 22 juin 1125.

Vers la fin de l'an 1131, l'abbé Jean fut déposé par Innocent II. Alors tous les suffrages se réunirent sur celui qu'avait choisi avant sa mort le bienheureux Lambert, et l'abbaye de Saint-Bertin eut pour chef

LE BIENHEUREUX SIMON.

Simon de Gand fut élevé dès son enfance au monastère de Saint-Bertin. C'était un homme plein de religion et de science; il est un des auteurs du Cartulaire de Saint-Bertin. Le bienheureux Lambert avait tant de confiance dans sa piété et ses lumières, qu'il le chargea de la réforme de plusieurs monastères de Flandre, et le choisit ensuite pour son coadjuteur.

Il était abbé d'Auchy lorsqu'après la déposition de Jean II,

les moines de Saint-Bertin le choisirent pour leur abbé. Il fut béni en cette qualité, l'an 1131, par le B. Milon, évêque de Thérouanne.

Cependant peu d'années après, 1136, le pape Innocent ayant cassé son élection, il se soumit avec humilité et alla édifier par sa piété la ville de Gand qui l'avait vu naître. Il revint ensuite à Saint-Bertin où il s'endormit heureusement dans le Seigneur le 4 février 1148. Simon avait eu pour successeur

LE BIENHEUREUX LÉON.

Nous nous contenterons, pour le faire connaître, de traduire les quelques lignes qui lui ont été consacrées par Arnoul de Raisse dans son *Auctarium ad Natales sanctorum Belgii*, p. 30, verso; elles résument tout ce que nous avons pu lire de lui dans les divers auteurs.

« Le 24e jour de février.— A Saint-Omer, dans la commu-
» nauté de Saint-Bertin, le jour de naissance du bienheu-
» reux *Leonius* ou *Léon*. . . . . qui sortit d'un sang illus-
» tre du territoire de Furnes. A l'âge de 20 ans, étant au-
» mônier du comte de Flandre et jouissant d'une grande
» autorité sur tous, il dit adieu aux honneurs du monde pour
» se réfugier entre les murs du monastère d'Anchin. Il reçut
» l'habit de religion des mains du vénérable Alvise. Ensuite
» étant devenu d'abord abbé des moines de Lobes, il rétablit
» avec splendeur leurs affaires qui étaient en mauvais état.
» Puis (grâce à la renommée des qualités remarquables de
» son esprit et à l'introduction d'une réforme agréable à
» tous), il fut appelé par les suffrages des religieux de Sithiu
» à prendre en main la crosse de la communauté Bertinienne.
» C'est lui qui apporta de Jérusalem en l'église Saint-Basile
» de Bruges le sang précieux de Jésus-Christ, par les soins
» et le zèle de Thierry d'Alsace, comte de Flandre, qu'il avait
» accompagné dans son voyage de la Terre-Sainte (la croi-
» sade) en 1148. Il mourut en 1163, dans des dispositions
» toutes saintes, et il fut enseveli dans la chapelle de la
» Sainte-Vierge, qu'il avait noblement restaurée après le
» triste incendie de 1152. »

LE BIENHEUREUX JOSCIO.

Voici ce que nous lisons de lui dans la chronique de Saint-Bertin, par Jean d'Ypres. (*Thesaurus novus anecdotorum, tom.* 3. *col.* 651). Le même récit se trouve dans Vincent de Beauvais (*speculum historiale*), dans Malbrancq, dans Gazet, etc.

« Dans ce temps-là (sous l'abbé Léon), florissait le vénérable Joscio, moine de Saint-Bertin, très dévot à la bienheureuse Vierge Marie, au sujet duquel il arriva dans ce monastère un grand miracle, qui est regardé par toute la terre comme l'un des plus éclatants miracles de la Vierge bienheureuse. Vincent de Beauvais le raconte aussi dans son Miroir historial. Voici ce miracle : Un archevêque de Cantorbéry revenant de Rome reçut l'hospitalité dans ce monastère. Le lendemain, il fit un sermon à la communauté dans la salle du chapitre, et entre autres choses, il dit que, du côté de Jérusalem, beaucoup de personnes avaient l'habitude de chanter cinq psaumes qui commencent par l'une des lettres du nom de la bienheureuse Vierge Marie, et de les répéter en l'honneur de la Vierge bienheureuse, dans cet ordre : *Magnificat, Ad Dominum cum tribularer, Retribue, In convertendo, Ad te levavi,* en disant un *Ave Maria* avant chacun des psaumes. Frère Joscio, notre moine, était présent à cette allocution. Aussi, confiant cette instruction à la garde fidèle de son cœur plein de piété, il se mit à chanter ces cinq psaumes tous les jours après Matines, et jamais il n'y manqua. Enfin, une nuit, vers la fête de saint André, notre sous-prieur faisant le tour du chœur n'y trouva point Joscio avec les autres frères ; il se rendit donc au dortoir, et, quand il se fut approché de son lit, il le trouva mort. Il appelle les frères qui accourent aussitôt et voient cinq roses toutes fleuries s'épanouir sur son visage. Une sortait de sa bouche et de sa langue, deux de ses yeux, et deux de ses oreilles. Pleins de joie, ils le transportent dans le chœur, puis quand le jour fut venu, ayant regardé avec plus d'attention, ils trouvèrent le mot *Maria* écrit sur la rose qui sortait de sa bouche. Ils le gardèrent donc pendant sept jours jusqu'à ce que fussent arrivés trois évêques, dont l'un était André, évêque d'Arras..... d'autres en grand nombre vinrent aussi le voir et louèrent le Seigneur. »

Gazet nous apprend que ce miracle se voyait encore de son temps (1614), sculpté en pierre blanche derrière le chœur. (*Hist. ecclés. des Pays-Bas, Arras,* 1614, *page* 279). Ceci arrivait en 1163, d'après ce dernier auteur.

Par une allusion touchante à la tendre piété de Joscio pour la mère de Dieu, la chapelle de l'abside de l'église de Saint-Bertin, dédiée, comme dans tant d'autres églises, à la Sainte-Vierge, et qui portait d'abord le nom de chapelle de l'Assomption, fut nommée également chapelle du *bienheureux Joscio,* depuis la fête que l'on institua en 1619 en l'honneur de ce pieux cénobite. Un mausolée avait été éle-

vé à sa mémoire par Jacques de Condete, 59e abbé (1383-1407); le dernier abbé de Saint-Bertin, Dom Joscio d'Allennes, avait fait placer au-dessus de ce mausolée un tableau qui a été retrouvé dernièrement dans l'église de Blaringhem. (*Voir l'ouvrage de M. de la Plane déjà cité plusieurs fois*).

Au bienheureux Léon succéda l'abbé Godescalc, lequel eut pour successeur, en 1177, Simon, 2e du nom. C'est sous l'administration de Simon II, que vint se fixer à Saint-Bertin un homme, déjà célèbre par ses pélerinages et ses austérités, celui dont le nom ferme la liste des 22 saints de l'Abbaye,

SAINT BERNARD-LE-PÉNITENT.

Bernard était originaire de l'ancien diocèse de Maguelone (près de Montpellier). On ignore ce qu'il fit dans ses premières années; on sait seulement que, parvenu à la fleur de son âge, il quitta tout-à-coup son pays et se mit à voyager en pélerin par toute la terre, après avoir été demander une pénitence à son évêque. Avait-il simplement à expier des fautes ordinaires, lesquelles à ses yeux de *voyant* apparaissaient sous des formes monstrueuses? Avait-il réellement à expier des crimes, de grands crimes peut-être? C'est ce qui a toujours été un sujet de doute, même, à ce qu'il paraît, pour ses contemporains. On a dit, toutefois, qu'il avait pris part à une conspiration de nobles citoyens de sa patrie, conspiration à la suite de laquelle son seigneur avait été tué, après avoir opprimé ses concitoyens par d'injustes exactions, et que, désolé d'avoir participé au meurtre de ce seigneur, il était allé se jeter aux pieds de l'évêque de Maguelone pour lui demander une pénitence. L'évêque lui ordonna de marcher pendant sept années les pieds nus et vêtu seulement d'habits de laine. Mais comme cette pénitence lui avait paru trop douce, il alla trouver son métropolitain et obtint de lui qu'elle durerait toute sa vie. Il se fit alors entourer de sept liens de fer, soumettant à une rude discipline ses épaules, sa poitrine, ses reins, ses jambes, ses bras, son cou, afin de dompter par le fer tous les instruments ordinaires des péchés, les pensées, la concupiscence, les paroles mauvaises, les œuvres d'iniquité, les démarches coupables.

Il partit donc, exilé volontaire, et se mit à parcourir le monde pour aller implorer le patronage et la protection de tous les saints amis de Dieu dans les endroits mêmes où reposaient leurs corps, où avaient brillé leurs vertus. Il fit par trois fois le voyage de Jérusalem afin de sanctifier ses fers en les mettant en communication avec les chaînes et les liens dont fut chargé son Maître lorsqu'il allait du jardin de

Gethsémani chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, chez Hérode, lorsqu'il était attaché à la colonne, lorsqu'il gravissait la montagne du Calvaire. Il se rendit ensuite dans les Indes pour y obtenir la protection de saint Thomas, apôtre, et le patron de son père. Il visita les deux siéges de Pierre le prince des apôtres, Antioche et Rome. Volontiers il se fût fixé dans cette ville, mais on ne sait pour quel motif spécial il la quitta et choisit Saint-Omer pour le lieu de son domicile et de son repos. Peut-être avait-il, comme cet autre pénitent, reçu de saint Pierre l'ordre de s'adresser à Omer et à Bertin. Saint Pierre, est-il dit dans cette autre légende, avait rompu l'un de ses anneaux de fer, c'était à saint Omer et à saint Bertin qu'il appartenait de rompre les deux autres. Quoi qu'il en soit, le bienheureux Bernard a toujours été si exact à garder le silence sur les choses qui le touchaient de près, que jamais on n'a pu savoir pourquoi il s'était arrêté à cette détermination.

Ainsi, après avoir parcouru les pays les plus lointains, après avoir visité tous les lieux où l'on adore Jésus-Christ, Constantinople, la Hongrie, la Germanie, l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, laissant partout des traces de sa sainteté et pénétrant la terre de l'odeur de ses vertus, il vint répéter à l'île modeste de Sithiu cette parole qu'autrefois elle avait entendu sortir de la bouche prophétique de son premier habitant : *Hæc requies mea in seculum seculi* : c'est ici pour toujours le lieu de mon repos.

Il vint donc humblement montrer les lettres de son évêque et de son archevêque, et comme en même temps il faisait la demande d'une cave, d'une fosse, d'un trou quelconque d'où il pût le jour comme la nuit pénétrer dans l'église, un homme religieux de Saint-Omer nommé Guillaume lui procura une petite maison voisine de Saint-Bertin et tout-à-fait propre à remplir ses vues. Il avait été touché de la candeur de son âme, et il s'étonnait d'entendre de la bouche d'un homme illettré des paroles qui affectaient pieusement son cœur en même temps qu'elles témoignaient de la mémoire la plus féconde ; car il citait les noms des pays innombrables qu'il avait parcourus, les siéges épiscopaux et archiépiscopaux, les reliques des saints et le culte qu'on leur rendait, il savait entrer à ce sujet dans les plus petits détails.

Disons maintenant quel fut désormais son genre de vie ; c'est un témoin oculaire qui nous fera la description de ces mortifications ou plutôt de ces supplices, de ces pieux tourments. (1)

(1) Voyez MALBRANCQ, tome III, page 324, etc.

Il porta d'abord sur la peau un cilice très-rude, puis une cuirasse de fer, à laquelle il superposait une tunique de peau et deux autres de laine blanche assez épaisses recouvertes elles-mêmes d'un habit de forme monastique. Les liens de fer dont nous avons parlé plus haut avaient en plusieurs endroits pénétré dans les chairs, et cependant il ne voulut jamais consentir à ce qu'on les relâchât. Dieu lui-même se chargea de ce soin, continue le pieux auteur (Jean, moine de Saint-Bertin); car le lien de la poitrine se rompit à Cologne dans l'église de Saint-Pierre, et les autres, excepté celui du cou, se brisèrent dans cette ville de Saint-Omer. Il fit réparer le lien qui entourait ses reins, et comme cette réparation n'allait pas assez vîte à son gré, c'est alors qu'il se revêtit d'une cuirasse, tout en gardant son cilice et en s'appliquant aussi ce cercle de fer quand il fut prêt.

Toujours il avait les jambes et les pieds nus, même au milieu des plus grandes rigueurs de l'hiver. Des hommes et des femmes, continue le moine Jean, m'ont dit l'avoir vu demeurer long-temps à la même place les pieds nus sur la terre nue au plus fort de la gelée, et quand il voulait s'en aller, il laissait attachée à la terre la peau de la plante de ses pieds. Et lorsque le froid avait creusé dans ses pieds de profondes crevasses, il se retirait pendant la nuit dans l'endroit le plus secret de sa demeure, et là, avec des tisons ardents et de la cire fondue, il brûlait les déchirures de ses pieds, traitant continuellement sa chair en ennemi irréconciliable, et lui donnant des douleurs nouvelles quand elle lui demandait soulagement. Il marchait aussi sur des cailloux pointus, et jamais il ne se lavait les pieds, jamais il ne les approchait du feu.

S'il se tourmentait ainsi pendant le jour, il ne voulait pas que la nuit fût pour son corps un temps de repos tranquille. Il avait, pour sa couche, semé la terre de pierres fort aigües, sur lesquelles il avait étendu une couverture ordinaire, et on ne s'aperçut de cette nouvelle torture que lorsque cette couverture fut çà et là percée de trous par les pointes qu'elle recouvrait. Il était toujours levé au premier coup de la cloche de Saint-Bertin, qui appelait les frères aux prières de la nuit. Après les nocturnes il allait au-dehors des portes de l'église, et y continuait ses prières jusqu'à l'heure où commençait l'office des matines dans la basilique de Saint-Omer, et après cet office il se rendait à l'église de sa paroisse. Il avait pu, à force d'économies sur ses aumônes, se procurer un psautier, et pour l'apprendre par cœur il n'eut pas de honte d'aller s'asseoir sur les bancs d'une école vulgaire, de se soumettre aux leçons des maîtres d'école du plus faible

degré, et après s'être exercé chaque jour à en apprendre quelque chose, il finit par le posséderen entier dans sa mémoire.

Bien que pauvre lui-même, il était plein d'une ardente compassion pour les pauvres. Il leur donnait la meilleure partie de ce qu'il recevait pour sa nourriture et ne se réservait que la moindre; il visitait surtout les maisons des malades. Il était fort assidu auprès d'un *reclus* qui habitait une cellule près de Saint-Michel, hors des jardins. Un jour qu'il allait le voir, il tomba dans un trou rempli de neige, et ne voulut pas même secouer cette neige froide et humide qui avait pénétré jusque dans l'intérieur de ses vêtements. Il ajoutait ainsi à toutes ses rigueurs habituelles les mortifications que les circonstances venaient lui offrir. Et cependant, dit son biographe, il savait cacher toutes ces vertus héroïques en donnant à son corps un port majestueux et superbe en quelque sorte; la gaieté de son visage annonçait plutôt un homme du monde qu'un pénitent. Sur sa face on voyait toujours le Christ et la paix. Si quelqu'un lui adressait la parole, ou si lui-même parlait à quelqu'un, il avait toujours à la bouche ces mots : Que Dieu nous donne une bonne fin.

Sa manière de se nourrir était en rapport avec tout le reste. Il recevait chaque jour sa ration de celui des religieux de Saint-Bertin chargé de distribuer les aumônes, mais cette ration était pour lui bien peu de chose. Trois jours la semaine il ne prenait que du pain et de l'eau, quelquefois même il passait tout le jour sans manger. Il ajoutait au carême annuel de l'Eglise trois autres carêmes, un chaque saison, il jeûnait aussi tous les vendredis et à chacune des vigiles des apôtres.

Une foi si ardente et des œuvres si héroïques devaient attirer des grâces spéciales sur Bernard, et ces grâces, suivant la loi de la communion des saints, devaient servir au bien de ceux qui l'entouraient; aussi reçut-il du Ciel le don des miracles. Par un simple signe de croix il éteignit un jour un violent incendie; une religieuse bertinienne nommée Gerluide, avertie en songe de s'adresser à Gérard pour être délivrée d'un mal insupportable qu'elle avait à une jambe, le contraignit, par ses pressantes supplications, à imprimer sur ce membre souffrant le même signe salutaire, et elle fut guérie à l'instant. Un autre malade nommé Elbodon obtint la même faveur. Une petite fille qui venait de se noyer fut jetée dans les bras du saint, qui la plaça sur l'autel Sainte-Croix, où il priait souvent, et rendue à la vie devant toute une grande multitude de peuple. Par le même signe de la croix il donna à un champ que l'on ensemençait une fertilité inaccoutumée.

Enfin, après avoir jusqu'à son dernier jour persévéré dans ses austérités si grandes, après avoir lui-même prédit sa mort dans une dernière visite qu'il fit à son ami le reclus de Saint-Michel, après avoir demandé et reçu des mains de l'abbé le saint habit de la religion, il mourut au milieu de toute la communauté bertinienne réunie autour de son lit de pierres aigües le lendemain du troisième dimanche après Pâques, le 13 des calendes de mai de l'an 1182.

Des miracles nombreux s'opérèrent pendant sa courte maladie et immédiatement après sa mort, au milieu de l'immense concours de monde qui vint assister à ses funérailles. Son corps exhalait l'odeur des plus suaves parfums. Les divers instruments de pénitence dont il s'était servi furent recueillis avec soin et participèrent ainsi que ses vêtements à la vertu puissante du bienheureux ami de Dieu. Sa mémoire fut toujours en grande vénération, non-seulement à Saint-Omer, mais dans tout le pays et jusqu'au delà de la mer ; les effets les plus signalés de sa protection efficace suivirent toujours les prières ferventes qu'on lui adressa pour les besoins du corps comme pour ceux bien plus pressants de l'âme. Ces prodiges furent si éclatants, qu'en l'an 1208 on leva de terre ses reliques vénérées pour les déposer dans un monument plus digne de leur sainteté si éminente. Sur ce monument on lisait ces deux vers léonins, qui rappellent le goût de l'époque :

Formam virtutis tegit hic lapis atque salutis :
Virtus Bernardi redolet cunctis vice nardi.

—

Les faits mentionnés dans cette notice sont tirés des auteurs suivants : le *Gallia Christiana*, tome 3me. Le Cartulaire de Saint-Bertin, par Folquin, manuscrit de la bibliothèque de Boulogne. La continuation de ce Cartulaire, par Simon, et l'édition qui a été faite de l'une et de l'autre parties par M. Guérard, membre de l'Institut, (collection de documents inédits sur l'histoire de France), Paris, 1840. *Iperius*, ou *Chronicon sancti Bertini*, par Jean d'Ypres, ou Jean-le-Long, 5me du nom et 58me abbé de Saint-Bertin, mort en 1383. Cette chronique se trouve dans le 3me vol. du *Thesaurus novus anecdotorum*, par Dom Martène. L'histoire ecclésiastique du Pays-Bas, par Gazet, chanoine d'Aire et Pasteur de Sainte-Marie-Magdeleine à Arras ; Arras, 1614. Malbrancq, de *Morinis et Morinorum rebus*, *passim*. Raissius, ou Arnoul de Raisse, chanoine de Douai, *Auctarium ad Natales sanctorum Belgii.* Saint-Bertin en 1844, par M. de la Plane, tome 7me des *Mémoires de la Société des Antiquaires de la Morinie*, etc.

Le manuscrit d'où nous avons tiré la vie de Saint-Bertin appartient actuellement à la Bibliothèque publique de Boulogne, où il est classé sous le No. 107 du catalogue. Il a pour titre : *Opera*

varia, et renferme les pièces suivantes : 1° Un prologue qui n'est autre que le prologue des plus anciennes vies de Saint-Omer et de Saint-Bertin, édité par le P. Stilting, tome 5me des *Acta Sant. Belgii*, pag. 623. Ce prologue annonce en effet les deux vies de Saint-Omer et de Saint-Bertin, bien que le copiste ne nous ait donné ensuite que cette dernière ; 2° Une vie de Saint-Bertin en vers hexamètres ; selon le P. Stilting, c'est la troisième des vies de Saint-Bertin, dans l'ordre chronologique ; elle est, selon Butler, du 10e ou du 11e siècle ; 3° Deux hymnes de Saint-Bertin, les oraisons de la messe de sa fête, l'évangile et l'homélie pour les nocturnes ; 4° La vie de saint Bertin en prose, celle dont nous donnons la traduction jusqu'à la mort du saint inclusivement ; 5° Un livre des miracles de saint Bertin, œuvre du 10e siècle; 6° Une homélie en l'honneur de saint Bertin, avec les antiennes et les répons de sa fête; 7° Le Prologue et la vie de saint Folquin, évêque de Thérouanne, par Folquin, abbé de Laubes ; 8° La vie de saint Silvin, par Antenor, revue par l'anonyme du 9e siècle. Cette vie est précédée de son prologue; mais ce prologue est tellement annexé à la fin de la vie saint Folquin qu'il est difficile de l'apercevoir d'abord ; 9° La vie de saint Winnoc.

Le P. Stilting ne fait aucune mention de ce manuscrit dans sa dissertation, Dom Clèty ne paraît pas non plus lui en avoir parlé dans les notes qu'il lui a communiquées. Cependant Butler le connaissait, et comme nous il n'hésite pas à dire que la vie de saint Bertin qu'il renferme, et dont nous venons de donner la traduction, est bien la première vie qui ait été faite et qui *paraît*, dit-il, *avoir été écrite environ cent ans après la mort du saint, par l'auteur des anciennes vies de saint Omer et de saint Winoc*..... Il ajoute qu'il s'est servi *d'un bon manuscrit de cette vie, qui est du onzième ou douzième siècle, qui se garde dans la bibliothèque de Saint-Bertin, et qui est coté* 638. Ce manuscrit est le nôtre, et il porte au haut du recto du second feuillet de garde, en gros caractère, le chiffre 638.

E. V........

LA VIE

DE

Saint Omer

ÉVÊQUE DE THÉROUANNE,

APOTRE PRINCIPAL DE LA MORINIE.

(7e siècle.)

—

9 Septembre.

On a suivi pour cette vie de saint Omer, les trois vies anciennes publiées dans le troisième volume des Acta Sanctorum Belgii, la dissertation et la note du P. Stilting, qui les accompagnent ; le cartulaire de saint Bertin, publié par M. Guérard ; la chronique d'Arras et de Cambrai, par Balderic ; le bréviaire de Thérouanne de 1507 ; le P. Malbrancq ; l'Histoire d'Artois, de D. Devienne; le manuscrit de la Bibliothèque de Boulogne, que l'on attribue ordinairement au P. Lequien, etc. Il est à regretter que le défaut d'espace ne nous laisse point la possibilité de faire connaître quelque chose des belles compositions liturgiques autrefois consacrées à la louange de saint Omer. Il y aurait tout un volume à écrire sur ces beaux offices de nos saints de la Morinie. On sent que, ne pouvant être tant soit peu complets sur ce sujet intéressant, nous avons dû plutôt nous abstenir.

SAINT OMER.

I.

Naissance d'Omer ; son séjour à Luxeul ; il est envoyé comme Évêque chez les Morins.

OMER naquit de parents nobles et chrétiens dans un endroit du territoire de Constance portant le nom de Val d'Or (Guldindal ou Goldenthal, village des environs du lac de Bodensée). Son enfance et sa jeunesse furent dirigées avec beaucoup de soins et dans un sens profondément chrétien par son père Friulphe et Domitta sa mère. Omer fit de tels progrès dans les voies de la perfection, qu'il résolut de se donner à Dieu tout entier et de suivre les conseils évangéliques ; et même son zèle d'apôtre le dévorant dès sa jeunesse, il l'exerça d'abord sur celui-là même qui était son père selon la nature ; car Domitta étant morte, le saint jeune homme détermina Friulphe à se vouer avec lui à la vie monastique dans la communauté de frères dirigée alors par saint Eustase, abbé de Luxeul.

C'est là qu'il acheva de se former à toutes les vertus qui composent l'ensemble d'une âme parfaitement régénérée, et qu'en peu d'années il parvint à se transformer en une image parfaite du Dieu fait homme qu'il était appelé à faire connaître à des peuples nombreux et dont il devait faire briller à leurs yeux la vive ressemblance. Là aussi il se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude, et il acquit la connaissance approfondie des livres saints et de toutes les sciences qui avaient rapport à la religion. Bientôt même il se distingua tellement par ses vertus et par sa science que son nom devint célèbre dans tout le royaume.

Sa renommée parvint jusqu'aux oreilles de Dagobert, qui régna depuis 628 jusqu'au mois de janvier de l'an 638. Ce prince, sur la proposition de saint Achaire, qui de moine de Luxeul était devenu évêque de Noyon, et d'après l'expression unanime des vœux du peuple de France (comme dit la Vie ancienne du Saint), désigna Omer pour aller instruire et gouverner le peuple des Morins, et, malgré ses représentations et sa résistance, Omer fut sacré évêque de la ville de Boulogne et de la ville de Thérouanne, ainsi que le désigne l'auteur de la Vie de saint Agile, publiée par les Bollandistes (30 du mois d'août, n° 5) (1).

L'époque précise de l'arrivée de saint Omer chez les Morins n'est pas certaine. Elle ne peut être reculée après l'an 637, puisque Dagobert mourut au mois de janvier 638; elle ne saurait non plus être antérieure à l'an 628, date du commencement du règne du même prince. C'est donc vers l'an 637 au plus tard, et probablement quelques années avant cette date extrême, que saint Omer fit son entrée apostolique dans le pays qu'il devait tellement ranimer et vivifier, qu'on peut dire avec raison qu'il l'a en quelque sorte, et comme le premier, tout entier enfanté à Jésus-Christ.

II.

Saint Omer n'est pas écouté à Thérouanne. Il se rend à Boulogne; il convertit cette ville et tout le Boulonnais.

En effet, malgré les prédications nombreuses et successives qu'avaient reçues nos aïeux, malgré les efforts fréquents et répétés de tant d'apôtres que le Seigneur leur avait envoyés, toujours ils avaient persévéré dans leurs erreurs, ou s'ils se convertissaient, c'était pour retomber bientôt et retourner à leurs idoles. C'est à Omer qu'il était réservé d'abattre ces idoles et de détruire à jamais leurs temples; c'est lui qui devait recueillir l'abondante moisson de ce champ du maître qu'avaient fécondé les travaux et les souffrances de Fuscien et de Victoric, de Victrice, de Maxime et d'Antimond. Aussi, saint Omer est-il considéré comme l'apôtre principal de la Morinie, parce que c'est lui qui acheva complètement de déraciner l'erreur dans cette contrée et d'y faire germer la vérité.

Il eut toutefois à surmonter bien des obstacles avant d'arriver à cet admirable résultat. Les habitants de Thérouanne

---

(1) Sicque ingrediens Agilus ævum pueritiæ committitur Eustasio sacris litteris erudiendus cum aliis nobilium virorum filiis, qui postea ecclesiarum præsules extiterunt, Agnoaldo scilicet et Waldeberto..... *Audomaro, qui* BONONIÆ *et* TARUANENSIS *oppidi laudabilis pastor floruit.*

ne le reçurent guères mieux d'abord qu'ils n'avaient reçu ses prédécesseurs. Sa parole ne fut point immédiatement écoutée.

L'homme de Dieu, voyant que l'heure de la grâce n'avait pas encore sonné, prit le parti de l'attendre et se mit à visiter les différents lieux de son vaste diocèse, en commençant par les plus importants et les plus renommés. Il vint donc à Boulogne, la seconde ville titulaire de son siége, et y établit même pour quelque temps sa résidence.

Il y fut reçu avec distinction par les principaux habitants et put s'y livrer à toute l'ardeur de son zèle. En peu de temps il fit de grands fruits de conversion parmi ce peuple qui ne conservait guères de préjugés contre le christianisme, et il eut bientôt conquis toute la ville à Jésus-Christ. Il paraît qu'il y avait à cette époque à Boulogne deux églises dont l'une était déjà fort ancienne, l'église de Saint-Pierre et celle de Saint-Martin. Saint Omer, à ce que l'on croit, fit reconstruire celle de Saint-Pierre et se mit ensuite à parcourir tout le Boulonnais, prêchant, baptisant, distribuant aux peuples affamés la parole de vie et les forces surnaturelles des sacrements, parcourant les montagnes et les vallées et laissant partout après lui des chrétientés bien établies et fermes dans la foi.

III.

Travaux de saint Omer à Thérouanne. Ses succès définitifs.

Alors, l'apôtre infatigable des Morins, loin de songer à se reposer de ses travaux, pensa que le moment était venu d'attaquer en son refuge le plus inexpugnable jusques-là l'ennemi acharné du genre humain. Il revint donc à Thérouanne et se mit à prêcher dans le faubourg de cette ville, si grande à cette époque.

Il paraît qu'il eut la consolation d'affermir si bien dans la foi ceux qui habitaient, sur la montagne d'Helfaut, les environs de la chapelle construite par saint Fuscien, que ces chrétiens zélés devinrent ses précurseurs auprès de ceux qui habitaient la ville même de Thérouanne. Ils avaient en effet avec eux des rapports fréquents nécessités par la vente et l'achat des objets nécessaires à la vie et aux vêtemens; et souvent la conversation roulait sur ces doctrines qu'Omer était venu annoncer dans le pays. Peu-à-peu ces doctrines semblaient moins étranges; puis on ne fut point fâché d'entendre l'apôtre lui-même en faire l'exposé et en donner les preuves; enfin Omer put paraître dans Thérouanne, s'y poser en champion du Christ, et y prêcher publiquement son évangile.

Il se mit alors à attaquer avec ardeur le culte des idoles, à en montrer l'inconséquence et le néant. Il faisait en même temps la vive peinture de la laideur du péché et le tableau non moins saisissant des grâces incomparables de la vertu. Puis il exposait avec clarté les principes chrétiens, il en montrait l'harmonie et l'enchaînement qui entraînent la conviction. Il disait ensuite les peines, les supplices affreux que le maître du monde réservait dans sa justice à ceux qui n'embrasseraient pas sa foi et ne se soumettraient pas librement à ses lois équitables ; il peignait en même temps les délices ineffables et les plaisirs éternels destinés à ceux qui seraient fidèles à Jésus-Christ. Toutes ces vérités, soutenues par l'éclat d'une éloquence toute puissante, et tombant dans des cœurs bien préparés à les recevoir, produisirent leur effet, et bientôt plusieurs des principaux de la ville et un grand nombre des autres habitants crurent et demandèrent le baptême.

Dès lors, il y eut une dissonance singulière entre l'aspect de la ville de Thérouanne et les idées des hommes qui l'habitaient Ceux-ci étaient devenus chrétiens, et cependant les monuments nombreux que renfermait Thérouanne étaient encore debout, comme indices d'un culte idolâtrique désormais sans objet. Fort de l'autorité du souverain, Omer eût pu les faire abattre, mais il savait que tout ce qui est violent ne dure pas ; il sut donc commander à son zèle et laisser aux habitants devenus chrétiens le soin d'exécuter eux-mêmes ces actes nécessaires de destruction.

Ils ne se firent pas longtemps attendre. Aussitôt que les esprits furent bien éclairés, les cœurs bien persuadés et réchauffés par les œuvres dans l'amour de Dieu et le zèle de sa gloire, de toute part on se mit à l'œuvre, on renversa les idoles et les simulacres des faux Dieux: on consacra sous l'invocation de saint Martin le temple de Mars qui était situé au cœur même et à l'endroit le plus populeux de la cité, au milieu de l'île formée par les bras de la Lys, on recommença à prier dans l'église de Clarques, on construisit même, en l'honneur de la Reine des Anges et des hommes, une église que la piété du roi vint embellir et décorer d'une manière merveilleuse. Dès-lors le christianisme était triomphant, et la croix s'élevait radieuse et bienfaisante sur la Morinie.

Toutefois, Omer voyait avec peine que plusieurs familles de Thérouanne n'avaient pu être gagnées à Dieu, ni par sa parole, ni par les pieux exemples dont elles étaient de toute part entourées. Alors il se mit à les visiter toutes en particulier, à traiter avec chacune en détail des points divers de la foi chrétienne. Il vit bientôt les ténèbres épaisses où les

retenait l'ignorance de la vérité; puis il faisait briller à leurs yeux les lumières de l'Evangile, il illuminait par degrés leur entendement, il faisait disparaître de toutes les demeures les idoles et les objets de superstition, cause perpétuelle de chûte pour ces peuples peu instruits. Ensuite il guérissait les malades qu'on lui présentait, et leur donnait la santé de l'âme ainsi que la santé du corps. Il délivrait les prisonniers, après leur avoir donné la liberté des enfants de Dieu, plus précieuse mille fois que la liberté corporelle; il se faisait le protecteur des veuves et des orphelins et le père des indigents; il modifiait par ses conseils et rendait plus équitables l'administration de la jusiice; en un mot, il ne vivait pas pour lui-même, mais pour les autres, et c'est en toute vérité qu'il pouvait se dire le serviteur fidèle de Jésus-Christ, l'humble et zélé ministre de l'église de Thérouanne.

IV.

Saint Omer à Sithiu. Donations d'Adroald. Arrivée de saint Bertin et de ses compagnons.

Cependant il restait à faire une conquête importante, et tout n'était pas encore gagné à la foi de Jésus-Christ. Non loin de la cité de Thérouanne, sur la Motte de Sithiu, avait établi sa demeure un homme riche et puissant, et cet homme s'était déclaré l'ennemi acharné du saint évêque des Morins. Au milieu même de sa *villa* un temple s'élevait, et ce temple était dédié à Minerve, dont lui et les siens vénéraient avec soin le vain simulacre. Parfois même Adroald venait résider à Thérouanne, et ce n'était pas pour entendre avec docilité, avec curiosité au moins, les saintes et vivifiantes paroles de l'apôtre, mais c'était pour le harceler de plus près, pour le faire souffrir davantage par ses attaques incessantes, pour s'opposer de toutes ses forces et de toute son influence à l'œuvre sainte à laquelle le zélé prélat avait dévoué toute sa vie.

Le vaillant athlète de Jésus-Christ, l'héroïque vainqueur de Boulogne et de Thérouanne, ne pouvait longtemps refuser la bataille à ce nouvel et dernier ennemi qui la lui présentait avec tant de témérité et d'orgueil. Fort de sa mission, muni du pain eucharistique, et après avoir répandu son âme devant le Seigneur dans l'effusion d'une prière intime et toute puissante, il se lève un jour dans toute sa vaillance spirituelle, quitte Thérouanne et se rend à la Motte de Sithiu. Il va chercher l'ennemi dans sa forteresse même, il va l'attaquer dans ses retranchements.

Adroald, lui dit-il, voici ce qu'a dit le Seigneur: «S'il en

est qui n'écoutent point vos paroles, sortez de leur maison ou de leur ville et secouez contre eux la poussière de vos pieds.» Déjà nous vous avons tant de fois parlé de votre salut, tant de fois nous avons adressé nos accents à un sourd, faudra-t-il donc qu'enfin on secoue sur vous la poussière de ses pieds? Puis il lui montra toute la contrée convertie à la foi de Jésus-Christ. Il lui parla de Boulogne et de Thérouanne devenues chrétiennes; il lui représenta dans les termes les plus forts la vanité des richesses en lesquelles il mettait sa confiance, la vanité et le néant de la vie et du corps humain qui n'est qu'un composé de poussière et qui doit bientôt retourner en poussière. Il lui mit sous les yeux les vrais trésors, ceux qui sont durables et éternels, les œuvres de charité et de miséricorde. Il lui fit entendre les cris des malheureux qu'il avait dépouillés et sur terre et sur mer, il le somma de racheter par des œuvres d'aumônes et de pénitence ses iniquités et ses crimes. Il lui mit devant les yeux les supplices horribles qu'il se réservait lui-même dans l'autre vie. Puis il l'encourageait par l'exemple des seigneurs et des rois puissants d'alors qui avaient généreusement embrassé la croix du Sauveur du monde; il pressait, il conjurait, il menaçait, il priait, il montrait et les peines et les récompenses, et Dieu donna à sa voix une si grande force, à sa parole tant d'énergie et de puissance de conviction, que le fier guerrier, l'homme orgueilleux, le grand du siècle, l'esclave de Satan fut abattu, vaincu et dompté de vive force et qu'il se rendit à Jésus-Christ. Ainsi Saul avait été subjugué par la grâce toute-puissante du Sauveur, alors qu'il persécutait les chrétiens. Nous verrons tout-à-l'heure qu'Adroald le persécuteur, devint Adroald le bienfaiteur et le propagateur zélé de la religion chrétienne, par les établissements nombreux que sa générosité permit d'élever dans le pays pour le maintien et la perpétuité de la prédication évangélique.

Il fut donc baptisé, lui et les siens; l'idole de Minerve fut renversée et brûlée, et sur la montagne même où l'on avait adoré l'orgueilleuse déesse de la sagesse humaine, on vénéra dès lors, et depuis tantôt douze siècles on vénère la Vierge divine qui a été assez heureuse pour porter dans son sein le Sauveur des hommes et être appelée le siége de la sagesse divine, *Sedes sapientiæ*.

Alors Adroald se mit à faire de grandes aumônes, il construisit un hôpital considérable dans lequel il avait coutume de recevoir beaucoup de pauvres, suivant le précepte du Seigneur, et employant ses richesses d'iniquité à se faire des amis qui pussent lui être utiles dans le monde futur.

On dit qu'un jour il avait invité saint Omer à venir s'as-

seoir à sa table, et comme le saint évêque se faisait attendre, une grande foule de pauvres, cortége ordinaire de l'apôtre, s'était rassemblée autour de la demeure d'Adroald. Cependant Omer s'était rendu à Sithiu, vêtu d'habits fort ordinaires, et il s'était mêlé aux derniers rangs de cette troupe d'indigents. Ennuyés d'attendre les pauvres faisaient un peu de tumulte et de bruit, et comme des serviteurs étaient venus leur dire que la cause pour laquelle on les faisait attendre était l'absence de saint Omer : Mais Omer est avec nous, s'écrièrent-ils, Omer est avec nous ! Ils allaient le montrer et le faire reconnaître des serviteurs ; mais le saint avait disparu, l'empreinte seule de ses pieds était restée profondément gravée sur le sol. Adroald comprit alors la pensée d'Omer ; il vit que ce n'était pas à lui que le saint désirait qu'on offrît des banquets, mais aux pauvres du Seigneur ; il fit donc entrer toute cette foule et leur distribua tout ce qui avait été préparé pour le festin. Le P. Malbrancq dit que l'on voyait encore de son temps l'empreinte des pieds du saint sur la place qui était auprès de la porte Sainte-Croix.

Cependant la moisson devenait tellement abondante que de nouveaux ouvriers évangéliques étaient nécessaires. Aussi Omer fut-il rempli d'une joie immense, selon l'expression de son biographe, lorsque vinrent vers lui, pour l'aider dans ses travaux apostoliques, les trois hommes de Dieu Mommolin, Ebertramne et Bertin. Puissants par la doctrine et les œuvres, ils enseignaient et portaient secours ; ils joignaient à la parole qui illumine, les guérisons et les miracles qui convertissent le cœur, et ils faisaient une ample récolte dans cette nouvelle portion du champ de l'Église qu'ils étaient appelés à défricher.

Mais nous avons déjà parlé et nous parlerons encore plus loin de ces saints personnages. Contentons-nous de dire ici que c'est à la générosité d'Adroald devenu chrétien qu'ils durent de pouvoir réaliser tous leurs projets et fonder des établissements qui furent si prospères et jetèrent dès leur origine même une splendeur si vive.

Voici en effet l'acte même de cette donation que nous lisons dans le cartulaire de Saint-Bertin. (1)

« Aux saints Pères et seigneurs Bertin, Mommolin, Ebertramne.

» Au nom de Dieu, moi Adroald, l'esprit sain, et après une mûre délibération avec saine réflexion, afin que le Sei-

(1) *Chartularium Sithiense*, publié par M. Guérard, — 1840 ; pages 18 et 19, charte de la donation d'Adroald.

gneur daigne me pardonner tous mes péchés, je vous donne toute la portion de mon héritage située dans le territoire de Thérouanne, que déjà nous avons voulu donner au seigneur et père Omer, homme apostolique, pour y construire son hôpital. Mais lui-même nous a donné un sage et meilleur conseil, celui de vous faire part de ces biens, afin que vous puissiez y construire un monastère en l'honneur de saint Pierre le prince des apôtres, pour y vivre avec des moines, y rassembler les bienheureux pauvres d'esprit et les habitants de la maison de la foi, dont les voix résonnent chaque jour aux oreilles du Seigneur qui écoute leurs demandes et les exauce. A ces causes, je vous donne, à vous mes pères dans le Christ, par cette lettre de donation, dans le territoire de Thérouanne, une terre à moi appartenant, nommée Sitdiu, sur le fleuve d'Aa, avec tout ce qui lui est inhérent ou adjacent ou qui y a rapport. » Puis vient l'énumération d'une dizaine de villages qui composaient cette propriété qu'Adroald donnait aux saints religieux avec tout ce qu'elle renfermait et portait. L'acte est daté, comme nous l'avons déjà dit dans la vie de saint Bertin, de l'an 11e de Clovis, le 8 des ides de septembre.

Omer y souscrivit comme témoin, en ces termes qui marquent sa profonde humilité : Au nom du Christ, Omer le pécheur, évêque de nom sans l'être par les œuvres, j'ai souscrit comme témoin; *peccator Audomarus, nomine absque opere episcopus, pro testimonio subscripsi.*

Saint Omer résidait de temps en temps à Sithiu, et il y fit même un séjour de plusieurs années auprès de son église de Notre-Dame sur la Motte de Sithiu, qui était spécialement destinée à la sépulture des moines et à la sienne. On rapporte qu'une nuit il se leva en secret et quitta sa demeure pour aller au milieu de la campagne répandre son âme devant le Seigneur en toute liberté. Il avait en ce moment le dessein d'élever un temple en l'honneur de saint Martin, et comme il priait avec une ardeur extrême le saint apôtre des Gaules de vouloir bien lui indiquer l'endroit où il lui plairait d'être spécialement honoré, une grande lumière lui apparut, descendant du ciel et s'allongeant successivement jusqu'à ce qu'elle eut touché la terre en un lieu qu'il eut soin de marquer en enfonçant son bâton pastoral. Persuadé que ce lieu lui était désigné par l'habitant des cieux lui-même, Omer y conduisit le lendemain tous ses frères, et après leur avoir raconté sa vision, il éleva l'autel à l'endroit même qui avait été frappé par le rayon céleste, puis, autour de l'autel, l'église, qu'il dédia en l'honneur de saint Martin, et qui plus tard, détruite par les barbares du

Nord, a été reconstruite dans le même endroit, aujourd'hui hors des murs, qui porte encore le nom de Saint-Martin au Naert ou au Laert. On dit aussi que la modeste couche, sur laquelle reposait Omer pendant son séjour à Sithin, fut conservée pendant plusieurs siècles, et qu'elle fut l'instrument de beaucoup de miracles.

V.

Diverses actions de saint Omer ; ses miracles.

Avant d'être ainsi le vainqueur du monde et de Satan, le prédicateur zélé de la parole de vie, le fondateur de toute une grande église, Omer avait dû se vaincre lui-même et devenir, comme nous le disions plus haut, la fidèle image de Jésus-Christ dont il devait présenter aux peuples la doctrine sublime. Parfois cependant Omer ressentait de nouveau les atteintes de l'ennemi du salut ; les tristes suites du péché originel se manifestaient dans son corps si mortifié, le Seigneur le permettant ainsi, afin que l'esprit d'orgueil ne vînt point ternir l'éclat d'une âme si pure et l'exposer à la réprobation, après avoir été l'instrument de la justification de tant d'autres âmes.

On rapporte qu'une nuit des tentations plus violentes que d'ordinaire vinrent l'assaillir au moment même où il adressait à Dieu des prières ferventes. Plus il faisait d'efforts pour se recueillir et élever son esprit vers les choses du Ciel, plus la chair parlait avec force et le ramenait vers les choses de la terre. Il se jette à genoux, il se frappe la poitrine, il gémit, il supplie et cependant il ne gagne rien. Prenant alors une résolution généreuse, ayant recours au moyen extrême que plusieurs saints ont employé en pareille occasion, il sort en secret de la maison où il laisse les autres plongés dans le sommeil, se rend dans un champ où se trouvaient en abondance des épines et des ronces aigües, se dépouille de ses vêtements et s'y roule sans pitié jusqu'à ce que tout son corps étant couvert de plaies la concupiscence charnelle fût complètement éteinte. On ajoute que dès ce moment il fut pour toujours délivré de cette sorte de tentation. Il regagna ensuite furtivement sa demeure et voulut cacher ce qui était arrivé, mais la vue de ses habits tout ensanglantés eut bientôt fait connaître son secret (1).

Le Seigneur avait communiqué à son ministre fidèle le pouvoir de faire des miracles, car ce pouvoir était nécessaire

(1) Ce fait, rapporté par Malbrancq, libre 3e., ch. 22e., se trouvait dans un ancien manuscrit des P. P. Feuillans de Paris cité par Mabillon, et dans un autre de la bibliothèque de Saint-Bertin. Voir l'origine des églises de Saint-Bertin et de Saint-Omer, par un religieux de l'abbaye de Saint-Bertin, page 14.

alors, et devenait souvent le moyen principal de conversion auprès de peuples grossiers d'ordinaire et abrutis par la longue pratique d'un culte d'idolâtrie. Il parcourait donc son diocèse et veillait partout avec soin sur son troupeau bien-aimé, lorsque se trouvant dans les environs du village de Quernes, on le pria de se rendre en cet endroit pour y consacrer une église que la piété généreuse du seigneur du lieu venait de construire. Il venait d'achever la consécration de l'autel, lorsqu'un envoyé du château accourt disant que l'épouse du seigneur de Quernes avait donné le jour à un enfant mâle, mais que cet enfant était complètement aveugle. Dieu soit béni ! s'écrie le saint évêque, Dieu soit béni ! car il savait que ce fait n'était aucunement opposé à la sagesse divine, si différente des idées que s'en forment les mortels. Bientôt arrive le père lui-même, portant dans ses bras son enfant privé de la vue ; il se jette aux genoux de saint Omer et le supplie de donner à l'âme de son enfant la lumière que Dieu avait jugé bon de refuser à son corps. Omer y consent et se rend aux fonts baptismaux pour le régénérer par l'eau et le Saint-Esprit dans ce temple même que le père dans sa piété avait fait élever à la gloire de Dieu. Cependant il n'y avait point d'eau pour le baptême, car l'église venait seulement d'être consacrée ; alors Omer frappe la terre de son bâton pastoral, et aussitôt une source limpide s'élance, se creusant un large bassin, et vient servir à l'administration du sacrement de la régénération spirituelle de l'enfant. Elle servit aussi au bien de son corps ; en effet, à peine eut-elle touché la tête du nouveau-né, que ses yeux s'ouvrirent inondés d'une vive lumière ; le père au comble de la joie envoya annoncer l'heureuse nouvelle à son épouse désolée, et tous rendirent gloire à Dieu qui avait voulu inaugurer par ce double prodige la dédicace de ce temple qui avait été édifié en son honneur.

Le P. Malbrancq, qui raconte ce fait, ajoute qu'il a vu en mémoire de cet événement, sur le maître autel de l'église de Quernes, l'image du saint, sculptée en pierre, revêtu des insignes pontificaux et tenant à la main une crosse dont l'extrémité touche un petit ruisseau. Un petit enfant est à ses pieds. Il dit aussi avoir vu à l'extrémité du cimetière une source abondante qu'on lui a dit être celle-là même que saint Omer a fait jaillir ; l'eau de cette source servait souvent de mystérieux remède à toutes sortes de maladies. Un manuscrit de saint Omer, cité par le même auteur, ajoute que le seigneur de Quernes fut tellement touché qu'il voulut donner à saint Omer la terre de Quernes avec l'église et tout ce qui en dépendait.

Renty conserve aussi la mémoire du passage de saint Omer ; toute la campagne environnante a gardé le souvenir fidèle de la présence et des visites fréquentes du grand apôtre des Morins. Car saint Omer se plaisait à aller ainsi de village en village ; comme le bon pasteur il courait après la brebis égarée ; c'était sur ses épaules qu'il la chargeait avec les délices du dévouement, et il la reportait lui-même dans le bercail.

Un jour qu'il avait fatigué plus que de coutume et qu'il avait beaucoup de peine à traîner son corps exténué par le travail, les forces de la nature lui firent défaut et il fut obligé de se laisser aller au sommeil. Il n'alla point chercher une couche élégante ; le tronc d'un arbre un peu incliné fut le support qui servit à reposer sa tête vénérable ; les rameaux couverts de feuillage projetaient leur ombre sur ses membres sacrés et les protégeaient contre l'ardeur du soleil. Pendant qu'il goûtait le bienfait d'un sommeil réparateur, une vision céleste s'offrit au saint évêque, accoutumé déjà depuis longtemps à converser ainsi avec les habitants du monde supérieur. Peut-être cette vision avait pour objet quelque chose qui avait rapport à l'endroit où il se trouvait alors, car dès qu'il fut réveillé il ordonna à ceux qui l'accompagnaient de façonner à l'aide des arbres qui étaient nombreux en cet endroit, une croix qu'il baisa et vénéra d'abord et qu'il fixa en terre sous l'arbre même qui lui avait servi d'instrument de repos. On était à la sixième heure du jour, celle qui maintenant correspond au milieu de la course du soleil, et le lieu où avait reposé saint Omer se nomme aujourd'hui Journy (canton d'Ardres). La nuit suivante une grande lumière brilla autour de la croix et rendit l'arbre tout resplendissant de la couleur de l'or ; de toute part on accourut pour jouir de ce spectacle ravissant, et depuis lors on eut une vénération particulière pour ce lieu, d'où sortait une vertu céleste et où s'opérèrent beaucoup de guérisons.

On croit aussi que saint Omer se rendit de là à l'endroit que l'on nomme aujourd'hui Doudeauville, et qu'il y jeta jusqu'à un certain point les bases premières de la maison religieuse qui devait y fleurir plus tard. Puis il parcourait les forêts de la Fosse-Boulonnaise, il gravissait les montagnes élevées, suivait le cours des eaux, visitait les ports et les endroits maritimes, examinant tout par lui-même, se rendant compte de l'état réel de toutes les âmes confiées à sa sollicitude, et accomplissant jusqu'à l'héroïsme les devoirs de la charge pastorale.

Plusieurs historiens ont dit que saint Omer se trouvait à Boulogne quand l'image miraculeuse de Notre-Dame vint

aborder en cette cité privilégiée, fuyant d'autres lieux devenus indignes de la posséder. Il paraît au moins que saint Omer rétablit l'église de Boulogne et qu'il en fit bâtir une nouvelle, dédiée à Notre-Dame, sur les ruines de l'ancienne. « C'est sans doute de ce rétablissement (dit le manuscrit at-
» tribué au P. Lequien, p. 44), dont nous avons encore au-
» jourd'hui des restes aux voûtes de la croisée et de la nef
» et dans toutes les colonnes du bas de cette église, où l'on
» peut remarquer l'ancien goût et l'ordre d'architecture
» gaulois, car cela ne se ressent aucunement du gothique,
» comme quelques-uns se le sont imaginé. Ces restes sont
» semblables en tout à ce qu'on voit aussi dans les colonnes
» et les chapiteaux de l'église de Saint-Germain-des-Prés à
» Paris, et dans celle de l'abbaye de Saint-Lucien près
» Beauvais. »

Si cet événement merveilleux, qui devait plus tard jeter tant d'éclat sur la ville de Boulogne, est réellement arrivé pendant qu'Omer était dans ses murs, il a dû avoir lieu à l'époque de sa première résidence en cette ville, vers l'an 636.

Voici un autre fait miraculeux qui s'est également passé à Boulogne, mais beaucoup plus tard, et probablement vers la fin de l'épiscopat de saint Omer ; nous nous bornerons, pour le reproduire, à donner la traduction du récit qu'en fait une des vies du saint publiées par les Bollandistes.

Un jour, Omer, l'illustre confesseur du Christ, se trouvait à Boulogne, et s'étant levé de bonne heure selon sa coutume après les veilles de la nuit, il entra dans l'église, y prêcha la parole de Dieu pendant une grande partie de la journée à la foule qui l'entourait, chanta la messe pour le peuple chrétien, imposa les mains à ceux qui souffraient de différentes espèces de maladies, et, fatigué de tant de travail, le vénérable vieillard alla se reposer sur son lit à l'heure du midi. Et comme il donnait à son corps un peu de temps pour se remettre de ses fatigues, un de ceux qui l'accompagnaient, emporté par l'ardeur de la jeunesse, s'approcha de lui, et lui dit : Seigneur, donnez-moi maintenant votre permission, et que je puisse aller dans le voisinage de la mer. Le saint lui répondit d'une bouche prophétique : Non, mon fils, je ne vous donne pas maintenant la permission d'aller quelque part que ce soit, je crois qu'il est mieux d'attendre ici quelque temps, jusqu'à ce que je sois réveillé de mon sommeil. Sentinelle vigilante, il avait prévu le péril que devait courir le jeune homme. Alors accablé par le sommeil, le vieillard se tut et s'endormit.

Cependant le jeune homme ne tint pas compte de la dé-

fense de son maître, comme font ordinairement les jeunes gens, qui font peu de cas des recommandations des vieillards, et il se mit à courir vers la mer. Et, voyant sur le rivage une petite barque sur laquelle on avait coutume de traverser la rivière qu'en ces lieux on nomme l'Elne (la Liane), perdant toute mémoire, entraîné par le désir de s'amuser, et sans faire la moindre réflexion, il entre tout seul dans cette barque dans le dessein de se récréer entre les deux rives de ce courant d'eau. Mais la force du vent l'eut bientôt emporté en pleine mer, et une tempête s'étant élevée, la nacelle fut vivement secouée par les vagues devenues énormes. Sans gouvernail et sans pilote la barque errait çà et là au milieu de la mer qui sépare la Bretagne du pays de France, gouffre terrible qui souvent engloutit les plus forts navires. L'infortuné ne pouvait plus apercevoir ni une côte ni l'autre, et il se repentait d'avoir méprisé les paroles de son maître. Il crut qu'il allait périr au milieu du combat violent que se livraient les vents et les ondes, car ni lui ni sa barque ne pouvaient résister à la mer agitée. Il se mit donc à implorer le Seigneur par les mérites de saint Omer, et la miséricorde du Tout-Puissant le conduisit vers la terre des Saxons.

Mais lui, de nouveau frappé de stupeur à la vue d'un pays qu'il ne connaissait pas, se mit à craindre de devenir la proie des barbares s'il restait seul en cet endroit pendant quelque temps. Confessant donc et reconnaissant sa faute de désobéissance, et répandant des larmes abondantes, il réclame de nouveau le secours de saint Omer, et, se confiant en Dieu, il retourne à sa barque. Alors Dieu Tout-Puissant apaisa la fureur de la mer et lui donna un vent convenable ; et voilà que la nacelle, nageant de rechef le long d'une mer sereine, revient sans obstacle au même port d'où la violence du vent l'avait fait sortir. Quand il eut vu les champs qu'il connaissait, le jeune homme, laissant sa barque sur le rivage, rendit grâces au Dieu Tout-Puissant, puis il courut bien vite auprès de son maître qu'il trouva en prière dans l'endroit même où il l'avait vu endormi. Prosterné contre terre et fondant en larmes, il confessa sa faute de désobéissance, et demandait son pardon dans les termes de la plus grande humilité. Et le vieillard, le reprenant avec douceur, lui disait : mon fils, ne vous avais-je pas défendu de sortir ? Pourquoi avez-vous méprisé les paroles de votre père ? Et le jeune homme répondait en tremblant : Seigneur, c'est ma faute, oui, c'est vraiment ma faute : pardonnez-moi, pardonnez à ce malheureux que vous avez délivré du péril de la mort.

Il se mit alors à raconter les dangers qu'il avait courus lorsqu'il se trouvait tout seul sur une petite barque au milieu des flots gonflés de l'Océan, au milieu des écueils élevés, au milieu des vagues qui se heurtaient en tourbillons. Il ajoutait que jamais il n'en serait sorti en vie, si la toute-puissance du Seigneur ne l'avait délivré de la mort par les mérites de saint Omer. Alors, le bienheureux prélat reprit avec humilité son disciple inconsidéré et lui dit : que jamais plus cette parole ne sorte de votre bouche tant que je vivrai, de peur que l'ennemi ne triomphe de moi par le péché d'orgueil ; car nous ne devons pas chercher la louange de la bouche des hommes, de peur que notre esprit ne s'élève par la vaine gloire. Le jeune homme, effrayé des suites d une première faute de désobéissance,garda le silence pendant toute la vie du bienheureux prélat, mais après sa mort il raconta dans tous les détails ce qui lui était arrivé.

Nous ne devons pas oublier non plus de faire mention d'un autre prodige opéré par saint Omer.

Pendant qu'il parcourait les environs de Furnes, un homme puissant, nommé Adalfride, le pria de venir loger dans sa maison. A peine Omer a-t-il mis le pied sur le seuil, qu'il aperçoit dans les bras de sa mère un enfant de trois mois, aveugle comme celui dont on a parlé plus haut, et qu'on lui dit n'être pas encore baptisé. Alors, dit un manuscrit de Clairmarais, cité par le P. Malbrancq, saint Omer fait orner la maison de branches d'arbres en signe de fête, il rassemble tous les habitants du bourg, fait des prières préliminaires, demande le parrain et commence le rit du baptême. Quand il en vint à cet endroit où l'on demande au parrain répondant pour l'enfant : renoncez-vous à Satan ? le parrain n'eut point le temps de répondre à la question que saint Omer avait adressée directement à l'enfant lui-même, car celui-ci répondit : j'y renonce. La foule éclate en cris d'admiration, le prélat continue sans s'étonner, et à peine avait-il répandu sur l'enfant l'eau régénératrice, que ses yeux furent ouverts et se promenèrent doucement sur tous les assistants émerveillés. Bientôt le récit de ce miracle et des autres se répandit parmi les Ménapiens et les Morins, et beaucoup de ceux qui avaient refusé de se soumettre à Jésus-Christ embrassèrent avec ardeur sa doctrine.

VI.

Saint Omer devient aveugle ; il recouvre la vue miraculeusement et la perd de nouveau ; ses dernières années ; sa mort.

Saint Omer étant parvenu à une vieillesse assez avancée, perdit l'usage de ses yeux. Homme de foi et vrai Israé-

lite, selon l'expression du Bréviaire de Thérouanne, il ne considéra point cet événement comme un malheur, car son œil intérieur était ouvert, il se livrait même dès lors avec plus de liberté à la contemplation des choses d'un monde plus haut et plus réel que le monde présent, et chaque jour il continuait d'immoler au Seigneur le sacrifice saint selon le rit de Melchisédech.

On ne sait pas précisément en quelle année il perdit la vue, mais il est certain qu'il était déjà frappé de cécité vers l'an 667, date assignée par le P. Stilting à la translation des reliques de saint Vaast. Omer assista à cette translation qui fut faite par saint Aubert, évêque d'Arras, Lambert de Tongres et plusieurs autres saints évêques. Averti par une révélation de l'endroit où il devait transférer les reliques de saint Vaast, dit Alcuin dans la vie de ce saint évêque d'Arras, saint Aubert invita pour l'aider dans une œuvre si grande le bienheureux Omer, qui en ce temps-là était évêque de Thérouanne, ville des Morins, et qui passait pour être d'une admirable grandeur dans les choses de Dieu. Bien qu'accablé de vieillesse et affaibli par la perte de ses yeux, Omer s'abandonna à la conduite du Christ et se rendit en toute hâte auprès du vénérable Aubert, car son âme était semblable à un arc tendu et toujours ferme par l'étude des choses spirituelles. Aubert lui fit part de ses projets, de ce qui lui avait été montré d'une manière divine, et, d'un commun consentement, à la grande joie du peuple accouru de tous côtés, ils transportèrent saint Vaast au lieu qui avait été désigné. On raconte que dans cette translation le bienheureux Omer (par les prières des saints évêques et les mérites de saint Vaast) recouvra l'usage de ses yeux, mais qu'ensuite il demanda au Seigneur et obtint de redevenir aveugle, car il faisait peu de cas des yeux de la chair, lui qui méritait de jouir de la vue des habitants du monde supérieur. Exemple héroïque de résignation et de conformité parfaite à l'ordre de la divine Providence ! Il avait bien compris le sens profond de la parole de l'Évangile : « Votre Père céleste sait mieux que vous ce qui vous convient. » Il savait que cette cécité extérieure ne lui avait été envoyée que pour son bien spirituel, et il craignait de sortir des voies de la Providence en acceptant d'en être délivré.

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'année de la mort de saint Omer Il se trouvait à Wavrans quand il fut atteint d'une fièvre qu'il pressentit devoir en peu de temps le mener au tombeau. Il se fit alors conduire à l'église, où il célébra à l'ordinaire les saints mystères et distribua lui-même aux assistants la communion du corps et du sang du

Sauveur. Puis il les bénit tous pour la dernière fois et leur adressa pendant quelque temps des paroles pleines d'onction et de charité. « Mes chers enfants, leur disait-il, vous qui m'avez fait éprouver des douleurs si vives pour vous enfanter à Jésus-Christ, vous voyez le pasteur, indigne de porter ce titre auguste, à qui vous avez été confiés, sur le point d'entrer dans la voie de ses pères. J'ai eu à gouverner un vaste diocèse ; il n'en est aucune partie que je n'aie visitée, il n'est aucun coin du pays des Morins que je n'aie tenté de défricher. Plût à Dieu que mes exhortations eussent été plus efficaces et que les fruits en eussent été plus abondants, que la foi et les vertus que la religion nous prescrit eussent jeté dans ce pays de profondes racines ! J'ai au moins la consolation d'avoir consacré plusieurs temples au culte du vrai Dieu, d'en avoir abattu dans des lieux où l'on adorait des idoles, d'avoir élevé plusieurs monastères et de les avoir peuplés de pieux cénobites qui les rendent comme autant de forteresses que toutes les attaques du démon ne pourront renverser. Ce sont les œuvres du Tout-Puissant. Vous qui avez été les témoins de toutes ces bénédictions du Ciel, si vous désirez me marquer votre reconnaissance, tenez une conduite digne de la religion que vous professez, suppléez à ce que je n'ai pu faire. J'ai semé, j'ai planté, que vos bonnes œuvres fassent connaître à la postérité que le Seigneur a béni mes travaux. Que l'esprit qui anime cette église naissante ne se corrompe jamais. Je vous embrasse tous dans le sein de Jésus-Christ. La miséricorde du Seigneur est sans bornes ; puisse-t-il m'accorder la grâce de vous voir tous heureux dans l'éternité ! » Alors il retourna dans sa maison, se mit sur son lit, et la fièvre s'empara de lui avec plus de violence ; mais son visage ne perdait point sa sérénité et sa gravité accoutumée. Peu après il rendit son âme à Dieu dans ce calme qui est l'annonce du bonheur réservé aux amis du Seigneur. On connut le moment de sa mort à l'odeur suave que son corps commença d'exhaler. Saint Bertin et ses religieux vinrent prendre le corps du saint apôtre et le conduisirent en grande pompe à l'église de Sithiu sur la montagne, où ils l'inhumèrent. Un grand nombre de miracles s'opérèrent à son tombeau et firent connaître que le crédit dont le saint avait joui auprès du Seigneur pendant sa vie n'avait fait qu'augmenter après sa mort.

E. V........

SAINT VENANT,

ERMITE ET MARTYR,

HONORÉ LE 10 OCTOBRE.

Aux jours de Pépin le glorieux roi des « Francs, ainsi que nous l'avons appris » de nos ancêtres, hommes bons et reli- » gieux, vivait au pays de Haynaut un » homme nommé Venant, et cet homme » suivait la carrière militaire. On dit » qu'il était le frère de saint Gandulphe, » martyr, et de sainte Pharaïlde, vierge » consacrée à Dieu, que les habitants de » Gand honorent d'un culte qui lui est » bien dû. Et comme dans le siècle ils jouis- » saient d'une grande considération à cause » du sang dont ils sortaient et qui touchait à » celui des chefs du Haynaut, ils méprisèrent » toutes choses pour l'amour du Sauveur. » Quant à Venant, ayant mis de côté la pompe » séculière et regardant les plaisirs comme pur » néant, après avoir servi quelque temps dans la » milice de ce monde, il déposa ses armes et ré- » solut de consacrer au service de Dieu tout le » temps qu'il lui resterait à vivre. Il réfléchit sur les voies » qu'il avait à suivre et il dirigea ses pas de manière à ser- » vir de témoin à la foi, c'est-à-dire de martyr, selon le » sens du mot grec. Il était libre de tout lien conjugal, futur » martyr et frère d'une vierge martyre. Après avoir fait la » distribution de ses biens il s'enfuit du milieu des flots » agités du monde, de sorte qu'on peut dire de lui avec rai- » son : Bienheureux l'homme qui a été trouvé sans tache, » qui n'a point couru après l'or, et qui n'a point mis son » espérance dans des trésors composés de pièces de mon- » naie. Il sortit donc tout seul et secrètement des frontières » du Haynaut, et s'en vint en un endroit champêtre, au » lieu appelé Wastelau (*Vastus Saltus*), situé auprès d'Aire

» et qui s'étend jusqu'au lieu nommé Melemodium. Retiré
» dans la partie la plus cachée de cette solitude, loin des re-
» gards des hommes, le bienheureux personnage vaquait
» aux jeûnes et à la prière et se nourrissait des choses que
» lui présentait la nature, sans les soumettre à aucune pré-
» paration ou cuisson, reproduisant ainsi l'image de Jean-
» Baptiste, qui, fuyant les assemblées des hommes, avait
» choisi le désert pour sa demeure. » (1)

Les anciens monuments écrits, les descriptions de verrières et peintures anciennes, et les copies d'inscriptions en très-vieux vers français que renferment encore aujourd'hui les archives de l'église d'Isbergue, disent que saint Venant portait à la jambe une blessure profonde quand il vint se réfugier dans la forêt de Wastelau. Il y fut d'abord reçu et soigné par une vieille femme aveugle, qui souvent lui lava les pieds et pansa sa blessure. On a vu dans la vie de sainte Isbergue comment saint Venant devint le directeur de cette sœur de Charlemagne dans les voies de la perfection chrétienne, et par suite quelle fut la grande part d'influence qu'eut notre vénérable solitaire sur la direction des idées de son siècle. Aujourd'hui encore il est facile, dans un pieux pélerinage, d'aller visiter la fontaine à jamais bénie près de laquelle avaient lieu les célestes entretiens de Giselle et de Venant.

La fontaine de sainte Isbergue est à cinq ou six minutes de l'église, sur la *voyette* de Sainte-Isbergue, petit sentier tracé à mi-côte ou presque au bas de la montagne sur laquelle est bâtie l'église, et qui va jusqu'à l'endroit encore nommé Wastelau, lieu présumé de la grotte ou ermitage de saint Venant. Le canal d'Aire à la Bassée coupe aujourd'hui cette *voyette*, par laquelle Giselle aimait à se rendre d'Aire à l'église de Saint-Pierre sur la montagne, et à la rencontre de son père spirituel. Une petite chapelle, ombragée de deux grands arbres séculaires, est au-dessus de la

(1) Tout ce commencement de la vie de saint Venant est traduit littéralement d'un long fragment du *Bréviaire anchien dont soloient user les chanoines de l'eglise collégialle de sainct Pierre en la ville d'Aire....* fragment que nous avons eu le bonheur de retrouver dans les pièces relatives à la procédure touchant les reliques de saint Venant, procédure dont nous parlerons tout-à-l'heure. Voici le titre que porte le fragment en question : *Extractum ex breviario seu sanctoriali æstivali ad usum insignis ecclesiæ sancti Petri Ariensis Morinensis diocesis.* Nous savons que les Bollandistes ont douté de la parenté de saint Venant avec les saints Gandulphe et Pharaïlde, mais comme ils n'ont pas clairement établi le fait contraire, nous reproduisons purement et simplement la vieille légende avec l'assertion qu'elle-même, du reste, offre sous forme dubitative, *Is perhibetur fuisse frater...* etc.

fontaine, à laquelle on descend par un double escalier dont les degrés, partie en terre et partie en pierre, forment avec la fontaine, située tout au bas derrière la chapelle, un demi-cercle autour de cette même chapelle. Cette fontaine ne tarit jamais. Elle a environ un mètre de profondeur ; elle est entourée d'un mur circulaire très-convenable, avec une ouverture sur le devant, et dans le fond une petite niche pour une statue de la sainte. C'est un endroit délicieux de fraîcheur et de recueillement, à l'ombre du mur du fond de la chapelle et des deux grands arbres, au bas des deux quarts de cercle en escalier, à la naissance d'un tout petit ruisseau qui s'échappe silencieux jusqu'au bas de la côte. En avant de la chapelle est une belle pelouse en forme de carré long, où le peuple assiste en grande foule à la messe qui se célèbre dans la chapelle pendant la neuvaine de la fête de sainte Isbergue. Dans la chapelle même sont plusieurs bâtons et béquilles, témoignages populaires des miracles et guérisons obtenues par l'invocation des deux saints. Au-dessus de l'autel, à droite de la statue du milieu, sont les statuettes de saint Venant et de saint François d'Assise, sujets très-convenablement traités. A gauche on voit celles de sainte Isbergue et de saint Fiacre. Saint Venant est représenté tenant un livre à la main, dans l'attitude d'un homme qui réfléchit profondément et qui donne des explications ; c'est un docteur qui enseigne. Sainte Isbergue d'autre part est dans la position d'une personne qui écoute avec admiration et reçoit avec avidité les choses sublimes qui lui sont transmises. Cette dernière statue est beaucoup moins bien exécutée que la première.

En se rendant de cette fontaine à l'église d'Isbergue, on aperçoit cette église entourée de la plus belle ceinture d'ormes que l'on puisse voir. Ces ormes, disposés en forme de double et par endroits de triple couronne, sont très-élevés, tous semblables et de la même hauteur. On ne peut s'empêcher de penser à la noble fille du Roi, à l'illustre sœur de l'Empereur, à la Sainte vénérée, en voyant cette magnifique couronne qui s'élève si grande, si majestueuse et si belle autour de l'église qui renferme ses restes vénérables.

On a vu dans la vie de sainte Isbergue le récit de la mort de saint Venant et de la merveilleuse découverte de son corps, que les assassins avaient jeté dans la Lys. On a toujours honoré ce saint comme martyr, et maintenant encore le bréviaire d'Arras ajoute formellement ce titre au nom de saint Venant, sous la date du 10 octobre

Le Lectionnaire de l'église d'Isbergue, que nous avons eu le bonheur de retrouver dernièrement dans les [illegible]

téressantes de cette église, raconte l'invention du corps de saint Venant comme nous l'avons racontée dans notre vie de sainte Isbergue, d'après le P. Malbrancq. Ajoutons ici une circonstance dont nous n'avons pas fait mention dans ce récit. Comme malgré le miracle qui s'était opéré sur la personne même de sainte Isbergue quand elle eut mangé l'anguille qui avait été trouvée sur le corps de saint Venant, on doutait encore de l'identité du cadavre, la vieille aveugle qui avait autrefois soigné le saint ermite et guéri sa blessure, vint et palpa la jambe où elle reconnut parfaitement la cicatrice que bien souvent elle avait touchée. Alors s'opéra un autre miracle; car cette aveugle recouvra soudainement la vue et rendit publiquement gloire à Dieu qui manifestait par tant de marques évidentes la grande sainteté de son serviteur (1).

SUPPLÉMENT A LA VIE DE SAINTE ISBERGUE,

OU

Examen de quelques questions relatives à la personne et à la vie de cette sainte.

1° Giselle et Isbergue sont une seule et même personne.

On a quelquefois voulu faire de Giselle et d'Isbergue deux personnes différentes. Les Bollandistes, entre autres, avec la réserve que donne la vraie science, et sans toutefois se prononcer d'un ton tranchant, semblent incliner pour cette opinion de dédoublement de notre sainte. Nous pensons qu'ils sont complètement dans l'erreur sur ce point, et voici les raisons qui nous empêchent de partager leur sentiment.

Le point véritable, le point unique de la difficulté sur la question dont il s'agit en ce moment, c'est que la plupart des historiens disent que Giselle fut abbesse de Chelles; dès lors, dit-on, elle ne saurait être une seule et même personne avec Isbergue, que les traditions et les monuments de ce pays font vivre et mourir à Aire.

---

(1) Nous trouvons ces détails dans une très-longue pièce de vieux vers français qui étaient tracés à l'intérieur de la chapelle de la Salle, au logis des comtes d'Artois, où faisaient leur résidence les gouverneurs de la ville d'Aire. Nous parlerons plus loin de cette chapelle et nous donnerons un jour ces vers et beaucoup d'autres pièces dans une vie spéciale de sainte Isbergue que nous avons l'intention de publier. Quelques pages ne sont point assez, pensons-nous, pour une sainte qui a exercé tant d'influence réelle sur son siècle et qui a rendu de si éminents services à l'église tout entière, comme le disent formellement les pièces liturgiques composées en son honneur.

Or, sur quoi repose cette assertion que Giselle fut abbesse de Chelles? Uniquement sur ce texte de *l'annaliste de Metz* (1) : « L'an 804, l'empereur Charles, qui se trouvait à » Soissons avec le pape Léon III, laissa le pontife dans cette » ville, pour aller au monastère de Chelles, où Giselle sa » sœur était malade. » Il n'y a pas, que nous sachions, un seul autre texte que celui-là, sur lequel on se soit jamais appuyé. Or, en bonne logique, que prouve donc ce texte? Il prouve qu'en l'an 804 Giselle se trouvait à Chelles; il prouve que Charlemagne est allé l'y visiter, et voilà tout. C'est en vain qu'on le presserait, qu'on le mettrait à la torture, ce texte n'a pas et ne saurait avoir d'autre sens que celui-là. Mais en quelle qualité Giselle se trouvait-elle à Chelles? On n'en sait rien. Elle pouvait y être en visite, et c'est même probable, vu qu'elle était une des bienfaitrices de ce monastère ainsi que de plusieurs autres; elle pouvait même ne s'y trouver qu'en passant et y être tombée malade tout-à-coup, et le brusque départ de son frère, la manière subite dont il quitte le pape autoriserait cette interprétation tout aussi bien qu'une autre. En un mot, le champ des interprétations est vaste sur ce point, et il nous paraît parfaitement impossible de rien préciser. Mais de conclure de ce texte que si Giselle était à Chelles, c'est qu'elle en était abbesse, en vérité, cela nous semble être par trop fort, et c'est le cas ou jamais de dire que la conclusion dépasse singulièrement les prémisses. Le Cointe, qui adopte pourtant l'opinion qui fait de Giselle une abbesse de Chelles, et qui en cela ne fait que suivre, sans remonter aux sources, l'assertion de ses devanciers, a fait sur ce sujet un aveu fort précieux pour la défense de nos traditions. Il dit en effet, à la page 367 de son 6e volume des *Annales ecclesiastici francorum* : *hactenùs in Kalensium abbatissarum catalogo desideratur Gislæ nomen.* On a le catalogue des abbesses de Chelles, et le nom de Giselle ne s'y trouve pas! Est-il possible de se condamner soi-même de meilleure grâce?

Les auteurs du *Gallia Christiana*, par l'effet d'une distraction qui certainement arrive par fois aux plus fermes esprits, racontent tout ce qu'ils savent de Giselle et de ses donations; ils intercalent son nom purement et simplement entre deux abbesses de Chelles, et ils n'oublient qu'une chose, de prouver qu'elle aussi fut une des abbesses de ce monastère. Ils vont plus loin; ils font dire à Eginhard ce

---

(1) *Ad colloquium germanæ suæ Gislæ quæ in his diebus ægrotabat, ad Kalam monasterium pervenit.* Ann. Met. ap. Le Cointe, t. 7e, p. 3. Mabillon, t, 2. p. 356. D. Bouquet, t. 5e, 352.

que certainement il n'a jamais dit, tant est grande la force d'une idée préconçue: *et quidem in Calensi cœnobio, ut scribit Eginhardus*; elle est morte dans le monastère de Chelles, *ainsi que l'écrit Eginhard*! Or voici ce que dit Eginhard: (1) Charles n'avait qu'une sœur, nommée Gisla.... etc. Elle mourut *dans le monastère où elle avait embrassé la vie religieuse*. Il ne nomme nulle part ce monastère; aucun auteur contemporain ne l'a nommé positivement; donc il n'est pas prouvé que ce monastère soit celui de Chelles, dont le catalogue, au reste, ne contient pas le nom de Giselle.

D'autre part il résulte de nos traditions constantes et non interrompues, et il est prouvé par une charte que les Bollandistes avouent n'avoir pu se procurer et que nous avons textuellement et en entier dans le précieux manuscrit de la bibliothèque de Boulogne, le *cartularium sithiense*, (n° 146 du catalogue), cartulaire de Saint-Bertin, publié en 1840 par M. Guérard, il est prouvé, disons-nous, par cette charte, qu'il y avait à Aire un monastère au 9e siècle.

Donc, rappelant, 1° le texte d'Eginhard, qui dit que Giselle fut religieuse et qu'elle mourut dans le monastère où elle était habituellement, *in quo conversa est*; 2° le fait de l'existence d'un monastère dans la ville d'Aire au 9e siècle; 3° l'impossibilité où l'on est de prouver que Giselle en ait habité un autre; 4° nos traditions constantes qui disent que c'est à Aire que résidait habituellement et qu'est morte Giselle, bien que les besoins d'autres établissements qu'elle soutenait et d'autres œuvres qu'elle avait à accomplir, l'appelassent, sans nul doute, assez souvent ailleurs; il nous est permis de conclure, d'après toutes les règles de l'histoire, science des faits, lesquels s'établissent par preuves testimoniales, écrites ou de tradition, par preuves morales et d'un genre qui est propre à leur nature de faits; il nous est permis de conclure que Giselle demeurait à Aire, dans un monastère, et qu'il n'est aucunement nécessaire d'admettre deux personnes différentes, d'opérer un dédoublement de notre sainte vénérée pour expliquer d'une manière conforme à l'histoire nos traditions locales.

2° D'où vient le nom d'Isbergue donné à Giselle.

Laissons de côté le P. Malbrancq; il est de bon ton au-

(1) « *Erat ei (carolo) unica soror, nomine Gisla, à puellaribus annis « religiosæ conversationi mancipata, quam similiter ut matrem magnâ co- « luit pietate, quæ etiam paucis antè obitum illius annis* IN EO QUO « CONVERSA EST MONASTERIO *decessit*. » Eginhard, ap. D. Bouquet t. 5e, p. 97, etc.

jourd'hui de faire de lui une sorte de bouc émissaire chargé d'une quantité prodigieuse de péchés historiques, et de lui faire *inventer* beaucoup de choses qu'il n'a cependant pas inventées d'ordinaire. Jean d'Offaigne, pasteur de l'église de Sainte-Isbergue, écrivait avant le P. Malbrancq, 1629; (1) or, il dit positivement ce que dit ce dernier. La sainte ne fut pas appelée Isbergue au baptême, mais Gysla. La terminaison *bergue* lui vint de la montagne où elle fut enterrée, montagne appelée d'abord *Peeterberghe* ou mont de Saint-Pierre à cause de l'église de Saint-Pierre qui y était bâtie. Ce furent les pèlerins qui changèrent peu à peu le nom et qui dirent d'abord : allons à la montagne de Gysla, à *Gysleberghe*. Puis on s'accoutuma à négliger l'aspiration *G* et on écrivit *Ysleberghe*. La lettre *l*, presque imperceptible dans la prononciation, disparut ensuite avec son *e* muet, et il resta *Ysberghe* ou *Isbergue*.

Au reste, Jean d'Offaigne ne se contente pas du *nom*, mais il attribue aussi à sainte Isbergue tous les faits et *gestes* de Giselle. Non-seulement il raconte la tentative faite par un prince d'Angleterre ou d'Ecosse pour avoir la main de Giselle, mais il dit fort au long dans le chap. 8e, tout ce qui est relatif à son mariage projeté d'abord avec le fils de l'empereur d'Orient, puis avec le fils du roi des Lombards; en un mot, il raconte de sainte Isbergue tout ce que l'histoire dit de Giselle, sans aucune exception, joignant au récit de ces faits plus connus, ce que lui ont appris les monuments spéciaux et les traditions du pays qu'elle a plus particulièrement habité et illuminé par ses vertus.

Le lectionnaire de l'église d'Isbergue (2), 3e leçon, vers

---

(1) Bref narré de Madame sainte Isbergue, vierge, et de saint Venant, son directeur spirituel. Saint-Omer, veuve Charles Boscart, au nom de Jésus. 1 vol. in-16 de 128 pages, très-rare.

(2) Nous avons eu le bonheur de retrouver tout récemment ce lectionnaire, en une copie signée et déclarée authentique par l'*Official de Saint-Omer*, et annexée aux pièces du procès relatif à l'invention des reliques de saint Venant. Ce lectionnaire fut présenté, comme pièce à l'appui, à M. l'archidiacre de Saint-Omer, siégeant officiellement à Aire, pour l'information préparatoire, en la séance du 20 août 1608, par Maître Antoine Barbier, curé de Sainte-Isbergue. Le livre qui contenait ces trois leçons est ainsi qualifié dans le procès-verbal de la séance *ung vieil livre en parchemin sans commenchement, au premier fueillet duquel estoit escript : Beatus vir qui non abiit, et sur la fin ; salva nos, domine, vigilantes, custodi nos dormientes, ut vigilemus cum christo, et requiescamus in pace, e u o u a e Auquel livre est escrite la Legende et office de Sainte Isberghue.* A la suite de cette déposition il fut ordonné de faire une copie des trois leçons que contenait ce livre, pour les joindre aux pièces du procès. C'est sur le manuscrit de cette procédure conservé encore aujourd'hui dans les archives de l'église d'Isbergue, que nous avons copié ces trois leçons, déjà réputées si anciennes au commencement du 17e siècle.

la fin, dit positivement que le nom d'Isbergue a été donné au mont voisin d'Aire, à cause de la sépulture de la sainte qui y repose... *In Christo obdormiens monte cui vocabulum à suo nomine Isberga solius distantiâ miliaris ab ariâ semoto sepelitur.* Il dit aussi que sur ce mont il y avait une église dédiée sous l'invocation de saint Pierre : *Ubi fanum decorum nimis in Dei apostolique Petri et ipsius virginis honore conditum...*

Les vieux vers français qui étaient dans la chapelle de sainte Isbergue à Aire, dite chapelle de la Salle, au logis des comtes d'Artois, résidence des gouverneurs de la ville d'Aire, construite sur le lieu même où était l'oratoire de la sainte, témoignaient aussi que l'église d'Isbergue était autrefois sous l'invocation de saint Pierre. Ils disent après le récit de la mort et de l'invention de saint Venant :

« A Isberghe en l'église
» Que on nomoit lors *St.-Pierre*
» Sellon la mode et guise
» Que on met Seigneurs en terre
» Fut mis le bon corps sainct
» En tres grand reverence. »

Et plus loin, en parlant de sainte Isbergue elle-même :

» En l'église prédicte
» Fut mise sans deffault
» *Laquelle estoit lors dicte*
» *Sainct-Pierre en Wastclault*
» Et estoit prioré
» Ou garison souvent
» Plusieurs ont recouvré
» Par miracle évident. » (1)

Autres vers faisant partie d'une longue inscription explicative mise au bas d'une suite de dessins représentant la vie de sainte Isbergue et de saint Venant, dessins et inscription qui étaient dans la chapelle de la ville de Saint-Venant située sur le marché :

» Adonc s'en vint à *l'église Sainct-Pierre*
« *En Wastclaut* ou trouva sainte Isbergue. »
(*Extrait du même recueil.*)

Il nous serait fort facile de multiplier ces citations, mais nous voulons être court et ne dire que ce qui est utile. Ajoutons seulement que dans les nombreuses dépositions de témoins qui sont reprises dans ce recueil de pièces du procès, il est sans cesse question de l'église de *Saint-Pierre en Was-*

---

(1) Nous extrayons ces vers de la copie authentique qui en fut faite et qui est annexée aux pièces du procès dont nous parlons dans la note précédente, à la date du 13 octobre 1610. Cette vie de sainte Isbergue et de saint Venant, qui était écrite dans la chapelle de la Salle, est composée de quinze strophes de huit vers, ou quatrains de vers à doubles rimes.

telau, comme dénomination primitive de l'église d'Isbergue, et tout cela avait lieu près d'un demi-siècle avant l'apparition du second volume de Malbrancq. Ce qui prouve du reste, (selon la judicieuse remarque de Jean d'Offaigne, page 18 de son livre), que sainte Isbergue n'a pas été la patronne primitive de cette église sur la montagne, c'est que le maître-autel ne porte pas son nom, mais bien celui de *Saint-Pierre*. Aujourd'hui encore, on montre dans cette église une relique de *saint Pierre*, relique assez notable, peut-être celle-là même pour laquelle Pépin aura fait construire la première église. L'autel de Sainte-Isbergue est un des deux autels latéraux. Il occupe, depuis le 11 août 1608, le fond de la nef, du côté de l'épître ou du midi. Avant cette époque, il était situé dans la nef du milieu. Le cercueil de pierre, renfermant les reliques de sainte Isbergue, reposait alors en partie sur cet autel et en partie sur un mur construit plus loin pour le soutenir, de sorte qu'il restait entre ce mur et le derrière de l'autel un vide par lequel passaient ordinairement les pélerins et où même parfois ils se couchaient et dormaient pour obtenir la guérison de leurs maux. Quand ils passaient par ce trou, ils disaient qu'ils passaient entre deux corps saints, voici pourquoi : Au-dessous de l'autel de Sainte-Isbergue, et à une assez grande profondeur, était, (et est encore très-probablement), la tombe de saint Venant, ainsi qu'on la découvrit avec les reliques intactes quand on eut déplacé l'autel et la tombe de sainte Isbergue. Cette tombe était placée d'Orient en Occident, les pieds sous la pierre qui recouvrait le sol entre le petit mur et le derrière de l'autel, et le reste du corps sous l'autel même de Sainte-Isbergue. Il y avait donc au-dessous le corps de saint Venant, et au-dessus, celui de sainte Isbergue, et quand on passait par le vide laissé entre l'autel et le mur, il était vrai de dire qu'on passait entre deux corps saints (1).

---

(1) Nous donnerons ici (à titre de renseignement pouvant servir à éclairer une question importante*)*, le récit de l'invention des reliques de saint Venant en l'église d'Isbergue, tel que nous l'avons pu compléter d'après les divers détails reproduits par chacun des témoins de cette découverte dans leurs dépositions juridiques insérées aux pièces du procès relatif à cette invention.

C'était le 11 du mois d'août 1608. Après avoir vainement sollicité cette permission des évêques de saint Omer Gérard de Haméricourt et Jean Six, les habitants d'Isbergue avaient plus tard obtenu de Jacques Blase de transférer l'autel de Sainte-Isbergue dans le fond de la nef du côté de l'épître et de faire des fouilles sous l'emplacement primitif de cet autel dans l'espoir d'y trouver les reliques de saint Venant. En présence de Maître Paul Pruvost, Pasteur de Notre-Dame à Aire et doyen de chrétienté, délégué à cette fin par l'évêque de Saint-Omer, et de plusieurs prêtres

Ce n'est que tout récemment qu'on a déposé sous la table du maître-autel le coffret qui renferme les reliques de sainte Isbergue, et aujourd'hui encore l'autel de Sainte-

---

et curés des environs, on transféra d'abord l'autel et la tombe de sainte Isbergue, puis on commença l'opération des fouilles. Après avoir levé une longue pierre qui était sous l'autel, on creusa assez avant sans rencontrer autre chose que de la terre et quelques ossements épars. C'était sans doute là que reposait d'abord le cercueil de sainte Isbergue avant qu'on n'en fit l'*élévation* pour lui rendre les honneurs de la canonisation. Fouillant plus avant et sondant avec un barreau de fer, on finit par reconnaître une cavité. Puis on atteignit une pierre blanche qui s'enfonça et tomba dans un cercueil maçonné dans la terre. Mettant la main dans le trou qu'avait laissé cette pierre, on en tira un ossement dont la vue mit dans une joie extrême tous les assistants qui le baisèrent pieusement. Puis on continua de découvrir le reste du cercueil, et quand on vint à l'endroit de la tête on vit qu'il n'y avait dans la maçonnerie aucune place réservée pour cette partie du corps, mais le chef vénérable du saint reposait sur la poitrine. Les ossements étaient dans un bel état de conservation, d'une couleur de cire. La tête, qui se trouvait sur la poitrine, avait été un peu endommagée par la chute de la pierre, qui avait séparé la mâchoire, à laquelle tenaient encore les dents. Il y avait aussi dans le tombeau quelque chose comme une assiette d'étain, qui tomba en poussière au contact de l'air. On ne trouva aucune inscription ni dedans ni autour du cercueil.

Le lendemain, pendant la nuit, à cause de l'affluence extraordinaire du peuple qui empêchait d'opérer pendant le jour, et après être allé prendre les ordres de l'évêque de Saint-Omer, le même délégué descendit de nouveau dans la fosse avec deux autres prêtres, leva les ossements, les dégagea de la terre et les nettoya, examina partout avec attention et ne trouva aucune inscription ni date. Alors il mit les ossements et la tête dans un coffre de bois bien fermé et cloué, et défendit à toute l'assistance d'y toucher sous peine d'excommunication.

Le 16 août l'évêque de Saint-Omer se rendit en personne sur les lieux pour examiner le monument et dresser l'inventaire, mais il y avait une telle multitude, qu'il lui fut impossible de rien faire. Il ordonna alors de fermer la fosse et de ne plus l'ouvrir jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné.

Il paraît qu'en 1621 on construisit un caveau autour de ces reliques. Nous trouvons en effet dans le registre de catholicité de l'église d'Isbergue de l'année 1735, une note de maître Louis François-Robert Lecointe, curé d'Isbergue, attestant que le 24 juillet de cette même année, en faisant une fosse pour inhumer un enfant, « on a trouvé un caveau, où dans » le fond est un petit coffre, qui renferme les ossements d'une grande » personne que les plus anciens ont assuré être les reliques de saint Ve- » nant, comme ils l'ont ouï dire de leurs ancêtres, et que dans ce caveau » est une pierre apposée à la muraille, portant cette inscription : *magister* » *Joannes Dufossé, pastor hujus ecclesiæ, primus lapidem posuit, anno* 1621. » Ledit caveau est dans la grand'nef de l'église, à peu de distance des » fondations du premier pillier de la chapelle de Sainte Isbergue, contre » le chœur approchant le milieu de l'arcade avec le second pillier. Cer- » tifie au surplus que dans le coffre de l'église se trouve visite de l'évêque » et procès-verbal dressé pour pareille cause lors de la construction dudit » caveau. En foi de quoi, etc. »

Nous avons vainement cherché cette dernière pièce dans les archives de l'église.

Isbergue occupe la place qu'on lui a donnée le 11 août 1603, par autorisation de l'évêque de Saint-Omer, Jacques Blas..

Dans le *kalendarium ecclesiæ sanctæ Isbergæ*, *par M. Jean d'Offaigne*, 1627, manuscrit fort soigné, faisant partie des archives de cette église, il est toujours fait mention de trois autels dans l'église d'Isbergue : *Saint-Pierre, Sainte-Isbergue, la Sainte-Vierge.*

Il suffit du plus léger examen des lieux, pour se convaincre que le nom d'Isbergue n'a pu venir, quant à la terminaison *bergue*, que de la montagne sur laquelle est située l'église autrefois dite de Saint-Pierre, et plus tard de Sainte-Giselle. L'élévation est tellement évidente, qu'au sortir des portes de la ville d'Aire, le premier objet que l'on aperçoit à quelque distance, c'est l'église d'Isbergue, qui apparaît toute blanche et se détache de sa gracieuse et royale couronne d'arbres, au-dessus de tout le pays environnant. Le roi Pépin devait de son château de la Salle apercevoir facilement son église de Saint-Pierre, dominant les arbres de la vaste forêt (*vastus saltus*), car aujourd'hui encore, quand on se trouve sur une des crêtes de la montagne sur laquelle est bâtie l'église actuelle, on domine les plus hauts arbres des digues du canal. C'est tellement la position même de l'église qui a donné son nom à cette église, au village et à la sainte elle-même, et ce nom vient si bien du mot *berg* ou *bergue*, montagne, qu'un autre village voisin, situé sur un mont un peu moins élevé en réalité, se nomme *berguette*, c'est-à-dire petite montagne, par opposition à la *bergue de Gisèle* ou Gisele-bergue, Islebergue, Isbergue, laquelle est appelée montagne sans diminutif. On aperçoit Isbergue de très-loin, d'Hazebrouck, de Béthune, etc.

3° Quel est le vrai nom liturgique de notre sainte.

Nous suivrons, dans l'exposé des documents relatifs à cette question, l'ordre hiérarchique, et nous commencerons par citer les bulles pontificales.

Une bulle du Souverain-Pontife Paul II, en date du 15 des calendes de juin de l'année 1467, (*datum Romæ apud sanctum Marcum*), et commençant par ces mots : *Antè thronum divinæ majestatis*....., contient, entre autres, les passages suivants : *Cùm itaque, sicut accepimus, in palatio Regali villæ Ariæ Morinensis Diocesis, in quo claræ memoriæ Pipinus Rex et Berta Regina Franciæ* SANCTÆ YBERGÆ *virginis sororis Caroli Magni etiam Regis Franciæ, dùm viverent obierunt, sit quoddam oratorium in quo dicta* SANCTA YBERGA *orabat*..., *etc*..... *in quâ quidem capellâ Altissimus quædam miracula meritis et intercessione ejusdem sanctæ plu-*

ries demonstrare dignatus est.... etc..... et plus loin : *ejusdem sanctæ* Ibergæ *festivitalibus.... etc.* On voit par ces passages que notre sainte était reconnue à Rome sous le nom d'Ybergue ou Ibergue, qu'on l'y regardait comme possédant auprès du Seigneur un grand crédit manifesté par des miracles. Aussi Paul II accorde-t-il dans cette bulle de nombreuses indulgences à ceux qui visiteraient ou embelliraient la chapelle du château de la Salle à Aire, chapelle que la piété d'Isabelle, duchesse de Bourgogne, avait décorée, et pour laquelle elle avait sollicité ces grâces apostoliques (1).

Une bulle d'Urbain VIII, en date du 4 janvier 1629, portant concession d'indulgences en faveur des membres de la confrérie de *Madame saincte Isbergue* établie en l'an 1622, par Paul Boudot, évêque de Saint-Omer, est encore aujourd'hui en original dans les archives de l'église d'Isbergue : mais elle se trouve dans un état affreux. Heureusement Jean d'Offaigne en a imprimé tout au long le contenu à la fin de son livre. Le nom ordinaire de la sainte y est en toutes lettres.

Une autre bulle, aussi conservée dans les archives de la même église, mais dans un bon état, est d'Innocent XI. C'est une concession d'indulgences en faveur des trépassés de la confrérie. Le nom de notre sainte y est aussi en français : *Saincte Isbergue*.

Ces bulles sont revêtues de leurs plombs, signatures, etc., et du permis de publication et visa des évêques de St-Omer.

Passons maintenant aux pièces provenant de l'autorité de l'ordinaire.

La plus ancienne émane de la Cour spirituelle de Thérouanne. Elle porte visa et approbation de la bulle de Paul II. Elle est datée du 4 mai 1469 et donnée par les vicaires généraux de Henri de Lorraine, évêque de Thérouanne, alors notoirement absent de son diocèse. Nous l'avons trouvée à la suite de la bulle, dans le recueil des actes de la procédure relative aux reliques de saint Venant.

La seconde est la charte de fondation de la confrérie de *madame saincte Isbergue*, par Paul Boudot, évêque de St.-Omer. Cette pièce, datée du 24 février 1622, est sur parchemin avec un grand sceau de cire appendu à l'acte ; elle est parfaitement conservée.

Une troisième pièce, aussi sur parchemin et passablement conservée, est de Pierre Pannet, évêque de St.-Omer, et institue une confrérie en l'honneur de saint Venant. Le nom de notre sainte y est écrit : *sainte Iberge*. Cette pièce

---

(1) Copie de cette bulle est annexée aux pièces du procès du corps de saint Venant, à la date du 13 octobre 1610.

est du dernier avril 1629. Sur le titre de cette pièce, même date, notre sainte est appelé *sainte Isberge*. Le quatrième acte épiscopal est la reconnaissance des reliques de sainte Isbergue faite par l'évêque de St.-Omer, Christophe Defrance. Un double chronogramme commémoratif de cette cérémonie est inscrit sur la châsse même qui renferme les reliques (1). Dans ce chronogramme, aussi bien que dans la belle antienne et l'oraison qui sont aussi tracées tout au long sur les faces du coffret, notre sainte est toujours appelée *sancta Isberga*. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ici cette antienne de sainte Isbergue, qui est un morceau liturgique d'une facture large et solennelle, et qui montre la haute idée qu'avaient nos aïeux de la mission providentielle de la sœur de Charlemagne.

SANCTA ISBERGA, GEMMA VIRGINUM NITIDISSIMA, UNA REGINARUM SUMMO REGI ASSIGNATARUM, ROGAMUS TE, PER IMMORTALEM SPONSUM QUI TE IN CŒLESTI THALAMO AMPLECTITUR CORONATAM, UT PIO INTERVENTU TOTO ORBE DIFFUSAM SANCTAM DEFENDAS ECCLESIAM.

« Sainte Isbergue, ô la plus brillante perle des Vierges, l'une des reines échues en partage au roi suprême, nous vous en prions, par l'Époux immortel qui dans les célestes habitations vous couronne et vous couvre de ses embrassements, accordez-nous votre pieuse intervention, et défendez la sainte Église qui est répandue par toute la terre. »

C'est bien à la sœur de Charlemagne, à la conseillère de l'empereur d'Occident et du défenseur de l'Église que s'adresse cette magnifique prière.

Les procès-verbaux des visites épiscopales que nous avons pu retrouver, à savoir : de Louis-François-Marc-Hilaire de Conzié, 10 juillet 1767 ; de François de Valbelle de Tourves, 4 juin 1714 ; de Louis-Alphonse de Valbelle, 20 juillet 1701 et 24 juin 1698, portent le nom de la sainte écrit ainsi : *Isberghe* ou *Isbergue*.

Enfin le bréviaire de Saint-Omer et le bréviaire actuel d'Arras donnent indifféremment à la même sainte les noms d'Itisbergue, d'Isbergue et même de Gislebergue. On voit qu'ils sont loin de vouloir faire d'Itisbergue et d'Isbergue deux personnes différentes.

Mentionnons en terminant quelques autres documents d'une valeur purement historique.

---

(1) Voici ces deux chronogrammes :

ChrIstophorVs DefranCe epIsCopVs reLIqVIas Isbergæ VIrgInIs regIæ In haC CapsVLa DeponIt.

Urbano oCtaVo pontIfICe phILIpo IIII hIspanIarVM rege hIC ossa saCra sVnt reCLVsa.

La cloche actuelle de l'église d'Isbergue porte la date de 1473. Or, il y a sur cette cloche, au-dessous d'une magnifique inscription surmontée d'une délicieuse couronne de feuilles de vigne qui fait le tour de la cloche, un petit médaillon formant un bas-relief moulé en même temps que la cloche, et représentant le sujet suivant : une jeune vierge est à genoux, les cheveux épars, devant un personnage de haute taille, le nimbe autour de la tête et la main droite levée. Derrière lui est un arbre. Au-dessous, et dans le bas du cadre de ce petit médaillon, on lit : S. ISBERGA.

Nous avons visité tous les comptes de l'église, lesquels remontent jusqu'à l'an 1540; or, tous portent cette désignation : *Madame sainte Isbergue*, ou simplement *sainte Isbergue*, à l'exception toutefois de ceux des années : 1571 et 1572, 1579, 1580, 1576, lesquels portent : *Madame sainte Itisberghue*. On voit qu'il y avait à cette époque une discussion sur cette matière, mais ce dernier nom a tellement peu prévalu qu'on ne le rencontre guère que 5 à 6 fois, tandis que l'autre se trouve reproduit plus de 250 fois, depuis 1540 jusqu'à présent. Tous les registres du 17e siècle, sans exception, portent *Isberghue* ; à la fin de ce siècle l'h disparaît et il reste *Isbergue*, sur celui de 1547 il y a *Ibergue*.

Même observation peut être faite sur le titre du registre des confréries de sainte Isbergue et de saint Venant, aussi conservé dans les mêmes archives. Le titre à la date de 1642 écrit *Isbergue*, de même que celui de 1677. Le titre de 1710 porte *Isbergue*, sans *h*.

Une chose très-curieuse, et qui prouve qu'à certaine époque on attachait peu d'importance à la désignation de la sainte, pourvu qu'on ne cherchât pas à la dédoubler, c'est que parfois dans la même pièce historique, notamment dans le lectionnaire et dans les vers cités plus haut, on donne à la sainte les deux noms d'Itisbergue et d'Isbergue indifféremment.

Concluons de tout ceci : 1° que notre sainte Isbergue n'est autre que la pieuse et savante Giselle (1) ; 2° que ce nom de Giselle s'est changé en celui d'Isbergue à cause de la montagne sur laquelle elle fut inhumée : 3° que le nom sous lequel elle a été le plus universellement désignée dans le langage de l'Église est la dénomination *sancta Isberga, sainte Isbergue*. E. V........

---

(1) Voir, à l'appui de ce titre, l'admirable lettre qu'elle écrivit à Alcuin pour l'engager à commenter l'évangile de saint Jean. Lecointe, Annales eclesiast. Francorum, tom 6, ann. 802, n° 87. Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir, faute de place, insérer ce précieux monument de la science de notre sainte.

LES VIES

DES SAINTS

Mommolin et Ebertramne

16 OCTOBRE. — 24 JANVIER,

ET DES SAINTS

LUGLE ET LUGLIEN

24 Octobre.

—

(7e siècle.)

On peut consulter sur saint Mommolin et saint Ebertramne, la dissertation que Ghesquière a insérée au tome quatrième de ses *Acta sanctorum Belgii,* pages 393-413. Nous nous sommes borné à traduire librement les quelques passages tirés de manuscrits qui y sont relatés, négligeant complètement les additions que l'auteur a cru devoir faire à ces actes, d'après différents autres ouvrages, parce que nous pensons que l'érudit écrivain s'est complètement trompé en cet endroit, et qu'il a attribué à saint Mommolin des choses qui ont été dites d'un autre évêque de Noyon.

S. MOMMOLIN ET S. ÉBERTRAMNE

On ne trouve que fort peu de détails sur les deux saints compagnons de saint Bertin, Mommolin et Ébertramne. Ils étaient l'un et l'autre originaires du même pays que saint Omer, et s'exerçaient à toutes les vertus dans le monastère de Luxeul lorsqu'ils résolurent de quitter leur pays avec saint Bertin pour venir aider le grand apôtre des Morins dans les rudes travaux de la prédication de l'Évangile. Mommolin était le chef de l'expédition sacrée, c'est à lui qu'obéissaient ses deux compagnons Bertin et Ebertramne, c'est lui qui fut mis à la tête de la première fondation monastique qu'ils établirent dans la Morinie et que l'on appela depuis *le vieux monastère*, à l'endroit qui, aujourd'hui encore, porte le nom de *Saint-Mommelin*. (Voir la vie de saint Bertin, page 211 et suivantes.)

Elevé par sa dignité au-dessus de ses frères, Mommolin leur donnait l'exemple des vertus les plus parfaites, et c était surtout par son humilité profonde qu'il se distinguait, nous dit son biographe. (Voyez Ghesquière, t. IV, page 401 et suiv.) Il parcourait un à un tous les degrés de l'humilité et s'élevait ainsi de vertus en vertus jusqu'à parvenir au sommet de la montagne de Sion et s'unir au Dieu des vertus dans la plénitude de la perfection chrétienne. Il était si mortifié qu'après avoir long-temps jeûné il n'accordait à son corps que du pain d'orge auquel il mêlait de la cendre et qu'il arrosait de ses larmes. Athlète plein de dévouement pour son maître, il combattait jour et nuit par les

prières et les veilles. A son humilité parfaite il joignait une charité véritable et se livrait aussi à la prédication de la parole de Dieu. Semblable à un bon laboureur, il se servait du soc de l'Évangile pour déraciner les mauvaises herbes qui infestaient le champ du Seigneur, il humectait de la rosée céleste du salut éternel les cœurs desséchés, et la miséricorde divine se plaisait à donner ensuite de l'accroissement à ses efforts pour semer la foi parmi les peuples.

Mommolin était chéri de tout le monde; il était universellement respecté, car ce que sa bouche prêchait sa conduite l'exécutait en même temps, et lui-même courait le premier dans la route du salut qu'il indiquait aux autres par ses discours. Quand de lui-même le peuple lui faisait quelque offrande, il se hâtait de distribuer aux pauvres ce qu'il avait reçu. Il eût regardé comme une chose indigne de penser au lendemain dans cette vie présente, car tous ses désirs étaient pour les richesses de la vie future. Il distribuait donc ce qu'il recevait des hommes afin de recevoir ce que Dieu a promis à ses disciples véritables; heureux commerce où, après avoir donné avec joie quelques objets passagers et de peu de valeur, on reçoit avec bonheur des choses grandes et durables!

Il était très-assidu à consoler les pauvres, il donnait l'hospitalité aux pélerins, se montrait le défenseur des veuves, le père des orphelins et des faibles; on pouvait dire de lui avec vérité ce qui est dit de Job: « J'ai été l'œil de l'aveugle, le pied du boîteux, le père des orphelins.... » Aussi de toute part les malades accouraient à lui; il les recevait avec une douce gaieté; il leur procurait par ses prières des adoucissements à leurs maux; il ne témoignait aucune horreur pour les lépreux eux-mêmes, il les embrassait comme des frères et administrait lui-même des bains salutaires à leurs membres souffrants. Il ne se contentait pas de donner à ceux qui venaient à lui la nourriture du corps, il ne cessait en même temps de les fortifier par la consolation spirituelle de la sainte prédication; et si toujours il fut le consolateur des affligés, jamais il ne craignit de reprendre avec sévérité les superbes. Il relevait les uns par la clémence de sa piété, il abattait les autres par la censure des reproches les plus austères; il ne redoutait aucunement la colère des puissants du siècle, lui que la crainte de la puissance divine fortifiait à l'intérieur, il faisait peu de cas des menaces des riches et toujours il se montrait le héraut intrépide de la vérité. Il n'était point semblable à un roseau agité par le vent, pour se laisser émouvoir par la louange ou le blâme des hommes, mais, solidement assis sur la forteresse de la vérité, il dé-

daignait avec l'apôtre d'être jugé par la bouche des hommes. Voyageur dans le chemin du Roi du Ciel, il ne se jettait point à droite de la route, effrayé par les puissants de la terre, ni à gauche, gagné par les caresses des flatteurs.

Aussi il conquit au Seigneur son Dieu beaucoup de monde dans cette province, et il s'y acquit à lui-même un honneur éternel. Le peuple, voyant sa véritable religion et son dévouement réel à Jésus-Christ, se mit à l'honorer de plus en plus et à lui apporter des aumônes en abondance. Et lui, comme il était rempli de l'amour de Dieu et du prochain, il employait toutes ces offrandes au soulagement des pauvres et surtout au rachat des captifs.

Bientôt même celui qui est le rémunérateur généreux des bonnes œuvres, voyant avec un œil de complaisance le vaillant combat que soutenait contre le démon son serviteur Mommolin, le glorifia par des prodiges et par la communication qu'il lui fit d'une puissance surnaturelle. Considérant en même temps avec quelle fidélité il s'était acquitté de sa charge, avec quel soin il avait veillé sur ses brebis, il lui donna une autre bergerie plus considérable et l'éleva sur le siége épiscopal de l'église de Noyon.

Après avoir pendant de nombreuses années travaillé avec ardeur dans cette nouvelle mission, après avoir conquis à J.-C. une foule d'âmes par sa prédication, ses exemples et ses miracles, il sentit s'approcher le jour où il lui serait donné d'être désormais uni à son Seigneur. Alors il fit venir ses disciples auprès de lui et il leur dit : « Je sais, mes petits enfants, je sais que ma fin ne saurait tarder et que bientôt je verrai mon Roi que depuis long-temps je désire voir. Puisse-t-il m'être aussi favorable à moi son serviteur, qu'il est aimable pour ses Saints ! Pour vous, mes enfants, vous préparerez pour mon corps un tombeau hors des murs, devant la porte de la Forteresse : vous n'y mettrez rien de superflu, mais seulement ce qui est nécessaire et utile. O mes très-chers, songez aussi à vous-mêmes, et faites en sorte d'être prêts quand viendra pour vous ce jour qui est venu pour moi. Je vais entrer dans le chemin où va tout le monde ; que le Sauveur des hommes me soit miséricordieux et me défende contre l'ennemi, lui qui m'a racheté de la mort ! Qu'il me donne la vie éternelle, celui qui a été mon consolateur dans cette vie présente ! »

En entendant ces paroles de leur père, ses disciples fondaient en larmes. Toutefois, ils eurent la force d'exécuter ses ordres, et ayant trouvé du bois, ils l'adaptèrent aux dimensions du corps de leur père ; ils arrosèrent de leurs pleurs leur ouvrage et le remplirent de larmes amères avant

d'y déposer les membres bien-aimés et placèrent le cercueil dans le lieu même qui avait été désigné par saint Mommolin.

Quant à saint Ebertramne, il fut mis par saint Mommolin à la tête du monastère de Saint-Quentin de Vermand, qu'il administra avec beaucoup de sagesse et de ferveur et qu'il édifia par ses vertus. On célèbre le 24 janvier la fête de saint Ebertramne, que l'on trouve aussi désigné sous le nom de Bertramne et de Bertrand.

E. V.. .....

Note sur saint Lugle et saint Luglien.

La vie de saint Lugle et de saint Luglien que l'on va lire est faite d'après celle que contenait un très-ancien manuscrit de l'Eglise de Lillers, et qui est imprimée dans le sixième volume des *Acta sanctorum Belgii,* de Ghesquière. Cette vie a été collationnée sur celle qu'a publiée, en 1597, André Herbi, chanoine de la Cathédrale d'Arras, et dont Malbrancq s'est surtout servi pour tout ce qu'il a dit des deux saints dans son ouvrage sur les Morins. Ferry de Locre a parlé aussi des saints Lugle et Luglien dans sa Chronique de Belgique, page 82, ainsi qu'Arnoul de Raisse, chanoine de Saint-Pierre de Douai, dans son *Auctarium ad Natales sanctorum Belgii,* fol. 227.

Une petite chapelle fut construite (par saint Bain, à ce que l'on pense), à l'endroit où les saints furent mis à mort, et c'est là que dès lors ils furent vénérés par de nombreux pélerins. Près de cette chapelle était une fontaine miraculeuse. C'était surtout le vendredi de chaque semaine que l'on venait invoquer les deux saints ; on les priait pour être délivré de la fièvre et de la peste, de l'incendie, du tonnerre et de la tempête. On ne sait pas précisément à quelle époque les reliques furent transportées à Lillers, parce qu'on ne les crut point assez en sûreté où elles étaient. On pense que ce fut vers le milieu du 10e siècle ; elles furent d'abord déposées dans l'église paroissiale, puis dans l'église collégiale, qui fut bâtie vers le milieu du 11e siècle. C'est le 20 du mois de mai que se célébrait la mémoire de cette translation. La ville de Lillers a pris dès lors les deux saints Lugle et Luglien pour ses patrons secondaires, son patron principal étant déjà auparavant Saint-Omer.

Montdidier, en Picardie, rendit aussi un culte spécial à ces deux saints, à cause d'une translation qui y fut faite d'une partie notable de leurs corps, les deux chefs et plusieurs ossements. Cette translation, ou plutôt cette soustraction de reliques eut lieu au 10e siècle.

S. LUGLE ET S. LUGLIEN

I.

Naissance des deux saints. Lugle embrasse le sacerdoce ; Luglien, après avoir régné quatre ans, abdique le trône et se retire dans la solitude ; ils visitent la Terre-Sainte.

Il est des terres privilégiées sur lesquelles tombe avec abondance la rosée du Ciel et qui rendent au laboureur le centuple des grains qu'il leur a confiés. Ainsi l'Irlande, après avoir abjuré le culte des idoles, embrassa avec ardeur la religion de Jésus-Christ, et, marchant à la lumière du flambeau de la foi, plus qu'aucune autre contrée peut-être, la verte Erin peupla le Ciel d'un si grand nombre de citoyens, qu'elle mérita à juste titre d'être appelée l'Ile des Saints. Ses habitants, que ne soumit jamais l'épée des Césars, se plièrent avec docilité au joug évangélique et courbèrent leur tête indomptable sous la douce houlette des successeurs de saint Pierre.

C'est dans cette île si belle, si digne de fixer les regards du Ciel, que naquirent saint Lugle et saint Luglien dont nous allons raconter la vie édifiante et le martyre.

Dodanus, roi de ces contrées, avait reçu avec amour la divine parole : l'entendre, la croire et la pratiquer furent pour lui une seule et même chose, et c'est avec raison qu'on pouvait dire de lui que la justice et l'équité s'étaient assises auprès de son trône. Regardant tous ses sujets comme un bon père regarde ses enfants, sa charité pour eux ne

connaissait point de bornes. Les Irlandais lui rendaient avec usure l'affection qu'il leur portait, et ils adressèrent au Ciel les actions de grâces les plus vives lorsque la pieuse Rélanis eut mérité un nouveau droit à la tendresse de Dodanus, en le rendant père de Lugle et de Luglien, et d'une fille appelée Lilia.

Envisageant dans ses fils non des héritiers de son sceptre, mais des citoyens du céleste royaume, rien ne fut négligé pour les rendre dignes de leur haute destination. Elevés avec les mêmes soins et le même amour, comme de jeunes arbres plantés au bord de l'eau courante, ils portèrent des fruits en leur saison, et leurs feuilles ne tombèrent point. Ce qu'ils avaient présagé devoir être, ils le furent effectivement, comme une belle aurore est ordinairement le précurseur d'un jour splendide. Ils joignaient la force à la beauté, et ils l'emportaient sur les jeunes gens de leur âge autant dans les sciences et les arts alors connus, qu'ils l'emportaient sur eux dans la science infiniment plus sublime de l'Evangile. Et parmi les jeunes personnes, qui pouvait-on comparer à Lilia? qui pour la modestie et qui surtout pour son admirable piété? La grâce, l'innocence et la candeur formant autour d'elle un aimable cortége, lui faisaient donner la préférence sur toutes les jeunes filles de la cour de son père.

Heureux époux, heureux père, roi bien-aimé de ses sujets, Dodanus recevait dès ici-bas au centuple la récompense de sa fidélité à faire observer la loi de Dieu dans ses états. Après un règne paisible, il paya sa dette à la nature, et Luglien, quoique le plus jeune, lui succéda. Lugle, prétextant une taie sur l'œil, avait embrassé la vie sacerdotale avant la mort de son père, et il s'y sanctifiait par sa foi vive et par la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres.

Pour Lilia, peu sensible à l'offre que lui firent de leur main plusieurs princes puissants, elle se retira dans un monastère, plus jalouse de ceindre son front du bandeau virginal que de tous les diadêmes de la terre.

Elle consacra au divin Époux une vie d'innocence que termina une mort bienheureuse, et, admise dans le céleste cortége des vierges, elle veille avec amour sur cette Irlande pour laquelle elle intercède auprès du Tout-Puissant.

Luglien, monté sur le trône, marcha en toutes choses sur les traces de son père, et l'Irlande bénit son règne comme elle avait béni celui de Dodanus. Mais après avoir porté le sceptre avec gloire et justice pendant quatre ans, aspirant de toutes les forces de son âme à la sublime perfection de l'Évangile, il quitta le trône et se retira dans la solitude,

bien persuadé que celui qui pour l'amour de Jésus-Christ abandonne toutes les pompes d'ici-bas en reçoit le centuple dès cette vie. Il choisit pour demeure une grotte qui lui rappelait sans cesse l'étable où naquit le Sauveur ; des racines et des herbes devinrent la nourriture de celui qui avait connu la sensualité de la cour, et la pensée du dénuement absolu de Jésus sur la croix fit couvrir de lambeaux le corps d'un prince revêtu naguère de pourpre et de riches vêtements. Que ne peut, sur un cœur profondément chrétien, la contemplation du crucifix ! A la vue des souffrances de son Dieu, Luglien trouvait qu'il traitait son corps avec encore trop de délicatesse, et il le macérait par de longs jeûnes et des veilles prolongées. Qui dira dans cette solitude la suave douceur de ses entretiens avec son Dieu ? Ceux qui aiment avec ardeur peuvent seuls comprendre tout le charme de l'oubli du monde entier pour ne s'occuper que de l'objet aimé ; eux seuls comprendront tout ce qu'avaient de doux pour Luglien ces nuits passées en prières, ces jours écoulés dans une méditation continuelle des beautés infinies de Dieu. Ah ! c'est que l'amour rend doux et léger ce que nous autres, qui n'aimons Dieu que bien imparfaitement, trouvons pesant et accablant ; car l'amour opère de grandes choses, et lui seul fait surmonter tous les obstacles.

Ce fut ainsi qu'appliqué à retracer dans sa chair la Passion de Jésus-Christ, Luglien passa six ans dans cette solitude, connu de Dieu seul, et ne s'entretenant qu'avec lui.

Cependant il désirait avec ardeur visiter les lieux honorés et sanctifiés par la présence et les souffrances de Jésus-Christ ; mais comme il ne voulait pas faire seul ce saint pèlerinage, Dieu, qui se plait à faire la volonté de ceux qui l'aiment, fit avertir Lugle par un messager céleste ; le saint prêtre vint trouver en toute hâte le saint solitaire, et tous deux se mirent en marche pour la Palestine.

II.

Pèlerinage des saints à Jérusalem ; à leur retour Lugle est élevé à l'épiscopat ; Lugle et Luglien quittent l'Irlande.

Cette terre, où s'accomplirent tant de prodiges, portait alors, comme elle le porte encore aujourd'hui, tout le poids de l'anathème que prononça contre lui-même le peuple déicide. Des villes saccagées ou détruites, des campagnes offrant partout l'image de la dévastation et de la mort, rappellent par l'effrayant tableau qu'elles présentent de toutes parts, qu'un grand crime s'expie en ces lieux et que la justice de Dieu, qui ne fait que passer sur les autres nations, reste en permanence dans ces coupables contrées.

De quels sentiments de piété, de ferveur et d'amour furent animés Lugle et Luglien à la vue du jardin, théâtre des humiliations et de l'agonie de Jésus, de cette montagne où son sang cimenta la paix entre le ciel et la terre, et de la grotte où, victorieux du grand roi des épouvantements, il reprit une vie qu'il avait sacrifiée avec tant d'amour !

Ils ne pouvaient s'arracher de ces lieux où les rappelait sans cesse leur fervente piété. Enfin, après y avoir séjourné quelque temps, ils retournèrent dans leur patrie, plus enflammés encore du divin amour, et résolus de consacrer chaque instant de leur vie au service du Dieu dont ils ne quittaient la tombe qu'avec douleur, et qui les appelait à partager ses souffrances en leur accordant la palme du martyre.

Arrivés dans leur patrie, les deux frères reprirent avec plus de ferveur que jamais leur vie sainte et mortifiée. Luglien retourna dans sa chère solitude, ne parlant qu'à Dieu, pour qui seul il vivait. Dieu, qui avait des vues de miséricorde sur l'Irlande, après avoir appelé à lui l'archevêque qui la gouvernait alors, permit que tous les suffrages du peuple et du clergé se réunissent sur saint Lugle, dont la vie tout-à-fait sacerdotale les avait tant édifiés, et dont les bonnes œuvres, comme un pur encens, étaient montées jusqu'au ciel. L'humilité de Lugle fut profondément alarmée de ce choix si inattendu. En vain protesta-t-il de son incapacité, de son indignité, il ne fut point écouté ; il lui fallut malgré lui diriger sous sa houlette ce peuple qui le reçut en chantant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Lugle regardait l'épiscopat comme un fardeau redoutable dont il lui faudrait rendre un compte rigoureux au souverain juge. Joignant la douceur à l'autorité, il veillait principalement sur les mœurs de son clergé, il n'élevait à la dignité du sacerdoce que des sujets dignes d'en exercer les sublimes fonctions, persuadé que rien n'attache plus le peuple à l'observation de la loi de Dieu que la vie édifiante de ses pasteurs. Il distribuait lui-même à son peuple le pain de la divine parole, et Dieu attachait à ses prédications une telle suavité qu'il était rare qu'elles n'opérassent pas quelque heureux changement sur ceux qui les écoutaient.

Semblable à l'arbre de l'Ecriture, dont les branches offrent un lieu de repos aux oiseaux du ciel et procurent un abri aux animaux terrestres, toutes les afflictions, toutes les douleurs venaient se réfugier sous le manteau de son inépuisable charité. La veuve trouvait en lui un protecteur, l'orphelin un père, le nécessiteux une main continuellement

ouverte pour donner, et le pécheur un cœur compatissant dans lequel il venait décharger le sien, et recevoir des consolations pour le passé et des forces pour l'avenir. Il était vraiment le pasteur de son peuple, et ses brebis connaissaient sa voix, et le suivaient docilement. Lugle n'exerçait pas moins de vigilance sur lui-même que sur son peuple, de peur d'être réprouvé après avoir prêché aux autres, et sa conscience scrutée avec soin chaque jour était pour lui cette lampe qu'éclairait la lumière d'en haut. Dans ce compte exact qu'il se rendait de ses moindres actions et de ses moindres pensées, il s'aperçut avec effroi que la vanité, aiguillonnée par la faveur du peuple et par sa renommée qui s'étendait dans les pays voisins, que la vanité, dis-je, se glissait comme un serpent dans son cœur. Remerciant le Seigneur de l'avoir découvert à lui-même, il n'hésite plus, et va trouver Luglien, qui dans sa solitude vivait en ange plutôt qu'en homme. Il lui découvre avec ingénuité et candeur l'état de son âme. Après avoir prié tous deux, Lugle, comme subitement inspiré : « Mon » cher frère, dit-il à Luglien, la gloire de ce monde est pas- » sagère, et heureux est celui qui, pour acquérir la vie éter- » nelle, sait se soustraire à toutes les pompes d'ici-bas! La » patrie, c'est le Ciel, et c'est là qu'il faut diriger toutes nos » vues. Imitons notre divin Maître qui, pour sauver le mon- » de, a quitté la gloire de son Père. Quittons aussi notre » pays où le rang de nos ancêtres et les fonctions que j'e- » xerce sont un aliment pour l'orgueil ; consacrons le reste » de notre vie à ramener à Jésus-Christ les âmes que le démon » tient encore assises dans les ténèbres de l'idolâtrie. Passons » les mers, ignorés du monde entier, connus de Dieu seul, » nous craindrons moins les amorces de la vanité, et nous » parviendrons plus aisément au bonheur éternel. »

Enflammé par l'Esprit-Saint, Luglien approuve le projet de son frère ; ils vendent leurs possessions, en distribuent l'argent aux pauvres, quittent l'Irlande accompagnés de leurs serviteurs, et prennent le chemin de Rome, où ils voulaient aller d'abord. Ils s'arrêtèrent quelque temps en Angleterre, où saint Augustin avait déjà porté la lumière de l'Évangile. Attirés par la douceur de leur parole et par leur extérieur plein de bonté, les peuples accouraient en foule pour les entendre, et s'attachaient à eux comme à de tendres pères. Mais craignant que l'ennemi aux séductions duquel ils avaient voulu se soustraire ne vînt leur tendre de nouvelles embûches, ils s'enfuirent en toute hâte, s'écartèrent de la route qu'ils avaient prise d'abord, et ayant trouvé sur la côte un vaisseau qui mettait à la voile, ils payèrent leur passage et quittèrent bientôt le port où ils s'étaient embarqués.

III.

Dieu apaise une tempête par l'intercession des deux saints ; ils arrivent à Boulogne ; Lugle y donne la vue à un aveugle-né.

A peine le vaisseau qui portait nos deux saints eut-il pris le large, qu'une effroyable tempête s'éleva soudain, et de tous côtés des vagues grosses comme des montagnes menaçaient à chaque instant d'engloutir le bâtiment. Matelots et passagers s'attendaient à une mort certaine, car le vent soufflait avec une telle fureur que les voiles se déchirèrent et les mâts furent brisés. Les bras et les yeux levés vers le ciel, tout l'équipage implorait avec ferveur la bonté de Dieu et l'assistance de l'Étoile de la mer. Mais Dieu, qui voulait glorifier ses deux serviteurs, n'exauça point d'abord la prière des passagers ; la mer devint encore plus furieuse, et le danger parut encore plus imminent que jamais.

Un des matelots, qui avait eu déjà l'occasion de connaître la bonté des deux frères, voyant que leurs prières étaient inutiles, et leur dernière heure inévitable, conseille à ses compagnons de supplier les saints d'avoir pitié d'eux, et d'implorer spécialement le Ciel. Tous se prosternent alors à leurs pieds et les conjurent avec larmes, au nom de Dieu, de les délivrer du danger qui les menace.

Malgré l'extrême désir qu'avaient Lugle et Luglien de jouir par une prompte mort de la possession de Dieu, ils ne purent voir l'extrême détresse de ces malheureux sans se sentir touchés de compassion. La charité, cette vertu sublime qui résume en une seule consonnance l'amour de Dieu et du prochain, sait quelquefois modérer pour le bien général les désirs les plus légitimes et les plus saints, car les deux frères considérant que ce serait un crime de ne point se rendre utiles à tant de personnes, levèrent les mains au Ciel et prièrent avec ferveur. Leur prière n'était pas encore achevée, que Dieu, qui voulait montrer quelle était auprès de lui la puissance de ses deux serviteurs, apaisa tout-à-coup cette horrible tempête. Les vents tombent, les nuages se dissipent, et le ciel reprend toute sa sérénité. Ainsi la parole douce apaise la colère, et un rayon de la grâce divine dissipe dans l'âme la tourmente qu'y excitent les passions.

Les matelots, immobiles d'étonnement, laissent tomber leurs rames, se jettent à genoux et adressent à Dieu et à leurs pieux libérateurs de ferventes actions de grâces. Un vent favorable venant à s'élever, le vaisseau cingle vers le port de Boulogne, où les deux saints, avertis par Dieu, se rendirent avant que l'équipage eût abordé.

Leur premier soin en arrivant dans cette cité fut d'y annoncer l'Évangile, car une partie des habitants était encore assise à l'ombre des ténèbres de l'erreur. Pendant que le peuple étonné écoutait ces deux étrangers dont l'air affable les avait tout d'abord attirés, l'équipage, les serviteurs qui avaient suivi les saints, arrivèrent à Boulogne et se joignirent aux auditeurs. Ils racontèrent alors l'éclatant miracle que Dieu avait opéré à la prière de ses serviteurs, et leur en témoignèrent de nouveau leur vive reconnaissance. A cette nouvelle la ville entière accourut à leur prédication. Dieu, qui parlait par la bouche des deux saints, donna une telle onction à leurs paroles, que ce peuple se mit à se lamenter et à demander avec larmes l'eau de la régénération. Pendant que les saints apôtres prêchaient, un homme, nommé Évantinus, aveugle de naissance, ayant entendu parler de ce qui se passait, accourt en toute hâte, fend la foule, s'approche de saint Lugle, et, se jetant à ses genoux : « Serviteur du vrai Dieu, s'écria-t-il, au nom de celui que » vous annoncez, donnez la vue à un malheureux qui n'a « jamais connu la lumière du jour. » Le saint archevêque, jetant les yeux sur lui, poussa un profond soupir : « Mon » frère, lui dit-il, il n'est pas en mon pouvoir d'opérer de si » grandes choses ; cependant si vous avez la foi, Dieu peut » vous guérir. »

Il hésitait ainsi, car il se souvenait du motif qui lui avait fait quitter l'Irlande, et craignait que le démon de l'orgueil ne lui tendît un piége sous prétexte d'exercer la charité. « Mon frère, lui dit Luglien, à qui il communiqua ce qui » se passait dans son âme, il s'agit de sauver un peuple en» tier, si cet aveugle n'obtient pas ce qu'il demande, lui et » tous ceux qui sont ici resteront incrédules. Prions Dieu, » et en son nom agissez pour sa gloire. »

Se prosternant alors dans la poussière : « Seigneur Jésus, » dit saint Lugle, qui avez rendu la vue à l'aveugle de Jéri» cho par un seul acte de votre volonté pour récompenser sa » foi, prenez pitié de cet homme qui, en votre nom, nous » demande la même faveur. En lui accordant la lumière cor» porelle, éclairez aussi son âme, et appelez à la lumière de » la foi ce peuple entier afin qu'il glorifie votre saint nom » et votre divine puissance. »

A peine sa prière fut-elle achevée, que l'archevêque se fit apporter de l'eau, et, pour que Dieu exauçât plus efficacement ses supplications, il se mit à célébrer le saint sacrifice. Pendant ce temps Évantinus ne cessait de crier : « Seigneur « Lugle, père très-pieux, souvenez-vousde moi ! »

Boulogne, quoiqu'en partie idolâtre, avait alors quelques

ministres du vrai Dieu. L'un d'eux, qui se trouvait là, voyant que l'aveugle par ses cris empêchait le peuple d'apporter autant d'attention aux redoutables mystères, prend le vase dans lequel l'archevêque s'était lavé les mains, et persuadé que la bénédiction de l'homme de Dieu était suffisante pour opérer un prodige, il s'approcha d'Évantinus: « Mon frère, lui dit-il, notre Dieu accorde tout à la » foi vive, un aveugle-né comme vous reçut la vue par » son attouchement; croyez-vous à ce Dieu Sauveur des » hommes? — Oui, répondit Évantinus, je crois qu'il peut » dissiper les ténèbres de mon corps et de mon esprit.— » Croyez-vous toutes les vérités que vous ont annoncées les » vénérables étrangers que voici? — Oui, je crois à toutes » et sans hésiter.—Eh bien approchez, mon frère, ayez con» fiance, et que Dieu vous soit en aide. »

Aussitôt après le sacrifice le clerc présente le vase à saint Lugle et le prie de bénir l'eau qu'il contient. Après quoi il retourna vers l'aveugle et lui dit de se laver les yeux avec cette eau. Evantinus obéit, et sur-le-champ ses yeux sont ouverts, et la lumière du jour lui est connue. Dans l'effusion de sa reconnaissance et de sa joie, il pousse un cri : Gloire au Dieu du Ciel et de la terre! s'écrie-t-il. A cette vue Lugle entonne à haute voix le *Te Deum Laudamus*, et les prêtres et les fidèles qui se trouvaient là continuent avec lui le cantique sacré, bénissant Dieu de tout leur cœur d'un prodige qui allait faire ouvrir à ce peuple les yeux de l'âme à la divine lumière de l'Évangile. Effectivement tout le peuple, stupéfait d'étonnement et d'admiration, fléchit spontanément les genoux en terre, et en se relevant, quoiqu'il ne fût pas instruit, s'écria tout d'une voix : « Gloire à Dieu, au plus haut » des cieux! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! »

IV.

Lugle et Luglien arrivent à Thérouanne ; ils y apaisent un violent incendie ; leur martyre.

Cependant les deux frères sortirent de la ville accompagnés du peuple et du clergé, qui les reconduisirent hors des murs en chantant des hymnes à la gloire de Dieu. Parvenus à une distance de quatre milles, ils s'arrêtèrent, exhortèrent cette multitude à demeurer fidèle au Seigneur, puis après l'avoir bénie, ils la congédièrent, ne gardant avec eux que les serviteurs qui les avaient suivis d'Irlande.

Ils continuèrent leur chemin et traversèrent des lieux arides et déserts. La Providence les fit arrêter à Thérouanne, dont l'église était alors gouvernée par Théodoric Baïnus. Le premier soin de nos saints en arrivant dans la ville fut

d'aller adorer Dieu dans la métropole. Après qu'ils y eurent fait leur prière, fatigués du voyage, ils se retirèrent dans une hôtellerie, ne voulant point que le bruit de leur renommée parvînt aux oreilles de Baïnus, ils appréhendaient surtout que l'évêque ne les retînt, et leur intention était de poursuivre leur voyage avec diligence. Mais malgré leur soin extrême à se cacher, Dieu les fit connaître par un éclatant miracle. La nuit qui suivit leur arrivée à Thérouanne, au moment où tous les habitants étaient plongés dans un profond sommeil, et que les deux saints psalmodiaient à voix basse dans leur lit, des cris sinistres se firent entendre. Les habitants, réveillés par ces cris et par les gardes, sortent en toute hâte, et voient avec horreur un vaste incendie allumé au milieu de leur ville. Le feu, qui s'était déclaré dans la maison contigüe à l'hôtellerie où reposaient les saints, avait déjà envahi un grand nombre de maisons et menaçait de détruire entièrement la cité. Au premier signal d'alarme, tous s'étaient rendus sur le lieu théâtre du sinistre, et chacun se hâtait d'apporter de prompts secours. Mais le vent, qui soufflait avec assez de force, rendait tous leurs efforts inutiles, et la crainte de voir leur ville devenir la proie des flammes commença à glacer leur courage. Ils se mirent alors à pousser vers le ciel des cris si perçants qu'ils éveillèrent l'hôte des deux frères, enseveli dans un profond sommeil. Celui-ci, effrayé d'un tel tumulte, se lève, accourt à sa porte, et l'ouvre pour connaître la cause du bruit qu'il entend. Il bondit d'étonnement et d'effroi en voyant, au lieu d'une nuit obscure, une lumière vive et claire. S'apercevant alors que la flamme a déjà dévoré la partie supérieure de sa maison, il rentre, et pensant que les deux frères dormaient, il leur crie d'une voix terrible : Irlandais, levez-vous promptement, ma maison est en feu !

A la voix de leur hôte, poussés par la charité bien plus que par la crainte des flammes, les deux saints accourent à la porte, se prosternent tous deux, et recourent à la prière. Lugle alors, s'avançant en archevêque, la main levée pour bénir, lève les yeux au ciel, et n'oppose à l'incendie que le signe de la croix. Aussitôt la flamme, dont l'intensité était extrême un instant auparavant, se dissipe tout-à-coup, comme si une douce rosée l'eût éteinte. C'est ainsi que les éléments obéissaient à la voix et au moindre geste de ces saints qui, pour plaire au Seigneur, avaient quitté leur patrie et les honneurs et les biens qui les y attachaient. Il semblait que plus ils voulaient s'humilier et se dérober aux regards des hommes, plus Dieu se plaisait à les faire connaître et à les exalter. A la fin de la nuit, les deux frè-

res, craignant, s'ils étaient reconnus, d'être comblés d'honneurs comme ils l'avaient été à Boulogne, se retirèrent précipitamment de la ville, et continuèrent leur voyage.

Dieu leur révéla que ce jour était le dernier de leur vie mortelle, et que le martyre allait couronner le saint abandon qu'ils avaient fait pour lui de leur rang et de leur patrie. Ils arrivèrent en chantant des psaumes à la vallée de Scyrendal. Cette contrée, récemment ravagée par une armée de Vandales, offrait encore de toutes parts des traces de dévastation ; peu d'habitants y demeuraient, et ils étaient alors de vrais bandits pillant, rançonnant ou massacrant les voyageurs. Trois frères surtout avaient acquis une redoutable célébrité et étaient devenus l'épouvante de ces lieux. L'un nommé Bovon résidait à Bunet, l'autre Escelin, près de Ferfay, et Bérenger non loin de Persy (*près de Pernes*).

Leurs nombreux satellites infestaient les forêts environnantes ; ils virent venir de loin les deux frères Lugle et Luglien et se cachèrent dans les taillis pour les attendre à leur passage. Les saints, exempts de toute crainte, s'avançaient en chantant des psaumes afin de sanctifier ces lieux théâtre de tant de crimes. Comme des vautours fondent sur de timides colombes, les satellites tombent à l'improviste sur les deux saints et les entraînent loin de la route. Tous ceux qui les suivaient prennent la fuite à travers la forêt ; un seul d'entre eux, poussé par un sentiment d'humanité, retourne sur ses pas, fâché d'avoir fui, et court à l'endroit où sont ses maîtres. Les brigands furieux le perçent de coups et le laissent à demi mort. Les deux saints, pénétrés de compassion, se tiennent auprès de leur fidèle serviteur et ne cessent de prier jusqu'à ce que le coup mortel leur soit donné. Ils achèvent à peine le verset du psaume « Mon âme vivra et vous louera » que leurs persécuteurs les égorgent et s'emparent de leurs dépouilles. Mais le scélérat qui avait frappé le premier les saints martyrs, ne tarda pas à recevoir le châtiment de son crime, car, saisi soudain du démon, il devint la proie des bêtes féroces dont ces bois étaient infestés.

Le compagnon fidèle qui était resté couché auprès du corps des saints affirme avoir vu pendant la nuit le Ciel s'ouvrir sur les deux frères, et des chœurs d'anges environnés d'une grande lumière descendre d'une échelle éclatante qui s'étendait de la terre au ciel. Les glorieuses phalanges des martyrs reçurent comme des compagnons bien-aimés deux frères qu'une même charité avait unis pendant leur vie, et qu'une même couronne glorifia après leur bienheureux trépas.

E. L.

LA VIE

DE SAINT

Winnoc

ABBÉ,

PATRON DE BERGUES.

(7e siècle.)

Traduction de la première des vies du Saint,

D'APRÈS TROIS MANUSCRITS ANCIENS.

—

6 Novembre.

Cette vie de saint Winnoc est une traduction de la vie la plus ancienne du saint, d'après trois exemplaires différents qui se sont trouvés reproduire identiquement le même récit. Le premier est le manuscrit du 11ᵉ siècle de la bibliothèque de Boulogne, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois et qui, outre la vie complète du saint, contient encore un appendice plus court. Le second est la vie éditée par M. Louis Deschamps, dans le 5ᵉ volume des Mémoires de la Société des Antiquaires de la Morinie, vie tirée d'un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Omer, qui, aussi bien que celui de la bibliothèque de Boulogne, a autrefois appartenu à l'abbaye de Saint-Bertin. Le troisième est la même vie éditée par Ghesquière dans le 6ᵉ volume des *Acta Sanctorum Belgii* et tirée d'un manuscrit de Molsheim, manuscrit incomplet, qui s'arrête vers la fin du miracle de l'incendie de l'église de Wormhoult.

On peut consulter sur saint Winnoc et les translations de ses reliques, à Saint-Omer, puis à Bergues au 10ᵉ siècle, la dissertation de Ghesquière insérée dans le 6ᵉ volume de l'ouvrage cité plus haut, pages 585-452.

SAINT WINNOC

Au temps où Bertin, le saint confesseur du Christ, brillait par ses prodiges et ses vertus au milieu de la multitude des moines de Sithiu, qu'il gouvernait, de toute part, aiguillonnés par la grâce divine, accouraient vers lui des hommes pleins de religion, désirant persévérer avec lui dans le service de Dieu sous le joug de la règle sainte. Quatre de ces hommes religieux vinrent de la terre bien lointaine des Bretons; ils s'appelaient Quadanoc, Ingenoc, Madoc et saint Winnoc. Abandonnant leurs parents et leur patrie, selon le précepte du Seigneur, ils vinrent ensemble lui demander au nom de Dieu de les recevoir dans le saint troupeau des moines qui était confié à ses soins. Saint Bertin voyant qu'ils étaient tout brûlants de l'amour de Dieu, et sachant qu'ils avaient une parfaite volonté de bien vivre, les accueillit avec bienveillance et les associa sans retard à la sainte multitude des moines.

II. Or, peu de temps après, le saint abbé Bertin considérant que ces quatre serviteurs de Dieu s'étaient montrés intelligents observateurs de la sainte règle, qu'ils étaient remplis d'une charité parfaite et d'une humilité véritable, voyant aussi qu'ils se livraient au travail des mains avec adresse et dans un grand esprit d'obéissance, il leur ordonna d'aller au nom de Dieu construire une autre demeure dans les limites du territoire de Thérouanne. Car un homme riche nom-

mé Hérémar venait d'offrir à Dieu et à saint Bertin un bien patrimonial très-fertile nommé Woromholt (Wormhoult), et c'est pour cela que cette celle ou habitation fut appelée *la celle de Woromholt.* Saint Bertin voulait rendre plus nombreuses les habitations des serviteurs de Dieu et préparer des hôpitaux pour les pauvres du Christ, établissements qui étaient rares alors dans ce pays; voilà pourquoi il envoya dans cet endroit ces soldats du Christ avec d'autres frères sous leurs ordres, afin qu'ils pussent y édifier une demeure propre à recevoir les serviteurs de Dieu. Ces hommes religieux n'avaient qu'un cœur et qu'une âme à l'exemple des apôtres, ils suivaient à la lettre la règle de l'Évangile, ils avaient bien plus de sollicitude pour les pauvres et les hôtes du Christ que pour eux-mêmes, selon l'ordre que leur en avait donné leur saint abbé Bertin; aussi, avec l'aide du Seigneur, ils construisirent en cet endroit une habitation commode, et c'est là qu'ils atteignirent leur dernier jour, après avoir pendant de nombreuses années persévéré dans le service de Dieu.

III. Or, après le décès des trois saints personnages Quadanoc, Ingenoc et Madoc, saint Bertin voulut bien donner pour chef à la petite réunion de serviteurs de Dieu qui habitaient cette demeure, Winnoc, qui dès son enfance avait été élevé sous le joug de la règle sacrée par saint Bertin et parmi ses saints compatriotes qui viennent d'être mentionnés. Bien qu'il fût plus jeune que ces serviteurs de Dieu, il savait marcher à leur suite par la perfection de sa charité et son obéissance. Le Seigneur lui avait octroyé la grande grâce de l'humilité, il se regardait comme le plus méprisable d'entre les hommes et il accomplissait ce qui est écrit : « Si quelqu'un d'entre vous veut être plus grand que les autres, que celui-là soit votre serviteur; car celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé. » Aussi le serviteur de Dieu Winnoc, observant ce précepte du Sauveur, avait coutume de servir lui-même ses sujets et les pauvres du Christ qui venaient à lui; et quand un ouvrage quelconque semblait dur et pénible aux autres frères, c'est lui qui, avec l'aide du Seigneur, s'en chargeait et l'accomplissait avec une grande sérénité d'esprit. Aussi celui qui récompense généreusement les bonnes œuvres et qui ne fait point acception des personnes, celui qui dit : « Sur quel autre viendrai-je me reposer, sinon sur l'homme humble, ami de la paix et tremblant à ma voix? » considérant la parfaite charité et l'humilité de son serviteur Winnoc, l'exalta par des dons glorieux de puissance, desquels, avec la faveur du Seigneur, nous allons raconter quelque chose.

IV. Quand Winnoc le saint confesseur du Christ fut parvenu à une vénérable vieillesse et qu'appesanti par l'âge sa force corporelle l'abandonnait, toujours infatigable dans sa volonté d'obéir à la règle, il se mit à chercher avec sollicitude par quels moyens il lui serait possible de continuer malgré sa vieillesse de servir par le travail des mains Dieu et les frères qui lui étaient soumis. Il se souvenait de la parole du Maître qui a dit : « Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. » Alors il s'arrêta par l'inspiration du Seigneur à un conseil salutaire ; il se chargea du soin de tourner la meule de ses mains sacrées pour réduire en farine les grains de blé, et pourvoir, par ce travail de chaque jour, aux besoins des frères qui demeuraient en cet endroit et des pauvres du Christ qui venaient à lui et qu'il recevait toujours avec une grande bonté. Il se souvenait encore du précepte apostolique : « Que celui qui ne travaille pas ne mange pas. » Or, le Seigneur, à qui tout est possible et qui est plein de miséricorde, contemplait son serviteur avec admiration, et il permit que pendant long-temps la meule tournât toute seule par l'action divine, et réduisît le grain en farine sans aucune intervention de bras humains. Et saint Winnoc, les mains élevées vers le Ciel et la porte fermée, selon le précepte du Seigneur, chantait de saintes prières et se tenait tranquille auprès de la meule, rendant d'immenses actions de grâces au Dieu tout-puissant qui, par compassion pour sa vieillesse, lui donnait un si remarquable soulagement. De leur côté, tous les serviteurs de Dieu qui habitaient cette demeure étaient remplis d'étonnement et se disaient les uns aux autres : comment un homme vieux et abandonné de sa force corporelle pourrait-il de ses propres mains moudre chaque jour une si grande quantité de farine, si la miséricorde divine ne venait à son aide ? Alors l'un d'eux, voulant se rendre compte de ce prodige étonnant, se rendit audacieusement dans la maison où saint Winnoc, aidé par la miséricorde divine, avait coutume de travailler. Là ce malheureux, ayant placé son œil curieux près d'un petit trou, vit saint Winnoc, l'esprit attentif et les mains levées au Ciel, vaquer à la prière, il voyait en même temps la meule tourner par une force divine et une grande quantité de farine éparse tout à l'entour. Cependant, à peine la meule a-t-elle été aperçue par l'homme insensé, qu'elle suspend son cours accoutumé et se tient tout à coup immobile. En même temps cet homme audacieux qui était ainsi venu épier le serviteur de Dieu, recevant une punition bien méritée, fut renversé par terre privé de l'usage de ses yeux, tout le corps agité de tremblement, et l'on fut obligé de le reporter dans sa de-

meure. Le lendemain, tout rempli de frayeur, il raconta à tous ceux qui habitaient ce lieu le miracle qu'il avait vu, et, tout en pleurs et confessant sa faute et son audace, il s'approcha de saint Winnoc, et, se roulant aux pieds du confesseur du Christ, il lui demandait pardon au nom de Dieu. Alors Winnoc, le saint confesseur du Christ, tout ému de ce qui était arrivé à ce malheureux homme devenu aveugle, lui fit sur les yeux le signe de la croix au nom de Dieu, et invoqua la clémence du Seigneur tout-puissant qui ne veut point qu'on rende le mal pour le mal, afin que ses yeux recouvrassent la faculté de recevoir la lumière. Aussi celui qui aide ses serviteurs avec générosité et qui est toujours près de ceux qui l'invoquent, celui qui fait la volonté de ceux qui le craignent, remplit-il au même moment d'une grande abondance de lumière les yeux de cet homme qui avaient été aveuglés par ce péché d audace, et qui furent ouverts par les dévotes prières de son confesseur Winnoc. Alors l'infortuné, rempli d'une joie immense,ainsi que ceux qui furent témoins du miracle, se mirent à rendre au Seigneur tout-puissant et à saint Winnoc des actions de grâces bien méritées.

V. Ce ne fut pas seulement pendant que son saint confesseur Winnoc était encore revêtu de sa chair mortelle que le Seigneur miséricordieux se servit de lui pour opérer de grandes œuvres de puissance ; après sa mort bienheureure, il fit encore par lui de glorieux miracles dont nous allons parler.

Longtemps donc après que saint Winnoc fut sorti de ce monde, un jour d'été que les frères prenaient leur repos après l'heure de midi, un violent incendie se déclara dans une maison voisine de l'église. Bientôt la flamme rapide, après avoir dévoré la maison, s'élance avec fureur dans l'église où reposait le corps de saint Winnoc, et, courant rapidement le long des pièces de bois desséchées, elle consume toute l'église et réduit en cendres toutes les constructions en bois qui l'entouraient. Or, le feu ne toucha point au sépulcre de saint Winnoc qui était dans cette église, non plus qu'aux ornements qui le décoraient ; arrêtées par une sorte de vent plein de force, les flammes se repliaient sur elles-mêmes dès qu'elles s'approchaient de ce tombeau, car la main du Seigneur s'était interposée entre les flammes et le sépulcre de son confesseur. Quand la fureur de l'incendie fut apaisée, tous les habitants de ce lieu accoururent pleins de frayeur au tombeau de saint Winnoc, pensant que l'ardeur impétueuse des flammes l'avait réduit en cendres. Mais, lorsqu'ils virent que le sépucre du saint confesseur du

Christ était intact pendant que toutes les constructions qui l'entouraient étaient réduites en cendres, ils rendirent d'immenses actions de grâces au Dieu tout-puissant qui non seulement délivre des flammes de la peine éternelle les âmes de ses serviteurs, mais qui sait aussi conserver leurs corps à l'abri de l'action du feu de ce monde. Ensuite ils levèrent de son tombeau le corps de saint Winnoc et le portèrent hors de l'église incendiée. Mais, comme ils voulaient le placer dans un endroit éloigné de l'église jusqu'à ce que la basilique pût être rebâtie au nom de Dieu, une chose admirable arriva par l'opération de la puissance divine. Lorsqu'en effet ils eurent porté le corps hors de l'église, il leur fut impossible de le mouvoir désormais davantage, une main divine s'opposant à leurs efforts. Alors ils tinrent conseil et dirent: « Peut-être le Seigneur ne veut-il pas que nous portions ce corps de l'homme bienheureux dans un lieu éloigné de l'église; prions donc la clémence du tout-puissant Seigneur, et demandons-lui que s'il lui est agréable de voir déposer ce corps dans ce jardin qui est attenant à l'église, elle nous permette de le mouvoir.» Alors ces hommes pieux levèrent les membres saints sans aucun empêchement et les déposèrent dans le jardin; car, effrayés par le signe qui venait de se manifester, ils n'osèrent les porter plus loin.

VI. Peu de temps après cet événement le Dieu tout-puissant opéra encore une chose prodigieuse par son saint confesseur Winnoc.

Un homme boîteux, privé depuis long-temps de l'usage de ses pieds et fatigué d'un tremblement incessant de la tête et des mains, au point qu'il pouvait à peine prononcer une parole d'une voix saccadée, et que ses mains tremblantes laissaient échapper ce qu'elles voulaient tenir, vint un jour au tombeau vénérable de saint Winnoc. Et pendant que les frères qui habitaient ce lieu célébraient les vigiles de la nuit de la résurrection du Seigneur, conduit par des mains étrangères, il vint dans l'église implorer avec larmes la clémence du tout-puissant Seigneur, lui demandant par les mérites glorieux de son confesseur Winnoc de rendre l'usage de leurs fonctions à ses membres fatigués par une maladie devenue intolérable. Le Seigneur miséricordieux, qui n'oublie pas la prière des pauvres et qui vient nous aider dans les tribulations au moment opportun, entendit l'infortuné qui le priait par les mérites du bienheureux Winnoc. En effet, quand fut terminée la lecture de l'Évangile qui, selon la coutume, se fit pendant cette nuit dans cette église après les Virgiles nocturnes, cet homme se vit entouré d'une immense lumière, puis il vit deux flèches de feu venir de

chaque côté et se diriger vers ses oreilles. L'une étant entrée par son oreille droite et l'autre ayant pénétré dans son oreille gauche, tout à coup une grande abondance de sang se mit à jaillir par les ouvertures que ces flèches avaient faits, et débarrassé désormais de la fatigue insupportable que lui causait son infirmité, il reçut à l'instant même de la bonté et de la grâce divine une santé parfaite. Alors, rempli d'une immense joie, il se mit à marcher, à courir, à sauter çà et là le long de l'église spacieuse, rendant grâces au Seigneur tout-puissant et à saint Winnoc; puis il raconta aux frères qui l'entourèrent toute la suite de sa vision, comment après ce choc des deux flèches et l'arrivée de cette lumière, son infirmité s'était subitement éloignée de lui. Alors il sortit de l'église, plein de santé et de joie, entouré d'une foule de peuple qui louait avec lui le Seigneur et contemplait avec admiration les mérites glorieux de Winnoc le saint confesseur du Christ.

Ici finit la vie de saint Winnoc dans le manuscrit de la bibliothèque de Saint-Omer. Celui de la bibliothèque de Boulogne contient un appendice à cette vie, appendice qui y a été ajouté sans doute par le copiste de ce manuscrit au onzième siècle, si on en juge par cette petite préface qui précède la narration des miracles plus récents. « Il y a encore, dit l'auteur, plusieurs choses qui » ont rapport au saint personnage et qui sont arrivées de nos jours; » il nous semble qu'on ne doit pas les passer sous silence. » Alors il raconte l'histoire d'un ouvrier qui se laissa tomber du haut des murs de l'église que rebâtissait en grande partie le comte Gérard, et qui fut préservé de la mort par les mérites de saint Winnoc. Puis vient l'histoire d'un calice de verre qui fut miraculeusement réparé au moment où des religieux du monastère appelés dans le village d'Eperlecque, où le même comte bâtissait une église en l'honneur de saint Winnoc, en eurent besoin pour célébrer les saints mystères un jour de dimanche. Il raconte ensuite le recouvrement merveilleux qui fut fait des reliques du saint que l'on avait perdues par mégarde dans une procession des rogations. Enfin cet appendice est terminé par un autre événement merveilleux, mais de moindre importance, arrivé du vivant même de l'auteur du manuscrit, *nuper nostris accidit diebus*. C'est par cet appendice que se termine lui-même ce manuscrit précieux qui nous a déjà donné les vies de saint Silvin, de saint Bertin et de saint Winnoc, et qui bientôt nous donnera encore la vie de saint Folquin. On peut consulter touchant ce manuscrit la notice spéciale que nous publions à ce sujet dans un autre recueil.

E. V.......

LA VIE

DE SAINT

Maxime

PATRON DE BOULOGNE.

(5e Siècle)

D'après Malbrancq, de Morinis et Morinorum rebus, 1er volume ;
le Bréviaire de Thérouanne de 1507 ; saint Grégoire
de Tours, livre de la gloire des confesseurs ; Gallia
Christiana, tome 1er; Tillemont, tome 12e ;
les Propres des Saints du diocèse
de Boulogne.

—

27 Novembre.

Cette vie de saint Maxime est extraite en grande partie et souvent littéralement traduite de l'ancien et vénérable office du saint contenu dans le *Bréviaire de Thérouanne* de 1507. Nous nous sommes toutefois écarté en un point de la direction que suit cette légende, pour embrasser le système historique proposé par le P. Malbrancq, système qui a l'avantage de concilier les traditions de deux églises également respectables, celle de Riez et celle de Thérouanne. Il nous a semblé que ce savant auteur, qui a étudié avec tant de soin et pendant un si grand nombre d'années les sources mêmes de l'histoire de la Morinie, était dans le vrai quand il nous dit que Maxime n'est pas mort à Wimes, mais à Riez, où est sa tombe. On trouvera à ce sujet, dans l'ouvrage de cet écrivain érudit, les développements dans lesquels nous regrettons de ne pouvoir entrer, forcés que nous sommes de nous restreindre dans les limites qui nous sont tracées par la nature même de ce travail.

SAINT MAXIME.

I.

L'ILE de Lérins, déjà célèbre par la splendeur des vertus évangéliques, brilla d'un nouvel éclat lorsque, vers le commencement du cinquième siècle, un pieux jeune homme vint y fixer sa demeure et s'y exercer à la pratique de tous les conseils de la perfection chrétienne, sous la conduite de saint Honorat, le père spirituel de la pieuse famille de cénobites. Maxime était son nom.

Rejeton béni d'une famille chrétienne, il avait de bonne heure été régénéré dans l'eau et le Saint-Esprit; et sa vertu, sans jamais se démentir, prenait de jour en jour de nouveaux accroissements, en sorte qu'on disait de lui ce que nos livres saints rapportent du Sauveur: il croissait en science et en sagesse devant Dieu et devant les hommes, en même temps qu'il grandissait en âge et en force corporelle.

Telle était en effet la maturité de ses mœurs, que dès l'âge le plus tendre il justifiait pleinement le sens mystérieux du nom qu'il avait reçu au saint baptême, et qu'il était bien *le plus grand* et le premier en perfection parmi tous ceux de son âge et de son pays.

A peine l'adolescence commençait-elle à faire circuler en ses membres avec plus d'énergie la sève vitale, que déjà par une abstinence assidue il avait secoué d'avance le joug de ses sens. Non content d'avoir par le vœu de chasteté opposé une digue insurmontable au vice de la chair, avant même d'en avoir ressenti les atteintes, il était tellement animé

d'une pieuse rigueur envers lui-même, qu'il semblait avoir pris à tâche de se tourmenter sans cesse, et qu'il avait du martyre et le mérite et les souffrances.

En lui brillaient toutes les vertus, un cœur serein, une inébranlable patience, la magnanimité de l'élu du Seigneur. Il était ami de la paix, ennemi des disputes, méprisait les honneurs de la terre, foulait aux pieds les choses du temps, et n'avait d'ardent désir que pour celles de l'éternité.

Comme le lieu de sa naissance (1) n'était guères éloigné de l'île de Lérins, souvent il faisait en ce séjour béni de pieuses excursions, et, jeune soldat de Jésus-Christ, il allait s'exercer dans cette arène spirituelle où tant de saints se formèrent aux combats de la foi.

Doué d'une grande pénétration d'esprit, il employait à méditer sur la loi de Dieu toutes les forces de son intelligence. Son application continuelle à cette étude sublime lui avait découvert les sens spirituels et cachés des saintes Ecritures, et les ineffables délices de la plus pure doctrine étaient devenus l'aliment substantiel de son âme.

Bientôt, désirant pratiquer d'une manière plus parfaite encore les conseils du Sauveur, et devenu libre de disposer entièrement de sa personne et de ses biens, il se débarrasse de ses richesses, qu'il donne aux pauvres, et qu'il fait ainsi servir à lui préparer des amis dans le monde futur ; puis, léger et sans aucune sollicitude qui puisse l'arrêter en chemin, il court,il vole vers son Dieu, son seul bien, l'objet unique de son amour, il se consacre à lui pour toujours dans le monastère de Lérins.

II.

Tout entier à l'accomplissement du double précepte d'amour que nous a laissé le Sauveur, aimant ses frères d'une parfaite charité, lui-même aussi fut bientôt l'objet de tout leur amour.

Si grande fut même en peu de temps sa sainteté, si vive devint aussi l'affection des frères pour Maxime, qu'après l'élévation de saint Honorat sur le siége de la sainte église d'Arles, il fut, d'une commune voix, élu et nommé l'abbé, le père de tous, l'amour personnifié de la communauté, le centre des religieux, le miroir de leurs vertus réunies, leur organe, leur chef et leur guide à travers les voies difficiles qui mènent à la patrie céleste (an 426).

De nouvelles charges pesaient dès lors sur Maxime : elles

(1) Decomer en Provence, aujourd'hui Château-Redon, près de Digne, département des Basses-Alpes.

furent l'occasion de manifester en lui de nouvelles vertus.

On vit combien était grande son union avec Dieu. Plusieurs fois il vérifia cette parole des Évangiles : « Si vous croyez, vous ferez des choses plus merveilleuses que celles dont vous êtes témoins.» L'Esprit divin,qui habitait en lui comme dans son temple, se manifestait au-dehors ; et des effets extérieurs de sa toute puissance venaient faire éclater aux yeux de tous la sainteté de l'abbé de Lérins, et sa correspondance fidèle à tous les mouvements que lui imprimait l'hôte intime de son âme.

Une nuit que, selon sa coutume, pendant que les frères dormaient, il avait quitté sa couche pour veiller seul autour du monastère, il arriva qu'un jeune religieux eut la curiosité de le suivre pas à pas. Alors il vit le démon sous une forme immense et terrible apparaître au bienheureux personnage. Or, celui qui n'avait pu parvenir à effrayer l'athlète du Christ revêtu des armes de l'Esprit, frappa d'une grande terreur le moine pris à l'improviste ; et celui-ci, après avoir à grand peine d'un pas tremblant regagné sa cellule, fut saisi d'un violent accès de fièvre. L'opiniâtre trompeur essaya encore d'effrayer le saint en lui apparaissant sous la forme d'un dragon ; mais aussitôt effrayé lui-même par le signe de la Croix qui déjà l'avait mis en fuite, il disparut. Après avoir tranquillement achevé sa ronde vigilante autour de l'île, le bon père, plein d'amour, se rendit à la couche du moine ; et, par une prière faite en secret, il le guérit de son mal, remportant ainsi une double victoire, l'une en dissipant la fièvre, l'autre en chassant le démon.

Une autre fois, pasteur vigilant, il parcourait encore, pendant la nuit, la bergerie du Seigneur, afin que rien de mal n'arrivât à son troupeau bien-aimé, quand, s'approchant du rivage de la mer, il eut à soutenir un nouvel assaut de la part du tentateur. Le démon osa lui faire voir la trompeuse image d'un navire chargé, avec les mouvements accoutumés des nautonniers rassemblant leurs instruments de navigation. Comme le saint était proche de cet endroit, deux hommes de l'équipage du navire fantastique vinrent à lui, disant qu'ils arrivaient des côtes de Syrie pour le négoce. Ils ajoutèrent qu'ils ne pouvaient espérer de faire un gain pareil à celui qu'ils réaliseraient, s'ils étaient assez heureux pour emmener avec eux à Jérusalem un certain homme nommé Maxime ; ils disaient que très-connu par toute la terre pour la réputation de sa sainteté, il était attendu à Jérusalem par les vœux de tous. Mais l'homme de Dieu, découvrant aussitôt la fraude de l'ennemi, se munit du signe de la Croix, et répondit à Satan : « Les soldats du Christ

ne peuvent être trompés par ta méchanceté, car Dieu leur donne de prévoir toutes les choses adverses. D'ailleurs, l'île est tellement bien fortifiée par les prières du bienheureux Honorat, que les serpents qui l'infestaient en ayant été chassés, nulle entrée ne te reste désormais pour arriver à lui nuire. » Alors le navire imaginaire s'évanouit, et, de retour à l'oratoire, Maxime engagea ses frères à se lever pour veiller, et, avec cette sainte congrégation, il rendit de grandes louanges à Dieu par qui il avait remporté la victoire sur l'ennemi du salut.

Cependant la renommée des vertus de Maxime s'était répandue au loin, l'éclat de ses miracles l'environnait d'une brillante auréole, ses combats fréquents avec le démon, sa science profonde dans les choses de Dieu, avaient manifesté aux yeux de tous sa sainteté éminente ; une lumière si vive ne pouvait plus demeurer cachée sous le boisseau. Bientôt, en effet, un grand nombre de cités se disputèrent l'honneur de l'avoir pour évêque.

C'est alors que l'église de Fréjus ayant perdu (432) son évêque saint Léonce, crut, dans sa profonde sagesse, ne pouvoir mieux remplir le vide douloureux laissé dans son cœur par la mort de son époux bien-aimé, qu'en choisissant le pieux abbé de Lérins pour lui succéder. Mais Maxime, craignant par-dessus tout l'orgueil, qui trop souvent accompagne les positions élevées, alla se cacher dans les forêts, où il faillit mourir par la faim et l'intempérie de l'air.

Il ne put néanmoins parvenir à échapper longtemps à ce qu'il regardait comme un si grand péril. A peine une année s'était écoulée, que le siége de Riez vint à vaquer (433 ou 434). Enlevé plutôt qu'élu par les vœux unanimes du clergé et du peuple, il reçoit malgré lui la consécration pontificale.

Lumière brillante placée sur le chandelier, il éclaire toute la maison, il fait la gloire et l'ornement principal de l'église qui l'a choisi ; colonne lumineuse, il la guide d'une manière sûre à travers le désert de ce monde vers la terre de promission.

III.

Combien l'idée de l'Évêque est une idée sublime, au jugement des saints Pères ! Ecoutons les Clément de Rome, les Cyprien ! Interrogeons Ignace le martyr, Basile, Augustin, Tertullien, Origène !

L'Evêque est le remplaçant de Jésus-Christ. Il est l'amour personnifié de la communauté chrétienne et le centre de tous. Quiconque est uni à lui est en communauté avec tous, et quiconque est séparé de lui s'est soustrait à la communauté chrétienne de tous et est séparé de l'Église.

L'église est donc dans l'évêque et l'évêque est dans l'église. Ce centre est par conséquent si nécessaire, que sans lui toute communauté serait impossible, et l'idée d'une église est présentée de manière qu'elle est un peuple uni dans son évêque.

Puisque les sentiments chrétiens de tous se réunissent en lui comme dans le centre de tous, il les exprime aussi et il est leur organe. Un acte religieux commun est pour cette raison impossible sans lui.

Il est le docteur public et ordinaire, car la doctrine apostolique annoncée à la communauté se trouve en lui dans la plus grande abondance.

Il exprime les mouvements religieux de tous. Sa prière à Dieu devant la communauté est la prière de tous.

Tous doivent lever les yeux vers lui, l'idéal, le modèle de la communauté et sa plus belle fleur, et celui qui a contemplé sa vie doit s'en retourner plein d'enthousiasme pour Jésus-Christ.

Ses discours sont un torrent de vie intérieure, ses actions manifestent des trésors inépuisables de la grâce divine. Il est pour cette raison le père, le fiancé de l'église, l'organe tout vivifiant et tout fécondant de Jésus-Christ.

L'évêque est donc la réunion visible des fidèles en un lieu déterminé; il est l'amour personnifié des uns envers les autres, la manifestation et le point central vivant des sentiments chrétiens tendant à l'unité; et puisque ceux-ci peuvent être contemplés sans cesse dans l'évêque, il est l'expression de l'amour même des chrétiens, il est de plus le moyen de l'entretenir et de le conserver.

L'évêque est tellement uni à son église, que l'on n'a trouvé rien de plus propre à symboliser cette union, que l'anneau nuptial, le signe de l'union naturelle la plus grande, moindre encore toutefois que les noces de l'église avec son évêque.

La mître brille sur sa tête, couronne de charité et de toutes les vertus communes à lui et à son épouse.

Qu'il est grand l'Évêque, représentant de Jésus-Christ, et le produit de l'amour de l'Eglise et de l'Esprit-Saint! Combien grande doit être sa perfection, sa sainteté!

C'est pour cela qu'on appelait l'Évêque du nom de sainteté, comme on appelait aussi son Église sainte; heureux temps où la charité était si ardente, qu'en vérité les chrétiens pouvaient être appelés saints!

Donc, la lumière éclatante de la sainteté de Maxime, étant posée sur le chandelier de la sainte église de Riez, elle illumina toute la maison des fidèles de cet heureux diocèse, et le

remplit de la clarté resplendissante des œuvres de Dieu et de la manifestation des fruits de l'Esprit.

Alors il se mit à édifier en l'honneur de Dieu tout-puissant un temple magnifique sous l'invocation de saint Albin. En vain l'ennemi malin des hommes voulut-il opiniâtrément s'opposer à cette construction qui menaçait d'ébranler son empire, le saint combattit fortement et déjoua toutes ses ruses infernales.

C'est dans cette même basilique menée à sa perfection que Maxime célébrait les saintes veilles de la nuit avec son zèle de pasteur, et entre autres choses il était occupé à rendre grâces à Dieu d'avoir pu venir à bout de son œuvre, lorsqu'il opéra un miracle qu'il ne faut point passer sous silence.

Un habitant de Riez avait laissé, entre les mains d'un diacre son frère, un petit enfant son fils, nommé Ausa, et lui, l'ayant reçu tout jeune, l'aimait plus que s'il avait été son propre fils. Cet enfant, jouant un samedi soir le long des murs de cette ville avec ses compagnons, vint à tomber, se fracassa la tête et rendit l'âme. A cette nouvelle, le diacre, frappé d'une immense douleur, accourt, enlève le cadavre, l'emporte dans ses vêtements et le dépose à l'endroit où le pontife célébrait les saintes veilles, examinant en lui-même quel moyen il prendrait pour le mettre publiquement à ses pieds, en le suppliant de lui rendre la vie. Mais comme il savait que ce soldat exercé de Jésus-Christ avait une souveraine horreur pour la vaine gloire, il se décida à le porter dans la chambre du saint, et à le cacher dans son lit, sachant bien que ce médecin spirituel pourrait bien le rendre à la vie, lui qui avait coutume de ressusciter les morts. Donc, avec une grande douleur, mêlée toutefois à l'espoir et à la confiance, il revint aux Vigiles et s'approcha sans hésiter de la place où il se tenait ordinairement. Ce que voyant le très-clément pontife, après avoir terminé la prière avec sa dévotion accoutumée, il reprit avec force le diacre sur ce qu'il venait de faire. Alors celui-ci, prosterné à ses pieds, se mit à crier qu'il ne le quitterait pas s'il ne rendait la vie au défunt, ajoutant que cela lui était fort facile, à lui qui, sans l'avoir appris de personne, savait tout ce qui venait de se passer. Pressé par ces importunités et enchaîné en quelque sorte par des prières aussi pressantes, il avait résolu d'aller seul avec le diacre au lit où était le mort, mais il ne put échapper à la foule du peuple qui accourut de toute part. Lors donc qu'il se fut approché du petit corps inanimé, appelant l'aide de Dieu avec toute la sainte avidité de son âme, il saisit plein de confiance la main du mort qui ressuscita et fut rendu à sa santé première.

Une autre fois il rendit la vue à un aveugle qu'il rencontra en allant à Matines ; par son souffle il tua un chien enragé et guérit ceux qu'il avait blessés. Il rendit à la santé un homme qu'un taureau furieux avait frappé de ses cornes, ressuscita trois morts, fit une foule de prodiges (1).

Tant de miracles avaient porté au plus haut degré l'éclat de la réputation de notre saint et lui avaient attiré une vénération incroyable. C'était à qui viendrait se recommander à ses prières et puiser à cette source de grâces les effets de la bonté du Seigneur.

C'est alors que, craignant pour lui-même la mortelle blessure de la vaine gloire, et tremblant à l'idée qu'il pourrait se perdre en sauvant les autres, il renouvela un exemple fréquent dans ces siècles où la foi étant encore toute vive au cœur des chrétiens, ils considéraient les choses à leur véritable point de vue, et ne faisaient pas des objets de la religion et des idées du monde un monstrueux assemblage. Préoccupé des moyens d'échapper à ces piéges subtils de l'ennemi de son âme, il s'arrête tout-à-coup à une suprême décision et prend le parti de se soustraire par la fuite aux occasions de chûtes qu'il croyait rencontrer dans les éloges continuels dont on accablait sa modestie.

IV.

Une nuit donc, prenant avec lui ses deux amis intimes le diacre Valère et le sous-diacre Rustique, il saisit le moment de la première partie du sommeil, l'heure à laquelle tout le monde est d'ordinaire profondément endormi, et tous les trois, au nom de la sainte Trinité à laquelle ils se dévouent, prennent la fuite et s'éloignent en toute précipitation.

Ils voyagent et le jour et la nuit, cheminant avec joie et charmant, par de pieux entretiens et des cantiques saints, les ennuis et les difficultés d'une route alors bien pénible et difficile ; bientôt ils ont dépassé de bien loin les lieux où ils sont personnellement connus, et ils font une telle diligence qu'ils ont atteint la forêt de Luxeuil en Bourgogne.

Le Seigneur s'est choisi sur la terre des lieux de prédilection, des sanctuaires où il aime d'être particulièrement adoré. De ce nombre était Luxeuil. Forêt inculte, jusqu'alors elle n'eût rien offert de remarquable à un œil ordinaire ; mais les saints ont une lumière à eux, une lumière qui leur découvre les desseins providentiels de Dieu sur ce monde,

(1) C'est ce qui, du reste, est appuyé de l'autorité du martyrologe romain.

souvent même longtemps avant leur réalisation. C'est là en effet que plus d'un siècle après saint Colomban, cet autre vrai serviteur de Jésus-Christ, établissait un monastère devenu célèbre entre tous, une pépinière d'apôtres pour l'église militante, un séminaire pour l'église du Ciel.

Dieu sans doute voulait que ce lieu fût sanctifié longtemps à l'avance, et les longues et ferventes prières de Maxime et de ses compagnons vinrent y apposer le sceau d'une première consécration.

Ils restèrent en effet trois jours entiers cachés dans cette forêt, et ils passèrent ces trois jours dans les exercices d'une prière continuelle. Alors ils connurent d'en haut que là ne devait point être encore le terme de leur voyage, et, après avoir longtemps pesé et examiné de quel côté ils dirigeraient leurs pas, ils se tournent vers la Germanie et passent le Rhin.

Mais ce n'était point encore là que le Ciel avait fixé le lieu de leur séjour. Dieu aime ainsi souvent à se faire chercher et poursuivre en quelque sorte avant de se donner tout-à-fait à l'âme qu'il s'est choisie pour épouse ; heureuses celles qui sont fidèles à répondre à son appel et qui ne se laissent point décourager par les quelques épreuves, au prix desquelles le Seigneur a mis le trésor inestimable de sa possession.

Ils quittent donc la Germanie, reviennent en quelque so rte sur la direction qu'ils ont prise d'abord, vont à Trèves, de Trèves à Rheims, de Rheims à Arras, et, du pays des Atrébates, ils se dirigent vers la capitale des Morins, dans le dessein d'aller joindre, à travers l'océan, la terre des Bretons, depuis lors appelée Angleterre, à moins qu'auparavant Dieu ne leur fixât, sur toute cette route si longue, un autre lieu où ils pussent le servir.

Qu'il faisait beau voir ces trois pélerins, simples comme des colombes, s'abandonner à la conduite de la bonne Providence et mettre ainsi en pratique ces conseils de nos saints livres : « Ne soyez point inquiets de votre nourriture, de votre vêtement, ne pensez point au lendemain, à chaque jour suffit son mal. »

Ils allaient donc joyeux et l'âme en paix, demandant leur pain de chaque jour à celui qui prend soin des oiseaux du Ciel et des fleurs de la vallée ; ils arrivent enfin à la grande cité de Thérouanne, la dernière des villes du nord de la Gaule.

Bientôt un monument plus élevé que les autres a fixé leur attention. Située sur une des places de la ville, l'église de Saint-Martin semblait inviter les voyageurs à pénétrer dans

son enceinte ; ils y entrent, et, saisis de la chaleur de l'Esprit de Dieu dont était rempli ce temple édifié autrefois par saint Victrice, ils y demeurent ce jour-là et toute la nuit suivante, occupés à prier et à célébrer les louanges du Seigneur.

Depuis la mort du très-pieux Flandbertus, le culte chrétien avait cessé dans Thérouanne, toutefois la puissance des Romains était devenue si faible en ce pays, que le culte de Mars ne pouvait ressusciter, en sorte que les habitants de ces contrées n'étaient à vrai dire ni payens ni chrétiens tout-à-fait. Nos saints voyageurs sortent enfin de l'église, et, ne doutant pas qu'ils ne sauraient trouver au milieu du bruit de tant de monde le repos après lequel ils soupiraient, ils prennent le parti de ne point s'y arrêter davantage, et se mettent à suivre le chemin de Boulogne, chemin qui devait les conduire à la mer la plus proche et leur faciliter l'accès au pays des Bretons, où ils comptaient bien définitivement se rendre, comme tant de saints évêques s'y rendaient alors.

Mais Dieu en avait autrement disposé; car, à peine avaient-ils voyagé l'espace de quatre milles, qu'accablés soudainement par la chaleur du soleil qui était au milieu de sa course journalière, et fatigués de la route et de leurs veilles nombreuses, ils sont contraints de chercher un abri sous des arbres touffus qui se trouvaient en ce lieu, désert du reste ; puis, ayant planté leurs bâtons en terre, ils s'endorment.

Leur sommeil ne fut pas de longue durée. A peine Maxime avait-il fermé la paupière, qu'une vision céleste lui apparaît et une voix se fait entendre à lui : « Maxime, Maxime, lui dit cette voix, tu es arrivé au terme de ta route ; *Maxime, Maxime, consummâsti viam.* » Docile comme toujours aux manifestations de la volonté du Ciel, Maxime se lève, éveille ses compagnons, leur raconte tous les détails de la vision. Alors ils se mettent à construire en cet endroit un oratoire en l'honneur de la sainte Mère de Dieu, Marie toujours vierge, et de saint André apôtre, et Maxime donne à ce lieu où ils étaient le nom de Viam, route ou chemin (depuis Vima, Vime ou Wime), par la raison que Dieu avait mis là un terme à sa voie.

V.

Alors il commença à mener avec ses compagnons une vie toute de perfection, une vie bien plus angélique qu'humaine. Aussi la bonne odeur de ses vertus rayonnait tout autour de lui, et l'on vit en peu de temps accourir à sa demeure tous les habitants de ces contrées. Profitant des bonnes dispositions de leurs esprits dépouillés en général des préjugés payens, il leur adressait souvent la parole et leur prêchait

Jésus-Christ. Puis il soulageait leurs maux corporels, guérissait leurs malades, et, par ces faveurs qu'il dispensait à ces peuples charnels encore, il attirait leurs cœurs à la grâce, les ouvrait par la reconnaissance et les disposait à recevoir des faveurs d'un ordre bien plus relevé.

Dans un été brûlant, tout le territoire était un jour desséché ; la petite rivière qui passe à Ouve, près de Wime, avait disparu ; tous souffraient de la soif, et déjà Maxime s'adressait au Seigneur pour la cessation de ce fléau. Tout-à-coup, une jeune fille vient tomber à ses pieds, la pâleur a défiguré son visage, ses bras tombent sans force, sa tête est penchée sur son épaule, ses yeux sont éteints. Maxime s'émeut profondément à ce spectacle ; il verse des larmes, lève les yeux au Ciel, crie ardemment vers celui qui autrefois ouvrit les nuées et donna en abondance de l'eau à son peuple. Alors, plein d'une foi sublime, et conduit par la main de Dieu, il plante dans la terre desséchée le bâton qu'il tenait à la main, et voilà qu'aussitôt une source abondante et limpide s'élance, se creuse à elle-même un large bassin, et fournit aux hommes et aux animaux de quoi subvenir à leurs nombreux besoins.

Une autre fois, par un simple commandement de sa parole, que la force et l'intimité de son union avec Dieu avait rendue toute-puissante, il délivrait d'une nuée d'oiseaux sauvages des champs voisins qu'ils ravageaient ; il ordonnait à l'immense troupe aîlée de le suivre, il la retenait prisonnière à son gré, puis il lui permettait de s'en aller vers les lieux d'où elle était venue. Dieu l'avait ainsi rendu participant de son pouvoir intime sur la nature, et toujours Maxime usait de ce pouvoir pour le bien corporel et pour le bien spirituel des pauvres habitants de la Morinie.

Tous couraient à lui, tous se recommandaient à ses prières et à ses soins, et après un séjour de plusieurs années à Wime, il était devenu aussi peu libre et aussi comblé d'éloges qu'il l'avait été autrefois à Riez D'un autre côté, Clovis étant devenu roi, en 480, et étant fort attaché au culte des idoles, ce n'était qu'avec une grande peine et en secret qu'il lui était possible de vaquer aux œuvres chrétiennes dans la Morinie. Des différends élevés entre Clovis et Chararic troublaient en outre souvent le repos public, et Maxime commença bientôt à se lasser de son séjour à Wime.

Dans la Gaule Narbonnaise, au contraire, tout allait à souhait pour les Chrétiens, et depuis longtemps on accusait Maxime d'avoir usé d'une sorte de perfidie en abandonnant ainsi les siens.

Alors, espérant qu'on avait assez perdu la mémoire des actions pour lesquelles il avait tant appréhendé le péché de

vaine gloire, il résolut de retourner à Riez, et après huit ans et trois mois de séjour à Wime, il s'échappa furtivement, laissant toutefois pour y entretenir le feu sacré, Rustique son compagnon, qui depuis aida beaucoup saint Antimond, quand le siége de Thérouanne fut rétabli après la conversion de Clovis.

VI.

Riez crut ressusciter en revoyant son bienheureux évêque. Cependant sa joie ne fut pas de longue durée.

Maxime s'était construit en-dehors de la ville une cellule semblable à sa demeure de Wime. C'est là qu'après avoir prédit à tous le jour de sa mort, après avoir fait à son peuple une dernière et pressante exhortation, après avoir consolé lui-même tous ses fidèles fondant en larmes, il se coucha sur son lit, et au milieu des psaumes et des cantiques qu'il se mit à chanter avec les frères, il rendit à Dieu son esprit et s'envola vers le Ciel le vingt-septième jour du mois de novembre, vers l'an 460 de l'Incarnation du Sauveur. Une odeur d'une suavité extrême se répandit aussitôt autour de sa dépouille mortelle, symbole vivant des perfections évangéliques et des exemples saints qu'avait semés partout sur son passage ce vrai serviteur de Jésus-Christ.

Cependant une jeune fille qui venait de mourir était portée par ses amis à sa dernière demeure. Entraînés par le tumulte et la rumeur de la foule, ceux-ci crurent qu'ils feraient bien pour eux-mêmes et pour la jeune fille de joindre leur convoi au convoi funèbre du saint évêque. Ils s'approchent donc en toute hâte, et comme, selon la coutume d'alors, le cercueil n'était pas encore fermé, ils demandent et obtiennent après bien des instances de mettre les deux cercueils l'un sur l'autre. Alors on vit se renouveler le miracle que nos saints livres racontent des ossements du Prophète

En effet, à peine ces pieux chrétiens eurent-ils crié sept fois *Kyrie eleison*, que la jeune fille rejette les voiles funèbres qui la couvraient, se lève, et se fait revêtir de vêtements recherchés, et devient ainsi le plus beau fleuron de la couronne de Maxime, l'ornement le plus brillant de son triomphe.

Quand le corps fut arrivé à Riez, on le déposa dans la basilique qu'il avait lui-même autrefois construite. Tant qu'il y demeura, on y vit éclater des miracles nombreux, entre lesquels brille celui que Grégoire de Tours a raconté au chapitre 83e de son livre sur la Gloire des Confesseurs.

« Un enfant d'environ trois ans, dit-il, fut saisi d'une si grande fièvre qu'il ne pouvait plus prendre aucun des aliments qu'on lui présentait. Comme pendant les trois jours

que dura sa maladie, différentes personnes le prenaient alternativement dans leurs bras pour tâcher d'apaiser ses souffrances, un domestique se mit à faire cette réflexion : Plût à Dieu qu'on portât cet enfant au tombeau du bienheureux Maxime! Nous avons tant de confiance en ses mérites que nous croyons qu'il pourrait bien lui rendre la santé. Mais pendant qu'on le portait à l'église, l'enfant mourut; ses parents se mirent alors à pleurer et à crier, puis ils le jetèrent devant le tombeau du saint confesseur, fermèrent les portes et s'en allèrent. Ils passèrent la nuit dans des gémissements continuels, et le lendemain au matin ils revinrent à l'église. Quelle ne fut pas alors leur surprise et leur joie quand ils aperçurent l'enfant debout, se traînant le long des barreaux et faisant effort pour marcher. La bienheureuse mère se jette aussitôt sur lui et le ramène en bonne santé dans sa maison. Grégoire de Tours ajoute à ce récit : j'ai vu moi-même cet enfant devenu homme, et c'est lui qui m'a raconté ce fait. »

Beaucoup d'autres prodiges se sont opérés à Riez par l'intercession de Maxime, mais un plus grand nombre encore ont éclaté à Wime, son séjour de prédilection, le terme de ses voies, lorsque, par la permission de Dieu et la volonté du saint, ses dépouilles mortelles eurent été transportées en cet endroit.

On ne sait pas à quelle époque eut lieu cette translation première des reliques de saint Maxime, mais ce qui est hors de doute, c'est que les habitants de Riez n'ont jamais pu montrer que le tombeau vide du saint. Aucune autre église des Gaules n'a pu également prouver qu'elle possédait ce trésor inestimable, tandis que seul le village de Wime a pu se dire et prouver aux yeux de tous qu'il avait été jugé digne d'être le conservateur choisi de ce bienheureux dépôt. La tradition a toujours été inaltérée sur ce point dans l'ancienne église de Thérouanne, et dans les nombreux monuments qui composent sa longue histoire jamais on n'entrevoit le moindre doute sur la réalité de cette translation que des miracles nombreux et éclatants attestèrent au reste à différentes époques.

VII.

En l'an 954, la divine Providence permit que l'on retrouvât les reliques précieuses de saint Maxime, que les malheurs affreux des grandes invasions des hommes du Nord avaient fait oublier et perdre de vue. Comme on jouissait alors d'une paix profonde, on fit la translation solennelle de ces reliques de Wime à Thérouanne.

Ce fut Wicfrid, évêque des Morins, qui fit cette translation et qui à cette occasion composa les hymnes et autres vers de bel office de saint Maxime que renferme notre bréviaire de Thérouanne et qui a été conservé dans le propre du diocèse de Boulogne, édité par M. Perrochel.

Une fête annuelle fixée au 13 septembre rappelle la mémoire de cet évènement qui causa à nos yeux une joie bien vive et leur inspira des chants si purs : c'est la fête de l'*Invention du corps de saint Maxime.*

En 1082 Thérouanne étant sans cesse menacée par l'impiété et les violences du comte de Flandre, dont l'audace ne respectait pas même la maison de Dieu ni les objets les plus sacrés, le corps de saint Maxime fut transporté à Boulogne où il était en sûreté et où il demeura environ 50 ans. (*Voir le Brév. de Thérouanne, pour ce fait ainsi que pour les suiv.*

En 1133, les Boulonnais étant obligés de rendre le corps de saint Maxime, ils en gardèrent secrètement le chef. Mais Dieu voulut par un miracle faire restituer au corps du saint sa partie la plus noble, et depuis ce retour complet des reliques de saint Maxime à Thérouanne on a établi une troisième fête qui se célèbre chaque année le jour de l'Octave de la fête principale du saint qui est le jour de sa mort, le 27 novembre ; on appelle cette troisième fête la fête de la *Relation du corps de saint Maxime.*)

En 1165 le corps de saint Maxime ayant de nouveau été levé de terre et examiné par les évêques Milon, Baudouin et Robert, une étoile brillante apparut en plein jour, lança sur ces ossements bénis les rayons les plus éclatants et *montra* ainsi les mérites et la glorification du vénérable patron de l'église de Thérouanne. En mémoire de cet évènement on institua une quatrième fête que l'on célèbre chaque année le deuxième jour d'octobre, on l'appelle la fête de *l'Ostension de saint Maxime.*

Quatre jours sont donc consacrés chaque année à saint Maxime : le 27 novembre, jour de sa mort, fête pricipale du saint ; le 4 décembre, fête de la Relation : le 13 septembre, fête de l'Invention, et le 2 octobre, fête de l'Ostension de ses reliques.

Après la destruction complète de la ville de Thérouanne en 1553, l'antique église de la Morinie donna le jour à trois nouvelles églises qui se partagèrent pieusement son héritage. Alors on divisa en trois parties le corps du bienheureux Maxime qui d'abord avait été transporté à Ypres, l'une de ces trois nouvelles églises. St.-Omer eut le chef du saint, et Boulogne reçut un os du bras avec le titre plus

spécial de patronage du saint qu'elle retint toujours, comme elle avait recueilli le nom plus particulièrement traditionnel d'Eglise Morinienne et Boulonnaise, *Ecclesia Morino-Boloniensis*.

E. V.........



SAINT FUSCIEN, SAINT VICTORIC,

Apôtres de la Morinie,

ET SAINT GENTIEN, LEUR HOTE,

MARTYRS,

(3e siècle)

HONORÉS LE XI DÉCEMBRE.

I.

Les deux apôtres quittent Rome pour se rendre dans la Morinie.

Les actes de saint Fuscien et de saint Victoric que nous allons analyser en même temps que le récit qu'on trouve dans Malbrancq (1), se taisent sur l'époque de leur naissance (2). Il est, du reste, permis de conjecturer avec l'érudit Ghesquière qu'ils naquirent à Rome au commencement du troisième siècle et qu'ils y reçurent une éducation éminemment chrétienne. Voici ce qu'en dit l'historien des Morins : « Tous deux issus des plus nobles familles de Rome, ils méprisèrent les avantages que le monde leur offrait pour embrasser et cultiver la vertu avec un dévouement entier et les efforts les plus pénibles. » — Fuscien, ajoute-t-il, d'après une ancienne légende du *Bréviaire de Thérouanne,* s'appliquait surtout à vivre dans une entière pureté de cœur et d'esprit, et ce ne fut pas sans de grands efforts qu'il conserva la chasteté

(1) V. T. 1er *de Morinis,* liv. 2, chap. XI, XII et XIV. On conservait à Saint-Bertin les anciens actes de nos saints, Malbrancq y aura puisé sans aucun doute le fond de ce qu'il raconte.

(2) Les anciens martyrologes font presque tous mention de saint Fuscien et de saint Victoric, et cela seul prouve que les actes qui furent écrits sur leur martyre remontent à une haute antiquité. Ils ne sont

dans une ville aussi licencieuse que l'était Rome à cette époque. Il a fallu qu'il s'assujettît à des macérations et à des abstinences extraordinaires. Victoric pratiquait les mêmes austérités, mais le légendaire de l'office précité, dit le même auteur, donne à saint Fuscien des titres qui témoignent de l'admiration des peuples. Il le nomme le protecteur du pays des Morins, la lampe mystique, l'homme chaste par excellence. Il semble enfin qu'il y ait eu quelque chose de grand qui l'ait élevé au-dessus de son collègue. Quoiqu'il en soit, la *Chronique de Thérouanne* les représente tous deux comme profondément pénétrés des dons de l'Esprit-Saint.

Se sentant donc épris d'un zèle vraiment apostolique, ils s'unirent à dix compagnons à la tête desquels se trouvait le saint évêque Denis (1), c'est-à-dire Piat, Ruffin, Crespin, Crépinien, Valère, Lucien, Marcel, Quentin et Régulus. L'Église avait cessé de gémir, du moins pour quelque temps, sous le poids des persécutions. Tous animés de la généreuse résolution de combattre pour Jésus-Christ, ils quittèrent Rome en 249 (2), après avoir reçu leur mission du pape Fabien qui les avait exhortés à poursuivre avec courage et persévérance l'œuvre difficile qu'ils allaient entreprendre. Les chrétiens étaient devenus plus nombreux que jamais dans la capitale des Césars. Nos hommes apostoliques voyaient autour d'eux leurs parents, leurs amis, et les personnages les plus distingués concourir à la propagation des doctrines évangéliques.

Nos saints missionnaires traversèrent le Midi des Gaules et parvinrent jusqu'aux rives de la Seine. Ce fut là que saint Quentin crut que la divine Providence l'appelait à Amiens. Quant à Saint Fuscien et saint Victoric, ils pénétrèrent plus avant dans la Gaule Belgique et se dirigèrent vers Thérouanne.

Afin que rien ne pût les distraire dans l'exercice de leur apostolat, ils avaient abandonné aux pauvres tous leurs biens avant de quitter Rome. Constamment appliqués au jeûne et

---

pas toutefois contemporains; malheureusement nous n'en possédons aucuns sur les martyrs de nos contrées qui souffrirent sous Dioclétien et Maximien. Ceux dont on trouve ici l'étude ont été composés, selon Ghesquière, avant la fin du VIe siècle, d'après la tradition, ou, si l'on veut, d'après l'opinion publique recueillie peu de siècles après celui où ont vécu les saints martyrs. On peut penser aussi qu'ils ont été substitués à d'autres qui avaient été composés primitivement. C'est ce qu'on remarquera en suivant cette lecture.

(1) Quoique ce sentiment soit contesté, nous croyons devoir suivre la légende de nos saints qui les fait compagnons de saint Denis. Ghesquière n'a fait à cet égard aucune observation dans son savant commentaire. Les actes de saint Piat sont conformes à ceux-ci. Le P. Stilting, dans sa critique, n'a pas cru devoir entrer dans la discussion qui concerne l'époque de l'apostolat de saint Denis (*Acta sanctorum Belgii*, t. 1.)

(2) Voyez les *Acta sanctorum*, t. 2 d'octobre, f. 895.

à la prière, ils servaient Dieu avec une telle persévérance qu'ils ne cessaient de célébrer ses louanges ni le jour ni la nuit. C'était ainsi qu'ils appelaient les bénédictions du Ciel sur leurs travaux. Bientôt ils se mirent à annoncer au peuple les vérités de l'Evangile, se faisant tout à tous, et ne négligeant ni les prédications publiques, ni les entretiens particuliers. Il ne fallait rien moins que de tels hommes pour opérer la conversion des Morins. Voici sous quelles couleurs Folquin, abbé de Lobbes, qui écrivait au dixième siècle, dépeint ce peuple avant sa conversion au christianisme. « C'était, dit-il, une nation qui ne gardait aucune règle dans ses mœurs, plus portée à recourir aux armes qu'à recevoir des conseils, et qui, comme l'a dit un ancien, mettait plus d'abondance que de sagesse dans ses discours. Son indomptable barbarie et sa grande inclination au mal ne pouvaient être réprimées et vaincues que par la prudence et la perspicacité d'hommes d'une éminente sainteté. »

Aussi Dieu daigna-t-il venir en aide à leurs prédications et à leurs efforts multipliés en leur accordant le don des miracles. A la prière de ces saints hommes, dit l'auteur de leurs actes, les aveugles recouvraient la vue : en outre, ils rendaient l'ouïe aux sourds et la parole aux muets. Au moyen d'un signe de croix, ils guérissaient les paralytiques. Ces faits éclatants n'ont rien, du reste, qui doive surprendre. Saint Fuscien et saint Victoric étaient appelés à cultiver l'héritage du Seigneur dans un pays habité par des hommes que les Romains n'avaient soumis qu'avec peine, qu'ils n'avaient guère pu civiliser. Ce moyen de conversion fut reconnu, d'ailleurs, partout nécessaire dans les premiers siècles de l'Eglise. « Ce serait même le plus grand des miracles, dit Ghesquière à cette occasion, si tant de nations vouées aux superstitions et au culte des idoles s'étaient converties sans qu'auparavant elles fussent témoins de faits miraculeux qui prouvassent la divinité de la religion chrétienne. » Nos saints apôtres ont donc pu dire aux peuples de la Morinie, comme saint Paul aux habitants de Corinthe: « Les signes de mon apostolat ont paru au milieu de vous dans toute sorte de patience, dans les miracles, dans les prodiges et dans les effets extraordinaires de la puissance divine (1). »

Nous avons dit que les saints missionnaires se rendirent à Thérouanne en 249. Le P. Longueval a cru devoir, il est vrai, reculer d'un assez grand nombre d'années le commencement de leur apostolat dans nos contrées (2), par la raison

---

(1) Cor. 2, cap. 12, 12.

(2) *Histoire de l'Eglise Gallicane*, édition de Paris, 1825, liv. 1, p. 121.

qu'ils subirent le martyre sous Maximien Hercule; mais cela n'empêche pas d'adopter ce que nous venons d'extraire des actes : savoir, que nos saints se rendirent dans les Gaules avec saint Denis et ses compagnons. Rien, en effet, ne s'oppose à ce que l'on adopte cette opinion, que leur apostolat dans la Morinie a été, comme celui de saint Piat à Tournay, d'une longue durée, c'est-à-dire de trente années et même au-delà.

II.

Succès de leur ministère ; des oratoires sont construits à Helfaut et près de Boulogne.

Malbrancq raconte, en s'appuyant sur un lectionnaire de Thérouanne et sur la *Chronique d'Iperius*, que, par suite des nombreuses conversions qu'ils opérèrent, il s'éleva contre les deux apôtres de graves murmures. Ceux qui les proféraient étaient les Romains d'une part, de l'autre les indigènes et les prêtres des faux dieux. Leurs cris devinrent menaçants et ils les auraient fait mourir sous leurs coups s'ils n'eussent craint le grand nombre de ceux qu'ils avaient convertis et qu'ils voyaient tout pénétrés d'admiration pour leurs vertus et leurs miracles. Déjà les néophytes pensaient à ériger à Thérouanne un temple au vrai Dieu; mais ils n'osèrent mettre ce projet à exécution, à cause de la trop grande puissance des Romains. Ceux-ci protégeaient avec une sorte d'acharnement le culte du dieu Mars qu'ils avaient établi à Thérouanne et propagé dans les divers cantons de la Morinie. Dans l'ardeur du zèle qui l'animait, saint Fuscien conçut un plan qui lui parut plus salutaire. Voyant que les chrétiens ne jouiraient jamais d'une entière liberté dans la ville, aussi longtemps que les empereurs y entretiendraient une force armée sous les ordres de leurs lieutenants, il lui parut préférable d'élever une église au Seigneur en-dehors des murs, croyant cette mesure nécessaire pour la sûreté des chrétiens. La banlieue de Thérouanne s'étendait à une assez grande distance vers Sithiu, aujourd'hui Saint-Omer. Il choisit donc un site élevé où se trouve actuellement le village d'Helfaut. De là, on découvrait la capitale des Morins, le Mont-Cassel et une vaste étendue de terrain jusqu'à la mer.

Ce fut en cet endroit que nos saints apôtres construisirent une église qu'ils dédièrent à la sainte Vierge. Elle occupait, selon Malbrancq, la place de l'église paroissiale actuelle. La tradition rapporte que saint Fuscien avait établi sa demeure à peu de distance du cimetière, à l'endroit où l'on a depuis construit une ferme.

La résidence du chef de la nouvelle église des Morins se

trouva ainsi fixée en-dehors du commerce des hommes, en un lieu où rien ne pouvait le distraire de ses travaux évangéliques. C'était là qu'il vivait pauvrement et qu'après les fatigues du jour il passait la nuit en prières. Ce genre de vie, tout à la fois saint et austère, joint aux miracles qu'il opérait, amena la conversion, non-seulement des idolâtres qui résidaient près de Thérouanne, mais encore celle des habitants des cantons voisins. De tous côtés on accourait vers l'homme apostolique pour s'instruire auprès de lui des pratiques de la religion et recevoir le baptême. La conversion de ces étrangers (1) fut cause que le diocèse de Thérouanne comprit une grande étendue de pays. Borné, en effet, par les rivières de Canche et de Clarence au sud et à l'ouest, il s'étendait vers le nord dans la Flandre Wallonne jusqu'au delà d'Ypres.

L'église d'Helfaut ne pouvant plus contenir la multitude des catéchumènes, saint Fuscien annonça en pleine campagne la parole de Dieu. «Tandis que j'explorais avec soin, dit Malbrancq, le territoire d'Helfaut, le seigneur du lieu me fit voir un arpent de terre que l'on rencontre à un quart-d'heure de l'église, du côté de la route de Térouanne et sur la droite, et il me dit que, de tout temps, la tradition a constamment rapporté que ce champ appartenait aux saints apôtres, et qu'à cause de cette persuasion où l'on était dans le village, cette terre n'avait jamais été livrée à la culture. J'ai pensé, par suite, qu'à cause du petit nombre de personnes que son église pouvait renfermer, l'homme apostolique rassemblait la multitude dans ce champ pour lui faire entendre la parole de Dieu; qu'il y recevait les étrangers, et qu'enfin il y avait fondé un établissement consacré à l'hospitalité. En effet, d'anciens documents nous apprennent qu'après s'être livré à la prédication, il s'occupait de la guérison des malades, particulièrement des paralytiques. Souvent des aveugles venus pour entendre cet étranger reçurent de lui tout à la fois la lumière du corps et celle de l'esprit. Car il pensait que Dieu ayant créé l'homme à son image, il le destinait à le contempler éternellement dans sa gloire, et qu'il fallait porter d'abord la lumière dans son âme dont les ténèbres sont bien plus pernicieuses pour nous que la cécité corporelle. Les sourds et les muets enviaient aux aveugles leur guérison : prenant en pitié leur sort, Fuscien formait sur eux le signe de la Croix, afin d'obtenir de Dieu leur gué-

(1) Les Ménapiens principalement. Ce peuple, d'origine germanique, occupait la partie de l'ancien diocèse de Thérouanne qui s'étendait depuis le Mont-Cassel et Watten jusqu'à Ypres, et au-delà jusqu'aux rives de l'Escaut.

rison et de les mettre ainsi à même d'apprendre la doctrine chrétienne et de la professer en publiant leur guérison. Telles sont les œuvres que les anciens écrits rapportent des deux apôtres. »

Par suite des fréquentes réunions qui eurent lieu dans ce champ, on le nomma d'abord *l'église* ou *la place des fidèles*, mais on l'appela depuis *le champ sacré*. Il portait encore ce nom du temps de Folquin, que nous avons déjà cité, et on le trouve désigné de la même manière par Ipérius, abbé de Saint-Bertin qui écrivait sa chronique au XIV[e] siècle. « Ce lieu, dit Malbrancq, avait des titres à conserver le nom qu'on lui a imposé, puisqu'il a été le théâtre où la puissance divine permit aux premiers apôtres des Morins d'exercer leur saint ministère en présence d'une nation jusqu'alors idolâtre et perverse. Pourrait-on douter que la sainte Vierge, qu'ils avaient adoptée pour patronne du modeste sanctuaire qu'ils élevèrent à la gloire de Dieu dans ce pays, qui jusqu'alors n'avait pu être civilisé par les Romains; oserait-on, dis-je, douter que la Mère de Dieu, qui devait être dans la suite si fidèlement servie par les descendants de ces peuples encore barbares, n'ait puissamment contribué par son intercession au succès de nos hommes évangéliques. »

On reconnaît encore à Helfaut le *champ sacré* : c'est une enclave de terrain bornée par plusieurs routes. Au milieu de ce sol inculte se trouve un tilleul séculaire vulgairement nommé *l'arbre Maran*. On remarquait là une image de la sainte Vierge qui a disparu depuis quelques années. La piété des habitants du lieu ne tardera pas sans doute à en replacer une autre.

Cependant saint Victoric s'était isolé de saint Fuscien, pour répandre, sur un autre point du territoire Morin, la semence de la parole sainte. Ce fut dans les cantons qui bordaient la mer qu'il voulut exercer son zèle. Il se rendit donc dans le *Pagus Gesoriacus* qui comprend aujourd'hui le Boulonnais. Il se trouvait sur la côte plusieurs ports qui contribuaient à donner à cette partie de la Morinie une grande importance. Celui de Boulogne, en particulier, était très-fréquenté depuis que César avait ordonné qu'on fortifiât cette ville pour en faire la résidence des principaux chefs de l'occupation romaine (1). Ce fut là que Victoric voulut exercer

(1) D'après les recherches consignées par Henry dans son *Essai historique, topographique et statistique sur l'arrondissement communal de Boulogne-sur-mer*, il se trouvait, sous la domination romaine, quatre ports sur la côte qui s'étend de Calais à Boulogne. C'étaient le *Portus ulterior* qu'il place à Sangatte, le *Portus Itius* qui se trouvait établi à Wissant, le *Portus citerior* construit à Ambleteuse, et enfin le *Gesoriacum navale* qui

son zèle apostolique, mais il n'y fut pas plus heureux qu'à Thérouanne. « Cette ville des Césars, dit Malbrancq, toute fière de la préférence que lui accordaient les chefs de la puissance romaine et de leur séjour dans l'enceinte de ses murs, ne voulut point souffrir qu'un homme obscur, un inconnu, vînt y établir le culte nouveau d'un Dieu inconnu. »

Il crut donc devoir songer à l'établissement d'un oratoire en-dehors de cette cité nouvelle, sur un terrain qui s'étend en avant de Boulogne du côté de l'ouest, et qui servait alors de digue aux flots de la mer qui remontaient dans le bassin de la rivière de Liane. « On voit, dit encore Malbrancq, sur sur la droite de la route de Montreuil, une chapelle qui pourrait bien, ce me semble, rappeler à juste titre la petite église fondée par saint Victoric. Aujourd'hui encore, elle est dédiée à la sainte Vierge. C'est là, dit une pieuse tradition, que saint Birin, premier évêque de Dorcester, célébra les saints mystères en 635. C'est là aussi, qu'en 1099, furent apportées et reçues les offrandes envoyées par Godefroy de Bouillon, qui venait d'être couronné roi de Jérusalem. Chaque année, à la fête de la Pentecôte, les chanoines de la cathédrale se rendent en grande solennité à cette chapelle vénérée. » (1)

---

est devenu le port de Boulogne. Ce sont là, il est vrai, des points de géographie ancienne qui ont exercé plusieurs savants et sur lesquels il se rencontre une grande variété d'opinions. Nous donnons celle-ci comme étant celle qui nous a paru appuyée sur un plus grand nombre de probabilités.

César ayant compris l'utilité d'augmenter l'importance du *Gesoriacum navale* pour consolider la conquête de la Morinie, et contenir dans le devoir les habitants de la Grande-Bretagne, résolut d'y fonder une ville. Il confia l'exécution de ce projet à son parent Q. Pædius. Celui ci mit aussitôt la main à l'œuvre, (l'an 49 av. J.-C.) et voulut qu'on construisit à la manière des Romains, et, comme il était de Bologne en Italie, il prit cette ville pour modèle et en imposa le nom à celle qu'il érigeait.

Boulogne et son port ne tardèrent point à prendre de grands accroissements. L'empereur Constance y réunit ses forces maritimes et eut soin d'y tenir toujours un grand nombre de vaisseaux appareillés pour la sûreté des mers voisines. Après avoir battu les Francs, Constantin à son tour vint à Boulogne et y tint sa cour. Cette ville était alors devenue la plus riche et la mieux bâtie de celles que l'on voyait sur la côte. Le séjour des empereurs l'avait rendue égale et peut-être même supérieure à Thérouanne. Elle perdit, dès ces premiers temps, son ancien nom de *Gésoriac*. On voit, du moins, que vers la fin du quatrième siècle, sous l'empire de Théodose-le-Grand, on ne la connaissait plus que sous celui de *Bononia*, (histoire de Calais par Lefebvre, tome 1er, page 219 et 226; Henry, œuvre précitée, page 80).

(1) *De Morinis,* livre 2. chapitre 12. — Hennebert, histoire générale d'Artois, tome 1, page 153. Luto, dans son *histoire manuscrite du Boulonnois*, révoque en doute la tradition de Malbrancq et Hennebert. Il dit que cette église fut érigée à la fin du onzième siècle pour recevoir les reliques envoyées par Godefroy de Bouillon : mais il n'en donne aucune

On vit accourir à ce modeste édifice de nombreux catéchumènes de tous les points du pays de Gésoriac ; il en vint même d'au-delà de la Canche, c'est-à-dire du Ponthieu, en dehors des limites de la Morinie. Saint Victoric fut donc animé du même zèle que son collègue et obtint les mêmes succès. Néanmoins les anciens écrits s'étendent davantage en parlant de saint Fuscien.

Ils exerçaient leur apostolat sous les règnes de Dèce, Gallien, Claude, Aurélien, Tacite, Probus, et le terminèrent sous Dioclétien. Il est vrai que, sous les premiers de ces princes, ils se virent forcés d'exercer en secret leur saint ministère ; mais la persécution se fit peu sentir alors à l'extrémité des Gaules. Tacite se rendit remarquable par sa douceur et sa modération. Quant à Probus, son principal soin fut de faire régner la paix dans tout l'univers.

Nous venons d'esquisser le récit que fait Malbrancq des succès obtenus par nos saints apôtres dans les divers cantons de la Morinie. Il en garantit l'authenticité d'après les monuments de l'antique église de Thérouanne, où les traditions primitives furent principalement conservées, d'après les archives de Saint-Bertin et celles qu'il a découvertes à l'abbaye de Ham, près Lillers. Ghesquière, toutefois, soupçonne que cet historien a exagéré le nombre des conversions qui eurent lieu à cette époque. Si l'on s'en rapporte, selon lui, à ce que dit saint Paulin dans sa lettre adressée à saint Victrice en 399, la foi n'aurait pénétré que faiblement dans la Morinie avant que ce saint évêque de Rouen vînt y prêcher l'Évangile. Mais il faut considérer qu'un siècle entier s'était écoulé depuis que nos saints apôtres avaient jeté dans le pays les premières semences de la parole divine. Si l'on considère, d'ailleurs, qu'ils ne purent achever leur œuvre, qu'elle fut inopinément interrompue par leur martyre : qu'ils n'eurent point la faculté de fonder des églises et de les pourvoirs de prêtres pour les desservir: on concevra aisément que les premières impressions produites par leurs prédications et leurs miracles, durent s'effacer en moins d'un siècle, et qu'il n'en restait plus guères de traces en 399, lorsque saint Paulin, évêque de Nole, écrivait à une grande distance, du reste, du pays des Morins. Ce peuple très-inconstant retomba de nouveau dans l'idolâtrie après l'apostolat de saint Victrice. La religion chrétienne ne prit à Thérouanne et à Boulogne quelque consistance qu'après l'épiscopat de saint Omer, qui fut de longue durée, et qui eut lieu

---

preuve. Rien n'empêche donc, selon nous, d'accueillir comme simple tradition ce que l'historien des Morins raconte comme l'ayant reçu de l'ancien clergé de Boulogne et des pieux fidèles de son époque.

en plein septième siècle, à une époque où on n'avait plus à redouter les persécutions. Aussi ce prélat fut-il le premier qui parvint à établir un clergé sédentaire. Il y ajouta la fondation de l'abbaye de Sithiu. Bientôt d'autres colonies de même genre se fixèrent sur le sol Morin. L'ordre monastique, dans sa première ferveur, alla s'implanter à Wormhoult avec saint Winnoc, à Samer avec saint Wulmer, à Marconne avec sainte Austreberthe, à Blangy avec sainte Berthe, à Merville avec saint Mauront, et à Saint-Jean-lès-Thérouanne sous la protection du roi Thierry III.

III.

Usurpation de Carausius ; les saints apôtres se rendent à Amiens dans le but de visiter saint Quentin ; ils sont reçus par saint Gentien.

Saint Fuscien et saint Victoric continuaient l'exercice de leur ministère dans le pays des Morins à l'époque de l'avènement de Dioclétien au trône impérial (285). Ce prince s'étant associé Maximien Hercule, l'envoya dans les Gaules pour arrêter les ravages des Bagaudes, des Saxons et des Hérules. Chargé de pacifier l'Occident, Maximien confia à Carausius le soin de purger la mer et notamment les côtes de la Morinie, des Saxons et autres peuples barbares qui y exerçaient d'horribles pirateries. Le lecteur ne saurait trouver mauvais que nous suspendions le récit des actes de nos saints apôtres pour raconter un fait qui intéresse l'histoire locale et dont l'authenticité est garantie par les témoignages d'Eutrope, d'Orose, et par les études des historiens du pays.

Carausius, ménapien d'origine, s'était exercé à la navigation dès ses tendres années, et rachetait par son habileté et sa hardiesse l'obscurité de sa naissance. Investi des pouvoirs de Maximien, il justifia les espérances que cet empereur avait conçues de lui, en purgeant la mer des hordes d'étrangers dont elle était infestée : mais n'envisageant ensuite que ses intérêts particuliers, il se mit à exercer lui-même la piraterie et à piller les navires du commerce. Il ne tarda point à recueillir ainsi un riche butin. Accusé du crime de péculat, il méprisa l'autorité romaine, se rendit maître du détroit qui sépare l'ancienne Morinie de la Grande-Bretagne, et établit des garnisons dans les ports et les châteaux fortifiés qui se trouvaient sur les côtes, en prenant soin de confier la défense de Boulogne à ses plus zélés partisans. Maximien, qui tenait sa cour à Trèves, fit diriger toutes les forces qui étaient à sa disposition contre cet usurpateur et mit sa tête à prix. Carausius, de son côté, ne négligea rien pour exciter les siens à se bien défendre. Il leur fit comprendre que la gloire dont ils

s'étaient couverts par leurs premiers succès devait les porter à affronter d'autres périls, et qu'ils s'immortaliseraient s'ils parvenaient à délivrer le pays du joug des Romains. Dans cet espoir, il vit accourir sous ses drapeaux un grand nombre de Morins. Carausius obtint de nouveaux succès plus éclatants encore que les premiers. Se croyant assez fort pour s'emparer de la Grande-Bretagne, il y pénétra en effet, et lasoumit enpeu de temps. Les efforts de l'empereur avaient été impuissants pour s'opposer à cette conquête, occupé comme il l'était, d'ailleurs, à repousser les Francs et les Germains, qui, sur d'autres points, avaient envahi la province des Gaules. Il se vit donc contraint de laisser jouir Carausius de l'autorité qu'il s'était acquise. Outre Boulogne et son territoire, cet audacieux Ménapien parvint à soumettre les villes de Thérouanne et d'Arras. Mais il concentra principalement ses forces dans l'ancien port de Gésoriac, qu'il fit munir de nouvelles fortifications.

Tout réussissait à l'entreprenant Carausius. Devenu maître de toute l'Angleterre, il se fit déclarer Auguste et ordonna qu'à cette occasion on frappât une médaille où il était représenté donnant la paix à Dioclétien et à Maximien. Sur le revers on lisait : *Les trois Augustes Dioclétien, Maximien et Carausius*. Les deux empereurs, piqués jusqu'au vif en apprenant un fait aussi hardi, associèrent à l'empire Constance (292) pour montrer qu'ils méprisaient l'usurpateur et qu'il était indigne de porter le titre d'Auguste. Constance promit de tirer une éclatante vengeance : il quitta Rome et se rendit presque inopinément vers Boulogne, s'empara de cette ville et constitua la garnison prisonnière. Devenu maître du port, il en fit fermer l'entrée au moyen d'une forte digne pour se garantir ainsi d'une surprise de la part de Carausius. Cette mesure fut cause que les troupes qu'il retenait captives s'enrôlèrent parmi les siennes.

Constance ordonna ensuite qu'on équipât une flotte dans le but d'aller attaquer l'usurpateur en Angleterre : mais, sur ces entrefaites, Carausius mourut de la main d'Alecte, à qui il avait confié le commandement général de ses troupes. Après avoir recouvré tout ce qu'avait possédé Carausius dans la Morinie et dans le reste du nord des Gaules, Constance songea à châtier Alecte, qui à son tour s'était emparé du pouvoir suprême chez les Bretons. Il partit donc pour l'Angleterre. Sa flotte, commandée par Asclépiodore, aborda heureusement. Les Romains livrèrent ensuite la bataille à Alecte ; il la perdit et fut trouvé parmi les morts. (1)

(1) On peut consulter sur Carausius : Malbrancq, t. I *De Morinis*, liv.

Il est très-probable que saint Fuscien et saint Victoric continuèrent d'exercer leur apostolat au milieu des Morins sous la domination de Carausius, car il ne s'occupa nullement, selon Malbrancq, d'affaires de culte ; et Maximien, de son côté, avait trop à cœur de recouvrer la Grande-Bretagne pour s'inquiéter des progrès plus ou moins rapides de la religion dans la Morinie. Il n'en était pas de même en-dehors de cette province, où les Chrétiens étaient mis impitoyablement à mort. Il arriva donc, selon le texte de la légende de nos saints, que Rictius Varus remplit la charge de préfet qui lui avait été confiée par l'empereur. Ce fut plutôt pour persécuter et massacrer comme un vil troupeau les serviteurs de Dieu, que pour faire respecter les droits de la justice. Il se rendit à Trèves, où il ordonna de mettre à mort les Chrétiens. Il y eut, à cette occasion, un tel massacre, que le sang des victimes innocentes qui tombèrent sous le glaive des bourreaux, se répandit dans la Moselle et troubla la clarté de ses eaux. La profondeur de ce fleuve ne suffit pas pour recevoir les corps des innombrables martyrs qu'on y avait précipités (1). Rictius Varus avait donné des ordres pour qu'on parcourût tous les lieux et qu'on cherchât partout les Chrétiens, qu'on les fît mourir publiquement et qu'on usât de tous les moyens pour découvrir ceux qui s'étaient cachés dans d'obscures retraites.

Fuscien et Victoric poursuivaient le cours de leurs travaux évangéliques, et la parole de Dieu qu'ils annonçaient fructifiait sur le sol morin qui d'abord leur avait paru si stérile, lorsqu'ils apprirent que la persécution grondait menaçante autour du troupeau qui leur était devenu si cher. Prêts à donner leur vie pour Jésus-Christ, ils craignirent peu pour eux-mêmes, mais ils tremblaient à cette pensée que les ouailles pourraient bien se disperser après la mort de leurs premiers pasteurs. Dans de si graves conjonctures, ils se rendirent dans le pays de Tervane (2), à l'effet de visiter et

II, chap. XIII ; Hennebert, *Histoire d'Artois*, t. I, p. 162 et suiv. ; Henry, œuvre précitée, p. 79 ; et D. Ducrocq, religieux, dans ses *Recherches historiques manuscrites sur le pays des anciens Morins*.

(1) V. les *Acta sanctorum*, tome 2 d'Octobre, folio 349-357. « C'est pour ce'a, dit Malbrancq, que la veille des nones d'octobre, l'église célèbre la fête de saints martyrs dont le nombre est incalculable. Et, depuis ce temps, les temples saints de la Morinie et des provinces voisines s'enrichirent de ces saints martyrs qui furent retirés des eaux de la Moselle. » L'église de Saint-Nicolas d'Arras, qui a hérité, en partie, les reliques de l'ancienne cathédrale, possède encore des reliques bien authentiques provenant des martyrs de Trèves. Leur massacre eut lieu, selon les Bollandistes, vers 287.

(1) L'auteur des actes de nos saints qu'on trouve édités par Bosquet

de consulter saint Quentin, car ils avaient appris qu'il prêchait dans le territoire d'Amiens. A peine y furent-ils arrivés qu'ils surent que depuis longtemps déjà il avait quitté cette ville. Persuadés qu'il était occupé à évangéliser quelque canton voisin, ils vont à sa recherche et parviennent jusqu'à une petite bourgade nommée *Sama*. Ce fut là que, comme le font remarquer d'anciens actes (1), ils rencontrèrent Gentien, que sa fortune et son âge avancé rendaient respectable à tous ceux qui résidaient dans ce pays.

A peine les eut-il aperçus qu'il sentit naître au fond de son âme une émotion extraordinaire. Les traits de leur visage, leur costume, leur langage, qui différait de celui des naturels du pays, tout en eux contribua à exciter au plus haut degré sa curiosité, en sorte qu'il leur demanda d'un ton plein d'intérêt d'où ils étaient et dans quel but ils avaient entrepris leur voyage. « Nous sommes romains, répondirent-ils, mais instruits de la doctrine de la vérité, nous professons la foi de Jésus-Christ; et c'est pour la propager que nous sommes venus jusqu'aux extrémités des Gaules, chez les Morins, au milieu du peuple qui réside à Amiens et dans les cantons qui entourent cette ville. » Bientôt le vieillard, les regardant avec plus d'attention, se rappela les choses merveilleuses qu'il avait entendu raconter sur ces apôtres de la Morinie, en sorte qu'à peine les eut-il entretenus quelques instanst, il se sentit pénétré pour eux d'une profonde vénération. Il leur tendit donc les bras en versant des larmes, et leur demanda ce qu'il devait faire durant le peu de temps qui lui restait à vivre.

---

se sert ici des expressions *Tarüanense prædium*, tandis qu'ailleurs il emploie celle-ci *Urbs Tarüanensis* pour désigner évidemment Thérouanne. Nous pensons donc avec Ghesquière qu'il a voulu parler du *Ternois* qui est compris aujourd'hui dans l'arrondissement de St.-Pol. Ce canton de l'ancienne Morinie, que saint Fuscien avait sans doute aussi évangélisé, se trouve situé vers Amiens. On peut donc croire aisément que les saints apôtres visitant leur troupeau, passèrent à *Tervane*, actuellement St.-Pol. Ce fut de là qu'ils partirent pour se rendre vers leur collègue à Amiens. Ces mêmes actes disent qu'ils avaient pour but de se féliciter mutuellement sur les succès de leur ministère et sur la conversion des nations payennes. Cela n'a rien de contraire aux habitudes des hommes apostoliques; non qu'ils cherchassent dans ces occasions une joie stérile et vaine, leur intention était de trouver des encouragements dans leurs travaux, et de réclamer des avis afin de multiplier davantage les conversions.

(1) On doit conclure de ces paroles qui rendent exactement la pensée de l'auteur des actes édités par Bosquet, et que nous avons cru être du sixième siècle, qu'une vie de saint Fuscien et de saint Victoric avait été antérieurement composée, et qu'elle servait de guide à l'écrivain que nous analysons. Il est bien regrettable qu'il n'ait point indiqué l'époque de ce premier travail, et qu'il n'ait pas cité exactement les passages qu'il y a puisés.

« Mon frère, lui dirent-ils, levez les yeux vers le Ciel, puis abaissez-les vers la terre. Considérez depuis quelle multitude d'années le globe que nous habitons est suspendu au milieu de l'espace, opérant constamment ses révolutions avec la même régularité. Voyez depuis combien de temps les fleurs renaissent avec leurs parfums et leur parure. Admirez aussi l'immense variété des plantes, des semences et des fruits. Avez-vous bien médité sur le flux et reflux de l'océan qui vient battre vos rivages ? Savez-vous bien, enfin, quel est celui qui fertilise vos champs ? quel est l'auteur de votre fortune ? Votre esprit s'est-il jamais élevé jusqu'au Dieu tout-puissant qui a créé et qui conserve toutes choses par sa providence ? C'est lui, c'est ce Dieu, seul auteur de tout ce qui existe, que depuis trente années et plus nous annonçons dans ces lointaines contrées. C'est son Fils unique que nous prêchons, lui qui a voulu souffrir et mourir sur une croix pour procurer à l'homme déchu l'éternelle félicité. C'est à cause de cela que nous sommes prêts à donner notre vie pour l'amour de lui, pourvu seulement que nous parvenions à lui gagner quelques âmes et particulièrement la vôtre. »

Ces paroles attendrirent le vieillard jusqu'aux larmes. Il leur dit, en s'interrompant par de profonds soupirs, que depuis quelque temps déjà son cœur avait été touché de la grâce divine, et qu'il n'attendait que leur présence pour s'éclairer d'une plus vive lumière ; en sorte qu'il était tout préparé à confesser le Dieu qu'ils annonçaient et à reconnaître sa souveraine puissance. « Quant à l'homme apostolique que vous cherchez, leur ajouta-t-il, il est mort depuis quarante-deux jours au municipe d'Auguste en Vermandois, sur la rivière de Somme, après avoir enduré les plus cruels tourments. Le préfet Rictius Varus épuisa sur lui toutes les inventions de sa cruauté. Il fit disloquer ses membres par les tortures de la question. Ses chairs tombèrent comme par lambeaux, puis on versa sur ses plaies de la poix, de la graisse et de l'huile bouillante. Le tyran ordonna ensuite qu'on le transperçât au moyen de deux pieux aigus qui pénétrèrent depuis la tête jusqu'aux cuisses, et qu'on lui enfonçât dix clous entre les ongles et les chairs. Cet homme héroïque conserva, pendant qu'on le torturait, un air calme et serein, comme si son visage eût été baigné et rafraîchi par la rosée matinale. Mais, puisque vous êtes aussi les ministres du Christ, sachez que ce cruel proconsul a ordonné à ses satellites de s'emparer de vos personnes partout où ils parviendront à vous rencontrer. Je vous en supplie donc, ô seigneurs, mes pères, abritez-vous sous le toit de votre serviteur, il vous procurera quelque nourriture et vous prendrez un peu de repos. »

IV.

Ils sont découverts par Rictius-Varus ; mort de saint Gentien.

Rictius Varus, qui avait affligé par ses cruautés tout le Vermandois, se rendit, sur ces entrefaites, à Amiens, et la renommée ne tarda pas à lui apprendre que Fuscien et Victoric s'y étaient retirés. Il mit tout en œuvre pour les découvrir; car déjà la rumeur publique leur avait attribué d'éclatants miracles. Voici donc qu'au moment où le bon vieillard était occupé à servir ses vénérables hôtes, sa maison se trouva cernée; le persécuteur parut et ordonna qu'on s'emparât des deux apôtres. Ils se présentèrent d'eux-mêmes, et jamais le cruel proconsul ne saisit une proie avec une aussi vive satisfaction. Indigné de l'outrage qu'on lui faisait en violant sa demeure, Gentien voulut montrer que si ses membres étaient affaiblis par les années, le Dieu qu'il venait de confesser lui donnait de nouvelles forces. Persuadé qu'il ne pouvait lui offrir une victime qui lui fût plus agréable que cet homme féroce sans cesse altéré du sang des innocentes victimes qu'il immolait partout à sa fureur, il voulut en délivrer les chrétiens au péril de ses jours. Armé d'un glaive, il se mit donc à poursuivre le ravisseur de ses hôtes, et il allait le lui plonger dans le sein, lorsqu'il fut arrêté par les gardes. Le préfet, qui n'avait pu deviner dans quel but un homme publiquement connu pour professer le paganisme usait à son égard d'une semblable violence, lui demanda d'où provenait ce délire et pourquoi il avait essayé de le percer de son épée. « Je suis prêt, répondit l'intrépide vieillard, à donner ma vie pour le nom du Christ ; car, ceux qui observent sa loi gagnent la vie éternelle en recevant la mort. Je n'hésite point à livrer mon corps pour ceux qui le servent ; car j'avoue que je suis son disciple (1). »

Cette énergique réponse de Gentien, qu'appuyaient les murmures de la foule, couvrit le préfet de confusion. Mais bientôt la colère succéda à ce premier sentiment; il ordonna qu'en présence de Fuscien et de Victoric on tranchât la tête à celui qui leur avait procuré une aussi généreuse hospita-

(1) On ne saurait dissimuler que saint Gentien se laissa emporter par un zèle trop ardent pour la défense de sa cause ; puisqu'il n'est jamais permis d'attenter à la vie d'un persécuteur de la foi, quelque injuste et quelque cruel qu'il puisse être. Ce fut là, pour nous servir de la manière dont s'expriment les théologiens, le résultat d'un premier mouvement qui ne laisse pas le temps de la réflexion avant d'en venir à l'acte humain proprement dit. Au reste, de quelque manière qu'on interprète ce fait, qui peut paraître répréhensible, on pourra toujours dire que le saint expia pleinement cette faute par son martyre.

lité. Avant qu'on exécutât la sentence, les deux apôtres s'empressèrent de prodiguer au martyr leurs exhortations pour le porter à recevoir la mort avec courage ; ils le félicitèrent de ce qu'il allait recueillir la palme que Dieu décerne aux héros de la foi sur le lieu même où il venait de professer le christianisme. Ils lui rappelèrent la patience héroïque qu'avait déployée saint Quentin, dont il allait avoir le bonheur de partager la gloire, en souffrant, comme lui, la persécution pour la justice. Encouragé par ces paroles, Gentien présenta tranquillement sa tête au bourreau, et, lorsqu'on la lui eut amputé, ses traits conservèrent longtemps encore une douce sérénité qui semblait témoigner de la joie qu'il avait éprouvée en offrant sa vie au Seigneur. Le supplice du vieillard fut de courte durée, mais ses deux compagnons devaient triompher de la cruauté du persécuteur par de plus longues et de plus terribles épreuves.

Le préfet s'étant assis sur son tribunal, en présence d'un grand concours de peuple, regarda hardiment nos saints apôtres et leur adressa ces paroles d'un ton sévère: « Fuscien et Victoric, quel est votre culte et quels dieux faites-vous profession d'adorer?—Les hommes de Dieu répondirent : Nous confessons le Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu et coéternel à son père, né de la bienheureuse vierge Marie, pour la rédemption du genre humain. C'est lui qui a créé le Ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment.—Renoncez à toutes ces folies, reprit le préfet, sacrifiez aux dieux qu'adore la nation et retournez à Rome, j'y suis puissant, et je vous rétablirai dans les honneurs dont jouissaient vos pères. Vous connaissiez Quentin, rappelez-vous ce qu'il a souffert durant son supplice : je vous ferai endurer des tourments plus terribles et plus nombreux encore, car mon esprit est fécond, il saura en inventer de nouveaux et de plus douloureux.—Il y a longtemps, lui dirent-ils, que nous avons fait nos adieux à Rome et à nos parents ; nous n'avons plus maintenant qu'un désir, c'est celui de féconder par notre sang la vigne que nous avons cultivée. La constance et la foi de ceux qui servent Dieu ne redoutent nullement les menaces que vous proférez dans votre colère. Vous n'entendez rien d'ailleurs aux saints mystères que nous annonçons, puisque vous êtes le fils du démon de la perdition, un loup ravissant, un insensé, un séducteur, et un instrument dont l'esprit de mensonge se sert pour persécuter les fidèles (1).

(1) Ces paroles irritantes, qu'adressèrent nos saints martyrs au tyran, ne restent pas sans exemple dans l'histoire sainte et dans les actes des martyrs. On doit les considérer comme le résultat d'une sainte indignation. Voyez le chapitre VIII du livre des Machabées, et dans les Actes

Que ne renoncez-vous à ces dieux de bois et de pierre que vous adorez? Croyez au vrai Dieu et avouez qu'il a créé tout ce que nous voyons au Ciel et sur la terre; convertissez-vous et renoncez aux erreurs surannées qui vous séduisent. »

Ce fut ainsi que l'accusation de Rictius-Varus retomba sur lui-même. Tout frémissant de colère, il fit charger de triples chaînes les deux apôtres et ordonna qu'on les conduisît vers Amiens. Escortés par la troupe du préfet, ils marchèrent en exprimant une grande joie d'être ainsi trouvés dignes de supporter pour Jésus-Christ les tourments et les humiliations. Quand ils eurent parcouru l'espace d'environ un mille depuis l'endroit où on les avait arrêtés (1), les saints martyrs, toujours fermes dans la foi, se prosternèrent, et, levant leurs cœurs vers le Seigneur, ils lui adressèrent cette prière en versant des larmes: « Seigneur Jésus! vraie lumière, vous qui êtes et qui étiez avant le commencement du monde, vous qui avez mesuré le Ciel et la terre avec votre main, qui êtes assis au plus haut des cieux, d'où vous pénétrez jusqu'aux profondeurs des abîmes, qui suscitez les tempêtes, qui faites lever votre soleil sur les bons et sur les méchants, qui faites tomber la rosée et les pluies bienfaisantes sur le champ du pécheur comme sur celui du juste; nous vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de recevoir notre âme dans le sein de cette vérité suprême que nous confessons, que nous croyons, que nous désirons voir de tout notre cœur et de tout notre esprit. Ne nous abandonnez pas, Seigneur, pour l'éternité, vous qui vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit au siècle des siècles. »

V.

Leur martyre; leur sépulture.

Après avoir terminé cette prière, ils s'adressèrent de nouveau au préfet et lui dirent, avec cette courageuse franchise qui s'est fait remarquer dans un grand nombre de ceux qui ont versé leur sang pour la foi: « Tyran cruel, déjà si coupable pour tant de maux que tu as causés, tu peux, dès maintenant, remplir la mission que tu as reçue des puissances de l'enfer et exercer sur nous tel vengeance que tu voudras; intime tes ordres, car tu nous trouveras prêts à

---

des Apôtres le martyre de saint Etienne, et enfin *passim* les Actes des Martyrs.

(1) Le village de Sama, (actuellement Saint-Fuscien), d'où les saints étaient partis, n'est éloigné d'Amiens que d'un quart de lieue. Ayant donc parcouru l'espace d'un mille, ils se trouvaient près de la ville et probablement sur le lieu où l'on faisait mourir les criminels.

tout souffrir pour Jésus-Christ, trop heureux de répandre notre sang, afin de rendre ainsi témoignage des hautes vérités qu'il est venu prêcher à la terre. »

Exaspéré par ces paroles, Rictius-Varus ordonna qu'on leur liât les mains et qu'on fixât leurs corps à un poteau. Il voulut qu'alors, en sa présence, on leur enfonçât des chevilles de fer dans les narines et les oreilles, torture horrible qui fit jaillir leur sang comme de quatre sources abondantes. La rage du persécuteur n'étant pas satisfaite, on leur perça la tête avec des clous rougis au feu, puis on leur arracha les yeux. Ils ne succombèrent pas, toutefois, à ces horribles tourments; on les entendait, au contraire, chanter les louanges du Seigneur. Rictius-Varus ordonna qu'ils fussent jetés dans un obscur cachot, croyant qu'ils y succomberaient dans une affreuse agonie. Il n'en fut rien, et on les fit sortir pour les produire de nouveau en public. Voulant alors exercer sur tout leur corps la rage qui l'animait, il résolut de poser les deux victimes comme un point de mire pour les archers, et on le vit se livrer lui-même à ce sanglant exercice (1). Il se persuadait sans doute que leur âme, unie encore à leurs membres horriblement mutilés, n'en sortirait qu'après que lui-même aurait porté les derniers coups. Il se trompait cependant, car les cœurs des deux victimes continuèrent de battre, et leurs lèvres ne cessaient de murmurer doucement les prières qu'ils adressaient au Seigneur. Il fallut qu'un licteur vint mettre fin à tant d'affreuses tortures en leur tranchant la tête. Il s'éleva peu après, disent les anciens actes, au-dessus des deux saints, une telle lumière, que ceux qui en furent témoins virent comme une seconde fois la clarté du jour.

A peine ce fait monstrueux fut-il accompli sur des hommes innocents privés de tout moyen de se défendre, que Rictius-Varus s'en applaudit comme d'une éclatante victoire. Mais peu après qu'il se fut retiré dans Amiens, tout épris encore des sentiments les plus barbares, il se sentit tout-à-coup frappé par la main de Dieu; il éprouva des douleurs si vives, que, durant plusieurs jours, il paya par de cruelles tortures

(1) Malbrancq, à qui nous empruntons ces détails, fait allusion aux expressions suivantes d'une hymne qu'on chantait dans l'église cathédrale de Thérouanne :

> Corripiens tunc tela manu mavortia præses
> Transfodit sanctos....

Le même fait est ainsi exprimé dans un ancien manuscrit de l'abbaye de Saint-Bertin : « Isque manu lato crispans hastilia ferro, ea ad sanctorum corpora transforanda direxit, eisque adhuc palpantibus, capita amputari præcepit. »

celles qu'il avait fait ressentir à ses trois victimes. Le Ciel, cependant, le réserva pour un châtiment plus terrible qu'il reçut l'année suivante.

Il se trouvait à Soissons, le 8 des calendes de novembre, et, voulant être témoin du supplice qu'il avait ordonné d'infliger aux saints Crespin et Crespinien, il fit plonger en sa présence leurs corps dans une chaudière remplie de plomb fondu. Soudain une goutte de ce métal lui jaillit dans l'œil et il le perdit dans d'atroces douleurs. Tandis qu'inutilement il multipliait les genres de tortures pour vaincre ces généreux athlètes de la foi, saisi d'un transport de rage, il se précipita dans un foyer ardent et y fut brûlé vif. Ce fut ainsi, ajoute la légende, qu'il alluma un feu dont il sera éternellement dévoré.

Malbrancq a pensé que les trois saints, dont nous venons de décrire le martyre, ne furent pas les seules victimes qui tombèrent à Amiens sous les coups de Rictius-Varus. « *La Chronique de Saint-Riquier*, dit-il, nous apprend que le saint abbé Ancher recueillit en 1088, et plaça avec vénération dans l'église de son monastère, les reliques de deux vierges qui, à la même époque, souffrirent pour Jésus-Christ. Cet abbé ouvrit alors deux reliquaires qui paraissaient être d'une haute antiquité, et y trouva l'inscription suivante : « Ici sont les corps des saintes vierges Elévaire et Sponsaire, qui, pour l'amour de Jésus-Christ, ont souffert le martyre par les ordres du tyran Rictius-Varus. » Il était arrivé qu'en 865, Hilmerald, évêque d'Amiens, cédant aux instantes prières du trésorier de l'église abbatiale de Saint-Riquier, lui avait donné des ossements de saint Fuscien et de saint Victoric, comme si la divine Providence eût voulu réunir ainsi les reliques des deux vierges à celles des saints apôtres qui leur avaient enseigné la voie du salut..

Revenons à nos saints, que nous avons laissés étendus dans l'arène où ils combattirent si courageusement en témoignage de leur foi. « Je ne dois point, dit l'auteur des actes édités par Bosquet, passer sous silence un miracle que Dieu a daigné opérer en faveur de ces deux saints, mais, au contraire, le publier en toute sincérité. Or, tandis que les corps des martyrs étaient gisants et décapités, ils se dressèrent par l'effet d'une puissance merveilleuse de l'Esprit divin, et, prenant leurs têtes dans leurs mains, ils les portèrent, marchant à pas précipités, jusqu'au lieu où demeurait le bienheureux martyr Gentien. Afin que celui qui, par l'effet de leurs exhortations, était devenu le compagnon de leur martyre, fut associé au même repos et inhumé dans le même tombeau. » Il convenait d'ailleurs que ceux dont les

âmes devaient être unies inséparablement dans le Ciel, ne fussent pas non plus séparés quant à leurs corps devenus ici-bas des objets dignes de vénération.

Malbrancq admet ce fait sans contestation, mais, dans son commentaire sur les actes de nos saints martyrs, Ghesquière expose les observations dont nous donnons ici le précis. Il est, selon lui, peu croyable que saint Fuscien et saint Victoric aient porté leur tête après l'amputation depuis le lieu de leur martyre jusqu'à la demeure de saint Gentien. Toutefois, ajoute-t-il, si l'auteur a puisé ce prodige dans des documents authentiques, pourquoi mériterait-il une moindre confiance que d'autres écrivains que l'on a crus sans contestation et qui ont rapporté tant de faits non moins étonnants? Malheureusement cet auteur n'a point cité la source où il a puisé ce miracle, il y a lieu de penser qu'il l'avait appris par tradition, et il a pu arriver qu'elle fut altérée, d'autant mieux qu'il a écrit au sixième siècle, trois cents ans environ après la mort des saints dont il raconte la vie.

Cependant, est-il ajouté dans les mêmes actes, le jour étant sur son déclin, et bientôt la nuit ayant déployé sur la terre ses sombres voiles, de pieux fidèles profitèrent de l'obscurité pour se rendre sur le lieu où se trouvaient les corps des trois martyrs, et ils les inhumèrent en secret dans un tombeau dont on ne révéla point l'existence. Ce fut le trois des Ides de décembre que nos saints obtinrent la couronne immortelle, l'ayant ainsi voulu le Seigneur Jésus qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit en l'unité de la Trinité dans les siècles des siècles.

On voit qu'il n'est fait aucune mention de l'année où nos saints apôtres reçurent la couronne du martyre. Malbrancq a cru que ce fut l'an 302. Nous allons dire, en abrégeant, ce qu'en a pensé Ghesquière dans son savant commentaire (1). Maximien-Hercule, ayant été associé à l'empire, se rendit dans les Gaules en 286, et se mit à persécuter cruellement les Chrétiens, se servant pour cela de Rictius-Varus, homme d'une méchanceté inouïe. La persécution dura quelques années, et il est probable que saint Fuscien et saint Victoric souffrirent alors le martyre. En effet, quoiqu'on insinue dans leurs actes, comme on a pu le remarquer, qu'ils succombèrent durant une persécution qui eut lieu dans le monde entier, on peut cependant fixer l'époque de leur mort au temps où Constance Chlore commença à admi-

(1) V. *Acta Sanctorum Belgii*, t. 1, *De Sanctis Fusciano, Victorico et Gentiano. Commentarius prævius*, n° 20.

nistrer les Gaules, ou, du moins, on n'oserait la différer, et par suite, il n'est pas possible de la mettre après l'an 292.

On a vu clairement dans le résumé qui vient d'être fait de ces mêmes actes, que nos saints couronnèrent leurs prédications évangéliques par le martyre, peu de temps après que Rictius-Varus eut fait mourir les innombrables victimes de Trèves. Or, selon l'opinion la plus probable, cette sanglante exécution eut lieu en 287, comme l'a montré l'un des continuateurs de Bolland, Jacques Buseus, tome deuxième du mois d'octobre, f° 355.

VI.

Invention des corps des saints martyrs ; leurs translations ; leur culte dans l'ancien pays des Morins.

Les corps des saints apôtres de la Morinie inhumés à *Sama* avec celui de leur hôte saint Gentien, demeurèrent ignorés dans ce commun tombeau durant plus de trois cents ans. Sous l'épiscopat de saint Honoré à Amiens (1), un ange apparut pendant la nuit à Lupicin, prêtre de son diocèse, et lui dit : « Lève-toi, serviteur de Dieu, et va de suite au village de Sama, où reposent les corps de Fuscien, de Victoric et de Gentien. » Parvenu au lieu qui lui avait été indiqué, Lupicin éprouve un grand embarras, car il n'a point demandé à quels signes il reconnaîtrait la sépulture des martyrs. Il croit, toutefois, apercevoir dans un jardin les indices qu'il désirait. Quand il y eut creusé à une certaine profondeur, il sentit quelque chose qui résistait à l'instrument dont il se servait, c'était la voûte d'une crypte ; il l'ouvrit avec précaution, et vit apparaître trois corps. Une joie extraordinaire se peignit alors sur ses traits. Dans l'enthousiasme qui le saisit, il chanta une antienne en l'honneur des saints martys. Dieu permit que sa voix acquit une force miraculeuse dont les sons retentirent distinctement aux oreilles de saint Honoré, qui célébrait alors les divins mystères à Amiens. Profondément touché de ce prodige, le prélat se hâta de se rendre à Sama ; suivi d'une foule nombreuse et empressée, il arriva en peu de temps au tombeau vénéré et déposa avec respect les saintes reliques dans une châsse qui fut aussitôt transférée dans sa cathédrale.

Childebert, roi de Paris, qui professait une vénération

---

(1) L'avènement de saint Honoré à l'évêché d'Amiens doit se fixer vers l'an 588, d'après les auteurs de la *Gallia Christiana*. Ils le prouvent par les actes du saint dans lesquels il est dit qu'il vécut sous le pape Pélage qui gouverna l'Eglise de 578 à 590, et sous l'empereur Maurice qui régna de 582 à 602. V. t. x, *Episcopi Ambianenses*, col. 1153.

particulière pour les saints martyrs, ne fut pas plus tôt informé de la nouvelle de l'invention de leurs corps, qu'il émit le vœu de les avoir près de lui. Il députa quelques grands de sa cour, leur ordonnant de lui amener avec une pompe toute royale le trésor qui venait d'être découvert. Cette nouvelle de la volonté que le prince avait exprimée, fut reçue à Amiens par des plaintes et des larmes. Dieu, du reste, n'en permit pas la réalisation ; car, lorsqu'on entreprit d'enlever les saintes reliques, une puissance invisible les retint fixées à la même place, et il fut impossible de les soulever, malgré les efforts réitérés que l'on tenta à cet égard.

A cette vue, et d'après les avis de l'évêque d'Amiens, les envoyés de Childebert, renonçant à leur projet, retournèrent à la cour, où ils racontèrent les merveilles dont ils avaient été témoins. Le roi comprit facilement que Dieu voulait que les saints martyrs demeurassent dans le lieu où ils avaient versé leur sang en confessant Jésus-Christ. Il envoya à Amiens des artistes qui devaient exécuter, pour y renfermer les corps des saints, des châsses ornées de reliefs d'argent et magnifiquement ouvrées. Alors les larmes du peuple et la douleur du saint évêque se changèrent en joie. Cependant la munificence royale alla plus loin encore. Childebert fit don d'une draperie toute de soie pour servir de tenture à l'autel et aux murs de l'église dans laquelle les reliques devaient être vénérées.

Cette légende, qu'on trouve dans Malbrancq (1), est conforme à la tradition qui s'est conservée à Amiens, aux leçons des anciens bréviaires du diocèse et notamment aux sculptures qu'on trouve à la façade de la cathédrale, connue sous le nom de *Portail de saint Honoré* ou de la *Vierge dorée*. Cette façade termine du côté sud le magnifique transsept de ce monument, chef-d'œuvre du treizième siècle. MM. Jourdain et Duval, chanoines d'Amiens, ont publié en 1844 une savante monographie de ce portail (2), où on lit sur la pierre le trait qui vient d'être rapporté ; on voit sur le tympan, divisé en cinq étages, la vie presque entière de saint Honoré, son apostolat, sa vocation à l'épiscopat, la découverte des reliques de nos saints martyrs, une apparition miraculeuse, des guérisons d'aveugles avant et après la mort du saint pontife, enfin une procession où l'on porte ses reliques. En ce qui concerne le fait qui vient d'être rapporté, saint Honoré est représenté recevant miraculeusement la

---

(1) *De Morinis*, liv. II, chap. 51, t. 1, p. 244.

(2) A Amiens, chez Duval et Hermant, imprimeurs de la Société des Antiquaires de Picardie.

nouvelle de la découverte des reliques de nos saints. On voit Lupicin dans un lieu couvert d'arbres, occupé à extraire trois cercueils, « dont l'un entr'ouvert laisse apercevoir un corps gisant, à l'aspect duquel le pieux prêtre éclate en transports de joie et en cantiques de louanges miraculeusement portés par les airs jusqu'à la ville d'Amiens et aux oreilles de saint Honoré. »

Il est présumable que l'église où devaient reposer les corps des saints, et que Childebert voulut décorer avec tant de magnificence, était celle de Saint-Fuscien, abbaye que ce prince aura fondée à cette occasion, sur le lieu même où les deux apôtres de a Morinie avaient reçu l'hospitalité et où leurs corps furent inhumés. Ce n'est là cependant qu'une conjecture, car il est difficile de fixer l'époque de la fondation de ce monastère. Il est probable qu'ayant été détruit par les Normands, au neuvième siècle, il ne sera resté aucun document sur son origine. Godefroy, évêque d'Amiens, le rétablit au onzième siècle (1).

On ne peut, du reste, douter que les corps des saints martyrs étaient vénérés dans la cathédrale d'Amiens au neuvième siècle. Ce fut, en effet, en 890 que l'évêque Otger, qui possédait les trois corps, donna celui de saint Victoric à l'église de Saint-Quentin et celui de saint Gentien à l'abbaye de Corbie, réservant pour son église celui de saint Fuscien. Nivelon, religieux de Corbie, fait mention de l'une de ces concessions dans les termes suivants : « Le huit des Ides de mai, réception du corps de saint Gentien, martyr, qui, par un effet de la volonté divine, fut donné à l'abbé Francon, de pieuse mémoire, par le vénérable évêque d'Amiens Otger. D'éclatants miracles eurent lieu à la gloire du saint, à l'occasion de cette translation. Il a pris rang parmi nos autres patrons, nous l'honorons et ne cesserons de le vénérer. »

On conservait en outre, dans les archives de Corbie, une relation circonstanciée de la translation du corps de saint Gentien de la cathédrale d'Amiens dans ce monastère. On la trouve imprimée dans les *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti* (2).

La fête des saints martyrs était célébrée avec solennité le 11 décembre dans l'ancien diocèse de Thérouanne. On a fait imprimer leur office propre dans les bréviaires de 1507 et 1542. Nous avons remarqué que les leçons du premier nocturne ne sont pas prises dans la sainte Écriture, mais puisées

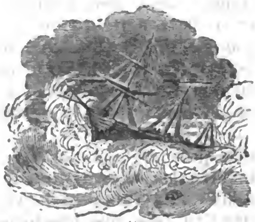
---

(1) *Gallia Christiana*, t. x, col. 1302.

(2) V. *Sæculum quartum*, *Pars secunda*, f° 486.

dans les actes mêmes de nos saints, ainsi que celles du second. Cette disposition n'est pas inusitée dans les bréviaires qui sont antérieurs à la publication du concile de Trente. Les antiennes pour Matines et Laudes ont été mises en vers héroïques ; leur réunion forme un abrégé de la vie et du martyre des saints apôtres de la Morinie. Le culte qui leur était rendu à Thérouanne fut maintenu dans les diocèses de Boulogne et de Saint-Omer. Il n'en était pas de même d'abord à Ypres, qui formait un troisième démembrement du vaste diocèse des Morins. Mais l'évêque Félix-Joseph de Wavrans fit réparer cette omission dans l'office propre publié en 1776. Ghesquière a reproduit, en terminant son commentaire, la légende qui fut composée alors, d'après des recherches faites dans les meilleurs auteurs. Au diocèse actuel d'Arras, qui comprend celui de Boulogne tout entier et une partie considérable de celui de Saint-Omer, cette fête est célébrée au onze décembre, sous le rit double-majeur.

PARENTY,
Chanoine d'Arras.



Note préliminaire sur la vie de saint Folquin.

Cette vie est la traduction de celle que nous trouvons dans le manuscrit du 11e siècle de la bibliothèque de Boulogne. Dans le prologue, l'auteur s'exprime en ces termes : « A ses bien-aimés dans le Christ les frères de la sainte communauté de Sithiu, ayant avec nous une même foi, partageant une même espérance et embrassant la même charité, Folquin le pécheur, à qui on donne le nom d'abbé de Laubes (*Folquinus peccator quem Laubiensium dicunt abbatem*), souhaite la durée éternelle d'une joie souveraine et spéciale EN CELUI QUI EST réellement avec tous ses saints. » Après d'admirables paroles sur la charité en général, parmi lesquelles nous avons remarqué cette sentence : *violer la charité, c'est renier Jésus-Christ*; il exprime les sentiments d'amitié spéciale qui l'unissent aux membres de la communauté Bertinienne; puis il parle de leurs reliques précieuses et des nombreux trésors de corps saints qu'ils possèdent. Parmi ces serviteurs de Dieu qui font la joie de la sainte famille de Sithiu, il en est dont on a la vie et les actes, et ceux là peuvent être fêtés et honorés d'une manière convenable; de ce nombre sont saint Omer, saint Bertin, saint Winnoc. Mais, ô négligence incroyable ! saint Folquin, l'homme vénérable dont on devrait répandre la gloire dans tout l'univers, saint Folquin n'a point encore eu de biographe ! C'est pour remplir cette lacune qu'il prend la plume, bien décidé au reste à ne raconter de son saint patron que ce qu'il aura appris d'une tradition venant de personnes graves. Il a longtemps mûri son œuvre, il l'a gardée d'abord dans le silence afin de l'améliorer, et maintenant il la dédie à Gauthier, abbé de Saint-Bertin et son ami. Quant aux principes qui dirigent l'auteur (quant à l'école historique à laquelle il appartient, comme on dirait aujourd'hui), ces principes sont ceux de la littérature vraiment chrétienne et n'ont rien de commun avec ceux des philosophes qu'il répudie formellement; les voici : VERAM ESSE LEGEM HISTORIÆ SIMPLICITER EA QUÆ FAMA VULGANTE COLLIGUNTUR AD INSTRUCTIONEM POSTERITATIS LITTERIS COMMENDARE...... NOBIS QUI IN SCOLA CHRISTI SUB APOSTOLORUM MAGISTERIO PHILOSOFAMUR PROPOSITUM EST : UT PRUDENTIAM SERPENTIS COLUMBINA SIMPLICITATE TEMPEREMUS, ATQUE UT, DUM DOCTRINA SIMUL ET OPERATIONE CONSULIMUS NECESSITATIBUS PROXIMORUM, NOBIS QUOQUE POSSIT ESSE CONSULTUM.

LA VIE

DE SAINT

Folquin

ÉVÊQUE DE THÉROUANNE

(9e siècle.)

—

14 Décembre.

La vie de saint Folquin est précédée d'une longue dissertation sur la grâce et sur les différentes fonctions que les hommes ont à accomplir ici-bas, fonctions qui ne doivent jamais être pour eux un sujet d'orgueil, quelle que paraisse en être l'importance relative. L'auteur reproduit et commente la doctrine de l'apôtre sur les œuvres que l'Esprit de Dieu accomplit en chacun de nous selon le mode de répartition qu'il lui plait d'établir. *Soli Unigenito non ad mensuram dat spiritum* ; *in ipso namque habitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter*. De là notre Mère la sainte Église a des prophètes, des apôtres, des évangélistes, des pasteurs, des docteurs, qui tous doivent remplir leur mission avec fidélité et modestie, sachant que ce qu'ils ont vient de Dieu. Ils ne doivent point se réjouir de ce que des prodiges de diverse nature s'opèrent par eux, mais bien seulement de ce que leurs noms sont écrits dans le Ciel.

Après cette digression que nous venons d'analyser, il arrive à la vie de saint Folquin ; c'est là seulement que nous avons commencé à le traduire.

Imp. Berger frères.

SAINT FOLQUIN

I.

Saint Folquin brilla par l'excellence des dignités de ce monde, et tirait son origine d'une longue suite de nobles aïeux. Il florissait sous le roi Charles, que ses possessions immenses, ses guerres éclatantes, et surtout son zèle pour le culte de la religion et les réglements de la paix ont fait à juste titre surnommer Charles-le-Grand. Sa mère était Erkensinde et son père Jérôme. L'une était de la nation des Goths, d'une famille illustre par sa noblesse et ses richesses; l'autre était l'oncle du roi dont il vient d'être parlé, le premier des seigneurs de la cour, chargé de l'administration de toutes les affaires publiques et privées. Il avait aussi des frères revêtus de grandes dignités, Folrade entre autres, dont le monastère de Saint-Quentin publie justement les louanges. Pour reprendre, en un mot, les choses de plus haut encore, nous dirons que les aïeux de ses aïeux étaient tous de la première noblesse. Et quand nous tenons ce langage nous ne voulons pas dire que ce soit là un sujet de gloire pour ceux qui ont ces titres, mais bien que ceux qui les méprisent sont pour nous un objet d'admiration. Les hommes du siècle accueillent volontiers ceux qui se distinguent par ces sortes de priviléges; nous, au contraire, nous donnons nos éloges à ceux qui, pour suivre le Sauveur, ont méprisé toutes ces choses.

Aussitôt que, dès ses premières années même, la sollicitude attentive de ses parents vit que le noble enfant pouvait s'appliquer à l'étude selon les forces de son âge, ils lui firent

suivre les écoles de l'Église pour le former à la connaissance des lettres sacrées. Comme son naturel était bon, comme il avait une grande pénétration d'esprit et un amour marqué pour l'ordre et la discipline, il n'eut pas plutôt appris les éléments du premier des arts qu'on lui enseigna, que rien bientôt ne put échapper à la vivacité de son esprit. On reconnaissait la pureté de son cœur à sa méditation continuelle, à ses travaux incessants dans les études, car il est écrit : c'est par son amour pour l'étude que l'on connaît si les œuvres de l'enfant sont droites et pures. Le Seigneur le formait donc ainsi par l'enseignement de ses maîtres, et il le rendait tel qu'il voulait le voir pour le mettre plus tard à la tête de son Église. C'est, en effet, une règle pastorale, que celui-là ne soit point assez audacieux pour être à la tête des autres, qui n'a point su apprendre à être d'abord au-dessous (*Ne audeat præ-esse qui nescierit sub-esse*). Enfin, après avoir marché à pas de géant, pour ainsi dire, de vertus en vertus, après avoir appris les lettres sacrées et la loi divine, il arriva successivement et avec ordre à la perfection des saints degrés ; et la grâce des regards de Dieu lui donna à lui-même tant de grâce, que tous le vénéraient et l'aimaient chaque jour de plus.

II.

Cependant cette pierre spirituelle, polie de beaucoup de manières et décorée d'ornements célestes, avait été trouvée digne d'être placée sur le diadème du roi. Il ne devait point, en effet, demeurer caché celui qui avait tant fait de progrès jusque-là pour lui-même ; ses vertus devaient désormais servir et être utiles à plusieurs ; aussi, bientôt on désire le voir revêtu des insignes supérieurs de l'Eglise et les voix de tous le demandent par acclamation.

Les rivages de l'océan britannique, aux extrémités des Gaules vers l'Occident, sont habités par une nation qui n'est pas fort étendue mais puissante. Les historiens leur donnent le nom de Morins ; maintenant on les appelle Taruennici, du nom de Thérouanne leur ville principale, très-opulente autrefois, mais à présent détruite et presque anéantie. Orose, prêtre et historiographe fidèle, a fait mention de ce peuple dans son ouvrage qu'il a écrit pour nous contre les payens. Il nous montre que les Morins étaient alors un peuple nombreux par le contingent qu'ils fournirent à l'armée qui essaya en vain de lutter contre les soldats romains. (1)

(1) Ce contingent s'élevait à 25,000 hommes pour le seul pays des Morins. *Pauli Orosii historiarum,* liber VI, cap. VII.

Il parle aussi de la ville des Ménapiens, dont il ne reste rien que des ruines et un vain nom. Quant à la raison qui les a fait appeler par le poète les derniers des hommes, la voici, pensons-nous. La Flandre occupe cette partie des rives de la mer au-delà de laquelle on n'a jamais entendu dire qu'il y eût des hommes, l'océan (la mer du Nord) opposant une infranchissable barrière. Or, la Flandre fait partie de la nation des Morins, et le poète, selon son habitude, a pris la partie pour le tout. Car du côté de ce pays qui est occupé par la ville de Boulogne et par la tour d'Odre (Odrans farus), on passe facilement en Bretagne.

Cette nation a des mœurs sans règle, elle se sert d'armes bien plus que de raisons, et, comme on l'a dit avant nous, elle parle beaucoup mais elle a peu de sagesse. Il n'était point facile de mener à bien cette barbarie indomptée et toujours entraînée par une pente naturelle vers le mal; il fallait pour cela la prudence et la perspicacité d'un homme supérieur et vraiment digne par son dévouement de porter le nom d'ecclésiastique.

L'Église de cette nation se trouvait donc privée de pasteur. Après avoir longtemps examiné et pesé le choix qu'il s'agissait de faire d'un évêque, on trouva que personne n'était plus digne de l'être que Folquin. Dans cette élection il n'y eut du côté du peuple ni hésitation ni partage, leurs vœux furent unanimes, tous demandèrent qu'il leur fût donné pour évêque, et en cela ils étaient pleinement d'accord avec les grands et tout le clergé. Grâces à Dieu, la chose fut agréable à la puissance impériale, à Louis, qui avait succédé à Charles son père, et avec son consentement Folquin fut sacré pontife de la ville de Thérouanne, par la volonté du Seigneur qui dirige toutes choses.

III.

Ayant donc reçu l'accroissement de la bénédiction spirituelle, il fit croître ses œuvres de foi et de piété, et il se montra en toutes choses ce que doit être un serviteur du Seigneur. Sachant en effet qu'il aurait à combattre contre les esprits de malice, il porta toujours avec lui les armes de la foi, les connaissances et l'exercice des vertus. Il savait observer les règles de la modération dans l'application des peines, tout en maintenant la vigueur de la discipline, en sorte qu'on ne pouvait l'accuser ni de sévérité trop grande, ni de relâchement; aussi jouissait-il d'une grande popularité. La charité était la règle de sa conduite, et il n'allait pas jusqu'à pardonner aux méchants de manière à laisser périr les bons. Ses paroles n'avaient jamais rien de léger, mais toujours,

quand il parlait à quelqu'un, c'était pour dire quelque chose d'utile. A peine fut-il placé sur le trône pontifical qu'on eût dit que depuis bien longtemps déjà il était évêque, tant il montra d'aptitude à remplir les fonctions de sa charge. Il s'occupa d'abord de la religion et du culte de Dieu, et tout ce qu'il trouva d'indécent ou d'efféminé dans son église, il le retrancha avec le plus grand soin par une vraie et spirituelle circoncision. Il regardait comme un mal pour lui tout ce qu'il voyait de peu convenable dans ses sujets, il pensait que c'était un gain pour lui de faire rapporter des fruits nombreux au champ du Christ; car il ne faisait qu'un cœur et qu'une âme avec ceux de son église, et ses intérêts spirituels étaient unis et confondus avec les leurs. Aussi avait-il tant de soin de cette culture spirituelle, que bientôt il n'eut plus besoin de faire subir à sa vigne aucune coupe ni retranchement, car il ne donnait à aucun genre de vice le temps de croître, et il l'attaquait jusques dans sa racine. Il était pour les siens un sujet d'imitation, un modèle, un miroir; il ne travaillait pas seulement pour lui-même, mais ses travaux et son négoce spirituel avaient pour but le salut de tous. Il était l'aide et le soutien de tous ceux qui s'avançaient pour combattre courageusement et faire dans l'ordre religieux de grandes entreprises; il était plein de sollicitude pour les pauvres du Christ, tout ce qu'il dérobait à ses propres besoins était destiné à augmenter leurs ressources. Jamais il ne songeait à des réserves destinées aux besoins futurs de son corps, comme on le voit quelquefois faire à d'autres; car il n'avait guères d'inquiétude pour le lendemain. Il est difficile de dire tout ce que fut le serviteur du Seigneur. Pour exprimer en un mot quelle était sa perfection, il suffit de savoir qu'il possédait tellement toutes les vertus, qu'elles semblaient être venues se greffer étroitement sur l'excellente bonté de sa nature d'élite.

IV.

Sithiu est une communauté d'hommes, et cette communauté garde la mémoire de beaucoup de saints. Elle est paroisse de l'évêché de Thérouanne, bien qu'elle soit puissante par les immunités et les privilèges que lui ont donnés les empereurs, le pape universel et les évêques du diocèse. Hugues la gouvernait alors; il était frère de Louis (le Débonnaire) et Charlemagne était son père. Cette communauté est divisée en deux parties; dans celle d'en-bas résident les moines et dans celle d'en-haut les chanoines. Ceux-ci honorent saint Omer comme leur patron, ceux-là saint Bertin. Tout le monde sait de quelle manière le saint pontife opéra

la translation des reliques de saint Omer et ce que fit l'abbé Hugues à cette occasion (1).

Louis-le-Débonnaire, ayant au commencement de son règne réuni un concile pour remédier aux désordres qui s'étaient introduits dans le clergé, cette assemblée composa une règle pour les chanoines, et elle ordonna qu'il serait permis à tous les monastères qui voudraient se séculariser, de suivre cette règle. Frédégise ou Fridogise, anglais, parent et chancelier de l'empereur, était alors abbé de Sithiu. Il trouva dans le monastère de Saint-Pierre quatre-vingt-trois religieux, et quarante-trois dans celui de Notre-Dame ou de Saint-Omer qui en dépendait; il réduisit la première à soixante et expulsa les derniers pour les remplacer par trente ecclésiastiques qui prirent la règle des chanoines. Comme il avait pour lui l'autorité de l'empereur, ainsi que la décision d'un concile, il vint à bout d'exécuter son projet. Il fit donc le partage des biens de l'abbaye de Sithiu, en donna un tiers à l'église de Notre-Dame et la tira de la dépendance de celle de Saint-Pierre. Ceci toutefois ne put s'accomplir sans beaucoup de résistance de la part des religieux de ce dernier monastère. Aussi, quand Fridogise fut mort, Hugues, son successeur, travailla à rétablir les choses dans leur premier état; il se donna pour arriver à son but toutes les peines imaginables, mais la séparation des deux églises avait été établie sur des bases trop solides pour qu'il fût possible de la détruire. Saint Folquin fut appelé par l'empereur à prendre connaissance de cette affaire. Il ne put se dissimuler le tort que Fridogise avait fait aux religieux de Saint-Bertin en ôtant de leur dépendance une église si considérable. Il chercha un tempéramment pour concicilier, si faire se pouvait, les intérêts des parties. Il ordonna que les deux églises resteraient séparées, mais que le monastère de Saint-Bertin aurait la garde de l'église de Notre-Dame, et que le religieux qui remplirait cette fonction aurait entre autres droits celui d'officier quatre fois l'année dans l'église des chanoines. Quelque peu satisfait que l'abbé Hugues fût de ce réglement, il fut néanmoins obligé de l'exécuter; mais il chercha à se dédommager par l'enlèvement du corps de Saint-Omer qui reposait dans l'Eglise de Notre-Dame. Morus, religieux de Saint-Bertin, avait été nommé *custode* ou gardien de cette église Il se prêta au dessein de son abbé, qui fit venir de la ville de Saint-Quentin une troupe nombreuse de gens armés destinée, pensait-on, à lui servir d'escorte pour une visite qu'il devait faire à ses frères alors en guerre, mais dont la destination véritable était de l'aider à enlever le corps de Saint-Omer et à le transporter sans danger jusques dans le monastère de Saint-Quentin dont il était aussi abbé. Ils pénètrent donc pendant la nuit dans l'église des chanoines, enlèvent les reliques vénérables, les placent sur un char magnifique, que tout le monde sur la route qu'ils parcourent croit réservé à un tout autre usage, et s'éloignent.

---

(1) Nous insérons ici, d'après Dom Devienne, le P. Malbrancq et Ipérius, le récit de cette affaire que Folquin n'a pas cru devoir raconter parce que de son temps tout le monde en connaissait les détails.

Cependant Folquin était en tournée de visite épiscopale, et les ravisseurs avaient profité de cette circonstance, car les routes romaines qu'ils avaient à suivre devaient les faire passer par Thérouanne, ou au moins par Aire. Le saint prélat se trouvait à Wormhoult, en Flandre, et il allait bénir par sa présence un banquet solennel auquel il était sur le point de s'asseoir, lorsque tout-à-coup Folrade, son frère, accourt et lui annonce la déplorable nouvelle. Folquin s'éloigne à l'instant de la salle du festin, adresse au Seigneur une fervente prière, envoie son frère à Thérouanne pour y réunir en toute diligence une troupe d'hommes décidés, et lui-même, à la tête d'une autre troupe de Flamands, que son éloquente piété a bientôt su lever, il s'élance à la poursuite des sacrilèges. Il ne s'agissait de rien moins que de recouvrer le corps de leur patron, du protecteur du diocèse, de leur apôtre, de leur père dans la foi; aussi tous sont animés de l'ardeur la plus grande, les femmes encouragent leurs maris, les fils sont jaloux de leurs pères et voudraient les suivre dans cette expédition sacrée; ils marchent jour et nuit et ils atteignent les ravisseurs dans le village de Lisbourg.

Saint-Folquin avait prédit à son frère, à Wormhoult, que le troisième jour Dieu et Saint-Omer leur donneraient la victoire; et c'était bien, en effet, le troisième jour qui s'accomplissait quand ils vinrent à rencontrer les gens armés de l'abbé Hugues, le 6 des ides de juin, vers le soir. Un grand prodige avait eu lieu : le char qui portait les reliques précieuses avait refusé de marcher plus loin; Hugues et ses gens avaient donc perdu beaucoup de temps.

Cependant le bataillon s'est élancé; Folrade est à la tête; au milieu des rangs, Folquin, de sa voix puissante, anime les combattants. C'est en vain que les gens de Vermandois entourent le char et s'efforcent de lui faire traverser la rivière. Il demeure immobile, il semble qu'il soit attaché au sol par de fortes racines. C'est en vain que l'abbé Hugues de son côté les excite, s'emporte et se livre à l'exaltation de la fureur; ils plient, ils cèdent sous les efforts multipliés des assaillants; bientôt ils sont obligés de passer la Lys et d'abandonner à Saint-Folquin le sacré dépôt. On les laisse fuir, on entoure de vénération et d'hommages pieux les ossements du bienheureux apôtre de la Morinie, on entonne des chants de triomphe et on ramène en grande pompe dans l'église de Notre-Dame les reliques du saint patron du diocèse, qui avait choisi lui-même ce lieu pour son séjour.

L'ardente piété de nos ancêtres avait entouré de merveilleux détails le récit de cette action dramatique, qui leur avait causé une émotion si vive et si profonde. C'est ainsi que de pieux auteurs ont raconté que les eaux de la Lys s'étaient séparées devant les guerriers Morins qui retournaient de poursuivre les hommes d'armes de Saint-Quentin. On dit aussi que les champs qui furent le théâtre de la bataille, bien que foulés aux pieds des hommes et des chevaux, n'en donnèrent pas moins leur moisson accoutumée. Cet événement est un de ceux qui se gravèrent le plus profondément dans le cœur et l'imagination des peuples de la Morinie; voilà pourquoi l'auteur de la vie de Saint-Folquin n'a pas cru devoir en reproduire les circonstances.

Saint Folquin montra en cette affaire une grande force

d'âme. En effet, ce n'était pas chose facile de résister à l'abbé Hugues, qui était revêtu d'une si haute dignité par sa naissance et qui avait à sa disposition une grande troupe de gens armés. Mais l'homme de Dieu mit de côté les considérations humaines et n'eut pour mobile de son action que la crainte du Seigneur. Il n'eut point de repos qu'il n'eut remis en sa place le corps saint qui avait été enlevé frauduleusement, et il exposa pour cela sa vie sans hésitation. Alors, craignant qu'à l'avenir une tentative semblable ou analogue ne vint à se renouveler, il cacha le corps saint dans la terre, et pendant longtemps on ignora où il se trouvait, jusqu'au moment où il plut au Seigneur d'en faire la révélation. Il transféra et cacha aussi de la même manière le corps de saint Bertin, et ce dernier évènement a été l'occasion d'une fête qui se célèbre le 17 des calendes d'août (1).

V.

Après cela, Folquin, l'homme du Seigneur, sentant que l'heure de la dissolution de son corps approchait, se rendit de plus en plus assidu au soin d'opérer des œuvres de bonté et de justice; il savait qu'il est écrit : « Heureux sont les serviteurs que le Seigneur trouvera vigilants quand il viendra les visiter. » Aussi, s'élevant de jour en jour de vertus en vertus, il brûlait d'arriver à voir le Dieu suprême sur la montagne de Sion. Cet amour intérieur se trahissait par les larmes abondantes qu'il répandait dans la prière. Souvent il répétait : « Mon âme a soif de vous, Seigneur; quand viendrai-je, quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu! » Oubliant le chemin qu'il avait déjà fait, et ne considérant, selon le conseil de l'Apôtre, que la carrière qui s'ouvrait encore devant lui, il courait, il volait, il brûlait d'atteindre au sommet le plus élevé de la perfection. Il se livrait aux jeûnes et aux saintes veilles; les reins entourés de la ceinture des forts, et la main armée de la lampe des bonnes œuvres dont l'huile de la charité et de la prière entretenait la flamme lumineuse, il attendait le retour de son Maître pour aller régner et demeurer éternellement avec lui dans les joies d'une suprême félicité. Il avait le plus grand soin du troupeau qui lui était confié; il distribuait fidèlement à ses ouailles le pur

(1) Saint Folquin avait le don de prévision ou de prophétie. Il annonça d'avance les terribles ravages que devaient causer les Normands envoyés de Dieu pour châtier les péchés des hommes de toutes les conditions. C'est surtout dans cette prévision, et pour ne point les laisser exposés à leurs profanations, qu'il cacha en terre les corps de saint Omer et de saint Bertin.

froment de la parole, il les exhortait à profiter du temps, du jour présent, pour se convertir au Seigneur et ne point être surpris à l'improviste quand l'heure dernière arriverait.

Il était donc parvenu à une grande vieillesse; déjà il avait passé près de quarante années dans l'épiscopat, et il ne pouvait plus célébrer publiquement la messe solennelle. Le roi ayant appris cela, et agissant contre les canons, lui nomma un successeur pendant qu'il vivait encore. Aussitôt que le saint prélat eut connaissance de ce fait, il se prépara à célébrer la messe selon le rit des évêques, et il remplit avec beaucoup de vigueur toute la suite de cette fonction en présence de celui qui venait pour le supplanter. Mais lorsqu'on en fut venu au moment où l'évêque donne d'ordinaire la bénédiction, il changea complètement l'ordre accoutumé, et les maudit. Tremblants de frayeur, ils s'empressent de sauter sur leurs chevaux pour retourner dans leurs demeures; mais, au milieu même de la route, celui qui était venu pour prendre la place de l'évêque tomba de cheval, se brisa la tête et rendit l'âme, et tous ceux qui l'avaient accompagné moururent dans l'année par suite de divers accidents.

Cependant le temps où il devait être appelé hors de ce monde approchait, et bien qu'accablé d'une extrême vieillesse, il parcourait encore les paroisses de son diocèse. Il savait qu'il était bon pour lui-même et pour ses sujets d'aller à la recherche des enfants de l'Eglise qui auraient quitté les genoux de leur mère et de les ramener à leur devoir par la prédication et par les peines salutaires établies par les canons. Il se livrait à ces actions de zèle et de dévouement, et il visitait une église nommée Hicclesbeke, située dans le *pagus Mempiscus* (aujourd'hui Ekelsbeke près de Wormhoult), lorsqu'il fut atteint d'une grave maladie. Alors il fit venir ses disciples, et après les avoir recommandés au Seigneur tout-puissant, il leur parla fort longtemps et les exhorta à ne jamais abandonner la ligne du droit chemin. Puis il les fortifia par sa bénédiction, et plein de joie il rendit à Dieu son âme qui alla s'unir aux assemblées des saints.

Il opéra son bienheureux passage l'an de l'Incarnation du Seigneur 855, indiction IIIe, férie VIIe (jour de samedi), sur le soir; la quinzième année du règne glorieux du roi Charles, fils de Hludowic (Charles-le-Chauve, fils de Louis-le-Débonnaire), et la quarantième de l'épiscopat du bienheureux prélat, le 19 des calendes de janvier.

Or, il avait demandé, pendant qu'il était encore en vie, que n'importe en quel endroit il viendrait à mourir, on conduisît son corps au monastère de Sithiu, pour y être inhumé dans la basilique de Saint-Bertin.

VI.

Comme de toutes parts on affluait en grandes troupes pour assister aux funérailles du corps bienheureux, les clercs commencèrent à se plaindre de la fatigue extrême que leur causaient le long chemin qu'ils avaient à parcourir, et ils eurent recours à l'aide de Dieu. Alors, la nuit même, un vent du nord se mit à souffler avec violence, et toute cette masse d'eau qui entoure l'île de Sithiu et qui sans cela eût été infranchissable en ce moment de l'année, fut saisie, dans une étendue d'environ deux milles, par une gelée si forte, que le lendemain au matin une route très-solide s'offrit à ceux qui portaient le corps saint et qui s'avancèrent ainsi marchant sur les eaux changées en une glace épaisse.

Il fut reçu au milieu des cierges et des parfums par cette vénérable et très-sainte assemblée de moines qui s'avança à sa rencontre accompagnée d'une innombrable multitude. On célébra alors les offices funèbres avec toute la dignité convenable, on le revêtit ensuite des vêtements qu'il avait coutume de porter à l'autel, et on l'ensevelit à la place qu'il avait lui-même choisie, c'est-à-dire au côté droit de saint Bertin, au milieu des pleurs et des sanglots du peuple.

Ici est racontée l'histoire du cheval de saint Folquin, qui se mettait à genoux pour recevoir son maître sur son dos toutes les fois que le saint évêque voulait s'en servir. Il faisait partie du cortège funèbre et versait des larmes; jamais il ne souffrit désormais qu'aucun homme le montât. Il mourut peu de temps après, et comme son cadavre fut respecté des chiens et des oiseaux de proie, on lui donna la sépulture. (1)

Il arriva, peu de temps après, qu'un moine de la communauté de Sithiu, homonyme du saint et nommé Folquin, tomba dans une grave et longue infirmité, au point qu'il en vint à ne plus pouvoir marcher qu'à l'aide de deux béquilles. Un jour, qu'il était accablé par l'excès de la douleur, il résolut de se traîner comme il pourrait jusqu'à l'autel de Saint-Bertin, son patron, pour lui demander la santé de l'âme et du corps. Or, pour faire connaître la situation de l'église à ceux qui ne l'ont point vue, il faut savoir que lorsqu'on entre dans cette église par la porte du midi, l'autel de saint Martin,

---

(1) Nous donnons à dessein l'analyse de ce passage, pour faire voir que le P. Malbrancq n'a point inventé ni suivi les caprices de son imagination, comme le supposent en cette circonstance et en d'autres encore les écrivains peu sérieux du 18e siècle. Malbrancq avait à sa disposition une foule de documents que nous avons perdus en partie, et il les reproduisait avec simplicité et candeur, mais il n'inventait pas.

qui est l'autel principal, et qui est posé en avant de la tombe de saint Bertin, s'interpose entre cette tombe et ceux qui veulent s'y rendre, de sorte que, à droite de cet autel, on rencontre d'abord la tombe de saint Folquin. Ce moine s'avançait donc vers la tombe de saint Bertin, et au moment où pour s'y rendre il passait devant le sépulchre de saint Folquin, tout-à-coup une sorte d'horripilation le saisit, il jette ses béquilles et se précipite sur le tombeau du saint. Le Seigneur avait saisi cette occasion pour faire éclater les mérites de l'âme bienheureuse dont le corps était en cet endroit. Tous sont dans l'admiration et l'étonnement; on adresse au Seigneur de grandes actions de grâces et on commence à rendre plus d'honneurs à cette tombe. Le religieux, guéri complètement de son infirmité, voulut témoigner sa reconnaissance d'une manière éclatante et durable, et il composa, en l'honneur de saint Folquin, les trois dystiques suivants qui furent dès-lors gravés sur sa tombe:

Folquini veneranda patris hic membra locantur,
Antistes dudùm qui fuerat Morinûm;
Quique Quater Denis vitæ dux exstitit annis,
Mente actu que pio jussa operando Dei;
Atque die Quarto Decimo Decembris ab orbe
Sumptus apostolicum gaudet adire chorum.

VII.

Alors tous vénérèrent les mérites du saint, et, pour que fût accomplie cette parole du Sauveur: « Il n'y a rien de caché qui ne sera découvert, il n'y a rien de secret qui ne sera révélé un jour, » le Pasteur des pasteurs ne voulut pas que les ossements de celui qui avait été son vicaire demeurassent plus longtemps sous la terre, et il voulut que sa gloire vénérable éclatât aux yeux des hommes dans toute sa pureté.

En effet, l'an de la très-heureuse incarnation de Notre Seigneur Jésus-Christ 928, indiction première, au temps du roi Charles le prisonnier (1), deux personnes respectables, et demeurant dans des endroits fort éloignés, eurent de fréquentes visions dans lesquelles il leur était commandé d'aller au célèbre monastère de Sithiu, d'y faire la levée des membres vénérables du saint évêque Folquin et de lui rendre les honneurs qui lui étaient dus. Ils accomplissent avec joie les ordres qu'ils ont reçus, viennent au monastère de Sithiu dans le plus grand appareil qu'il leur est possible d'avoir, font connaître aux frères la cause de leur arrivée et demandent qu'il leur soit permis d'accomplir leur pieuse mission.

(1) Charles-le-Simple, mort en prison au château de Péronne.

Ceux-ci, après s'être longtemps consultés entre eux, s'adressèrent au comte Adalolphe qui était alors abbé du lieu ; on consulta aussi Étienne, qui était alors l'évêque très-révéré de l'église de Thérouanne, et, tous étant d'accord, on se rendit avec des cierges, au milieu du chant des psaumes et de tout l'appareil des membres du clergé, au tombeau du saint personnage le premier jour du mois de novembre. On leva de terre les membres du corps saint, on les déposa dans le même endroit en construisant un autel au lieu du tombeau, et on passa tout ce jour dans les chants et la joie d'une pieuse fête.....

Bientôt les membres du saint personnage commencèrent à briller par l'éclat des prodiges. Ceux qui avaient la fièvre se mirent à visiter l'autel du saint et à y faire brûler en offrande le plus de chandelles qu'il leur était possible ; et beaucoup durent la santé à leur foi. Souvent nous avons vu que les mérites du saint ont sauvé du danger, par le moyen de son étole que nous avons encore, des femmes qui éprouvaient une couche laborieuse, au point que, souffrant cruellement depuis trois et quatre jours et sur le point d'expirer, elles étaient délivrées de leur fardeau maternel et entièrement guéries dès que cette étole leur était apportée.

Le Seigneur se servit de beaucoup d'autres indices pour montrer la gloire admirable dont jouit dans les cieux son bien-aimé saint. Car le Seigneur agit et demeure avec ses élus jusqu'à la fin du siècle, Jésus-Christ Notre Seigneur qui est coéternel et consubstantiel au Père et au Saint-Esprit, et qui vit et règne dans l'infini des siècles des siècles.

E. V.........



RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE

DU

LÉGENDAIRE DE LA MORINIE

AVEC DE COURTES

NOTICES SUR LES SAINTS

Dont il n'a pu être parlé

DANS LE CORPS DE L'OUVRAGE.

Nous avons cru utile de donner ce supplément afin d'être moins incomplet et de faire connaître d'une manière sommaire plusieurs saints personnages bien oubliés aujourd'hui, sur lesquels nous n'avons que peu de détails, et qui eussent passé inaperçus si nous les avions mentionnés dans le cours de l'ouvrage. Ce supplément aura en même temps l'avantage de présenter sous un même coup-d'œil l'ensemble chronologique de l'agiographie Morinienne, et de faire connaître les phases diverses d'incrédulité et de pieuse foi, de charité brûlante et de froideur glaciale, qu'a présentées successivement l'état religieux de la Morinie. Nous verrons les fléaux répondre à l'infidélité des peuples, et les bénédictions du Ciel se répandre sur eux quand ils sont dociles à la voix de l'Évangile. Nos guides historiques dans ce travail complémentaire ont été le P. Malbrancq, les *Acta Sanctorum Belgii*, Gazet et les différents auteurs cités dans les notes. Ce n'est ici sans doute qu'un essai agiographique fort incomplet; nous serions heureux, toutefois, si cet essai donnait à de plus érudits que nous l'idée de composer une histoire religieuse de la Morinie; nous nous croirions alors amplement dédommagés de nos recherches et de nos efforts.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE

DU

LÉGENDAIRE DE LA MORINIE

1er SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Il paraît certain que la lumière de l'Évangile a répandu ses premiers rayons sur la Morinie dès le siècle même des Apôtres.

En effet, saint Gildas, dans son livre *De excidio Britanniæ*, fait remonter l'origine du christianisme dans l'île Britannique à une époque antérieure à une grande révolte des habitants, révolte qui, d'après l'érudit et pieux auteur de l'histoire de saint Augustin, apôtre des Anglais « (1) correspond évidemment à celle qui éclata sous Boadicé, l'an 61 de l'ère chrétienne. Le même saint Gildas fixe l'origine du christianisme en Angleterre à une époque qu'il place entre une grande convulsion nationale et la révolte dont il vient d'être parlé. On a pensé que le premier des événements auxquels saint Gildas fait allusion est la victoire remportée sur Caractacus par l'empereur Claude, en l'an 51 (2) de Notre-Seigneur, victoire suivie de la captivité du roi breton, qui fut conduit avec sa famille à Rome où ils furent détenus. Le récit de saint Gildas est

(1) M. Oakeley. Voir son *Histoire de saint Augustin*, pages 7—16; cette question difficile y est parfaitement traitée.

(2) Cf. Bp. Burgess' *Tracts on the British Church. (Traités de Burgess sur l'Eglise anglaise.)*

confirmé par des traditions antiques qui sont corroborées par plusieurs autres preuves. Il en résulte, d'après toutes les probabilités, que l'établissement du christianisme en Angleterre correspond à peu près à la défaite de Caractacus, et qu'il a pris naissance au milieu des circonstances que fit naître cet événement (1).

» Parmi les captifs amenés à Rome à la suite du roi anglais, on dit qu'il se trouvait une jeune personne, nommée Claudia Ruffina, que l'on suppose être la fille de Caractacus. Elle fut forcée, ainsi que cela se pratiquait souvent, pour flatter l'empereur son maître, de prendre le nom de Claudia. Il paraît que la jeune Claudia devint à Rome l'épouse d'un sénateur nommé Pudens, chez qui l'on dit que saint Pierre a logé lors de sa première arrivée dans cette ville. Le poète Martial a célébré en deux endroits la beauté et les charmes d'une certaine Claudia, femme de Pudens (2). On trouve encore dans les saluts de la seconde Épître de saint Paul, écrite de Rome à Timothée : « Eubule, Pudens, Linus et » Claudia te saluent. » Il a été supposé de là, avec de fortes apparences de probabilité, que la même Claudia, qui figure dans l'histoire d'Angleterre, devint à Rome disciple des apôtres saint Pierre et saint Paul, intercéda auprès d'eux en faveur de son pays natal, et fut l'instrument de la conversion de la Bretagne (3). Si l'on comprend bien saint Gildas, quand on lui attribue de faire remonter cet événement à la période qui s'écoula de l'année 51 à 61 après J.-C., son récit viendrait corroborer d'une manière remarquable la tradition qui regarde le séjour de Caractacus à Rome comme la première occasion des rapports religieux qui s'établirent entre cette ville et la Bretagne. Car l'année 58, qui vit retourner plusieurs membres de la famille du roi anglais dans leur pays, est la date précise assignée par Baronius à l'arri-

(1) Il est certain, dit Lingard, qu'il y a eu de très-bonne heure des chrétiens en Bretagne, et cette circonstance s'explique aisément par les relations qui existaient depuis longtemps entre cette île et Rome. Peu d'années après l'ascension de J.-C., l'Église de Rome était parvenue à une grande célébrité ; bientôt elle attira l'attention et fut honorée de l'inimitié de Claude et de Néron. Parmi les Romains que le choix ou la nécessité conduisit en Bretagne à cette époque, et parmi les Bretons qui se décidèrent à aller voir Rome, quelques-uns naturellement furent en rapport avec les prédicateurs de l'Évangile, et cédèrent aux efforts de leur zèle. » Liv. I.

(2) Martial., l. II, ep. 54, et l. IV, ep. 13.

(3) C'est une chose remarquable, dit Butler, que les plus célèbres chrétiennes de Rome, du temps des Apôtres, Claudia, Pomponia, et Græcina, femme d'Aulus Plautius, soient venues de l'île Britannique.

vée de saint Paul à Rome, et au voyage de saint Pierre dans l'Europe occidentale.

» Les noms de ces deux grands apôtres sont associés par les théologiens et les antiquaires aux annales les plus reculées de l'Église anglaise. Il est généralement admis par les autorités catholiques et protestantes que saint Paul a visité l'Angleterre.

» La preuve historique du voyage de saint Pierre en Angleterre est plus difficile à produire, car on la tire uniquement d'un passage d'Eusèbe, cité par Métaphraste, et qui ne se trouve pas dans les volumineux écrits de cet auteur. L'Église en général a cependant admis, comme une pieuse tradition, ainsi que nous l'apprennent d'ailleurs les paroles souvent citées de saint Innocent (1), que saint Pierre fut l'instrument de la conversion de l'Occident. »

On pense aussi que saint Joseph d'Arimathie fut envoyé prêcher l'Evangile dans la Bretagne (2); qu'il séjourna quelque temps dans la Morinie ; qu'il y prêcha la foi de Jésus-Christ, comme l'auraient également fait les apôtres saint Pierre et saint Paul à leur passage, et que leur zèle n'y fut point infructueux.

Au reste, si ces traditions, quelque respectables qu'elles soient d'ailleurs, n'ont point pour elles de preuves directes et décisives, « au moins semble-t-il (fait observer un autre écrivain qui a traité spécialement la question de l'établissement du Christianisme dans nos contrées (3), que des autorités qui vont être citées, on peut inférer avec raison que, même avant la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, des hommes apostoliques avaient déjà évangélisé la Morinie. Saint Irénée, évêque de Lyon (4), qui florissait dans le deu-

---

(1) « Quis enim nesciat, aut non advertat, id quod a principe apostolorum Petro romanæ Ecclesiæ traditum est, ac nunc usque custoditur, ab omnibus debere servari, nec superduci, aut interduci aliquid quod auctoritatem non habeat, aut aliunde accipere videatur exemplum ? præsertim cum sit manifestum, in omnem Italiam, Gallias, Hispanias, Africam atque Siciliam et insulas interjacentes, nullum instituisse Ecclesias nisi eos quos venerabilis apostolus Petrus aut ejus successores constituerunt sacerdotes ? » etc. *Epistola Innocentii ad Decentium.* (*Bibliotheca Patrum vet*, t. VIII, p. 586, ed. Venet., 1772). Cette lettre est datée du 19 mars 416.

(2) Saint-Joseph d'Arimathie a été vénéré, dans la primitive église d'Angleterre, comme fondateur et premier abbé (ou père) du célèbre monastère d'Avallonia, appelé ensuite Glastonbury, où l'on voit encore les ruines d'une chapelle dédiée au Tout-Puissant sous son patronage. —*Histoire de Saint-Augustin, page 14.*

(3) M. l'abbé Fréchon, chanoine d'Arras, membre des assemblées constituante et législative.

(4) Adv. hæreses, tom. 1er, c. 5.

xième siècle, assure que de son temps, il y avait plusieurs églises établies parmi les Celtes et dans les Germanies, c'est-à-dire dans les deux provinces de la Gaule-Belgique nommées la première et la seconde Germanie, car la foi ne pénétra que longtemps après dans la Germanie d'outre-Rhin ; « les églises, dit-il, qui sont dans les Germanies, dans l'Es» pagne, parmi les Celtes, etc., ont toutes la même croyance » et la même tradition. »

» Tertullien, qui écrivait peu après, ne craint pas de dire (1) « que les Espagnes, les diverses nations des Gau» les, et les endroits des îles britanniques inaccessibles aux » Romains étaient soumis à Jésus-Christ. » Ces diverses nations des Gaules étaient sans doute les Aquitains, les Celtes et les Belges ; il y avait donc déjà des églises dans toutes ces provinces.

» Les voies Romaines qui sillonnaient la Morinie pour aboutir à la mer, la commodité des ports, la brièveté du trajet pour joindre la Bretagne en partant de nos côtes, l'usage établi de traverser le détroit en ces endroits, soit pour les expéditions militaires, soit pour les relations commerciales, tout fait penser que les ouvriers évangéliques qui, au témoignage de Tertullien, plantèrent la foi dans les îles britanniques, durent passer par la Morinie. Ceci une fois admis, peut-on croire légitimement que ces prédicateurs que dévorait un zèle ardent, se trouvant au milieu d'un peuple infidèle, aient négligé l'occasion d'en tenter au moins la conquête ? »

2e SIÈCLE.

Saint MARCELLUS, archevêque de Tongres, et Saint LUCIUS, roi des Bretons,

APOTRES DES MORINS.

Ce fut d'abord dans l'étendue de la juridiction des archevêques de Trèves que fut comprise la Morinie. Puis, le siége ayant été transféré à Tongres, c'est de cette dernière ville que partaient les lumières qui, de temps en temps, venaient illuminer les ténèbres spirituelles dans lesquelles elle n'était que trop habituellement plongée.

C'est ainsi qu'en l'an 180 saint Marcellus, archevêque de Tongres, vint lui-même prêcher la foi chez nos aïeux et y jeter les fondements d'une chrétienté moins éphémère. Après avoir pendant quelque temps évangélisé les Morins et les contrées voisines, il s'embarqua avec quelques compagnons de

(1) Adv. Judæos: c. 7.

ses travaux apostoliques, à l'embouchure du fleuve Tabuda, maintenant un des bras de l'Escaut qui se jette dans l'océan. Dieu bénit le zèle de ce pieux prélat à son arrivée chez les Bretons; il trouva Lucius, un de leurs rois, disposé à l'entendre.

Saint Marcellus informa le pape Éleuthère de ses heureux succès; il rentra ensuite dans les Gaules par le même port où il s'était embarqué pour en sortir, et y renouvela aux peuples de la Morinie les instructions qu'il leur avait données avant de les quitter (1).

Cependant le roi Lucius brûlait du désir ardent de communiquer à ses peuples le bien spirituel dont le Seigneur l'avait gratifié dans sa miséricorde. Il s'adressa donc au pape Éleuthère pour le prier de lui procurer les moyens d'arriver à ses fins. Le pape lui envoya aussitôt Fugace et Damien pour travailler sous sa protection à la conversion de ses peuples, et ces deux saints apôtres de la Bretagne s'embarquèrent au port Itius.

Nous nous contenterons de répéter avec l'historien de la ville de Calais « ce que quelques historiens ont écrit » sur la suite qu'eut pour les Morins la conversion du roi » Lucius. Ce prince, soit qu'il eût été détrôné par les Ro- » mains qui faisaient alors la guerre dans cette île, soit que, » de lui-même, il eût renoncé aux avantages passagers de » cette vie, pour ne s'occuper que des moyens de mériter » la couronne des saints, passa bientôt dans la Morinie, et » y confirma, par son exemple et ses exhortations, les nou- » veaux chrétiens dans la religion qui leur avait été déjà » prêchée; c'est tout ce que l'on sait de certain sur sa vie » depuis sa conversion. Quelques légendaires prétendent » que ce roi alla de Belgique à Strasbourg; qu'il y eut beau- » coup à souffrir de la part des payens; qu'il se retira à » Coire, ville des Grisons entre la Suisse et les pays hérédi- » taires de la Maison d'Autriche; qu'ayant enfin été fait » évêque de cette ville, il y fut couronné de la gloire des » martyrs... D'autres disent qu'il mourut dans un lieu de » l'Angleterre, où l'on a depuis bâti la ville de Glocester, » et où l'on a longtemps montré son tombeau. »

3e SIÈCLE.

Saint FIRMIN, Saint PIAT, Saint CHRYSOLE et Saint EUCHER.

Le troisième siècle fut plus heureux pour la Morinie que ne l'avaient été les précédents. La foi s'y implanta d'une

(1) *Histoire de Calais*, par Lefebvre, tome I, page 172.

manière un peu plus stable, grâces aux prédications de saint Firmin et surtout à celles de saint Fuscien et de saint Victoric, qui séjournèrent longtemps dans ce pays et parvinrent à y jeter les fondements solides de deux diocèses. Dans la première moitié de ce siècle, depuis la mort de Sévère en 211, jusqu'à celle de Philippe en 249, les chrétiens, dit Tillemont, s'étaient avantageusement servis de la tranquillité où on les avait laissés. Ils bâtirent des églises en diverses provinces, et commencèrent même, en quelques endroits, à abattre les autels, les temples et les idoles des payens. Sous Maximin, la religion chrétienne eut à essuyer, il est vrai, une tempête violente; mais cet orage ne se fit ressentir que dans les lieux de la Gaule où passa ce tyran, et comme les Morins furent préservés de sa présence, ils purent recueillir le fruit des travaux des différents missionnaires que leur envoyait le Seigneur dans sa bonté. Saint Firmin, entre autres, les évangélisa, et ses travaux eurent pour théâtre principal Boulogne et le pays environnant.

Saint Firmin était né à Pampelune en Espagne; il eut pour maître saint Honest de Nîmes, disciple de saint Saturnin, évêque de Toulouse. Firmin, ayant été sacré évêque, prêcha la foi dans le territoire d'Albi, à Agen, puis en Auvergne, en Anjou, à Beauvais, à Boulogne, et enfin à Amiens, dont il est regardé comme le premier évêque. Il versa son sang pour la foi vers l'an 287 (1).

Nous avons donné plus haut, page 329 et suiv., les actes étendus de saint Fuscien et de saint Victoric, apôtres plus particuliers de la Morinie au troisième siècle.

Nous devons aussi compter au nombre des apôtres de la Morinie au troisième siècle d'autres missionnaires venus de la Grèce et de Rome, savoir: Piat, Chrysole et Eucher qui parurent en Belgique dans les lieux occupés par les Romains, et convertirent au prix de leur sang une grande partie de ces derniers (2). Piat et Chrysole furent martyrisés sous Dioclétien et Maximien, le premier à Tournai, le second sur les bords de la Lys, au lieu qui se nomme aujourd'hui Comines.

L'auteur de l'*Histoire des Comtes de Flandre*, M. Edward

---

(1) Voir Butler, *Vies des Saints*, 25 septembre, et Lefebvre, *Hist. de Calais*, tome I, pages 192 et 193.

(2) On a trouvé en plusieurs endroits des pierres gravées, des anneaux et d'autres ornements romains offrant tous les symboles du christianisme, tels que : une croix, de petits poissons, un agneau, une ancre, un vaisseau, les lettres XP ou l'Alpha et l'Oméga.—V. Desroches. *Hist. Belg.* 1, 36.

Le Glay, à qui nous empruntons ce dernier détail, se livre à ce sujet aux réflexions suivantes.

« Ce que n'avaient pu faire les maîtres du monde et une occupation de quatre cents ans, le christianisme le fit. L'ère de civilisation s'ouvre pour la Belgique à partir de l'introduction de la religion nouvelle. La révolution dans les mœurs va réagir sur la constitution physique du pays et en changer la face. »

4e SIÈCLE.

Sainte HÉLÈNE, Sainte BÉNÉDICTE et ses compagnes, Saint MATERNE, Saint DONATIEN, Saint VIVANT, Saint FIRMIN le confesseur.

Enfin se leva sur l'Église et sur le monde le quatrième siècle, dont les premières années devaient être témoins de la persécution la plus horrible contre les chrétiens, de la lutte suprême entre le paganisme expirant et le christianisme plein de vie, et de la victoire éclatante et décisive de la religion de Jésus-Christ. Constantin venait d'assurer son empire et de faire asseoir avec lui sur le trône des Césars le christianisme triomphant. Hélène sa mère avait fixé, à ce que l'on croit, sa résidence à Boulogne et elle avait embrassé le christianisme en même temps que son fils. (1) « Répudiée en 292 » par Constance, son époux, plus par des raisons de politique » que par aucune cause légitime, elle s'était d'abord retirée » dans ce pays et avait par la suite fixé sa demeure sur la » Canche, en un château dont elle augmenta si considérable- » ment les édifices qu'il devint une des principales villes de » la Morinie, sous le nom d'Hédin, que l'on croit être dérivé » du sien, Vicus Helena. C'est de ce lieu qu'elle s'étendait » dans la contrée, afin d'y exercer son zèle pour la propaga- » tion de la religion. Miltiade, ou Melchiade, était alors sur » le siége de Saint-Pierre à Rome : cette princesse trouva en » lui un fervent coopérateur pour le saint œuvre auquel elle » s'appliquait. La Morinie avait été jusques-là commise aux » soins des archevêques de Trèves et de Tongres ; ce pape, » pour la mettre plus à portée des secours spirituels qui lui » devenaient de jour en jour plus nécessaires, l'unit au dis- » trict de l'archevêque de Rheims. »

Un événement nouveau et tout-à-fait extraordinaire avait aussi contribué à adoucir les farouches Morins. La divine Providence sait atteindre son but avec force, mais c'est ordinairement par les moyens les plus doux qu'elle arrive à ses fins. Elle avait donc inspiré, dès le temps même de la persé-

---

(1) Lefebvre, *Histoire de Calais*, t. 1, page 230 et suiv.

cution de Dioclétion, à douze jeunes filles romaines élevées dans la connaissance et dans la pratique des dogmes et des vertus du christianisme, d'aller remplacer chez les peuples de la Morinie les douze apôtres dont la hache du bourreau avait arrêté la prédication si fertile en fruits de salut. Elles partirent de Rome sous la conduite de Bénédicte et de Romaine, se partagèrent les différents peuples de la Belgique, se répandirent dans les divers cantons de cette province, et parvinrent, par leur action incessante sur les personnes de leur sexe, à obtenir de grands fruits de conversion et à fixer un peu dans la stabilité de la foi nos pauvres aïeux que les historiens nous ont dépeints comme étant de leur nature si enclins au changement. Deux d'entre elles vinrent à Thérouanne et à Boulogne ; les manuscrits de l'abbaye de Clairmarais, où Malbrancq a pris ces détails, ne nous ont point fait connaître leurs noms. Bénédicte souffrit le martyre à Origny, sur la rivière d'Oise, au diocèse de Laon ; c'est de là qu'on l'appelle sainte Bénédicte d'Origny.

La Morinie eut aussi, vers le milieu de ce siècle, l'honneur insigne de recevoir les prémices du zèle du grand saint Martin. C'est à Thérouanne ou à Arras que cet illustre apôtre des Gaules fut baptisé en 356. Nos pères reconnaissants ont toujours vénéré cet homme de Dieu d'une manière toute particulière. Le nombre si considérable d'églises de ce pays dédiées sous son invocation, est une preuve frappante de leur grande dévotion envers ce saint que la France, avec tout le monde chrétien, a eu en si grande vénération pendant plusieurs siècles. Son intercession était regardée comme si puissante, qu'il semblait que ce fût le canal principal dont Dieu voulût alors se servir pour favoriser les hommes.

Saint Materne, saint Donatien, saint Vivant, archevêques de Rheims, avaient aussi pris soin de la Morinie, et saint Firmin le confesseur, évêque d'Amiens, l'avait évangélisée.

Enfin parut un autre apôtre dont les travaux chez les Morins devaient être plus éclatants et plus féconds, saint Victrice, dont nous avons raconté la vie et les actions admirables. (V. pages 203 et suiv.)

5e SIÈCLE.

Saint PATRICE, Sainte AVIA ou AUREA.

Dans le cinquième siècle, le feu sacré fut de temps en temps entretenu et ranimé parmi les chrétiens toujours chancelants de la Morinie, par les prédications de saint Patrice le grand apôtre d'Irlande, qui y séjourna plusieurs années,

par celles de saint Germain et de saint Loup, qui s'y embarquèrent pour aller reconquérir la Bretagne à Jésus-Christ, par les différents missionnaires qui traversaient le pays pour se rendre dans les îles situées au-delà de la mer qui baigne nos côtes.

Une des embarcations qui portaient sainte Ursule et ses compagnes, nous dit le P. Malbrancq, fut jetée par la tempête sur les côtes de la Morinie ; une jeune vierge, nommée Avia ou Aurea, parvint à échapper au naufrage et alla s'établir dans la forêt de Desvres, à quatre lieues de Boulogne, sur le bord de la voie romaine. Elle y passa plusieurs années dans une grande réputation de sainteté, jusqu'à ce qu'une irruption de barbares étant venue jusqu'à sa modeste cabane, la jeune vierge eut d'abord les yeux arrachés, puis la tête coupée, en défendant sa chasteté et sa foi en Jésus-Christ. Telle est, ajoute Malbrancq, la tradition des Desvrois. Des pélerins nombreux vont encore visiter l'antique lieu de la demeure de cette vierge martyre, où on a construit une petite chapelle en son honneur avec une petite habitation qui, de tout temps, a servi de retraite à un solitaire. Je désire, ajoute-il encore, que les Boulonnais examinent plus à fond la chose ; et nous, nous pouvons avec plus de raison encore exprimer ce désir; car depuis la révolution il semble que le culte de cette sainte, et même son nom, sont tombés dans un oubli complet.

Enfin le cinquième siècle sera à jamais illustre dans nos annales par le séjour prolongé et les prédications accompagnées de miracles du grand saint Maxime, dont nous avons raconté la vie et les actions d'après nos traditions et le texte des bréviaires de Thérouanne et de Boulogne.—V. pages 313 et suiv. (1)

---

(1) La question des reliques de saint Maxime a toujours été fort controversée. Il faudrait, pour traiter ce sujet comme il le mérite, n'être point restreint dans les bornes où nous renferme la nature de ce travail. Une vie de saint Maxime publiée cette année même à Digne par M. l'abbé Féraud dans son volume intitulé : *Les saints tutélaires de l'Église de Riez*, in-8°, est parfaitement d'accord sur tous les points avec notre notice jusqu'au pélerinage du saint évêque dans la Morinie. Mais elle s'écarte complètement de nos traditions à partir de ce point, ainsi que pour tout ce qui a rapport aux reliques Il nous suffira de dire ici que dans notre vie de saint Maxime il n'y a pas un mot de notre propre fonds, ainsi que nous en avons averti dans la note préliminaire. C'est purement et simplement la reproduction des Propres de Boulogne et du Bréviaire de Thérouanne, sauf, comme nous l'avons dit aussi, le retour de Maxime et sa mort à Riez vers l'an 480, système qui appartient au P. Malbrancq. Nous avons voulu laisser la question entière et fournir seulement les pièces du procès. Au reste la vie publiée à Digne n'attaque pas précisément nos traditions ; elle ne parle pas du séjour de Maxime dans

L'une des dernières années de ce siècle est marquée par l'épiscopat de saint Antimond, dont nous avons rapporté la vie, pages 199 et suiv. Le saint ne put toutefois accomplir sa mission qu'en l'an 500 de Jésus-Christ, et c'est en réalité au sixième siècle qu'appartiennent surtout les travaux d'Antimond chez les Morins.

E. V........

6e SIÈCLE.

VIE DE SAINT TRÉVÈRE,

D'APRÈS GHESQUIÈRE ET LE P. MALBRANCQ.

Lorsque les Francs, vers l'an 456, eurent envahi la Gaule toute entière, il y avait parmi les Romains qui l'occupaient alors une multitude de familles qui, impatientes du joug de ces nouveaux maîtres, résolurent d'émigrer. Quelques-unes, cependant, qui y avaient pris naissance et y avaient fondé des établissements importants, se firent difficilement à l'idée de déserter ce sol d'adoption auquel les rattachaient tant de liens d'affection et de religieux souvenirs; elles y demeurèrent donc fixées pour toujours.

Du nombre de ces dernières était celle qui donna le jour à notre saint; d'où il suit que Trévère était d'origine romaine. Il naquit dans un bourg de la Neustrie, vulgairement connu sous le nom de Chourcin. Son historien Malbrancq garde un silence absolu en ce qui concerne les premiers temps de son adolescence. Il le prend à l'âge de vingt ans et nous le représente dès-lors comme déjà retiré dans un monastère de la province de Thérouanne, situé sur la rivière d'Aa, près de la petite ville d'Arques. Les humbles habitants de ce pieux asile, qui, sur le bruit de toutes ses vertus, avaient vivement souhaité s'associer un aussi digne émule, ne tardèrent pas à reconnaître en lui leur maître. Initié par eux, en effet, dans les voies les plus élevées de la perfection chrétienne, il les eut bientôt dépassés, car, pen-

notre pays et elle prétend seulement que les reliques que nous avons sont celles d'un autre évêque de Riez, nommé aussi Maxime, mais qui aurait vécu longtemps après celui dont nous avons écrit la vie. Nous avons lu et relu plusieurs fois dans le *Gallia Christiana* la suite des évêques de Riez, et c'est en vain que nous y avons cherché un autre évêque du nom de Maxime. Au reste, l'auteur de cette même vie dit positivement, et nous a écrit dans les termes les plus précis, qu'il est persuadé que le saint Maxime que nous honorons est le même que l'on invoque en Provence, le deuxième abbé de Lérins et l'évêque thaumaturge de Riez, dont la fête se célèbre le 27 novembre.

dant les vingt ans qu'il demeura au milieu d'eux, il ne cessa d'être un objet d'admiration et de vénération pour tous. Mais cela même était pour lui un écueil. A force de s'entendre dire qu'il était plus grand que tous les autres, il devait craindre de succomber un jour au danger de la vaine gloire ; aussi crut-il agir très-sagement en cherchant à s'y dérober par la fuite. Il n'attendait pour cela qu'une occasion, elle se présenta bientôt tout naturellement, et voici comment.

Deux jeunes captifs avaient été précédemment rachetés par ses soins des mains des infidèles et recueillis dans le monastère où lui-même s'était occupé de leur éducation avec la plus vive et la plus affectueuse sollicitude. La mère ne veille pas de plus près sur son fils au berceau que ne le fit Trévère à l'égard de ces deux tendres fruits de sa paternité spirituelle. Mais, lorsqu'après trois ans de soins assidus, il les eut mis en état de voler de leurs propres aîles et de résister par eux-mêmes aux attaques de ces terribles puissances de l'air contre lesquelles l'Apôtre nous engage à nous tenir continuellement en garde, les voyant accueillir avec transport la proposition qui leur fut faite de les renvoyer dans leur pays auprès de leurs parents, Trévère ne voulut pas confier à d'autres qu'à lui-même le soin de leur servir de guide ni laisser échapper une aussi belle occasion de satisfaire ses goûts secrets pour la solitude. D'un autre côté, les religieux ses frères, pour lesquels il avait été jusqu'alors un véritable ange de lumière et de charité et comme le canal d'élection dont s'était servi le Ciel pour leur faire parvenir toutes ses grâces, comment ne se seraient-ils pas opposés de tout leur pouvoir au projet de notre saint dont le départ ne leur laissait d'autre perspective que celle d'une séparation qui, pour cette vie du moins, semblait ne pas devoir finir ? Néanmoins, toutes leurs instances pour le retenir près d'eux lui démontrant encore mieux l'importance de sa résolution, ne purent que contribuer à la rendre plus inébranlable. Avec cette fermeté de volonté qui accompagne toujours une véritable vocation d'en-haut, Trévère résiste à toutes les séductions de l'amitié, et prenant avec lui ses deux chers élèves, entreprend le voyage qu'il leur avait promis.

Tous les trois de concert parcourent ainsi sans accident une assez grande étendue de pays. Mais après quelques jours de marche, ne sachant plus quelle route suivre, ils tombent au milieu de vastes et épaisses forêts uniquement peuplées de bêtes sauvages, et nos jeunes gens, qui se voyaient déjà en imagination la proie de quelqu'une d'entre elles, commençaient à trembler de tous leurs membres. Trévère les rassure, les fait mettre à genoux, et les engage à recourir

au Très-Haut dont la protection n'abandonne jamais ceux qui l'implorent avec foi et qui placent en lui toute leur confiance. Ils font donc ensemble une courte et fervente prière, et aussitôt deux loups se présentent à eux la tête et les oreilles basses, dans une attitude plus suppliante que menaçante, semblant par les mouvements agités de leurs queues et par leur air caressant vouloir dire à nos voyageurs qu'ils aient à les considérer non plus comme des animaux malfaisants, mais comme des messagers du Ciel ayant reçu mission de les remettre dans la bonne voie. Et, en effet, à dater de ce moment, courant toujours à quelques pas devant eux comme pour leur montrer le chemin, ces deux estimables loups ne quittèrent plus Trévère et ses compagnons qu'ils ne les eussent conduits jusqu'au lieu de leur destination, dans le pays de la Bresse, qui fait partie du diocèse de Lyon.

C'est ainsi que dans les âges de foi l'on vit également d'autres saints, et notamment saint Martin, dompter la férocité d'animaux semblables et faire en quelque sorte des pactes avec eux pour mettre des populations entières à l'abri de leurs incursions meurtrières. Qui ne sait, par exemple, que dans le temps que saint François d'Assise demeurait dans la cité de Gubbio un loup, exerçant alors sur tout ce territoire de grands ravages, il suffit, pour les faire cesser, d'une simple parole adressée par François à cet animal féroce qui devint aussitôt doux comme un agneau (1). Car telle est la puissance que Dieu donne à ses saints sur la nature que, dès l'instant qu'ils ont pu vaincre totalement le péché et rétablir leur âme dans sa pureté primitive, désormais en paix avec eux-mêmes et avec tous les éléments, ils reprennent sur la création toute entière cet empire que Dieu, avant la faute, avait accordé à l'homme dans le Paradis terrestre.

Après cette courte digression, revenons à notre sujet. Échappés à tant de dangers et pleins de reconnaissance pour tous les bienfaits dont les avait comblés Trévère, ses deux jeunes protégés, qui se sentaient incapables d'acquitter jamais envers lui une pareille dette, voulurent au moins, de retour dans leurs foyers, l'obliger à recevoir sa part des richesses immenses qu'ils n'avaient recouvrées que par lui. Mais notre saint dès longtemps regardait toutes les choses de la terre comme de la boue. A ses yeux tous les biens du monde n'étaient que de pesants fardeaux capables seulement de retarder sa course et d'arrêter le libre essor de son âme vers la céleste patrie. De somptueux palais étaient mis à sa

(1) V. l'histoire de saint François d'Assise, par Emile Chavin de Malan.

disposition ; ce pauvre de Jésus-Christ les rejette tous comme autant de dangereux présents et n'accepte pour demeure qu'une modeste cabane recouverte de chaume à laquelle était attenant un tout petit jardin. On s'efforce de lui faire prendre avec charges d'âmes l'intendance de nombreux et magnifiques domaines. Tout cela paraît trop lourd aux épaules de cet humble serviteur de Dieu. Son sceptre à lui sera la houlette ; il ne veut d'autre emploi que celui de berger, et c'est à peine s'il se juge le mérite suffisant pour être le conducteur d'un vil troupeau de moutons, lui que tant de fidèles jaloux de lui confier leurs âmes eussent été heureux de pouvoir saluer du doux nom de leur pasteur.

Pour se dérober aux hommages de la foule, il recherche avec persévérance les fonctions les plus basses et affecte l'apparence de l'idiotisme le plus complet. Mais il a beau faire, même à travers les innocentes feintes de sa prudente humilité son éminente sainteté perce toujours, et la voix du peuple, que l'on a dit avec vérité être la voix de Dieu, s'obstine, malgré sa résistance, à le proclamer grand entre tous les grands d'Israël. Sa solitude, la plupart du temps animée de la manière la plus délicieuse par les ineffables entretiens du céleste époux, le livrait, par contre, à certains jours d'épreuve, en proie au délaissement et à l'aridité la plus grande. Alors il repassait avec amertume dans sa mémoire toutes les douleurs de son exil, et, oubliant ses bonnes résolutions d'autrefois, il s'arrêtait pour un moment à l'idée de revoir son ancien monastère de Thérouanne; sa vertu chancelante n'était pas loin de succomber. Mais bientôt après il repoussait cette coupable pensée en se disant que si la Providence, pour le conduire dans cette retraite longtemps l'objet de tous ses désirs, l'avait appelé de si loin et avait été jusqu'à le préserver miraculeusement de la cruelle dent des bêtes féroces, ce n'était sans doute point dans le dessein qu'il revînt un jour sur ses pas, qu'il méconnût ses engagements et s'exposât de nouveau au danger des honneurs qu'il avait une première fois si justement redoutés. Prenant au contraire en patience toutes les privations et les désolations de sa vie présente, qui n'était après tout qu'une vie de passage et d'épreuve, il se fortifiait de plus en plus par la lecture des livres saints et ne cessait de redire cette parole pleine de foi du Psalmiste : Mon Dieu, vous m'exaucerez et vous ne garderez pas plus longtemps le silence ; car, de même que ceux qui m'ont donné le jour, je ne suis sur cette terre qu'un exilé et un voyageur. Pouvait-il d'ailleurs se soumettre encore aux stricts tempéramens d'une règle quelconque, cet admirable ascète, ce sublime imitateur des folies de la croix, dont le

zèle ardent pour la pénitence et les austérités allait beaucoup au-delà de tout ce qu'eût pu autoriser la pratique du cloître même la plus rigoureuse?

Heureux d'être ainsi parvenu à réaliser dans son existence tout à la fois active et contemplative les deux types parfaits de Marthe et de Marie, Trévère vécut de la sorte jusqu'à un âge très avancé. Tout le temps qu'il ne donnait pas à la garde de ses troupeaux, il le consacrait à de dévots pèlerinages dans les églises des lieux circonvoisins et particulièrement dans celle du bourg de Priscien, dépendant du diocèse de Lyon. C'est là que tous les dimanches il assista pendant longtemps comme clerc à la célébration des saints mystères; car tout porte à croire que notre saint n'aurait pas reçu l'ordre de la prêtrise. C'est là également qu'avant de s'endormir du sommeil des justes il vint déposer publiquement sur l'autel, et avec de grandes marques de respect, le Pseautier qui, jusqu'alors, ne l'avait jamais quitté. De retour dans son hermitage, et auprès de son troupeau, il persévéra quelques jours encore dans la récitation des pseaumes, dans les veilles et dans l'oraison. Sa vie toute entière n'avait été qu'un élan non interrompu de sa belle âme vers le Ciel. Sa dernière prière se confondit avec son dernier soupir jusqu'à paraître même lui survivre, et il ne restait déjà plus de lui qu'une dépouille inanimée qu'on le croyait encore en prière. Quand on vint en effet pour l'ensevelir, on le trouva le corps droit, les deux genoux en terre et dans l'attitude de la contemplation.

C'est en l'an 532 suivant Ghesquière, que mourut Trévère. Il fut inhumé sans aucune pompe à l'endroit même qui semblait avoir spécialement consacré ses pieux combats, et cet endroit prit le nom de *Nonne-Fosse*, (fosse du moine). L'humble tertre qui servit seul pendant longtemps à marquer la place de cette sépulture, disait bien que c'était celle d'un pauvre berger, mais non pas que ce pauvre berger était devenu Prince de l'Empyrée. Ce ne fut que 70 ans plus tard, vers l'an 602, qu'informée du grand nombre de miracles qui s'opéraient sur la tombe de notre saint, l'autorité ecclésiastique songea à mettre son culte plus en honneur. On exhuma donc ses précieux restes, afin de les renfermer dans un monument plus digne d'eux. Le P. Malbrancq, qui donne le récit détaillé de cette opération, assure que le corps fut trouvé parfaitement intact, sans la moindre trace de décomposition, et que toutes les personnes qui en approchèrent furent, au contraire, et à leur grande surprise, forcées de reconnaître qu'il s'en échappait trois sortes de parfums très-suaves et très-distincts: ceux de la rose, du lys, du

baume et de l'encens, comme pour figurer la bonne odeur de toutes les vertus qu'avait déployées Trévère, dans les trois provinces de Neustrie, de Thérouanne et de Lyon, successivement habitées par lui. Plus tard, le monument ainsi élevé en l'honneur de ce fidèle serviteur du Christ fut enceint d'une chapelle en pierres, à l'intérieur de laquelle, au-dessus de la place qu'occupaient les reliques du saint, un évêque de Lyon, Secondin, fit construire un autel, afin de donner à la multitude des fidèles, qui continuèrent à venir chercher dans ce sanctuaire la fin de leurs infirmités et de leurs douleurs, les moyens d'augmenter infiniment le prix de leurs offrandes, en y joignant celle de l'immolation perpétuelle du corps et du sang adorables de Notre Seigneur Jésus-Christ.

J. M.

Saint REMY, Sainte RADEGONDE, Saint VULGAN, Saint COLOMBAN.

Le grand apôtre des Gaules saint Remy doit être considéré aussi comme apôtre spécial des Morins au sixième siècle; car c'est lui qui, en sa qualité d'archevêque de Rheims, envoya saint Antimond à Thérouanne, et lui-même vint en 514 visiter le diocèse que la douceur évangélique d'Antimond était parvenue à rétablir.

Ce fut Athalbert, successeur de saint Antimond, qui fut chargé par Clotaire de l'éducation religieuse de Radegonde. Cette princesse profita si bien des leçons de l'évêque de Thérouanne, que sa sainteté brilla d'un grand éclat dans son siècle et la fit canoniser après sa mort. Elle fonda dans Thérouanne un monastère qui fut détruit par les Normands, et sur les débris duquel fut ensuite élevé celui de saint Augustin. Ce monastère, bâti par Radegonde en l'honneur de saint Martin, fut particulièrement consacré pour y former des sujets capables de desservir les églises du diocèse, de sorte qu'on peut le considérer comme une sorte de séminaire. Sainte Radegonde contribuait ainsi d'une manière bien efficace à la propagation de la foi dans la Morinie. On lit aussi, dans sa vie par Fortunat, qu'elle fit renverser un temple où on allait encore adorer les fausses divinités. (Voyez l'*Hist. de Calais*, pape 336. Dom Devienne, *Hist. d'Artois*, 64 et suiv.)

D'après Raissius, Lefebvre, Malbrancq et autres auteurs, ce fut aussi dans le sixième siècle que saint Vulgan vint évangéliser la Morinie. Il vivait solitaire dans la province de Cantorbéry et ne s'occupait que de sa propre perfection, lorsqu'un ange l'avertit pendant le sommeil de passer la

mer et d'aller ranimer le flambeau de la foi parmi les peuples qui vivaient sur la côte opposée. Il obtient par ses prières la cessation d'une tempête violente, ainsi qu'un moyen providentiel pour passer le détroit, aborde à Wissant, vient à Boulogne où il prêche et opère des miracles, se dérobe à la reconnaissance et à l'admiration des peuples, et parcourt les environs de Thérouanne et tout le pays pendant l'espace d'environ sept années, annonçant la parole de Dieu, faisant des fruits abondants et des conversions nombreuses. Enfin, craignant la vaine gloire et fuyant les hommages dont on accablait sa modestie, il alla habiter une solitude dans l'Artois, où la ville de Lens l'honore comme son patron (1).

« On met aussi, dit Lefebvre, à peu près dans le même » temps, l'arrivée de saint Colomban en France ; cet homme » pieux, venu de l'Irlande sa patrie, sanctifia la Morinie par » sa présence. Il y resta peu, parce qu'il en trouva l'église » rétablie par ceux qui l'avaient précédé ; il passa de là à la » cour du roi d'Austrasie, et de suite dans la Franche-Comté, » où il fonda le monastère de Luxeu (ou Luxeul), qui devint » le chef-lieu de son ordre, confondu depuis dans celui de » saint Benoît. »

7e SIÈCLE.

Voici le siècle que Mabillon a salué du nom *d'âge d'or*, voici la grande période que l'on peut appeler le siècle des saints, période dont Baronius a fixé les limites entre le pontificat des deux premiers Grégoire, de 590 à 730 ; car, selon la remarque de Dom Pitra dans son introduction à l'histoire de saint Léger, « les âges ne se comptent point par des chif- » fres ronds ; il faut suivre les haltes de la Providence qui, » pour s'arrêter, tantôt prévient, tantôt dépasse les bornes » séculaires du temps.

» Cette période grégorienne tombe entre deux autres assez » dissemblables, dont il importe de remarquer la physiono- » mie tranchée.

» La première, qui court du cinquième au sixième siècle, » offre un grand spectacle : l'empire romain subissant, sous » la verge des fléaux de Dieu, une immense expiation, et » payant le salaire dû à l'univers asservi, aux hécatombes » des peuples et des martyrs.... Depuis les jours où les

---

(1) Les compagnons de saint Vulgan, dit *l'Histoire de Calais*, passèrent dans le Ponthieu, où ils convertirent Riquier, un des principaux seigneurs, qui a fondé la célèbre abbaye de Centule ou Saint-Riquier.

» Océans débordés submergeaient les terres, il ne s'était
» rien vu d'aussi formidable que la grande invasion. Il y
» eut, entre autres, une date mémorable enregistrée par tous
» les historiens, un dernier jour de l'an 405, où une ar-
» mée de cent peuples, en marche depuis dix ans dans la
» Germanie, sur une étendue de plus de 500 lieues, lançait
» ses premières colonnes au-delà du Rhin, par le pont de
» Bâle, dernière limite entre la vie et la mort du monde
» romain !... Ils passèrent, et depuis ce fut une mêlée de deux
» siècles, une débâcle, un sac permanent, on ne sait quelles
» longues funérailles des vaincus et des vainqueurs empor-
» tant dans la fosse, inaperçu et abattu par des mains obs-
» cures, l'empire éternel.

» Puis un calme inattendu se fait pendant un siècle et de-
» mi, jusqu'à Charles-Martel ; et de là à la dernière croisade
» c'est encore la guerre, mais féconde et civilisatrice ; elle
» rapproche les races, les polit en les frottant, et les mêle
» pour les unir.

» Or, entre ces deux âges tumultueux, *le 7e siècle* s'écoule
» comme une trève de Dieu entre deux batailles, comme une
» pacifique transition, qui a néanmoins, ainsi que les deux
» autres périodes, sa double action expiatrice et civilisatrice,
» mais par des moyens plus efficaces et plus prompts.
» C'est l'expiation dans la prière et la pénitence, dans l'hé-
» roïsme des saints et les volontaires sacrifices des cloîtres ;
» c'est la civilisation par la croix seule et le seul Evangile de
» l'église catholique. C'est un repos du Seigneur, un sep-
» tième jour saint et sacerdotal : *septenarius numerus paca-*
» *tissimus*. »

Le septième siècle s'ouvre pour notre pays par les saintes prédications et la mort de saint Pierre, apôtre d'Angleterre, que les flots du détroit britannique viennent confier aux rivages reconnaissants de la Morinie. C'est par le récit des actes de saint Pierre d'Ambleteuse que commence notre Légendaire ; on a lu cette vie page 1 à 12 du présent recueil.

Puis brille à nos yeux la grande lumière du septième siècle, celui qu'à juste titre on a salué du nom d'Apôtre principal des Morins, celui qui a tellement bien implanté la foi dans ces contrées, que désormais ni les persécutions des payens, ni les fausses doctrines des diverses hérésies n'ont pu l'en arracher; saint Omer, dont la vie et les œuvres illuminent tout ce siècle et resplendissent comme le soleil au milieu de la nombreuse phalange des saints qui l'environnent. Nous avons donné la vie de saint Omer, pages 253 et suivantes de cet ouvrage.

A côté de ce grand apôtre de la Morinie, jetant une lu-

mière moins vive, parce que cette lumière doit pendant des siècles nombreux luire doucement et sans interruption sur la terre désormais chrétienne des Morins, s'élève la pieuse et savante demeure de Bertin, qui, de concert avec Mommolin et Ebertramne, est venu aider Omer dans ses travaux apostoliques.

Abondamment pourvue des bénédictions du Ciel, la famille de saint Bertin croît et s'augmente de jour en jour, et peu à peu elle inscrit aux catalogues des saints un grand nombre de ses enfants. Nous avons dit la vie et les actes de saint Bertin, *pages* 209 *et suiv.*; nous avons parlé de saint Mommolin et de saint Ebertramne, *page* 239 *etc.;* enfin nous avons donné une notice sur les saints de l'abbaye de Sithiu, *pages* 216 *à* 252 de ce travail sur l'agiographie du diocèse de Thérouanne. (1)

Déjà aussi nous avons exposé à l'admiration des hommes

---

(1) Disons ici qu'en assignant avec Ipérius, le chiffre 22 au nombre des saints qui ont été moines de St.-Bertin, nous n'avons accepté ce nombre que *sous bénéfice d'inventaire,* comme nous l'avons déjà fait pressentir dans les lignes qui servent de préliminaire à notre notice. Nous y disons en effet que Malbrancq porte ce nombre à 23, et il serait possible, pensons-nous, de l'élever encore et d'augmenter d'autant la splendeur des gloires Bertiniennes. Si nous suivons en effet les indications de Dom Charles de Witte, religieux et bibliothécaire de St.-Bertin, dans son *catalogus Bertinianorum religiosorum qui à Sancto Bertino colligi potuerunt, (Diplomata Bertiniana),* manuscrit numéro 815 de la bibliothèque de St.-Omer (a), et si nous considérons avec lui comme saints plusieurs personnages que d'autres historiens n'ont point qualifiés du titre de bienheureux, nous augmenterons d'une manière assez notable notre nomenclature agiographique. Voici, d'après cet auteur, les religieux de Saint-Bertin qui auraient été regardés comme saints ou bienheureux.

Sanctus Bertinus fundator.... senex dominum adiit, anno veteris monasterii 69 circiter et novi verò 61. SANCTUS MUMMOLINUS, in veteri monasterio præfectus à Sancto Audomaro. Rexit istud vetus monasterium, dùm Bertinus novum. SANCTUS EBERTRAMNUS SS. Bertini et Mummolini socius. SANCTUS WALBERTUS, arkarum comes et benefactor novi monasterii. BEATUS DODO, discipulus amabilis nuncupatus. SANCTUS WINOCUS abbas woromholtensis monasterii. SANCTUS QUADANOCUS. SANCTUS INGENOCUS. SANCTUS MADOCUS. BEATUS RIGOBERTUS. BEATUS ERLEFRIDUS. SANCTUS ERKEMBODUS. SANCTUS GRIMBALDUS præpositus, dein Abbas Wintoniæ in Angliâ. BEATUS ASSERUS, episcopus in Angliâ. WORADUS, sacerdos, WINEBALDUS, sacerdos, GERWALDUS, diaconus, REGENHARDUS; hi quatuor Martyrium passi sunt. SANCTUS HUMPHRIDUS. SANCTUS FULCO. SANCTUS GERARDUS. SANCTUS AGILO. BEATUS LAMBERTUS. BEATUS LEO. BEATUS SIMON. BEATUS JOSCIO. BERNARDUS PENITENS.

On voit qu'en ajoutant aux 22 saints personnages dont nous avons parlé les noms du bienheureux Dodon, des trois compagnons de Saint-Winnoc Quadanoc, Ingénoc et Madoc, que Ch. de Witte décore du titre de saints

(a) Nous devons à M. Henri de Laplane la communication de ce document précieux. Comme lui-même a l'intention de le publier *in-extenso* dans son beau travail sur les abbés de Saint Bertin, nous nous sommes contentés d'en extraire les noms des personnages bienheureux, sans y joindre les notes qui, ordinairement, accompagnent ces noms.

de bonne volonté les autres gloires de notre Morinie au septième siècle, et il a été facile d'étudier l'esprit, les vertus et les grâces merveilleuses de cet âge privilégié, dans le récit des actions de saint Bertulphe, de sainte Angadrême, de saint Ansbert, de saint Lantbert, de sainte Austreberthe, de sainte Berthe et de sainte Emma, de saint Wulmer, des saints Lugle et Luglien, Mommolin, Ebertramne et Winnoc. On a vu les pieuses fondations de cénobites se multiplier, et les deux sexes rivaliser d'ardeur et de dévouement à la cause de Dieu. On a vu les admirables effets de tant d'abnégation et de sacrifices, dans la conversion générale des peuples et leur persévérance dans le service du Seigneur. On a vu les dons surnaturels de prophétie et de miracles prodigués en quelque sorte par la munificence du Seigneur qui se plaît à rendre ainsi aux âmes qui s'efforcent de détruire en elles les suites du péché d'origine, leurs prérogatives premières augmentées de grâces nouvelles et abondantes. Le ciel avait alors fait sa paix avec la terre; vainqueurs d'eux-mêmes, les saints étaient devenus vainqueurs des éléments et participants de la puissance divine. Puis est venu se présenter à nos yeux étonnés de tant de prodiges, l'image vénérable de saint Silvin, ce héros de la foi et des vertus chrétiennes, qui ferme si majestueusement le septième siècle, et forme, selon l'idée si juste de son biographe, » une sorte d'intermédiaire et de lien mystérieux entre les » miracles et les événements prodigieux des siècles précé» dents et la foi moins éclatante des siècles qui le » suivirent. » (1)

Disons maintenant quelques mots des autres saints personnages qui ont illustré ce siècle de bénédiction.

Saint FARON et sainte FARE, sa sœur. Leur père, nommé Agnéric, était un des principaux officiers de Théodebert II, roi d'Austrasie; leur mère se nommait Léodegonde. (2) Saint Faron passa ses premières années à la cour de Théodebert, et il y vécut toujours en parfait chrétien. Il exerçait plus tard les

---

ceux de Rigobert et d'Erlefride, qu'il déclare également bienheureux, et d'Asserus, moine de Saint-Bertin, puis évêque en Angleterre, nous pourrions, dès maintenant, étendre notre liste jusqu'au chiffre de 29. Notons ici que Ch. de Witte a omis des noms que nous avons mentionnés d'après d'autres auteurs, ce qui prouve une fois de plus qu'en fait de travaux de ce genre il y a toujours à découvrir, et que la plus vaine des prétentions serait celle de vouloir se donner comme tout-à-fait complet.

(1) Voir la vie de saint Silvin, page 68 de cet ouvrage.

(2) Agnéric et Léodegonde eurent deux autres enfants décorés également du titre de saints: saint Cagnoald, religieux à Luxeul, et sainte Agnétrude.

fonctions de référendaire ou de chancelier à la cour de Clotaire II, et toujours il continua de mener une vie édifiante. Cependant il méditait un genre de vie plus parfait, et à la suite d'un entretien qu'il eut avec sa sœur, il résolut de ne plus différer l'exécution de son dessein. Blidéchilde, sa femme, étant dans les mêmes dispositions que lui, ils se séparèrent pour être désormais uniquement au Seigneur. Blidéchilde prit le voile et choisit pour demeure un lieu solitaire dans une de ses terres, où elle mourut quelques années après, en odeur de sainteté. Saint Faron reçut la tonsure et devint l'ornement du clergé de Meaux qui le choisit pour évêque, vers l'an 626. Saint Faron travailla avec un zèle infatigable pendant le reste de sa vie qui fut longue et remplie d'œuvres saintes. Il rendit la vue à un aveugle en lui administrant la confirmation, sauva un vaisseau du naufrage, et fit plusieurs autres miracles Il fonda aussi plusieurs établissements religieux, entre autres, à Wissant, sur les côtes de la Morinie. Sa sœur, sainte Fare, avait aussi fondé, non loin de là, un petit monastère de filles, nous dit Ipérius, et elle y avait demeuré quelque temps, avant d'aller habiter le célèbre monastère de Chelles. Saint Faron mourut l'an 672, après avoir gouverné pendant 46 ans l'église de Meaux.

Saint ARNOUL, évêque de Metz. Il était d'une famille riche et distinguée et occupa d'abord une haute place à la cour de Théodebert. Il épousa une noble dame du Boulonnais, nommée Dode, et eut d'elle deux fils, Cléodulphe, ou saint Clou, et Angésise, qui fut la tige de la race Carlovingienne des rois de France. Ayant passé depuis à la cour de Clotaire, ce prince permit au clergé et au peuple de Metz de le choisir pour évêque, et c'est en vain qu'Arnoul voulut s'opposer à son élection. Il fut sacré en 614, et Dode sa femme embrassa la vie monastique à Trèves, dit Butler. Arnoul continua d'assister le roi de ses conseils, tout en gouvernant avec le plus grand zèle son église de Metz. Il ne quittait jamais le cilice, jeûnait fréquemment et ne vivait ordinairement que de pain d'orge et d'eau. Il distribuait aux pauvres tout ce qu'il avait. Quand Clotaire divisa ses états en 622, il donna à son fils Dagobert, roi d'Austrasie, comme devant être à la tête de son conseil, saint Arnoul et Pépin de Landen, et tout le temps que saint Arnoul eut part aux affaires, Dagobert régna avec autant de vertu que de gloire et de bonheur. (Butler, 18 juillet.) Cependant Arnoul désirait ardemment d'être tout aux choses de Dieu. A force de sollicitations, il obtint l'assentiment de Dagobert, se démit de son évêché et se retira dans un désert des Vosges. C'est là qu'il mourut après s'être exercé aux plus rudes tra-

vaux de la pénitence et avoir atteint à un haut degré de perfection.

Saint MAURONT était l'aîné des enfants du B. Adalbald et de sainte Rictrude (1). Il naquit en 634, dit Butler, et fut baptisé par S. Riquier. Il passa plusieurs années à la cour, du temps du roi Clovis II et de sainte Bathide. Il était seigneur de Douai et devint fort riche par la mort de son père. De retour en Flandre, il était sur le point de contracter un mariage, lorsque, touché des discours de saint Amand, il quitta le siècle et se retira dans le monastère de Marchiennes, fondé par sa mère. Quelques années plus tard il fut fait diacre et prieur de Hamaige, sur la Scarpe, à une faible distance de Marchiennes. Il bâtit le monastère de Breuil, ou Broyle, sur une de ses terres, qui depuis porta son nom Maurontivilla, ou Merville, et il le dirigea en qualité d'abbé. C'est là qu'il reçut saint Amé, évêque de Sens, chassé de son siège par Thierry III. Il avait tant de vénération pour ce saint prélat, qu'il voulut lui céder la direction de son abbaye, et il ne la reprit qu'après la mort de saint Amé.

Saint Mauront mourut le 5 mai 706, à l'âge de 72 ans. Au neuvième siècle, son corps fut transporté à Douai et déposé pieusement dans l'église de saint Amé. *(Voir Butler, au 5 mai.)*

Saint LANTBERT, ou LAMBERT; saint CONDÈTE, saint HÉREMBERT. Nous avons déjà parlé du premier dans notre note sur sainte Angadrême, pages 46 et 48. Voici ce que nous trouvons sur les deux autres dans les *Recherches historiques sur le pays des anciens Morins, par Dom Ducrocq, bénédictin de la congrégation de saint Maur à l'abbaye de Samer, en* **1700.** (*Manuscrit n° 169 de la Bibl. de Boulogne.*

Saint Condète, ou Condède, était un prêtre anglais qui vint en France prêcher l'Évangile et débarqua d'abord auprès de Boulogne. Puis il pénénétra plus avant dans le pays et fit beaucoup de bien par ses prédications. Sa première retraite avait été sur le bord de la forêt d'Hardelot. Après sa mort on y construisit une église et plusieurs maisons, qui bientôt formèrent un village auquel on donna son nom et qu'aujourd'hui encore on appelle Condette. Cepen-

(1) Le B. Adalbald et sainte Rictrude eurent de leur mariage quatre enfants qui tous furent canonisés comme leurs parents. Saint Mauront, abbé de Broyle; la B. Clotsende, abbesse de Marchiennes; sainte Ysoye, abbesse de Hamaige; la B. Adalsende, religieuse de Hamaige. C'est à saint Amand que revient la gloire d'avoir dirigé sainte Rictrude et sa famille dans les voies de la sainteté.

dant l'estime et la vénération que l'on avait pour ce saint prêtre alarmèrent sa modestie. Alors il alla se cacher dans un ermitage voisin de la retraite de saint Valery. Saint Lantbert, alors abbé de Fontenelle, en ayant eu connaissance, l'attira dans son abbaye, où il demeura quelques années. Il passa ensuite dans une île sur le bord de la Seine, et après y avoir bâti une église en l'honneur de saint Pierre, il mourut en saint solitaire et y fut inhumé vers l'an 685.

Quant à saint Lantbert, ou Lambert, ami de saint Condète, on croit que ce fut lui qui donna, avec le comte Lambert, son oncle, son nom au *Mont-Lambert*, montagne fort élevée et solitaire près de Boulogne, et que l'on a appellée aussi *Bou-lambert*.

Saint HÉREMBERT était né à Poissy, mais il avait du bien dans le Boulonnais. Il alla aussi se ranger sous la discipline de Fontenelle et y acquit un tel degré de mérite qu'il fut élevé sur le siège de l'Église de Toulouse, qu'il gouverna avec zèle et fidélité. Il avait de si bas sentiments de lui-même, et une telle appréhension des jugements de Dieu, qu'il se démit de sa charge pour aller de nouveau se cacher dans le cloître; de sorte que Fontenelle, qui lui avait servi de berceau, devint aussi sa tombe. Dieu le retira de ce monde en l'an 671. On croit qu'il était seigneurt d'Ambert, et que c'est de là que vient son nom : HER^us AMBERT^i.

Sainte ROTRUDE. Voici ce que Gazet dit de cette sainte dans son *Histoire Ecclésiastique du Pays-Bas*, *page* 285 : Sainte Rotrude, ou Otrude, vierge du territoire de Thérouanne, fut canonisée par Milon, deuxième du nom, évêque de Thérouanne, en présence d'Arnoult comte de Guînes. Et après que son corps eut été long-temps gardé en un monastère nommé Andrie (abbaye d'Andres), qui fut bâti par Baudouin, comte de Guînes, l'an 1084, il a été transporté en l'abbaye de saint Bertin, à Saint-Omer, où cette vierge est honorée le 22 juin.

Sainte BERTANE ou HÉREMBERTHE, nièce de saint Wulmer. Il a déjà été fait mention de cette sainte dans la vie de saint Wulmer, page 187 et suivantes.

Nous devrions excéder d'une manière notable les bornes que nous nous sommes prescrites, s'il nous fallait parler de tous les saints qui directement ou indirectement illustrèrent la Morinie au septième siècle. Il faudrait dire les travaux gigantesques de SAINT AMAND et les vertus héroïques de SAINT BAVON ; les miracles si étonnants de SAINT LIÉVIN, le thaumaturge par excellence, et ses prédications dans le Boulonnais ; les pieuses fondations de SAINT BADEFROI et de

SAINTE FRAMECHILDE, père et mère de notre illustre SAINTE AUTREBERTHE ; les actes de SAINT OSWALD et le miracle éclatant dont fut témoin la mer Boulonnaise au passage de SAINT BIRIN dans nos contrées. Comment se résoudre à dire en quelques lignes les admirables vertus d'un SAINT JOSSE et les fondations séculaires d'un SAINT RIQUIER ? SAINT OUEN devrait être aussi l'objet de nos éloges ; SAINT WANDRILLE, SAINT FURSY, SAINT AMÉ, SAINT WILLBRORD, SAINT HUBERT, SAINT LAMBERT le martyr, SAINT WULFRAN, SAINT ATSBERN, SAINT WRSMAR, SAINTE WALBURGE, SAINTE GERTRUDE, SAINT PHILIBERT, auraient aussi des droits à nos hommages.

8e SIÈCLE.

Nous avons déjà parlé de saint Bain, qui appartient au siècle précédent aussi bien qu'à celui-ci ; il ne nous reste que fort peu de documents sur ce saint évêque de Thérouanne, et le travail spécial que l'érudit Ghesquière lui a consacré dans son sixième volume des actes des Saints de la Belgique (p. 646—654), ne renferme aucun fait que nous n'ayons mentionné. Notons ici, d'après un ouvrage bien connu (1), que dans les siècles anciens saint Bertin a été appelé *Baginus*, par l'introduction toute naturelle de la forte aspiration *g* entre les deux voyelles *a* et *i*, qui se heurtaient dans une prononciation énergique et accentuée comme était celle de nos pères. C'est donc *Baïn* ou *Baïnus* qu'il conviendrait de l'appeler, plutôt que Bain en une seule syllabe, comme on le fait ordinairement par corruption.

On a lu la vie de saint Erkembode et celle de saint Inglebert ; nous avons aussi raconté les traits principaux de la vie de sainte Isbergue et de saint Venant, astres brillants qui jetèrent un vif éclat sur ce huitième siècle, qui voyait s'accumuler peu-à-peu tant de sombres nuages, lentes menaces du courroux du Seigneur prêt à éclater sur des peuples trop peu fidèles. Ajoutons un nouveau détail aux autres choses que nous avons déjà mentionnées relativement à la pieuse et savante sœur de Charlemagne. Son culte ne s'est point borné à la ville d'Aire et aux environs. Aujourd'hui encore on peut visiter, en plein Boulonnais, à Menneville près de Desvres, une fontaine de sainte Isbergue, moins belle sans doute que la fontaine célèbre qui marque la place des célèbres entretiens de Giselle et de Venant, mais non moins vénérée des habitants du pays. Dans l'église de Men-

(1) La Vérité de l'Histoire de l'Eglise de Saint Omer, — in-4o, 1754, p. 124 et 126.

neville est aussi un autel sous l'invocation de sainte Isbergue, et tous les ans, le 21 mai, on va solennellement en procession de cet autel à la fontaine en chantant les litanies de la sainte Vierge, et sainte Isbergue est regardée comme la patronne des jeunes filles du village.

9e SIÈCLE.

Siècle de punitions providentielles et de tempêtes, de bouleversements et d'irruptions incessantes des terribles enfants du Nord, cet âge est peu fertile en saints, car les saints, s'ils eussent été nombreux, eussent arrêté la colère du ciel et détourné les fléaux. Saint Folquin (p. 352, etc.), nous apparaît comme un prophète chargé d'annoncer les malheurs qui vont fondre de toute part sur les peuples coupables Il donne le signal, et partout on cache les reliques des saints des anciens jours, pour les soustraire aux profanations qui vont venir et retrouver des protecteurs et des réparateurs après la tourmente. Saint Humfride, ou Humfroi (p. 81, etc.), dirige avec des peines infinies et au milieu même de l'orage son église désolée. Le successeur de Pierre, fidèle à la mission qu'il a reçue du Sauveur, le confirme et raffermit son courage chancelant. Les quatre martyrs de saint Bertin (p. 86, 87, 225), viennent s'offrir en holocauste pour leurs frères. Aux ravages des payens succèdent les intrusions des princes chrétiens eux-mêmes qui achèvent de porter le trouble et le désordre dans les abbayes, séjour de la paix du Seigneur. Nous avons assisté aux luttes héroïques soutenues pour saint Bertin par le courageux et savant Grimbald (1), et c'est une dernière calamité, un crime suprême qui est venu fermer toute cette longue série de catastrophes, le meurtre de saint Foulques, archevêque de Rheims, le 17 janvier de l'an 900 (v. p. 147 et suiv.)

10e SIÈCLE.

Au restaurateur de la discipline monastique dans le nord de la France, à saint Gérard, dont on a lu la vie abrégée (p. 226 et suiv.), et à son continuateur le B. Agilon, dont on a vu aussi les actes principaux (p. 228), on peut joindre l'évêque de Thérouanne Etienne, le 20e des prélats qui gouvernèrent l'église des Morins. Il mourut en odeur de sainteté vers l'an 935 et fut enseveli dans la cathédrale de Boulogne, où résidaient à cette époque les évêques de Thé-

(1) Nous avons donné à saint Grimbald le titre de fondateur de

rouanne, à cause de l'état de désolation et de ruine dans lequel se trouvait cette dernière ville.

11e SIÈCLE.

Siècle de transition, de réparations lentes, de restaurations et de fondations nouvelles. Sainte Ide et sainte Godeleine (p. 97—112, 161—178), viennent nous consoler de la stérilité, plus apparente que réelle, de cet âge où tant d'établissements solides commencent dans l'ombre et préparent à l'église une nouvelle jeunesse dans le

12e SIÈCLE,

le siècle de saint Bernard. Nous avons contemplé dans cet âge privilégié la solennelle figure de saint Jean, évêque de Thérouanne (p. 13—26), et nous avons mentionné ses nombreuses fondations. Le bienheureux Milon, son successeur, a été ensuite l'objet de notre vénération (p. 27—34). Le vénérable Alvise (p. 230—240) est venu enrichir le cortége

l'Université d'Oxford. Voir à l'appui de cette dénomination l'ouvrage de Wood [Antonius à Wood] intitulé : *Historia et Antiquitates Universitatis Oxoniensis*, *Oxonii*, 1674, 2 vol. in-folio. Notre récit des luttes de Grimbald, avec les anciens professeurs [p. 155 et suiv.] est une reproduction du texte même d'Assérius de Ménévie, évêque de Shirburn, ami du roi Alfred, dont il écrivit la vie. Ce passage intéressant se trouve en entier à la page neuvième du premier volume de l'ouvrage de Wood qui vient d'être cité. L'auteur du 15e siècle dont nous parlons [p. 155], est Jean Ross, historien de Warwich, cité par Wood, p. 13 du même volume, par Butler, vie de saint Néot, 28 octobre, et par plusieurs autres auteurs. Butler [*loco citato*], traite de pure imagination les assertions de Wood et d'autres auteurs qui prétendent qu'il y avait des écoles florissantes à Greeclade et à Lechelade, sous les Bretons et les Saxons ; qu'elles furent transférées à Oxford, et qu'étant déchues pendant la guerre, Alfred les rétablit dans leur ancienne splendeur. Les monuments où il est fait mention de ces faits n'ont guères de certitude, ajoute-t il. Alfred fut vraiment, avec Grimbald, le fondateur de l'*Université d'Oxford*, et s'il y avait avant eux des écoles dans cette ville, elles étaient d'une importance relative par trop petite pour porter le nom qui désormais fut attaché aux colossales fondations d'Alfred. Il suivit, à ce qu'il paraît, les plans de saint Néot, dans ces établissements si vastes [v. Butler, vie de saint Néot, 28 oct.], et c'est d'après ses conseils qu'il fonda le triple collége dont nous avons parlé. — L'ouvrage de Wood contient [p. 18] encore un autre monument auquel on n'a peut-être pas assez fait attention jusqu'à ce moment. C'est un vieux sceau ou cachet de l'Université d'Oxford appendu à un acte du temps de Richard cœur-de-Lion [fin du 12e siècle]. Ce sceau porte l'image d'un *moine* à la large tonsure, assis, tenant un livre à la main et enseignant. Il est entouré de douze autres personnages portant aussi la robe des religieux et la large tonsure. Lui-même est distingué de ses auditeurs par un vêtement d'une forme spéciale, indice de sa dignité. N'est-ce pas saint Grimbald ? Autour de ce cachet, qui est en forme d'ovale aux extrémités finissant en pointe, on lit ces mots :

Sigill. Cancellarii et Universitatis Oxoniens.

magnifique des saints de l'illustre communauté bertinienne (1), de même que le bienheureux Lambert (2), le second fondateur du monastère (241—244), les bienheureux Simon (p. 244—245), Léon (3) (p. 245), Joscio (245 — 246), et saint Bernard, le célèbre pénitent (247—251). Ajoutons à cette liste nombreuse un nom que Raissius et Molanus ont aussi décoré du titre de Bienheureux, Desiderius ou DIDIER, 33e évêque de Thérouanne. Après avoir gouverné son diocèse avec le plus grand zèle, de 1169 à 1191, ce saint prélat se démit volontairement de la charge pastorale et alla mourir dans un monastère près de la ville de Mons, le 20 janvier 1194.

Ici se termine la longue suite de l'agiographie Morinienne. Le 18e siècle, il est vrai, a vu une splendeur nouvelle de sainteté dans la vie du vénérable serviteur de Dieu BENOÎT-JOSEPH LABRE ; mais comme sa vie a été plusieurs fois publiée avec de nombreux détails, nous avons cru qu'il était inutile de la reproduire une fois de plus.

E. V........

---

(1) Vers la fin du siècle dernier, Dom Liron a publié sur Alvise un travail dans lequel il s'efforce d'établir que ce saint évêque était frère de l'illustre Suger. Comme, pour appuyer cette assertion, il se base presque exclusivement sur ces mots : *frater tuus, frater vester*, appliqués dans plusieurs lettres à Suger ou à Alvise, et que ces mots peuvent très-bien ne désigner que des *frères en religion*, on n'a pas cru devoir traiter ce point spécial dans la biographie du vénérable Alvise.

(2) C'est à partir de l'administration du B. Lambert, que l'abbaye de Saint-Bertin prit le nom de *Monastère des Monastères*. (Grand cartulaire de Saint-Bertin.)—*Biographie*, encore inédite, *des abbés de Saint-Bertin*, par M. Henri de Laplane, ancien député des Basses-Alpes.

(3) « Léon, (nous l'avons dit), avait accompagné Thierry à la seconde » croisade ; au nombre des vénérables reliques qu'à son retour il rap» porta de la Terre Sainte, se trouvaient quelques gouttes du précieux » sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. D'après le désir du prince, ces » gouttes furent déposées en 1148 dans la chapelle de Saint-Bazile à » Bruges, où aujourd'hui encore après tant de siècles, elles sont pieu» sement conservées dans un reliquaire de cristal. En mémoire de la » pieuse donation de Léon, les abbés de Saint-Bertin obtinrent et con» servèrent, jusqu'au dernier jour du monastère, le privilège exclusif » d'officier à la procession solennelle qui se fait annuellement à Bruges, » sous le nom de procession du *Saint-Sang*. En compulsant les volumi» neuses pages du grand Cartulaire de Dom de Witte, nous voyons » chaque année les successeurs de Léon se rendre à Bruges, y porter la » grande relique et l'exposer eux-mêmes à la vénération des fidèles. » Si quelquefois les prélats Bertiniens ne peuvent accomplir le pieux » voyage, le chroniqueur a toujours soin de nous apprendre le nom » du pontife qui a été admis à l'honneur de présider la cérémonie, *en » l'absence de Monsieur l'abbé de Saint Bertin*. » (Note communiquée par M. Henri de Laplane. Elle est extraite de son travail intitulé : *Biographie des abbés de Saint-Bertin*, dont il a bien voulu nous donner connaissance.)

TABLE

DES

Saints dont cet Ouvrage contient la Vie ou la Notice abrégée.

ERRATA.

Une faute singulière d'impression s'est glissée, on ne sait comment, dans la vie de sainte Austreberthe, page 56 et suiv. Partout où il y a *Pont*, le monastère de Pont, lisez *Port*, le monastère de Port.

Page 325, ligne 17e, au lieu de : *vers l'an* 460, lisez : *vers l'an* 480.